

NESTA WEBSTER

1876 - 1960

PARU EN 1921

TRADUCTION
FRANÇAISE
DE LA 7^{ÈME} ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE
(1994)

AVEC NOTES
POUR LES LECTEURS DE
LANGUE FRANÇAISE
ET
NOMBREUX PORTRAITS



ESR

La Révolution Mondiale



LE COMLOT CONTRE
LA CIVILISATION

Préface de l'Édition

Nesta Webster

LA RÉVOLUTION MONDIALE

LE COMLOT CONTRE LA CIVILISATION

paru en anglais en 1921, sous le titre :

*« World Revolution,
The Plot against Civilisation »*

ÉDITIONS SAINT-REMI
BP 80 - 33410 CADILLAC
Tel/Fax : 05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

Editions Saint-Remi
- 2006 -



Nesta Webster
photographiée à 22 ans

Préface de l'Éditeur

La Révolution mondiale de l'historienne Nesta Webster, bien que considéré depuis sa première publication en 1921 comme un ouvrage fondamental d'érudition et un classique dans les milieux anglo-saxons cultivés et antirévolutionnaires, n'avait à notre connaissance jamais été traduit en français. Son intérêt est tel qu'il nous a paru nécessaire d'en donner une version française, ou plutôt une lecture explicite. Nous avons traduit la 7^{ème} édition parue en 1994, retirage de celle mise à jour après la II^{ème} guerre mondiale par l'auteur et augmentée par l'un de ses collaborateurs : son éditeur, Anthony Gittens.

Mais nous avons cru devoir y ajouter des notes (entre parenthèses, indiquées (NDT), ou (NDE) précisant certains points peu connus de l'Histoire et suggérés par l'Auteur, au Traducteur ou à l'Éditeur (cf. *infra*).

Nesta Webster (1876- 1960), née Nesta Bevan, était la plus jeune fille de Robert Bevan, qui fut lui-même très ami avec le célèbre Cardinal Manning ; sa mère était fille de l'évêque anglican Shuttelworth de Chichester. Nesta Webster fut élevée au Westfield College, une institution très stricte pour jeunes filles dirigée par Miss Maynard. Comme beaucoup de personnes de la haute bourgeoisie anglaise de son temps, à l'époque de l'Empire, lorsqu'elle fut devenue majeure sa famille lui permit de voyager et de parcourir les possessions

¹ (NDE) : Traduction tout à fait remarquable selon nous et assortie de notes savantes et pertinentes. Cet ouvrage étant un document destiné au travail de l'historien, celui-ci voudra bien excuser la longueur des notes de bas de page. Nous avons déplacé certaines d'entre elles en *Annexes*, en fin de chapitre pour ne pas surcharger l'immense travail de l'auteur.

anglaises, l'Inde, la Birmanie, Singapour, et aussi le Japon. C'est en Inde qu'elle rencontra le capitaine Arthur Webster qui était superintendant de la police anglaise, qu'elle épousa. Rentrée en Angleterre avec son mari, elle se mit à écrire et l'on raconte qu'elle fut hantée par l'idée d'avoir vécu en France au XVIIIème siècle. Son premier ouvrage notable sur le sujet fut son *Chevalier de Boufflers*¹, livre qui fascina Lord Cromer comme le montra la longue recension qu'il lui consacra dans *The Spectator*.

De plus en plus passionnée par cette époque de l'histoire européenne, Nesta Webster se plongea dans la littérature sur la Révolution et les ouvrages de souvenirs des témoins, passant trois années à les lire au *British Museum* et à la Bibliothèque Nationale à Paris. Après la première guerre mondiale, elle fut invitée à donner une conférence sur les *Origines et les progrès de la Révolution Mondiale* devant les officiers du Royal Artillery à Woolwich (où se trouve l'arsenal de Londres qui fondait les canons de la Flotte), conférence qu'elle dut répéter devant la Brigade des Gardes de Whitehall, puis devant les officiers des Services secrets britanniques. C'est sur l'insistance de ces derniers qu'elle se mit à écrire l'ouvrage *World Revolution*, (la Révolution mondiale), qui fut un succès et connut six éditions de son vivant, la dernière en 1971, suivie d'une posthume en 1994.

Après *Le Chevalier de Boufflers* et ce livre, *World Revolution*, suivirent encore d'autres œuvres non moins remarquables : *The Socialist Network* (le Réseau Socialiste) ; *Surrender of an Empire* (la Fin d'un Empire) ; *Louis XVI et Marie-Antoinette avant la Révolution* ; *Louis XVI et Marie-Antoinette durant la Révolution*, puis *Spacious days* et *Secret Societies and subversive Movements* (Sociétés secrètes et Mouvements subversifs), et enfin sa

¹ Ville du Beauvaisis ; Le chevalier Stanislas-Jean de Boufflers 1738-1815, Maréchal de camp, gouverneur du Sénégal (1785) est connu pour ses poèmes et ses contes (NDE).

dernière œuvre, *The Secrets of the Zodiac* (Les secrets du Zodiaque) publiée sous le pseudonyme de Julian Sterne. Par son charme et plus encore son esprit brillant et sa profonde connaissance des sujets qu'elle traita en historienne, elle captiva nombre des esprits les plus brillants du monde politique littéraire et militaire de son époque, et Lord Kitchner en Inde la qualifia « d'opposant de premier plan à la subversion ».

Quelle est la nature de cette subversion ? c'est ce que Nesta Webster s'est attachée à déterminer ici dans *La Révolution Mondiale*, et dans ses deux œuvres postérieures : *Secret societies and subversive Movements*, et *The Secrets of the Zodiac...*

— « Les Juifs n'essayent même plus de dissimuler que dans leur éternelle haine du Christianisme, secondés par les chefs de la Franc-maçonnerie, ils ont été les auteurs de la Révolution » (Magazine *The Mouth*, octobre 1896).

Les notes du traducteur ont été tirées d'ouvrages aussi décisifs que celui de Mgr Meurin « La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan », ceux de Mgr Delassus et ceux récents de J. Bordiot et Jean Lombard, qui, comme Mme Queensborough, ont établi l'implication de la ploutocratie juive anglo-saxonne et de la Maçonnerie dans le financement des révolutions européennes.

LA RÉVOLUTION MONDIALE

Le complot
contre
la civilisation

Nesta Webster

Annotée par le traducteur
d'après la 6^{ème} édition mise à jour par
l'Auteur & Anthony Gittens
(1971)

Note du Traducteur de l'édition française :

Dans cette Lecture en édition française, adaptée d'après la 7^{ème} édition anglaise de 1974 mise à jour par le collaborateur de longue date de Nesta Webster, A. Gittens, nous avons cru devoir ajouter des notes complémentaires (indiquées entre parenthèses comme NDT), soit se référant aux sources utilisées par l'auteur, mais d'un intérêt spécial pour l'Histoire de France, soit de sources récentes dont l'auteur ne put avoir connaissance, provenant des travaux publiés dans le dernier tiers du XX^{ème} siècle pour préciser certains points essentiels. Nous espérons qu'elles aideront le lecteur à mieux comprendre le sens des événements passés et présents.

Préface de l'édition anglaise de La Révolution Mondiale

Les erreurs, même les plus dangereuses, possèdent toutes un élément de vérité, ce pourquoi elles se répandent si souvent ; les esprits les plus éclairés, recherchant l'originalité, y succombent et y persévèrent étrangement, comme fascinés. Le Communisme marxiste qui tient en esclavage un tiers de la population mondiale continue de gagner des adeptes parmi les idéalistes qui voient en lui un modèle de société capable de mettre fin à la pauvreté et d'apporter une distribution plus équitable des richesses.

L'ouvrage *La Révolution Mondiale* n'est pas un répertoire exhaustif des événements révolutionnaires, mais il s'efforce d'en montrer la cause réelle. Telle est son originalité.

A l'époque de la première édition (en 1921), Winston Churchill dans un article de presse déclara qu'il existait "une conspiration d'envergure mondiale pour rejeter la civilisation et reconstruire la société sur la base du développement aveugle de la seule science... de l'envie malveillante et de l'impossible égalité... C'est cette conspiration qui a joué un rôle essentiel parfaitement identifié dans la tragédie que fut la grande Révolution Française, comme un écrivain contemporain Mme Nesta Webster l'a si brillamment montré, tout comme elle a été le ressort principal de tous les mouvements subversifs du XIX^{ème} siècle. Et aujourd'hui, c'est ce gang d'individus étranges sortis des bas fonds des grandes métropoles d'Europe et d'Amérique qui tiennent par les cheveux le peuple de Russie et sont devenus les maîtres indiscutés de cet immense Empire."

Pour cette édition nouvelle et entièrement révisée, l'auteur Nesta Webster a pu bénéficier de documents auxquels elle n'avait pas eu accès auparavant.

Chaque révolution a ses « héros » et ses « dieux », mais c'est avec une grande abondance de preuves que l'auteur montre quels escrocs, quels imposteurs furent les "dieux" du Communisme. N. Webster montre que Marx usa du Communisme comme d'une profession ; ses sentiments pour les travailleurs ne dépassaient pas ceux du forgeron pour le métal qu'il forme. La sinistre correspondance entre Marx et son ami fortuné Engels montre tout le cynisme de cette paire de Socialistes: dans une lettre à Engels, Marx parle « des minables petits boutiquiers une classe lamentable, qui prétendent se faire payer pour ce qu'ils lui ont fourni. Et plus loin : « Mes enfants semblent avoir hérité de leur père un penchant pour la boisson » et il explique : « Mais après tout, je pense que le Bordeaux et le Porto sont bons pour eux. » Marx, pour le premier semestre de 1863, eut un revenu de 621 £ sterling, ce qui n'était pas négligeable pour le champion des « damnés de la terre », de la classe ouvrière qu'il était à cette époque. Engels, qui vivait de son côté fort bien, augmentait lui ses revenus en volant dans la caisse de la firme dont il était l'un des associés. N. Webster montre également que Lénine n'était en rien l'ami des travailleurs, mais fut un agent stipendié du Gouvernement allemand, envoyé en Russie pour fomenter la révolution. Et aujourd'hui, le président Mao, un assassin de masses, proclame que Marx et Lénine ont été les héros des travailleurs. Tels sont les mythes qu'expose cette nouvelle édition.

Toute l'histoire du mouvement révolutionnaire est méticuleusement retracée depuis ses origines lointaines jusqu'à ce jour, avec ses émeutes organisées et richement financées, et son culte du chaos et de la corruption. Ce livre est aussi la seule étude scientifique qui montre comment contrer intelligemment la Révolution. C'est un manuel aussi essentiel aux Services de Sécurité d'État qu'aux leaders syndicaux anti-communistes.

Voici deux recensions de la première parution dans presse :

« Un livre solide et sans compromis. » (*Sunday Express*).

« L'ouvrage de Madame Webster sera un outil précieux pour mobiliser l'opinion publique. » (*Western Mail*).

L'édition anglaise de 1971, republiée en 1994, fut réalisée sous la direction d'Anthony Gittens. Celui-ci avait fait partie d'un petit groupe de documentalistes qui travailla pour Nesta Webster dans les années vingt. Il reçut alors mission de s'infiltrer parmi les groupes communistes et d'extrême-gauche dans la région des Docks du Nord lors de la grève générale de 1926 en Angleterre, et les rapports qu'il fit aidèrent alors les Autorités et permirent à Mme Webster d'écrire « *The Socialist Network* » (Le Réseau Socialiste). Il se consacra dès lors à l'étude du Communisme et des mouvements subversifs, sujet sur lequel il rassembla une bibliothèque unique.

Préface de l'auteur à la sixième Édition de 1971 révisée et mise à jour

Ce livre, publié pour la première fois en 1921, vient d'être révisé, mis à jour et augmenté à la lumière de nouveaux et importants documents historiques. Certains lecteurs avaient suggéré que cette mise à jour de l'ouvrage implique de profondes modifications du texte. Mais ceci aurait alors entraîné un entier bouleversement du plan du livre, qui n'a pas pour objet d'être un long traité de propagande, mais d'être un ouvrage d'histoire retraçant l'origine de l'idée communiste et du mouvement révolutionnaire depuis leurs débuts jusqu'à ce jour, sur la base de faits indiscutables mais en mettant en évidence de temps à autre les causes secrètes.

Lorsque j'écrivis ce livre, je ne possédais pas les écrits originaux des Illuminés (de Bavière) et bien que les ayant consultés au British Museum, je me vis forcée de tabler sur les citations qu'en firent le Dr John Robison et l'Abbé Augustin Barruel dans leurs ouvrages. Ces citations, tout en présentant une image tout à fait correcte du gigantesque projet de l'Illuminisme, étaient parfois des traductions libres qui donnaient aux phrases originales un sens plus précis que leurs auteurs ne l'avaient voulu, voilé qu'était au contraire leur texte sous un langage plus ambigu. Après publication de mon livre, et grâce à l'obligeance de Mgr Jouin à Paris, je pus acquérir les « *Original Schriften des Illuminaten Ordens* » en deux volumes, publiés par ordre de l'Électeur de Bavière à Munich en 1786, et dès lors, dans le présent ouvrage et dans l'édition révisée de mon autre livre *Secret Societies and Subversive Movements*, toutes les citations que j'ai faites des documents des Illuminés ont été autant que possible traduits par moi-même à partir des originaux.

En 1921, je ne possédais pas non plus la correspondance publiée de Marx et d'Engels, et je dus donc avoir recours aux

extraits qu'en donnent certains auteurs comme James Guillaume et Edmond Laskine, mais je fus un peu plus tard à même d'acquérir les quatre volumes des *Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx*, publiés par Dietz à Stuttgart, qui jettent une lumière crue sur le caractère véritable et incroyable de ces deux hommes qui se sont posés en prophètes des classes laborieuses. Les citations que je fournis ici de leurs lettres ont dorénavant été traduites par moi de l'original allemand. Le chapitre X de l'ouvrage original intitulé « *La Révolution de 1917* » a été mis à jour et remanié, scindé en trois chapitres : « *Socialisme marxiste* », « *Bolchevisme* » et « *Le Soutien de l'Or* ». Tout ce qui a trait au passé du mouvement révolutionnaire reste pratiquement inchangé dans l'ouvrage, mis à part quelques petites révisions, et à ceci près que dans un chapitre préliminaire on a daté son début, non pas de Rousseau, mais du premier siècle de l'ère chrétienne.

Pour l'époque contemporaine, il a été nécessaire de reprendre le texte à la lumière des événements survenus depuis l'édition princeps. En 1921, le sol de l'Europe tremblait encore des suites du premier conflit mondial, et la menace d'une Allemagne vaincue mais demeurée une puissance restait largement à l'horizon dans les pays alliés. Au même moment, le rôle des Juifs dans le Bolchevisme rapporté dans le *Livre blanc du Foreign Office* et complété par la publication des *Protocoles des Sages de Sion* et les articles du *Morning Post* publiés en livre sous le titre de *La Cause de l'agitation mondiale* avait provoqué une violente controverse autour de la « *Question juive* ». Ne pas mentionner ces questions dans la présente édition aurait été manifester un désintérêt pour les affaires contemporaines, et j'ai donc consacré quelques pages aux Protocoles.

Aujourd'hui cependant, la question allemande et la question juive ont changé, et elles requièrent un point de vue différent. Car bien que l'on doive garder à l'esprit l'origine allemande de

l'illuminisme et que l'aide apportée par l'Allemagne impériale aux débuts des Bolcheviques soit un fait établi, l'arrivée d'Hitler vit une Allemagne résolument antibolcheviste. La révolution ou guerre d'Espagne (de 1936), l'accord de Munich et les événements qui amenèrent la II^{ème} guerre mondiale ont été de portée si considérable sur l'immense développement actuel des activités révolutionnaires dans le monde que j'ai ajouté un nouveau chapitre en fin d'ouvrage pour traiter de cette phase. Après discussion avec mon éditeur, je lui ai laissé le soin de compléter ce chapitre. A lui également de faire place aux derniers développements, mais en gardant toujours la méthode qui fut la mienne tout au long des années, de s'efforcer de montrer les causes des événements, ce qui est plus important que d'en dresser la simple nomenclature.

Nesta Webster
Cadogan Place,
Londres avril 1960.

PRÉFACE DE L'AUTEUR POUR LA 1^{ère} ÉDITION (Publiée en 1921)

Parmi tous les livres, brochures et articles de presse consacrés à la Révolution mondiale que nous avons pu examiner, on est surpris de constater combien peu s'attachent à une investigation scientifique des origines du mouvement révolutionnaire. On avance fréquemment pour explication, ce qui pour moi est très fallacieux, que l'agitation actuelle résulterait de « la lassitude de la guerre ». On nous expose que la nature humaine, exaspérée de la trop longue horreur du récent conflit mondial, est victime d'une « crise nerveuse » qui s'exprime dans un mécontentement d'ampleur mondiale. A l'appui de cette théorie on nous dit que les guerres précédentes ont semblablement été suivies de périodes de troubles sociaux, et donc que par un processus analogue on devait s'attendre aux mêmes symptômes après la levée des contraintes de celle-ci exactement comme cela s'était passé antérieurement. Il est certes exact que les conflits politiques entre nations ont souvent dans le passé été suivis de troubles sociaux par exemple les guerres napoléoniennes par des troubles industriels en Angleterre, la guerre Franco-Prussienne (de 1870) par l'agitation révolutionnaire, non seulement dans le pays envahi, mais aussi chez les conquérants ; cependant envisager ces manifestations sociales comme résultant directement du conflit international qui les ont précédées, c'est se tromper sur leurs causes fondamentales.

Car la Révolution n'est pas le produit d'une guerre, mais c'est une maladie sociale qu'une nation affectée par les suites d'une guerre a le plus de risques d'attraper et de développer, tout comme un individu affaibli par la fatigue a plus de risques de contracter une maladie qu'un homme en pleine vigueur. Cependant cette prédisposition même n'est pas la cause

essentielle de l'explosion de la fièvre révolutionnaire. La grande Révolution française ne fut précédée d'aucune guerre de quelque importance, et pour l'observateur réfléchi, l'Angleterre de 1914 était aussi proche de la révolution qu'en 1919. La guerre mondiale qui survint, loin d'avoir entraîné une explosion révolutionnaire dans le pays, la retarda bien au contraire, en ressoudant toutes les classes autour de l'impératif de la défense nationale.

La vérité est que depuis cent quarante-cinq ans le feu de la révolution a couvé constamment sous l'ancienne structure de la Civilisation et par moments a même explosé en incendies risquant de détruire de fond en comble tout l'édifice social que dix-huit siècles avaient construit. La crise actuelle n'est pas un phénomène des temps modernes, mais la poursuite d'un immense mouvement commencé au milieu du XVIII^{ème} siècle. En un mot, la Révolution est un seul et même phénomène qui a trouvé sa première expression en France en 1789. A la fois par sa nature et son objectif, elle diffère totalement des révolutions antérieures qui avaient pour origine des causes ponctuelles dans l'espace ou dans le temps.

La révolution qui nous menace aujourd'hui n'est pas locale mais universelle ; elle n'est pas politique mais sociale¹, et l'on doit en rechercher les causes, non pas dans le mécontentement populaire, mais dans une conspiration profondément cachée qui utilise le peuple pour ses objectifs destructeurs. Afin d'en suivre le cours, il faut comprendre la double nature de ce mouvement, en étudiant à la fois les aspects et les manifestations extérieures des forces révolutionnaires du Socialisme, de l'Anarchie, etc., et la puissance qui se cache derrière, comme figuré sur la Carte annexée en fin d'ouvrage.

¹ (NDT) Les éléments de ce livre et les événements des deux siècles écoulés montrent que cette entreprise révolutionnaire totale est d'ordre éthique, éventuellement ethnique et donc essentiellement *religieux*, en ce sens que le Démon a ses adorateurs.

L'auteur pense que jusqu'ici aucun livre n'a été écrit précisément sous cet angle : nombre d'ouvrages intéressants ont été consacrés aux sociétés secrètes, d'autres à l'histoire des événements révolutionnaires, mais aucun jusqu'à présent n'avait tenté d'établir le lien entre les deux de manière systématique. L'objet du présent ouvrage est donc, non seulement de décrire l'évolution des idées socialistes et anarchistes et leurs succès révolutionnaires, mais en même temps de suivre à l'œuvre cette force occulte terrible, obstinée, incessante et totalement destructrice, qui constitue la plus grande menace que l'espèce humaine ait jamais dû affronter.

Je me suis cependant toujours efforcée de faire la différence entre la Maçonnerie britannique et la Maçonnerie continentale, montrant que la première est une association honorable qui non seulement est hostile aux doctrines subversives, mais est un puissant soutien de la légalité, de l'ordre public et de la religion. Je suis d'ailleurs redevable à certains membres distingués de la Maçonnerie britannique de l'aide précieuse et des conseils qu'ils m'ont apportés dans ce travail, ce dont je veux les remercier ici.

Préface de l'Éditeur pour la sixième Édition

En préparant avec l'auteur cette édition révisée de La Révolution mondiale, celle-ci me montra ses notes et me fit part de ses suggestions pour ce que nous pensions devoir être le dernier chapitre. Nous étions à la fin des années cinquante, mais dans les mois qui suivirent, l'expansion rapide de la décomposition partout dans le monde montra clairement qu'il faudrait ajouter encore un chapitre traitant de l'expansion du Communisme après la guerre en Afrique et en Extrême Orient. Nesta Webster discuta ultérieurement de ces événements en détails et me chargea d'interpréter ses réflexions et ses idées dans un autre chapitre.

Au total et après de nombreuses recherches, j'ai dû ajouter quatre chapitres en fin d'ouvrage : le chapitre XIV : La Deuxième guerre mondiale, d'après les notes de l'auteur, suivi de trois autres, respectivement : La Révolution Chinoise, la Révolution Africaine et Le Chaos mondial.

C'était il y a longtemps, à l'époque des Accords de Munich, que Nesta Webster commença de percevoir la tournure des événements. En octobre 1938, elle me montra une lettre qu'elle avait reçue d'un ami en poste dans les Services diplomatiques à Bruxelles. Ce n'était pas, me dit-elle, un Nazi, mais bien plutôt le contraire. La lettre datée du 3 octobre disait ceci :

« En dépit de la joie générale, de sérieuses raisons nous font penser que nous ne sommes qu'au début de nos difficultés. Le camarade Litvinov est une fois de plus parmi nous probablement pour quelques jours, et pour montrer à tout un chacun combien "il est écoeuré" par "les manœuvres

impérialistes "qui ont rendu la guerre européenne impossible. D'une part le camarade Litvinov doit consulter ses alliés communistes français et organiser le sabotage de ce répit durement gagné pendant que de l'autre, il attend les rapports de son camarade Maisky de Londres, qui a eu pour instructions de rencontrer dimanche les membres de l'Opposition (Attlee, Sir Archibald Sinclair et Lloyd George) et de "protester énergiquement contre le procédé inqualifiable des entretiens de Munich, qui exclurent la Russie Soviétique". Mr Maisky a reçu la mission de créer de l'agitation contre M. Chamberlain, et il ne fait aucun doute qu'il suivra ces instructions à la lettre. »

Mme Webster me fit de cette lettre le commentaire suivant :

« J'imagine facilement que les Illuministes et les Bolcheviques travaillent nuit et jour à ruiner les efforts de paix de Chamberlain et à déclencher la guerre. Si elle survient, ce sera le piège dans lequel sombrera la Civilisation européenne, et la porte ouverte aux Soviets. »

Dans mes chapitres sur la IIème guerre mondiale et sur la Révolution Chinoise, je me suis efforcé de monter comment ce piège a été habilement armé. La guerre avec l'Allemagne a conduit à la bolchevisation de la plus grande moitié de l'Europe, et la guerre avec le Japon a permis à la Révolution chinoise de se répandre sur une large partie de l'Asie.

J'ai également la certitude qu'un troisième piège est en préparation sous forme d'une guerre simulée ou d'un incident entre la Russie soviétique et la Chine, dans laquelle les puissances occidentales seront incitées à prendre part, dans l'idée fautive que cette guerre sera la fin du Communisme. Un tel conflit servirait en fait à la mise en esclavage final du Monde libre, si ses leaders avaient la folie de s'en mêler. A la date de la mise sous presse du volume est resurgi le vieux

bateau de l'antisémitisme soviétique. C'est un mensonge usuel des révolutionnaires pour tromper le public. Il n'y a pas le plus petit signe qu'ait diminué le nombre des Juifs au sein du Conseil des Ministres soviétique, ni au Politburo ou à l'Académie des Sciences. La machine de propagande soviétique a néanmoins lancé une prétendue campagne anti-sioniste pour persuader les Arabes et les Musulmans que la Russie s'est faite le champion des États Arabes contre Israël. Mais des centaines de Juifs en âge de faire leur service militaire peuvent cependant émigrer de Russie soviétique en Israël comme « réfugiés », et à moins que les hommes d'État Arabes n'aperçoivent la supercherie, leurs peuples pourraient bien se trouver piégés dans un esclavage pire que les horreurs de Gaza¹. Il y a fort heureusement des signes qui montrent qu'un certain nombre de Juifs sionistes ont commencé de comprendre que l'État d'Israël lui-même est utilisé pour la cause de la *Révolution Mondiale*.

Anthony Gittens,
décembre 1970.

¹ (NDE) : On se rappellera que lors de la fondation d'Israël (1947), un million neuf-cents mille Palestiniens, qui vivaient là depuis deux mille ans, ont été déportés par les Israélites ; lesquels assuraient sur toutes les ondes « qu'ils revenaient eux-mêmes des camps de déportation nazis ».

Confirmations.

« Assurément, je dénie aux bolcheviques tout titre à représenter la Russie... Ils méprisent d'ailleurs une notion aussi triviale que la nationalité... Sitôt que Lénine¹ fut au pouvoir, il commença par faire signe à d'obscurs individus qui se cachèrent dans leurs repaires à New-York, Glasgow, Berne ou ailleurs, et il rassembla ainsi les cerveaux dirigeants d'une formidable secte, la plus formidable secte dans le monde. »

Winston Churchill, *Discours à la Chambre des Communes du 5 Novembre 1919*².

« — Ce mouvement parmi les Juifs n'est pas nouveau. Depuis l'époque de Spartacus-Weishaupt jusqu'à celle de Trotsky (Russie), de Bela Kun (Hongrie), de Rosa Luxembourg (Allemagne) et d'Emma Goldman (USA), en passant par celle de Karl Marx, cette conspiration mondiale en vue de rejeter la Civilisation et de reconstruire la société sur bases d'un développement monopolisé de la science aveugle, de l'envie malveillante et de l'impossible égalité est allée sans cesse croissant.

— « Comme un écrivain contemporain, Mme Webster, l'a si bien montré, c'est cette conspiration qui joua un rôle parfaitement identifiable dans la Grande Révolution française. C'est elle qui a été le principal ressort de tous les mouvements subversifs au cours du XIX^e siècle, et pour finir, aujourd'hui, ce gang d'individus extraordinaires sortis des bas-fonds des grandes métropoles d'Europe et d'Amérique du Nord tient désormais le peuple de Russie par les cheveux, et ils sont devenus les maîtres pratiquement indisputés de cet énorme empire. »

¹ Lénine était Juif par sa mère.

² Article « *Sionisme contre Bolchevisme* » de Winston Churchill dans le *Illustrated Sunday Herald* du 8 février 1920.

Annexe I

— (NDT) : *Le Monde* du 6 juin 2001 a publié une intéressante, bien que trop succincte, étude sur l'OCI (l'Organisation Communiste Internationaliste), à propos de l'appartenance à la hiérarchie de cette secte communiste du premier Secrétaire du PS Lionel Jospin, Premier Ministre. On y apprend que, derrière son président Lambert, elle a été fondée par Boris Fraenkel, juif né russe de parents Mencheviks, communiste dès sa jeunesse et émigré en France, ami de Maries Sperber. Fraenkel, qui se proclame bi-sexuel et fut le traducteur d'Eros et Civilisation d'Herbert Marcuse (juif émigré aux USA, subversif lui aussi là-bas des campus et disciple du juif érotomane Wilhelm Reich comme Fraenkel) Fraenkel déclare avoir été « le père » de Mai 68, dont les leaders agitateurs furent Cohn Benda (ou Bendit), Bernard Guetta, et d'autres militants juifs, comme Alain Krivine animateur et porte-parole d'une autre secte Communiste trotskyste la LCR, Daniel Gluckstein alias Seldjouk l'actuel Secrétaire général de l'OCI, devenu Parti des Travailleurs, et Marc Sauvageot.

— Dans cet article et de cette même mouvance sont cités les noms de David Komer animateur d'une secte dénommée l'Union Communiste Internationaliste, Jean-Marie Brohm professeur de sociologie à Montpellier co-auteur avec Fraenkel de *La lutte sexuelle des jeunes* en 1966 (Édit. Maspero), Benjamin Stora, Gérard Bloch, Claude Gémard alias Raoul, Yvan Berebbi, Patrick Dierich, Charles Berg n° 3 de l'OCI alias Jacques Kirsner, alias Charles Jérémy, Denise Salomon, Gérard Broué

— Les membres de l'organisation, qui a de nombreuses filiales et a changé de noms plusieurs fois, signale l'article, ont essaimé dans les Instituts d'études pédagogiques, l'Éducation nationale, le cinéma, la presse la radio télévision et les spectacles (avec Ch. Berg, (Kirsner), Bertrand Tavernier, Pierre Arditi, Alain Comeau, A Métayer, B. Munit et " beaucoup d'autres" (pour la presse pratiquement aucun nom

fourni sauf A Liebet directeur d'un journal du PS, et Ph Campinchi, mais on sait que B. Guetta lui aussi activiste de mai 68 est collaborateur de France-Inter) l'OCI a infiltré très abondamment la Sécurité Sociale, les syndicats notamment FO et la CGT (et les Autonomes), les Mutuelles et organisations corporatives étudiantes, l'Administration et l'Éducation nationale (Krivine, et Fraenkel) et le PS (avec J.- L. Mélanchon, Julien Dray, juif de la LCR, J Y. Cambadélis et plusieurs centaines d'autres, faisant du PS une filiale de l'OCI) et dans d'autres partis", et donc le Gouvernement avec JOSPIN et plusieurs de ses ministres et collaborateurs le gouvernement français de Chirac-Jospin est donc bien un gouvernement communiste dirigé par un trotskyste tout cela correspondant très exactement à la stratégie de Weishaupt, confirmant dans les faits actuels qu'elle est une stratégie juive, mise en œuvre par eux, et que le Parti Socialiste est l'alter ego et une métastase du PC International).



Nesta Webster
dans les années 40

CLAUDE
L'ÉTRANGE

UNE LECTURE DE LA RÉVOLUTION MONDIALE

LE COMLOT
CONTRE
LA CIVILISATION

CHAPITRE I UN MIRAGE

Tout au cours de l'Histoire, la vision d'un monde idéal où l'espèce humaine jouirait d'une part égale aux biens de la vie a hanté l'imagination des rêveurs. Attirés par cet étrange mirage, des troupes d'enthousiastes ont marché inlassablement, pleines d'espoir d'atteindre le vert oasis terrestre où l'espèce humaine pourrait enfin se reposer, mais ne réussissant finalement qu'à se heurter aux inexorables lois qui gouvernent la vie sur la planète. En d'autres termes, il s'agit d'un rêve impossible.

Imaginons un habitant de Mercure ou de quelque autre planète où le soleil brillerait sans fin, où aucun élément inélément ni rude de la Nature ne viendrait troubler la paix d'une espèce humaine¹ qui n'aurait jamais chuté de son état originel de bonheur, et qui viendrait visiter notre terre : la première chose qui le frapperait serait sans aucun doute les inégalités qui prévalent sur toute la surface du globe. Il verrait des hommes et des femmes jouissant d'une insouciant existence dans « l'été des lys de l'Eden », pendant que d'autres s'abritent pêle-mêle sous de misérables igloos au milieu des neiges et de la nuit glacée du Grand Nord ; il en verrait certains, habitant d'agréables villages entourés de bois verdoyants et de champs fertiles, et d'autres, parqués dans les rues étroites des villes, souvent dans la saleté et la misère, privés de la beauté que la nature a répandue sans compter dans le monde entier. Mais par dessus tout, il serait frappé de voir que certains nagent dans l'abondance pendant que d'autres travaillent dur et peinent pour leur pain. Car, si, sur Mercure, tous peuvent vivre « comme les lys des champs et ne travaillent ni ne filent² », il pourrait alors s'étonner et

¹ C'est-à-dire capable d'une *pensée rationnelle*, chaque individu étant une *personne*, comme disait Boèce.

² Evangile selon Saint Luc.

demander :

— « Pourquoi donc cette inégale répartition des richesses du travail ? Les fruits de la terre ne devraient-ils pas être communs à tous, et le travail également partagé par tous ? »

C'est à cette conclusion, admissible de la part d'un habitant d'une autre planète ignorant des conditions qui prévalent sur la nôtre, qu'ont néanmoins abouti les rêveurs évoqués plus haut. Les inégalités qu'ils ont cherché à supprimer, ils les ont attribuées à ce qu'ils ont appelé les lois faites par l'homme, au lieu de les attribuer aux lois de la Nature, qui font que ces inégalités se retrouvent, non seulement parmi les humains, mais aussi dans le règne animal. Pendant que des myriades de fourmis travaillent sans relâche à ériger leurs monticules, comme les esclaves de l'ancienne Égypte érigeant les pyramides, et que les abeilles n'ont de cesse de fleur en fleur de se presser de recueillir le miel pour leur ruche industrielle, vaches et moutons se reposent paresseusement dans leurs prairies ou dorment à l'ombre sous les arbres, et dans les étangs bordés de joncs odorants, les truites se meuvent sereinement dans l'eau claire et fraîche à la surface de laquelle voguent paresseusement les canards et les cygnes.

En matière de propriété, notre habitant de Mercure verrait une inégalité encore plus frappante. Pourquoi certains sont-ils plus qu'abondamment pourvus en biens de ce monde et d'autres n'ont-ils rien ? « La propriété, c'est le vol » déclara l'anarchiste Proudhon en 1840 comme une découverte, alors que cet aphorisme avait couru soixante ans plus tôt. Or la propriété d'un bien, nous l'observerons plus loin, n'est pas le propre de l'espèce humaine. L'oiseau a son nid, le chien tient à son os et le défend féroce. Aussi le visiteur venu d'une autre planète, après quelque expérience de la vie sur la nôtre, sera amené à comprendre que l'homme a vécu partout selon les lois de la nature, que le travail n'est pas la malédiction qui condamna Adam à gagner son pain à la sueur de son front

mais bien au contraire la plus grande bénédiction qui pût lui être donnée, lui permettant d'employer utilement ses énergies pour garder la santé morale et physique.

C'est donc par l'oubli des lois de la nature que depuis les temps les plus lointains des théoriciens se sont élevés pour déclarer qu'afin de surmonter les inégalités de la vie humaine, il fallait que toutes les richesses et les propriétés fussent réparties et allouées à tous en proportions égales ou bien gérées en commun, personne alors n'étant autorisé à posséder quoi que ce soit en propre.

La première solution au problème fut sérieusement proposée dans le passé par une école de pensée. Ses prophètes oublièrent seulement de réaliser que, si l'on divisait et répartissait tout aujourd'hui, tout serait de nouveau inégal le lendemain. L'un dissiperait sa part, un autre la doublerait en la plaçant habilement, et l'homme pratique et énergique deviendrait vite plus prospère que le paresseux et le gaspilleur. La Parabole des dix talents illustre parfaitement les capacités différentes des hommes à user de l'argent.

Bien plus, avec une égale distribution des richesses, il n'y en aurait pas assez pour en donner à tous et assurer à tout le monde la prospérité, et l'on réduirait seulement tout un chacun à un niveau fatal de pénurie. Lorsque, à un moment donné, ce plan fut lancé parmi les travailleurs en France, un Rothschild de Paris se chargea de dégonfler habilement la baudruche, et ayant découvert que son valet était imbu de cette idée, il lui dit :

— « Alors, tu penses que toute la richesse de France devrait être répartie également ? Eh bien, j'ai calculé ce que serait ta part dans un tel système et je vais te la donner immédiatement. La voici !... Et il tendit à l'homme une pièce de 5 francs. »

L'absurdité de cette théorie est donc depuis longtemps

devenue évidente à tous les socialistes et a été remplacée depuis par l'autre, à savoir que puisque la richesse ne peut demeurer également répartie, elle ne devrait appartenir à personne, et tout devrait être en commun. C'est ainsi qu'est sorti un nouveau plan de réorganisation de la vie humaine sous la forme du Communisme.

Le Communisme idéal

C'est la théorie qui a enflammé l'imagination d'un nombre infini de groupes, de sociétés et de penseurs isolés dans le passé, et d'innombrables essais ont été tentés pour le mettre en pratique. Les avocats de ce système ont prétendu que le Christ et Ses disciples ont approuvé la communauté des biens¹, mais il n'y en a pas en réalité la moindre évidence; la première expérience communiste de l'ère chrétienne est mentionnée dans les Actes des Apôtres, où l'on rapporte que certains convertis au Christianisme à Jérusalem avaient décidé de renoncer à leurs propriétés et d'avoir tout en commun; la suite fut l'histoire bien connue d'Ananie et de Saphira qui ne voulurent pas verser tout leur avoir dans le fonds commun.

Des objecteurs du système s'élevèrent donc dès son origine, et il semble avoir échoué si totalement que l'on ne nous en parle plus du tout ensuite: il semble avoir disparu. On apprend simplement qu'une collecte fut faite pour les saints pauvres de Jérusalem²...

Mais au Moyen-âge le projet ressuscita, et entre le XIIème et le XVème siècle naquirent d'innombrables sectes communistes ou partiellement communistes, comme les Vaudois dans le Sud de la France à la fin du XIIème siècle et les Apostoliques dans le Nord au XIIIème siècle, les Beghars à la même époque en Allemagne et aux Pays-Bas, les Hussites

¹ Par exemple E. Cabet: « Histoire populaire de la Révolution française » (1840) chap. IV, p. 328

² *Épître aux Romains* XV, 26.

en Bohême, les Taborites, les Frères de Bohême au XVème siècle¹. Ces sectes étaient essentiellement religieuses et non politiques, mais elles véhiculaient cependant une tendance révolutionnaire ou du moins de rébellion, dirigée non pas tant contre les gouvernements que contre les normes usuelles de moralité, car comme Kautski² le fit remarquer le Communisme produisait une inévitable aversion envers le mariage et la vie familiale, ce qui à son tour entraîna le célibat et la possession en commun des femmes³.

Toutes ces sectes communistes connurent des divisions et ne durèrent que peu de temps.

La seule forme de Communisme dans son vrai sens de tout posséder en commun qu'il ait jamais été possible de réaliser effectivement est celle pratiquée dans les communautés religieuses chrétiennes. Les monastères et les couvents pratiquent tout naturellement le Communisme, mais ce qui leur permet de le faire paisiblement est qu'ils sont composés de personnes ayant renoncé à tout intérêt pour les biens terrestres et qui concentrent toutes leurs pensées et leurs désirs sur le Royaume des Cieux. Le Communisme séculier, de par son insistance sur le matérialisme, élimine le seul facteur qui rende possible ce système: la Foi en Dieu et en l'au-Delà.

Le Communisme révolutionnaire.

C'est la forme de Communisme qui s'est signalé pour la première fois en France en 1185, lorsqu'un Ordre se forma se faisant appeler la Confrérie de la Paix, avec pour objet premier

¹ NDT: les sectes mentionnées s'élevant contre la religion, la morale et la société chrétienne furent toutes d'inspiration et d'origine cathare, c.a d. juive, et pour plusieurs étaient déjà organisées en trois grades ou trois cercles analogues à ceux de la Maçonnerie, cf. « 2000 ans de combats contre l'Église » de Maurice Pinay.

² Karl Kautski, 1854-1938, Juif allemand, théoricien marxiste.

³ K. Kautski: *Le communisme en Europe Centrale à l'époque de la Réforme.*

de mettre fin aux guerres, mais aussi avec l'idée d'établir la communauté des terres. Dans leurs attaques fort peu pacifiques contre les nobles et le clergé, les Confrères en question déclaraient : « De quels droits usurpent-ils les biens qui devraient être communs à tous, comme les prairies, les bois, le gibier qui court dans les champs et les forêts, les poissons qui peuplent les rivières et les étangs, ces dons que la nature destine de manière égale à tous ses enfants. » En fonction de quoi, les Confrères entreprirent de détruire les châteaux et les monastères, mais les nobles organisant leur propre défense par les armes finirent par détruire les Confrères¹.

La répercussion de ces mouvements fut ressentie en Angleterre en 1381 au cours du Soulèvement des paysans. Après une marche sur Londres de soixante mille paysans sous la conduite de Wat Tyler, Jack Straw et John Ball, les légitimes demandes des classes laborieuses d'être libérées du servage furent acceptées par le jeune roi, mais les leaders du mouvement demeurèrent à Londres pour fomenter une révolte. D'après Froissard, la majorité des protestataires venus à Londres « voulaient surtout spolier les riches, détruire les nobles et piller Londres », mais John Bail prêcha la communauté de tous les biens.

Kautsky considère cet aspect de la révolte comme étant :

« Comme étant essentiellement l'œuvre de prêcheurs itinérants communistes du continent » et y distingue alors « une caractéristique qui le différencie du Communisme chrétien primitif et le rend analogue à celui des temps

¹ Le Chevalier de Malet « *Recherches politiques et historiques qui prouvent l'existence d'une secte révolutionnaire son antique origine, son organisation, ses moyens ainsi que son but, et dévoilent entièrement l'unique cause de la Révolution française* » (1817), p. 19.

modernes : l'esprit révolutionnaire¹. »



Le Baphomet
d'Éliphas Lévy
(Épiphas Lévy n'est
autre que l'abbé
Constant, prêtre
défroqué).

¹ Karl Kautsky, op. cit. p. 5.

(NDT) : les sectes mentionnées s'élevant contre la religion catholique, la morale et la société chrétienne, furent toutes d'origine et d'inspiration sataniques, ie. juives, et, pour plusieurs, étaient déjà organisées en trois grades ou trois cercles analogues à ceux de la maçonnerie ; cf. « *2000 ans de complots contre l'Église* », Maurice Pinay.

CHAPITRE II L'ILLUMINISME

On admet communément que le grand mouvement révolutionnaire qui commença à la fin du dix-huitième siècle eut pour origine les philosophes de France, avec Morelly, et tout particulièrement Rousseau. Mais c'est omettre la moitié de la question. Rousseau n'a pas été l'inventeur de ses doctrines, et s'il fallait chercher la cause de la Révolution dans la seule philosophie, il faudrait alors remonter beaucoup plus loin que Rousseau, notamment à l'Utopie de Thomas More, et même à Pythagore et à Platon. Il est cependant indéniable que Rousseau fut le principal canal par lequel les théories de ces penseurs antérieurs furent introduites parmi l'intelligentsia du dix-huitième siècle en France, et que son *Contrat social* et son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* contenaient en germe le Socialisme et de la tyrannie modernes sous toutes ses formes. La théorie de Rousseau qui a le plus de conséquences sur le thème de ce livre peut s'exprimer simplement par cette expression familière « la civilisation a tout faux », signifiant que le salut de l'espèce humaine repose sur son retour à l'état de nature.

D'après Rousseau, dans son *Discours* du moins, la civilisation a fait la preuve qu'elle est la ruine de l'humanité ; dans son état primitif, l'homme était libre et heureux, et ce n'est que sous l'influence paralysante des contraintes sociales que sa liberté a été supprimée, cependant que les lois de propriété individuelle étaient dues au fait qu'une large proportion de l'humanité était tombée en servitude.

« Le premier homme qui borna son champ en disant : « *ceci est à moi* » et qui trouva autour de lui des gens assez naïfs pour le croire fut le véritable fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs l'espèce humaine n'aurait-elle pas évités si,

bravant les épées et comblant les fossés, elle avait répondu à cet individu : « *N'écoutez pas cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits de la terre appartiennent à tous et la terre à personne.* »

On trouve dans ces mots le principe entier du Communisme et de la tyrannie.

Il y a évidemment un certain fond de vérité dans la condamnation de la civilisation par Rousseau, fond de vérité commun à toutes les erreurs dangereuses¹ ; car s'il n'y avait pas une parcelle de vérité au fond des fausses philosophies, elles n'obtiendraient aucune audience et n'offriraient donc aucune menace pour le monde. L'erreur énorme de Rousseau est de dire que, parce que la civilisation présente certains défauts, elle est mauvaise de fond en comble depuis l'origine. C'est comme si, en désignant un coin négligé d'un jardin, on disait :

— « Voyez les résultats désastreux de la culture ! »

Pour remédier aux tares du système social existant, c'est davantage de civilisation qu'il faut, et non sa suppression. La civilisation dans ses aspects les plus élevés, non pas l'acquisition des agréments de la vie ni même les connaissances artistiques et scientifiques, mais dans la sphère des aspirations morales est ce qui distingue l'homme de la brute. Détruisez

¹ (NDE) : Dangereuses comme des *sophismes* : des raisonnements fallacieux, construits pour tromper le badaud et séduire les âmes basses. Il y a, certes, un fond de vérité à dire que « tout ce qui est chaud brûle les doigts ». Le chaland ne voit pas aussitôt que la *généralisation* de cette proposition est abusive et *sophistique*. Un glaçon « brûle » tout autant la main, mais c'est une sensation (la sensation n'est pas une connaissance vraie) de gel. Je ne puis donc pas dire :

Tout ce qui est chaud brûle ;

Or un glaçon brûle la main ;

Donc un glaçon est chaud.

— Rousseau ne fait pas autre chose de l'idée de *propriété* ; nous faisant croire que l'idée de propriété est *toujours foncière*. Les nomades, sans maison pourtant, ont la propriété de leur vêtement, de leur bétail ; ils ont leur droit, leur langue, etc.

totale la civilisation, et l'espèce humaine sombrera au niveau de la jungle, où la seule loi est celle du fort contre le faible et la seule motivation, l'assouvissement des besoins matériels. Car si l'injonction de Rousseau « Retournez dans les bois et devenez des hommes » peut être un excellent conseil lorsqu'interprétée comme une mesure temporaire, en revanche l'injonction : « Retournez dans les bois et restez-y » est un conseil pour singes anthropoïdes.

Il serait cependant bien inutile de réfuter les folles théories de Rousseau pour montrer que dans la nature le Communisme n'existe pas et que la première créature à avoir établi la loi de propriété n'a pas été l'homme brandissant son titre, mais le premier oiseau s'appropriant la branche d'un arbre pour y construire son nid, le premier lapin choisissant un lieu où creuser son terrier, un droit qu'aucun oiseau ni aucun lapin n'a jamais pensé disputer. Quant à la répartition des « fruits de la terre », il suffit d'observer deux grives sur une pelouse se disputant un ver pour voir comment la question de la nourriture se règle dans la société primitive. Rien n'est plus absurde que la conception que donne Rousseau de ces barbares idéalisés vivant en commun sur le principe : « Faites comme on en agirait avec vous » ; seul un rêveur, profondément ignorant des conditions réelles de la vie primitive, la vie dont la règle est celle du plus fort qui fait du faible sa proie sans recours ni pitié aurait pu évoquer une pareille vision¹.

¹ (NDA) : Sur la frontière indienne, où, encore aujourd'hui n'existe aucune loi, les habitants en sont encore à bâtir des tours où l'on accède seulement par des échelles pour y dormir la nuit, et c'est en montant dans ces refuges et en retirant les échelles derrière eux qu'ils peuvent se reposer, relativement à l'abri du risque d'être assassinés. L'égalité des richesses est assurée par les mêmes méthodes primitives :

— « Comment empêchez-vous quelqu'un de devenir trop riche ? demanda un général anglais à un habitant de la vallée de Swat, où se pratique une forme rudimentaire du communisme :

Mais la France du dix-huitième siècle elle-même, malgré son avidité pour la nouveauté et ses rêves de retour à la nature, n'envisagea jamais l'utopie primitive de Rousseau comme un idéal à atteindre, et il est tout autant inconcevable de penser que la philosophie du Discours sur l'inégalité ait conduit au rejet de la civilisation en 1793 que de croire que les moqueries de Voltaire aient mené aux Fêtes de la déesse Raison et à la profanation des églises. Les enseignements de Rousseau n'atteignirent jamais le peuple de manière appréciable. Son influence se limita à l'Aristocratie et à la Bourgeoisie, et ce n'étaient pas les habitués des salons ni les bourgeois prospères hyper-civilisés, ni non plus Rousseau lui-même vivant au crochet des plus dissolus des riches et partageant leurs vices, qui auraient applaudi à un retour aux conditions de vie aborigènes. Les salons jouèrent avec la philosophie de Rousseau comme ils jouèrent avec tout ce qui était nouveau : le Mesmérisme¹, le Martinisme, la magie, pendant que les révoltés de la classe moyenne qui le prirent au sérieux utilisèrent simplement ses théories pour exciter la haine contre la classe dont ils se croyaient méprisés, mais ils ne rêvèrent jamais de ressembler aux sauvages caraïbes, ni ne furent fascinés d'admiration pour leur primitive égalité.

Ce ne sont donc pas aux philosophes qu'il faut attribuer la puissante dynamique de la Révolution, mais à la source d'où eux-mêmes tirèrent leur inspiration. Car Rousseau et Voltaire étaient francs-maçons, et l'Encyclopédie fut publiée sous les auspices de l'Ordre². Sans ce puissant concours, les doctrinaires de salon du dix-huitième siècle n'aurait pu déclencher le puissant cataclysme de 1789, pas plus que la

— « On l'égorge » ! — fut la brève réponse.

¹ (NDE) : Franz Anton Mesmer, médecin allemand (1734-1815), devenu magnétiseur ; il connut un vrai succès à Paris sous Louis XV, auprès des la bourgeoisie et de l'aristocratie (NDE.)

² D'après les « *Martines de Pasqually* », de Papus, président du Suprême conseil de l'Ordre Martiniste (1895), p 146.

société Fabienne ne pourrait engendrer la Révolution mondiale actuelle. Il fallait l'organisation propre aux sociétés secrètes pour transformer les théories des philosophes en un formidable système pratique de destruction de la Civilisation.

Jacques de Molay et plusieurs autres chefs de l'Ordre furent exécutés, et d'après le Chevalier de Malet « ceux qui réussirent à s'échapper de cette tourmente se rassemblèrent ultérieurement dans l'ombre pour renouer les liens qui les avaient unis, et afin d'éviter les dénonciations ils eurent recours à des méthodes allégoriques qui indiquaient les origines de leur association d'une manière qui fût incompréhensible aux yeux du vulgaire : telle est l'origine des Francs-Maçons¹. »

Au cours des croisades, l'an 1118 avait vu se fonder à Jérusalem l'Ordre des Templiers par certains gentilshommes de Picardie. A leur retour en France, les chevaliers templiers s'érigèrent en un pouvoir indépendant de la Monarchie, puis sous la direction de leur Grand Maître Jacques de Molay, ils s'élevèrent contre l'autorité du roi Philippe le Bel. En 1312, un certain nombre d'entre eux furent arrêtés et accusés, entre autres choses, de cracher sur le Crucifix et de renier le Christ.

Au cours des interrogatoires, ils déclarèrent n'avoir pas été pleinement initiés aux statuts de l'Ordre et soupçonner « qu'il en existait deux sortes (de statuts), certains étant publics, et d'autres très soigneusement cachés, inconnus même de bien des chevaliers². »

Cette dernière assertion a été confirmée par le martiniste Papus qui explique que le « Grand Chapitre » de la Franc-maçonnerie française fondé au XVIIIème siècle se constitua autour des Templiers : « c'est dire que leurs membres les plus éminents étaient animés du désir de venger Jacques de Molay

¹ *Ibid.*, p. 39.

² *Recherches politiques et historiques*, par le Chevalier Malet (1817), p. 37.

et ses compagnons de l'assassinat dont ils furent les victimes de la part des deux pouvoirs tyranniques : la Royauté et la Papauté¹. »

Pendant ce temps, la Maçonnerie en Angleterre se développa sur des bases tout à fait différentes. Ce n'est pas le lieu de discuter ici ses objectifs et ses origines : qu'il suffise de préciser que, bien que la Grande Loge Nationale² soit dérivée de l'une des mêmes sources que celle d'Angleterre la Confrérie des Rose-Croix et qu'elle reçut en 1740 ses chartes de la Grande Loge de Londres (fondée en 1717), les deux Ordres ne doivent pas être confondus. La Maçonnerie anglaise³, qui est grosso modo un développement des confréries professionnelles des maçons constructeurs, a toujours conservé l'esprit d'association fraternelle et d'entraide qui anima ses fondateurs⁴, et a toujours été fidèle aux principes que « ne sera jamais évoqué en Loge rien de ce qui touche le gouvernement ou la religion⁵ ».

En revanche, en France comme dans les autres pays du Continent, les Loges devinrent rapidement des centres d'intrigues politiques. Le Grand Orient, fondé en 1772 avec le duc de Chartres le futur Philippe Égalité⁶ comme Grand Maître, fut indéniablement une organisation subversive, et par

¹ *Martines de Pasqually*, de Papus. Dans le passage ci-dessus je n'ai fait qu'effleurer le sujet des origines de la Maçonnerie continentale, sujet qui a été exposé dans un autre ouvrage : *Secret Societies and subversive movements*.

² Pr Robison : *Proof of a conspiracy*, p. 10.

³ « *Martines de Pasqually* » de Papus, p. 140. Dans le passage ci-dessus, je n'ai fait qu'effleurer le sujet des origines de la Maçonnerie continentale, sujet qui a été exposé en détails dans un autre ouvrage : *Secret Societies and subversive Movements*.

⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁶ (NDT) : *Enfant adultérin*, Philippe duc de Chartres était fils d'un laquais et ne fut pas reconnu par son grand-père, d'où son choix du nom de Philippe-Égalité ; cf. Mgr Delassus : « *La Conjuration antichrétienne.* »

son union avec le Grand Chapitre en 1786 il acquit un caractère encore plus dangereux. Car alors que « l'esprit du Grand Orient était franchement démocratique (quoique non démagogique), l'esprit du Grand-Chapterre était révolutionnaire », mais la Révolution était prévue devoir s'accomplir surtout au bénéfice de la classe supérieure¹ (la haute bourgeoisie), « avec le peuple comme instrument ». Les frères du Rite Templier, c'est-à-dire du Grand Chapitre² furent donc « les vrais fomenteurs de révolutions, et les autres n'étaient que leurs dociles agents³. ». D'après Papus et à l'opinion de maçons contemporains de la Révolution de 1789, celle-ci fut le fruit de cette combinaison⁴.

De fait, l'influence de la Franc-maçonnerie sur la Révolution Française ne peut être niée par aucun chercheur honnête des causes de ce grand soulèvement, et comme nous le verrons plus tard les francs-maçons français ont eux-mêmes fièrement réclamé la Révolution comme leur œuvre. C'est ainsi que George Sand, maçonnes elle-même, (car dès l'origine le Grand-Orient admit les femmes) écrivit longtemps après : « Un demi-siècle avant ces jours marqués par le destin... la Révolution française fermentait déjà dans l'ombre et couvait sous terre. Elle mûrissait dans les esprits de ses adeptes jusqu'au fanatisme, comme un rêve de révolution

¹ Papus, *op. cit.* p. 139.

² (NDT) : Les hauts grades de la Maçonnerie, le Martinisme, la Stricte obédience templière et l'illuminisme.

³ Papus, *Ibid.*, p. 144.

⁴ *Ibid.*, p. 142, 144 et 146.

(NDT) Mais en fait, toute la Maçonnerie depuis ses débuts. Voltaire et les encyclopédistes avaient inculqué cet esprit en France et en Prusse. Lors d'un voyage en Angleterre, Voltaire vers 1730 s'était lié aux Rose-croix anglais et avait ensuite été le chef de file de la subversion opérée par leur Maçonnerie contre le trône du Roi Très-Chrétien et la religion catholique, le chef de la cabale intellectuelle et politique des maçons appelés *Encyclopédistes*.

universelle¹...

L'historien socialiste Louis Blanc, franc-maçon également, a jeté aussi beaucoup de lumière sur la question de ces forces occultes.

Nous savons en outre que George Sand avait raison d'attribuer aux Sociétés secrètes l'origine du slogan révolutionnaire « Liberté, Égalité, Fraternité. » Bien longtemps avant qu'éclate la Révolution, la formule « Liberté et Égalité » avait été usuelle dans les loges du Grand-Orient : une formule qui semble tout à fait pacifique, mais qui contient cependant tout un monde de discordie. Car voyez la contradiction : il est impossible d'avoir une complète liberté et l'égalité en même temps, l'une exclut l'autre. Il est possible d'avoir un système de complète liberté dans lequel chaque homme est libre de se comporter comme il lui plaît, de faire ce qu'il veut, même de voler ou tuer, de vivre par conséquent selon la loi de la jungle dont la règle est celle du plus fort, mais il n'y a là aucune égalité. Ou bien l'on peut avoir un système d'égalité absolue, réduire tout le monde au même bas niveau, broyer toute ambition chez l'homme de s'élever au dessus de ses compagnons, mais il n'y a plus alors de liberté. Aussi la Franc-maçonnerie du Grand-Orient en accouplant deux termes à jamais incompatibles entre eux jeta dans l'arène une pomme de discordie sur laquelle le monde n'a plus jamais cessé de se quereller jusqu'à ce jour, et qui a d'ailleurs divisé les forces révolutionnaires en deux camps opposés².)

Quant au terme « Fraternité », qui complète la formule maçonnique, on découvre qu'il fut ajouté par une autre Société secrète, celle des Martinistes fondée en 1754 par un juif

¹ *La Comtesse de Rudolstadt*, chap. II, p. 1-16.

² (NDT) : C'est la marque du génie diabolique de ceux qui instituèrent la Maçonnerie que d'avoir trouvé un tel slogan. Même si Hegel ne devait venir que cent ans plus tard (...la dialectique), le poulpâl préexistait dans la cabbale juive, dont la Maçonnerie est le véhicule parmi les goïms.)

portugais, Martinez Paschallis (ou Pasqually), qui conçut un système à base de gnosticisme, de Christianisme judaïsé et de philosophies grecque et orientales. L'Ordre en question se scinda ensuite en deux branches, l'une continuée par Saint-Martin, disciple de Paschalis mais aussi de Jacob Boehme et fervent chrétien, et d'autre part un organisme plus ou moins révolutionnaire d'où sortit la Loge des *Philalèthes*¹ fondée à Paris.

Dans le livre de Saint Martin : *Des Erreurs et de la Vérité*, publié en 1775, la formule « Liberté, Fraternité, Égalité » est appelée « le ternaire sacré. »

Les Martinistes, désignés dans les documents français contemporains sous le nom d'Illuminés, étaient en réalité des rêveurs et des fous² et ne doivent pas être confondus avec

¹ *Philalèthes* : amis du vrai (φιλέω : aimer ; ἀληθεία : dire vrai) ; ce qui laisse rêver.

² « Les Martinistes dont les tendances – écrit Papus – Op. cit. *supra* note 6, p. 55 – étaient purement scientifiques passaient fréquemment pour des fous et de méprisables jésuites. »

(NDT) Deschamp a montré ce qu'était réellement leur « folie » : le naturalisme intégral, doctrine également des néo-Templiers de la Stricte Observance déjà très proche des Illuminés, ce qui explique leur rapide et facile accord mentionné plus loin. Martinez de Pasqually était soudain apparu en 1754 comme thaumaturge (doté de pouvoirs supranaturels tirés de la sorcellerie, car spirite théurgiste, prêchant la doctrine de « retour à la condition primordiale de l'humanité ». Le même thème se retrouvera chez Weishaupt.

... Ce « bon naturalisme » est évidemment une imposture. La communauté des femmes prêchée par ces émissaires de la Synagogue n'était que le rêve vicieux de Caïn pour sa sœur, la promesse de son frère (selon les Targums des Juifs), cause du meurtre d'Abel. Louis Claude de Saint Martin, le successeur de Martinez en 1768, salua la Révolution comme une « manifestation de la Providence », le Martinisme eut aussi une autre branche sous la direction de Willermoz. Mais l'alerte à propos de ces « folles » et leur origine avait été donnée dès 1742 : Langlet Dufrénoy dans son « *Histoire de la philosophie hermétique* » avait attiré l'attention sur un précurseur de Martinez de Pasqually qui se faisait appeler Eyrénée

L'Ordre des Illuminés de Bavière qui ne vit le jour que vingt-deux ans plus tard.

C'est par cette « dernière terrible et formidable secte » que le gigantesque plan de Révolution mondiale fut élaboré sous la direction de l'homme que Louis Blanc a décrit comme

« le plus profond conspirateur qui ait jamais existé. » : Adam Weishaupt.

Le fondateur des Illuminés de Bavière, Adam Weishaupt, naquit le 6 février 1748. Son éducation chez les Jésuites lui inspira une haine violente pour leur Ordre, et il se tourna ardemment vers les enseignements subversifs des philosophes français et les doctrines antichrétiennes des Manichéens. On rapporte qu'il fut endoctriné dans l'occultisme égyptien par un certain marchand du Jutland, d'origine inconnue et du nom de Kölmer, qui parcourut l'Europe durant l'année 1771 pour

Philalèthe (nom que reprendra la loge centrale parisienne des Martinistes et du Grand-Orient avant la Révolution). Son philo-judaïsme digne d'un rabbin, ses activités d'« alchimiste » et ses voyages incessants et étranges à travers la France, la Hollande, l'Angleterre et l'Amérique. Le même annonçait « l'aube d'une nouvelle religion ».

— Ce Philalèthe eut un émule, un « Anglais » qui se faisait appeler Cosmopolite : était-ce ce Samuel Jacob Falck, maître cabaliste à Londres et professeur es-magie de Cagliostro, intime du banquier Goldsrud de Londres, grand voyageur en Europe, alchimiste et familier de hauts personnages, et qui donna une bague « magique » à Philippe d'Orléans, (attestée dans les Mémoires de la duchesse de Gontaut) ? Le suivront les « folies » de toute une série de doctrinaires d'origine juive : Cagliostro son élève, Messmer, le « comte de St Germain », d'autres en Allemagne, en Pologne avec le financier juif Moïse Dobrouchka fondateur d'une Maçonnerie des « Frères de Saint Jean d'Asie et d'Europe », qui viendra avec son frère à Paris se joindre aux Jacobins...

— En 1746, un abbé J. B. Gauthier dans ses « Lettres pour primunir les fidèles contre l'irréligion », et en 1747 un abbé Pérau dans « Les Francs-maçons égarés », avaient alerté leurs contemporains sur ces agissements, comme l'avait fait auparavant la *Bulle de 1738* du pape Clément XII contre la Maçonnerie, avec sa Lettre secrète annexée, qui y dénonça une entreprise des Juifs. Tout avait été vain.

trouver des adeptes¹.

Weishaupt, qui combinait le sens pratique des Judéo-allemands avec la ruse d'un Machiavel, passa cinq ans à mettre au point un plan dans lequel toutes ces idées fussent systématisées, et à la fin de cette période il aboutit à la théorie suivante :

— « Pour lui, comme pour Rousseau, la civilisation constituait une erreur; elle s'était développée dans un mauvais sens, et c'est à cela qu'étaient dues toutes les inégalités de la vie humaine. L'homme, déclara-t-il, était tombé hors de l'état de nature naturelle (*rohe Natur*) dans lequel il bénéficiait de la plus totale liberté et égalité. Avec l'accroissement des familles, les ressources pour les faire vivre commencèrent à manquer, la propriété apparut, les hommes se fixèrent ; la vie nomade cessa, l'égalité disparut. La première chose pour retrouver la liberté devait donc consister à vivre avec aussi peu que possible, en réduisant ses besoins de plus en plus². Les inventions modernes sont donc

¹ *Les Sectes et sociétés secrètes*, par le comte Couteux de Canteleu (1863), p. 152.

² *Nachtrag von weiteren Originalschriften*, 2nd Abteilung, pp. 55-59.

(NNT) : D'après Bernard Lazare " *L'Antisémitisme, son histoire ses causes*, Weishaupt était juif (sans doute marrane, et juif par sa mère, ce qui expliquerait son éducation chez les Jésuites). Léon de Poncins et d'autres leissent aussi : Kalmer, négociant qui avait passé une grande partie de sa vie en Syrie ou en Perse et en Égypte, fut impliqué à son retour en Europe dans une révolte à Malte. Son patronyme est très voisin du nom juif Kalmer, et il était très probablement juif.

— N. Webster a montré dans *Secret societies and Subversive movements* que s'étaient des Juifs qui de longue date avaient créé des sociétés occultes subversives à structure maçonnique en pays d'Islam, comme les Hashishim du Vieux de la Montagne, un juif déjà. En outre l'origine juive de la Maçonnerie avait été signalée comme indiqué en note plus haut, et elle sera confirmée par des juifs dès 1806 comme en témoigna la lettre d'un certain officier italien Simonini à Augustin Barruel que ce dernier transmit au Vatican (publiée par Deschamp dans « *Les Sociétés secrètes et la Société* »), faisant état des révélations reçues d'un juif dans une loge ; et les rituels de

superflues.

— « Est-ce que les sciences modernes éclairent vraiment les hommes et leur donnent le bonheur? Ou ne sont-elles pas plutôt filles de la nécessité, des inventions d'esprits vains et habiles? »

L'amour du pays et l'amour de la famille doivent désormais laisser la place à l'amour universel afin de faire de l'espèce humaine une seule famille bonne et heureuse. Aussi s'adressant à ses hiérophantes, Weishaupt déclare :

— « Avec l'origine des nations et des peuples, le monde cessa d'être une grande famille, un seul royaume; le grand lien de la Nature fut déchiré... Le nationalisme remplaça l'amour de l'humanité... Il devint alors une vertu de magnifier sa patrie aux dépens de ce qui n'était pas inclus dans ses limites, et comme mot en de cette vue étroite il fut alors permis de mépriser et de se moquer des étrangers, et même de les insulter. On appela cette vertu le patriotisme... Le patriotisme donna le localisme, l'esprit de famille, et finalement l'égoïsme. Diminuez le patriotisme, et les hommes réapprendront à se connaître les uns les autres comme tels, leurs relations de subordination se perdront, le lien de l'union s'élargira². »

C'est exactement le langage des internationalistes d'aujourd'hui, et il est évidemment facile de stigmatiser les

toutes les obédiences de la Franc-Maçonnerie sont effectivement juifs d'inspiration et tirés de la Cabale, ce qu'a démontré avec une grande érudition Mgr Meurin.

— Le Chevalier de Malet en 1817 dans son livre « *Recherches politiques et historiques* » affirmera que la Révolution avait été, non l'œuvre d'Allemands, d'Anglais, de Français ou d'Italiens, mais de la « *secte internationale des Juifs* ». Et Léon Kahn dans « *Juifs et Francs-maçons en Europe* » (1898) précisa le rôle clef de quelques uns de ses coreligionnaires dans cet événement capital, dont le Judaïsme revendique dorénavant la paternité.)

¹ « Adresse aux hiérophantes », citée par Barruel dans « *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* », chap. III, p. 212.

² *Nachtrag... von Originalschriften des Illuminaten Ordens*, chap. II, pp. 64-65.

dangers d'un patriotisme exagéré. Mais il n'est pas avéré que celui qui aime son pays est moins apte à respecter les patriotes étrangers, pas plus que l'homme qui aime sa famille est plus mauvais voisin que celui qui n'a nul souci de sa femme et de ses enfants. Qui plus est, dans cette description de l'origine du patriotisme, Weishaupt montre une ignorance des conditions de la vie primitive aussi profonde que celle de J.-J. Rousseau. L'idée qu'il donne de l'homme paléolithique dont les squelettes sont bien souvent exhumés avec une main encore enfoncée sur une hache de pierre ou serrant une autre arme semblable de défense le présenter comme passant son existence dans une ambiance « d'amour universel » est tout simplement grotesque.

Pour rétablir l'homme dans son état primitif de félicité, Weishaupt affirmait qu'il suffirait de répandre « l'illumination », et comme il professait partager avec Rousseau la croyance en la bonté naturelle de l'homme, ceci ne devait poser aucune difficulté. Sitôt libéré des entraves que la civilisation impose, l'homme doit s'auto-diriger.

« Pourquoi donc, demande-t-il, serait-il impossible à l'espèce humaine d'atteindre à la plus haute perfection, à savoir la capacité de s'auto-diriger? »

Le chemin vers cet objectif a selon lui été tracé par des méthodes qui furent conçues dans un lointain passé :

— « Ces méthodes sont les écoles secrètes de sagesse qui furent à toutes les époques les archives de la Nature et des droits humains, grâce auxquelles l'Homme sera sauvé de sa chute; les princes et les nations disparaîtront sans violence de la terre, l'espèce humaine formera une seule famille... et la raison deviendra l'unique loi de l'homme². »

Même une république ne saurait être tolérée, de crainte

¹ *Ibid.*, chap. II, p. 82.

² *Ibid.* chap. II, p. 80.

qu'elle ne devienne despotique, et le peuple doit apprendre à agir sans aucune autorité dirigeante, ni loi, ni code civil. Pour permettre le succès d'un tel système, il suffira d'inculquer à l'homme « une juste et constante moralité ». Car puisque le seul obstacle réel réside dans les contraintes imposées à l'homme par les conditions de vie artificielles, leur suppression, doit inévitablement le rétablir dans sa vertu primitive.

— « Les hommes ne sont pas aussi mauvais que les moralistes bilieux les décrivent; ils sont mauvais parce qu'ils sont rendus tels, parce que tout les conduit à l'être: la Religion, l'État, leur milieu et les mauvais exemples¹. »

D'où alors la nécessité de déraciner de l'esprit de l'homme toute idée d'un au-delà, toute crainte de châtement des mauvaises actions, et d'y substituer le culte de la Raison.

— « Quand la Raison deviendra enfin la religion de l'Homme, alors le problème sera résolu². »

Ce ne fut donc pas dans ses diatribes contre la civilisation que Weishaupt surpassa Rousseau, mais par le plan qu'il mit au point pour la renverser. Rousseau avait préparé la voie à la Révolution, Weishaupt construisit la machinerie propre à faire la Révolution. Ce fut le Premier mai 1776³ que Weishaupt,

¹ Opus cit. chap. II, p. 95.

² Ibid. chap. II, p. 96.

(NDT) : Cette invocation de la « Raison » est une impudence, puisqu'il s'agit de livrer l'homme sans partage à ses passions. La raison ne sert alors qu'à se donner... des raisons mensongères.

³ (NDT) : ... trois ans après 1773, l'année de la dissolution de la *Compagnie de Jésus*, 1773, année même où aurait eu lieu à Francfort une réunion de dirigeants juifs, dont Amstel Mayer Rothschild, Itzig, Wesely et le financier Friedlander, décidant de financer et de susciter la Révolution européenne (cf. article d'Urbain Grohier dans *La Vieille France* du 31 3, 1921, indiqué par Nesta Webster dans « *Secret Societies and Subversive Movements* », et attesté aussi par Werner Sombart dans « *Les Juifs et la vie économique* ». Weishaupt semble bien avoir été l'homme choisi et éduqué (car le programme n'est pas entièrement de son chef) par le *Kabal* pour diriger la pointe de la

comme aboutissement de ses cinq années de méditations, fonda la société secrète qu'il dénomma les Illuminés d'après divers systèmes philosophiques du passé.

Tous les membres de cette société devaient adopter des pseudonymes antiques : Weishaupt prit celui de Spartacus, le chef d'une révolte d'esclaves dans l'ancienne Rome ; son principal adjoint, Herr von Zwack, qui était le conseiller privé du Prince von Salm, devint Caton ; le marquis de Constanza, Diomède ; Massenhausen, Ajax ; Hertel, Marius ; le baron de Schroekenstein, Mahomet ; le baron de Mengenhofen, Sylla, etc. Les noms actuels de lieux étaient changés pareillement en noms de lieux célèbres dans l'antiquité : Munich, où se trouvait le quartier général de la secte, était désignée sous le nom d'Athènes ; Ingoslstadt, lieu de naissance de l'Illuminisme, par Ephèse ou bien, aux initiés aux plus hauts mystères de l'Ordre par Éleusis ; Heildelberg par Utique : la Bavière s'appelait l'Achaïe ; la Souabe, la Pannonie, etc. Pour assurer le plus grand secret dans la correspondance, le terme Illuminisme était remplacé par un sigle formé d'un point dans un cercle, et le mot loge remplacé par le symbole d'un carré. Le calendrier était également changé et les mois désignés sous leur nom perse : janvier sous le nom de *i*, février était *benneh*, etc. Pour les lettres de l'alphabet, un code chiffré complet avait été établi commençant par la lettre M à laquelle était attribué le chiffre 1, et rétrogradant jusqu'à A, puis repartant jusqu'à Z.

Les grades de l'Ordre étaient un mélange des grades des francs-maçons et de degrés jésuitiques. Comme on l'a dit plus haut, Weishaupt détestait les Jésuites, mais conscient de l'efficacité de leurs méthodes pour acquérir de l'influence sur l'esprit de leurs disciples, il conçut l'idée d'adopter leur système à ses fins propres

— « Il admirait — dit l'abbé A. Barruel — les Institution

des fondateurs de l'Ordre » ; il admirait parmi toutes leurs lois le régime des Jésuites, qui sous la direction d'un seul chef¹ fait que tant d'hommes dispersés dans tout l'univers tendent au même objet ; il estimait possible d'imiter leur méthode, tout en se donnant des objectifs diamétralement opposés. Il se disait : « Tout ce que ces hommes ont fait pour les autels et les empires, pourquoi ne le ferais-je pas contre les autels et les empires ? Par l'attrait de mystères, de légendes, d'adeptes, pourquoi ne détruirais-je pas dans l'ombre de la nuit ce que ces hommes bâtissent à la lumière du jour ? »

Weishaupt au départ eut l'espoir de persuader d'autres ex-Jésuites d'entrer dans sa société, mais n'ayant réussi à en enrôler que deux, il devint plus ennemi que jamais de leur Ordre, et il enjoignit à ses adeptes de n'admettre ni Juifs ni Jésuites dans la secte des Illuminés sans son autorisation expresse.

— « Les ex-Jésuites, écrivit-il sentencieusement, sont à éviter comme la peste. »

C'est dans la formation des adeptes que Weishaupt fit preuve de sa profonde subtilité : les prosélytes ne devaient pas être admis d'emblée à connaître les objectifs secrets de l'Illuminisme, mais être initiés pas à pas dans les plus hauts mystères, et le plus grand soin devait être mis à ne pas révéler aux novices les doctrines susceptibles de les choquer. Dans ce but, les initiateurs devaient acquérir l'habitude

— « de parler tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre² afin de ne pas paraître s'engager ». Comme il l'expliqua aux

¹ Le « chef » des Jésuites porte en effet, depuis saint Ignace, le titre de Général des Jésuites.

² (NDT) : Méthode qui est celle de la Maçonnerie... et qui sera aussi celle des clercs adeptes du « modernisme », au dire du saint pape Pie X, et se retrouve de même chez les pontifes de l'Église dite « conciliaire » post-Vatican II !

supérieurs de l'Ordre : « il faut parler tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, afin que notre but réel demeure impénétrable à nos inférieurs¹. »

Ainsi, à certains novices (les novices écossais), les Illuminés doivent enseigner qu'ils désapprouvent les révolutions, et leur démontrer les avantages de l'emploi des méthodes pacifiques pour atteindre à la domination mondiale. Jusqu'au grade de *Minerval* excepté, le plan de conquête du pouvoir mondial ne doit pas être révélé ; mais l'une des premières phrases de l'initiation à ce grade est la suivante :

— « Après ces deux ans de réflexions, d'expérience, d'échanges, de lecture des textes de grade et d'information, vous aurez évidemment compris que l'objectif final de notre société n'est rien moins que de conquérir le pouvoir mondial et les richesses, de saper les gouvernements civils et religieux, et de devenir les maîtres du monde² »

Qui s'excuse s'accuse en effet ! Le passage poursuit en disant alors vaguement que « ce n'est pas exactement cela », et que l'Ordre demande seulement à ses adeptes de remplir leurs obligations. Qu'il n'est pas question non plus que l'antagonisme vis à vis de la religion puisse être acceptable ; au contraire, le Christ devait être présenté comme le premier auteur de l'Illuminisme, dont la secrète mission était de rendre aux hommes la liberté et l'égalité originelles qu'ils avaient perdu lors de la Chute.

— « Personne, doit-on dire aux novices, n'ouvrit la voie de la liberté aussi sûrement que notre Grand Maître : Jésus de Nazareth³. »

L'idée d'imputer à Notre-Seigneur une doctrine secrète date en fait du deuxième siècle de notre ère et fut réfutée par

¹ Op. cit. chap. I, pp. 8-12, & 22).

² Op. cit. p. 72.

³ *Ibid.*, chap. II, p. 101.

Origène dans son livre *Contre Celse*¹, mais le projet d'en faire un socialiste a cependant été suivi jusqu'aujourd'hui². Ainsi Weishaupt explique que : « Si Jésus prêchait le mépris des richesses, il voulait en réalité nous en apprendre l'emploi raisonnable, et nous préparer à la communauté des biens qu'il inaugura » et ajoute-t-il :

— « selon laquelle il vécut avec ses disciples³. »

Une assertion qui, faut-il le dire, n'a pas l'ombre d'un fondement.

Ce raisonnement s'avéra cependant particulièrement efficace, non seulement avec les jeunes novices, mais sur des hommes de tous rangs et de tous âges.

— « Vous n'imaginez pas, écrit Spartacus à Caton, quelle considération et quelle sensation notre degré de Prêtre est en train de soulever. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que de grands théologiens protestants et réformés qui font partie de l'Q (Ordre, *l'Illuminisme*) sont persuadés que l'enseignement religieux que nous y fournissons contient le sens véritable et authentique de l'esprit de la religion chrétienne. Ô hommes, de quoi n'arrive-t-on pas à vous persuader ! Jamais je ne pensais devoir devenir le fondateur d'une nouvelle religion⁴. »

Ce n'était pas avant son admission dans les plus hauts grades que l'adepte était initié aux intentions réelles de

¹ Cf. l'ouvrage de N. Webster : *Secret Societies and subversive Movements*, p. 216.

² (NDT) : Idée qui figurait dans les *Constitutions d'Anderson* de la Maçonnerie anglaise et était aussi présentée par le Martinisme. Elle passera au XIX^{ème} siècle chez les Carbonari, les Saint-simoniens, Lammenais, le Sillon de Marc Sangnier et ses continuateurs et de nos jours dans la théologie de la libération et l'Église de Vatican II. Cet argument avait été celui de toutes les sectes crypto-juives apparues dans le passé, comme les Albigeois, les Vaudois, puis les Rose-Croix qui avaient eux aussi posé leur doctrine comme la « véritable » religion chrétienne !.

³ Op cit. chap. II, p. 100.

⁴ Ibid. chap. I, p. 76.

l'illuminisme en ce qui concerne la Religion. Lorsqu'il atteignait le grade d'Illuminé Majeur ou Mineur, de Chevalier Ecossais, d'Epopte ou Prêtre, on lui disait alors la plénitude du secret de l'Ordre. C'est ainsi que Philon (le baron von Knigge) écrit :

— « Maintenant que les gens voient que nous sommes les seuls vrais et véridiques chrétiens, nous pouvons dire un mot de plus contre les prêtres et les princes... Dans les Mystères les plus élevés, nous devons donc : a) révéler le pieux mensonge, et b) dévoiler l'origine de tous les mensonges religieux et leurs connexions¹. »

Mais tout cela restait ignoré du novice, dont la confiance, gagnée par la simulation des sentiments religieux, était conduite à une stricte obéissance. Dans le questionnaire qui lui était soumis figuraient ces questions :

— « Si vous veniez à découvrir quoi que ce soit de faux ou d'injuste pratiqué dans l'Ordre, quelle serait votre attitude ? Est-ce que vous considérez le bien de l'Ordre comme votre bien propre ? Accordez-vous à notre société le droit de vie et de mort ? Acceptez-vous de vous lier par une obéissance absolue et sans réserve ? Et connaissez-vous la force de cet engagement² ? »

Pour avertir les postulants sur les conséquences de toute trahison de l'Ordre, l'initiation en comportait une illustration impérative. L'initiateur portait la pointe de son épée sur le cœur du novice en disant :

— « Apprenez que, si vous êtes un traître et un parjure, tous vos frères seront appelés à s'armer contre vous. N'espérez pas échapper ni trouver un lieu de sureté. Où que vous serez, la honte, le remords et la vengeance vous poursuivront et vous tourmenteront jusqu'au plus profond

¹ Ibid. chap. I, pp. 105-106.

² Ibid., pp. 85-92.

| de vos entrailles¹. »

On voit donc que la liberté tant vantée par les dirigeants des Illuminés (!) n'existait absolument pas, et qu'une discipline de fer était en réalité la règle de l'Ordre.

Un point important qui marqua les adeptes et dont nous verrons l'importance plus tard était qu'il ne fallait surtout pas qu'ils fussent connus comme Illuminés ; cette règle était rendue encore plus stricte pour ceux décrits comme les Enrôleurs, et afin d'attirer les prosélytes, il leur était recommandé en outre d'être irréprochables :

— « Les supérieurs de l'Ordre doivent être tenus pour les plus parfaits et les plus illuminés des hommes ; ils ne doivent pas même permettre que l'on doute de leur infaillibilité. »

Aux enrôleurs il était donc dit :

— « Appliquez-vous vous-mêmes à la perfection intérieure et extérieure » et aussi « appliquez-vous à l'art de la simulation, à cacher et à masquer ce que vous êtes lorsque vous observez les autres afin de pénétrer les secrets de leurs pensées (*Die Kunst zu erlernen, andere zu beobachten und auszuforschen*)².

Ces préceptes étaient résumés en une phrase :

— « Gardez le silence, soyez parfaits, masquez-vous ».

La mesure dans laquelle le fondateur de l'Ordre avait lui-même atteint cette perfection fut révélée par la découverte de ses papiers personnels, parmi lesquels fut trouvée une lettre de Weishaupt à Hertel de 1783 confessant qu'il avait séduit sa belle-sœur et ajoutant : « Je suis donc en danger de perdre mon honneur et cette réputation qui me donna tant d'autorité sur notre monde³ ».

Pendant tout un temps, cette réputation d'intégrité parfaite

se maintint à l'avantage des membres, qu'auraient révoltés une entorse à la morale, et c'est seulement à ceux qu'une telle entorse pouvait attirer qu'on laissait avoir connaissance du système moral permis par l'Ordre.

Des femmes pouvaient également être admises comme Illuminées sous condition de recevoir des « notions d'émancipation ».

— « C'est par les femmes écrit Weishaupt que l'on peut souvent le mieux agir dans ce monde; nous insinuer auprès d'elles et les gagner devrait être l'une de nos plus astucieuses entreprises. Toutes peuvent être conduites au changement, même si dans une mesure variable, par la vanité, la curiosité, la sensualité et l'inclination. On doit pouvoir tirer de ce fait un grand profit pour notre cause. Ce sexe tient une grande partie du monde dans ses mains¹. »

En ce qui concerne les hommes aisés et d'un certain rang, Weishaupt écrit :

— « ces gens-là gonflent nos rangs et remplissent nos caisses. Il faut les amener à mordre à l'appât qu'on leur jette ». Mais « on doit alors les persuader que le degré qu'ils ont atteint est le plus élevé². »

La secte était donc constituée de Weishaupt et des adeptes qui avaient été initiés aux plus profonds mystères, et à côté d'eux par une vaste escorte de gens simples et crédules qu'ils pouvaient tenir dans l'ignorance des objectifs réels vers lesquels on les menait. La méthode de Weishaupt pour obtenir des prosélytes est représentée par le diagramme suivant qui figure dans le Code des Illuminés.

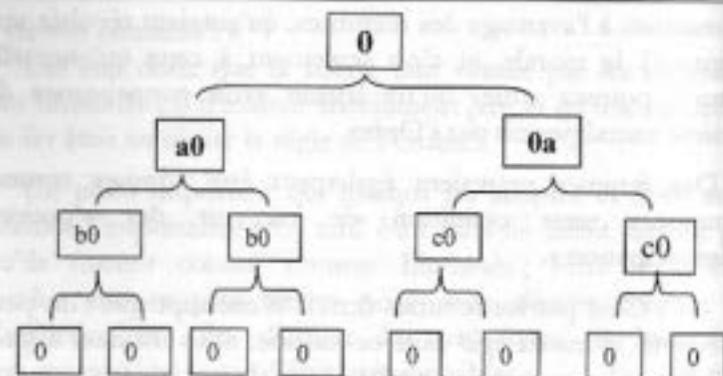
¹ Ibid., p. 75.

² Ibid., p. 40.

³ Ibid chap. 1, p. 14.

¹ *Neuesten Arbeiten des Spartacus und Philo*, chap. VII, p. 139.

² *Originalschriften...*, pp. 171-172.



Naturellement les classes les plus frustes offraient aussi pour Weishaupt un vaste champ d'action :

— « Il également nécessaire, poursuit le Code des Illuminés, de gagner à notre Ordre la masse du peuple (*das gemeine Volk*). Dans cette optique, le grand moyen est d'influencer les écoles. On peut aussi y réussir, tantôt par la liberté, tantôt en créant un effet, et d'autres fois en s'humiliant soi-même, en se rendant populaire, ou en endurant avec un air de patience tels préjugés dont on pourra graduellement se débarrasser plus tard. »

L'espionnage formait une large part du programme de Weishaupt. Les adeptes désignés comme *Frères insinuants* :

— « recevaient pour mission d'assumer le rôle d'observateurs et de rapporteurs ; chacun devait se transformer en un espion d'un autre membre et à l'égard de tout son entourage » ; « amis, relations, ennemis, et même de ceux qui lui sont indifférents, tous sans exception devront être l'objet de ses enquêtes ; il s'efforcera de découvrir leurs points forts et leurs points faibles, leur passions, leurs préjugés, leurs relations, et surtout leurs actions ; en un mot recueillir l'information la plus détaillée sur eux ».

Tout ceci devait être reporté sur des carnets, que

l'insinuant devait porter sur lui, et d'où il devait tirer des rapports à envoyer deux fois par mois à ses supérieurs de façon que l'Ordre pût savoir quels étaient les gens dans chaque ville et village sur lesquels il pouvait compter être aidé.

On ne peut qu'être fasciné par l'habileté du système, dans lequel chaque élément de la communauté était induit à croire qu'il recueillerait de l'Illuminisme des bénéfices non dévoilés tous ces princes à qui leur royaume allait être ravi, ces prêtres et ces ministres du culte dont la religion allait être détruite, ces négociants dont le commerce allait être ruiné, ces femmes qui allaient être réduites au rang de squaw, ces paysans qui allaient retourner à l'état de sauvagerie¹, tous devaient grâce au moyen de précaution pris par l'Ordre de tenir ses secrets divisés et répartis en compartiments étanches être persuadés qu'en l'Illuminisme seul résidait leur prospérité et leur salut.

Le secret étant le grand principe de ce système, Weishaupt n'avait pas été long à percevoir les avantages offerts par une alliance avec la Franc-maçonnerie.

À l'époque où Weishaupt mettait son plan au point, les buts réels de la Maçonnerie lui étaient inconnus².

— « Il savait seulement, dit l'abbé A. Barruel, que les francs-maçons tenaient des réunions secrètes ; il les vit unis par un lien mystérieux, se reconnaissant mutuellement comme des frères par certains signes et certains mots, quelle que soit la nation ou la religion auxquelles ils appartenaient ; il conçut alors une nouvelle combinaison, dont le résultat fut une société adoptant pour méthodes autant qu'il lui

¹ (NDE) : Lénine emploiera pour les désigner sa formule célèbre et cynique : *les idiots utiles*.

² (NDT) : Mais Weishaupt, ayant auparavant été formé à la constitution des sociétés secrètes par Kolmer, ni les principes structurels de la Maçonnerie ni ses options dogmatiques ne devaient lui être inconnus. Quant aux buts secrets et aux méthodes terroristes, il semble les avoir connus mieux que personne et les avoir enseignés et fait adopter à la Maçonnerie.

convenait le régime des Jésuites, et en même temps le mystérieux silence, l'obscur existence des Maçons... »

C'est en 1777, presque deux ans après avoir fondé l'Ordre des Illuminés que Weishaupt devint franc-maçon, et vers 1778 que l'idée fut lancée d'amalgamer les deux sociétés.

Caton, Herr von Zwack, qui devint maçon le 27 novembre 1778, en discuta avec l'abbé Marotti, auquel il confia tout le secret de l'Illuminisme ; et c'est deux ans plus tard, qu'un accord élargi entre l'Illuminisme et la Franc-maçonnerie fut conclu, avec un certain franc-maçon, le baron von Knigge, venu en juillet 1780 à Francfort rencontrer l'Illuminé Diomède le marquis de Constanza, lui-même envoyé par les responsables Illuminés bavarois pour établir des colonies de la secte dans les pays protestants. Les deux hommes comparèrent leurs documents sur les buts de leurs organisations respectives, et Knigge exprima alors le vœu d'être reçu dans l'Ordre des Illuminés. Cette demande obtint l'accord de Weishaupt, et Knigge adoptant le surnom de Philo fut initié dans les secrets de la première classe des *Illuminés* les Minervals. Le zèle dont il témoigna pour amener des prosélytes à l'Ordre enthousiasma Spartacus, qui écrivit : « donnez-moi six hommes à son image et avec eux je changerai la face de l'univers.

Les négociations entre Weishaupt et Knigge aboutirent à la conclusion d'une sorte d'union entre les deux sociétés secrètes, et Spartacus accepta que l'Illuminisme fût gratifié des trois premiers grades de la Maçonnerie.

Le 20 décembre 1781, il fut finalement conclu que l'Ordre issu de cette alliance serait composé de trois classes :

- les Minervals,
- les Francs-maçons,
- les Initiés à la classe des Mystères, laquelle étant la plus élevée était à son tour divisée en deux : les Mystères Mineurs et

Majeurs, cette dernière comportant à son tour les grades de Prêtres et de Régents, et celle-ci ceux de Mages et d'Hommes-Rois¹.

Mais ce ne fut que lors du Congrès de Wilhemsbad que cette alliance entre l'Illuminisme et la Franc-maçonnerie fut finalement scellée. Cette assemblée, dont l'importance ultérieure sur l'Histoire du monde n'a, à ce jour, pas encore été appréciée à sa juste valeur, se réunit pour la première fois le 16 juillet 1782 et rassembla des représentants de toutes les sociétés secrètes, les Martinistes comme les Francs-maçons et les Illuminés qui comptaient alors au total trois millions de membres dans le monde. Seuls de ces divers Ordres, les Illuminés de Bavière avaient un plan de campagne nettement formulé, et c'est donc eux qui dès lors menèrent le jeu.

¹ (NDT) : Il ressort que l'organisation de Weishaupt paraît avoir précisément été créée comme le couronnement de la Franc-maçonnerie au dessus de la Stricte Observance et du Martinisme. La Maçonnerie au départ n'avait pas ses 33 grades mais seulement une première partie. Pour l'auteur de « *Les Sociétés secrètes et la société* », le RP. Deschamp (3ème édition, 1880, 1ère partie, p. LXXX IV), la FM est une école de formation intellectuelle et religieuse, dans laquelle les hautes sectes Rose-croix, Loges Templières d'Allemagne, Martinisme, auquel succédera l'Illuminisme et ses dérivés, les Rites de Memphis et de Misraïm achèvent l'éducation à la haine du Christianisme et de l'Ordre social traditionnel et y puisent des hommes d'action pour des entreprises révolutionnaires : Jacobinisme, plus tard Haute Vente, Jeune Europe, etc.

— La F.M est donc une structure éducative doctrinale (« doctrinaire », phasé), qui enseigne de grade en grade les doctrines les plus virulentes, et en parallèle une structure d'action révolutionnaire, liée, mais cependant avec son organisation propre. — L'Illuminisme de Weishaupt était la structure complémentaire d'accélération de formation révolutionnaire, manœuvrière et violemment anticatholique, puis d'action. L'accord entre les deux organisations, la FM primitive et l'Illuminisme, s'est opéré... à Francfort, et les *Illuminés* ont pris le pas sur les responsables des loges existantes pour les diriger, détourner leurs caisses à la discrétion de leur secte et sélectionner leurs éléments les plus virulents ; Francfort étant, on le sait le berceau des Rothschild).

Ce qui se passa à ce terrible congrès ne sera jamais connu au dehors, car même les hommes qui avaient été innocemment attirés dans ce mouvement et qui entendirent pour la première fois exprimés les desseins réels des leaders furent liés par le serment de ne jamais rien révéler. L'un de ces francs-maçons honnêtes, le comte de Virieu, membre d'une loge martiniste de Lyon, à son retour de Wilhemsbad ne put cacher ses alarmes, et lorsqu'on l'interrogea sur « les tragiques secrets » sous le poids desquels il était revenu, il répliqua :

— « Je ne vais pas vous les confier. Je peux seulement vous dire que tout cela est beaucoup plus sérieux que vous le pensez. La conspiration est si bien ourdie qu'il sera, si l'on peut ainsi s'exprimer, impossible à la Monarchie et à l'Église d'en réchapper. »

Dès ce moment, dit son biographe M. Costa de Beauregard,

— « le comte de Virieu ne parla plus jamais de la Maçonnerie qu'avec horreur¹. »

Les années 1781 et 1782 furent remarquables par le développement d'un autre mouvement qui trouva également son expression au Congrès de Wilhemsbad, celui de l'émancipation des Juifs. Au cours de ces années, une vague de philo-judaïsme déferla sur toute l'Europe, grâce au célèbre livre de Dohm : *De l'Amélioration civile de la Condition des Juifs*, livre écrit sous l'influence de Moïse Mendelssohn et achevé en août 1781).

— « C'est ainsi, écrit l'abbé Lehmann, que huit ans avant la Révolution, le programme en faveur du Judaïsme fut diffusé par la Prusse... Ce livre eut une influence considérable sur le mouvement révolutionnaire ; c'est l'appel de trompette de la

¹ (NDT) : Les Martinistes — le pendant en France des *Loges Templières* allemandes — formaient les hautes loges du Grand Orient ; leur collaboration avec les *Illuminés* se fera très étroite.

cause juive, le signal du grand pas en avant¹. »
Graetz l'historien juif² reconnaît lui-même l'immense portée de l'ouvrage de Dohm,

— « dépeignant les chrétiens comme de cruels barbares, et les juifs comme d'illustres martyrs³. » « Tous les gens qui réfléchissent, ajoute-t-il, commencent de s'intéresser eux-mêmes à la question juive. »

Mirabeau quelques années après, lors d'une mission à Berlin, se lia d'amitié avec Dohm et devint un habitué du salon de la jeune et jolie juive Henriette de Lemos, l'épouse du Dr Hertz, et c'est là que les disciples de Mendelssohn, récemment décédé, le poussèrent à s'élever en faveur des Juifs opprimés, ce qui amena Mirabeau à publier à Londres un livre sur le modèle de celui de Dohm⁴.

Dans le même temps, en 1781, Anacharsis Clootz, le futur auteur de *La République universelle*, écrivit son pamphlet pro-juif intitulé « *Lettre sur les Juifs* ».

On vit un peu plus tard le résultat de toute cette agitation, lorsque sous l'influence de Mirabeau et de l'abbé Grégoire fut adopté par l'Assemblée nationale en 1791 le décret d'émancipation des Juifs. Un effet plus immédiat cependant avait été la résolution prise au *Congrès maçonnique de Wilhemsbad* auquel avait pris part Lessing et un groupe de juifs⁵ que dorénavant les juifs ne seraient plus exclus des loges. En même temps, il fut décidé de transférer à Francfort le siège de

¹ Abbé A. Lehmann : *L'entrée des Israélites dans la société française* (Paris 1886 & Ed. Saint-Remi 2005).

² Graetz, op. cit. chap. V.

³ Graetz : *Histoire des Juifs*, chap. V ; et A de la Rive : *Le Juif dans la Franc-maçonnerie*, pp. 40-43.

⁴ « *Sur Moïse Mendelssohn, sur la réforme politique des Juifs, et en particulier sur la résolution tentée en leur faveur en 1753 dans la Grande Bretagne* » ; à Londres 1787.

⁵ A. Cowan : *X-Ray in Freemasonry* (Radiographie de la Maçonnerie) p. 188 ; et Archives Israélites (année 1867) p. 466.

la direction de la Franc-maçonnerie illuministe ; Francfort, qui incidemment était le haut lieu de la finance juive sous le contrôle à cette date des dirigeants de la race comme Rothschild Mayer Amschel, qui devait devenir Rothschild tout court, et aussi d'Oppenheimer, de Wertheimer, Schuster, Speyer, Stern et autres banquiers juifs¹ allemands².

C'est depuis cette loge mère de Francfort que fut mené le plan gigantesque de la Révolution mondiale, et c'est là que, lors du grand Congrès maçonnique de 1786, aux dires de deux francs-maçons français, fut décrétée la mort de Louis XVI et de Gustave III de Suède³. Depuis cette grande coalition conclue à Wilhemsbad, l'Illuminisme, aidé largement par les activités de Knigge, fut à même d'étendre ses ramifications dans toute l'Allemagne : la loge de Eistadt sous la direction de Mahomet (le baron de Schroeckenstein) « illumina » Bayreuth

¹ Werner Sombart : *Les Juifs et le capitalisme moderne*, p. 187 éd anglaise.

² A. de la Rive : « *Le Juif dans la Franc-maçonnerie* », p. 36. Jusque là en effet les Juifs n'avaient été admis ouvertement que dans les loges de l'Ordre de Melchisedech en Allemagne du Nord, dont les trois principaux grades, selon le marquis de Luchet, étaient : 1). Frères initiés d'Asie ; 2). Maîtres des sages ; et 3). Prêtres royaux ou Véritables frères Rose-Croix, ou encore grade de Melchisedech. Il existait aussi Les Frères Initiés d'Asie, Ordre dans lequel les symboles hiéroglyphiques étaient en hébreu, et la direction suprême s'appelait « *Le petit et constant Sanhédrin d'Europe* » (d'après « *l'Essai sur la secte des Illuminés* » (1789). Lombard de Langres écrit que cette société secrète s'affilia à l'Illuminisme, que son centre était à Hambourg et que le seul Grand maître en connaissait tout le secret (Des Sociétés secrètes en Allemagne, pp. 81-82).

(NDI) : Mais la réalité demeure que des Juifs étaient fondateurs des plusieurs des principaux rites. Martinisme, rite de Memphis (Cagliostro), Illuminisme, et les inspirateurs de tous les autres. La Maçonnerie Anglo-Écossaise, celle, allemande, de Stricte Observance templière, tout comme le *Rosicrucianisme*, les Loges françaises et les diverses Loges qui surgirent partout, étaient le fait d'admirateurs de la morale élastique des Juifs et des calvinistes, désireux d'éliminer le Catholicisme et d'unifier l'Europe sous une doctrine de naturalisme néo païen.

³ Charles d'Héricault. *La Révolution*, p. 104.

et d'autres villes impériales ; Berlin sous la direction de Nicolai et de Leuchtzenring « illumina » les provinces de Brandebourg et de Poméranie ; Francfort « illumina » Hanovre, et ainsi de suite. Toutes ces branches étaient sous le contrôle d'un directoire de douze adeptes avec à leur tête Weishaupt qui de la loge de Munich tenait en mains les fils de toute la conspiration¹.

Mais bientôt des dissensions éclatèrent entre les deux principaux leaders, Weishaupt et Knigge. Tous deux étaient des intrigants nés, mais alors que Weishaupt préférait œuvrer dans l'ombre et s'entourer de mystère, Knigge adorait faire du tapage dans le monde et se mêler de tout. Il était inévitable que ces deux hommes ne pussent continuer d'œuvrer en harmonie, et rapidement les tentatives permanentes de Knigge de pénétrer dans les secrets de Weishaupt et d'usurper une partie de sa gloire suscitèrent l'animosité de son chef, qui finit par priver Knigge de son poste de directeur des provinces et par le placer en position subordonnée. C'est pourquoi le 20 janvier 1783, Philo écrivit indigné à Caton :

— « Ce ne sont pas tant Mahomet et A. qui sont tellement à blâmer pour ma rupture avec Spartacus que l'attitude jésuitique de cet homme, qui nous a si souvent dressés l'un contre l'autre afin de dominer despotiquement sur les hommes, qui, s'ils n'ont peut-être pas son imagination, n'ont pas non plus sa fourberie et son audace... Je déclare que rien ne pourra jamais plus me rapprocher de Spartacus comme je l'étais au début². »

En réalité Knigge ne le cédait en rien à Weishaupt pour ce qu'il appelait le Jésuitisme, mais révolté par la tyrannie de son chef, il se sépara finalement de l'Illuminisme avec dégoût et

¹ (NDI) : L'un des affiliés était Charles d'Alberg, nom de code *Crescent*, évêque auxiliaire de Mayence, puis évêque (protestant) de Ratisbonne, qui joua un grand rôle politique (v. plus loin).

² *Nachtrag von Originalschriften...*, chap. I, p. 83.

colère.

L'opinion publique avait été alors pleinement alertée au sujet de cette société secrète, et l'Électeur de Bavière, informé des dangers pour l'État que représentaient les adeptes, qui, à ce qu'on en rapportait, avaient déclaré que « *les Illuminés dirigeront un jour le monde* », publia un édit interdisant toutes les sociétés secrètes.

En avril 1785, quatre autres membres des Illuminés, qui comme Knigge avaient quitté cette société lassés de la tyrannie de Weishaupt, furent traduits devant une Cour d'enquête et durent fournir un rapport sur les doctrines et les méthodes de la secte. Le témoignage de ces hommes : Utschneider, Cossandey, Grünberger et Renner tous professeurs à la Marianen Académie, ne laissa subsister aucun doute quant à la nature diabolique de l'Illuminisme.

— « Toute religion, déclarèrent ils, tout amour de la patrie et toute loyauté aux souverains doivent être détruits, une maxime favorite de l'Ordre étant :

« Tous les rois et tous les prêtres

« Sont des fripons et des traîtres. »

Bien plus, tous les efforts devaient être faits pour

— susciter la discorde, non seulement entre les princes et leurs sujets, mais entre les ministres et leurs secrétaires, et même entre parents et enfants ; le suicide devait être encouragé en inculquant dans les esprits l'idée que l'acte de se tuer s'accompagnait d'une certaine volupté. L'espionnage devait être étendu jusqu'au Service de la poste, en introduisant dans les offices postaux des adeptes ayant l'art d'ouvrir les lettres et de les refermer de façon indétectable. »

Le Pr Robison, qui étudia les témoignages des quatre professeurs, résume ainsi le plan de Weishaupt, tel que révélé par eux :

L'Ordre des Illuminés abjurait le Christianisme et se faisait

l'avocat des plaisirs des sens.

— « Dans les loges, on appelait la mort un sommeil éternel ; le patriotisme et la loyauté étaient désignés comme des préjugés relevant de l'étroitesse d'esprit, et incompatibles avec la bienveillance universelle¹. » ;

de plus,

« ils tenaient tous les princes pour des usurpateurs et des tyrans, et tous les ordres privilégiés comme leurs instigateurs ; ils projetaient d'abolir les lois protégeant toute propriété accumulée par une industrie prospère et durablement conduite, et prévenir dans l'avenir toute accumulation de cette nature. Ils entendaient établir la liberté et l'égalité universelles, et les imprescriptibles Droits de l'homme... et, comme nécessaire préparation à tout cela, il voulaient déraciner toute religion et toute moralité ordinaire et même briser les liens de la vie domestique en détruisant le respect pour les vœux du mariage et en enlevant l'éducation des enfants des mains des parents². »

Réduits à de simples formules, les objectifs des Illuminés pouvaient se résumer en cinq points comme suit :

— Abolition de la Monarchie et de tout gouvernement établi ;

— Abolition de la propriété privée et du droit d'héritage ;

— Abolition du patriotisme ;

— Abolition de la famille (c.a.d. du mariage et de la moralité), et institution de la communauté d'éducation des enfants ;

— Abolition de la religion.

On admettra qu'un tel programme était sans précédent dans l'histoire de la Civilisation³. Des théories communistes

¹ Pr Robison : *Proof of a Conspiracy*, (Londres, 1797), pp. 106-107.

² Ibid. p. 345.

³ Et Mme Webster a fort bien vu que la fin visée par ce programme n'est pas d'établir LA civilisation ni UNE civilisation ; il met l'homme « au-dessous

avaient bien été professées par des penseurs isolés ou des groupes de penseurs depuis Platon, mais aucun à notre connaissance, n'avait jamais proposé sérieusement de détruire ainsi tout ce par quoi tient une Civilisation. En outre, lorsque l'on constate, comme on le verra, que *le plan de l'Illuminisme codifié par les cinq points mentionnés a continué jusqu'à ce jour de former le programme exact de la Révolution Mondiale*, comment douter que tout ce mouvement ne remonte aux Illuminés ou aux influences secrètes qui se manifestent à travers eux ?

Ici surgit une question. Weishaupt était-il effectivement l'inventeur de son système ?

Nous savons qu'il fut initié à l'occultisme par Kölmer, mais au-delà nous ne découvrons rien. Si c'est effectivement Weishaupt lui-même qui inventa tout le plan de la Révolution mondiale cette gigantesque conception, comme la décrit Louis Blanc, comment se fait-il qu'un génie d'une telle envergure soit demeuré aussi parfaitement inconnu de la postérité ? Comment se fait-il que les groupes successifs de révolutionnaires mondiaux qui suivirent ses traces, mêmes ceux qui avaient précisément appartenu à son Ordre, ne firent jamais aucune référence à leur source d'inspiration. La réponse à cette question ne tient-elle pas au fait que, dans tout le mouvement, les adeptes de l'Ordre sont toujours restés fidèles à la règle stricte posée par Weishaupt de ne jamais permettre qu'on les connaisse comme Illuminés ? L'effort persistant de cacher l'existence de l'Ordre, ou lorsque cela s'avérait impossible, de le présenter comme un mouvement philanthropique sans importance, s'est poursuivi imperturbablement jusqu'à ce jour.

En ce qui concerne la nature philanthropique de l'Illuminisme, il suffit de consulter les textes originaux de

Weishaupt pour réaliser l'inanité de l'affirmation. Dans toute la correspondance entre Weishaupt et ses adeptes — dévoilée par le Gouvernement de l'Électeur de Bavière —, on ne trouve *pas un mot de sympathie pour ceux qui souffrent ou pour les pauvres, pas l'ombre d'un projet de réforme sociale*, mais rien que le désir, soit de domination en vue du pouvoir mondial, soit de pure destruction, et à travers tout un insatiable esprit d'intrigue. Dans ce but, tout moyen était considéré comme justifié, puisque la doctrine fondamentale de la secte était que « la fin justifie les moyens (*der Zweck heiligt die Mittel*) », ce dont se réclamait Weishaupt dans son code en déclarant que ceci faisait partie du système jésuite imputation que nie avec indignation Augustin Barruel et qui, comme Robison le fait remarquer,

— « conduisait forcément à la conclusion qu'il ne fallait avoir scrupule de rien pour atteindre ce qui pouvait être à l'avantage de l'Ordre, car le grand objet de l'Ordre était supérieur à toute autre considération¹. »

Comme on pouvait s'y attendre, Weishaupt protesta bruyamment contre la description de sa société fournie par les quatre professeurs, en déclarant qu'ils n'avaient pas été initiés dans les mystères les plus profonds ; mais la découverte peu après de sa correspondance avec Zwack dont on a donné quelques citations plus haut dans ce chapitre contribua à jeter une lumière encore plus sinistre sur les objectifs réels de l'Ordre.

C'est le 11 octobre 1786 que les autorités de Bavière firent une perquisition au domicile de Zwack et saisirent les documents qui dévoilèrent les méthodes des conspirateurs. Ils

¹ (NDE) : Tartuffe, en la matière, procédait de même : « ce n'est pas moi, c'est elle » (« Cachez ce que je ne saurais voir »). C'est une vieille tactique pharisaïque : les Juifs, comme Tartuffe, clament : « on nous accuse de crimes depuis des millénaires, on nous expulse de toutes les nations ; mais ce sont les autres hommes qui sont antisémites, nous sommes innocents. »

trouvèrent là une description d'un modèle de coffre pour y protéger les documents qui, si l'on tentait de le forcer, pouvait exploser grâce à une machine infernale ; la formule d'une composition à même de tuer ou d'aveugler celui à la face de qui elle serait projetée ; une méthode pour contrefaire les sceaux ; des formules d'une espèce particulièrement mortelle « d'aqua toffana », de parfums toxiques pour emplir une pièce de vapeurs pestilentielles, et d'un thé à propriétés abortives. Ils découvrirent aussi un texte en défense de l'athéisme et du matérialisme, intitulé « *Mieux qu'Horus* », et un document écrit de la main de Zwack décrivant un plan pour attirer les femmes à l'Ordre, selon deux classes comme ci-après :

— « Ce sera de grande utilité et pourra fournir beaucoup d'informations et d'argent, et cela charmera également les goûts de bien des membres parmi les plus sincères de notre association, qui sont des amoureux du sexe. Il devrait consister en deux classes, celle des vertueuses et celle des dissolues... Ces deux classes ne doivent pas se connaître mutuellement, et doivent être dirigées par des hommes, mais sans le savoir... par le moyen de bons livres, et la seconde (classe) en excusant leurs passions cachées. »

Les Illuminés évidemment proclamèrent encore une fois leur innocence, et, bien que sans essayer de nier l'authenticité de ces documents, ils déclarassent qu'ils avaient été mal interprétés, on vit bien cependant que l'objet réel de l'Ordre n'était pas « de faire de l'espèce humaine une bonne et heureuse famille ». Mais la condamnable évidence que leurs papiers contenaient ne rendait que trop clair leur plan, qui n'était autre que de provoquer « la Révolution universelle qui donnerait le coup fatal à la société. »

Le terrible danger présenté par les Illuminés devint alors patent, et le Gouvernement de Bavière, jugeant que la meilleure manière de donner un avertissement salutaire au monde civilisé était de laisser ces documents parler d'eux-

mêmes, ordonna qu'ils fussent publiés et diffusés aussi largement que possible. Un exemplaire de la publication, intitulée « *Écrits originaux de l'Ordre des Illuminés* », fut alors adressé à chaque gouvernement en Europe, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, cela n'attira que peu d'attention, la raison étant sans doute, comme le fit remarquer l'abbé Barruel, que le projet ainsi décrit était si extravagant qu'il en était peu crédible, et les dirigeants des États européens, refusant de prendre l'Illuminisme au sérieux, classèrent le document comme une chimère. Le Gouvernement de Bavière cependant continua ses investigations contre la secte ; plusieurs de ses membres furent arrêtés ; Zwack quitta le pays pour une mission en Angleterre ; Weishaupt, dont la tête avait été mise à prix, trouva refuge auprès de l'un de ses adeptes royaux, le duc de Saxe-Gotha. L'éclatement apparent de leur société servit admirablement les conspirateurs, qui désormais firent circuler avec diligence la nouvelle que l'Illuminisme avait cessé d'exister¹.

¹ (NDT) : Après la dissolution des Illuminés de Bavière, l'apostat Fessler, l'inspirateur autrichien du Joséphisme contre l'Église alla s'établir en Prusse et y fonda la *Grande Loge royale d'York*, « *A l'Amitié* », selon Eckert, pour y donner une forme extérieure aux buts de l'Illuminisme, il eut alors l'habileté d'en faire accepter le patronage par Guillaume III de Prusse ! Cette organisation avec le *Tugendbund* allait redonner à l'Illuminisme toutes ses facultés d'influence notamment dans les universités et sur les notabilités du Royaume. (d'après le RP. Nicolas Deschamp et Claudio Jannet, op. cit. t. II).

(NDT). L'auteur s'est demandé qui était l'inventeur des théories de Weishaupt elles traduisent et appliquent la conception talmudique que les juifs se font de la conduite à tenir avec l'organisation sociale des non-juifs, analogues au bétail, en vue d'arriver à la domination mondiale, et qu'exposa Herder dans sa pièce *Asmodee*, dont Bonald cita la tirade significative en 1806, domination que, selon leur interprétation talmudique, les prophéties d'Isaïe leur promettaient ! (cf. « *Le Juif talmudiste* » de l'Abbé Rohling). Et Weishaupt les tenait sans doute de ses liens, non seulement avec Kôlmer, mais avec Lessing, donc avec le cercle de Moses Mendelssohn.

— Quoi qu'il en fût de sa dissolution officielle, l'Ordre avait déjà envahi la

C'est une tromperie véhiculée depuis par les historiens intéressés et désireux de masquer la vérité sur ses activités ultérieures. La vérité est que ce n'est qu'une fois éteint en apparence en Bavière que l'Illuminisme fut à même de faire sentir à l'étranger sa formidable influence, et l'inquiétude du public étant alors calmée, il put secrètement étendre son organisation sur tout le monde civilisé.

Annexe II—

(NDT) Mais la secte des Rose-croix était une secte panthéiste antichrétienne, la rose et la croix y étant des symboles sexuels ! Cette origine évoquée de la Maçonnerie anglaise la montre identiquement subversive de l'ordre social chrétien, quoi qu'elle en fasse accroire aux maçons de base en Angleterre : lire de Mgr Meurin « *Franc-maçonnerie : synagogue de Satan* » et du RP Deschamp « *Les Sociétés secrètes et la société* ». En outre, dire que « la Maçonnerie anglaise s'interdit toute question politique ou religieuse » est une affirmation surprenante de la part de l'auteur, car la Révolution d'Angleterre au XVII^{ème} siècle fut menée par des sociétés secrètes maçonniques, et ce fut le maçon Cromwell aidé de l'oligarchie locale protestante déjà organisée en sociétés secrètes politiques et par la Juiverie des

Maçonnerie de Pologne, Prusse, Allemagne, Autriche, France, et jusqu'aux États-Unis. Il allait se propager et se perpétuer partout, tant en France par ses disciples, membres des loges, de d'Helvétius et de Savalette de Lange, qu'en Allemagne où, selon l'historien américain A. Stang, il comptait déjà deux mille membres en 1782 avec de hauts personnages de la noblesse, même si tous n'étaient pas initiés aux plus hauts mystères. L'Illuminisme, déjà lancé à Rome par Cagliostro se répandra dans les principautés d'Italie et en Espagne par les hauts maçons, des juifs, des chrétiens et clercs apostats, et à la faveur des guerres européennes de la Révolution.

— Aux États-Unis, il prospérera très vite, atteignant dix-sept cents membres à la fin du siècle dont Thomas Jefferson et B. Franklin semble-t-il, (ce dernier était d'ascendance juive, comme son nom peut le laisser penser).

Pays-Bas, qui renversèrent Charles I^{er} en 1645 et le firent exécuter. Ce fut ensuite la Maçonnerie jacobite qui réussit en 1660 à ramener en Angleterre Charles II, de nouveau avec l'aide des Juifs d'Amsterdam, et c'est enfin la Maçonnerie orangiste qui chassa Jacques II et installa sur le trône une dynastie protestante plus sûre et pro-Juive, celle de Guillaume de Nassau.

— La Maçonnerie anglaise s'est donc illustrée dès 1645 par son action politique et religieuse ! La présentation de la Maçonnerie comme une religion chrétienne et même la vraie religion chrétienne destinée à unifier le monde figure en outre..., chez Coligny (pupille du judaïsant Reuchlin) et divers clercs protestantisants et rose-croix, et pour certains sans doute *marranes*. Les Rose-croix préexistaient en petits groupes épars bien antérieurs : organisation pré maçonnique secrète elle-même, constituée de sociniens panthéistes, de cabalistes, d'immoralistes, d'occultistes, d'adeptes de magie alchimique et luciférienne, de cathares crypto-juifs et peut-être de descendants des Templiers manichéens enjuivés, réfugiés en 1313 à la dissolution de l'Ordre, les uns au royaume d'Écosse, qui abritait de nombreux juifs chassés d'Angleterre au XIII^{ème} siècle, d'autres au Portugal, en Allemagne du nord et en Suède, qui seront les territoires d'élection du Protestantisme. Ces groupes et sectes habitués au secret avant la Réforme, multipliés par le calvinisme (v. notre note sur Calvin) et unis entre eux, comptèrent parmi eux les comploteurs de la révolution anglaise une oligarchie admiratrice de l'affairisme juif d'Amsterdam. Ceux-ci formèrent une organisation intellectuelle et politique qui infiltrera la Maçonnerie opérative pour se réunir à couvert.

— Ce sera une branche de cette organisation, la Maçonnerie Jacobite des réfugiés anglais fidèles de Charles II, largement protestante, qui en France introduira ces sociétés secrètes avant l'étrange chevalier Ramsay, l'ami de Fénelon. Viendront ensuite comme propagandistes de hauts aristocrates maçons

anglais, envoyés de Londres au temps de la Régence, pour y répandre ce véhicule destructeur, favorable aux intérêts de leur oligarchie.



Adam Weishaupt 1748-1830

CHAPITRE III LA PREMIERE REVOLUTION FRANCAISE

Deux ans avant que l'Illuminisme ait été dissous en Bavière, ses adeptes avaient commencé d'opérer en France. Le « magicien » Cagliostro, généralement réputé être un juif de Sicile¹, avait été enrôlé comme Illuminé en Allemagne.

D'après son propre récit au cours de son interrogatoire devant les autorités du Saint-Siège à Rome en 1790, « son initiation avait eu lieu à proximité de Francfort, dans une cave ou un sous-sol. On ouvrit devant lui un coffre de fer rempli de documents. Les initiateurs y prirent un ouvrage manuscrit sur la première page duquel on pouvait lire :

— « Nous, Grand Maître des Templiers... »

Suivait alors une sorte de serment tracé avec du sang. Ce livre indiquait que l'Illuminisme était une conspiration contre

¹ Certains ont nié que Cagliostro fût juif, mais aucune preuve du contraire n'a été produite. Louis Dasté dans son livre *Marie-Antoinette et le Complot maçonnique*, p.70 cite des passages de plusieurs contemporains qui affirment au contraire son origine juive. Friedrich Bulau dans *Geheime Geschichten und Rätselhafte Menschen* (180) vol. I, p. 311, écrit que son père s'appelait Pierre Balsamo et était fils d'un certain Antonio Balsamo, libraire de Palerme qui semble avoir été de race juive, mais Joseph Cagliostro avait été élevé en chrétien dans un séminaire. Or Bulau précise que c'est Cagliostro qui souleva la question de l'admission des juifs dans les loges maçonniques lors du Congrès de Wilhemsbad ! Cagliostro devant ses juges prétendit ne rien connaître de ses origines et « avoir été élevé en Arabie dans le palais du Mufti à Médine ». Il avait répliqué à Mme de la Motte, qui affirmait qu'il était juif. « J'ai été élevé comme le fils de parents chrétiens. Je n'ai jamais été un juif ni un mahométan », mais Il ne dit pas qu'il n'était pas de race juive. Toujours selon Bulau, Cagliostro lors d'un voyage en Angleterre se lia d'amitié avec Lord George Gordon, qui l'année d'après fit le projet d'incendier Londres et se fit juif. (cf. *Dictionnaire Biographique de Chambers*, article sur Lord George Gordon ; et *Mémoire pour le Comte de Cagliostro*, (1796) p. 83.

(NDT) : Cagliostro était sorcier et cabaliste élève de Samuel Jacob Falck, mais aussi haut membre des Illuminés. *L'affaire du collier* fut montée en collaboration avec Weishaupt.

les trônes et les autels, et qu'il frapperait ses premiers coups contre la France, puis, après la chute de la Monarchie française, que Rome serait attaquée. Cagliostro apprit de la bouche des initiateurs que la société secrète dont il était désormais membre possédait une masse d'argent répartie dans diverses banques d'Amsterdam, Rotterdam, Londres, Gènes et Venise. Il put lui-même tirer une somme substantielle destinée aux dépenses de propagande, reçut les instructions de la secte et se rendit à Strasbourg¹. Ce fut à Strasbourg que Cagliostro fit la connaissance du Cardinal de Rohan², qui tomba rapidement sous l'influence du pouvoir hypnotique qui formait le fond de commerce du mage, et qui continue d'être pratiqué par les propagandistes de l'Illuminisme. Peu après, le Cardinal l'introduisit auprès de Mme de la Motte³, et ceci aboutit à « l'Affaire du Collier ». C'est ainsi que le premier coup contre la Monarchie française fut organisé sur les conseils des Illuminés allemands).

Que la Révolution Française ait suivi avec précision les plans fournis par Weishaupt est encore démontré par la stupéfiante prophétie du marquis de Luchet dans sa brochure intitulée : *Essai sur la secte des Illuminés* publiée en 1789, alors que la Révolution n'en était qu'à son tout début et qu'il prédisait là, de la manière la plus détaillée, le cours exact qu'elle devait prendre. J'en ai publié des détails dans la 7^{ème} édition de *Secret Societies and Subversive Movements* en expliquant les raisons de mon erreur dans la première édition, où j'avais attribué cet *Essai* à Mirabeau. Mirabeau écrivit cependant à peu près à la même date un pamphlet, qui, loin d'alerter contre l'Illuminisme, présentait avec force ses instructions les plus

¹ Louis Blanc : *Histoire de la Révolution Française*, vol. II, p. 81.

² *Mémoire pour le Comte de Cagliostro* ; p. 34.

³ *Ibid.* p. -14.

(NDT) : Les Illuminés allemands étaient en jeu, mais pas seuls, puisque Cagliostro était juif italien et élève du Juif Falck, chef d'école cabaliste anglais.

destructrices. Ce document intitulé : *Croquis ou Projet de Révolution, de Monsieur de Mirabeau*, fut saisi par la police au domicile de Madame Lejai, l'épouse de l'éditeur de Mirabeau, le 6 octobre 1789¹.

Mirabeau, qui était franc-maçon depuis sa jeunesse, était devenu membre des Illuminés lors de son séjour à Berlin en 1786, et avait été initié à Brunswick aux mystères les plus profonds de la secte, devenant même un intime de Weishaupt. A son retour en France, Mirabeau qui avait pris le nom de code de Léonidas introduisit l'Illuminisme dans sa loge, appelée loge des « *Philalèthes* »², jetant une fois de plus la poudre aux yeux du public puisque, comme on l'a vu, « *les Philalèthes* » étaient déjà une loge des Martinistes, et il fut alors décidé d'introduire l'Illuminisme dans toutes les loges maçonniques de France. Trouvant que cette tâche dépassait cependant ses moyens, Mirabeau demanda en Allemagne l'aide de deux autres adeptes : Bode connu sous le pseudonyme d'Amélius, et le baron de Busche sous le nom de code de Bayard.

A la Loge des « *Amis réunis* » où les membres des loges maçonniques de toute la France se réunissaient, les mystères de l'Illuminisme furent dévoilés par les deux émissaires allemands, et le Code de Weishaupt y fut même déposé sur la table³. Il s'en suivit qu'à la date de mars 1789, les deux cent soixante six loges sous l'obédience du Grand-Orient étaient toutes Illuministes, et ce, sans le savoir, car les simples maçons n'avaient pas été informés en général du nom de la secte qui leur avait apporté tous ces mystères. Seuls un très petit

¹ Cette œuvre de Mirabeau n'est jamais mentionnée par les historiens, et Barthou dans son livre : *Vie de Mirabeau*, s'il mentionne d'ailleurs favorablement dans les papiers de Mirabeau un document maçonnique qui était « un plan complet de réforme », semble n'avoir jamais entendu parler de ce *Croquis ou projet*, dont le *British Museum* possède pourtant un exemplaire sous la cote : *Press. F. 259*.

² A. Barruel, *Op. cit.*, IV, 258, 373.

³ A. Barruel, *Op. cit.*, IV, 380.

nombre d'entre eux étaient dans le secret¹.

La Révolution éclata dans les mois qui suivirent.

Personne ne niera que la France de l'époque était mûre pour des réformes drastiques. Certes Babeuf, le socialiste, déclarera après coup que le peuple de France n'était pas plus malheureux que ceux des autres pays², et Arthur Young, dont les idées antérieures en faveur de la Révolution écrites sous l'influence orléaniste sont toujours citées comme la plus ferme condamnation de l'Ancien Régime, une fois mieux informé en vint à affirmer par la suite que :

— « L'ancien gouvernement de la France avec tous ses défauts était certainement le meilleur de ceux des grands pays d'Europe, à la seule exception de l'Angleterre³. »

Néanmoins un examen objectif montre qu'il existait un réel mécontentement dans la population, davantage d'ailleurs dans la paysannerie que chez les travailleurs de l'industrie. Les lois sur le gibier ou capitaineries, selon lesquelles les chasses avaient le droit de traverser et d'endommager les récoltes des paysans et que le gibier pouvait manger les cultures sans que les paysans puissent intervenir; l'impôt sur le sel ou gabelle; les heures de travail obligatoires connues comme les corvées; les taxes à payer aux propriétaires terriens, et un certain nombre d'autres obligations attachées à la terre, enfin et surtout les inégalités d'imposition étaient des désagréments profondément ressentis par le peuple⁴. Il ne faut pourtant pas

¹ Ibid., IV, 281.

² *Pièces saisies chez Babeuf*, p. 146.

³ Arthur Young, *The Example of France, a Warning for England* (L'exemple de la France, un avertissement pour l'Angleterre), p. 36. (NDT). D'après Deschamp, les francs-maçons britanniques subirent un choc moral devant la furie sanguinaire et destructrice de la Révolution française et beaucoup en redevinrent plus fidèles aux principes naturels, au trône et à la foi anglicane... du moins temporairement.

⁴ (NDT) Une aristocratie dévoyée de robe et d'épée s'était acharnée en France depuis la Régence à imposer une politique financière défavorable à la masse de la population, en faveur des opérations d'agiotage des

oublier que le Roi lui-même avait continuellement poussé à l'abolition de ces injustices, et que l'aristocratie dans son ensemble était loin d'avoir gardé à cette époque une attitude intraitable. La philosophie de Rousseau avait ouvert les yeux à beaucoup de nobles quant au besoin de réformes, et il n'y eut probablement aucun moment dans l'histoire du monde où une grande rénovation sociale aurait pu plus facilement être conduite sans violence.

L'œuvre des révolutionnaires ne consista pourtant pas à accélérer les réformes, mais *bien au contraire à les paralyser afin d'accroître le mécontentement populaire* et ainsi d'accéder au pouvoir.

Nous avons décrit en détails, dans *La Révolution française*, la manière dont ils accomplirent leurs desseins : c'est pourquoi on ne fera ici qu'un très bref résumé de cette période, pour montrer simplement le déroulement de la révolution sociale.

Durant les trois premières années du grand soulèvement en effet, le plan de l'illuminisme fut masqué par les intrigues des factions politiques, à savoir la conspiration des Orléanistes pour changer la dynastie, et ensuite la lutte des Girondins pour le pouvoir. La Prusse pendant ce temps jouait un rôle insidieux dans les troubles de la France. Depuis longtemps en effet et bien avant la Révolution, le projet favori de Frédéric II avait été de briser l'alliance franco-autrichienne de 1756 qui faisait obstacle à sa puissance, et d'unifier l'Allemagne sous la domination prussienne. En 1778, l'impératrice Marie-Thérèse dans une lettre à sa fille Marie-Antoinette avait écrit ces remarques prophétiques :

financiers avec lesquels ils avaient des liens de famille et d'intérêts, et ambitionnant pour eux de jouer le rôle de l'oligarchie maîtresse du pouvoir en Angleterre et paralysant progressivement le pouvoir royal, se lièrent à un complot puissamment aidé par les « philosophes » et les intrigues de l'Angleterre. Les mêmes avaient poussé à une politique étrangère ruineuse et absurde, cause de charges fiscales lourdes, mal réparties et ressenties, malgré l'expansion économique réelle de l'époque : cf. *La Face cachée de l'Histoire Moderne* de Jean Lombard, t. I).

— « Tout le monde en Europe sait si l'on peut compter sur le Roi de Prusse et la confiance que l'on peut accorder à sa parole. La France en a fait l'expérience en diverses circonstances. Or c'est le souverain qui aspire à s'élever en dictateur et protecteur de l'Allemagne. Le plus extraordinaire de l'affaire est que les Puissances ne pensent pas même à s'unir pour se protéger d'un tel malheur, dont à plus ou moins long terme tous auront à souffrir des conséquences désastreuses. Ce que j'avance là concerne toutes les Puissances de l'Europe ; l'avenir ne m'apparaît pas sous un aspect souriant. Aujourd'hui déjà, nous subissons l'influence de cette monarchie militaire et despotique qui ne reconnaît aucun principe, mais qui, dans tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle entreprend, poursuit toujours le même objectif, son seul Intérêt et son avantage exclusif. Si l'on permet au principe prussien de continuer à gagner du terrain, quel espoir reste-t-il pour ceux qui nous succéderont un jour ? »

Ce sont les avertissements comme celui-là qui firent adopter à Marie-Antoinette l'attitude antiprussienne qui fut la sienne et qu'elle dut payer si cher un jour, et Frédéric, focalisant alors toute sa haine de l'Autriche contre la malheureuse Dauphine de France, fit circuler des libelles contre elle par l'entremise de son agent l'ambassadeur von der

¹ RP. Deschamp et Claudio Jannet « *Les Sociétés secrètes et la société* », (1880), pp. 22-28, citant la presse allemande.

(NDT). L'Angleterre de William Pitt et George III n'était pas en reste ! George III se félicita de la Révolution en France, l'estimant un juste châtement céleste pour l'aide apportée à l'indépendance de ses colonies d'Amérique. L'or répandu pour pousser aux émeutes par Philippe d'Orléans, qui était un intime du prince de Galles et ouvertement en liaison avec le Cabinet de St-James, était en plus du sien réputé être de l'or anglais (cf. Gustave Aubry, *La Révolution Française* t. 1, p. 37). Danton fut agent à la solde de St James comme Mirabeau, selon J. H. Rose : *Biographie de Pitt* (cité par Pierre Gaxotte), Mirabeau dont les liens avec l'Angleterre avaient été signalés en 1789 par l'Ambassadeur La Luzerne.

Goltz, qui combinait les rôles d'ambassadeur et d'espion à la Cour de Versailles. Pour montrer jusqu'où allaient les méthodes du Hohenzollern, il était allé jusqu'à se mettre en rapport en France avec un obscur malandrin nommé Carra, qui deviendra ensuite un chef révolutionnaire¹, qui apparemment le servit si efficacement que Frédéric crut bon de le récompenser en lui offrant une tabatière en or. Cette politique de Frédéric le Grand fut scrupuleusement poursuivie par son successeur Frédéric-Guillaume II, qui envoya à Paris ses agents prussiens, avec à leur tête un juif nommé Éphraïm pour infiltrer la populace révolutionnaire et enflammer ses passions².

Mais le complot qui dirigea les phases initiales de la Révolution fut cependant la conspiration Orléaniste : c'est cette faction qui organisa la pénurie artificiellement provoquée du blé (et des farines) au printemps et l'été 1789, ainsi que la prise de la Bastille le 14 juillet et la marche sur Versailles du 5 octobre. Mais comme le duc d'Orléans, tout en projetant d'usurper le trône de France, était en même temps le Grand Maître du Grand-Orient et que les leaders révolutionnaires, Orléanistes ou autres, étaient tous membres des loges, il est évidemment impossible de démêler les fils des deux intrigues (l'Illuministe et l'Orléaniste). Comment savoir qui, de ceux qui soutenaient le duc, travaillait simplement pour un changement de dynastie, et qui, pour le renversement de la monarchie et de tout gouvernement légitime ? Le plan de Weishaupt consistait à utiliser les princes pour aller bien au delà de leurs propres projets, et il serait intéressant de savoir si les emprunts que fit le duc d'Orléans à Amsterdam et en Angleterre pour renflouer

¹ (NDT) : il sera représentant des fédérés).

² (NDT) : le ministre de Frédéric-Guillaume II, Johan Cristhof von Willmer, rose-croix, avait été l'initiateur de son maître à la théurgie, au spiritisme et à la magie noire au château de Charlottenburg (d'après Gastone Ventura : *Templari e templismo* (Atanor 1984). Ce Wollmer apparaîtra s'opposer ensuite à Weishaupt.

ses coffres au fur et à mesure que progressait la révolution, provenaient de fonds des Illuminés dans ces places financières.

Quels que soient les agents à qui on l'attribue, reste que le mécanisme de la Révolution Française diffère de toutes les révolutions précédentes. Jusqu'alors les révolutions isolées qui avaient eu lieu dans l'Histoire sont clairement identifiables comme des mouvements spontanés, provoqués par l'oppression, ou par une faction politique jouissant d'un certain soutien populaire et s'efforçant donc de satisfaire les demandes du peuple. Mais, dans cette Révolution, on constate pour la première fois que le plan mis en œuvre et qui a été poursuivi constamment jusqu'aujourd'hui a consisté à s'efforcer systématiquement de soulever la colère populaire afin de la tromper et de l'exploiter¹.

L'exemple le plus remarquable d'agitation provoquée, lors de la première phase de la Révolution fut l'extraordinaire événement connu dans l'histoire comme la « Grande Peur », lorsque le 22 juillet 1789 partout en France dans les villes et les villages, **le même jour et presque à la même heure**, une panique fut provoquée sur la rumeur que des brigands approchaient et que tous les bons citoyens devaient donc prendre les armes. Les cavaliers qui apportèrent ces nouvelles, arrivant à bride abattue, montraient bien souvent un placard intitulé « Édit du Roi » rédigé en ces termes

— « Le Roi ordonne que les châteaux soient brûlés, il souhaite seulement conserver le sien ! »

Et les gens, obéissant au commandement, s'emparèrent de toutes les armes qu'ils purent trouver et se mirent à détruire. Était dès lors atteint l'objectif des conspirateurs d'armer la populace contre la loi et l'ordre, ce qui depuis 1789 a toujours formé le premier point du programme de la révolution sociale.

On a dit que c'est Adrien Duport qui avait été à l'origine de l'idée,

¹ (NDT) : On retrouvera cette stratégie précisément chez Marx et chez les leaders du Communisme (cf. *Les écrits de Rosenberg*).

« et la « Grande Peur » a donc été attribuée à la conspiration Orléaniste, mais Duport n'était pas seulement un intime du duc d'Orléans, il était également un adepte de la Franc-maçonnerie illuministe l'organisation de la Grande Peur a donc pu tout autant être maçonnique, et cette explication semble plus probable quand on se souvient que le plan des loges, avant même qu'elles aient été « illuminées », avait été « de faire une révolution au bénéfice de la bourgeoisie, avec le peuple comme instrument ».

Dans ce but, la conspiration **raréfia les approvisionnements** des denrées alimentaires, bloqua les réformes à l'Assemblée Nationale et organisa des émeutes directement contraires aux intérêts du peuple. Qu'il s'agisse de l'attaque des ateliers Réveillon en avril 1789, ou de l'assassinat du boulanger François en octobre, presque tous les attentats furent dirigés contre des hommes qui avaient nourri le peuple ou avaient été des amis des pauvres.

De l'Assemblée nationale, dominée par le Tiers État et presque entièrement constituée de membres de la bourgeoisie, bien plus occupés de leur griefs contre la noblesse que des souffrances du peuple, sortit une législation que l'on ne peut même pas définir comme réactionnaire, le mot serait encore trop doux : cette législation fut brutalement répressive de toutes idées sociales et même démocratiques. Non seulement la propriété fut protégée par de nouvelles lois, mais le suffrage ne fut accordé qu'aux citoyens bénéficiant d'un certain niveau de revenus, pendant que, par la loi Le Chapelier du 14 juin 1791, étaient strictement interdits les syndicats professionnels qui existaient auparavant sous le nom de « Corporations d'ouvriers ».

Par cet acte brillamment anti-démocratique, il fut désormais interdit aux travailleurs :

— « de se nommer un président, de tenir des registres,

¹ V. Annexe 3.

prendre des résolutions ou d'établir des règlements concernant leurs prétendus intérêts communs », ou bien de se mettre d'accord sur des échelles déterminées de rémunération.

Le premier article stipulait comme suit :

— « La suppression de toutes espèces de corporations de citoyens appartenant à un même état ou une même profession étant l'une des bases de la Constitution française, il est interdit de les rétablir sous aucun prétexte ou sous aucune forme que ce soit. »

Cette loi fut adoptée sans un mot de protestation de la part de Robespierre ou des prétendus démocrates de l'Assemblée¹.)

Quant à la Constitution, présentée aux yeux du peuple comme le bénéfice suprême que la Révolution leur apportait, on est amené à noter que chaque pas accompli sur le chemin de sa promulgation finale était marqué d'une nouvelle explosion d'agitation révolutionnaire. Aussitôt que ses premiers principes furent présentés à l'Assemblée par Mounier, Clermont-Tonnerre et quelques autres honnêtes démocrates, leur tête fut mise à prix par les révolutionnaires du Palais Royal, et il y eut une première tentative de marche sur Versailles. Quand deux ans plus tard le Roi accepta finalement la Constitution cette immense concession aux demandes du peuple qui, si la Révolution avait été réellement faite par le peuple, y aurait inmanquablement mis un terme elle fut le signal d'un nouvel accès de furie révolutionnaire qui s'exprima par le hideux massacre connu sous le nom de Glacière d'Avignon.

N'est-on pas conduit à croire qu'il y a une bonne part de vérité dans l'affirmation du RP. Deschamp que « le cri : « la Constitution » a dans tous les pays été le cri de guerre des Sociétés secrètes, c'est-à-dire le cri de ralliement de la Révolution². On trouvera plus tard une confirmation

¹ Buchez et Roux, « Histoire parlementaire », X, 196.

² RP. Deschamp, Op. cit. p. 242.

supplémentaire de cette théorie dans l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.

Ainsi durant les deux premières années de la Révolution, l'Illuminisme se cacha sous le masque des tumultes populaires, mais avec la formation de clubs des Jacobins partout en France, son plan de domination devint beaucoup plus apparent :

— « Ces société déclare le Pr. Robison dans son livre « *Proofs of a conspiracy* » (Preuves d'une conspiration) étaient organisées par les comités révolutionnaires, qui étaient directement inspirés par les Illuminés de Bavière qui leur avaient appris leurs méthodes d'action, comment correspondre entre eux et comment se procurer et former des élèves. »

Grâce à quoi, à un signal donné, les insurrections pouvaient être déclenchées dans toutes les parties du pays simultanément et les faubourgs pouvaient être mis en mouvement au reçu d'un mot d'ordre.

Le plan de Weishaupt de mobiliser les femmes dans le mouvement avait été adopté par les révolutionnaires depuis le début, et l'on voit avec la déclaration de Théroigne de Méricourt¹ 14) et de la militante suffragette Olympe de Gouge combien avait été habilement exploitée l'idée de « leur donner des idées d'émancipation ». Aux époques de révolution, ce ne sont pas les femmes intelligentes et volontaires qui jouent un rôle de premier plan, mais celles à qui leur imagination

¹ Théroigne (NDI) en réalité « la fille Terwagne », belge et qui n'avait aucune origine noble nous apprend Taine, dans *Les Origines de la France contemporaine, la Révolution*. Elle avait exprimé comme suit ses vues sur la Révolution à un contemporain anglais : « La société subit une transformation, une grande réorganisation, et les femmes vont récupérer leurs droits. On ne nous flattera plus dans le but de nous rendre esclaves ; nos bras ont détrôné le tyran et conquis la liberté : *La France en 1802, (Lettres de Redbead Yorke, p. 62).*

(NDE) : V. la RISS. de Mgr Jouin, qui déjoue le rôle des Helena Blawadski, Annie Besant ou Diana Vaughan (Éd. St-Remi).

délirante et leurs passions perverses inspirent une férocité encore plus horrible que celle de l'homme. Les Jacobins en excitant les passions des femmes qu'ils assemblaient lors des meetings qu'ils tenaient trois fois par semaine dans leurs « Sociétés fraternelles », enflammaient leur fureur, chauffant ainsi les terribles bandes de harpies qui commirent les atrocités du 10 août.

L'organisation des Clubs des Jacobins était devenue si achevée que durant 1791 et 1792, toutes les loges maçonniques de France furent fermées, et Philippe Égalité démissionna de sa charge de Grand Maître. Ceci était devenu souhaitable pour plusieurs raisons : d'abord les Jacobins étant devenus les maîtres de la France, ils ne pouvaient par sécurité tolérer l'existence d'aucune association secrète qui pût servir à couvrir un quelconque plan contre-révolutionnaire ; en outre, comme le grand plan de l'Illuminisme était alors en voie de réalisation, quel besoin y aurait-il eu de garder une activité secrète ? Les projets auparavant discutés à voix basse dans les Loges étaient lancés maintenant à haute voix de la tribune des clubs des Jacobins, et il ne restait plus qu'à les mettre à exécution¹.

Ce ne fut cependant qu'après le renversement de la monarchie, le 10 août, que commença le travail de démolition sur une vaste échelle, tel que projeté par Weishaupt. C'est à partir de ce moment que le rôle de l'Illuminisme peut être clairement retracé à travers les phases successives de la Révolution. C'est à partir du 10 août que l'on voit remplacer la bannière tricolore, celle de l'usurpateur, par le drapeau rouge de la Révolution sociale, et que le cri de Vive notre roi

¹ (NDT) : Deschamp a montré que la Maçonnerie étant une double organisation, d'une part éducative doctrinale, d'autre part révolutionnaire, avec deux hiérarchies parallèles : lorsque le temps est venu pour la Révolutionnaire d'agir, la branche intellectuelle se dissout pour ne pas apparaître impliquée dans les actes de l'autre. C'est ce qu'il est donné d'observer de nos jours avec l'IRA, l'ETA, le FLNC...

d'Orléans » fait place au slogan maçonnique « *Liberté, Égalité, Fraternité!* »

Au cours des massacres qui suivirent en septembre dans les prisons, on vit les assassins faire des signes de reconnaissance maçonniques aux victimes, et épargner ceux qui savaient y répondre. Parmi ceux qui ne furent pas épargnés figura l'abbé Le franc, qui avait publié au début de la Révolution un pamphlet dévoilant les desseins de la Franc-maçonnerie¹.

La proclamation lancée par la Convention en décembre invitant les prolétariats dans toute l'Europe à se soulever contre tous les gouvernements établis fut le premier coup de clairon de la Révolution mondiale, et c'est l'échec de cet appel qui força les Jacobins à adopter une attitude « nationale », qui n'était pas dans leurs intentions².

¹(NDT) : « *Le secret de la Franc-maçonnerie dévoilé pour les curieux* », du RP. Le franc supérieur des Eudistes de Caen, Paris 1791, court ouvrage qui dénonça la violence implicite de la *doctrine maçonnique et sa nature juive*. Il fut réédité en 1806, et a été republié récemment par les éditions Altaïr (Braine l'Alleud, Belgique).

²(NDT) : *Le Club des Jacobins* dominait l'Assemblée. Par ailleurs le Club de la Propagande dirigeait l'action internationale subversive. Selon le RP. Deschamp, citant ses sources (Op. cit. t. II, chap. V et VI), les Philadelphes ou « amis de la vérité » (pour eux le *panthéisme* et le *naturalisme*) étaient issus de la loge mère des Chevaliers de la Bienfaisance de Lyon, centre du Martinisme international, qui était reconnue comme Loge dirigeante de tout le système Templier de la Stricte Observance jusqu'en Allemagne et était en correspondance avec les Illuminés !

— C'est cette loge qui avait suscité les *Convents* de Paris en 1785, puis de Willemstad en 1786 pour lancer le processus de la Révolution, et elle avait pris pour chef le Duc Ferdinand de Brunswick qui fut reconnu ensuite comme chef de toute la Maçonnerie. La loge des « Amis réunis » à Paris, la loge de l'Aristocratie, était dirigée par Savalette de Lange. Cette loge principale, si elle était au rez-de-chaussée un lieu de plaisirs mondains, était à l'étage, très sévèrement gardée, le siège de ce Comité de Propagande, comité très restreint y tenant avec de hauts membres du Grand Orient tous les fils de la Conspiration nationale et internationale. Là fut planifié le cours violent et terroriste de la Révolution, dont l'idée revint, comme l'a signalé l'auteur, à Adrien Duport, jeune conseiller au Parlement, député de la

En novembre 1793, la campagne contre la religion, inaugurée par le massacre des prêtres en septembre de l'année précédente, fut entreprise dans toute la France. C'est sur

Noblesse aux États généraux, qui avait été l'un des premiers transfuges à passer au Tiers État : ce haut Illuminé cultivé proche des milieux de la Finance, intelligent et cynique, en était membre avec Mirabeau, Barnave, Talleyrand, le duc de la Rochefoucauld et Savalette. C'est là que les deux envoyés de Weishaupt, Bode et le baron de Busche négocièrent la fusion de l'Illuminisme avec le G. O., dont les dirigeants acceptèrent « d'illuminiser » toutes les loges de France par création de nouveaux grades, sans dire d'où provenaient ces nouveaux rituels (Illuminisation si effective que le bonnet phrygien des Jacobins qui orne la Constitution n'est autre que la coiffe de « l'Épopée illuminée » du système de Weishaupt).

— C'est là que A. Dupont avait exposé l'idée que, pour réussir la Révolution, il fallait l'étendre à tous les royaumes Bourbons. En 1791, 30 millions furent tirés sur le Trésor public pour financer la Révolution à l'étranger (acheter les complicités) et 21 millions l'année suivante (*Mémoires de Danton*), et la fièvre révolutionnaire diffusée en Europe à travers ses émissaires étrangers : les Illuministes Campe, Cuhn (juif) Behman, Metternich, Gosani, Malabar, etc. (RP. Nicolas Deschamps) La *Loge du Dragon* réunis avait eu aussi une filiale rue de la Sourdière, également présidée par Savalette, où siégeaient Cagliostro, Mesmer, le « comte de St Germain », etc., loge de maçonnerie cabalistique diffusant le dualisme manichéen, la théurgie spirituelle et la magie noire (nécromancie et évocations), qui eut grand succès par ses prestiges diaboliques. Cagliostro, agent de l'Illuminisme, avait aussi créé en 1780 son propre Rite la Maçonnerie Égyptienne ou de Memphis, et en 1785-86 avait été l'organisateur du complot du Collier, en liaison avec Weishaupt et Londres, contre Marie-Antoinette et le trône de France.

— Lors de son interrogatoire par la Police romaine en 1790, il reconnaît qu'il avait tiré son train de vie luxueux et ses innombrables voyages et implantations de loges cabalistes à travers l'Europe depuis 1780 des fonds alloués par Weishaupt, tirant sur les dépôts bancaires de l'Illuminisme à Londres, Amsterdam, Gênes et Venise... Weishaupt s'est donc avéré avoir disposé de plusieurs organisations : la sienne, celle du G.O. et des Philalèthes, celle de Cagliostro, et d'autres obédiences encore comme celle des « Frères Asiatiques ou de St Jean l'Évangéliste » du juif Moïse Dobrouchka déjà cité (polonais illuministe venu à Paris), qui finit en 1792 sur l'échafaud, avec Danton, Chabot et les leaders Illuministes Communistes et athées des Cordeliers et de la Commune.

l'ordre de l'Illuminé Chaumette dit Anaxagoras que fut affiché dans les cimetières le slogan favori des illuminés « la mort est un sommeil éternel ». Les fêtes de la Raison célébrées dans les églises de Paris répondaient strictement aux enseignements de Weishaupt que « la Raison devrait être la seule loi de l'homme », et le Pr. Robison indique que les cérémonies d'alors, où des femmes de vertu légère furent placées sur les autels comme des déesses, furent célébrées suivant le plan de Weishaupt d'un « Érotion » ou fête en l'honneur du dieu de l'Amour¹.

Ce furent pareillement aux déclamations de Weishaupt contre la gente mercantile que l'on peut retracer les causes de la dévastation des villes manufacturières de France et la ruine de ses négociants, cependant que la campagne contre l'éducation constituait une partie supplémentaire de son plan en vue de détruire la civilisation. Les membres de la Terreur, en détruisant les bibliothèques et en guillotinant Lavoisier

¹ L'idée semble en avoir été lancée depuis longtemps en Allemagne : « En 1725, un ouvrage impie dédié à Frédéric II (le Grand), fut publié avec en frontispice une scène d'adoration d'une prostituée, ce qui devait s'accomplir le 20 brumaire 1793 sur le grand autel à Notre-Dame de Paris » (RP. Deschamps, *Les Sociétés secrètes et la société* (citant *Der Goetze der Humanität oder das Positive der Freimaurerei*, Herder, Fribourg 1875, pp. 75-80).

(NDT) : Que la Révolution dérivant de la « religion » maçonnique ait eu un aspect religieux très spécial et proche du culte du Moloch a été attesté par cette débauche de sacrilèges, et avoué depuis par maints initiés : récemment Elemire Zola¹, un adepte actuel du Nouvel-Age dans son ouvrage *Uscita dal mondo* (Adelphi Milan) écrit : « Pour sa sociologie du sacré, chaque guerre civile pratique une effusion de sang gratuite et atroce ; la République tire sa force du rite de magie noire que fut la décapitation de Louis XVI ». Cette exécution était pour les maçons un vœu de « régénération de la nation¹ » !

— En préalable, la guillotine avait été perfectionnée par le député et docteur maçon Guillotin aidé de deux autres maçons, l'Allemand facteur de pianos Tobias Schmitt et le docteur Louis : on l'appelait *La Vierge*, du nom même de la Maçonnerie. Elle avait été l'objet d'expériences à l'hospice de Bicêtre en décembre 1789, où cent veaux vivants furent décapités. Une autre création religieuse de la Maçonnerie sera la Théophilanthropie).

parce que « la République n'avait pas besoin de chimistes¹ » mettaient simplement en pratique les théories de Weishaupt, selon lesquelles :

— « Les sciences étaient des enfants de la nécessité, des besoins compliqués d'un état contraire à la nature, des inventions de cerveaux vains et vides. »

— « Ce système de persécutions contre les hommes de talents était organisé » — déclara un contemporain —, organisé en effet comme l'ensemble du système de Terreur selon le plan des Illuminés, et il fut mené par les hommes qui avaient adopté les principes de la secte. Car c'était la maxime favorite de Weishaupt que « la fin justifie les moyens », maxime que l'on retrouve identiquement dans la bouche des Jacobins avec leur slogan : « Tout est permis à quiconque agit dans le sens de la Révolution ». Le règne de la Terreur était la suite logique de cette prémisse. »

Mais ceci n'implique pas que tous les acteurs de la Terreur étaient tous des Illuminés, c'est-à-dire des adeptes conscients de Weishaupt. Certes, comme on l'a vu, tous, au début de la Révolution, étaient francs-maçons ; mais il est probable que peu d'entre eux avaient été initiés aux plus profonds mystères de l'Ordre.

L'art de l'Illuminisme consiste à enrégimenter *des dupes tout autant que des adeptes*, et à encourager les rêves d'honnêtes visionnaires tout comme les projets de fanatiques, à flatter la vanité d'ambitieux égoïstes, à travailler la cervelle de déséquilibrés et à jouer sur les passions telles que l'avidité de l'or et du pouvoir, tout cela afin que des hommes aux objectifs individuels totalement divergents servent le secret objectif de la secte.

Mais parmi tous les leaders révolutionnaires, il y en a un qui

¹ On retrouvera les mêmes déclamations dans la bouche et sous la plume de H. Morgenthau au sujet du sort futur de l'Allemagne en 1939 et 1941 (Léon de Poncins, *Espions soviétiques dans le Monde*, ch. *Le plan Morgenthau*, Éd. St-Remi).

se distingue comme un pur Illuminé : le baron prussien Anacharsis Clootz.

Dans les proclamations de Clootz on retrouve les doctrines de Weishaupt exprimées avec une fidélité absolue. Dans sa *République Universelle*, le plan de Weishaupt de souder toute l'espèce humaine en « une seule bonne et heureuse famille¹ » est exposé en long et en large :

— « Un seul Intérêt commun ! un seul esprit ! une seule nation ! s'exclame Anacharsis. Voulez-vous, demande-t-il encore, exterminer tous les tyrans d'un seul coup ? Déclarez donc que la souveraineté réside dans le patriotisme commun et la solidarité de la totalité des hommes, de la seule et unique nation... l'Univers formera un seul État, l'État des individus unis, l'immuable empire de la grande Allemagne la République universelle. »

Ou encore ceci :

« Quand la Tour de Londres tombera comme la tour de Paris, c'en sera fini des tyrans. Tous les peuples ne formeront plus qu'une seule nation, tous les intérêts ne formeront plus qu'un seul intérêt. Etc. »

C'est en outre Clootz² qui joua le rôle le plus actif dans la campagne contre la religion (catholique). N'inventa-t-il pas le mot « *septembriser* », regrettant que n'aient pas été « septembrisés davantage de prêtres dans les prisons », et lui encore qui se déclara « l'ennemi personnel de Jésus-Christ » ?

Le fait qu'il n'avoua jamais être un Illuminé et ne se référa jamais à Weishaupt fut strictement en accord avec la règle de

¹ Avec cette autre précision, rappelée par l'abbé Röhling (« *Le Juif tschoudiste* », Éd. St-Remi —, jamais réfuté malgré l'offre d'une grosse récompense.) que les Juifs considèrent cette « bonne et heureuse famille » (les non-Juifs, les *Gobims*, ou *goyims*) comme un bétail offert à leur caprice. V. encore les déclarations faites lors de l'assassinat rituel du Père Thomas à Damas, en 1840 : « *Ils (les Rabbins) disent que tous ceux qui ne sont pas Juifs sont des animaux et des brutes* ». (« *Le sang chrétien dans les rites de la Synagogue moderne* », 1889, p. 242.) »

² (NDT) : Clootz était lui aussi d'ascendance juive, de mère hollandaise.

l'Ordre que l'on trouvera identiquement observée par chacun des adeptes.

— « Il n'y a rien que les Illuminés ne craignent davantage avait déclaré le Pr. Renner devant la Cour d'Enquête de Bavière que d'être reconnus sous ce nom »,

Et une punition effrayante était promise pour toute trahison de ce secret. Telle est la raison pour laquelle les historiens, ignorants des sources d'où Weishaupt tira ses théories, ou désireux de cacher le rôle de l'Illuminisme dans le mouvement révolutionnaire, le décrivent comme un aimable hurluberlu sans importance.

En réalité Cloutz fut l'une des figures les plus importantes de toute la Révolution si on la considère du point de vue moderne, car c'est lui, seul de toute son époque, qui donna naissance à l'antipatriotisme et à l'internationalisme, qui défait en France en 1793, triompha finalement sur les ruines de l'Empire Russe en 1917¹.

C'est l'Internationalisme de Cloutz qui finit par susciter l'opposition de Robespierre. Lorsqu'au Club des Jacobins le baron prussien déclara :

— « que son cœur était français et sans-culotte », mais en

¹ (NDT) : L'antipatriotisme et l'internationalisme, *doctrines juives et au profit des juifs*, faisaient partie de la doctrine de Weishaupt et sont restées celles de la Maçonnerie et de sa Révolution mondiale. Ils formeront l'axiomatique des gouvernements depuis 1870 en France, cf. Panama et l'Affaire Dreyfus, l'esprit inculqué aux Écoles normales d'instituteurs par le frère Jean Macé, et expliquent les innombrables scandales de l'entre-deux-guerres en vue de l'établissement de la République Universelle, comme ils l'avaient été de la création d'associations et groupes de pression *ad hoc* depuis 1850, répertoriés par Yann Moncomble dans *L'Irrésistible expansion du Mondialisme* ! Cette politique a été ouvertement affirmée en un diktat du Pouvoir Juif du monde par Emile Ludwig (Juif, on le verra) dans « Une Nouvelle Sainte Alliance » en 1936 ; car il n'était pas question alors d'un recul de l'internationalisme juif qui avait triomphé sur les ruines des Empires Russe, Turc et de l'Europe à la faveur de la guerre de 1914-18. Cf. Mgr Meurin : « Le pourquoi de la guerre Mondiale », et Maurice Pinay : « 2000 ans de complots contre l'Église », chapitre XLV.)

même temps proposa que « sitôt que l'armée française serait en vue des soldats allemands et autrichiens, au lieu d'attaquer l'ennemi, ils (les soldats français) devraient jeter leurs armes et s'avancer vers eux en dansant de manière amicale¹. »

Robespierre,

— « qui ne manquait pas d'une certaine pénétration dans sa haine...l'apostropha alors aigrement, disant qu'il se méfiait de ces étrangers qui se prétendent plus patriotes que les Français eux-mêmes ; et qu'il suspectait la bonne foi d'un prétendu sans-culotte ; qui avait un revenu de 100.000 livres² et il finit par envoyer à l'échafaud Cloutz et ses amis athéistes Hébert, Chaumette, Ronsin et Vincent. »

Robespierre n'était-il pas un *Illuminé* ? Il était à coup sûr franc-maçon, et le Prince Kropotkine a indiqué formellement qu'il appartenait à l'une des loges des Illuminés fondées par Weishaupt. Mais des contemporains déclarent qu'il n'avait pas été totalement initié et qu'il servit d'instrument à la conspiration plutôt qu'en avoir été un agent. En outre, Robespierre n'était pas seulement disciple de Weishaupt mais aussi de Rousseau, et, à l'inspiration du *Contrat Social*, il avait élaboré son propre plan qui ne prévoyait pas de détruire pour détruire, comme celui des *Illuminés*. Robespierre reconnaissait certes la nécessité de l'ample révolution sociale exposée par Weishaupt, mais alors que Weishaupt était fasciné par l'explosion et « souriait à la pensée de la conflagration universelle », Robespierre regardait l'anarchie simplement comme un moyen en vue de la fin qui était la reconstruction de la société, selon le plan qu'il avait élaboré en collaboration avec Saint-Just, une forme embryonnaire du système connu plus tard comme le Socialisme d'État.

Cette affirmation sera évidemment contestée par les Socialistes, qui pour des raisons que l'on évoquera plus loin ont toujours nié l'origine Robespierrienne de leurs doctrines. Il

¹ « La France en 1802 », Lettres de Henry Redhead Yorke, p. 72.

² *Dictionnaire Biographique* de Michaud, article Cloutz.

est bien exact en effet que le terme Socialisme ne fut inventé que quarante ans plus tard, mais il serait absurde pour une raison aussi spécieuse de dissocier le Socialisme de ceux qui l'exposèrent en premier. Le Pr. Aulard a parfaitement raison de dire que la *Déclaration des droits de l'homme* de Robespierre contient les éléments essentiels du *Socialisme français*, fondé sur les principes de 1789, et que Louis Blanc popularisera en 1848. C'est pour avoir proposé ces articles socialistes, cette charte du Socialisme, et non pas pour avoir vaguement déclamé contre les riches et vanté l'humilité, que Robespierre après sa mort, aussi bien de nos jours qu'à l'époque de Babeuf, est devenu le prophète de la plupart de ceux qui parmi nous ont rêvé de rénovation sociale, et il le resta jusqu'à l'époque où l'influence allemande fit temporairement oublier aux socialistes français l'origine française de leurs doctrines¹.

Dans le langage socialiste, Robespierre peut même être décrit comme « plus avancé » que ses successeurs français du début du XIX^{ème} siècle, pour avoir anticipé la théorie marxiste de la lutte des classes qui ne sera pas acceptée en France avant qu'elle ne soit adoptée par les guesdistes et les syndicalistes, tout à fait à la fin du XIX^{ème} siècle.

La maxime favorite de Robespierre : « *le riche est l'ennemi du sans-culotte*² » recèle en effet tout l'esprit de la lutte des classes. Il suffit de transposer la phraséologie courante de 1793 en ses équivalents modernes pour reconnaître son identité avec les formules contemporaines des socialistes. De même, le slogan magique de la « dictature du prolétariat », dont on peut se demander s'il existe quelqu'un qui en comprenne le sens exact, s'exprimait alors par les mots de « Souveraineté du peuple » et formait l'évangile de Robespierre :

— « Le peuple, écrivait-il, doit être l'objet de toutes les

¹ Aulard Histoire politique de la Révolution française, IV, 47; et aussi du même Etudes et leçons sur la Révolution française, II, 51.

² *Papiers trouvés chez Robespierre*, I, 15.

institutions politiques¹. Les autres classes de la communauté nationale pouvaient en revanche être sans aucune représentation, ou mieux leur existence ne pas être tolérée du tout. »

Même la théorie de l'esclavage des salariés proclamée plus tard par Marx avait déjà cours sous le règne la Terreur, et un contemporain nous en a apporté l'évidence :

— « Le plan des Jacobins, écrivit le démocrate Fantin Désodoards, était de dresser le riche contre le pauvre et le pauvre contre le riche. A ce dernier ils disaient : « Vous avez fait un certain nombre de sacrifices en faveur de la Révolution, mais c'était la crainte, pas le patriotisme qui en était le motif. »

Et aux premiers ils disaient :

— « Le riche est un homme sans entrailles ; sous le prétexte de nourrir le pauvre en lui fournissant du travail, il exerce sur lui une supériorité contraire aux vues de la Nature et aux Principes Républicains. La liberté sera toujours précaire aussi longtemps qu'une partie de la nation vivra aux gages de l'autre. Pour préserver son indépendance, il faut soit que tout le monde soit riche, soit que tout le monde soit pauvre². »

On voit donc que toute la théorie de la lutte des classes, et jusqu'aux slogans qui la feront promouvoir ainsi que la nécessité d'abolir les relations entre capital et travail, que l'on attribue habituellement à Marx, étaient des idées qui existaient en fait vingt-cinq ans avant sa naissance. Il ne fait aucun doute qu'elles sont pour l'essentiel à attribuer à Robespierre et à Saint-Just.

Robespierre, comme on le sait, fut l'avocat de l'abolition de l'héritage :

— « La propriété d'un Individu, dit-il, doit à sa mort

¹ *Discours et rapports de Robespierre* » édités par Ch. Vellay, p. 8 ; voir aussi p. 327.

² Fantin Désodoards : *Histoire philosophique de la Révolution française*, IV, 344.

retourner au domaine public de la société », et bien qu'on sût qu'il avait déclaré que l'égalité des richesses était une chimère, c'était sans aucun doute parce qu'il savait que la richesse ne peut jamais être distribuée également ; et donc que la seule manière de parvenir à l'égalité était le procédé connu aujourd'hui comme la nationalisation de toutes les richesses et propriétés... »

— « Tel est pour lui, dit l'éditeur de ses discours M. Charles Vellay, le sens de la Révolution : elle doit mener à une sorte de Communisme, et c'est ici qu'il se sépare de ses collègues, qu'il se singularise et qu'une résistance se forme autour de lui. »

En 1840, le socialiste Cabet qui avait directement hérité de la tradition de Robespierre de son contemporain Buonarroti exprima la même opinion :

— « Toutes les propositions du *Comité de Salut Public* au cours de ses cinq derniers mois, les opinions de Bodson et de Buonarroti tous deux initiés aux vues profondes de Robespierre, tous deux ses admirateurs et tous deux communistes nous donne la conviction que Robespierre et Saint-Just ne réprochèrent l'invocation de la communauté par les athéistes déclarés (Cloutz, Hébert, etc.) que parce qu'elle était inopportune ou prématurée, et qu'eux-mêmes marchaient vers le Communisme par les voies qu'ils jugeaient plus propices au succès¹. »

Une évidence encore plus marquée de ce qu'était l'objectif réel de Robespierre est encore fournie par le communiste Babeuf, qui écrivit en 1795 :

— « Il (Robespierre) pensait que l'égalité resterait un vain mot aussi longtemps que l'on permettrait aux possesseurs de biens de tyranniser la grande masse, et que pour détruire leur pouvoir et faire sortir de leur dépendance la masse des citoyens, il n'y avait pas d'autre voie que de rassembler tous

les biens dans les mains du gouvernement¹. »

Devant un tel témoignage, comment pourrait-on encore nier que Robespierre ait été un homme d'État socialiste au sens actuel du terme ? Inutile d'ajouter que l'État était, bien sûr, représenté par Robespierre et ses associés choisis ; mais quel communiste ou groupe de communistes a-t-il jamais exclu de son plan pour un État Socialiste l'hypothèse de sa propre suprématie ? « *L'État c'est nous* » est la maxime de ce genre de doctrinaires.

Il y a un point cependant sur lequel Robespierre différait de la plupart des membres de cette école de pensée qui lui succéderont, en ce qu'il s'avéra être un socialiste logique car il ne poursuivait qu'un objectif, aidé d'une absence totale de scrupules, dans le but de pousser ses théories à leur conclusion. Un extrémiste du Labour Party en Angleterre décrivit dans les années vingt les Bolcheviques modernes comme

— « des Socialistes ayant le courage de leurs opinions », et c'est cette même définition que l'on peut appliquer à Robespierre et à Saint-Just. C'est pourquoi Robespierre ne parla jamais hypocritement de « Révolution pacifique » : il savait bien que la Révolution n'est jamais pacifique, que dans sa véritable essence elle implique le meurtre contre la résistance de l'opposition ; une résistance qui ne peut être vaincue que par un absolu mépris de la vie humaine et qu'on nomme très-justement Terreur. »

— « Je piétinerai sans hésitation « *dans le sang et les larmes* » déclara Saint-Just son adjoint ; et, qu'il l'admette ou non, cette maxime ne peut être que celle de tout révolutionnaire

¹ (NDE) : Sur le système de la dépopulation, p. 28. : Il faut aller chercher l'origine de ces sophismes à l'aube du XVII^e siècle chez Locke, Hobbes — qui revendiquent la paternité de Francis Bacon, maître dans le genre (cf. J. de Maistre : « *Examen de la Philosophie de Fr. Bacon* », Édit. St-Remi) — ; et dans le *Contrat Social*, de Rousseau (Liv. IV, qui expose le principe de la tyrannie absolue, que personne ne connaît, hélas !)

¹ Cabet : *Histoire populaire de la Révolution française*, 1840, IV, p. 330.

socialiste qui pense que pour atteindre ses objectifs tous les moyens sont justifiables. »

Le règne de la Terreur fut par conséquent non seulement le fruit de l'illuminisme, mais également le résultat logique¹ des doctrines socialistes².

Ainsi par exemple, les attaques contre la civilisation portées durant l'été de 1793, les incendies de bibliothèques et la destruction de trésors d'art et de littérature³ faisaient bien partie du plan de Weishaupt, mais elles étaient aussi parfaitement conformes à la doctrine socialiste de « Souveraineté du peuple ». Car pour qui considère que toute sagesse et toute vertu réside dans la partie la moins instruite de la population, il s'ensuit logiquement qu'il faut brûler les bibliothèques et fermer les écoles. A quoi servirait en effet de former les facultés intellectuelles d'un enfant, si seul le travail aux ordres de l'État est tenu pour honorable ? Pourquoi le

¹ (NDE) : Nous dirions : de la « *sophistique socialiste* », si ce mot est bien entendu de nos lecteurs : qu'un séducteur séduise (Gorgias, Arius, Luther, Hobbes, Rousseau, Gambetta), c'est un métier tout à fait honteux et c'est un métier ; mais personne ne nous fera manger ce gros appât du sophiste que « l'abolition de la propriété » consiste dans ce que Rousseau nomme « *l'abolition de la propriété* ». A moins d'être rendu stupide, aucun homme ne confondra propriété et possession ; moins encore il ne confondra propriété et disposition. « Mon corps est le mien » ne signifie pas qu'il est à moi ; moins encore qu'il est ma possession. L'expression « mon corps est mien » veut dire qu'il *convient* à mon âme qui est son principe vital et éternel.

² (NDT) : Comme l'ont montré l'auteur et le RP. Deschamp (Op. cit.), le Socialisme était implicite dans la doctrine maçonnique, aussi bien chez J.-J. Rousseau, Martinez que Weishaupt, avec le retour à l'égalité et à « l'état de nature » : la propriété étant prétendue aliénante pour la société.

³(NDT) : cf. Gustave Gautherot *Le Vandalisme jacobin* Beauchesnes, 1914. Un vandalisme qui fit la fortune des recéleurs et marchands juifs vendant en Angleterre et ailleurs les meubles, tableaux et objets d'art pillés des églises, des couvents et des châteaux.

— Les archives et bibliothèques des couvents furent brûlées. Le bureau de Louis XIV du palais de Versailles réapparut chez Christie à Londres en 1999 mis en vente...par les Rothschild de Vienne, et fut racheté par les *Amis de Versailles*.)

civiliser, si la civilisation est considérée comme la ruine de l'humanité ? Il est futile de parler d'un côté des beautés de l'instruction, et en même temps de préconiser la dictature du prolétariat et de condamner comme « bourgeois » tous les gens instruits.

C'est de cette étrange contradiction dont les Jacobins en France comme les Bolcheviques de Russie furent d'abord coupables¹. Des plans magnifiques furent l'objet de propositions à la Convention pour des « Écoles normales », des « Écoles centrales », etc. ; on projeta de mobiliser des régiments de professeurs pour l'instruction de la jeunesse, mais tous ces plans n'aboutirent à rien, car à la fin de 1794 l'instruction publique fut déclarée inexistante², ceci étant manifestement dû au fait qu'entre temps les émissaires du Comité de Salut Public s'étaient employés à détruire les livres et les images, et à persécuter tous les gens instruits.

Cette campagne contre la bourgeoisie trouva son principal soutien en Robespierre. C'est lui qui le premier fit sonner l'appel aux armes, devenu depuis le cri de guerre de la révolution sociale : « le danger intérieur vient des bourgeois » ; afin de dominer la bourgeoisie, il nous faut soulever le peuple, nous devons lui procurer des armes et susciter sa colère³.

La conséquence naturelle de cette politique menée contre la bourgeoisie marchande par les attaques lancées contre les villes manufacturières de France fut évidemment de créer un important chômage. Déjà la destruction de l'aristocratie avait

¹ (NDT) : La contradiction n'est que pour une lecture au premier degré. Le Jacobinisme, *ie.* la doctrine de Weishaupt étant talmudique, comme le seront les commanditaires et les grands acteurs de la révolution bolchevique, ne sont désignés « bourgeois » promis à la mort : que les élites non-juives ou non-jacobines, du moins dans un premier temps, car des rivalités mortelles ne tardèrent pas à s'installer ensuite entre les premiers rôles et les seconds.

² Joseph de Maistre, « *Mélanges Inédits* », pp. 122, 124, 125, citant des documents d'époque.

³ *Papiers trouvés chez Robespierre*, II, 15.

jeté sur le pavé d'innombrables travailleurs, de sorte qu'en 1791 la presque totalité des bras qui avaient été jusque-là employés à répondre aux besoins et aux caprices des riches se trouvaient inoccupés, et des milliers de coiffeurs, d'orfèvres, de relieurs, de tailleurs, de brodeuses et de domestiques erraient sans emploi dans Paris, s'attroupant pour « discuter de leur misérable situation.

Une telle situation est inévitable lorsque les classes aisées sont soudainement détruites, soit par l'assassinat, soit par une brutale mobilisation du capital. Les socialistes se plaisent à décrire les travailleurs des industries de luxe comme des parasites ; mais évidemment lorsque l'on tue l'animal sur lequel vivent les parasites, il faut également détruire les parasites. Peut-être que par une très lente et très graduelle redistribution des richesses — sur des dizaines d'années, sans doute —, les travailleurs des industries de luxe pourraient plus ou moins être absorbés dans les activités essentielles, mais cela même reste extrêmement douteux : accepteraient-ils de travailler pour des personnes dénuées de goût et surtout de scrupule ? L'argent n'est pas le premier de tous les biens. En tout cas, la tentative d'abolir les métiers de luxe d'un seul coup ne peut, c'est inévitable, qu'amener un vaste sous-emploi, car c'est non seulement les travailleurs de ce secteur qui sont réduits à l'inactivité, mais du fait de l'interdépendance de toutes les classes sociales, c'est aussi un grand nombre des travailleurs des métiers de base, dépendant des premiers pour leur gagne-pain, qui seront réduits au chômage. Toute dislocation du système industriel implique par conséquent la banqueroute nationale.

C'est précisément ce qui arriva en France, et ce qu'admettent eux-mêmes les écrivains socialistes.

Malon dans son *Histoire du Socialisme* illustre cette situation en décrivant une scène de rue à Paris, que rapporte Michelet en ces termes :

— « La Révolution devait ouvrir la carrière au paysan, mais

en revanche elle la ferma à l'ouvrier. Le premier dressa l'oreille aux décrets qui mirent en vente les biens du clergé ; le second, silencieux et sombre, renvoyé de son atelier, errait toute la journée en se croisant les bras¹ ».

La condition des ouvriers de l'industrie était en outre aggravée par la législation de la Terreur. Non seulement la loi Le Chapelier contre les unions professionnelles avait été confirmée et sévèrement appliquée par le *Comité de Salut Public* sous la domination de Robespierre, mais en sus les travailleurs étaient dorénavant obligés de travailler beaucoup plus² qu'avant. Ce point, systématiquement, tu par, les historiens, constitue l'une de principales ironies du temps, et illustre la méthode ingénieuse avec laquelle les prétendus avocats de la « souveraineté du Peuple » parvinrent à duper le peuple sur leurs propres agissements.

Sous prétexte d'abolir les usages obsolètes et les superstitions de l'Ancien Régime, les travailleurs furent privés de tous les jours fériés dont ils jouissaient auparavant en l'honneur des Saints ou des fêtes de l'Église. Sous la Monarchie, non seulement ces jours de fête étaient chômés mais également le jour suivant, et l'on ne travaillait pas non plus le dimanche ni le lundi. En substituant au dimanche le « décadi », c'est-à-dire un jour tous les dix jours, et en en faisant seulement une demi-journée chômée, les nouveaux maîtres de la France ajoutaient trois jours et demi de travail par quinzaine. Le résultat annuel est montré dans un amusant article du *Moniteur* du 9 septembre 1794, intitulé « Paresse

¹ Malon, *Histoire du Socialisme*, I, pp. 267, 297.

² (NDE) : Ce que taisent les historiens comme Michelet ou Quinet est que, dans une nation qui reconnaissait la religion catholique (c'est-à-dire pratiquement toute l'Europe, Russie comprise) les fêtes religieuses, donc chômées, avaient comme effet que les hommes ne travaillaient en moyenne que deux jour sur trois et *reprenaient ensuite leur tâche avec une ardeur renouvelée* (Mgr Gaume : « *La Profanation du Dimanche* », Éd Saint-Romi). La remarque se trouve dans Bossuet, comme dans J. de Maistre : « *Le naturalisme est bien incapable d'instaurer durablement des fêtes populaires* ».

nationale », dont sont extraites les lignes suivantes :

— « Pâques, Noël, la Toussaint, les fêtes de la Vierge, celle du Roi, de Saint Martin, des cinquante mille saints patrons des paroisses et des pcurés... toutes ces fêtes et leur lendemain ont été supprimés; en renvoyant les saints de leurs niches et tous les prêtres de leurs confessionnaux, il ne nous reste plus que trente-six dimanches (c'est-à-dire les trente-six décadis de l'année, qui ne représentaient chacun qu'une demi-journée fériée). La Révolution a consacré au travail au moins cent vingt jours que le Pape et son Fils Aîné (titre donné au Roi de France) laissaient à la France paresseuse. Cette paresse nationale était une taxe sur la misère, une taxe qui diminuait les revenus de l'État et accroissait les dépenses de charité, de l'assistance et des hospices. La permission de travailler est une charité qui ne coûte rien au Trésor public, mais qui lui rapportera des fonds considérables. Tous est désormais nouveau en France : le temps, l'humanité, la terre et la mer... L'année républicaine donne au travail quatre mois de plus que l'année papale et monarchique¹.

— « Il n'est pas nécessaire de croire au principe de Ca'Canny². »

¹ *Moniteur*, XXI, 689.

² (NDE) : Le « *Go'Canny* », ou « *Ca'Canny* », mot d'origine écossaise, pour « bousiller ». Nous proposons au lecteur l'amusant article ci-dessous :

— « Le mot « sabotage » n'était, il y a encore une quinzaine d'années qu'un terme argotique, signifiant non l'acte de fabriquer des sabots, mais celui, imagé et expressif, de travail exécuté « comme à coups de sabots. » Depuis, il s'est métamorphosé en une formule de combat social ; et c'est au *Congrès Confédéral de Toulouse*, en 1897, qu'il a reçu le baptême syndical (in *Actualité de l'Anarcho-syndicalisme*).

— Balzac, quant à lui, dans « *Le petit bourgeois* », avait eu soin de souligner que « le sabotage des canuts fut une représaille de victimes. En vendant la « gratte » que, dans le tissage ils avaient remplacés par l'huile, ils se vengeaient des fabricants féroces... de ces fabricants qui avaient promis aux ouvriers de la Croix-Rousse de leur donner des baïonnettes à manger, au lieu de pain... et qui ne tinrent que trop promesse ! »

Le *Go'Canny* consiste donc à mettre systématiquement en pratique la

comme remède au sous-emploi pour comprendre que le résultat d'une semblable législation fut de réduire le nombre de bras requis et de laisser sur la touche une vaste réserve de travailleurs, permettant aux employeurs d'imposer leurs conditions aux ouvriers. On remarquera que cet expédient, que les États Socialistes aiment à dénoncer comme l'un des maux du Capitalisme, aura été pratiqué sous le régime de celui qui fit faire la première expérience de *Socialisme d'État* : Maximilien Robespierre.

Mais vers la fin de 1793, il devint évident qu'il était impossible d'absorber l'excédent de main d'œuvre ainsi créé, car les attaques contre les villes manufacturières de France avaient porté le coup fatal au commerce, et la République devait faire face à des centaines de milliers de travailleurs auxquels elle ne pouvait trouver d'emploi. C'est alors que le Comité de Salut public, anticipant la théorie de Malthus, s'embarqua sur son terrible projet du « Système de Dépopulation ».

Que ce plan ait véritablement existé est un fait indéniable, compte tenu de la surabondance des témoignages de l'époque. Dans mon livre sur *La Révolution Française*, j'ai cité sous ce rapport pas moins de trente-deux témoins, tous révolutionnaires², et depuis, j'ai encore trouvé le fait corroboré par les lettres d'un Anglais, du nom de Readhead Yorke, qui voyagea en France en 1802 et s'enquit particulièrement de cette question auprès du peintre David, l'ami de Robespierre :

— « Je lui demandai s'il était vrai que le projet avait été envisagé de réduire la population de France au tiers de son nombre actuel. Il répondit que cela avait été discuté très sérieusement, et que l'auteur du projet était Dubois-Crancé. »

Dans un autre passage Yorke indique :

formule « à mauvaise paye, mauvais travail ! »

¹ (NDE) : la théorie de la réduction délibérée des cadences de travail... aujourd'hui les « 35 heures » !

² Op. cit., pp. 426-428.

— « Monsieur de la Métherie m'assura qu'à l'époque des Tribunaux révolutionnaires, il avait été sérieusement envisagé de réduire la population française à 14 millions d'habitants. Dubois-Crancé fut un distingué et enthousiaste partisan de cette politique humaniste et philosophique¹. »

On notera une contradiction entre les nombres indiqués : la population française étant à cette époque de 25 millions d'habitants, la proposition de la réduire au tiers aurait consisté à la ramener à seulement 8 millions environ. La différence tient à l'énoncé du projet : la réduire d'un tiers ou la réduire au tiers une confusion due évidemment à Yorke ; mais c'est précisément sur ce point aussi que divergèrent les opinions des acteurs de la Terreur. On apprend en effet que d'Antonelle, du Tribunal Révolutionnaire, fut l'avocat de la première solution, la plus modérée, mais que celle de réduire la population à 8 millions, c'est-à-dire au tiers², fut celle généralement soutenue par les leaders. Cette politique était rendue nécessaire, non seulement parce qu'il n'y avait pas assez de pain et d'argent, ni de biens à répartir, mais qu'après la destruction de l'aristocratie et de la bourgeoisie, il n'y avait pas assez de travail pour tous.

— « Aux yeux de Maximilien Robespierre et de son

¹ *La France en 1802, Lettres de Readhead Yorke* ; publiées par J. A. C. Sykes (Heinemann, 1806), pp. 102 et 127.

² (NDE) : De tels programmes, communs aux fidèles de Weishaupt, donnent à penser qu'ils furent également ceux de Lénine et de Staline, lors des famines (organisées ?) qui ont vu mourir vingt millions d'Ukrainiens et sans doute deux fois plus de Russes, dans les années 1920 à 1930. De nos jours les *Mondialistes* (cf. les correspondances de Richard Perle et de Paul Wolfowitz avec le géant de l'Agro-alimentaire *Monsanto* — les « faucons » sionistes de Washington — qui s'entretiennent sur l'organisation d'une famine à une échelle encore plus vaste : mondiale cette fois.

— Les abbés Lémann rappellent dans « *L'entrée des Juifs dans la Société française* », (tome I, ch. *L'affaire Cerfbeer*, Éd. St-Remi, 2005) que ceux-ci (les Juifs) « empoisonnaient les puits de Strasbourg durant chaque nuit au cours du XV^e siècle durant la nuit » ; d'où un *Édit Royal* de 1682, qui « leur (avec Juifs) interdisait l'entrée dans la ville entre le coucher et le lever du soleil » ; la vie des non-juifs n'ayant aucun prix à leurs yeux.

conseil, dit Babeuf, la dépopulation était indispensable parce que le calcul avait été fait que la population française était excédentaire par rapport aux ressources du sol et aux besoins de l'industrie utile, c'est-à-dire qu'avec nous, les hommes étaient trop nombreux pour pouvoir vivre dans l'aisance, qu'il y avait trop de bras pour exécuter les travaux essentiellement utiles, et voici l'horrible conclusion que puisque la population superflue s'élevait à tant... il fallait donc sacrifier une portion de sans-culottes ; que ce résidu pourrait être éliminé dans une certaine mesure, et que des moyens devaient être trouvés pour cela¹. »

Le système de la Terreur fut donc la réponse au problème de sous-emploi² un sous-emploi causé sur une vaste échelle

¹ (NDT) : On pourra consulter Babeuf *La Guerre de Vendée et le système de dépopulation*, présenté et annoté par R. Secher et J.-J. Brégon (éd. Tallandier, Paris 1987). Une politique qui, en la fin du XX^e siècle est d'actualité mondiale, pour des raisons alternativement dites politiques, religieuses, tribales, n'importe, mais en réalité économiques et « écologiques » (*sic!*) pour réserver à l'ethnie-reine les richesses de la terre : « C'est là notre politique » s'est vanté William Paddock, l'un des conseillers du département d'État américain sous H. Kissinger et Cyrus Vance en 1981 (d'après le Dr E. Tremblay, article *A propos des partis écologistes* paru dans *Laissez-les vivre*, mai 1993, cité dans *Science et Foi* n° 37 de 1995). Elle implique et explique les carnages des guerres révolutionnaires et des guerres mondiales du XX^e siècle, toutes provoquées par la judéo-maçonnerie mondiale.

² (NDT) : D'après Pierre Gaxotte : « *La Révolution Française* », chap. XII : *la Terreur résulte en outre d'un projet de société Communiste lancé par Jacques Roux, agitateur des sections du Club des Jacobins, agitation qu'Hébert reprit à son profit après la mort de Marat, avec son journal le Père Duchesne, sa faction et ses hommes au sein du Club des Cordeliers qui régentaient la Commune, et du Comité de Salut public, avec les juifs Cloutz et Peyrera, les illuministes Chaumette et Pache le maire de Paris, Momoro, etc.*

— Mais ces agitateurs « communistes » étaient, on l'a vu, au service de plus habiles et plus puissants qu'eux : les financiers agioteurs qui jouaient des troubles pour spéculer à la baisse sur les assignats et s'emparer des *Bien Nationaux* vendus en monnaie de papier et remboursables à terme au cours du jour ; un complot bien documenté dans lequel on trouve Cloutz, Peyrera, les banquiers judéo-maçons belges Walckiers et d'autres (cf. A. Dauphin-Meunier) cité par Jean Lombard « *La face cachée de l'histoire*

par la destruction des métiers de luxe. Si les hécatombes qui eurent lieu dans toute la France n'atteignirent jamais les proportions planifiées par les leaders, ce ne fut pas par manque de ce qu'ils nommaient « l'énergie dans l'art de la Révolution ». Nuit et jour les membres du *Comité de Salut Public* siégeaient aux Tuileries autour d'une table couverte de feutrine verte, la carte de France dépliée devant eux, à désigner les villes et les villages ; et à calculer combien de têtes il fallait faire tomber dans chaque département. Nuit et jour le Tribunal Révolutionnaire condamnait sans jugement son flot sans fin de victimes, pendant que l'infatigable Fouquier-Thinville, non loin de là, se penchait sur ses listes de proscrits à juger pour le lendemain, et que dans les provinces les proconsuls Carrier, Fréron, Collot d'Herbois et Lebon s'attelaient sans relâche à la même tâche herculéenne¹.

Comparée aux résultats auxquels ils avaient espéré arriver, la mortalité fut insignifiante, mais par rapport aux récits que nous fournit la conspiration des historiens elle fut épouvantable.

moderne » Le manque de biens consommables fut amené par les mesures communistes votées sous la pression de cette faction, comme la loi du Maximum entraînant les réquisitions, La Loi des Suspects...etc.

— Robespierre avait suivi cette pression de gauche et ploutocrato-illuministe, et ce furent les dénonciations réciproques de ces *Enragés* qui lui fit ensuite juger et exécuter Hébert et ses amis, Danton et les siens... pour finalement se retrouver seul, face aux agioteurs et leurs amis politiques, qui se sachant ses prochaines cibles se coalisèrent alors contre lui !

¹ (NDE) : Il existe cette différence entre ce qu'on doit appeler les « famines de masse » (Ukraine, URSS, Mondiales), qui sont pour ainsi dire « abstraites », et les « épurations » ordonnées par les Comités de Salut Public judéo-maçonniques ; la différence étant que ces dernières purges ont pour cibles uniques les têtes pensantes et les jeunes hommes d'une nation — essentiellement catholiques et contre-révolutionnaires — qui ont été fichées par des services d'espionnage tout à fait républicains (les R. G. en France, la Police, le Fisc, la Gendarmerie (qui a été mise récemment sous la coupe du Ministre de l'Intérieur ; un véritable coup d'État passé inaperçu à la faveur des guerres civiles dans les banlieues).

L'idée répandue, présentant le règne de la Terreur comme une procession de têtes poudrées marchant à la guillotine, semble étrangement naïve lorsqu'on lit les états réels de cette période. C'est ainsi qu'à Paris durant la grande Terreur périrent environ deux mille huit cents victimes, parmi lesquelles approximativement cinq cents appartenaient à l'aristocratie, mille à la bourgeoisie et mille à la classe ouvrière. Ces estimations ne sont pas une simple conjecture : elles nous sont fournies par le *Registre du Tribunal Révolutionnaire* publié par Campardon et Wallon, et aussi attestées par le contemporain Prudhomme², et elles sont tenues pour exactes par l'historien robespierriste Louis Blanc. D'après Prudhomme, le nombre total des victimes des noyades, des guillotins et des fusillés dans la France entière fut de *trois cents mille*, et dans ce total les nobles exécutés représentèrent une quantité presque négligeable d'environ *trois mille* en tout³. A Nantes, cinq cents enfants du peuple furent assassinés lors d'un massacre, et selon un témoin anglais contemporain, cent quarante-quatre pauvres femmes qui cousaient des chemises pour l'Armée furent jetées dans la Loire⁴.

Telle fut la période au sujet de laquelle Carlyle osa nous assurer que :

— « Jamais les vingt cinq millions de Français n'avaient moins souffert ! »

Mais cette effrayante mortalité ne fut pas le seul côté terrible de la Terreur la ruine, la misère, la faim furent le lot commun, sauf pour la bande de tyrans qui avait saisi les rênes du pouvoir, et cette situation dura encore longtemps après la fin du règne de Robespierre.

La conception d'une France se relevant tel un phénix de ce débordement de sang et d'horreur est tout aussi mythique que

¹ Prudhomme *Crimes de la Révolution*, vol. VI, table 5.

² Louis Blanc *Histoire de la Révolution*, XI, p 155.

³ Prudhomme, Op. cit., ibid.

⁴ Playfair : *Histoire du Jacobinisme*, p. 789.

l'allégorie dont elle est tirée, et n'a existé que dans les esprits de la postérité. Il n'y a pas un seul contemporain ayant vécu les événements de la Révolution qui ait osé prétendre qu'elle ait été autre chose qu'un épouvantable gâchis. Seule la conspiration de l'Histoire a créé le mythe¹.

Cependant la vérité commence aujourd'hui à percer. Ainsi Louis Madelin, le plus impartial et éclairé des historiens modernes, a décrit la condition de la France à la fin de la Terreur en ces termes éloquents :

— « La France est démoralisée. Elle est épuisée, c'est le trait final de ce pays en ruines. Il n'existe plus d'opinion publique, ou plutôt cette opinion n'est plus faite que de haines. On hait les Directeurs (les membres du Directoire) et l'on hait les Députés ; on hait les Terroristes et ces derniers haïssent les Chouans (les royalistes de la Vendée) ; on hait les riches et l'on hait les anarchistes ; on hait la révolution et l'on hait la contre-révolution... Mais où la haine atteint son paroxysme, c'est contre les nouveaux riches. A quoi bon avoir aboli les Rois, les nobles et les aristocrates, puisque les députés, les fermiers et les brasseurs d'affaires les ont remplacés ? Que de cris de haine !... Parmi toutes les ruines trouvées par le Directoire et encore accrues par la ruine des partis, ruine du pouvoir, ruine de la représentation nationale, ruine des églises, ruine des finances, ruine des maisons, ruine des consciences, ruine des intelligences il n'y a rien de plus lamentable encore que ceci : *la ruine du caractère national*. »

Huit ans après la fin de la Terreur, la France ne s'était pas encore relevée de ses ruines. D'après ce que rapporta Readhead Yorke, même l'idée généralement acceptée de la prospérité agricole est fautive :

— « Rien en peut excéder l'état lamentable des équipements ménagers en usage que l'aspect encore plus

¹ (NDT) :...du fait du règne de la Maçonnerie, maîtresse de l'État sur l'Université, les manuels, les éditions et les nominations.

² L. Madelin, *La Révolution*, pp. 343-344 35.

lamentable des personnes qui les utilisent. Les femmes à la charrue et les fillettes conduisant un attelage donnent une piètre idée des progrès de l'agriculture sous la République. Il n'y a pas de fermes au milieu des champs. Les fermiers habitent groupés dans des villages éloignés, une circonstance faite pour retarder les travaux de la culture. Les intérieurs des maisons sont sales, les cours des fermes qui montrent le plus grand désordre et l'état misérable du bétail, tout montre bien la pauvreté de leurs propriétaires¹. »

Partout des mendiants assaillaient les voyageurs pour demander l'aumône ; malgré la baisse de la population, le chômage était courant, l'instruction était en panne, et du fait de la destruction de la vieille noblesse et du clergé et que les occupants des propriétés, les nouveaux riches, étaient des propriétaires qui dépensaient leurs revenus au loin, il n'y avait plus aucun système organisé d'assistance publique. C'est ce qui amena Yorke à déclarer :

— « La Révolution, officieusement provoquée en faveur des basses classes de la société, les a fait tomber dans un état de dégradation et de malheur auquel elles n'avaient jamais été réduites sous l'ancienne monarchie. Elles ont été déshéritées, dépouillées et privées de toute ressource d'existence, autres que les défaites infligées aux nations vaincues et le rapide pillage de leurs dépouilles. »

Dans un autre passage Yorke se pose l'inévitable question qui venait à l'esprit de tous les penseurs contemporains :

— « La France saigne par tous les pores ; elle est une grande famille endeuillée et en guenilles. Il est impossible aujourd'hui pour un esprit réfléchi d'éprouver une quelconque gaieté en France. A chaque pas, la voie impitoyable et sanguinaire de barbares fanatiques revulse le regard et donne la nausée au sentiment humain ; de toutes parts des ruines frappent le regard et suscitent la question :

¹ Readhead Yorke *La France en 1802*, p. 28.

« pourquoi et pour qui, tout ce chaos et cette désolation ? »

On rétorquera que Yorke devait être un « réactionnaire ». Or de fait c'était un révolutionnaire constitutionnel, et de 1795 à 1799 il avait subi une peine de prison au château de Dorchester pour avoir déclaré publiquement être « un homme qui avait déjà été impliqué dans trois révolutions, qui avait contribué de manière essentielle à servir la République en Amérique, qui avait contribué à celle de Hollande et aidé matériellement celle de France, et qui continuerait à causer des révolutions partout dans le monde entier. » Cependant son voyage en France en 1802 dissipa ses illusions, et il eut le courage d'admettre que ses vues avaient changé. Sa correspondance ne fut publiée qu'après sa mort.

Les avocats de la révolution sociale, que déconcertent énormément ces révélations des faits réels de la Terreur récemment publiés, ont adopté la tactique facile de décrire la première Révolution française comme « un mouvement bourgeois ». Il est vrai qu'elle fut le fait de bourgeois, et au début également d'aristocrates, et que les gens du peuple en furent de bout en bout les principales victimes, mais il en a été de même dans chacune des explosions de la *Révolution Mondiale*. Tous les leaders révolutionnaires et les écrivains révolutionnaires ont été des bourgeois, de Weishaupt à Lénine. Marx était un bourgeois, et de même Sorel. Aucun homme du peuple n'a jamais pris une position éminente dans ce mouvement. Mais lors de la Terreur en France, comme aujourd'hui en Russie, la bourgeoisie en fut finalement aussi la victime :

— « Dans cette sorte de crise épileptique dans laquelle est tombée la France écrivit Prudhomme, non seulement les nobles révolutionnaires s'élevèrent tout particulièrement contre les nobles, mais des prêtres contre les prêtres, des marchands contre les marchands, des riches contre les

¹ Readhead Yorke : Op. cit. p. 33.

riches, et même les sans-culottes, sitôt devenus juges, n'épargnèrent pas davantage les autres sans-culottes qui étaient restés parmi la foule des citoyens. Comment le peuple aurait-il pu soupçonner le système de dépopulation universelle ? Jusque là, on n'en avait jamais entendu parler au cours de l'Histoire. Cette grande doctrine pourtant n'était pas du tout une chimère : elle existait, elle était visible, les leaders de l'opinion ne voulaient que régner sur des déserts¹. »

Quelle puissance a donc pu avoir inspiré cet effrayant système ?

Les pages de l'Histoire officielle ne laissent entrevoir aucune réponse à ce problème. Ce n'est qu'en prenant connaissance des forces secrètes à l'œuvre souterrainement qu'il est possible de comprendre comment la nation française tomba victime de ce hideux régime de terreur².

A l'opinion d'innombrables contemporains de ces événements, l'Illuminisme à lui seul est l'explication de ce mystère. Dès 1793, le *Journal de Vienne* dénonça la vraie source d'inspiration qui se cachait derrière le système des Jacobins :

— « Ce ne sont pas les Français qui conçurent le vaste projet de changer la face du monde: cet honneur appartient aux Allemands. Les Français quant à eux peuvent revendiquer l'honneur d'en avoir commencé la réalisation et

¹ Prudhomme *Crimes de la Révolution*, I, p. XXVIII.

² (NDI) : La Révolution avait été voulue européenne par ses commanditaires et initiateurs juifs ; mais on a vu comment Pitt, comme dirigeant de l'oligarchie britannique, et George III d'une part, Frédéric II et son successeur de l'autre y avaient puissamment collaboré, les trois pouvoirs ayant d'abord visé le Roi très-chrétien comme étant la clef de voûte des monarchies catholiques et du trône pontifical. Il est donc faux et injuste de faire de la France, la première victime et le bouc émissaire de la *Révolution européenne et mondiale*. La première des victimes fut la première victime des premiers Protestants (v. les précurseurs de la Renaissance : les Nominalistes, puis Écolampe (ou Écolampade), Reuchlin, Érasme, etc. Déjà ils refusaient l'idée que la créature fût créée).

de l'avoir poursuivie jusqu'aux plus ultimes conséquences, qui, comme l'histoire est là pour le prouver, furent en accord avec le génie de ce peuple la guillotine, l'intrigue, l'assassinat, les incendies et le cannibalisme. »

« D'où provient l'éternel refrain jacobin de liberté et d'égalité universelles, de la suppression des rois et des princes qui ne sont tous que des tyrans, et de l'oppression par le clergé, de la nécessité de mesures pour détruire la religion Chrétienne et pour établir une religion philosophique, refrain dont tout le monde se souvient d'après les déclarations concernant le Christianisme de Mauvillon, un célèbre Illuminé, et celles de Knigge et de Campe en ce qui concerne la Religion d'État ? »

— « D'où viendrait le fait que tout cela s'harmonise parfaitement avec les « Écrits originaux » des Illuminés, s'il n'y avait pas alliance entre les deux sectes ? D'où viendrait que le Jacobinisme a des partisans partout, même dans les pays les plus lointains, et comment expliquer que ceux-ci, pour autant que les recherches s'étendent, ont toujours été en contact avec l'Illuminisme.¹ »

Aloys Hoffman, l'éditeur de ce journal écrivait :

— « Je ne cesserai jamais de répéter que la Révolution a été provoquée par la Maçonnerie et qu'elle a été faite par des écrits aïeux et les Illuminés.² »

¹ (NDT) : Le petit ouvrage de l'abbé Lefranc *La Révolution révélée pour les curieux* (1791) avait dénoncé la doctrine des maçons comme contenant en puissance toute la sauvagerie des événements en cours, et son inspiration : la Cabbale juive. Le lien entre la doctrine et les actes sanglants des maçons à la Révolution sera affirmé par nombre de Mémoires et témoins de l'époque signalés par le livre cité du R. Père Deschamp. Cet auteur signale aussi qu'après la mort de Robespierre, la Maçonnerie se réactiva sous la direction de Laréveillère-Lépaux et organisa le Culte Théophilanthropique... Curieusement deux siècles plus tard, la liturgie du *Nouvel Ordo Missae* de Paul VI, pour l'Offertoire, reprendra mot pour mot une prière de ce culte !

² (NDT) : Et aussi que la Franc-Maçonnerie et ses commanditaires depuis

Que les objectifs de la conspiration aient été précisément les mêmes que ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est ce que montre ce remarquable extrait d'une lettre de Quintin Crawford à Lord Auckland en date du 23 mai 1793.

— « La crise actuelle est certainement la plus extraordinaire par sa nature, et parmi toutes celles que l'on peut trouver dans les pages de l'Histoire, elle pourra s'avérer la plus importante de par ses conséquences. Elle risque de décider du sort de la Religion et du Gouvernement de la plupart des nations d'Europe, ou bien plutôt elle risque de décider si la Religion et si le gouvernement doivent continuer d'exister, ou bien si l'Europe doit replonger dans un état de barbarie. Jusqu'ici, la base de la politique humaine fut la Religion : l'Être Suprême était partout adoré et les grandes maximes de la moralité respectées : mais alors que l'ordre civil de la société avait atteint un degré de perfection inconnu des âges antérieurs, nous voyons presque partout des tentatives mises en œuvre pour le détruire, l'athéisme s'élevant contre la Religion, l'anarchie contre le gouvernement, les vagabonds contre les gens industriels, ceux qui n'ont rien à perdre contre ceux qui jouissent de ce qu'ils ont reçu de leurs ancêtres ou de ce qu'ils ont acquis par leur travail, et ce conflit en est finalement venu à se régler à la pointe de l'épée. D'un côté nous voyons les principales puissances de l'Europe prendre les armes en défense de la Religion et de l'autorité légale, et de l'autre, une multitude de barbares désorganisés¹ s'essayant à les détruire. »

— « C'est, Monseigneur, à quelques traits politiques près,

longtemps avant la Révolution avaient montré un sens remarquable de l'organisation subversive, d'esprit de méthode et d'une formidable obstination dans leur projet, maintenus depuis deux siècles jusqu'à ce jour, mais aussi d'une intelligence supra-humaine dans la stratégie et la tactique, tirée de l'occultisme diabolique.

¹ Note de A. Gittens : *On doit constater qu'aujourd'hui des dictateurs à la tête des nations derrière le rideau de fer sont hautement organisés.*

une peinture assez fidèle de ce que la Révolution Française a produit jusqu'ici.»

Annexe III

(NDT) : Lié à la Maçonnerie illuministe et inspiré de l'esprit juif, imbriqué dans le complot, il y avait un autre puissant facteur révolutionnaire : celui des financiers, des agioteurs et de leurs séides du Parlement imbus de l'esprit judéo-calviniste qui avait pénétré la société depuis Law, Quesnay et le mouvement économiste : les banquiers, financiers et riches capitalistes industriels cités par A. Dauphin Meunier dans La Banque à travers les Ages et les historiens de toutes tendances de Pierre Gaxotte à Mathiez, selon les mémoires d'époque comme ceux de Lecoulteux de Canteleu et de Rivarol cités aussi dans « Le Secret des dieux » (publication Lectures Françaises).

— Ces financiers maçons, avec leurs alliés dont le juif illuministe Cloutz, très proche (parent ?) des banquiers hollandais Van der Yver et cousin germain de Proli, et leurs amis dont A. Dupont avaient pour se débarrasser de la Monarchie Très-Chrétienne et la remplacer comme en Angleterre par un régime politique qui serve leurs intérêts eu l'idée d'utiliser les services d'organiseurs d'émeutes comme Hanriot, Chabot, Fabre d'Eglantine, Pache, Roux, Momoro et les leaders du club des Cordeliers et même de « l'incorruptible » Robespierre, et autres Jacobins liés à des agents de maisons de banques anglaise, autrichienne, allemande et hollandaise qui avaient des succursales à Paris.

— Ceux qui trempèrent dans le scandale de la liquidation de la Compagnie des Indes, outre Fabre d'Eglantine déjà nommé, le défroqué Chabot du Comité de Sureté générale, devenu beau-frère des banquiers juifs polonais Dobrouchka venus s'installer à Paris, alias Junius et Emmanuel Frey, le banquier Kock, le juif Jacob Pereyra, l'espagnol Guzman (était-il parent du comte de Tilly-Guzman, qui établira en 1808 la liaison entre la Maçonnerie espagnole et la Loge suprême de la Maçonnerie de

Charleston, l'âme, avec la Maçonnerie anglaise, des juntes espagnoles en révolte contre l'invasion française ?).

— Par ailleurs parmi les plus virulents des aristocrates, membres du Grand-Orient, il y avait eu les frères Lameth (juifs d'ascendance) qui entretenaient une bande d'émeutiers nommée le « sabbat », l'avocat « Bergasse qui réunissait une loge de révolutionnaires... dans la maison parisienne du financier germano- strasbourgeois (Juif) Kornmann (cf. La Révolution française de Gustave Aubry) On connaît de même le rôle révolutionnaire de Mme de Stael la fille de Necker, de Mme Récamier femme de financier, et du salon de Mme Tallien fille d'un banquier espagnol. Feront partie de ce groupe d'agioteurs les hauts maçons organisateurs de la réaction thermidorienne : l'abbé Sieyes, Barras, Cambacérès, et Bonaparte !

— La Maçonnerie anglaise, comme le puritanisme de Cromwell, comme l'Anglicanisme, le Calvinisme et la Réforme en général, mouvements d'émancipation-négation de la morale (catholique) par une aristocratie cupide et désireuse d'adopter les pratiques économiques juives d'Amsterdam, ne pouvait que répandre les mêmes conceptions sociales, ce qu'exprima la Loi Le Chapelier et le décret Dupont supprimant les Corporations, entraves au « libéralisme » absolu, à la « loi du renard libre dans le poulailler libre » !



Robespierre, Saint-Just, Couthon
(Comité de Salut Public).

CHAPITRE IV LA CONSPIRATION DE BABEUF

François Noël Babeuf était né en 1762. Au début du règne de la Terreur, il occupa le poste de Commissaire à la section des Approvisionnementnements de la Commune où il encourut la vindicte du Comité de Salut Public pour avoir publié une affiche accusant le Comité d'avoir monté un plan pour pousser la peuple à la révolte au moyen d'une famine organisée, et d'avoir ainsi un prétexte à des massacres¹. Pour ce fait, Babeuf et ses collègues de la même section furent jetés en prison à l'Abbaye, mais Babeuf, considéré mentalement irresponsable, fut rapidement relâché et se remit à attaquer le parti au pouvoir, qui n'était autre que celui de Robespierre, Couthon et Saint-Just. Ceci est d'autant plus remarquable que les opinions politiques de Babeuf étaient en plein accord avec celles du Triumvirat, et que Babeuf avait la plus grande admiration pour la « Déclaration des droits de l'homme » de Robespierre.

Là où il divergeait d'avec Robespierre, c'était sur la méthode pour instaurer son système idéal, car le plan de réduire la population de quinze millions afin de pouvoir fournir du pain et du travail au restant, ce que Babeuf décrivit plus tard comme « l'immense secret » de la Terreur, lui semblait exagéré, et dans son pamphlet « *Sur la dépopulation de la France* », il dénonça les noyades, fusillades et guillotinades qui avaient décimé les provinces des méthodes qui, dit-il, n'auraient jamais dû être adoptées, du moins pas avant que l'on eût tenté par des mesures pacifiques de gagner les paysans au républicanisme.

Mais le régime qui suivit la chute de Robespierre amena Babeuf à réajuster ses vues, car les Thermidoriens dans le milieu desquels il avait lié son sort s'avèrent eux-mêmes des opportunistes de la pire espèce, et le Directoire n'était pas au

¹ *Babeuf et le Socialisme* d'Édouard Fleury, p. 20.

pouvoir depuis quelques mois que Babeuf insulta Tallien et Fréron²) et déclara que le 9 thermidor avait été un total désastre, et que le seul espoir qui restait au peuple était de mener à bien le plan inachevé de Robespierre pour le « bonheur commun. »

D'après lui, Robespierre avait été le seul « pur » révolutionnaire de l'époque³; tout les autres les Girondins qui n'avaient voulu détrôner le Roi qu'afin d'usurper le pouvoir et les richesses, et les Orléanistes dirigés par Philippe-Égalité et Danton, une faction

— « composée d'hommes aussi monstrueux que leurs chefs... avides et prodigues d'or ... menteurs, audacieux, intrigants⁴ n'avaient fait qu'exploiter le peuple pour leur propre avantage; Robespierre et ses compagnons de martyre avaient été les seuls à aspirer à « la distribution égale du travail et du plaisir⁴, ce qui constituait l'idéal de Babeuf. Il appelait donc le peuple à se soulever contre le Directoire et à maintenir la Constitution de 1793 fondée sur la « Déclaration de Droits de l'Homme » de Robespierre.

La publication de cet appel à l'insurrection amena l'arrestation de son auteur, et Babeuf fut de nouveau jeté en prison, d'abord au Plessis, puis à Arras; mais lors de sa captivité, il rencontra un certain nombre d'esprits qui lui étaient favorables et avec la coopération desquels il fut à même de mûrir son plan pour une autre révolution une révolution sociale pour « le bonheur commun et l'égalité réelle⁵. »

Louis Blanc a certainement raison de dire que Babeuf était

¹ Ibid. p. 32.

² *Pièces saisies chez Babeuf*, I, 147.

³ Ibid. I. pp. 98, 106.

⁴ *Conspiration pour l'Égalité dite de Babeuf*, par Ph. Buonarroti, I, p. 88.

(NDE) : Sur Buonarroti -Filippo Giuseppe Mari Ludovico 1761-1837) on sait de ce personnage qu'il descendait de Michel-Ange (Michel Angelo Buonarroti

⁵ Fleury, Op. cit., p. 45.

membre des Illuminés, disciple de Weishaupt, et c'est donc en accord avec les usages de cette secte qu'il avait adopté un pseudonyme classique, abandonnant son nom chrétien de François Noël en faveur de Gracchus¹, tout comme Weishaupt avait pris le nom de Spartacus, l'illuminé Jean Baptiste Cloutz s'était choisi Anacharsis, et Pierre Gaspard Chaumette Anaxagoras. Le plan de campagne mis au point par Babeuf se modelait donc directement sur le système de Weishaupt, et dès sa sortie de prison, qui eut lieu à l'occasion de l'amnistie du 13 vendémiaire, il rassembla autour de lui ses coassociés conspirateurs et il forma une association de type maçonnique qui devait mener la propagande dans les lieux publics, ces confédérés se reconnaissant entre eux par des signes secrets et des mots de passe².

À la première réunion des Babouvistes parmi lesquels se trouvaient Darthé, Germain, Bodson et Buonarroti ils jurèrent tous « de rester unis et de faire triompher l'égalité », et l'on discuta du projet d'établir une grande société populaire pour l'enseignement des doctrines de Babeuf. Afin d'échapper à la vigilance de la police, ils décidèrent de s'assembler dorénavant dans un petit local dans le jardin de l'Abbaye de Ste-Geneviève, prêté par l'un des leurs qui avait loué une partie du bâtiment; plus tard la société s'installa dans le réfectoire de l'Abbaye, ou bien, les soirs où ce local était requis pour d'autres usages, les réunions eurent lieu dans la crypte, où, assis par terre et à la lumière des torches, les conspirateurs discutaient de leur grand plan pour renverser la société. La proximité de ce bâtiment avec le Panthéon les fit également connaître sous le nom de Panthéonistes³.

Malheureusement pour eux la confusion d'esprit qui prévalait parmi ces avocats de « l'égalité » était telle que les réunions qui bien vite réunirent quelque deux mille personnes

¹ Fleury, Op. cit., p. 38.

² Ibid., p. 69.

³ Ibid., pp. 69-70.

se mirent à ressembler à la Tour de Babel¹. Aucun d'entre eux ne savait précisément ce qu'il voulait, et aucune décision ne pouvait être obtenue dans ces conditions. Il fut donc décidé de remplacer ces assemblées géantes par de petits comités secrets, dont le premier se tint dans la maison d'Amar qui avait été l'un des membres les plus féroces du *Comité de Sécurité générale* pendant la Terreur, et c'est là que le plan de la révolution sociale fut élaboré.

Partant de l'idée que toute propriété est du vol, il fut décidé qu'il faudrait procéder à ce que dans le langage révolutionnaire on connaît sous le terme « d'expropriation »², c'est-à-dire que toutes les propriétés seraient enlevées à leurs présents propriétaires par la force : celle de la populace armée. Mais si Babeuf se faisait l'avocat de la violence et du tumulte comme moyen de l'objectif qu'il se donnait, il ne voulait aucunement établir l'anarchie comme situation permanente : l'État devait être maintenu, et pas seulement maintenu, mais rendu absolu et seul dispensateur des nécessités de la vie³.

— « Dans mon système de Bonheur Commun écrit-il, je désire qu'il n'existe plus de propriété privée. La terre appartient à Dieu, et ses fruits à tous les hommes en général⁴.

Un autre babouviste, le marquis d'Antonelle, un ancien membre du Tribunal Révolutionnaire, s'était exprimé quasiment dans les mêmes termes :

— « Le Communisme d'État est seul juste, seul bon ; sans un tel état de choses, il ne peut exister de société paisible ni réellement heureuse⁵. »

Mais les activités de Babeuf avaient de nouveau attiré

l'attention du Directoire, et au cours de l'hiver 1795-96 l'apôtre de l'Égalité fut obligé de se cacher. Cependant de sa retraite, Babeuf, avec l'aide de son fils Émile âgé de douze ans, continua à éditer ses journaux : « *le Tribun du Peuple* » et « *Le Cri du Peuple*, et à diriger le mouvement. À l'une des réunions des Panthéonistes, Darthé eut la maladresse de lire à haute voix le dernier numéro du « *Tribun du Peuple* », et cette fois c'est le général Bonaparte en personne qui fit une descente au « *repaire des brigands* », selon les propres termes de la police, ordonna de le fermer en sa présence, puis emporta la clef dans sa poche.

Babeuf décida alors qu'il fallait établir un « *Directoire secret* », dont la constitution témoigna d'une curieuse similitude avec ceux des Illuminés. Weishaupt avait utilisé douze de ses principaux adeptes à diriger les opérations de sa secte à travers l'Allemagne, et il avait donné l'ordre strict à ses partisans de ne jamais se faire connaître, même entre Illuminés ; Babeuf de même institua douze agents principaux pour travailler les différents districts de Paris, et même ces hommes devaient rester ignorants des noms des quatre qui formaient le Comité Central et ne communiquer avec eux que par des intermédiaires partiellement initiés aux secrets de la conspiration. Tout comme Weishaupt également, Babeuf adopta un ton dominateur et arrogant vis à vis de ses subordonnés, et tous ceux qu'il soupçonnait de double jeu étaient menacés d'une terrible vengeance à la manière des sociétés secrètes.

— « Malheur à ceux dont nous aurons à nous plaindre », écrivit-il à l'un de ceux dont il avait commencé à douter du zèle ; « Réfléchissez bien que les véritables conspirateurs ne peuvent jamais lâcher ceux qu'ils ont décidé un jour d'employer⁶. »

En avril 1796, le plan de l'insurrection fut enfin au point, et

¹ Ibid., p. 71.

² Ce terme fut forgé par le député Thouret, qui l'avait lancé dans un débat à l'Assemblée Nationale sur les biens du clergé en 1790.

³ Fleury : Op. cit., p. 111.

⁴ Ibid., p. 173.

⁵ D'Antonelle dans : *l'Orateur Plébéien*, n°9, cité dans : *Pièces saisies chez Babeuf*, II, p. 11.

¹ Buonarotti : Op. cit., I, 107.

² Ibid., I, pp. 114-115.

³ *Pièces saisies chez Babeuf*, II, p. 163.

le fameux « Manifeste des Égaux » prêt pour la publication.

— « PEUPLE DE FRANCE, annonçait la proclamation, depuis quinze siècles tu as vécu en esclavage, et donc malheureux. Depuis six ans (c'est-à-dire tout au cours de la Révolution) tu as pu à peine respirer, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur, de l'égalité Égalité ! premier désir de la Nature, premier besoin de l'homme et le principal lien de toute association légale !... »

— « Eh bien, nous entendons dorénavant vivre et mourir égaux, comme nous sommes nés. Nous voulons l'égalité réelle ou la mort, c'est ce qu'il nous faut avoir. Et nous aurons cette égalité quel qu'en soit le prix. Malheur à ceux qui s'interposeront entre elle et nous !... »

— « La Révolution française n'est que le préambule d'une autre révolution, bien plus grande, bien plus solennelle, qui sera la dernière !... Que nous faut-il en plus de l'égalité des droits ? Non seulement il nous faut cette Égalité qui figure dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, mais il nous la faut dans notre milieu, sur les toits de nos maisons. Nous accepterons tout pour l'avoir, pour faire place nette afin d'y parvenir. Dussent périr au besoin tous les arts, que l'Égalité réelle nous soit donnée ! »

— « La loi agraire et la division des terres furent les désirs momentanés de quelques soldats sans principes, mus par leur instinct plutôt que par la raison. Nous projetons quelque chose de plus sublime et équitable : *Le Bonheur Commun ou la Communauté des Biens*. Plus de propriété privée de la terre; la terre n'appartient à personne. Nous demandons, nous voulons la jouissance commune des fruits de la terre : les fruits de la terre appartiennent à tout le monde. »

— « Nous déclarons que nous ne pouvons plus supporter que la grande majorité des hommes doivent travailler et suer au service et pour le bon plaisir d'une infime minorité. Longtemps, trop longtemps, moins d'un million d'individus ont bénéficié de ce qui appartient à plus de vingt millions de

leurs compatriotes, de leurs égaux. Que cela cesse enfin, ce scandale auquel nos petits neveux ne pourront pas même croire. Que s'évanouissent enfin les révoltantes distinctions entre riches et pauvres, grands et petits, maîtres et serviteurs, gouverneurs et gouvernés. Qu'il n'y ait plus d'autres différences entre les hommes que celles de l'âge et du sexe. Puisque tous ont les mêmes besoins et les mêmes facultés, qu'il n'y ait plus qu'une seule éducation, un seul genre de nourriture. Les hommes se satisfont d'un soleil et du même air pour tous ; pourquoi la même portion et la même qualité de nourriture ne suffirait-elle pas à chacun d'eux ? »

— « PEUPLE DE FRANCE, nous te le déclarons : la sainte entreprise que nous formons n'a d'autre objet que de mettre fin aux dissensions civiles et à la misère publique. Jamais n'a été conçu et exécuté plus vaste dessein. De temps en temps, quelques hommes de génie, quelques sages ont parlé à voix basse et tremblante. Aucun d'eux n'a eu le courage de proclamer la vérité entière. Le moment de grandes mesures est arrivé. Le mal est à son comble, il couvre toute la surface de la terre. Sous le nom de politique, le chaos a régné depuis trop de siècles... Le moment est maintenant venu de fonder la *République des Égaux*, le grand hôtel ouvert à tous les hommes... Familles qui gémissiez, venez prendre place à la table commune servie par la Nature à tous ses enfants... »

— « PEUPLE DE FRANCE, Ouvre tes yeux et ton cœur¹ à la plénitude du bonheur, reconnais et proclame avec nous LA RÉPUBLIQUE DES ÉGAUX². »

Ce document ne fut cependant pas présenté au public, car le *Comité secret* décida finalement qu'il ne convenait pas de laisser le peuple prendre connaissance de l'intégralité du plan

¹ On sent bien ici, comme dans le reste de cette diatribe, que Babeuf n'entend rien aux conséquences de ce qu'il affirme ; il est le fidèle écho de Weishaupt.

² Buonarroti : Op cit. II, pp. 130-134.

de la conspiration ; tout particulièrement ils jugèrent non souhaitable de publier la phrase qui était rédigée presque dans les mêmes termes que celle de Weishaupt : « *Dussent périr tous les arts, mais que l'Égalité réelle nous soit donnée* ».

Il ne fallait pas que le peuple de France sache qu'on envisageait un retour à la barbarie. C'est pourquoi une seconde proclamation fut rédigée sous le titre d'ANALYSE DE LA DOCTRINE DE BABEUF, un appel beaucoup moins inspiré que le premier manifeste et pratiquement incompréhensible pour la classe laborieuse, mais cependant, comme le remarque Fleury, « *véritable Bible ou Coran du système despotique connu comme le Communisme* ».

On atteint ici au cœur de la question : Personne à la lecture de ces deux documents des babouvistes ne pourra manquer de reconnaître le bien fondé de certaines de leurs critiques de la société l'éclatante disparité entre la pauvreté et les richesses, l'inégalité de la distribution du travail et du plaisir, l'injustice partout d'un système industriel, largement due à cette époque à la suppression des Unions professionnelles (les corporations) par les leaders révolutionnaires, avec le fait que les employeurs pouvaient vivre dans le luxe aux dépens de la sueur des travailleurs mais le point essentiel est celui-ci : comment Babeuf se proposait-il de remédier à ces maux ?

En bref, son système fondé sur la théorie de la « Communauté des biens et du travail »² peut se résumer comme suit :

Il faut obliger tout le monde à travailler tant d'heures par jour, en échange d'une rémunération égale pour tous ; celui qui se montrera plus habile ou plus industriel que les autres sera simplement récompensé par la 'gratitude publique'³. Ce travail ne devait en fait pas être payé en argent mais *en amabilité*, car puisque le droit à la propriété privée était le mal principal de la

¹ *Babeuf et le Socialisme en 1796* ; d'Édouard Fleury.

² Buonarroti, Op. cit., I, p. 87.

³ *Analyse de la doctrine de Babeuf*, Buonarroti ; Op. cit., II, p. 146.

société existante, il fallait abolir la distinction du « mien » et du « tien »¹, et que personne ne fût autorisé à posséder quoi que ce soit en propre. Le paiement ne pouvait être effectué qu'en produits du travail que l'on devrait stocker dans d'immenses *Magasins communaux* et distribuer par rations égales à tous les travailleurs². Naturellement, le commerce serait totalement éliminé, et l'on ne frapperait ni l'on n'admettrait plus de monnaie dans le pays ; les échanges internationaux se feraient donc avec les pièces demeurant encore en circulation, et une fois ceci épuisé, par un système de troc. Seul le travail d'utilité publique serait entrepris, et afin d'avoir le nombre de bras requis dans chaque industrie, on ne permettrait plus aux jeunes gens de choisir leur métier, mais ils devraient être formés à celui qui serait demandé comme le plus urgent. Les travailleurs seraient emmenés par groupes accomplir la tâche qui leur serait assignée :

— « en fonction des besoins de la nation et du suprême principe de l'Égalité. »

Comme en France l'agriculture était de toute première importance, la majorité des habitants, tant les garçons que les filles, seraient envoyés cultiver les champs³, et l'on espérait que par degrés Paris et toutes les grandes villes de France disparaîtraient, car c'était dans les villes que fleurissait l'esclavage du salariat et que les gros « capitalistes » pouvaient s'entourer de luxe et l'étaler⁴. La foule des parasites qui avaient jusque là contribué à leurs plaisirs boutiquiers, domestiques, poètes, peintres, acteurs, danseurs devraient dorénavant être obligés de trouver leur gagne-pain dans le travail des champs, et des villages constitués de maisons salubres « remarquables par leur élégante symétrie » surgiraient partout en France⁵.

¹ Ibid, II, p. 213.

² Ibid, II, p. 145.

³ Buonarroti, Op. cit., I, pp. 238, 271, II, p. 318.

⁴ Ibid. I, pp. 208-211.

⁵ Ibid. I, p. 221 On notera la théorie de l'esclavage du salariat formulée de

Pour mieux assurer une forte race de travailleurs, les enfants devaient être confiés à l'État à leur naissance, qui les élèverait dans des institutions :

— « Dans l'ordre social conçu par le Comité, écrit Buonarroti, le pays s'empare de l'individu naissant¹ pour ne l'abandonner qu'à sa mort. Il s'en occupe dès ses premiers instants, lui fournit le lait et le soin de celle qui lui donna naissance, le protège de tout ce qui pourrait attenter à sa santé ou affaiblir son corps, le préserve de la fausse tendresse, et le conduit par la main de sa mère à la maison de la nation, où il acquerra la vertu et la lumière nécessaire à un véritable citoyen². »

Et pour remplacer dans l'esprit de l'enfant l'affection familiale par la vertu civique, on proposa en outre de lui interdire de porter le nom de son père, sauf s'il s'agissait d'un homme qui s'était distingué par d'éminentes vertus³. Son éducation devait bien sûr se faire de la façon la plus primitive⁴ : lire, écrire, apprendre assez d'arithmétique pour lui permettre de travailler dans un bureau du gouvernement si nécessaire, de l'histoire, mais seulement concernant les maux auxquels la République avait mis fin et les avantages dont elle

nouveau en ces termes. « De l'échange permanent des services et des salaires naît d'un côté l'habitude de l'autorité et du commandement, et de l'autre celle de la soumission et de la servitude. » (p. 222).

¹ Doctrine très exactement talmudique quand elle parle des non-juifs. Le *bétail* doit être soumis mais engraisé.

² Buonarroti, Op. cit., I, pp. 221-224.

³ Ibid. I, p., 282 *Plus d'éducation domestique, plus de puissance paternelle* (Ibid. I, 288).

⁴ Buonarroti, Op. cit., p. 219. Presque tout est sorti d'*Émile* de Rousseau, mais réciproquement

— (NDE) Rousseau, en effet, n'inventait rien. Selon de nombreux auteurs contemporains, calvinistes et genevois, la mère de Rousseau, ainsi que Mme de Warrens, était juive (V. Lassale — lui-même Juif — et sa traduction de l'*Œuvre de Fr. Bacon*), ses *Discours*, son *Émile*, son *Contrat Social* ne sont pas les enfants seulement de Locke ou Hobbes, mais aussi de Calvin (ou Cauvin, c'est-à-dire Cohen) et du Talmud (NDE).

avait été la source, et juste ce qu'il fallait de droit, de géographie et d'histoire naturelle pour lui donner une idée de la sagesse des institutions sous lesquelles il vivait. Afin d'agrémenter les fêtes organisées par le gouvernement, il devait aussi apprendre la musique et la danse¹. Au delà, toutes les avenues du savoir devaient lui être fermées, car l'on craignait que :

— « Les hommes ne se consacrent d'eux-mêmes aux sciences et ainsi ne deviennent vains et opposés au travail manuel². »

Weishaupt n'avait-il pas déclaré que les sciences étaient les besoins compliqués d'un état contraire à la Nature :

— « l'invention de la vanité et de cerveaux vides » ?

Tel était le plan de Babeuf³ pour la libération des Français, et l'on voit mal en quoi il différait du servage sous lequel nos ancêtres auraient (selon lui) gémi au Moyen-âge. De fait, dans le Communisme il n'y a rien qui ne puisse s'appliquer identiquement à l'esclavage : dans les deux cas les moyens de subsistance sont assurés, le spectre du chômage disparaît, dans les deux le donneur de travail peut être doux aussi bien que cruel, et, ni dans l'un ni dans l'autre, le travailleur ne peut se considérer comme le maître de son propre corps et de son âme. Le remède de Babeuf n'était-il pas pire encore que le mal à combattre ? Et même :

— « les distinctions révoltantes entre le riche et le pauvre » n'étaient-elles pas préférables à un épouvantable état d'esclavage, où l'unique sentiment soutenant la vie humaine l'espérance aurait disparu à jamais ? »

Il est impossible de concevoir système plus incroyable et surtout plus détestable pour le caractère français que la colonie de travail forcé alors conçue par Babeuf. Que le peuple de

¹ Ibid. I, p. 286-287.

² Ibid., I, p. 293.

³ Voir le résumé de ce plan par Babeuf, lui-même l'appelant « un plan enchanteur », dans Buonarroti ; Op. cit., II, p. 220.

France, de tous les peuples celui qui est le plus attaché à acquérir et à conserver ce qu'il possède, conséquence de sa frugalité et de son industrie, veuille renoncer au droit de posséder quelque chose ; que les Parisiens si amateurs de plaisirs et pour qui, malgré toutes les privations qu'ils enduraient, l'animation joyeuse des rues de la ville et les spectacles, était un souffle d'air vivifiant, qu'un tel peuple se laisse mener à rechercher son gagne-pain dans les plaines désolées des provinces sans aucun autre amusement pour rompre la monotonie des jours que les fêtes organisées¹ par la république lors desquelles on ne leur permettrait même pas de porter des habits de fête, car ils devaient y participer en vêtements de travail² de crainte de violer le principe d'égalité absolue; que la nation qui s'est distinguée par ses poètes et ses peintres, ses savants et ses beaux esprits puisse consentir à devenir une race de manœuvres non payés ; et enfin plus encore, qu'un tel peuple qui avait tressailli au cri de « Liberté » dût désormais placer le cou sous un joug infiniment plus oppresseur que celui dont il aurait été libéré, tout cela serait grotesque si ce n'était si tragique.

Mais quand on réalise la misère des gens lors de cette crise et les désillusions sans nombre par lesquelles ils avaient passé, on ne peut que ressentir une brûlante indignation devant les charlatans qui avaient surgi pour exploiter ainsi leurs souffrances. Car si ces hommes avaient voulu se comporter loyalement avec le peuple et leur présenter le plan réel qu'ils avaient conçu pour son soulagement, le peuple n'aurait eu qu'à porter lui-même le blâme si les conspirateurs étaient parvenus à mener à bien leur projet. Mais le peuple n'était pas mis dans le secret du mouvement. Tout comme lors des grandes explosions de la Révolution, la populace de Paris avait été menée en aveugle sur de faux prétextes lancés par les

¹ Ainsi les *Fêtes de la musique*, ou les *Journées du patrimoine*, ou le *Salon de la Bande dessinée*, les *Raves Parties*, etc.

² Buonarroti, Op. cit., I, p. 225.

agitateurs, là encore le peuple devait se faire l'instrument de sa propre ruine.

Le « Comité secret de Direction » était bien conscient que le Communisme était un système qui ne plairait jamais au peuple ; c'est bien pourquoi ils eurent soin de ne pas faire connaître à leurs dupes des classes laborieuses l'intégralité de leur programme, et, sachant bien que c'est seulement en faisant appel à l'intérêt et à la convoitise qu'ils pouvaient s'assurer d'être suivis¹, ils jouèrent habilement sur les passions des gens, leur promettant un butin qu'ils n'avaient aucune intention de leur donner.

C'est bien pourquoi dans « l'Acte insurrectionnel » alors rédigé par le Comité il fut annoncé que

— « les biens des émigrés, des conspirateurs (les royalistes) et des ennemis du peuple seraient distribués aux défenseurs de la nation et aux nécessiteux² ; ils ne dirent pas qu'en réalité ces biens ne devaient appartenir à personne, mais devenir propriété de l'État et être administrés par eux-mêmes. »

Buonarroti, dans son naïf récit de leurs manœuvres, justifie la tromperie en faisant observer que :

— « le point principal était de réussir », et c'est pourquoi le directoire secret jugea approprié de « fixer l'attention et de soutenir les espérances des classes laborieuses par la promesse de tout répartir entre elles³. Le peuple ne savait donc pas la vérité au sujet de la cause pour laquelle on l'appelait à verser son sang. Et qu'il fût appelé à le répandre par torrents, aucun homme sensé ne pouvait en douter. »

C'est peut être là que Babeuf s'offre le plus à l'imputation d'irresponsabilité mentale. A un certain moment, on le voit déclarer que le processus pourra être mené à bien par des

¹ Ibid, I, p. 97 « Il était impossible d'inspirer au peuple une détermination énergique sans leur parler de leurs intérêts et de leurs droits. »

² Buonarroti : Op.cit. II, p. 252.

³ Ibid., I, p. 155-156.

méthodes parfaitement pacifiques, et puis ensuite il se met à pousser la populace à la violence de la manière la plus atroce. Aussi, lorsque d'Antonelle suggéra que, aussi urgent qu'il pouvait être d'établir l'égalité absolue, on ne pourrait parvenir à cette condition idéale que « par le brigandage et les horreurs de la guerre civile ce qui serait une méthode horrible¹, Babeuf lui répondit avec indignation :

— « Que voulez-vous dire en prétendant que l'on ne pourrait venir à l'égalité réelle que par brigandage ? Est-ce bien d'Antonelle qui dénonce le brigandage à la manière des patriciens ? Tout mouvement, toute entreprise qui, même si seulement de façon partielle, amènerait ceux qui ont trop à rendre gorge au bénéfice de ceux qui n'ont pas assez ne serait pas, me semble-t-il, du brigandage, mais serait le début d'un retour à la justice et à l'ordre véritable². »

Et comme d'Antonelle objectait encore que dans la confusion qui accompagnerait un pillage général, il serait impossible de procéder à une quelconque redistribution, Babeuf se montra également sceptique :

— « Que feront-ils après le soulèvement direz-vous ; seront-ils capables d'ériger le temple auguste de l'Égalité ? »

Babeuf lui n'y voyait aucune difficulté, et l'on n'avait qu'à lire Diderot pour découvrir combien il serait facile de fournir aux besoins d'une multitude de citoyens :

— « Tout cela, dit-il, n'est que simple affaire de compter les choses et les gens, une simple opération de calcul et de combinaisons et par conséquent est susceptible d'un haut degré d'ordre³. »

Mais quand on en vint à l'organisation de l'insurrection nécessaire, Babeuf adopta un langage très différent. En fait, lui qui avait précédemment dénoncé le « système de dépopulation » de Robespierre se mit à affirmer qu'on devait

¹ Pièces saisies chez Babeuf ; II, p. 16.

² Ibid.

³ Pièces saisies chez Babeuf ; II, p. 23.

louer non seulement les objectifs de Robespierre mais ses méthodes.

— « Je confesse aujourd'hui me reprocher d'avoir jugé antérieurement sous d'aussi sombres couleurs le gouvernement révolutionnaire et Robespierre et Saint-Just. Je pense que ces hommes à eux seuls valaient tous les révolutionnaires ensemble, et que leur gouvernement dictatorial était diablement bien pensé... Je ne suis pas du tout d'accord... qu'ils aient commis de grands crimes et aient fait périr de nombreux républicains... Il n'y en a pas eu tellement d'après moi...¹. Le salut de vingt-cinq millions d'hommes ne doit pas être mis en balance avec la considération pour quelques individus douteux. Un régénérateur doit avoir la vue large. Il doit broyer tout ce qui s'oppose à lui, tout ce qui obstrue sa voie, tout ce qui peut l'empêcher d'atteindre promptement le but qu'il s'est assigné. Les gredins et les imbéciles, ou les gens présomptueux ou ceux avides de gloire, c'est tout pareil, tant pis pour eux à quoi servent-ils ? Robespierre savait bien tout cela, et c'est en partie ce qui me le fait admirer². »

Mais là où Babeuf s'avéra intellectuellement bien inférieur à Robespierre, c'est dans la méthode qu'il proposait pour surmonter la résistance à son plan d'État socialiste. Robespierre, il le savait bien, avait passé quatorze mois « écraser ceux qui lui obstruaient la voie » : il avait fait fonctionner la guillotine sans relâche à Paris et en Province, et n'avait cependant pas réussi à réduire au silence les opposants. Mais Babeuf espérait, lui, atteindre son objectif en un seul jour :

— « le Grand Jour du peuple³, dans lequel toute

¹ (NDT) : Noter que dans son pamphlet, *A propos du Système de dépopulation*, Babeuf avait estimé le nombre des victimes de la Terreur à pas moins d'un million.

² Pièces saisies chez Babeuf, II, p. 52.

³ Ibid., II, p. 21.

opposition serait instantanément supprimée, l'ensemble de l'ordre social anéanti, et la République de l'Égalité érigée sur ses ruines. »

Si cependant le processus devait être bref, il fallait qu'il en soit d'autant plus violent, et ce n'était donc aucunement avec la calme précision de Robespierre désignant les têtes à couper que Babeuf mena sa tâche. Son secrétaire Pillé relata plus tard lors de son procès que lorsqu'il écrivit les plans de l'insurrection, Babeuf parcourait de long en large la pièce les yeux flamboyants, en braillant et grimaçant, se heurtant aux meubles, frappant sur les chaises, tout en glapissant :

— « Aux armes ! aux armes ! l'insurrection !, l'insurrection commence ! « c'était une insurrection contre les chaises ajouta simplement Pillé. Alors Babeuf se précipitait sur sa plume, la plongeait dans l'encre, et se mettait à écrire avec une effrayante rapidité, cependant qu'il tremblait de tout son corps et que la transpiration perlait à son front. « Ce n'était plus de la folie déclara Pillé, c'était de la frénésie¹. »

Cette frénésie, expliqua Babeuf, lui était indispensable pour se porter au degré d'éloquence voulu, mais dans ses appels à l'insurrection, on a du mal à voir en quoi son programme différait du brigandage et de la violence qu'il avait conjurés dans sa réplique à d'Antonelle.

C'est ainsi qu'il écrivit dans *Le Tribun du Peuple* :

— « Pourquoi parler de lois et de propriété. La propriété est la part des usurpateurs, et la loi est l'œuvre du plus fort. Le soleil brille pour tout le monde, et la terre n'appartient à personne. Allez-y mes amis, et troublez, détruisez et renversez cette société qui vous déplaît. Prenez partout ce qui vous convient. Le superflu appartient en droit à celui qui n'a rien. Et ce n'est pas tout, amis et frères. Si les barrières constitutionnelles s'opposent à vos généreux efforts, renversez sans scrupule les barrières et les Constitutions.

¹ Fleury, Op. cit., p. 2-14.

Tuez sans merci les tyrans, les patriciens, le Million doré, ces êtres immoraux qui veulent s'opposer à votre bonheur commun. Vous êtes le Peuple, le vrai Peuple, le Peuple seul qui mérite de jouir des bonnes choses de ce monde ! La justice du Peuple est aussi grande et majestueuse que le Peuple lui-même. Tout ce qu'il fait est légitime, tout ce qu'il ordonne est sacré ! »

Babeuf trouva évidemment un certain nombre de partisans parmi les classes laborieuses, car l'appel à la violence trouve toujours un écho dans l'esprit des désespérés, et le peuple de Paris dans cette crise avait de sérieuses raisons de désespoir. La nourriture, du fait des quatre années de guerre et des sept années de révolution, était à des prix de famine, la destruction du commerce opérée par les émissaires du Comité de Salut Public dans les villes manufacturières de France avait porté les prix de toutes les nécessités de la vie aux mêmes niveaux prohibitifs et créé un vaste chômage ; pendant ce temps les nouveaux riches, les profiteurs de la guerre, les fournisseurs aux armées², les aventuriers qui avaient fait leur fortune de la Révolution³ se repaissaient dans le luxe, leurs femmes et leurs

¹ Ibid., p. 77.

² (NDT) : Le pillage de l'État, des biens de la Couronne, des biens nationaux et des châteaux des émigrés n'avait pas suffi, ni aux pilleurs, ni à équilibrer le budget de l'État. Le pillage des pays conquis devint la règle, à l'incitation de Sieyès et Rewbel.

— S'ajoutaient aussi les pillages à titre personnel opérés par les généraux des Armées révolutionnaires, Soult en Rhénanie et Masséna à Rome, sans même que le prix des tableaux et objets précieux volés dans les palais et revendus aux brocanteurs juifs² qui suivaient l'armée serve à nourrir et vêtir la troupe qui était dans le dénuement, cf. Deschamp !

— Pierre Gaxotte cite par ailleurs les juifs Biedermann, Max Beer et divers autres fournisseurs et munitionnaires aux armées qui avaient livré des chaussettes d'enfants, des souliers à semelles en carton inutilisables et des toiles de tentes pourries, amenant les plaintes du colonel Beaumontville et de ses collègues.)

³ (NDT) : Les financiers et agioteurs, mais aussi les brocanteurs-recéleurs juifs des meubles, argenterie, bijoux et autres objets pillés du Gardé meuble

maitresses se couvraient de perles et de diamants, et, fort peu couvertes de vêtements, étalaient leurs charmes et leur opulence devant les yeux affamés des pauvres. Qui alors s'étonnera que les soldats criaient :

— « Que leurs chefs étaient tous des gredins, des meurtriers du peuple, et qu'ils étaient prêts à les exterminer, ou que les malheureux habitants des faubourgs déclaraient que « tous leurs maux provenaient de la Révolution et qu'ils étaient bien plus heureux sous l'Ancien Régime. »

A un peuple dans un tel état d'esprit, il était facile de donner le conseil du désespoir qui consistait à tout détruire comme la solution la plus simple à toutes les difficultés, et les agents de Babeuf versés dans toutes les méthodes des Sociétés secrètes pour susciter la fureur populaire réussirent à gagner à leurs vues un certain nombre de travailleurs. L'une de leurs méthodes ingénieuses était de coller partout de larges placards rédigés en termes incendiaires, avec des complices nommés *groupeurs* que l'on pourrait appeler des rassembleurs de foules qui étaient employés à assembler les gens *comme par accident* et à les leur lire à haute voix en montrant du doigt les passages les plus importants¹.

L'Analyse de Babeuf ainsi exposée eut beaucoup de succès auprès des travailleurs, qui ne pouvaient que très vaguement comprendre son objet réel. En même temps, des pamphlets incendiaires dénonçant l'avidité des commerçants et les infamies du gouvernement furent distribuées dans les faubourgs, où des femmes du peuple les lisaient avidement à haute voix à leurs collègues masculins tout en travaillant. L'enthousiasme ainsi créé fut si fort que les Babouvistes ne doutèrent pas de pouvoir entraîner la totalité du « prolétariat » dans le mouvement, et vers le début mai on estima qu'une

Royal et des châteaux de France, exportés et vendus en Angleterre... évoqués par Georges Lenôtre dans *Vieux papiers, vieilles maisons*, t. I, chap. Zamor et la du Barry.

¹ Fleury, Op. cit., pp. 74, 131 ; *Pièces saisies chez Babeuf*, II, p. 106.

armée de dix sept mille personnes s'assemblerait le jour de l'insurrection¹. Ces forces incluaient quatre mille cinq cents soldats et six mille hommes de la police, que les plantureuses promesses de butin avaient attirés dans la conspiration.

Le programme pour le Grand Jour fut alors fixé comme suit par le Directoire secret: au moment voulu, l'armée révolutionnaire marcherait sur l'Assemblée Législative, sur le quartier général de l'Armée et sur les maisons des ministres. On enverrait les troupes les mieux entraînées attaquer les arsenaux et fabriques de munitions, et aussi les camps de Vincennes et de Grenelle dans l'espoir que les huit mille hommes qui s'y trouvaient rejoindraient alors le mouvement. Pendant ce temps, des orateurs devraient haranguer les soldats, et des femmes leur offrir des rafraîchissements et des *guirlandes civiques*. Dans l'éventualité où ils resteraient imperméables à ces séductions, il faudrait barricader les rues et se préparer à jeter sur les troupes des pierres, des briques, de l'eau bouillante et du vitriol². Toutes les provisions de capitaux devraient alors être saisies et placées sous le contrôle des leaders, et pendant le même temps, on expulserait de leurs maisons les membres des classes les plus aisées et ces maisons seraient immédiatement converties en *logements pour les pauvres*³. Les membres du Directoire seraient mis à mort, et de même tous les citoyens qui offriraient quelque résistance aux insurgés⁴.

L'insurrection alors « heureusement achevée » comme l'exprima naïvement Babeuf⁵, on rassemblerait tout le peuple sur la place de la Révolution⁶ et le peuple serait invité à choisir ses représentants. Le projet écrit Buonarroti était de parler au

¹ Buonarroti, Op. cit., I, p. 189.

² Ibid. I, p. 194.

³ Ibid. I, p. 196.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid. I, p. 197.

⁶ Ibid. I, p. 156.

peuple sans aucune réserve et sans digression et de rendre le plus grand hommage à sa souveraineté¹. Mais de crainte que le peuple aveuglé sur ses véritables intérêts ne faillisse éventuellement à reconnaître ses sauveurs en la personne des conspirateurs, les Babouvistes se proposaient de faire suivre leur hommage à la souveraineté du peuple de la demande :

— « que le pouvoir exécutif leur soit confié à titre exclusif, car comme Buonarroti en fit la remarque :

— « au commencement de la révolution, il est nécessaire, même sans respect pour la souveraineté du peuple, de s'occuper moins des vœux de la nation que de placer l'autorité suprême dans des mains solidement révolutionnaires². »

Une fois placé entre ces mains là, naturellement il y resterait, et les babouvistes disposant de toutes les forces civiles et militaires pourraient imposer au peuple soumis leur système de servage d'État.

On est effrayé à la pensée de tout le sang qui aurait pu une fois de plus rougir les rues de Paris, si un obstacle imprévu ne s'était pas dressé sur le chemin des conspirateurs, en l'espèce un traître dans leur camp. Cet homme du nom de Grisel était un soldat de la 33^{ème} brigade qui avait été attiré contre son gré dans la conspiration. Se promenant un soir d'avril sur les quais des Tuileries, Grisel avait rencontré un ancien camarade, un tailleur nommé Mugnier qui était un babouviste enthousiaste. Mugnier, convaincu de trouver en Grisel un sympathisant, entreprit de se répandre en plaintes contre le Gouvernement, et pour finir le présenta à sept de ses amis conspirateurs. Quelques jours plus tard, l'un d'eux rencontra Grisel dans un café, et devenant loquace sous l'influence de la boisson, lui confia une partie du plan de la conspiration. Grisel craignant de se faire un ennemi d'un homme aussi dangereux ne manifesta pas sa désapprobation, et sa nouvelle rencontre,

encouragée par cette apparence d'accord à ses vues, l'invita à venir assister à l'une de leurs réunions au café des Bains Chinois, où ils avaient déménagé après la fermeture du local du « Panthéon ». Une fois là, Grisel se retrouva au cœur de la conspiration : des discours violents furent prononcés par des hommes et par des femmes, l'on chanta des chants révolutionnaires, parmi lesquels un hymne funèbre sur la mort de Robespierre. Le vin et la bière coulaient à flots, et Grisel, invité à prendre part à cette « orgie » comme il la décrit après, fut applaudi comme un nouvel acquis à la cause. L'un des conspirateurs lui donna alors quelques unes des brochures de Babeuf pour les distribuer parmi les soldats et lui demanda d'en écrire lui-même d'autres à la même fin. Grisel se rendit compte alors qu'il ne lui était plus possible de s'y soustraire, car les conspirateurs l'ayant mis dans leur confiance le feraient certainement disparaître d'un coup de poignard s'il se dissociait désormais de leurs desseins. Il fit donc ce qui lui était demandé, mais non sans avoir d'abord consulté son commandant de bataillon, qui lui conseilla de continuer de jouer son rôle de babouviste. Grisel, s'échauffant à la tâche, composa alors une violente diatribe intitulée : *Franc-libre à son ami la Terreur*, incitant les troupes à la rébellion et dans laquelle il prit soin d'imiter la phraséologie creuse et le style pompeux des conspirateurs. La diatribe obtint l'approbation la plus chaleureuse aux Bains Chinois, et Grisel, qui n'avait jusque là été que partiellement initié aux détails de l'insurrection, se retrouva reçu dans le conseil intime des leaders.

A la première de ces réunions qui réunissait seulement cinq membres Babeuf, Germain, Buonarroti, Didier et Darthé, Grisel voyant pour la première fois le chef de la conspiration et le regardant avec curiosité remarqua avec surprise que Babeuf, dont il avait tant entendu vanter le génie, présentait une apparence « d'extrême médiocrité », et que par son comportement il se montrait plus excentrique qu'original.

Au nouveau venu ce groupe parut être une bande de fous,

¹ Ibid., I, p. 200.

² Buonarroti, Op cit, I, p 134.

et il ressentit de prime abord un sentiment de remords à l'idée de devoir livrer à la Justice les simples victimes d'un dérangement mental. Aussi, lorsque Babeuf exposa le plan de l'insurrection qui s'achevait par un total massacre du gouvernement, des riches, et de toutes les autorités existantes, Grisel bouleversé d'horreur s'aventura à manifester son désaccord en faisant remarquer les terribles conséquences du renversement du Gouvernement :

— « Que mettez-vous à la place ? N'y aurait-il pas un hiatus entre la chute du gouvernement...et celui que vous mettez à la place ? Ce sera l'anarchie complète, toutes les contraintes de la loi seront brisées. Je vous prie d'y penser¹... »

Cette modération faillit être fatale à Grisel, et voyant les regards effrayants qui convergeaient sur lui, il se hâta de réparer son erreur en poursuivant bien vite par une violente harangue, proposant de brûler les châteaux autour de Paris avant de s'attaquer aux membres du Directoire. Cette suggestion ne reçut pas un accueil favorable de la part des conspirateurs, pour qui la destruction des châteaux aurait mis fin aux espoirs de butin ; néanmoins Grisel avait ainsi regagné leur bonne opinion et fut admis à d'autres réunions du Comité. Durant l'une d'elles, Darthé lut à haute voix le plan final de l'insurrection auquel avaient encore été ajoutés d'autres détails atroces, comme la mise à mort immédiate de quiconque parmi les autorités qui tenterait d'exercer quelque opposition, que l'on forcerait les armuriers à livrer les armes en leur possession, les boulangers à livrer leur stock de pain, et que ceux qui résisteraient seraient pendus à la lanterne la plus proche ; que le même sort serait réservé à tous les marchands de vins et spiritueux qui refuseraient de livrer l'alcool nécessaire pour enflammer la populace et la pousser à la violence².

¹ Fleury : Op. cit., pp. 175-176.

² Ibid., p. 193-195.

— « Il faut éviter toute réflexion de la part du peuple indiquaient les directives écrites aux chefs : « il faut qu'ils commettent des actes qui les empêchent de revenir en arrière.¹ »

De toute cette bande féroce, Rossignol, qui avait été précédemment général des armées révolutionnaires dans la guerre de Vendée, se montrait le plus assoiffé de sang :

— « Je n'aurai rien à faire de votre insurrection, criait-il, à moins que les têtes ne tombent comme la grêle...et qu'elle inspire une telle terreur qu'elle fasse trembler tout l'univers... » ;

discours qui reçut des applaudissements unanimes.

Le 11 mai avait été fixé pour le Grand jour de l'émeute, où non seulement Paris mais toutes les grandes villes de France travaillées par les agents de Babeuf devaient se soulever et renverser toutes les structures de la civilisation. Mais Grisel avait demandé à rencontrer Carnot, et le Gouvernement averti de l'attaque imminente s'y était préparé. Au matin du jour fixé, on vit des placards affichés sur les murs de Paris rédigés en ces termes :

« LE DIRECTOIRE EXECUTIF AUX CITOYENS DE PARIS :

— « Citoyens, un complot effroyable doit éclater cette nuit ou demain à l'aube. Une bande de voleurs et d'assassins a formé le projet de faire un carnage de l'Assemblée Législative, des membres du gouvernement, des chefs de l'armée et de toutes les autorités constituées à Paris. Ils doivent proclamer la Constitution de 93. Cette proclamation doit être le signal d'une mise à sac générale de Paris, des maisons comme des magasins et des échoppes, et simultanément du massacre d'un grand nombre de citoyens. Mais soyez rassurés, le Gouvernement veille, il connaît les

¹ Ibid., p. 196.

chefs du complot et leurs méthodes... ; par conséquent restez calmes et vquez à vos affaires comme à l'habitude; le Gouvernement a pris des mesures infaillibles pour déjouer leur plan et pour les livrer, eux et leurs partisans, aux rigueurs vengeresses de la loi¹. »

Puis, sans autre avertissement, la police fit irruption dans la maison où Babeuf et Buonarroti étaient en train d'écrire un placard rival appelant le peuple à la révolte. Le bras de la Loi les surprit et les saisit en plein milieu de ce travail, et le matin suivant quarante-cinq autres leaders de la conspiration furent également arrêtés et jetés à la prison de l'Abbaye.

Hélas pour le soutien de la populace sur lequel ils avaient compté ! L'armée révolutionnaire sur laquelle ils avaient tablé, impressionnée comme le peuple l'est toujours lorsque l'on montre l'autorité, se rallia à la police et soutint la loi et l'ordre. Les agitateurs ayant été incarcérés, l'ensemble de la populace reprit ses esprits et réalisa toute l'horreur du complot avec lequel elle avait été séduite. Un rapport du gouvernement de l'époque écrivit à ce sujet :

— « Le travailleur ne considère plus la conspiration que comme une extravagance : le pillage promis lui fait hausser les épaules, et il sent bien qu'une pluie de brigands venus d'on ne sait où auraient pillé le travailleur lui-même. Ils font la remarque suivante :

— « il vaut mieux rester à notre place, et envoyer tous ces bandits à l'échafaud. » A la lecture de ces projets de massacres et des paroles toute réflexion de la part du peuple devra être évité ; il faut leur faire commettre des actes qui les empêcheront de reculer :

— « Les lecteurs ne se sentent plus de colère. Ils voient bien que ces brigands voulaient faire d'eux des victimes. Que le Directoire les fasse pendre tous ! et que l'enfer les engloutisse ! telle est leur réflexion. Quelques soldats, à la

lecture de ces terribles documents, ont dit à haute voix : « *les soldats de la Liberté n'auront jamais comme amis des voleurs, des brigands et des assassins* ! »

Les appels aux classes laborieuses des amis de Babeuf les invitant à délivrer les prisonniers tombèrent dans les oreilles de sourds. C'est en vain que des hordes de viragos enrôlées par les conspirateurs paradèrent dans les faubourgs, disant aux travailleurs du faubourg Saint-Antoine que leurs camarades de Saint-Marceau prenaient les armes, et proclamant à Saint-Marceau que ceux de Saint-Antoine se soulevaient ; les ouvriers des deux quartiers repoussèrent avec indignation ces furies, qui finirent par admettre en pleurant qu'elles avaient été payées pour déclencher une insurrection.

Le 27 août 1796 tous les chefs de la conspiration au nombre de quarante-sept furent conduits à Vendôme dans l'attente de leur procès, qui ne débuta cependant que le 20 février de l'année suivante et se poursuivit jusqu'à la fin mai. Devant le Tribunal, le comportement de Babeuf oscilla entre une arrogance effrontée et une pitoyable faiblesse. Déjà lors de son interrogatoire à Paris il avait déclaré n'être qu'un simple agent d'une conspiration.

— « J'atteste qu'ils me font trop d'honneur à me décorer du titre de chef de cette affaire. Je déclare que je n'y ai joué qu'un rôle secondaire et limité. Les chefs et les dirigeants avaient besoin d'un dirigeant de l'opinion publique. J'étais en charge d'enrôler cette opinion...² »

Qui étaient alors les mystérieux chefs évoqués par Babeuf ? Les Illuminés ? L'Ordre, nous le savons, était toujours en activité, et il collaborait avec la Société des Philadelphes, qui selon Lombard de Langres dirigeait secrètement la conspiration des babouvistes. Babeuf tout en déclinant ainsi sa responsabilité gardait une foi ferme dans le Communisme, tout en admettant désormais que c'était un idéal inaccessible.

¹ Schmidt, *Tableaux de Paris*, III, p. 197.

² Fleury, Op. cit. p. 230.

Ce final abandon de son programme révolutionnaire ne le sauva cependant pas, et le 27 mai 1797 Babeuf et Darthé furent condamnés à mort; sept de leurs adjoints co-conspirateurs furent condamnés à la déportation, et les autres furent acquittés. Les deux chefs condamnés essayèrent vainement de se tuer à l'aide de stylets qu'ils avaient caché sous leurs habits, mais on les sortit de leur cellule, et le 28 mai «le chef des Égaux» et son compagnon périrent sur l'échafaud¹.

¹ (NDT) : La conspiration de Babeuf aurait été financée par le prince Charles de Hesse, membre lui aussi des *Illuminés*. La secte avait évidemment subsisté souterrainement après sa dissolution officielle en 1786, et Weishaupt lui-même, bien qu'il ait été arrêté en 1786 et condamné à mort, avait échappé et s'était réfugié chez le duc Louis-Ernest de Saxe-Gotha, où il restera jusqu'à son décès.

— Les chefs Illuministes vivaient donc toujours, dont ceux qui appartenaient aux maisons princières et à la noblesse comme celui surnommé, son frère le duc Auguste de Saxe-Gotha, le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, le duc Ferdinand de Brunswick, le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, le prince évêque Dalberg, le baron de Stern, le comte de Mangelas qui sera ministre du roi de Bavière, le comte Kolowrat en Autriche, et bien d'autres encore comme Bode, Boetinger, Buonarroti, etc. Deschamp rapporte que l'évêque Dalberg, le coadjuteur de Mayence fit pavoiser sa ville pour l'entrée des troupes jacobines : il sera promu ensuite titulaire de Francfort, archevêque et Grand Électeur, et nommé en 1806 Prince président de la Confédération du Rhin, peut-être par intrigue du frère Illuministe Talleyrand. Ce prince évêque illuministe lié avec Charles Frédéric Budéus l'intendant du prince Guillaume IX de Hesse-Cassel, qui aida Amschel Mayer Rothschild à démarrer sa fortune et ses intrigues financières de cour, étouffera les enquêtes demandées par Davout à Savary sur les transferts de fonds illicites opérés par Rothschild de Francfort pour financer le réarmement de la Prusse. Le même Dalberg recommandera au comte Mollien d'admettre James Rothschild en France, grâce qui le Rothschild de Londres fit parvenir en Espagne, par Paris, des fonds à Wellington combattant les Français. Ce Prince-évêque illuministe trahira ensuite Napoléon avec ses frères du *Tugendbund*, lorsque l'empereur devra faire face aux attaques de la Prusse, après les défaites de ses généraux en Espagne. Le neveu de l'illuministe Dalberg sera l'un des adjoints de Talleyrand. D'après Deschamp et Jean Lombard.

C'est ainsi que finit Babeuf, mais non pas le Babouvisme. Buonarroti survécut et transmit la torche incendiaire de la Révolution aux groupes subversifs du début du XIX^{ème} siècle.

Aujourd'hui cependant, suite aux prétentions du Socialisme allemand, Babeuf même en France est presque oublié ou n'a laissé que le souvenir d'un demi-fou.

Mais pourquoi faudrait-il considérer Babeuf comme plus fou que ses plus célèbres successeurs dans la science de la Révolution? Bien au contraire, l'étude approfondie de la conspiration babouviste montre que son auteur fut très en avance sur son temps et était un homme qui, s'il avait vécu aujourd'hui, serait applaudi comme un héros de l'aube de la Révolution.

De fait, comme ceux qui ont étudié la Révolution russe l'ont montré, *Babouvisme et Bolchevisme* sont identiques. Entre les deux doctrines, il n'y a aucune différence essentielle. La *III^{ème} Internationale* de Moscou dans son premier *Manifeste* a très logiquement fait remonter son origine à Babeuf. Nous reviendrons sur ce point plus loin en traitant du programme des bolcheviques. On pourrait objecter qu'il manquait à la révolte babouviste l'esprit internationaliste du Bolchevisme : il est certain que Babeuf limita ses énergies à la France quant à l'organisation de son Grand Jour de la Révolution, mais qu'il ait rêvé que le mouvement se développerait ensuite sur une échelle beaucoup plus large est évident, comme en font preuve ces termes solennels de son Manifeste Communiste :

— «La Révolution Française est l'avant-coureur d'une autre révolution, bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière.»

La Conspiration de Babeuf fut le dernier effort de la

¹ (NDT) : Babeuf avait fait partie de la loge des Plilalèthes ou «*Amis de la Vérité*». Ce fut attesté par divers mémoires d'époque cités par Barruel et Eckert, dont ceux de Marmontel et *L'Histoire de la Révolution française* de Bertrand de Molleville, t. IV, pp. 181, sq. (Paris, an VII).

Révolution Française expirante pour réaliser le grand plan de Weishaupt. La postérité n'a que trop peu compris la nature universelle de ce premier soulèvement.

Partout l'Illuminisme trouva des adeptes : en Hollande, en Belgique, en Espagne en Italie, en Suisse, en Suède, en Russie et même jusqu'en Afrique, les doctrines dissolvantes de Weishaupt s'étaient diffusées souterrainement¹. Ce n'étaient pas seulement les trônes européens qui étaient ébranlés, mais la civilisation même qui tremblait sur ses bases.

L'Angleterre s'était largement associée aux projets des conspirateurs : pas moins que Caton-Zwack en personne s'était rendu dans ce pays après son expulsion de Bavière et passa un an à l'université d'Oxford, qui, moins réceptive alors qu'aujourd'hui aux doctrines de l'Illuminisme, ne l'apprécia que peu². Mais les efforts de ses compatriotes Röntgen, Ibiken et Regenhardt qui le relayèrent³ eurent en revanche un certain succès, et Robison, lui-même franc-maçon, admit à regret qu'un certain nombre de maçons anglais se laissèrent gagner par les propagandistes allemands. Parmi eux figure le célèbre Thomas Payne, qui devait plus tard révéler ses liens avec les Illuminés par son ouvrage *L'Age de Raison*, écrit en France pendant qu'étaient célébrées les « Fêtes de la Raison » dans les églises de Paris. C'est alors principalement par Payne que plusieurs loges Ruminées s'ouvrirent en Angleterre, loges qui, lorsque Robison écrivit en 1797, étaient alors selon lui toujours en activité⁴. C'est ainsi que l'on apprend que de nobles Lords lors de leurs banquets buvaient à la santé du Peuple Souverain, pendant que d'autres frères dans leurs repaires méditaient comment ils s'y prendraient pour mettre à la disposition du Peuple Souverain les propriétés de leurs Frères Lords, les trésors des banques et les boutiques des

¹ Barruel, Op cit. IV, pp. 357-378.

² Ibid p. 400.

³ Robison, Op. cit., pp. 478-479.

⁴ Barruel, Op cit, IV, p 414.

riches marchands¹.

Barruel a sans conteste raison lorsqu'il décrit ces subversifs de la haute classe comme les frères-dupes de l'Ordre, car ce n'étaient pas ces hommes, comme Fox, Shéridan, ni même « le renégat Lord Stanhope », qui souhaitaient voir un nivellement des richesses dont ils jouissaient; mais le plan des Illuminés fut toujours d'employer chaque section de la communauté à sa propre destruction².

Ce n'est pas dans la révolution politique organisée par les Whigs pour se porter au pouvoir que se matérialisèrent les objectifs réels de l'Illuminisme, mais dans la révolution sociale organisée par les mécontents de la classe moyenne, par Payne, Price et Priestly avec leurs alliés des travailleurs manuels révoltés. C'est par ces hommes, après que la Révolution eut éclaté en France, que des sociétés révolutionnaires furent créées en Angleterre dont la plus importante fut la *Société de Conformité*, fondée en 1792 par un fabricant de chaussures du nom de Hardy, avec des filiales dans tout le Royaume. Bien qu'elles menassent leur agitation sous des prétextes de réforme, il est impossible de voir dans ce mouvement un lien quelconque avec les revendications de la classe laborieuse sous-jacentes à la révolution sociale qui éclatera quelque trente ans plus tard : ni les doctrines, ni la phraséologie de ces sociétés ne laissent sentir en quoi que ce soit la mentalité de la classe laborieuse, et elles sont à l'évidence d'importation étrangère, cependant que leur plan d'organisation est tout simplement celui des Illuminés.

— « Ces sociétés, écrit un contemporain, étaient constituées sur le modèle de l'organisation par échelons de

¹ Application des *Mémoires pour servir l'histoire du Jacobinisme* de Barruel aux Sociétés secrètes d'Irlande et d'Angleterre, par le traducteur de cet ouvrage, l'honorable R.C. Clifford (Londres 1798), p XXII.

² « Seul un chaos total peut permettre au « peuple élu, dit le Talmud, l'établissement de son règne sur les sous-hommes » ; les idiots utiles (le mot et de Lénine) sont nécessaires au déclenchement de ce chaos, et ils sont légion (NDE).

Weishaupt, avec un Grand Conseil qui en dirigeait les opérations¹, et la lecture de leur correspondance suffit à reconnaître la véracité de l'assertion suivante du même analyste :

— « que toutes leurs formes et même leur manière de s'exprimer étaient copiées servilement des Français². »

C'est-à-dire des disciples français des Illuminés.

Ce ne sont évidemment pas des comptables de magasins ou des ouvriers mécaniciens qui inventent des termes comme « citoyens du monde » ou « les imprescriptibles Droits de l'Homme » ou qui d'eux-mêmes auraient eu l'idée de débiter une lettre à la Convention de Paris par ces mots : « *Illustres Sénateurs, législateurs éclairés et chers Amis* » ! La phraséologie jacobine apparaît là clairement.

La source de la « correspondance traîtresse » qui fut échangée durant l'automne de 1792, lorsque, immédiatement après les horribles massacres de septembre, les « Jacobins anglais envoyèrent des lettres affectionnées assurant de leur bienveillance leurs frères de France et exprimant même l'espoir d'installer une Convention nationale en Angleterre, ne peut être attribuée à une quelconque violence native des travailleurs britanniques, mais uniquement aux œuvres de l'Illuminisme. Les dupes anglaises des doctrines internationalistes instillées dans leur esprit par les adeptes de Weishaupt qui souscrivaient à ces épanchements ne réfléchissaient guère que ces hommes, à qui ils envoyaient leurs félicitations étaient en réalité leurs pires ennemis³. L'Internationalisme a toujours tourné au discrédit

¹ Clifford, Op. cit., p. 33.

² Ibid. p. 34.

³ Il faut se souvenir qu'à cette époque, de septembre à décembre 1792, s'évanouissait le pouvoir des Girondins qui s'étaient montrés amicaux vis à vis de l'Angleterre, et montait l'ascendant de Robespierre. Quant à l'opinion de Robespierre sur les Anglais, il l'exprima de manière concise dans son discours à la Convention du 30 Janvier 1794 en ces termes :

— « *En tant que Français et représentant du Peuple, je déclare que je m'élèverai contre eux, autant que réside en moi la haine que mes compatriotes leur portent. Qu'importe ce*

de l'Angleterre.

Afin de témoigner davantage leur estime pour les Jacobins de France, les Sociétés révolutionnaires d'Angleterre avaient collecté d'importantes sommes d'argent qu'elles envoyèrent à Paris, ainsi qu'une quantité d'armes, fabriquées à Birmingham et à Sheffield¹. Enflammée à cet exemple, la principale Société révolutionnaire d'Écosse, celle des « *North Brittons* », s'arma de piques deux ans plus tard dans le but de déclencher une insurrection ouverte. Mais le complot fut éventé, et l'on découvrit ainsi que pas moins de quatre mille piques avaient été commandées pour la ville de Perth, outre celles pour Edimbourg².

A cette époque, en 1794, les victoires des armées républicaines avaient fait des Français des alliés formidables, et très vite des plans pour l'invasion de la Grande Bretagne commencèrent d'être mis en discussion par les agents des Illuminés. Alors, tout comme aujourd'hui, l'Irlande fut reconnue être le point le plus vulnérable pour l'attaque, et pendant trois ans une Société irlandaise d'Illuministes se constitua dans ce pays. Cette association, connue d'abord comme *La Fraternité Irlandaise* puis sous le nom des *Irlandais Unis*, fut créée en juin 1791 sur le modèle des sociétés

qu'ils peuvent penser de moi ? Je ne mets mon espoir que dans nos soldats et dans la profonde haine que les Français ont pour ce peuple. »

— Tels étaient donc les « chers amis » aux pieds desquels les Jacobins anglais voulurent ramper. (Note de l'auteur.)

¹ Discours d'Oswald aux Jacobins, du 30 septembre 1792 (cf. Aulard : *Séances des Jacobins*, IV, p. 3-16). C'est Oswald, le jacobin anglais, qui semble d'ailleurs avoir suggéré à la Convention l'idée de la terrible Loi de suspects et il fut même l'avocat d'une mesure encore plus extrême, celle de la mise à mort de tout suspect. — Cette suggestion, émanant de quelqu'un qui était végétarien (car Oswald avait adopté le régime alimentaire des Brahmanes après avoir passé quelques années en Inde) lui attira cette remarque ironique de Payne « Oswald, vous avez vécu si longtemps sans goûter à la viande que vous avez maintenant le plus vorace appétit pour le sang » (*Lettres de Redbeard Yorke* (1906), p. 71).

² Clifford, Op. cit., p. 35.

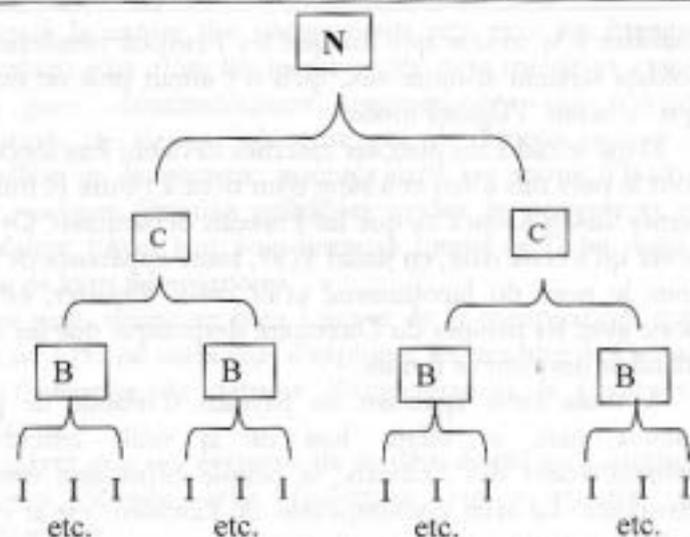
d'Illuminés.

— « Les propositions pour sa création sont couchées dans le style et dans les termes exacts des Hiérophantes de l'Illuminisme écrit Clifford. Ils recommandaient la formation d'une association, ou comme ils le disent d'une « conspiration bienfaisante » au service du peuple, utilisant le secret et dans une certaine mesure le cérémonial de la Franc-maçonnerie¹. »

Elle était organisée avec une société ou loge centrale, d'où dépendaient les autres loges satellites dans les différentes villes, auxquelles n'étaient nommés comme présidents ou maîtres pour leur présider et comme secrétaires que des membres des hauts grades.

— « L'enchaînement des degrés entre eux observe encore Clifford, coïncide parfaitement avec le plan de Weishaupt »,

Il en illustre le fait en reproduisant l'échelle pyramidale des adeptes, en commençant par le cerveau qui seul au sommet contrôle l'ensemble, et l'organisation qui va s'élargissant vers les rangs inférieurs de ceux les moins initiés, organisation toute semblable à celle que montre le code des Illuminés² :



Des *Comités* furent formés sur tout le territoire de l'Irlande, mais :

— « Personne ne pouvait mentionner les noms des membres des *Comités* : ils n'étaient pas même connus de ceux qui les avaient élus au *Comité National ou Exécutif*... Aussi la *Société* était-elle entièrement gouvernée par des *Supérieurs Inconnus*³. »

Il est aisé de se rendre compte de l'exacte similitude de cette organisation avec la conspiration des Babouvistes. Le dirigeant officiel du mouvement était à Belfast, Wolfe Tone, à Dublin, Napper Tandy. Au départ, la réforme parlementaire et l'émancipation catholique furent brandies comme les uniques objets de la société, mais on fit ensuite accepter des plans de nature plus subversive. Aussi lorsqu'une collaboration militaire avec les Français fut envisagée, il devint nécessaire de gagner l'esprit des troupes, et l'on adjura les soldats « d'être loyaux à la *République française* ». Pour mieux propager le système, l'on fit

¹ Ibid., pp. 1 et 2.

² Cf. diagramme publié dans les *Nachtrag... der Original Schriften*, p. 60 73.

³ Clifford, Op. cit., p. 6.

miroiter à la troupe que lorsque les Français viendraient, les soldats seraient comme eux, qu'il n'y aurait plus de riches et que ce serait "l'Égalité totale".

Dans le cadre du plan, les casernes devaient être incendiées, tout le pays mis à feu et à sang d'un bout à l'autre et toutes les armes saisies jusqu'à ce que les Français débarquent. Or il faut noter qu'à cette date, en juillet 1797, toute apparence de liberté sous le nom du Jacobinisme avait cessé d'exister, et c'était donc avec les troupes du Directoire despotique que les soldats irlandais devaient se fondre.

À toute cette agitation les paysans d'Irlande ne prirent aucune part, et même lors de la seule tentative de débarquement des Français, le peuple offrit une énergique résistance. Le récit contemporain de l'incident est si curieux qu'il nous faut le citer textuellement :

— « Le 20 décembre (1796) les Français ont vraiment fait leur apparition à Bantry ; et il est étrange de constater qu'ils n'ont pas été secondés dans leur tentative par le peuple qui s'est levé unanimement dans le Sud pour s'opposer à ses envahisseurs ; mais ceci est en outre expliqué par des circonstances encore plus étranges. L'Exécutif avait été informé que les Français avaient reporté leur expédition au printemps : par suite de cette circonstance, ils cessèrent d'être sur leurs gardes, en conséquence de quoi aucune mesure ne fut prise pour préparer le peuple à recevoir l'armée française. *Les gens avaient été laissés à eux-mêmes.* Je m'en remets à Dieu ajoute Clifford, et ceci, cet aveu que fit l'un de ceux qui devaient être leurs gouverneurs a dû être en effet une sage leçon pour ce même peuple et les encourager dans leur loyauté à suivre ce que leur dictait leur conscience². »

Le peuple irlandais était en effet si peu au fait des buts réels de la conspiration bénéfique « qui œuvrait en leur sein que :

— « Même les *Comités de Comtés* n'étaient pas dans le secret

quant à la nature des engagements pris avec les Français. Combien plus alors les membres de rang inférieurs étaient des gens abominablement trompés, eux qui n'étaient informés de rien et n'étaient que de simples agents de rébellion et de meurtre, poussés dans cet abîme d'horreur par quelques libertins politiques avides de pouvoir et qui voulaient forcer leur voie jusqu'au timon de l'État dans le sang de leurs compatriotes ! »

Ces mots décrivent bien l'œuvre de la conspiration, qui à partir de 1791 ne cessa plus d'exploiter les troubles de l'Irlande dans l'intention de détruire l'Angleterre et la Civilisation chrétienne² !

Pendant que ces événements se déroulaient en Europe, le Nouveau Monde avait également été contaminé par l'Illuminisme.

Dès 1786 une loge de l'Ordre avait démarré en Virginie, qui fut suivie de quatorze autres dans différentes villes. Mais les horreurs de la Révolution française et, à partir de 1797, l'influence des livres de Barruel et de Robison, qui donnaient la clef des événements, qui avaient jusque là semblé inexplicables, ouvrirent les yeux du public américain sur la réalité de la conspiration qui se tramait au milieu d'eux. L'alarme qui se répandit à travers les États-Unis ne fut pas un

¹ Ibid. p. 12. Ce très curieux pamphlet devrait absolument être lu par quiconque s'intéresse aux affaires politiques de l'Irlande en ce début des années 1920, dont il offre une peinture quasiment exacte.

² (NDT) : Mais dans laquelle le Gouvernement de Pitt et le Grand-Orient de Londres avaient donné le branle. Car lorsqu'en préparation de la Révolution, rapporte Deschamp (Op. cit., t. II. Chap. VI), les responsables du Grand-Orient de Paris eurent décidé de purger les loges des nombreux maçons restés attachés au *Trône et au Catholicisme* qui les peuplaient, c'est par le Grand-Orient de Londres qu'un certain Bonneville (aidé par Mirabeau) fit publier et diffuser un livre dénonçant, *sic*, « un complot jésuite » dans la Maçonnerie (!) ; prétexte aux dirigeants des Loges de l'organisation de Philippe-Égalité d'éliminer alors de leurs rangs tous les éléments honnêtes, monarchistes et encore catholiques).

¹ Ibid.

² Clifford, Op. cit. pp. 9 et 10, citant les rapports officiels de l'incident.

phénomène de "panique", comme on l'a stupidement décrit, mais la prise de conscience d'un réel danger dont le clergé eut le courage d'avertir les fidèles en chaire partout dans le pays.

— « A Charleston le 9 Mai 1798, le révérend Jedediah Morse prêcha son célèbre *Sermon sur l'Illuminisme*. Citons-en les propres termes :

— « Voici un jour de trouble, de châtement et de blasphème »

« Pratiquement toute l'organisation civile et ecclésiastique de l'Europe a été ébranlée jusque dans ses fondements par cette terrible organisation. Il est indubitable que la Révolution française est elle-même le résultat de ses machinations. Les succès des armées françaises doivent s'expliquer par les mêmes raisons. Les Jacobins ne sont rien d'autre que la manifestation publique de l'organisation cachée des Illuminés. L'Ordre a des filiales établies et des émissaires à l'œuvre en Amérique. Il ne fait aucun doute que les sociétés jacobines affiliées en Amérique ont pour objet de leur établissement de propager les mêmes principes que leur club mère en France. »

En juillet de la même année, Timothy Dwight, le président de l'Université de Yale¹, parla en ces termes de l'œuvre de la *Révolution française* dans son sermon aux habitants de New-Haven

— « Il n'y a aucun des intérêts humains particuliers ou nationaux qui n'ait été envahis ; aucun sentiment impie d'action contre Dieu qui ait été épargné ; aucune hostilité maligne contre le Christ et Sa religion qui n'ait été tentée.

¹ (NDT) : Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, il y avait près de deux mille Illuminés aux Etats-Unis ! Une lettre du président George Washington au Rd. G. V. Snyder, datée de 1798, témoigne de leurs intrigues à l'intérieur de la Maçonnerie américaine : cf. J. Bordiot : « *Le gouvernement invisible* », p. 59, citant le livre de Charles Callahan « *Washington, the Man and the Mason* » Un siècle plus tard, l'Université de Yale comme d'autres universités des USA, et comme Oxford, Cambridge, selon la stratégie de Weishaupt, devint le centre d'une secte Illuministe.

Justice, vérité, bonté, piété et obligations morales ont toutes été, non seulement universellement piétinées, mais ridiculisées, rejetées avec mépris comme les épouvantails enfantins d'idiots baveux... Vers quoi allons-nous donc être menés par des hommes dont ceci est le caractère et la conduite ? Est-ce, comme on peut s'en douter, à une fin du même genre et de même conduite ? Est-ce que nos églises vont devenir des temples de la raison ? notre sabbat, un décadi, et nos psaumes de louange des hymnes du genre de la Marseillaise... Allons-nous voir la Bible jetée dans un feu de joie, un âne porter dans une procession publique les vases de la sainte cène, et nos enfants, sous l'effet de cajoleries ou de la terreur s'unir à la populace pour chanter des moqueries contre Dieu et acclamer sur l'air du « *Ca ira !* » aux ruines de leur religion et à la perte de leurs âmes ?... Est-ce que nos fils vont devenir les disciples de Voltaire et les dragons de Marat, et nos filles les concubines des Illuminés ? »

Dwight alors rappelle la misère produite par les troupes de la République en Belgique, en Italie et en Suisse :

— « Le bonheur de ce dernier pays et ses espoirs brisés d'un seul coup, un bonheur qui avait été érigé sur le travail et la sagesse de trois siècles... Combien de crimes et de misères ont-ils répandus, où ont-ils marché, sinon pour gâcher, polluer et détruire ? »

Inutile d'ajouter que ces avertissements furent accueillis par de furieuses remontrances de la part des sympathisants des doctrines de l'Illuminisme. *The Independant Chronicle* parla de « l'incorrigible impertinence du clergé, se détournant de ses fonctions légitimes pour répandre l'alarme sur l'Illuminisme » ; Jefferson, dont Morse déclara qu'il était un Illuminé nia énergiquement toute les imputations faites à l'Ordre, et décrit Weishaupt comme « un enthousiaste philanthrope » et les révélations de Barruel comme « le délire furieux d'un aliéné de l'asile de Bedlam ». La véritable violence de ces dénégateurs montre bien que les flèches avaient fait mouche.

La ligne de défense adoptée avait été couchée sur le papier quelque dix ans plus tôt par Weishaupt

— « Le grand soin des Illuminés après la publication de leurs écrits secrets avait été, dit Barruel, de persuader toute l'Allemagne que leur Ordre n'existait plus, que leurs adeptes avaient tous renoncé, non seulement à leurs mystères et leurs conspirations, mais même à tout lien entre eux en tant que membres d'une société secrète. »

Il est très curieux de lire ces mots écrits il y plus de cent soixante ans, car c'est précisément la ligne que les *Illuministes* ont toujours adoptée depuis.

Aujourd'hui encore, à toute mention du rôle de l'Illuminisme, soit dans la Révolution française, soit après, l'on vous assure immédiatement que tout cela n'est qu'une grossière erreur et qu'en réalité l'Illuminisme ne fut qu'un mouvement éphémère et sans importance qui prit fin par sa suppression en Bavière en 1786.

A propos des révélations de Barruel et de Robison, dont on nous dit de croire qu'elles n'obtinrent aucun crédit alors qu'en réalité elles créèrent une telle sensation à l'époque que la première édition de la traduction (anglaise) des « *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* », de Barruel, fut vendue en totalité avant même que le tome quatre ait été mis sous presse, et que le livre de Robison de son côté connu au moins quatre éditions tous les efforts furent faits lors de leur publication pour contrer leur effet, et même pour les faire retirer de la circulation.

— « Les zélés frères des bords de la Tamise en appelèrent à l'aide de leurs frères allemands », dans le but de **détruire les exemplaires de ces dangereux volumes**.

Puis le « frère Boetinger » répliqua par un article dans le *Monthly Magazine* de janvier 1798, dans lequel il assurait le public britannique

— « Que quiconque s'applique à faire des révélations sur l'Illuminisme ne fait aujourd'hui que poursuivre une chimère à

propos de questions ensevelies depuis longtemps sous un profond oubli ; que depuis 1790 personne n'avait plus consacré la moindre attention aux Illuminés ; que depuis cette date il n'en est plus fait mention dans les loges allemandes ; et qu'enfin on peut même trouver la preuve de cette assertion dans les papiers de Bode, qui était devenu le chef de l'Ordre. »

Reste que, comme le fait remarquer Barruel, Boetinger admet que les mystères de l'Illuminisme étaient bien devenus ceux des loges maçonniques, et que l'Ordre n'avait pas été détruit, lorsqu'en 1786 on découvrit ses complots, comme l'avaient prétendu d'autres écrivains, et qu'il survécut en tout cas au moins jusqu'en 1790 (selon ce qu'en disait le même Boetinger)¹.

¹ (NDT) : 1790 Ce fut précisément l'époque où l'invasion des armées révolutionnaires, facilitée en Allemagne comme en Italie et en Savoie, par les maçons des pays envahis, avança si fort la réalisation de son programme... Car sitôt arrivées, les armées jacobines installaient de nouvelles Loges avec leurs affiliés déjà sur place qui leur avaient souvent ouvert les places, ainsi facilement conquises, écrit le RP Deschamp à propos de la prétendue suppression de l'Ordre de Weishaupt (Op. cit. t. II, chap. V, p. 114). C'est ainsi que :

— « Les princes coalisés contre la Révolution jacobine avaient confié le commandement de leurs armées au duc de Brunswick, le chef de toute la Maçonnerie européenne et Illuminé (ou selon J. Lombard, au neveu de ce dernier) Brunswick n'avait évidemment pas voulu faire combattre contre les Français qui servaient les buts de l'Ordre, d'où une pseudo-bataille à **Valmy**, après une vaine canonnade, et son retrait inexplicable en violation des ordres reçus des Princes, retrait obtenu par un accord secret avec Dumouriez et la livraison par un émissaire du Gouvernement révolutionnaire d'une partie des diamants de la Couronne de France qui permirent à Brunswick d'éponger ? millions de dettes dans l'année qui suivit (Deschamp vol. II, chap. X). Kellermann qui l'avait échappé belle crut à sa victoire !

— Deschamp rapporte en note, chap., p. 114, que « les disciples de l'Ordre » facilitaient partout l'invasion des Armées françaises de la Révolution, disciples parmi lesquels l'Évêque (protestant) Dalberg, coadjuteur du prince archevêque de Mayence dont la cour était un foyer de la secte

Une autre manière d'exonérer l'*Illuminisme*, fréquemment invoquée aujourd'hui, est celle qui parut quelques années plus tard sous le titre « *De l'Influence attribuée aux philosophes, aux Francs-maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France* », dont l'auteur n'était autre que Jean-Joseph Mounier, celui qui avait proposé le *Serment du jeu de Paume*, le 20 juin 1789.

Selon ce témoin, que l'on aurait pu croire de confiance, ni la Franc-maçonnerie, ni l'*Illuminisme* n'avaient eu la plus petite influence sur la Révolution, pas plus que la philosophie !

(*Illuministe*) et de propagande d'impunité dans toute l'Allemagne; d'après M. Janssen dans ses « *Zeit und Lebensbilder* » (3ème. Éd. Fribourg, 1879). Dalberg fut de ceux qui accueillirent avec enthousiasme les armées jacobines en 1792, faisant pavoiser la ville aux couleurs tricolores », comme ce fut le cas de la prise de nombreuses villes italiennes, comme Nice, Milan, etc...

— Ces trahisons militaires adverses en faveur des Armées jacobines sont attestées de diverses sources : comme les *Mémoires du Cardinal Consalvi*, qui rapporte avoir été effrayé des propos tenus devant lui par le chef d'Etat-major de Melas du côté autrichien à la veille de *Marengo*. Il en fut de même de la débandade de l'Armée du Roi Naples sous le commandement du général autrichien Mack, de celle du Royaume de Savoie sous les ordres du général Lazzan, de la prise de l'impenable île de Malte, etc.

— Sous l'Empire, il en sera de même jusqu'en 1809: Joseph de Maistre rapporte que la victoire d'*Austerlitz* s'obtint grâce aux trahisons du général Mack, de nouveau, et du haut Etat-major autrichien (les Autrichiens s'étaient arrogés la direction des opérations: or les troupes russes et autrichiennes, avec le tsar en personne, et les chevaux, avaient été privées délibérément d'approvisionnements et de nourriture, qu'elles trouvèrent... après la bataille). Étaient membres du *complot maçonn et illuministe* du côté autrichien, Gillowsky de la Chancellerie Militaire, l'Adjutant-Général Fischer, chef d'Etat Major de l'Armée de l'Archiduc Charles, Bielek, professeur à l'École des Cadets. Mais, à partir de 1809, la *Maçonnerie internationale* se retourna contre Napoléon !

— L'*Ordre des Illuminés*, malgré sa dissolution officielle se reconstitua dès 1788 sous le nom de *Deutsche Union*, par Knigge et Bahndt de la Halle et vingt-deux adeptes. Deschamp note que Weishaupt vécut tranquille sous la protection du prince de Saxe-Gotha jusqu'en 1830, date de sa mort, et aurait promis à ce prince qu'il en serait récompensé : sa Maison princière peupla en effet de ses descendants les Cours d'Europe !

Par conséquent s'il faut en croire Mounier, qui eut à l'époque l'honneur de préfacer presque tous les ouvrages parus sur la *Révolution Française*, déceler l'origine de celle-ci dans les théories de Rousseau, Diderot, Voltaire, etc. doit être écarté comme une fiction.

Mais lorsqu'on en vient à scruter plus attentivement l'attitude de Mounier, certaines considérations qu'il serait trop long d'exposer ici se présentent cependant pour démentir ce témoignage. La plus importante est le fait que Mounier écrivit son ouvrage en Allemagne, où il vivait sous la protection du duc de Weimar qui l'avait placé à la direction d'une école de cette ville, dont Boetinger était lui directeur du collège¹, et que, selon l'éditeur du livre de Mounier, c'est de Bode, qui avait aussi été à Weimar et que Boetinger déclara être devenu à l'époque le chef des Illuminés, que Mounier reçut son information². Tel est donc le genre de témoignage que l'on oppose le plus sérieusement comme probant à l'encontre d'innombrables contemporains qui attestèrent l'influence de l'*Illuminisme* sur la Révolution Française !

La dimension restreinte de ce livre empêche malheureusement de citer toutes ces autorités, comme Lombard de Langres, le Chevalier de Malet, Joseph de Maistre, le comte de Vaudreuil, Zimmermann, Göchhangen et beaucoup d'autres, mais un point important à noter est que ces derniers n'appartenaient ni à un même parti, une même religion ou une même école de pensée, ni n'avaient tous la même nationalité, mais que, bien que différant largement dans leurs points de vues politiques et religieux, ils s'accordent tous cependant sur cette question. Aussi l'argument fréquemment avancé que Barruel n'écrivit que dans l'intérêt de la Religion Catholique est à l'évidence absurde, puisque Robison qui était protestant, arriva de son côté précisément aux mêmes conclusions et qu'on ne peut certainement pas accuser les

¹ Mounier : *De l'influence attribuée...*, p. LVIII (éd. 1822).

² *Ibid.* pp. 130- et, 212.

pasteurs américains cités d'avoir parlé en obéissance aux diktats de Rome.

On objectera encore que tous ces témoins et ceux qui leur succéderont auraient été des « réactionnaires » soucieux de discréditer la Révolution par tous les moyens. Mais alors, Louis Blanc le socialiste fut-il un réactionnaire ? Et qui d'autre que lui a plus clairement indiqué les entreprises des forces occultes derrière le mouvement¹ ?

Et George Sand, révolutionnaire et maçon, était-elle aussi « une réactionnaire » ? C'est George Sand qui à propos de « la Conspiration européenne de l'Illuminisme » et des « gigantesques conceptions de Weishaupt » déclara :

— « Que l'Illuminisme, dérivé du génie inventif de ses leaders et des traditions des sociétés secrètes juives de la mystique Allemagne, ravagea le monde par la plus formidable et la plus adroite des conspirations politiques et religieuses qui ébranla les dynasties de leurs trônes² » Et elle ajoute : « Ces sociétés ont-elles eu plus d'effet en France qu'au cœur de l'Allemagne qui leur avait donné naissance ? La Révolution Française répond énergiquement par l'affirmative³. »

Comment alors en face de toutes ces évidences, des évidences qui, comme nous le verrons plus tard furent confirmées par d'autres francs-maçons, peut-on nier l'influence de la Franc-maçonnerie Illuministe sur la Révolution Française ? Comment pourrait-on encore mettre en doute la vérité de ces terribles paroles de Barruel, que toute l'histoire ultérieure du monde, et, par dessus tout, sa situation actuelle, ont justifiées :

— « Vous croyiez que la Révolution se termina en France, et que la Révolution en France ne fut que la première

¹ Voir tout le chapitre dédié à cette question dans *l'Histoire de la Révolution Française* de Louis Blanc, vol. II.

² George Sand : *La comtesse de Rudolstadt*, II, p.219.

³ *Ibid.*, p. 260.

tentative des Jacobins. Dans les *Intentions* de cette terrible et formidable secte, vous n'êtes parvenus qu'aux premières phases des plans qu'elle a formés pour cette Révolution générale qui jettera à bas tous les trônes, tous les autels, détruira toutes les propriétés, effacera toute loi, saccagera la morale et la justice, et se terminera par la dissolution de toute société au profit d'une seule race. »

Weishaupt n'avait-il pas déclaré :

— « Cette Révolution sera l'œuvre des *Sociétés secrètes* et c'est là l'un de nos grands mystères¹ » ?

Mais pendant une brève période après la chute de Babeuf l'œuvre de la conspiration fut stoppée. Le **dix-huit Brumaire** asséna un coup sévère à l'Illuminisme, et la même main qui avait fermé à clef la porte du local de réunion des panthéonistes ferma les sociétés secrètes. Aussi les quinze années durant lesquelles Napoléon tint les rênes du pouvoir furent la seule période des cent quatre-vingt dernières années où l'incendie dévastateur de l'Illuminisme allumé par Weishaupt laissa un paisible répit à l'Europe².

¹ (NDT) : Après le *Congrès de Vérone* (1838) où Mr de Haugwitz, qui avait dirigé la Franc-maçonnerie en Allemagne et en Pologne, dévoilera les buts réels de l'Ordre aux souverains réunis pour leur en montrer la dangerosité, le roi de Prusse Frédéric Guillaume III, loin de tirer de l'avertissement la conclusion que la prudence aurait du dicter, confirma, via son médecin particulier, le docteur Wiebel, (juif !), membre de la *Grande Loge d'Allemagne* :

— « Qu'il ne retirerait pas sa protection à la Maçonnerie aussi longtemps qu'elle se renfermera dans les limites quelle s'est fixée elle-même, » signifiant l'accord passé avec l'Ordre selon lequel celui-ci s'était engagé à faire de l'Allemagne un royaume unitaire, sous l'égide de la monarchie prussienne, selon la doctrine politique de Weishaupt qu'avait exposée son adepte le marquis de Constanza, et ce que montra vingt ans plus tard des documents maçonniques sur ce point, que possédait Mr de Gloden de Rostock et que le roi de Pusse fit saisir pour ne pas les payer au prix que leur détenteur en demandait pour les céder (Deschamp et Jannet, t. II.

² V. Annexe 4.

Annexe IV

(NDT) : Napoléon Bonaparte mit fin à l'Anarchie révolutionnaire... mais pas à la Révolution. Le « paisible répit » permit la poursuite de la contamination maçonnique de l'Europe par vingt ans de guerres révolutionnaires, de la déstabilisation des États du Pape, de la maçonnisation rapide des principautés allemandes, italiennes, des États du Pape, de la Russie et de l'Espagne, et par l'instauration partout en Europe d'un système socio-politique maçon !

— Bonaparte avait été choisi et porté au pouvoir en tant que général de gauche, sûr pour les membres du Directoire. Sieyès et Cambacères (haut chef de la Maçonnerie), et pour leurs amis Talleyrand et Fouché *Hauts Illuminés*, comme une parade à la vague irrésistible de l'opinion publique pour le retour des Bourbons. Ces personnalités étaient toutes de hauts maçons liés aux financiers révolutionnaires et aux banquiers anglais ; et Bonaparte était devenu lui-même haut maçon, initié par Saliceti, au témoignage de Bourienne (d'après « *Tel fut Barras* » de Jean Senant), ou par Waechter (selon J. Lombard). Premier Consul puis Empereur, il officialisa la Franc-maçonnerie à la mode anglaise, ses hauts dignitaires se confondant avec ceux de l'Empire membres de la famille et généraux. Il pensait la dominer, alors qu'elle se servira de lui. L'Empire comptera 1200 loges dont 337 chapitres de hauts grades. En 1808 il y eut un défilé à Paris des membres de l'Ordre du Temple (*Haute Maçonnerie*), Ordre rétabli avec l'autorisation de l'Empereur. En 1808 également, pour s'assurer la gratitude et la fidélité (!) des juifs, il convoqua un *Sanhédrin du Judaïsme*, reconnu désormais au même titre que le Catholicisme ! Un signe qui ne trompe pas

— « Partout où arrivaient les Armées de l'Empereur, les Juifs les fêtaient comme pour l'arrivée du Messie. » (Deschamp)

— « Napoléon Bonaparte, c'était la France faite homme pour propager l'idéal de la Révolution » (discours de Donoso

Cortes devant la Chambre, à Madrid le 4 octobre 1849). Ce simple constat de faits a été mis en évidence par l'historien Louis Madelin.

Chateaubriand le dit aussi dans *Les Mémoires d'outre-tombe* :
— « Dans les documents officiels, Napoléon était appelé *Très-puissant frère et protecteur de l'Ordre* ».

Or c'est un titre qui revient à un 33ème degré du Rite écossais. Napoléon resta entouré d'Illuminés aux postes clefs de l'Empire : Fouché et Talleyrand en particulier, ce dernier qui le trahira dès 1812 et assurera la survie politique de la secte après la transition et le retour des Bourbons, et participera à la Construction de la *nouvelle Europe maçonnisée* au *Congrès de Vienne* avec son adjoint, l'avocat Bergasse, déjà signalé en note. Les Illuministes se protégeront mutuellement et protégeront leurs frères comme le prince évêque illuministe Dalberg... qui sera nommé Président de la Confédération du Rhin, et protégera les Rothschild.

— Ce qui primait pour l'Illuminisme et la Maçonnerie internationale était la Révolution et ses relais : Napoléon concrétisant la victoire de celle-ci, la phase destructrice violente fit place à une phase légale et consolidatrice, qui permit les progrès ouest-européens d'un système politique agnostique et maçon. L'Empereur et son entourage poursuivirent l'œuvre de la secte par les annexions, la destruction des principautés catholiques d'Allemagne que confirmera plus tard le *Congrès de Vienne*, l'occupation de Rome et de l'Italie, la déstabilisation et la maçonnisation de l'Espagne, du Royaume de Naples et des États Romains, la puissance politique accordée aux Loges, à leurs hauts membres et à leurs principes, avec la création de l'Université (consécration des principes de Weishaupt pour l'éducation) qui assura la continuité de la Révolution à long terme avec la formation de ses cadres, la publication du *Code civil* et sa diffusion européenne qui fixait la forme du nouveau système social et lui donnait force. Enfin sur le plan religieux,

répondant à la mission à lui confiée par la Maçonnerie, Il réussit avec le *Concordat* et ses *Articles Organiques* ce que les Jacobins avec la *Constitution civile du Clergé* n'avaient pu obtenir. Enfin il s'afficha indélébilement révolutionnaire par le meurtre du Duc d'Enghien.

La lune de miel avec la Maçonnerie martiniste et illuministe dura jusqu'en 1809, mais lorsque Napoléon voulut instaurer une dynastie en se liant à la dynastie catholique autrichienne, la secte internationale se jugea trahie et mina sa puissance jusqu'à la chute. Napoléon se savait tenu, et l'avoua dans le « *Journal de Sainte Hélène* » :

— « Les civils et Sieyès ne me considéraient que comme leur machine... je n'étais que leur agent »...

Fouché le faisait espionner par Bourienne son secrétaire. *La Maçonnerie Illuministe*, principal agent de Révolution, le restera par sa postérité que l'auteur expose aux chapitres suivants. Cette constance pluriséculaire dans les objectifs serait inconcevable s'il n'y avait eu derrière un facteur caché et durable très puissant, qui s'était associé le pouvoir politique d'Angleterre, de Hollande, de Prusse et de diverses principautés. Dorénavant l'influence déterminante de membres des élites aristocratiques, Intellectuelles, financières et bourgeoises dans toute l'Europe et aux États-Unis, liés en un système impérialiste anonyme international – mais au nom de Moloch et de Baâl – capable de se faire craindre et obéir et de récompenser, et utilisant les divers mouvements d'opinion comme d'un arsenal d'armes opportunes, comme ils en utiliseront bientôt d'autres, tous « *Illuminés* » et détournés ensuite selon la même méthode de mensonge.



François-Noël Babeuf, dit Grachus (1765-1797),
l'un des chefs des « Enragés ».

CHAPITRE V L'ÂGE D'OR DU SOCIALISME

Après la chute de Napoléon, l'Illuminisme dont le feu couvait partout en Europe s'enflamma de nouveau. « *L'Union Germanique* » lancée immédiatement après la dissolution des Illuminés en Bavière était en réalité l'Ordre de Weishaupt réorganisé sous un autre nom, et dans les premières années du siècle suivant d'autres sociétés comme le *Tugenbund* et le *Burschenschaft* furent lancées essentiellement sur les mêmes axes¹. Metternich regardait ces sociétés secrètes allemandes comme des résurgences de l'Illuminisme. Ecrivant en 1832, il affirmait :

— « L'Allemagne a depuis longtemps souffert du mal qui couvre aujourd'hui toute l'Europe... La secte des Illuminés... n'a jamais été détruite, bien que le même gouvernement (de Bavière) ait tenté de la supprimer et ait dû fulminer contre elle, et en fonction des circonstances et des besoins du temps, elle a successivement pris les dénominations de *Tugenbund*, de *Burschenschaft* ; etc.². »

Le *Tugenbund*, inauguré en 1812 et constitué des éléments

¹ Lombard de Langres *Les Sociétés secrètes*, pp. 81, 102, 110-113.

(NDT) : Le prince illuministe Guillaume de Hesse-Cassel fit partie du *Tugenbund*, comme nombre d'illuministes, avec des patriotes et des intellectuels allemands dont Fichte, de hauts maçons autrichiens, ainsi que, semble-t-il, selon le comte Corte dans son livre *La Maison Rothschild* (Pavot), divers membres de la famille Meyer Amschel Rothschild. Le *Tugenbund* avait organisé plusieurs attentats contre Napoléon, devenu la cible des hauts chefs de la Révolution européenne par son mariage autrichien, son ambition dynastique et par le Blocus Continental, gênant pour le grand commerce international, l'Angleterre, la Russie et les Rothschild. Le *Tugenbund*, suscité par ces hauts dirigeants maçons, fera fièche du nationalisme après avoir proclamé l'Internationalisme.

— Comme le signifiera plus tard Lev Bronstein, alias Trotsky, « tout est bon à la Révolution³. »

² *Mémoires de Metternich*, V, p. 368.

les plus violents parmi les Illuminés, dont les doctrines étaient celles de Clootz et de Marat, donna naissance à un nouvel Ordre, connu sous le nom de *Deutsche Union* ou Association Germanique et visant à l'unification de l'Allemagne. C'est là que pour la première fois l'on peut clairement constater le lien entre le prussianisme et les forces secrètes de la *Révolution Mondiale*, bien qu'à n'en pas douter on puisse les faire remonter jusqu'à une date bien plus ancienne.

Comme nous l'avons vu, Frédéric le Grand, au travers de son ambassadeur, von der Goltz, avait travaillé infatigablement à briser l'alliance franco-autrichienne, mais en même temps ses intrigues étaient menées par des canaux beaucoup plus obscurs, car Frédéric était franc-maçon et l'ami des philosophes français, et c'est largement par son influence que les doctrines dissolvantes de Voltaire se propagèrent, préparant la voie à la campagne antichrétienne de Weishaupt.

En 1807, Joseph de Maistre, qui eut la rare perspicacité de percevoir l'effrayant danger que représentait la politique de Frédéric II pour la paix et la stabilité en Europe écrivit ces mots remarquables :

— « J'ai toujours éprouvé une particulière aversion pour Frédéric II, qu'un siècle rendu fou s'est trop hâté de proclamer « un grand homme » alors qui n'était au fond qu'un grand Prussien. L'Histoire retiendra ce prince comme l'un des plus grands ennemis du genre humain qui ait jamais existé¹. »

Mais le comte de Maistre ne se doutait pas alors de la conspiration de l'Histoire, dirigée principalement par des mains allemandes et avec l'aide d'agents comme Carlyle pour maintenir le prestige de Frédéric, afin d'aplanir la voie à ses successeurs.

Après la mort de Frédéric le Grand, sa politique avait été poursuivie, non seulement par son neveu Frédéric-Guillaume

¹ *Lettres inédites de Joseph de Maistre* (1851), p. 97.

II, mais par les disciples de Weishaupt. C'est ainsi que l'Illuminé Diomède (le marquis de Constanza) écrivit :

— « En Allemagne, il ne doit y avoir qu'un ou tout au plus deux princes, et ces princes doivent être illuminés, et donc guidés par nos adeptes et entourés par eux, de façon qu'aucun profane ne puisse approcher leur personne¹. »

Ne pourrait-on pas, à propos de la curieuse phrase de Clootz parlant de « l'immuable empire de la Grande Allemagne la République universelle², y déceler la même source d'inspiration ? Il est fort possible en effet que Clootz n'ait pas été seulement un adepte de Weishaupt, mais que, tout comme Brissot et Robespierre le soupçonnèrent, il ait été aussi un agent du roi de Prusse.

Certains contemporains ont déclaré que Frédéric-Guillaume II était en fait membre des Illuminés. C'est ainsi que le comte de Vaudreuil écrivant de Venise au comte d'Artois en octobre 1790 avait fait cette remarque :

— « Ce qui me frappe le plus est que la *Secte des Illuminés* est la cause et l'instigatrice de tous nos troubles ; que l'on trouve de ces sectaires partout, que même le roi de Prusse est imbu de ce pernicieux système, et que l'homme qui jouit de sa principale confiance (*Bischoffswerder*) est l'un de leurs principaux dirigeants³. »

Robison indique que ce qui suscita son intérêt pour les Illuminés fut à l'origine une invitation à entrer dans cette société :

— « Invitation reçue d'un « gentleman très honorable et considérable » qui l'informa que le Roi de Prusse était le patron de l'Ordre et que son objet était tout ce qu'il y a de plus honorable et respectable. Robison déclina alors néanmoins l'invitation, parce que, dit-il, « il y avait quelque chose dans le

¹ RP. Deschamp, Op. cit. t. II, p. 397, citant un témoignage au procès des Illuminés.

² *Discours de Clootz à la Convention* le 9 septembre 1792.

³ *Correspondance du Comte de Vaudreuil et du Comte d'Artois*, I, p. 342.

caractère et la conduite du roi de Prusse qui me rendait déplaisant tout ce qu'il professait de patronner », et il ne fut pas surpris lorsque plus tard le même « honorable et considérable gentleman », confirmant ses soupçons sur l'Ordre, lui déclara, « hochant la tête avec emphase, je n'ai plus rien à voir avec cela (l'Ordre), nous avons été trompés, c'est quelque chose de très dangereux¹. »

On peut donc déceler un lien entre le Prussianisme et l'Illuminisme depuis le début, mais c'est avec le *Tugenbund* qu'il apparaît en pleine lumière. L'objet de cette association (d'après le « Rapport authentique des Associations secrètes d'Allemagne » par Mannsdorf, un membre des hautes loges) était de détrôner tous les princes allemands à l'exception du Roi de Prusse, afin de placer sur la tête de ce dernier la Couronne Impériale d'Allemagne et de donner à l'État une constitution démocratique. L'objectif final de la Maçonnerie était ultérieurement d'amener « la République réelle ou universelle et la destruction de toutes les nationalités² ». On voit aisément que les Hohenzollern ont pu faire usage de ce complot afin d'accomplir la première partie du programme, la domination prussienne.

Mais l'Illuminisme ne s'était pas confiné à l'Allemagne³, et

¹ Robison, Op. cit., p. 585.

² *Correspondance du Comte de Vaudreuil et du Comte d'Artois*, I, p. 342.

³ RP. Deschamp, Op. cit., II, pp. 227-228.

(NDT) : Mirabeau s'était targué d'entretenir une vaste correspondance avec des frères maçons de Vienne, la capitale autrichienne. Dès le début de la Révolution, le Grand-Orient avait adressé un *Manifeste à toutes les Loges d'Europe* demandant leur soutien, et Philippe d'Orléans une lettre personnelle en ce sens à l'empereur d'Autriche Léopold Ier. Celui-ci, puis Joseph II, voltairiens « éclairés », tenaient pour la suprématie de l'État sur l'Église, et s'étaient entourés de maçons. Joseph II n'eut les yeux dessillés (en partie) que par l'arrestation fortuite d'un envoyé français, Sénonville, chargé de négocier à Constantinople l'alliance de la Turquie et d'échanger à Trieste une partie des diamants de la Couronne contre des fournitures ; arrestation qui fit découvrir par la correspondance dont il était chargé qu'un formidable réseau d'illuministes enserrait le trône d'Autriche jusque

avant même la chute de Napoléon, une autre société secrète s'était organisée sous le nom de Carbonari, qui tomba elle aussi rapidement sous le contrôle des Illuminés.

Bien que d'origine maçonnique, les Carbonari n'avaient pas commencé comme une organisation révolutionnaire. Les fondateurs étaient des royalistes et des catholiques déclarés, qui, trompés peut-être quant aux objectifs réels de l'Illuminisme, suivirent le précédent inauguré par Weishaupt de prendre le Christ pour Grand Maître¹. Mais bientôt les

dans ses Conseils et ses hauts administrateurs provinciaux de Vienne à Trieste, en Hongrie, Bohême, Moravie, Styrie et Galicie.

— La Maçonnerie avait également fait la conquête de nombre de hauts fonctionnaires et nobilités des principautés d'Italie (par exemple Massimo d'Azeglio), notamment en Savoie, comme le montre la mésintelligence croissante entre J. de Maistre et son prince maçonnisant, dans le Piémont à Turin, en Lombardie-Vénétie, dans le Royaume de Sardaigne et à Naples, ce qui permettra plus tard l'effondrement de ce royaume bourbon avec la complicité de ses ministres et officiers. Il était de même en Espagne. Le clergé n'avait pas échappé à l'infiltration (*lettre de Simonini en 1806 à Barruel* faisant état de l'affirmation par un maçon juif de 800 prêtres et prélats en Italie déjà adeptes de leurs idées). Nombre de clercs dévoyés ou défrôqués avaient favorisé les Jacobins et les Martinistes en Europe, dont à Rome l'ex-curé Bassal et à Naples l'abbé Juocodes fondateur de Loge, selon J. Lombard. L'on notera plus tard deux clercs agents de liaison à Londres respectivement des Carbonari (l'italien Nunichino) et de leurs frères Guelfes d'Espagne (le prêtre Monteyro) d'après le comte de Hérissou. En Italie, la tactique de la Haute Vente, des Carbonari et de la Maçonnerie pendant un demi-siècle sera d'exciter le désir de l'unité italienne et de « Constitutions démocratiques », de rendre impopulaires les princes attachés au droit divin et la monarchie temporelle du Pape, de les supprimer par des soulèvements populaires et l'aide anglaise pour amener l'unité sous l'égide du prince libéral Charles Albert de Savoie puis du maçon Victor Emmanuel, abaissant par là l'influence autrichienne en Italie du Nord et l'Autriche catholique au profit de la Prusse. (Cf. Deschamp Op. cit., chap. VIII et IX, citant Eckert, t. II, et les *Mémoires de Goethe*, son voyage à Messine en 1787).

¹ (NDT) : Les Carbonari étaient nés de la Loge des *Philalèthes* de Besançon et cette secte s'était diffusée en Italie. Le prétendu « catholicisme » (en fait le *Martinisme*) des Carbonari qui dénonçaient l'Église comme déviante ! leur

adeptes de la maçonnerie révolutionnaire s'infiltrèrent dans leurs rangs et prirent le contrôle de toute l'organisation. En outre, bien vite, dit Mgr Dillon « le génie italien surpassa les Allemands en ruse maligne, et sitôt la mort de Weishaupt ou même dès avant, le Suprême Gouvernement de toutes les Sociétés secrètes du monde passa aux mains de la Haute Vente, c'est-à-dire de la loge suprême des Carbonari italiens¹.

C'est cette formidable société, la Haute Vente Romaine, qui de 1814 à 1848 dirigea les activités de toutes les sociétés secrètes. Encore beaucoup plus subtils donc beaucoup plus puissants et dangereux que les Carbonari, les dirigeants de la Haute Vente menèrent leur campagne selon les principes des Illuminés, dont ils étaient à l'évidence la continuation directe². Aussi, selon l'usage originel de l'Ordre qu'avaient suivi Anacharsis Clootz et Babeuf, les membres de la Haute Vente adoptèrent tous des pseudonymes classiques, celui du chef étant Nubius³. Cet homme, un noble italien corrompu, jeune, riche, beau, éloquent, et d'une extraordinaire audace « était un visionnaire, avec l'idée fixe d'élever un piédestal à sa vanité. » Mais ce ne fut pas parmi la bande de jeunes Italiens dissolus qui l'entourait qu'il trouva son principal soutien, mais parmi ses alliés juifs.

Au cours des premières années du XIXème siècle, les Juifs avaient pénétré les loges maçonniques et aussi certaines sociétés secrètes. Le rite égyptien de Memphis avait d'ailleurs été fondé avant la Révolution française par l'illuminé juif

servait à se faire accepter dans un pays foncièrement catholique ; mais pour y miner le Catholicisme : leur Christ « révolutionnaire » pris comme Grand Maître suivait la tactique de Weishaupt et de la Constitution maçonnique d'Anderson ; cf. Deschamp.

¹ Mgr George F. Dillon « *Grand Orient Freemasonry unmasked* » La Maçonnerie du Grand Orient démasquée, p. 63.

² Ibid., p. 63.

³ J. Crétineau-Joly, *L'Église Romaine face à la Révolution*, II, p. 383. La famille du prince Colonna, famille de banquiers, alliée aux Médecis, était juive comme ces derniers.

Cagliostro, et en 1815 le rite de Mizraïm, consistant en quatre-vingt dix degrés juifs, fut établi par des juifs à Paris¹. Ragon, autorité maçonnique française, l'appelle « la Maçonnerie juive². »

Joseph de Maistre dénonça :

— « le rôle actif que les Juifs jouaient dans l'Illuminisme, système qu'il avait étudié en profondeur et dont il était persuadé qu'il était *à la racine du mal* (c'est de Maistre qui souligne) affligeant alors l'Europe³. »

Ajoutant plus loin :

— « Il y a certainement, selon toutes apparences, écrivit-il en 1816, des sociétés organisées pour la destruction de tous les corps de noblesse, de toutes les nobles Institutions, de tous les trônes et de tous les autels d'Europe. La secte, qui se sert de tout, paraît en ce moment tirer un grand parti pour les Juifs, dont Saint Paul et le Christ disaient qu'il faut beaucoup se défier⁴. »

Dans la *Haute-Vente*, on les voit pour la première fois aux postes dirigeants. De riches membres des Askenazim finançaient la société, pendant que des juifs de moindre rang agissaient comme leurs agents les plus habiles⁵.

Parmi cette dernière catégorie, celui qui avait pris pour surnom *Piccolo Tigre* témoigna de la plus grande activité et énergie. Se masquant sous le rôle d'un joailler et d'un prêteur d'argent international, Piccolo Tigre parcourait l'Europe transmettant les instructions de la Haute Vente aux Carbonari et revenant chargé d'or, tiré des caisses de Nubius. Au cours de ces voyages, Piccolo Tigre bénéficiait partout de la protection des Loges maçonniques, bien que la plupart des

¹ (NDT) : Les frères Bédarride : ils relancèrent les hauts grades satanistes de leur cotereligionnaire l'Illuministe Cagliostro.

² A. Cowan *The X-rays of Freemasonry* (La Franc-maçonnerie aux rayons X).

³ Joseph de Maistre : *Lettres Inédites*, p. 368.

⁴ J. de Maistre, *Quatre chapitres Inédits sur la Russie*, chap. IV.

⁵ Crétineau-Joly, op. cit., II, p. 131, et Mgr Dillon, op. cit., p. 72.

hommes qui composaient celles-ci fussent tenus par la Haute Vente dans le plus profond mépris.

— « Au dessus des maçons et inconnus d'eux, écrit Mgr Dillon, bien que formé généralement à partir d'eux, se tient le très secret conclave qui les dirige et les utilise à la ruine du monde et à la leur propre¹. »

Le rôle de Piccolo Tigre devint si important qu'on le voit écrire en 1822 une lettre d'instructions à la Haute Vente Piémontaise, dont l'extrait suivant permet d'indiquer de quelles méthodes il se faisait l'avocat et notamment leur similarité avec celle des Illuminés :

— « Dans l'impossibilité où nos frères et amis se trouvent de dire encore leur dernier mot, il a été bon et utile de propager partout la lumière et de donner le branle à tout ce qui aspire à remuer. C'est dans ce but que nous ne cessons de vous recommander d'affilier à toutes sortes de congrégations telles quelles, pourvu que le mystère et le secret y dominent toute espèce de gens. L'Italie est couverte de Confréries religieuses et de Pénitents de diverses couleurs. Ne craignez pas de glisser quelques uns des nôtres au milieu de ces troupeaux guidés par une dévotion stupide ; qu'ils étudient avec soin le personnel de ces confréries, et ils verront que peu à peu il n'y manque pas de récoltes à faire. Sous le prétexte le plus futile, mais jamais politique ni religieux, créez par vous-mêmes ou mieux encore faites créer par d'autres des associations ayant le commerce, l'industrie, la musique les beaux-arts pour objet. Dans un lieu ou dans

¹ (NDT) : Ce Conclave ou Direction suprême...ne semble cependant pas avoir été la Haute Vente Romaine de Nubius et Piccolo Tigre puisque Créteineau Joly dans « *l'Église et la Révolution* » a publié une lettre de Nubius au Juif prussien Klaus lui demandant des fonds (en 1825 ?), or « *qui paye commande* », et qu'une autre lettre d'un des chefs témoigne que des ordres d'origine inconnue, au dessus du chef officiel Nubius, leur étaient imposés. S'agissait-il des ordres du Conseil suprême de la Maçonnerie mondiale qui avait été fondé à Charleston aux États-Unis en mai 1801 par cinq Juifs sous la présidence d'Isaac Long, ou d'un organe Intermédiaire.

un autre, dans les sacristies même ou dans les chapelles, réunissez, vos tribus encore ignorantes, mettez-les sous la houlette d'un prêtre vertueux, bien noté mais crédule et facile à tromper; infiltrez le venin dans des cœurs choisis, infiltrez-le à petites doses et comme par hasard ; puis à la réflexion vous serez étonné vous-même de votre succès. »

Poursuivons la lecture :

— « L'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, de lui en faire perdre les mœurs. Il est disposé par la pente de son caractère à fuir les soins du ménage, à courir après de faciles plaisirs et des joies défendues. Il aime les grandes causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutenez-le, donnez lui une importance quelconque; apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et parce qu'il a montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquerez le désir d'une autre existence. *L'homme est né rebelle*; attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie, mais que l'Incendie n'éclate pas. C'est une préparation à la grande œuvre que vous devez commencer. Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de la religion (l'un va presque toujours à la suite de l'autre), laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la Loge la plus voisine. Cette vanité du citadin et du bourgeois de s'affilier à la Franc-maçonnerie a quelque chose de si *banal* (souligné par l'auteur) et de si universel que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. Je m'étonne de ne pas voir le monde entier frapper à la porte de tous les Vénérables et de demander à ces messieurs l'honneur d'être l'un des ouvriers choisis pour la reconstruction du Temple de Salomon. Le prestige de l'inconnu exerce sur les hommes une telle puissance que l'on se prépare avec tremblement aux fantasmagoriques épreuves de l'initiation et du banquet fraternel.

Voici comme ils ont du respect pour ceux qui les servent :

— « Se trouver membre d'une Loge, se sentir en dehors de sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais est pour certaines natures une volupté et une ambition... »

D'où le programme de recrutement :

— « La Haute Vente désire que, sous un prétexte ou un autre, l'on introduise dans les Loges maçonniques le plus de princes et de riches que l'on pourra. Les princes de Maison Souveraine et qui n'ont pas d'espérance légitime d'être roi par la grâce de Dieu veulent tous l'être par la grâce d'une révolution. Le duc d'Orléans est franc-maçon... Un prince qui n'a pas de royaume à attendre est une bonne fortune pour nous. Il y en a beaucoup dans ce cas là. Faites-en des Francs-maçons... Ces pauvres princes feront notre affaire en croyant travailler à la leur... C'est une magnifique enseigne... »

Ce programme explique enfin que les forces qui se montreront dissimulent les stratégies qui commanditent le pillage du monde :

— « C'est sur les *Loges* que nous comptons pour doubler nos rangs. Elles forment à leur insu notre noviciat préparatoire. Elles discourent sans fin sur les dangers du fanatisme, sur le bonheur de l'égalité sociale, et sur les grands principes de liberté religieuse... Elles lancent parmi leurs festins de foudroyants anathèmes contre l'intolérance et la persécution. C'est plus qu'il n'en faut pour faire des adeptes. Un homme imbu de ces belles choses n'est pas éloigné de nous, il ne reste plus qu'à l'enrégimenter...¹ »

C'est donc par une destruction morale systématique que les chefs de la Haute Vente², comme les Illuminés, comptaient établir leur ascendant sur « les peuples » d'Europe. Mais afin

¹ Cité par Crétineau Joly, Op cit II, p 119.

(NDT) : « Correspondance de la Haute Vente » figurant in extenso dans « *La Conjuration antichrétienne* », de Mgr Delassus, rééd. 1999, p. 489. sq.)

² (NDE) : V. infra : *les Protocoles*.

de comprendre la manière dont ils s'y prirent pour atteindre cet objectif, il nous faut maintenant examiner le terrain sur lequel il leur fallait travailler.

Il est de la plus grande importance de réaliser que les populations à cette époque souffraient et avaient de très réelles raisons d'insatisfaction. Ces raisons pesaient certes moins sur les travailleurs de l'agriculture que sur les ouvriers de l'industrie, dont les conditions de vie étaient bien souvent épouvantables. Personne n'a jamais cherché à nier le fait, et il est nul besoin d'avoir recours aux écrits des socialistes pour avoir une idée du véritable esclavage enduré par les hommes, les femmes et les enfants employés dans les mines et les usines d'Europe dans les années qui suivirent les guerres de Napoléon, car l'on en trouve la situation exposée en entier avec beaucoup de précision et bien plus éloquemment dans les lettres de Lord Shaftesbury, dont toute la vie fut consacrée à la cause des pauvres et des opprimés.

Quelle était donc la raison de l'aggravation du sort des travailleurs ? C'était en partie l'accélération des cadences de l'industrie liée aux débuts de la mécanisation, et pour partie en Angleterre du fait de l'accroissement rapide de la population, mais en France cette situation était attribuable pour une grande part à la Révolution. On a vu plus haut combien l'interdiction des Corporations et l'augmentation du nombre de jours ouvrables du fait de l'abolition des fêtes catholiques en usage dans cette nation avaient accru les contraintes des travailleurs, mais un autre effet du grand soulèvement avait été le transfert du pouvoir de l'aristocratie à la bourgeoisie, avec ses désastreuses conséquences pour le peuple. En bref, la destruction du « féodalisme » avait inauguré le règne du mercantilisme. C'est Karl Marx lui-même qui l'affirme :

— « La Bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle des plus révolutionnaires. La Bourgeoisie, partout où elle a conquis le pouvoir, a détruit toutes les relations féodales, patriarcales et idylliques. Elle a déchiré impitoyablement tous ces liens

féodaux multicolores qui unissaient les hommes à leurs « *supérieurs naturels* », et n'a laissé aucun autre rapport d'homme à homme que l'intérêt personnel brutal et le grossier paiement comptant. Elle a étouffé l'extase religieuse, l'enthousiasme chevaleresque et la sentimentalité des classes moyennes dans l'eau glacée du calcul égoïste. Elle a transformé la valeur personnelle en simple valeur d'échange, et substitué à d'inestimables libertés chèrement acquises et instituées par les chartes, la seule et exorbitante liberté du Libre-échange. En un mot, elle a remplacé l'exploitation jusque là voilée par les illusions religieuses et politiques par une exploitation (c'est toujours Marx qui parle ; un historien impartial aurait dit : *interdite par les Évangiles et l'Église*) ouvertement affichée, orgueilleuse, directe et brutale¹. »

Ainsi, de l'avis du principal prophète de la doctrine socialiste moderne, c'est la destruction du féodalisme qui a conduit à la mise en esclavage du prolétariat ! Même si l'accusation contre la bourgeoisie est exagérée, il y a une certaine part de vérité dans la théorie de Marx. La classe qui vit de biens de famille hérités est toujours une barrière contre l'exploitation des travailleurs : pour le noble gentilhomme qui dépense cinq cents louis pour son carrosse, ou pour la duchesse qui ne s'est jamais enquis du coût d'une robe brodée, où était l'avantage de sous-payer l'ouvrier ou la couturière ? Le système de « *Faire suer le pauvre* » provient essentiellement d'une classe qui s'efforce de mettre à sa portée

¹ (NDE) : C'est nous qui soulignons ces termes si étonnants sous la plume d'un Juif, dont la doctrine, « comme le *Talmud* tout entier, disait Bossuet, est anti-naturelle ».

² *Manifeste du Parti Communiste*, (1855) par K. Marx et Frédéric Engels, version anglaise, p. 9.

(NDT) : Ce passage de Marx est un exemple type de l'*audace juive* de protester contre ce qu'ils ont fait ! Il s'agissait pour Marx de leurrer l'opinion, car le *Mercantilisme*, doctrine juive adoptée par les calvinistes, les Puritains, et le Capitalisme, c'était eux ; Ricardo était juif, et la bourgeoisie maçonnerie égoïste, c'était leur esprit et œuvre !

des commodités dont on ne peut pas, ou l'on ne veut pas, payer le travail à un prix représentant une rémunération correcte pour l'ouvrier. Telles étaient les classes dont dépendait l'industrie après la Révolution, lorsque l'aristocratie avec son caractère d'insouciance dépensière et ses instincts de traditionnelle bienveillance dut se réfugier dans des mansardes, et c'est pourquoi c'était contre les nouveaux riches que s'élevaient du peuple les plaintes les plus amères. Or à la même époque, parmi la bourgeoisie, était apparu un nouveau facteur influent que Marx a soin de ne pas signaler, mais sur lequel le socialiste Malon est plus explicite :

— « Le féodalisme signifie des privilèges assortis en échange de certains devoirs mutuellement acceptés ; la ploutocratie *enjuivée* (le mot est bien de Malon) ne reconnaît aucun devoir ; elle n'a qu'un seul objet : s'approprier la partie la plus grande possible du travail des autres et de l'accumulation sociale afin d'en user et abuser égoïstement. C'est là sa grande *Indignité morale* (*id.*) et le signal de sa fin prochaine, au nom du bien public et des intérêts de l'Humanité. »

On retrouvera la même opinion exprimée plus tard par l'anarchiste Bakounine.

Le Juif n'était évidemment pas seul à exploiter les travailleurs, mais l'esprit du juif pénétrant le commerce dans chaque pays en France, en Allemagne et plus encore en Amérique contribua sans aucun doute à l'oppression industrielle contre laquelle semble fulminer Marx. Sous la Monarchie, les Juifs avaient été tenus en lisière par des lois réglementant leurs activités et leurs mœurs, mais les décrets passés au début de la Révolution¹ décidant leur complète

¹ Mme N. Webster ne semblait pas connaître, en 1921, les travaux des abbés Lémann (Éd. Saint Remi) sur la question (cf. *L'Entrée des Juifs dans la société française*, ch. *l'Affaire Corfbeer*). Il y est démontré, sur *Provis-verbauc*, que les Juifs, tenus à l'écart en France par *Édit royal* de Louis XIV en 1682, en avaient été chassés deux siècles auparavant, pour avoir empoisonné — par

émancipation avaient levé toutes restrictions à leur rapacité.

Pour l'ethnie juive, l'année 1789 est applaudie comme l'année du Messie et de la délivrance ! Sans aller aussi loin que M. Édouard Drumont qui dit que « *la Révolution délivra le peuple de l'aristocratie... afin de le livrer aux Juifs* », il est indéniable que le renversement de la Monarchie et de l'aristocratie augmenta immensément le pouvoir des Juifs sur le peuple. Qu'ils y aient

exemple à Strasbourg – l'eau des puits durant la nuit.

— Des *Procès-verbaux* tout aussi authentiques démontrent que les rabbins juifs (en Europe et même en Turquie) ont toujours et en tout lieu saigné rituellement des enfants chrétiens pour la *pâque juive* et pour la *circumcision* qu'ils pratiquent (NDE) :

— Le renforcement révolutionnaire sur plus de cent cinquante ans d'une même stratégie de *la Veau* contre la même cible est plus qu'un solide indice. Lorsque Dohm et Mirabeau avaient rédigé et édité leurs ouvrages en faveur de la citoyenneté des Juifs, tous deux avaient tiré leur « inspiration » du salon de la Juive berlinoise Henriette de Lemmos épouse Hertz, foyer de la pensée juive où avait théorisé le célèbre rabbin Moïse Mendelsohn.

— La diffusion du livre de Dohm avait été assurée par le juif Cerfbeer de Strasbourg, et ce furent bien les révolutionnaires maçons et illuminés avec l'abbé Grégoire et le duc de Clermont Tonnerre qui firent admettre l'émancipation des Juifs à une Assemblée de maçons encore réticents, malgré leur formation, à restaurer le Temple de Salomon, après cent ans de préparation des esprits depuis 1680 pour abaisser les « *préjugés* » catholiques sur le plan religieux comme sur le plan social : ceux des Français vis à vis des Juifs ne le seront qu'à peine à la Révolution, comme le montra le vote difficile sur la question, et en Allemagne il faudra encore cinquante ans pour arriver au même but. Le décret Dupont, cet aboutissement salué plus tard par les *Archives Israélites* en ces termes.

— « Le messie est venu pour nous en 1790 » Cet événement avait été préparé de longue main depuis le XV^{ème} siècle par les ouvrages édités par des imprimeurs juifs en Hollande et introduits en fraude. Comment croire qu'il n'y aurait pas eu de projet dans cette entreprise menée avec la ténacité juive jusqu'au succès ? Et le terrain politico-social étant déblayé, l'emprise des Rothschild sur l'économie se donna libre cours, non plus seulement en Europe du nord mais sur toute l'étendue de l'Europe, Autriche comprise, et par elle sur la politique, emprise qui s'amplifia, cf. « *Les Juifs rois de l'époque* » du socialiste Toussenel, jusqu'à obtenir en 1848 leurs trois ministres au Gouvernement Provisoire.

¹ Éd. Drumont : *La France juive*, passim, T. II.

contribué délibérément à cette fin est difficile à dire, mais les contemporains s'aperçurent vite de leur influence, comme le montre le passage suivant de Prudhomme, un ardent démocrate que l'on ne peut en aucune manière accuser d'antisémitisme :

— « La Révolution Française fit beaucoup de bien aux Juifs ; elle voulut proscrire entièrement les anciens préjugés qui faisaient considérer les restes de l'ancien peuple comme une race d'hommes dégradés, inférieurs aux autres. Les Juifs en France depuis longtemps ne devaient plus payer aux barrières (d'octroi) comme sous le règne de Saint Louis les mêmes droits qui étaient exigées pour les bêtes à sabot. Mais chaque famille juive chaque année était taxée de 40 livres à titre de droit d'habitation ou de protection et tolérance. Cette taxe fut supprimée le 20 juillet 1790. Les Juifs furent, si l'on peut dire, naturalisés français, et ils prirent rang de citoyens.

— « Que firent-ils pour manifester leur gratitude ? Ils firent ce qu'ils faisaient avant ; ils n'ont pas changé ; ils n'ont pas amendé leurs voies ; et ils ne contribuèrent pas qu'un peu à la chute des assignats. Le désordre de nos finances fut une mine péruvienne pour eux ; ils ne diminuèrent pas leur infâme trafic. Bien au contraire, la liberté civile leur permit d'étendre leurs courtages spéculatifs. La misère publique leur devint un riche patrimoine... »

— « Le Juif prit son essor. Le gouvernement avait besoin d'eux, et Dieu sait comme ils ont fait payer cher à la République les ressources qu'elle leur demanda. *Quels mystères d'iniquité* (le mot est de Saint Paul) seraient révélés, si le Juif comme la taupe ne se donnait pas pour règle de travailler dans l'ombre ? En un mot et pour tout dire, les Juifs n'ont jamais été plus Juifs que depuis que l'on s'est efforcé d'en faire des hommes et des citoyens¹. »

¹ *Crimes de la Révolution*, III, p. 44. Burke rapporte :

— « Que des Juifs firent gros profit du pillage des églises, et qu'on lui dit

Mais ce furent les paysans qui souffrirent le plus de la domination des Juifs. Sous l'Ancien Régime, les droits féodaux étaient ressentis comme oppressifs, mais les seigneurs étaient souvent aussi les bienfaiteurs et les protecteurs de leurs vassaux. En revanche, les usuriers juifs dont les paysans propriétaires dépendirent dorénavant pour poursuivre leur exploitation en cas de mauvaise récolte ou d'intempéries s'avérèrent intraitables et sans pitié.

Daniel Stern écrit à ce sujet :

— « Aussitôt que le paysan est entré en relations commerciales avec la race rusée, dès qu'il a eu mis son nom au bas d'un papier, qu'il a lu et relu sans apercevoir ou la clause cachée qui l'étrangle, le paysan, en dépit de toute sa finesse, ne réussira plus jamais à recouvrer sa liberté. A partir de ce moment, son activité, son intelligence, les bénéfices que la Providence lui procure en lui donnant de riches récoltes, rien de cela ne lui profitera plus, mais ira exclusivement à son nouveau maître. L'intérêt exorbitant sur un très petit capital absorbera son temps et ses activités. Jour après jour, il verra le confort de sa famille diminuer et ses difficultés augmenter. A l'approche du jour fatal lorsque

aussi que des fils de ces voleurs furent faits évêques, eux sur qui on ne pouvait faire peser aucun soupçon de superstition chrétienne » (*Reflections on the French Revolution*), p. 254). Ceci peut expliquer l'apostasie de certains clercs et prélats, par exemple le 8 novembre 1793.

(NDT) : *La participation d'un certain nombre au Jacobinisme, à l'Illuminisme comme Dailberg en Allemagne, et au Carbonarisme.*

(NDT) : A la réflexion de Prudhomme il faut associer la manière dont Rothschild, qui n'était plus un petit brocanteur juif besogneux, allait opérer en 1815 son formidable coup à la Bourse de Londres (*The Stock Exchange*, fondé par Elizabeth Ière) en faisant lancer la fausse rumeur d'une défaite de Wellington à Waterloo pour acheter à la baisse, alors qu'il avait lui-même assisté à la défaite de Napoléon (Voir l'abbé Lémann : *Rothschild*, Éd. Saint Remi, et Chateaubriand, *Mémoires d'Outre Tombe*, ch. *L'aigle et le vautour*) ! La fortune Rothschild avait été fondée sur la fourniture de mercenaires aux princes belligérants, l'agiotage avec la fortune des princes, puis le prêt d'argent aux Coalisés).

tombe l'échéance de la dette, le sombre visage de son créancier l'avertit qu'il ne doit attendre aucun répit. Il doit se résigner, poursuivre le chemin funeste, emprunter encore, toujours emprunter jusqu'à ce que survienne la ruine, et alors les champs, les prairies et les bords, la maison, le bétail et son chez-lui passent tous de ses mains industrieuses aux mains rapaces de l'usurier juif¹. »

En bref, le paysan héritait de l'aristocrate ; il est déshérité par l'usurier. C'est l'histoire vraie des spoliés, et non seulement en France, mais en Russie², en Autriche, en Pologne ; partout où le travailleur vit en cultivant ses propres champs, l'abolition du féodalisme amène la domination des prêteurs d'argent, et celui-ci est dans la plupart des cas un Juif. Si de temps en temps, exaspérés par cette tyrannie, les paysans se laissèrent aller à la violence et s'en prirent à leurs oppresseurs, comment s'en étonner ? Lorsqu'au XIV^{ème} siècle les paysans se soulevèrent contre la noblesse, le blâme, nous dit-on, doit en être attribué aux nobles. Pourquoi faudrait-il excuser la furie des paysans lorsqu'elle prend la forme d'une jacquerie, mais devrait-on la condamner sans hésitation lorsqu'elle prend la forme d'un « p(r)ogram³ » ? Dans un cas tout autant que dans

¹ Daniel Stern *La Révolution de 1848*, II, p. 89, La comtesse d'Agoult.

² Lire le récit du voyage en Russie blanche du Grand Duc Nicolas en 1816, qui tout en reconnaissant le soutien donné par les juifs à l'autorité impériale notait ceci :

— « La ruine générale de la paysannerie de ces provinces est à attribuer aux Juifs, qui ne le cèdent en importance qu'aux propriétaires terriens ; par leur industrie, ils exploitent au dernier degré les malheureuses populations. Ici, ils sont tout : marchands, entrepreneurs, tenanciers d'estaminets, minotiers, transporteurs, artisans, etc... et ils sont si astucieux à pressurer et à tromper la masse du peuple qu'ils leur avancent l'argent du pain avant que le blé soit semé, leur escomptent la récolte avant les semis des champs. Ils sont les parasites habituels qui pompent tout et épuisent complètement cette province. » (*The Court of Russia in the Nineteenth Century*) (*La Cour de Russie au dix-neuvième siècle*) de E. A. Brayley Hodgett, I, p. 161).

³ Pogrom est un mot ukrainien qui signifie représailles, punition, châtiement, non pas vengeance ni surtout massacre ; dans les temps de chrétienté, dans toute

l'autre, on peut invoquer à juste titre l'excuse d'une exaspération incontrôlée.

L'ouvrier d'usine tout comme le paysan trouva aussi dans le Juif un maître d'une insatiable exigence. Ce ne fut pas seulement l'introduction du machinisme qui au début du XIX^{ème} siècle amena l'accélération des cadences dans l'industrie, mais l'esprit nouveau du mercantilisme, succédant aux méthodes de travail à l'aise de l'Ancien Régime. Comme É. Drumont l'a si bien exprimé, si les ouvriers s'arrêtaient un moment pour reprendre haleine, les statisticiens se récriaient immédiatement :

— « Mais où allons-nous ? L'Angleterre a produit 375 millions de boutons de culotte l'an dernier, et nous n'en avons produit que 374 millions cette année ! »

La force qui mène le jeu derrière l'ouvrier, cet esprit de concurrence effrénée était largement attribuable au Juif.

Telle était la situation au début de la période connue sous le terme de « révolution industrielle ». Les souffrances des travailleurs étaient très réelles, le besoin d'une reconstruction sociale très urgent, le gouffre entre pauvreté et richesse — l'inégalité — plus profond que jamais, et le Gouvernement de France n'avait aucun projet de réforme à offrir. Si du moins un grand homme avait pu alors se lever pour ramener le peuple dans des voies de raison et de progrès, et lui montrer que cette démocratie nouvelle née en l'année fatale de 1789 avait pris le mauvais tournant et errait désormais dans une jungle sans issue, d'où il ne pourrait sortir qu'en rebroussant chemin pour repartir à nouveau, mais sous son propre jour, et non pas en suivant la volonté ou l'inspiration de la Franc-maçonnerie illuministe !

Malheureusement lors de cette nouvelle crise de l'histoire

l'Europe, les autorités religieuses et civiles sont intervenues pour endiguer les représailles entreprises par les peuples contre les Juifs et les Tziganes, « lesquels dévoraient les gens et les réduisaient à misère » (Froissart repris par Ronsard dans son *Adresse au Roi*).

de la classe laborieuse, il n'y avait personne pour montrer la voie, personne qui eût la perspicacité et le courage de se dresser pour proclamer :

— « La grande expérience de 1789 à 1794 s'est avérée un échec, les principes sur lesquels elle était fondée, tout bien pesé, se sont montrés creux, les objectifs qu'elle se donna devant nos yeux se révélèrent des mirages vers lesquels nous avons trop longtemps marché les pieds en sang, les méthodes par elle employées furent atroces, et il ne faudra plus jamais les répéter : les hommes qui les imposèrent furent des ennemis du peuple, des ennemis tels que nous ne devons jamais plus être ainsi trompés. Il n'y a d'autre espoir pour l'humanité souffrante que de répudier la Révolution et toutes ses œuvres, et de repartir sur une nouvelle ou ancienne voie avec de nouvelles espérances et de nouveaux objectifs, cette fois fondés, non plus sur les rêves de visionnaires ou les plans de démagogues, mais sur les vrais désirs du peuple¹. »

Mais au lieu de rassembler le peuple par une proclamation solennelle de ce genre, les hommes qui s'élevèrent alors n'avaient rien de mieux à offrir que le credo fatigué des révolutionnaires, leurs prédécesseurs. Les doctrines qui s'étaient avérées fallacieuses, les visions qui s'étaient montrées illusoire, les slogans qui avaient mené le peuple au désastre furent réactivés avec la même assurance que si tout cela avait bénéficié dans le récent passé d'un éclatant succès.

Le pionnier en Angleterre du mouvement que l'on appellera plus tard le *Socialisme* fut un propriétaire de filature de

¹ (NDT) : En France, la situation des agriculteurs d'Alsace fut si grevée d'hypothèques au profit des prêteurs usuriers juifs après la Révolution que Napoléon fit faire une enquête administrative et prit des mesures conservatoires : il y avait en Alsace pour 15 millions de dettes hypothécaires pour des biens gagés d'une valeur totale de 3 millions de francs ce qui montrait qu'il y avait là **12 millions d'usure** (d'après *La Vie du marquis de Molé*).

coton, Robert Owen. Au début de sa carrière, Owen sembla pouvoir devenir l'homme dont le peuple avait besoin, le réformateur éclairé qui, balayant les théories fallacieuses de la Révolution française, allait établir le système industriel sur de nouvelles bases.

L'œuvre d'Owen à New-Lanark fut absolument admirable, avec des habitations plus saines pour les ouvriers, une meilleure éducation pour les enfants et même de toute la population à qui furent inculquées des notions d'économie domestique, de sobriété, de propreté, amenant une complète régénération de cette ville et suscitant l'admiration générale. Sur tous ces plans, leur auteur ne rencontra aucune résistance.

Les socialistes aiment à déclarer :

— « que « les classes supérieures » sont parfaitement indifférentes au bien être des travailleurs, et qu'il n'y a rien d'autre que l'agitation révolutionnaire pour les réveiller. L'histoire de Robert Owen fournit le cas très frappant du contraire, car c'est parmi les membres de ladite « Classe supérieure », ducs, évêques, hommes d'État, et même têtes couronnées, car il eut la visite du tsar Nicolas Ier en personne qu'il reçut son principal soutien. New-Lanark devint un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui s'intéressaient à la réforme sociale, et Owen se trouva en danger d'avoir la tête tournée par l'adulation générale. »

Il faut cependant préciser que l'expérience d'Owen n'était pas conduite selon des principes socialistes. Vivant au château, et se promenant dans sa voiture « comme un prince parmi ses sujets ». Owen avait seulement le rôle d'un autocrate bienveillant¹. Ses employés salariés étaient obligés à travailler de huit à dix heures par jour², et ceux qui s'étaient montrés

¹ *Life of Robert Owen* (La vie de Robert Owen), par Sargant, p. 30.

² Cf. Holyoake, *The co-operative movement* (Le mouvement coopératif), p. 13. « Owen était l'un des membres d'une petite catégorie de Tories bienveillants, qui regardaient le pouvoir comme une obligation d'en user pour le bien du peuple. »

³ Sargant, Op. cit., p. 217.

paresseux ou inefficaces étaient décorés de badges humiliants. Les bénéfices de l'usine n'étaient pas distribués aux ouvriers, mais accumulés par Owen et utilisés à ce qui lui semblait bon. Il est vrai qu'il ne tira aucun bénéfice du magasin modèle qu'il installa en ville, où les articles étaient vendus à la clientèle à prix coûtant, mais avec les revenus qu'il avait il pouvait se permettre cette fantaisie charitable. Cela n'en est pas moins honorable de sa part, mais le fait demeure que « la philanthropie d'Owen à New Lanark était menée selon le système que les socialistes condamnent comme « non socialiste ». »

En tout cas l'expérience s'avéra un succès triomphal, mais malheureusement Owen se laissa entraîner hors des voies d'une réforme raisonnable et pratique vers celles de la spéculation philosophique débridée. Comment s'explique une si fâcheuse aberration ? L'explication, et il n'y en a pas d'autre, est qu'Owen était alors tombé sous l'influence des forces occultes à l'œuvre sur le Continent, car lorsque l'on examine ses écrits à la lumière des doctrines décrites au premier chapitre de ce livre, l'on ne peut manquer de se rendre compte que son esprit s'était laissé pénétrer d'illuminisme.

Le point fondamental naturaliste des enseignements d'Owen consistait dans le postulat que l'homme était le produit des circonstances et que son caractère résultait simplement de son milieu. D'où il résulterait qu'en le retirant de mauvaises conditions de vie, l'homme serait inmanquablement transformé en « un être intelligent, raisonnable et bon ». »

En outre, toujours d'après lui², les mauvaises conditions qui prévalent actuellement seraient le simple résultat de la civilisation, que, tout comme Weishaupt, Owen considérait

¹ *Life of Robert Owen by himself* (Autobiographie de Robert Owen), p. 60.

² (NDE) : On pourra également lire R. Malthus : *Essai sur le Principe de population*, qui date de 1795, mais qui fut révisé par l'auteur jusqu'en 1803. On sait que Kant l'a beaucoup apprécié (V. *Anthropologie selon la Raison pragmatique*).

comme la peste de l'humanité :

— « Toutes les nations de la terre, avec leurs vantardises respectives à propos de leur prétendue avance dans ce qu'elles nomment la *civilisation*, sont gouvernées par la force, la fraude, le mensonge et la crainte, provenant de l'ignorance parmi gouvernants et gouvernés¹.

En conséquence de quoi, Owen déclarait :

— « Il faut me considérer comme quelqu'un qui n'appartient pas au système actuel de la société, mais comme un homme qui attend avec le plus grand plaisir sa destruction complète et telle qu'il n'en reste finalement pas pierre sur pierre². »

Tout ceci n'était qu'exprimer sous une autre forme la doctrine de Weishaupt que :

— « L'homme n'est pas mauvais s'il n'est rendu tel par une moralité arbitraire. Il est mauvais parce que la Religion, l'État et les mauvais exemples le corrompent », et qu'il est donc nécessaire d'amener « la complète destruction de l'organisation civile actuelle ».

Certains passages d'Owen sont même presque identiques, mot pour mot, à ceux que l'on trouve dans le code de Weishaupt. Par exemple, dans ce dernier code, il était indiqué :

— « que l'objectif des Illuminés était : de faire du genre humain, sans aucune distinction de nation, de condition ou de profession, une seule et heureuse famille », et Owen de son côté annonçait « qu'un nouvel état d'existence sur terre, lorsqu'il sera compris et mis rationnellement en pratique, réunira cordialement tout, comme une bonne famille éclairée³. »

Il est vain d'attribuer ces similitudes extraordinaires, dont on pourrait citer maints autres exemples, à de simples coïncidences, et de penser que ce propriétaire d'une filature de

¹ Ibid. p. 77.

² Ibid. p. XXII.

³ Ibid. p. 154.

coton du Yorkshire serait parvenu de sa propre intuition aux mêmes conclusions et jusqu'à la même phraséologie que le professeur bavarois. Car de fait, comme le fait remarquer son biographe :

— « Il laisse lui-même entrevoir qu'il possède une philosophie qui pourrait régénérer la société si les esprits des hommes étaient préparés à l'accepter... Avec une réticence toute pythagoricienne, il réserve à son propre usage ainsi qu'à ses initiés une doctrine ésotérique dont le monde n'est pas digne¹. »

De quelle doctrine perfide pourrait-il s'agir, sinon de l'Illuminisme, qu'Owen, obéissant aux consignes de l'Ordre, est attentif à ne pas révéler ?

Mais c'est à propos de religion qu'Owen trahit le plus clairement la source de son inspiration. Sa campagne d'athéisme militant ne peut s'expliquer autrement. Chez un homme du caractère moral de Weishaupt la haine du Christianisme n'a rien de surprenante, mais qu'Owen, rempli d'ardeur pour le bien de l'humanité, philanthrope sincère et infatigable, se soit refusé à rendre hommage à Celui qui est le grand Maître de l'amour et de la compassion est si extraordinaire que cela n'est explicable par aucun des éléments avancés par ses biographes. Mais lorsque l'on examine ses théories, on se rend compte aisément d'où il les a tirées, car que sont donc ses idées d'une « *Société rationnelle* » et ses perpétuelles allusions à la raison, sinon la vieille doctrine de Weishaupt que :

— « *La Raison soit le seul code de conduite de l'homme* », doctrine qui avait déjà trouvé son expression chez Payne avec « *L'Âge de Raison* », et dans les « *Fêtes de la Raison* » célébrées dans les églises de Paris ? »

C'est donc sous l'effet de cette influence maligne qu'Owen exprima des sentiments profondément étrangers à son

¹ Sargant, Op. cit. p. 76.

caractère naturel, comme par exemple sa déclaration :

— « que les religions dans le monde sont d'horribles monstres et de réels démons de l'humanité, qui absorbent totalement sa rationalité et son bonheur¹. »

Cela ne rappelle-t-il pas des vociférations telles que les diatribes de l'Illuminé Cloutz « sur la nullité de toutes les religions » ?

A certains moments, Owen égale Cloutz en violence.

— « La religion, avait écrit Cloutz, est une maladie sociale qu'on ne guérit jamais trop rapidement. Un homme religieux est un animal dépravé² » ;

opinion à laquelle Owen fait écho en déclarant :

— « les notions fondamentales de toutes les religions... ont rendu l'homme l'être le plus inconsistant et le plus misérable qui existe. Par les erreurs de ces systèmes, il est devenu un animal faible et imbécile³... »

C'est à l'occasion d'une grande réunion publique où il avait décidé

— « de dénoncer toutes les religions du monde⁴ » qu'Owen prononça ces mots. Longtemps après, il déclara que ce jour-là avait été pour lui le plus glorieux de sa vie, mais en réalité il eut pour effet de lui aliéner la sympathie publique et de détruire tout son pouvoir de faire le bien.

Poussé toujours plus avant dans la voie de l'Illuminisme et selon son biographe, « enflammé d'un désir extravagant de notoriété », Owen, sept ans plus tard, abandonna son expérience florissante de New-Lanarck afin de fonder en Amérique une colonie sur les *principes communistes*.

Depuis quelques années déjà, il avait caressé le plan :

— « de « découper le monde en villages de trois cents à deux mille âmes, » dans lesquels « les habitations pour les

¹ *Life of Robert Owen by himself*, p. 207.

² *La République universelle*, p. 27.

³ Sargant, *Op. cit.* p. 129.

⁴ *Life of Robert Owen by himself*, p. 161.

deux cents ou trois cents familles seraient disposées ensemble sous forme d'un parallélogramme », où « l'individualisme serait banni et où chacun travaillerait au bénéfice de tous¹ ». Les tentatives pour fonder une colonie de ce type en Irlande avortèrent, et c'est alors, en 1824, qu'Owen s'embarqua pour le Nouveau Monde, où il acheta à des colons allemands, disciples du Pasteur Rapp, un vaste domaine terrien qu'il nomma « *Harmony* ». C'est là que dans les années qui suivirent il lança sa « *Communauté égalitaire New-Harmony*. »

Le *Système Communiste* fut donc enfin inauguré, et d'autres installations du même type démarrèrent à la fois aux États-Unis et en Écosse.

Mais Owen avait omis de compter avec la nature humaine : la difficulté d'éradiquer le sens de la propriété chez les nouveaux colons s'avéra une insurmontable difficulté, et le (noble ?) désir de travailler pour le seul bien commun sans idée de profit personnel fit notablement défaut en tant que stimulant². Les passions humaines avaient une manière étrange de refaire surface, même dans les esprits des Communistes enthousiastes qu'étaient les adeptes d'Owen :

— « C'est ainsi que l'organe de la communauté, le *Co-Operative Magazine*, rapporte qu'un beau soir, un membre, qui, lors d'un meeting en plein air, exposait la théorie que toute forme de punition devait être remplacée par la bonté, ayant soudain aperçu de loin en plein milieu de son discours un enfant en train de voler des prunes dans son propre verger, abandonnant instantanément son auditoire, courut au contrevenant et lui administra aussitôt une solide raclée³. »

Plusieurs essais furent entrepris d'organiser la communauté sur différents principes socialistes. Pendant un certain temps, on pratiqua dans la ville de « *New-Harmony* » le système connu

¹ Sargant, *Op. cit.* p. 71.

² *Ibid.*, p. 254.

³ *Ibid.*, p. 240.

aujourd'hui, sous le nom de *Socialisme Corporatif*, le *Communisme* étant relégué à la campagne¹.

Mais dans toutes ces tentatives, l'humaine nature demeura toujours l'insurmontable obstacle; et en 1827 Owen de désespoir abandonna la direction. Des communistes convaincus attribuèrent à sa direction la cause de l'échec. Owen, lui, l'attribua aux caractères des gens qui constituaient la communauté.

— « Cette expérience, déclara-t-il, avait montré une chose : la nécessité d'opérer un choix très sélectif des membres. Aucune société, fonctionnant avec la propriété en commun et l'égalité, ne peut prospérer si elle est composée de personnes inaptes à remplir leurs devoirs particuliers. »

— « Pour réussir, il était nécessaire d'exclure les intempérants, les paresseux, les sans soin, les querelleurs, les avarés, les égoïstes »... « En d'autres termes les établissements communistes ne doivent être composés que d'êtres humains parfaits. »

Mais, comme l'observe le biographe d'Owen :

— « On se demande si pour une société ainsi purgée, une organisation quelconque serait bien nécessaire. Ce sont justement les égoïstes et les intempérants qui constituent la difficulté dans notre organisation présente². »

La colonie fondée par Abraham Combe, le disciple d'Owen, à Orbinston près de Glasgow et d'autres fondations communistes lancées à Ralahine dans le comté de Clare en 1831, et à Tytherley dans le Hampshire en 1839, échouèrent pour les mêmes raisons³, et Owen lui-même dut avouer que son système favori était impraticable.

En fait, lorsque sur le chemin de son retour en Angleterre en 1827 il eut l'occasion de visiter quelques plantations en Jamaïque fonctionnant avec des esclaves, il en vint à conclure

¹ Ibid., pp. 252-253.

² Ibid., p. 256.

³ Sargent, Op. cit. p. 266.

que l'esclavage n'était pas, somme toute, un si mauvais système. L'esclavage ne fournit-il pas, non seulement en effet tous les biens promis par le *Communisme* : l'assurance du logement et de la nourriture et la libération du souci lancinant et de l'anxiété du lendemain, certes aux dépens de la perte de toute liberté personnelle, mais avec l'avantage d'être un système qui marche¹.

Ainsi finit la tentative de celui que les socialistes nomment fièrement « le père du *Socialisme britannique* ».

Compte tenu de l'extraordinaire rareté de philanthropes pratiques et de résultats tangibles que fournissent les annales du *Socialisme*, il est naturel que ses thuriféraires aiment à citer dans ce nombre le célèbre fondateur de New-Lanarck. Mais en cela, comme dans la plupart de leurs prétentions, les Socialistes se montrent particulièrement malhonnêtes, car c'est lorsqu'Owen abandonna le *Capitalisme* en faveur du *Socialisme* qu'il échoua.

C'est par conséquent, non pas l'Owen de New-Lanarck, mais l'Owen de *New-Harmony* que les socialistes peuvent revendiquer à juste titre comme étant des leurs. Mais plutôt que d'admettre la pénible vérité, les écrivains socialistes qui décrivent la carrière de Robert Owen se contentent de s'étendre longuement sur le brillant succès de New-Lanarck et omettent toute référence à *New-Harmony*.

C'est un fait étrange qu'aucun socialiste à ce jour n'ait consacré de livre à la description sincère et véridique des expériences socialistes du passé, que tous ces échecs sont ensevelis dans un complet silence et que les théories sur lesquelles elles étaient fondées soient vantées comme si aucun essai n'avait jamais été tenté de les mettre en pratique.

Une autre affirmation dont les socialistes aiment faire état à propos de Robert Owen est d'avoir fondé le système coopératif. Là encore, c'est une perversion de la vérité. Le

¹ Ibid., pp. 278-289. « Orbiston démarra sur le principe de la Coopération, puis passa au Communisme, et dès lors, observe Sargent, le projet était condamné. »

magasin modèle d'Owen à New-Lanark était comme on l'a vu une simple et bienveillante fantaisie que pouvait concéder un homme riche comme il l'était, tirant ses bénéfices de l'industrie dans laquelle il employait les travailleurs en les payant de bas salaires.

Owen ne croyait pas au *Système Coopératif*, qui fut inauguré par les célèbres pionniers Rochdale dans leur petit magasin coopératif d'Oldham en 1850, et ensuite par les Sociétés Coopératives qui comptèrent 340.000 membres et qui furent florissantes en 1874¹. A tout cela, ni Owen ni le Socialisme ne peuvent prétendre avoir part. Il est vrai que certains des fondateurs de la Coopération ont été influencés par l'exemple d'Owen à New-Lanark, mais ils ne partageaient pas ses théories communistes, et Owen alors n'accorda « qu'un regard froid » aux magasins coopératifs lancés par ses soi-disant disciples².

— « La *Coopération*, comme le dit Holyoake, n'est que le partage du bénéfice³, un système avec lequel les socialistes n'ont rien à voir et auquel ils s'opposent de toute leur force, excepté lorsque, comme Marx, ils perçoivent son utilité comme marchepied en vue du Communisme.

— « La différence essentielle entre Coopération et Communisme est le droit à la propriété privée. »

Dans le premier système, chaque personne impliquée dans l'affaire a le droit de réclamer pour elle sa part des profits, alors que dans le second les profits vont à la communauté. Le premier a souvent conduit à d'éclatants succès; le second a invariablement abouti à un échec total. Comme l'expliqua Mrs

¹ Article *Communisme*, dans l'*Encyclopædia Britannica* de 1877.

² Beatrice Webb *The Co-Operative Movement* pp. 47-56. Voir aussi Holyoake: *The Co-operative Movement*, p. 18. Et *Co-Operation in Rochdale* p. 19. « La *Co-Operation*, observe Holyoake, ne doit pas s'identifier avec Owen, mais comme ce fut son magasin de New-Lanark qui en suggéra l'idée aux futurs coopérateurs, on peut dire qu'Owen fut à l'origine de la Coopération sans en avoir eu l'intention, et sans y avoir cru. »

³ Holyoake. *The Co-Operative Movement*, p. 24.

Fawcett dans un admirable article sur le Communisme, les réussites des sociétés coopératives du siècle dernier étaient promues par de vrais réformateurs sociaux...

— « qui avaient prouvé par ses nombreux échecs la futilité du Communisme comme moteur de régénération sociale », et elle ajoute : « il n'existe pas de mouvement plus clairement non-communiste que la *Coopération*. Celle-ci renforce les principes de capital et de propriété privée en faisant de chaque coopérateur un capitaliste, et en l'intéressant personnellement au maintien de la forme économique présente de la société¹. »

En d'autres termes, alors que le Communisme vise à la concentration du capital dans les mains de l'État ou des communistes, la Coopération vise à étendre le capital en le répartissant entre un grand nombre d'individus. Et toute l'expérience montre que c'est par la Coopération et non par le Communisme que se fraie la voie de la paix sociale dans une société industrielle.

Pendant qu'en Angleterre ce mouvement réellement de progrès se développait, une succession de penseurs français inventaient de nouveaux systèmes de réorganisation de la société industrielle, qui allaient être classés plus tard sous le nom de *Socialisme*.

Le premier de cette liste est le comte de Saint-Simon, petit-fils de l'auteur des *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*. Né en 1760, mais doté d'un esprit déséquilibré qu'il tenait de sa mère folle, Saint-Simon s'était jeté dans les pires excès et avait mené « une vie d'aventurier en quête d'or et de gloire² » ; mais au bout de quelque temps, las des orgies, il avait tourné son attention vers la régénération du monde, dans laquelle il se crut destiné à jouer un rôle éminent.

Ce livre n'étant pas destiné à être une *Histoire du Socialisme*, mais seulement à indiquer les liens entre le développement du

¹ *Encyclopædia Britannica*, 1877.

² Thureau-Dangin : *La Monarchie de juillet*, I, p. 221.

Socialisme et la Révolution mondiale, décrire en détail la pensée de Saint-Simon dépasserait son objet. Qu'il suffise d'indiquer brièvement que, selon ses théories de reconstruction de la société industrielle, il n'y avait d'autre moyen d'empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme que de placer non seulement toutes les propriétés, mais tous les êtres humains sous le contrôle de l'État, pour arriver « non pas à l'égalité absolue, mais à une hiérarchie dans laquelle chacun serait classé en fonction de ses capacités et récompensé selon son travail », formule qui n'était qu'une nouvelle mouture de la maxime babouviste : « De chacun selon sa force à chacun selon ses besoins¹. »

En bref, le Saint-Simonisme était simplement une nouvelle variante de notre vieille connaissance le Babouvisme, dont la tradition s'était transmise par Buonarroti, le collègue de Babeuf. Il faut même faire remonter l'inspiration de Saint-Simon plus haut qu'au Chef de Égoux, jusqu'à Weishaupt dont les doctrines avaient survécu, non seulement chez les babouvistes, mais comme on l'a vu dans la Haute Vente romaine.

Saint-Simon, qui, nous le savons, était lié à cette formidable société secrète, poursuivait donc le grand plan de Weishaupt en proclamant l'abolition de la propriété et de l'héritage, la dissolution des liens du mariage et la dislocation de la famille, en un mot la destruction de la civilisation. Comme Robert Owen, Saint-Simon déclara ouvertement que le système social existant était mort, et qu'il fallait l'éliminer complètement.

L'Illuminé français ne tomba cependant pas dans l'erreur de son contemporain anglais de s'aliéner l'opinion publique en rejetant le Christianisme ; au contraire, fidèle aux directives de Weishaupt, Saint-Simon dans son livre *Le Nouveau Christianisme*, s'efforça d'y démontrer que son système était simplement l'accomplissement de l'enseignement du Christ sur la fraternité des hommes, qui avait été perverti par la « fausse

croissance » en la nécessité de soumettre la chair :

— « Afin de re-établir le Christianisme sur ses vrais fondements, il était donc nécessaire de restaurer son côté sensuel, dont l'absence frappe de stérilité son action sociale¹. »

On voit aisément qu'une telle théorie correspond au plan de la Haute Vente en vue d'une destruction générale de la moralité.

Naturellement comme Weishaupt l'avait prévu, la méthode consistant à identifier le Christianisme avec le Socialisme s'avéra extrêmement efficace. Le révolutionnaire au regard féroce brandissant un drapeau rouge ne fera jamais autant d'adeptes que le philosophe modéré qui prêche une révolution pacifique, menée d'après les principes d'amour et de fraternité chrétienne². C'est la vieille imposture de représenter le Christ comme ayant été un socialiste qui fit la force du Saint-Simonisme et qui, adoptée ensuite par les soi-disant socialistes chrétiens de notre pays (l'Angleterre), non seulement attira d'innombrables utopistes au Socialisme, mais en même temps écarta nombre d'esprits virils du Christianisme pour chercher le salut dans le Nietschisme.

En réalité, il n'y a pas deux principes qui soient aussi opposés que la doctrine du Christ qui enseigna que « la vie de l'homme ne consiste pas dans l'abondance des biens qu'il possède » et cette philosophie purement matérialiste qui incite l'humanité à se battre pour un seul objectif, celui du bien-être ici-bas, et à excuser les plus grossières passions sensuelles.

¹ Malou, *Histoire du Socialisme*, II, p. 15.

² (NDT) : Immense postérité au XIXème et XXème siècles de ce genre de révolutionnaires, avec Lammennais, Sangnier et le Sillon, Mounier et le personnalisme, Maritain, le MRP ; en Italie le *Parti Popolare* des Montini, l'abbé Lemire et ses innombrables disciples, Balaguer et son *Opus Dei*, les mouvements comme *Vie Nouvelle*, *Chrétiens pour le Socialisme*. Jusqu'à la *Théologie de la Libération* de Gutierrez, Leonardo Hoff, Dom Helder, Camara et Wojtyla

¹ Ibid. VI, p. 82.

Quant à la « perfectibilité de la nature humaine »¹ et à la solidarité entre les travailleurs, emprunts de Saint-Simon à Weishaupt et à Clootz, personne ne montra la fausseté de cette illusion avec plus de force que le Christ dans la parabole du serviteur qui, absous par son maître de sa dette, saisit à la gorge l'un de ses collègues de service en lui disant : « rembourse-moi ce que tu me dois ».

Le Saint-simonisme portait en lui-même les germes de sa destruction. En 1823, son fondateur tenta vainement de se faire sauter la cervelle, ne réussit qu'à perdre la vue d'un œil, et traîna encore deux ans semi-aveugle et dans la misère avant de mourir.

Après sa mort, « la Famille », comme ses disciples avaient coutume de s'appeler, avec à leur tête le « Père Enfantin » éclata en factions opposées. Il transpira que les scènes les plus étranges avaient eu lieu parmi eux (une réminiscence des Anabaptistes) avec « des extases, des délires, des transports » ; finalement poursuivie par la police, la Famille éclata au milieu des huées de la foule².

L'un des premiers membres à se séparer d'Enfantin avait été Pierre Leroux qui continua cependant à transmettre le Saint-simonisme avec divers développements. De la trilogie maçonnique (*Liberté, Égalité, Fraternité*) Leroux choisit l'Égalité comme suprême objet de désir, qu'on devait parvenir à obtenir par un système, de « triades » associant les trois facultés humaines (ou plutôt animales) de sensation, sentiment et savoir³. Celles-ci devaient être transposées dans le monde

¹ (NDE) « Perfectibilité de la nature humaine », cette expression, qui défie l'homme en fin de parcours, et qui est vieille comme le péché originel, ne se retrouve pas seulement dans Rousseau (*Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*) mais déjà chez Locke, Fr. Bacon et Hobbes. On pourra lire les brillantes *Discertations* composées tout exprès par Saint Alphonse de Liguori et que nous rééditons sous le titre : *Réfutation des matérialismes*.

² Daniel Stern : *La Révolution de 1848*, I, p. 36.

³ (NDE) : Au lieu de *Conscience* (ou *Mémoire*, dit Saint Augustin), *Intellèct* et *Volonté* — les trois facultés de l'âme raisonnable — dont aucune

industriel par des trios composés d'un ouvrier, d'un artiste et d'un savant travaillant conjointement, le tout formant une « triade : un certain nombre de ces triades constitueraient un atelier, un certain nombre d'ateliers formeraient à leur tour une commune, et la collectivité des communes formerait l'État. Mais comme l'État devait être le seul propriétaire des moyens d'existence et le seul dirigeant du travail, le système des triades de Leroux se réduisait finalement à une simple variante de l'État Communiste de Robespierre, Babeuf et Saint-Simon.

Dans le même temps Charles Fourier, né en 1772, avait mis au point un autre plan pour la réorganisation de la société. Sans être saint-simonien, Fourier professait avec Saint-Simon que « la Civilisation avait fait fausse route » et qu'il fallait faire retour à la Nature en lâchant la bride à toutes les passions. Partant de la prémisse qu'est bien et avantageux tout ce qui est naturel c'est-à-dire en accord avec le côté purement animal de la nature humaine Fourier se faisait l'avocat de la promiscuité et du libre-échange des sexes ; il considérait même que le *Parc aux cerfs* de Louis XV avait été injustement condamné². La gourmandise devait être aussi encouragée comme « mère de l'industrie », car elle incitait l'homme à cultiver la terre et à préparer sa nourriture³. Il sortirait du cadre de ce livre de suivre Fourier dans ses ahurissantes spéculations sur l'avenir de notre planète suivant lesquelles un jour, la Lune mourrait de fièvre putride, la mer, purgée de sa salinité, deviendrait « une boisson agréable comme la limonade », et les hommes, jouissant alors d'une taille de plus de deux mètres, vivraient jusqu'à l'âge de cent quarante-quatre ans, dont cent-vingt dépensés dans

philosophie sérieuse n'a songé à se défaire. Le matérialisme de Saint-Simon se retrouvera dans la *Psychanalyse* de Freud. (*Tout ce qui est intéressant dans Freud, note Allers, est copié ailleurs et sans jamais aucune référence de l'emprunt*) (Allers : *L'antifreud*, ESR.

¹ Thureau-Dangin, *Op.cit.*, VI, p. 96.

² *Ibid.*, VI, p. 99.

³ *Ibid.*, VI, p. 98.

l'exercice de « l'amour libre ».

Ce qui est à considérer ici est le plan de Fourier pour la reconstruction de la société. Un point à sa louange est qu'il s'opposait à toute répétition de la *Première Révolution Française* : seul de son espèce, Fourier proclama que cette grande expérience s'était avérée désastreuse, et il fulmina infatigablement contre ses crimes et ses folies. Mais en cela il montrait moins de discernement que de logique, car Fourier avait été victime de la Terreur : la petite boutique d'épicerie qu'il tenait à l'époque de la Révolution à Lyon avait été pillée par les troupes de la Convention, et lui-même n'avait échappé que de peu à la guillotine.

C'était donc par des méthodes pacifiques qu'il proposait de détruire le système capitaliste existant pour établir à la place des « associations domestiques » de travailleurs, qu'il dénomma *Phalanstères*, chacun constitué de dix-huit cents personnes, subdivisés en « séries », « phalanges » et « groupes »¹. Parmi eux une égalité parfaite devait régner : personne ne devait donner d'ordres à personne, personne n'était obligé à travailler, car dans une communauté où tous pouvaient librement admettre leurs passions, il n'y aurait pas de tentation de paresse. Fourier surmonta même la grande difficulté à laquelle avaient échoppé tous les systèmes socialistes, la question à qui devait revenir de faire « le travail sale » :

— « Ceci, avait-il observé, pouvait être facilement résolu en encourageant l'aversion pour la propreté² chez les enfants, afin qu'aucune tâche, aussi déplaisante soit-elle, ne leur semble répugnante. »

Le plan de cette condition idéale ayant été clairement

¹ Thureau-Dangin, Op. cit., VI, pp. 100-101.

² On pourra voir la peinture hideuse de l'un de ces phalanstères, très ressemblant aux « parallélogrammes » d'Owen, dans « l'Histoire du Socialisme de Malon, II, p. 97. L'idée de « l'État harmonien » de Fourier était à l'évidence tirée de la colonie « New-Harmony » d'Owen (Stern, Op. cit., 1, 36).

³ (NDE) : Aldous Huxley (*Le Meilleur des Mondes*) ironisera là-dessus.

esquissé, Fourier n'attendit plus que les fonds nécessaires pour le mettre à exécution, et à cette fin il annonça qu'il serait chez lui tous les jours à midi pour recevoir l'homme riche qui accepterait de lui confier 100.000 francs à cette fin. Pendant dix ans, à l'heure fixée, Fourier attendit patiemment chez lui le millionnaire espéré, mais personne ne se présenta, et ce ne fut qu'en 1832 qu'il réussit enfin à obtenir la somme requise d'un certain Baudet Dulaury, et la même année le premier phalanstère fut enfin inauguré à Condé-sur-Vesgre ; mais après une courte existence d'un an, il aboutit à un échec total et dut être abandonné.

Peu de temps après, un Saint-simonien nommé Buchez, qui en 1836 était devenu l'un des chefs de la secte, entama une campagne pour combiner le Socialisme, non plus avec le vague Christianisme de Saint-Simon, mais avec un Catholicisme rigoureux¹.

— « Débutant avec Jésus-Christ et finissant avec Robespierre², Buchez collabora avec Roux-Lavergne à la célèbre *Histoire Parlementaire*, dans laquelle il excusait les crimes du *Comité de Salut Public* sur base du même motif qu'il avait invoqué pour justifier l'Inquisition et le *Massacre de la Saint Barthélémy*³ dans son *Traité complet de philosophie*, à savoir

¹ (NDT). Buchez était en fait haut maçon Martiniste, indique Deschamp).

² Daniel Stern, Op. cit., I, 42.

³ (NDE) : Les calomnies lancées au sujet ces deux événements sont moquées par le grand Joseph de Maistre dans ses *Lettres à un Gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole* (Éd. Saint-Remi). Ce sont les protestants, calvinistes surtout, grands brûleurs eux-mêmes de sorcières et d'opposants, excités par les Juifs talmudistes (Reuschlin en particulier) qui ont répandu d'in vraisemblables chiffres et d'imaginaires circonstances sur ces événements. « *La conjuration des historiens* », dont parle plus haut Mme Webster, explique que des hommes fourvoyés les admettent. Ne rappelant que deux éléments du bon sens, contentons-nous d'observer :

— a). pour l'Inquisition, qu'elle était un tribunal ecclésiastique, donc charitable, qui statuait uniquement sur hérésie du prévenu (voir le terme espagnol *marrano* ou *marranos*), sans jamais décréter la peine de mort. Dans tous les cas où l'accusé était — abstraction faite de l'hérésie — convaincu

que « la fin sociale justifie tout¹ », une maxime adaptée de celle des Jacobins que « tout est juste pour le salut de la Révolution² », elle-même dérivée de la doctrine adoptée par Weishaupt que « la fin justifie les moyens. »

On retrouvera souvent cette filiation dans le langage du Socialisme.

Les premiers à suivre Buchez furent surtout de jeunes bourgeois, des artistes, des étudiants, des docteurs, mais graduellement un certain nombre de travailleurs s'y intéressèrent aussi, classe qu'il avait principalement visé d'enrôler dans son mouvement, et Buchez fut alors à même de lancer les « Associations ouvrières » dont il avait longtemps rêvé. Celles-ci n'étaient pas communistes dans le sens d'être sous le contrôle de l'État, mais devaient être gérées selon un système voisin de ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Socialisme associatif*.

Les principes directeurs de ces Associations étant « l'Égalité » et « la Fraternité » car Buchez comme Leroux avait logiquement éliminé la Liberté de la formule maçonnique les travailleurs qui les composaient étaient invités à mettre en commun leurs outils et leur argent et à partager les profits également, en mettant en réserve le sixième pour provisionner

de crime (vol, usure, meurtre rituel ou non, haute trahison, etc.), il était obligatoirement déféré devant la justice civile qui rejugeait le prévenu de façon indépendante et le condamnait ou non elle-même.

— b) pour la *Saint-Barthélemy*, on oublie trop que toute la population de Paris était catholique en 1572; qu'elle ne supportait plus les agitateurs professionnels et hérétiques autour de Catherine de Médicis et du « parpaillot » Coligny; qu'elle ne prit les armes contre les traîtres que de guerre lasse et en légitime défense. Le nombre des victimes de part et d'autre n'excède pas les 500 (V. Jean Guiraud: *Histoire partielle, Histoire vraie*, Éd. Saint-Remi).

— Ce qui tombe sous le sens c'est la conjuration des historiens et la naïveté de la nation française d'aujourd'hui; *Is fecit cui prodest*, rappelait Cicéron.

¹ Thureau-Dangin, Op. cit., VI, p. 88.

² Rappelons le mot de Marat: « Périssent le peuple plutôt que nos principes. »

le capital nécessaire à la poursuite de leur industrie. Conformément à l'interprétation de Buchez des enseignements du Christ, le contremaître, élu par les travailleurs, devait être le serviteur et non le maître de tous, d'où alors,

— « il n'y aurait plus de misère, plus d'inégalité, plus de conflits entre travail et capital' ». »

Au début, tout se passa bien et si grand était l'enthousiasme des membres des Associations qu'ils entreprirent de publier un journal du travail intitulé *L'Atelier*, édité et écrit par les ouvriers: une expérience unique dans les annales du Socialisme et sans équivalent d'aucune sorte dans le mouvement socialiste d'aujourd'hui; car même avec le plus grand effort d'imagination on ne peut prendre les journaux de syndicats ou de partis ouvriers, ni les articles sur le travail ouvrier rédigés dans le plus pur style journalistique qui figurent dans la presse moderne comme émanant de plumes tenues par des ouvriers. L'épisode de *L'Atelier* est d'autant plus un tribut aux principes de la véritable démocratie que les opinions qu'il présentait révélaient bien davantage de bon sens que les écrits des théoriciens du Socialisme issus de la classe moyenne, car ces rédacteurs ouvriers, tout en applaudissant à la Révolution qu'on leur avait appris à regarder comme la source de toute régénération sociale, s'élevaient contre toute répétition de violence et mettaient en garde les travailleurs contre les sociétés secrètes.

Un résultat significatif de ce divorce entre le *Socialisme* et l'*Illuminisme* apparut aussi par l'abandon de la campagne d'athéisme militant qui avait caractérisé le mouvement révolutionnaire antérieur, et les lecteurs de *L'Atelier* étaient invités à ne plus considérer les membres du clergé comme des « suspects », mais comme des « alliés en puissance. »

— « La Révolution n'a qu'à se proclamer chrétienne, et

¹ Ibid., VI, p. 89.

désirer ce que le Christianisme commande, et le clergé sera bien obligé de s'unir à elle¹. »

Malheureusement, en dépit de ces nobles idéaux et de la sincérité indubitable des hommes qui les professaient, les *Associations de travailleurs* étaient vouées à l'échec pour la simple raison que leur fondateur avait tout prévu, sauf la faiblesse de l'humaine nature. Une fois le premier élan passé, le contremaître se lassa d'être le serviteur de tous. Les travailleurs ne trouvèrent plus de stimulant à leur effort dans le système d'égalité paye pour tous, et tous s'irritèrent devant la nécessité de devoir mettre en réserve le sixième des profits². Enfin la difficulté de combiner le Christianisme et la Révolution s'avéra insurmontable, et les travailleurs, obligés de choisir, se divisèrent en deux camps, mettant fin aux *Associations*.

Pendant ce temps, un autre robespierriste enthousiaste, Louis Blanc, inventait un système d'*Associations de travailleurs* à peu près sur les mêmes principes, avec cependant cette différence qu'elles devaient être sous le contrôle de l'État³.

Toute idée d'y mêler le Christianisme était également abandonnée, car Louis Blanc répudiait toute religion quelle qu'elle fût, et se moquait de Buchez comme d'un sentimental.

On attribue habituellement à Louis Blanc la doctrine dite « du Droit au travail », qui figura de façon si éminente dans la révolution de 1848. En réalité, l'idée datait de Robespierre, et on peut la trouver exposée clairement dans l'Article X de sa Déclaration des Droits de l'Homme, sur laquelle avait été fondée la Constitution de 1793. Mais s'il faut effectivement tenir Robespierre pour l'auteur de la formule « le droit au travail », c'est-à-dire du devoir de l'État de fournir à chacun du travail ou des moyens de subsistance en cas de chômage, le

¹ (NDT) : voilà bien un indice que le Christianisme invoqué était tactique et opportuniste, servant à leurrer les catholiques, ouvriers, bourgeois et clercs, et les enrôler dans le carbonarisme martiniste de Buchez !

² Ibid., VI, p. 93.

³ Malou, Op. cit., II, p. 267.

principe en avait été reconnu bien avant la Révolution. Le Gouvernement de Louis XVI n'avait-il pas fourni du travail, à grands frais pour l'État, en créant des briqueteries, des ateliers, etc., pour les ouvriers sans emploi de Paris ? Comme Karl Marx le fait justement observer, lui qui pourtant stigmatise la doctrine du droit au travail comme étant une formule confuse :

— « quel État moderne ne nourrit pas le pauvre d'une manière ou d'une autre¹ ? »

Louis Blanc dans son livre *L'Organisation du Travail* n'inventa donc rien ; ses doctrines étaient celles de Rousseau, de Robespierre et de Babeuf, augmentées des théories de Saint-Simon, de Fourier, Cabet et Buonarroti, et son système fut celui qui sera plus tard appelé le *Socialisme d'État*. Pour lui :

— « L'État doit régler d'une main ferme les conditions du travail... Nous souhaitons un gouvernement fort, parce que dans le Régime d'inégalité où nous végétons encore, il y a les faibles qui ont besoin d'une force sociale pour les protéger. »

Mais, à terme, l'État devait tendre à évoluer vers sa disparition, comme Lénine l'écrivit plus tard :

— « Un jour, si le plus cher désir de nos cœurs n'est pas trompé, un jour viendra où il n'y aura plus besoin d'un gouvernement fort et agissant, parce qu'il n'existera plus de classe inférieure ni de classe supérieure de la société. Jusque là, l'existence d'une autorité tutélaire est indispensable². »

Tous les plans de Louis Blanc reposaient sur ces principes utopiques. Mais si ses espoirs pour l'avenir étaient teintés de rose, sa vision du présent était d'une désespérante tristesse. Cette attitude était évidemment due en partie à ses propres ennuis. La nature n'avait guère été généreuse pour lui, car elle avait revêtu son âme ardente d'un corps si étriqué qu'à trente ans on le prenait pour un gamin de treize ans, et des adultes, le prenant, de par sa petite taille et sa voix pointue pour un jeune écolier, lui tapaient gentiment sur l'épaule en l'appelaient

¹ Marx : *La Lutte des classes en France*, p. 57.

² Louis Blanc *L'Organisation du travail*, p. 20.

« mon garçon¹ ». Cette humiliation lui avait inspiré de l'animosité contre la société. Mais en même temps il serait injuste de ne pas le créditer de sa sympathie vraie et désintéressée pour la cause des travailleurs. Son *Organisation du Travail* exhale de bout en bout un parfum de sincérité qui contraste de façon frappante avec les élucubrations cyniques de la plupart des auteurs socialistes modernes, dont les dénonciations des injustices qui frappent la classe laborieuse, tels les détails affreux de maladies sur les annonces de presse pour médicaments miracles, semblent uniquement motivées par le désir de vendre la panacée de l'annonceur.

Mais Louis Blanc, obsédé par le sort des travailleurs, se laissa malheureusement entraîner à devenir victime de cette agonie de la pitié qui frise la neurasthénie. Bien des natures sensibles mises au contact des misères de la vie souffrent de cette tendance. Lord Shaftesbury, accablé de temps à autre par l'ampleur de sa tâche, connut ces moments de désespoir, mais les combattit comme une faiblesse qu'il ne devait pas laisser saper ses énergies. L'erreur de Louis Blanc, comme celle des fanatiques russes qui lui succédèrent, fut de lâcher la bride à ses pensées morbides. Dans sa sombre vision, un homme pauvre est obligatoirement un homme misérable, et toutes les conditions de son existence sont insupportables ; il n'a aucune idée du contentement qui accompagne la frugalité : le maçon qui part à son travail en sifflotant, le marin pêcheur qui chante en prenant la mer, l'ouvrier agricole qui joue avec son bébé en le faisant sauter dans ses bras dans le jardinet de sa mesure n'existent pas pour lui. Aussi longtemps qu'existerait un plus riche que lui, un homme est nécessairement misérable. Cette vue déformée des tristesses de la vie, associée à une idée exagérée de son pouvoir d'y remédier, fut la cause de l'échec de Louis Blanc et de son amère désillusion. Un type de socialiste tout différent fut le génial « Papa Cabet » un « faux

¹ Thureau-Dangin, Op. cit., VI, p. 116 ; et Daniel Stern : *La Révolution de 1848*, II, p. 43.

bonhomme » dit Thureau-Dangin, car Cabet était un autocrate né.

Fils d'un tonnelier, Etienne Cabet vit le jour à Dijon en 1788, et en 1834 il vint en Angleterre, où il devint un adepte des idées de Robert Owen. A son retour en France en 1839, Cabet esquissa dans son *Voyage en Icarie* un plan d'organisation communiste sur le modèle de l'*Utopie* de Thomas More, et la même année en 1840 il publia sa grande étude sur la *Révolution Française* montrant le cours des théories communistes tout au long du mouvement révolutionnaire¹. Ces idées, dont Cabet retrace l'origine depuis Platon², Protagoras³, les Esséniens⁴ de Judée, Thomas More, Campanella, Locke, jusqu'à Montesquieu, Morelly, Mably et Rousseau, et les autres philosophes du XVIII^e siècle comme nous l'avons lu précédemment dans une citation de Cabet, firent la politique de Robespierre, et à un moindre degré celle de Condorcet, Cloutz, Hébert et Chaumette. Mais c'est surtout Babeuf que Cabet considère à juste titre comme le principal propagandiste

¹ Cabet : *Histoire populaire de la Révolution française*, en quatre volumes.

² V. son dialogue : *La République* (en particulier les Livres V & VI), mais surtout son échec en Sicile à mettre en œuvre un gouvernement parfait. Platon vaut souvent beaucoup mieux qu'on ne dit : la partie perverse, ou utopique de son œuvre a donné sans doute Plotin ; mais le grand saint Augustin (faute peut-être de connaître Aristote) a beaucoup emprunté à Platon, en le christianisant.

³ On attribue à Protagoras la paternité de l'expression : « l'homme est la mesure de toute chose » ; cette attribution a été répandue par Platon (V. son *Protagoras*).

⁴ (NDE) : On sait peut-être que la découverte des *Manuscrits de la Mer Morte* a rendu fameuse la secte des *Esséniens*. Mais elle a été très-habilement mise en selle par le « Peuple Élu » en 1966, voulant faire croire que le Christ « était de la secte des Esséniens ». Façon de nier la divinité de son enseignement et l'historicité de sa personne en le travestissant en rebelle. D'excellents analystes (comme P. M. Bourguignon) montrent par des archives que la « Guerre des Six Jours » avait pour objet majeure mais occulte l'occupation de Qoumran où avaient été découverts les *Manuscrits de la Mer Morte*, en sorte qu'Israël est aujourd'hui seul interprète officiel de ces textes très-contestés et de facture récente (IV^e siècle).

du *Communisme*, et à ce sujet il fournit une intéressante interprétation d'un subterfuge utilisé dans quasiment toutes les histoires du Socialisme.

Comme chacun sait, le terme *Socialisme* n'était pas en usage au début du XIX^e siècle, et ses doctrines étaient désignées sous les titres de « Babouvisme », « Saint-simonisme », « Fouriérisme », etc. Ce ne fut qu'à partir de 1848 que le mot Socialisme commença d'être utilisé comme terme générique englobant toutes ces variantes de même nature¹. Néanmoins, il est habituel de décrire le Socialisme comme ayant son origine chez Robert Owen, Saint-Simon et Fourier. Pourquoi alors cela ? Puisqu'aucun de ces hommes ne se désignèrent eux-mêmes comme des socialistes et que Saint-Simon mourut quelque vingt ans avant que le terme ait été inventé, il semble qu'il n'y ait pas plus de raisons de les inclure sous ce terme que leurs prédécesseurs du dix-huitième siècle dont ils héritèrent des théories. Et à celui qui étudie attentivement l'histoire sociale, il semble évident que les histoires du Socialisme, après avoir retracé ses origines dans l'antiquité et dans les doctrines des philosophes français, devraient débiter leur récit de ce mouvement par les premiers en date de ses propagandistes lors de la Révolution française. Pourquoi alors dissocier aussi délibérément de Robespierre et de Babeuf le Socialisme ou son équivalent le Communisme ?

Cabet apporte une réponse à cette pertinente question par une autre question :

— « Pourquoi, dit-il, choisir pour présenter une doctrine que l'on croit être la plus belle et la plus parfaite un homme (Babeuf) ? qui ne fut peut-être pas absolument parfait, et dont la vie, attaquée par une partie des patriotes (lire : « des

¹ Malouin dans *l'Histoire du Socialisme* (I, p. 31) dit que le terme fut utilisé pour la première fois dans ce sens par Pierre Leroux en 1848, en opposition au terme *Individualisme* ; mais pour D. Stern, dans *La Révolution de 1848* (I, p. 33), il n'était pas courant même après cette date. Le verbe *socialiser* était cependant apparu douze ans plus tôt, comme nous le verrons plus loin.

révolutionnaires ») eux-mêmes, risque du moins de fournir prétexte à des attaques des adversaires de la communauté ? Pourquoi choisir un nom honni, dont tous les ennemis du peuple ont fait un épouvantail ? Transformer le Communisme en Babouvisme, n'est-ce pas tomber dans un piège, et obligatoirement accroître les difficultés déjà si grandes ? »

— « C'est pour la même raison que l'on a considéré comme une erreur d'évoquer le nom de Robespierre, comme Bodson, qui blâma Babeuf d'avoir évoqué le nom de ce martyr¹... »

Oui décidément, pour le crédit de ce que l'on nomme le Communisme, il vaut mieux garder Robespierre et Babeuf dans l'ombre, et dater les origines du Socialisme d'aimables visionnaires comme Owen, Saint-Simon et Fourier ! L'aveu en est naïf !

Cabet lui-même fut comme eux un théoricien du type pacifique, et bien qu'affirmant sa foi ferme dans la possibilité de réaliser le Communisme malgré ses ratages répétés dans le passé, il déclara :

— « Mais nous sommes en même temps profondément convaincus qu'une minorité ne peut l'établir (le communisme) par la violence, qu'il ne peut se réaliser que par le pouvoir de l'opinion publique et que, loin d'en accélérer la réalisation, la violence ne peut que la retarder. Nous pensons que l'on doit tirer profit des leçons de l'Histoire, que, comme Babeuf et ses compagnons le prévoyaient (le prévoyaient-ils réellement ?), leur conspiration fut le coup final porté à la démocratie. Nous la trouvons morte sous le Directoire, sous le Consulat, sous l'Empire et sous la Restauration². »

Nos penseurs progressistes d'aujourd'hui devraient reconnaître la sagesse de cette réflexion !

¹ Cabet, Op. cit., IV, p. 331.

² Ibid., I, p. 334.

Ce fut donc dans un esprit parfaitement pacifique que Cabet rassembla autour de lui un cercle d'enthousiastes qui se dénommèrent les *Icariens*, tous profondément imbus de la tradition babouviste, et anxieux de la mettre en pratique sous la direction de son plus récent propagandiste. Réalisant que le matérialisme était une doctrine qui ne serait jamais populaire, Cabet suivit le précédent de Weishaupt en déclarant :

— « Les communistes actuels sont les disciples, les imitateurs, les continuateurs de Jésus-Christ. Respectez donc une doctrine prêchée par Jésus-Christ. Examinez-la. Étudiez-la¹. »

La communauté adopta de nouveau la vieille maxime des babouvistes :

— De chacun selon ses forces à chacun selon ses besoins². »

En 1847 Cabet jugea le moment venu de mettre son grand plan en exécution, et le 3 février de l'année suivante un groupe de soixante-trois *Icariens* enthousiastes partit pour le Texas, où ils se mirent à défricher avec ardeur pour s'installer. Malheureusement, ils avaient choisi, un secteur où sévissait la malaria, et un grand nombre des membres de la colonie furent atteints par les fièvres ; le médecin du groupe devint fou, et plusieurs moururent faute de soins médicaux³.

La colonie se décida alors à abandonner les quelques misérables cabanes qu'ils avaient réussi à construire, et à émigrer vers un autre endroit du pays. Répartis en trois colonnes, ils se dirigèrent dans leur tragique retraite du Texas vers La Nouvelle-Orléans où ils furent rejoints par Cabet en personne avec deux cents *Icariens* supplémentaires, et sous sa direction ils rejoignirent la vieille cité des mormons de Nauvoo dans l'Illinois, où ils se fixèrent finalement en mars 1849.

Peu après Cabet fut rappelé en France afin de se défendre

¹ Malon, Op. cit., II, p. 172.

² Ibid., II, p. 165.

³ Ibid., II, pp. 174-175.

en justice dans un procès intenté contre lui par quelques uns des *Icariens* qu'il avait laissés derrière lui en partant, qui l'accusaient de s'être approprié 200. 000 francs sur leurs fonds¹. Le procès se termina finalement par son acquittement, et Cabet put retourner à Nauvoo, qui dorénavant était prospère car les colons ayant trouvé là cette fois des maisons toute prêtes qui n'attendaient qu'eux, ils avaient pu se lancer dans diverses entreprises communautaires. Des fermes et des ateliers se créèrent et aussi une distillerie, un théâtre et une école pour les enfants.

Pendant cinq ans tout se passa bien, et en 1855 les colons étaient passés à cinq cents membres. Le Communisme semblait enfin solidement implanté. Mais, de nouveau alors, l'inévitable survint, car l'histoire des colonies communistes est tristement monotone dans sa répétition, et à Nauvoo, comme auparavant à *New-Harmony* et plus tard à *New-Australia*, l'esprit d'autocrate du leader se fit sentir. Cabet en effet, comme Malon fait observer, avait « une telle haine pour tout instinct de liberté »... qu'il interdisait aux travailleurs d'avoir du tabac ou de l'alcool, et même de parler pendant les heures de travail². Nauvoo en fait était devenue une monarchie absolue, car personne d'autre que Cabet n'avait voix aux affaires publiques. Comme de bien entendu, la communauté se révolta et organisa en 1856 un scrutin qui par la majorité des votes priva Cabet de son rôle dirigeant. Le monarque détrôné quitta Nauvoo suivi de deux cents fidèles, la minorité, mais selon le Larousse³, il mourut de dépit la même année à Saint Louis.

Le reste des *Icariens*, émigrés de Nauvoo à Iowa, se maintinrent en dépit de dissensions ultérieures jusqu'en 1879, où ils éclatèrent de nouveau, leur nombre se réduisant alors à cinquante-deux. A cette époque, ils avaient presque totalement oublié l'idéal exaltant sur lequel ils s'étaient embarqués à bâtir

¹ *La Grande Encyclopédie*, article sur Cabet.

² Malon, Op. cit., II, p. 176.

³ *Dictionnaire Larousse*, article sur Cabet.

leur entreprise : seuls quelques uns parmi les vieux avaient gardé quelque chose de leur première ardeur communiste, que des visiteurs de temps à autre rallumaient ; les jeunes en revanche grandissaient dans l'impatience, devant le blocage de tout progrès, et ils finirent par former un camp hostile de progressistes, s'opposant aux « non-progressistes », qui s'accrochaient au vieil ordre¹. Cette scission mena à une rupture définitive en 1879, lorsque vingt-huit membres quittèrent la colonie ; et les vingt-quatre restants se débattirent dans beaucoup de difficultés pour finalement s'éteindre définitivement en 1888.

Ainsi finit ce nouvel essai de mise en pratique du Communisme.

Dès la moitié du siècle dernier en fait, toutes les formes de Socialisme que l'on entend aujourd'hui proclamer comme étant le dernier mot de la pensée moderne avaient déjà été proposées sinon même déjà été mise à l'essai.

L'espace réduit empêche d'énumérer les innombrables théoriciens Desamy, Raspail, Talandier, Auguste Comte et bien d'autres qui remplirent toutes ces années du bruit de leurs déclamations sur la régénération de la société. Ceux qui ont le courage de se plonger dans cette pluie de mots, et de mots et encore de mots, qui sont tous plus ou moins des réarrangements des mêmes vieilles formules et phrases, peuvent le faire grâce à la vaste *Histoire du Socialisme* de Malon, où ils se verront présenter toutes les variantes imaginables de la thèse socialiste avec une extraordinaire richesse de détails. Ils y découvriront que les *Socialistes français* de 1825 à 1848 avaient anticipé toutes les théories du *Socialisme moderne*, dont on crédite d'habitude les *Sociaux-démocrates d'Allemagne*.

C'est ainsi que dès 1836 un obscur écrivain du nom de Pecqueur avait inventé le terme *socialiser*, si cher aux bolcheviques modernes, et qu'en 1838 il publia un traité

intitulé « *Des intérêts du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture et de la Civilisation en général, etc.* », dans lequel il proposait de socialiser toutes les banques, les mines, les chemins de fer, et progressivement toutes les grandes industries :

— « En économie sociale, le vrai bien sera la socialisation progressive des sources de toutes les richesses, des instruments de travail, des conditions du bien-être général¹. »

Et encore ceci :

— « le capital doit finir par être entièrement social et chaque personne doit toujours recevoir une part de la production en fonction de son temps de travail². »

Peu après, Vidal reprit le même thème en se spécialisant dans la théorie que Marx rendra célèbre plus tard sous la dénomination « *d'esclavage du salariat* ». Dans son livre *Vivre en travaillant*, publié en 1848, Vidal sur les traces de Pecqueur demanda :

— « la socialisation de la terre et la socialisation des capitaux qui devait mener au Capital collectif³. »

En d'autres termes au Communisme paré d'une nouvelle phraséologie.

Comment se fait-il qu'en dépit d'échecs continuels l'idée du Communisme ait persisté à travers toute cette période ? Thureau Dangin l'attribue, sans aucun doute à juste titre, à la tradition babouviste, qu'il montre avoir continué jusque tout à la fin du siècle, et on peut même le dire jusqu'à présent :

— « En étudiant le Fourierisme, le Saint-simonisme et les autres écoles dérivées de celles qui s'appelaient elles-mêmes *pacifiques*, nous avons trouvé l'une des origines du *Socialisme révolutionnaire*. »

— « Cette origine n'est pas la seule. Il y en a une autre, qui bien que moins apparente, peut cependant se laisser reconnaître, et pour cela il nous faut remonter à Gracchus

¹ Malon, *Ibid.*, II, p. 205.

² *Ibid.*, p. 206.

³ *Ibid.*, II, p. 197.

¹ Malon, *op. cit.*, pp. 179-182.

Babeuf qui sous le Directoire prêcha ouvertement l'abolition de la propriété et la distribution de toutes les terres et de toutes les richesses. Cette filiation a échappé à l'attention de la plupart des contemporains, mais aujourd'hui nous avons la preuve que, des « *Égaux* » de 1796 aux « *Socialistes* » de la fin de la Monarchie de Juillet (c'est-à-dire celle de Louis-Philippe), la tradition se continua sans interruption. Il s'avéra qu'un homme l'avait reçue des mains de Babeuf pour la conserver avec une sorte de piété sauvage et la transmettre aux générations nouvelles : c'était Buonarroti¹. »

Buonarroti avait publié en 1828 l'*Histoire de la Conspiration des Égaux*, qui fut pendant dix ans l'évangile du prolétariat français, étudié dans tous les ateliers, en sorte que les ouvriers français s'infectèrent de Babouvisme².

Mais en attribuant cette propagande à la ferveur babouviste de Buonarroti, Thureau-Dangin reste en deçà de la vérité, et c'est Malon qui fournit la véritable explication de la persistance de la tradition communiste. Babeuf, on s'en souvient, était membre des *Illuminés*, et d'après sa confession il avait agi sous les ordres de chefs invisibles, et c'est donc par les mêmes voies que le travail qu'il avait entrepris fut poursuivi.

— « L'idée de la Communauté (i. e. le Communisme), dit Malon, avait été transmise dans l'ombre par les sociétés secrètes³ », et il ajoute ailleurs que Buonarroti « avait inspiré presque toutes les sociétés secrètes durant les trente-cinq premières années du siècle⁴. »

Ce n'est donc pas seulement comme l'adjoint de Babeuf qu'il faut considérer Buonarroti, mais comme un adepte de l'Illuminisme.

Mais pendant que le Communisme sous les formes variées décrites ci-dessus poursuivait son cours en boucle à travers les

divers groupes successifs de Socialistes révolutionnaires, l'Illuminisme s'était aussi développé suivant un autre axe, plus en conformité avec son objectif initial, l'Anarchie. C'est Proudhon qui était devenu le principal interprète de cette doctrine. Jusque-là, bien que les doctrines anarchistes aient été prêchées ouvertement par Marat, Cloutz et Hébert, l'appellation d'anarchiste n'avait été revendiquée par personne et était restée un terme d'opprobre, que même un Enragé de 1793 aurait récusé avec indignation. Il fut laissé à Proudhon d'adopter le terme Anarchie comme profession de foi politique, en opposition avec le Communisme¹.

Il faut bien comprendre la différence entre les deux, pour bien suivre les conflits qui dès lors marquèrent le cours du mouvement révolutionnaire :

— « En bref, alors que le Communisme déclare que la terre, la richesse et la propriété doivent être enlevées aux particuliers et placées sous le contrôle de l'État ; l'Anarchie prêche exactement le principe contraire, c'est-à-dire la complète abolition de l'État et l'appropriation des richesses par le peuple. **On en revient une fois encore à la formule maçonnique Liberté et Égalité.** Le Communisme, qui est l'application du principe d'Égalité absolue, ne considère l'humanité qu'à travers la masse et réduirait volontiers tous les hommes à un seul et même bas niveau. L'Anarchie, qui proclame la Liberté complète, laisserait tout homme vivre totalement à sa guise, faire de lui-même ce qu'il veut, fût-ce voler ou tuer. Le premier est une bureaucratie rigide ; la seconde est l'individualisme rendu fou². »

Il est bien évident qu'entre les deux doctrines, aucun compromis n'est possible, et qu'elles sont encore plus opposées entre elles que chacune ne l'est à l'ordre social existant. Car sous le système des gouvernements

¹ Thureau-Dangin, Op. cit., VI, pp. 106-108.

² Malon, Op. cit., II, p. 147.

³ Ibid, p. 163.

⁴ Ibid, p. 147.

¹ Thureau-Dangin : *La Monarchie de juillet*, VI, p. 128.

² Ce passage est souligné par l'auteur.

constitutionnels¹ dont tous les pays civilisés bénéficient aujourd'hui, la Liberté et l'Égalité existent ensemble à un certain degré, et c'est ainsi que, du moins pour l'Angleterre, on peut dire que notre forme de gouvernement présente une heureuse moyenne entre deux principes, qui, lorsqu'ils sont poussés à leur extrême sont à jamais inconciliables. C'est ainsi que la formule maçonnique, après avoir conduit l'humanité dans les fondrières de la Révolution, divisa à partir du milieu du XIX^{ème} siècle et plus tard les forces révolutionnaires en deux camps hostiles, indiqués sur la carte en fin d'ouvrage par les deux colonnes parallèles du Socialisme et de l'Anarchie. Ce fossé, qui se fit déjà sentir en 1794, lorsque Robespierre s'en prit aux anarchistes qui l'avaient porté au pouvoir, se rouvrit à la venue de Proudhon pour ne plus se refermer depuis. La suite de *L'Histoire de la Révolution mondiale* est animée par la lutte entre les *Socialistes d'État* et les *Anarchistes*, dont la haine réciproque va jusqu'à excéder celle qu'ils ont mutuellement pour le « Système Capitaliste » qu'ils veulent détruire.

Chez Proudhon, surnommé par Kropotkine « le Père de l'Anarchie² », cette haine était dirigée surtout contre Robespierre,

¹ (NDE) On voit que Mme Webster néglige très-britanniquement l'idée d'une *Monarchie de droit divin*, laquelle a cependant fait la civilisation dont elle parle si brillamment et dont elle pourfend les ennemis. Pour des raisons qu'on ignore, cette grande dame, ce grand savant, croit que l'Angleterre a inventé le modèle politique définitif.

— Ce n'est pas seulement ici qu'elle montre du chauvinisme : voir *supra* sa curieuse affirmation que la « *Maçonnerie britannique* était à l'abri de l'illuminisme ». Dans le fait, il n'y a pas plus « constitutionnel » qu'une « Monarchie de droit divin », qui est en effet sous contrat avec Dieu, et c'est pour avoir rompu le pacte que les monarques français de la Renaissance et leurs successeurs — même Louis XIII — ont couru vers la Révolution qui est, somme toute, leur punition immanente et divine. (NDE).

² Ils m'ont reproché d'être le père de l'Anarchie. Ils veulent me faire trop d'honneur. Le père de l'Anarchie est l'immortel Proudhon qui la proposa pour la première fois en 1848. " Déclaration de Kropotkine devant la Cour d'Appel de Lyon, *Procès des Anarchistes* (1883), p. 100.

le Père du Socialisme d'État, et s'exprimait en des termes peu tendres :

— « Tous ces coureurs de popularité, ces saltimbanques de la révolution, ont pris pour oracle Robespierre, le sempiternel dénonciateur à la cervelle creuse et à la dent de serpent... Ah ! Je ne le connais que trop bien ce reptile, je n'ai que trop bien senti le tortillement de sa queue pour lui faire grâce du vice secret des démocrates, du ferment corrupteur de toute république : l'envie¹. »

À l'égard des dévots à Robespierre du XIX^{ème} siècle, Proudhon n'avait que sarcasme et mépris, et ainsi, pendant les années qui précédèrent la révolution de 1848, il occupa une position isolée :

— « Je ne suis ni Saint-simonien, ni Fourieriste, ni Babouviste, écrivit-il en 1840, et « je n'ai aucun désir d'accroître le nombre de ces fous. » Il décrit le système de Fourier comme le « dernier rêve du dérèglement dans le délire » :

— « Louis Blanc était pour lui le plus ignorant, le plus vain, le plus creux, le plus impudent et nauséux des déclamateurs ».

— « Eloignez- vous donc de moi, Communistes, s'écrie-il, votre présence empuantit mes narines, votre vue me soulève de dégoût². »

Le seul point sur lequel Proudhon se trouvait en accord avec les Socialistes était dans ses déclamations contre la propriété, et en cela il se croyait tout à fait original.

— « *La Propriété c'est le vol !* » écrivit-il : « Il n'y a pas une fois tous les mille ans qu'une telle affirmation est faite. Je n'ai d'autre trésor sur terre que cette définition de la propriété, mais je la tiens pour plus précieuse que les millions de Rothschild ! »

¹ P. J. Proudhon : *Idée générale de la révolution au XIX^{ème} siècle* (1851), pp. 188-189.

² Thureau-Dangin, *Ibid.* pp. 127, sq.

Malheureusement, le trésor de Proudhon ne lui appartenait pas, car il l'avait emprunté presque mot pour mot à Brissot, qui en 1780 avait écrit :

— « La propriété exclusive est un vol dans la Nature. Le voleur à l'état naturel est l'homme riche¹. »

De plus, Brissot lui-même n'était pas l'inventeur de l'idée, qu'il avait pu trouver dans les écrits à la fois de Rousseau et de Weishaupt. D'autant plus alors pour le bien chéri de Proudhon.

Dans ses blasphèmes, pareillement, Proudhon n'a même pas le mérite de l'originalité car il nous semble entendre « l'ennemi personnel de Jésus-Christ », Anacharsis Clootz dans les phrases telles que celle-ci :

— « Dieu, ce n'est que folie et lâcheté, Dieu est tyrannie et misère, Dieu c'est le Diable² »,

et, faisant un pas de plus il s'écrie encore :

— « A moi donc Lucifer, Satan ! Qui que tu puisses être, démon que la foi de mes pères opposèrent à Dieu et à l'Église³. »

Tel est Proudhon, aiguillonné, par un démon de haine, d'amertume et de revanche, en qui s'incarne le feu devastateur de la Révolution, un démon qui l'écarte de la compagnie de ses semblables pour vivre dans le désert, comme le possédé de Gadarene.

Il y eut un homme qui sortit Proudhon de son isolement farouche : ce fut Michel Bakounine, le premier de cette bande de Russes que l'on connaît plus tard sous la dénomination adoptée par Proudhon, celle d'Anarchistes. Souvent assis face à face, avant l'explosion de 1848, ils discutaient jusque tard dans la nuit de la Révolution mondiale qui devait renverser l'ordre social existant.

La résolution de Proudhon :

¹ *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et le vol.*

² Thureau-Dangin, Op. cit. VI, p. 139.

³ Proudhon : *La Révolution au XIX^{ème} siècle*, p. 290.

— « Je m'armerai jusqu'aux dents contre la civilisation ; je déclencherai une guerre qui ne finira qu'avec ma vie¹ ; peut être considérée comme le cri de guerre du parti que dirigera par la suite Bakounine, surnommé « le génie de la destruction ».

Mais ni les Anarchistes, ni les Socialistes à eux seuls ne pouvaient provoquer les explosions révolutionnaires qui marquèrent la première moitié du XIX^{ème} siècle. La doctrine, aussi violente fût-elle, s'avère toujours impuissante à mettre en mouvement la machinerie pratique nécessaire à la subversion de la loi et de l'ordre, et, de même que lors de la première Révolution Française, ce furent les sociétés secrètes qui fournirent la véritable force motrice derrière le mouvement. Il est possible que certains des leaders doctrinaires durant cette période connue comme « l'aurore du Socialisme » n'aient pas eu conscience des influences secrètes qui agissaient derrière eux ; d'autres cependant coopérèrent consciemment avec elles.

Buonarroti, comme on l'a vu, fut l'un des principaux leaders des sociétés secrètes ; Saint-Simon et Bayard « consultaient Nubius comme un oracle delphique ». Mazzini, tout en s'affirmant chrétien et patriote, avait rejoint les rangs des Carbonari, où ses activités ne faisaient que susciter la dérision de la Haute Vente. Car les méthodes des Carbonari n'étaient pas celles de la Haute-Vente pour laquelle c'étaient les esprits et non les corps qui devaient être le point d'attaque.

— « Les meurtres dont nos gens se rendent coupables en France, en Suisse et aussi en Italie, écrit *Vindex* à Nubius, sont pour nous une honte et un remords... Nous sommes trop avancés pour nous contenter de telles méthodes... Nos prédécesseurs dans le Carbonarisme ne comprirent pas ce qu'était leur pouvoir. Ce n'est pas dans le sang d'un Individu isolé ou même d'un traître qu'il faut l'exercer, c'est sur les masses... Ne cessons pas... de corrompre. »

Et il poursuit :

¹ Thureau-Dangin, Op. cit., VI, p. 127.

— « Tertullien avait raison de dire que le sang des martyrs était une semence de Chrétiens... ne faisons donc pas de martyrs, mais popularisons le vice parmi la multitude. Faisons-le leur respirer de leurs cinq sens, qu'ils le boivent, qu'ils en soient saturés... Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de Catholiques. Eloignez le prêtre du travail, de l'autel, de la vertu...Rendez- le paresseux et gourmand... Vous aurez alors accompli mille fois mieux votre tâche que si vous aviez rougi la pointe de votre stylet dans la carcasse de l'un de ces pauvres diables... »

— « C'est la corruption en masse que nous avons entreprise; la corruption du peuple par le clergé, et la corruption du clergé par nous-mêmes, la corruption qui un jour mènera l'Église à sa tombe. Le meilleur poignard avec lequel frapper l'Église est la corruption. Au travail donc, et jusqu'au succès final! »

La dérision de la Haute-Vente contre Mazzini s'observe dans une lettre de Nubius à Beppo du 7 avril 1836 :

— « Vous savez que Mazzini s'est jugé digne de coopérer avec nous à ce qui est la plus grande œuvre de notre époque. La Vente suprême n'en a pas décidé ainsi. Mazzini se comporte par trop comme un conspirateur de mélodrame pour convenir au rôle obscur² que nous-mêmes nous résignons à jouer jusqu'à notre triomphe. Mazzini aime à parler d'un grand nombre de choses et surtout de lui. Il ne cesse d'écrire qu'il renverse les trônes et les autels, qu'il fertilise les peuples, qu'il est le prophète de l'humanitarisme, etc., etc., et tout cela se ramène à quelques misérables défaites ou à des assassinats si vulgaires que si l'un de mes valets se permettait de me débarrasser de l'un de mes ennemis par de si honteuses méthodes, je le mettrais à la porte. Mazzini est un demi-dieu pour les fous devant lesquels il s'essaie de se faire proclamer le pontife de la

¹ Crétineau-Joly, *L'Église Romaine face à la Révolution*, II, p. 147.

² C'est nous qui soulignons (NDT).

fraternité, dont il sera le dieu italien... Dans la sphère où il agit, ce pauvre Joseph n'est que ridicule ; pour être une véritable bête féroce il lui manquera toujours les griffes. Il est le *Bourgeois gentilhomme* des Sociétés secrètes¹... »

Mazzini de son côté soupçonnait que des secrets lui étaient cachés par les chefs (juifs) de la Haute-Vente, et Malegari, assailli des mêmes craintes, écrivit de Londres en 1835 au Dr Breidenstein ces mots significatifs :

— « Nous formons une association de frères dans tous les points du globe, nous avons des désirs et des intérêts en commun, nous visons à l'émancipation de l'Humanité, nous voulons briser toute espèce de joug ; et cependant il y en a un qui est invisible, que l'on ne sent qu'avec difficulté et qui cependant pèse sur nous. D'où provient-il ? Où est-il ? Personne ne le sait, ou du moins ne veut le dire. Cette association est secrète, même pour nous les vétérans des sociétés secrètes². »

¹ Ibid, II, p. 145.

² (NDT) : La Haute Vente romaine était aristocratique et visait à la destruction du Catholicisme, pas de l'ordre social. La Charbonnerie de Mazzini, derrière l'unification de l'Italie, visait l'installation de la république et la démocratie. Mazzini à la tête de sa propre organisation terroriste « *Jeune Italie* » puis « *Jeune Europe* », et d'autre part la Haute-Vente, étaient deux organisations subversives concurrentes, mais toutes deux sous les ordres de la Haute Maçonnerie à laquelle la Juiverie² avait donné depuis 1801 une direction mondiale sise à Charleston sur le 33ème parallèle aux USA. Mazzini était sous les ordres directs du ministre Sir John Temple vicomte de Palmerston et il fut assisté de deux adjoints ou secrétaires juifs successifs, et financé par les Illuministes américains Clinton Roosevelt (juif) et Howard Greeley (juif ? et directeur de presse). Le Haut Directoire secret utilisera donc tour à tour et/ou concomitamment Palmerston, la Haute-Vente Romaine, Mazzini, comme il s'était servi de Pitt et de Frédéric le Grand puis de Frédéric-Guillaume II, de Napoléon Bonaparte, puis se servira de Victor-Emmanuel et de Cavour ; et au cours du siècle successivement ou parallèlement de Napoléon III, de Bismark, de Gladstone, et du président américain Ulysse Grant (ami intime du banquier juif Seligman).

— Ce fut peut-être bien la direction secrète suprême (de Charleston... que

Ce n'était pas seulement parmi les chefs révolutionnaires qu'une mystérieuse puissance se faisait sentir, mais aussi dans les centres industriels par la tyrannie du Trade-unionisme. Des grèves inexplicables par des revendications industrielles éclataient continuellement en Écosse et dans les villes manufacturières du nord de l'Angleterre tout au cours de ces années 1834 à 1860, et elles étaient menées avec une férocité inconnue jusqu'alors dans l'histoire des classes laborieuses : ceux qui ne voulaient pas y participer n'étaient pas seulement ostracisés, mais ils tombaient assassinés, leur maison était incendiée, et leurs femmes et leurs enfants traînés à moitié nus dans les rues à minuit¹. Ces violences culminèrent à Sheffield en 1859 et persistèrent pendant quinze ans. A Manchester, on perça les mains d'ouvriers briquetiers et on les estropia avec des pointes enduites de l'argile dont ils se servaient². Il serait absurde d'attribuer de telles méthodes à d'honnêtes chefs syndicalistes animés du seul désir d'améliorer le sort des travailleurs. Un certain nombre de ces hommes s'élevèrent d'ailleurs pour nier toute complicité, et dans certains cas offrirent même une récompense pour aider à découvrir les criminels³.

le Dr Bredenstein n'allait pas révéler !) qui fit éliminer Nubius, le brillant dirigeant de la Haute Vente Romaine, qui, soupçonné de modérantisme, finit ses jours dans l'hébétéude à Malte en 1848, empoisonné à l'*Aqua Tophana*. Metternich lui-même, sans avoir été directement agent du complot, mais en tant que maçon d'esprit, comme Joseph II, fut utilisé par la secte comme Alexandre Ier, par leur politique au Congrès de Vienne et comme le montre le fait que Metternich n'agit pas contre Mazzini qui vivait en Suisse, bien que parfaitement informé de ses menées terroristes internationales :

— « Metternich avoua dans ses *Mémoires* avoir mené une guerre sourde contre l'Église : *Mémoires de Metternich*, t. VII).

¹ *Secret Societies*, Hecketorn, II, p. 224.

² Justin Mc Carthy : *A History of our Times* (Histoire de notre époque), IV, p. 152.

³ *Ibid.* Voir le procès des chefs par la Commission qui siégea à Sheffield en juin 1867 rapporté dans l'*Annual Register* de la même année. On notera les

La vérité est que l'Illuminisme, suivant sa méthode usuelle de s'infiltrer dans toutes les organisations créées au profit de l'humanité pour les retourner vers un *objectif exactement contraire*¹, s'efforça d'utiliser le syndicalisme, conçu pour libérer les travailleurs, pour les mettre en complet esclavage.

Dans l'esprit des contemporains, il ne faisait aucun doute qu'une *organisation cachée et maligne était à l'œuvre*. Alison, écrivant en 1847 sur le despotisme exercé : par les *trade-unions* avec brutalité », condamnant des milliers de gens « à l'inactivité et à un réel dénuement » ajoutait :

— « Presque la totalité des pertes provoquées par ces grèves retombent sur les travailleurs innocents et actifs, désireux de travailler et volontaires pour le faire, mais qui en sont empêchés par la crainte des trade-unions et par les sombres menaces d'un comité inconnu. Le mode par lequel ces comités acquièrent une telle autorité despotique est précisément le même qui établit le pouvoir despotique du Comité de Sureté Générale terreux, terreux, terreux² !

Justin Mac Carthy, dans son histoire de la même période, confirme cette assertion :

— « Il devint courant parmi les associations professionnelles de parler d'une action systématique de terreur de la pire espèce, et qu'une Vehme plus secrète et plus sinistre que celle connue au Moyen-âge dictait ses sentences dans nombre de nos grandes communautés industrielles³. »

C'est ainsi que Socialistes et syndicalistes furent les uns

références aux « Mandats de tribunaux secrets » et la description de la Terreur dont témoignaient les témoins questionnés sur ce point.

¹ C'est nous qui soulignons (NDE).

² (NDT) : On fera le rapprochement avec les méthodes des mouvements terroristes maçonniques prétendus de « libération » : Thucs, Viet Minh, FLN, ALN, IRA, ETA, FLNC, M19, etc. qui sont celles des organisations maffieuses).

³ Alison : *History of Europe*, I, p. 235-93).

comme les autres des marionnettes¹ dont les ficelles étaient tirées par derrière, aux mains de dirigeants sinistres.

Nous allons voir maintenant comment le déroulement de la Révolution mondiale coïncida avec les activités des mêmes agences secrètes.



Giuseppe Balsamo alias Cagliostro (1743-1795)
& Le comte J. de Maistre (1753-1821)

¹ Justin Mc Carthy, Op. cit, IV, p. 1.52.

(NDT) : de même aux États-Unis, cf. Chesterton : *La Vallée de la peur*.

CHAPITRE VI LA RÉVOLUTION DE 1848

Le premier résultat visible du travail des sociétés secrètes au XIX^{ème} siècle apparut en Russie, où les doctrines de la Franc-maçonnerie Illuministe avaient été apportées par les armées de Napoléon Ier et par des officiers russes¹ qui avaient voyagé en Allemagne². C'est à la suite des intrigues de ces sociétés que le groupe de vrais réformateurs qui s'appelait l'*Association du Salut Public* fut dissous, et que deux nouveaux partis se formèrent, le premier connu sous le nom d'*Association du Nord* qui demandait une monarchie constitutionnelle, et le second, qui s'appelait l'*Association du Sud* avec pour chef le colonel Pestel

¹ (NDE) : Ne pas confondre les deux Custine : celui dont parle Mme Webster se nomme Astolphe, et il a connu toutes les coalitions. Mieux connu des Français est Adam Philippe Custine (1740-1793) : général français qui avait participé à la guerre d'indépendance américaine. Par la suite, ami de Dumouriez, qui fut déporté en Guyane (la « guillotine sèche », disait Couthon), il fut exécuté par le Tribunal révolutionnaire. Le bagne en Guyane est une création révolutionnaire.

² Astolphe de Custine : I, II, p. 42, et *The Court of Russia* de E. A. Brayley Hodgetts, I, p. 116.

(NDT) : L'*Illuminisme* de Weishaupt y avait été précédé dès les années 1770 par le *Martinisme*, lancé sous l'étiquette de « *Christianisme transcendantal* ». Dès 1784 les Martinistes avaient créé une loge impériale à la cour, à laquelle fut initié le futur Paul Ier. En 1787, selon Jean Lombard, la Russie comptait déjà 145 loges et la Pologne 75. C'était l'effet de la protection et la faveur accordées par Catherine II aux encyclopédistes, partagée par de hauts membres de l'aristocratie comme les princes Leopenchine, Tourguéniev, Troubetzkoy, le Grand Duc Constantin et le comte Potocki. Alexandre Ier avait été ainsi formé dans un milieu imprégné de Martinisme et de *Calvinisme* par son précepteur, l'encyclopédiste vaudois La Harpe.

Le prince Galitzine, martiniste, favorisa aussi l'implantation de sociétés bibliques, d'où sortirent les groupes de la « *Jeune Russie socialiste* », pendant que l'Église Russe se contaminait par les mêmes voies, Alexandre Ier, après le *Congrès de Vérone* et le *Rapport d'Haugwitz* sur les agissements des sociétés secrètes, les interdixit et se rapprocha de Rome en vue de réadmettre les Jésuites en Russie. Il mourra alors assassiné à Taganrog en 1825 |

en relation directe avec Nubius, qui visait non seulement à une République mais à l'extermination de toute la famille impériale¹.

De nombreux attentats eurent lieu en effet contre la vie d'Alexandre Ier suscités par les sociétés secrètes², et, après sa mort en 1825, une insurrection éclata sous la direction des « Slaves Unis », qui étaient liés à l'*Association du Sud* et aux sociétés secrètes polonaises établies à Varsovie³. Le prétexte à cette émeute, connue sous le nom de *Révolte Décabriste* parce qu'elle eut lieu en décembre, fut l'accession au trône de Nicolas Ier à la demande de son frère aîné Constantin ; une foule de soldats mutinés furent poussés à marcher sur le Palais d'Hiver en protestation contre l'acceptation de la couronne par Nicolas, que des agitateurs leur présentaient comme un usurpateur du pouvoir.

La manière dont ce mouvement fut organisé a été décrite par le marquis de Custine qui alla en Russie quelques années plus tard :

— « Des personnes bien informées ont attribué ce mouvement à l'influence des sociétés secrètes dont la Russie était travaillée... La méthode utilisée par les conspirateurs pour soulever l'armée était un mensonge ridicule : la rumeur s'était répandue que Nicolas usurpait le trône destiné à son frère Constantin, qui, prétendirent-ils, s'avancit sur Saint-Petersbourg pour défendre ses droits par la force armée.

— « Et voici comment ils s'y prirent pour décider les

¹ *The Revolutionary Movements in Russia*, de Konni Zilliacus, p. 8; Brayley Hodgetts, Op. cit., I, p. 122.

(NDI) : On voit un exemple de la tactique de la Maçonnerie- sitôt que l'éducation des premiers maçons le permet, l'Obéissance initiale se scinde et donne naissance à une obéissance radicale et une autre demeurée modérée, comme le Grand Orient séparé de la Grande Loge d'Angleterre, ce qui n'exclut pas le voyage de hauts membres de l'une à l'autre.

² RP Deschamp, Op. cit., II, 242 ; et Frost, *Secret Societies*, II, p. 213.

³ Zilliacus, Op. cit.; Brayley Hodgetts, Op. cit., I, p. 123.

révolutionnaires à crier « *Vive la Constitution* » sous les fenêtres du Palais. Les leaders les avaient persuadés que « *Constitution* » était le nom de l'épouse de Constantin, leur supposée impératrice. Vous voyez donc que c'était l'idée du devoir qui était au fond des cœurs des soldats, puisqu'ils ne purent être amenés à cette rébellion que par une tromperie¹. »

Cet étrange incident tend à confirmer l'assertion du RP. Deschamp que le slogan « *La Constitution* » était le mot de passe convenu par les sociétés secrètes pour toute explosion révolutionnaire. On l'avait employé de la même manière en France en 1791, et comme nous le verrons, il sera utilisé en Russie à plusieurs reprises pendant tout le mouvement révolutionnaire.

La Révolte Décabriste se termina par trois salves de mitrillades et la pendaison de cinq des leaders de la bande. En aucune manière il ne s'était agi d'une insurrection populaire, car en fait le peuple la désapprouva énergiquement comme un crime de lèse -majesté, et elle aida si peu la cause de la liberté que le général Levashoff déclara au Prince Koubetzky : « Elle a rejeté la Russie cinquante ans en arrière². »

De ce voyage qu'il y fit quatorze ans après, Custine rapporta encore d'autres évidences des liens entre la Révolution française et les entreprises révolutionnaires en Russie. A cette époque, avant la suppression du servage, les paysans d'un domaine étaient achetés et vendus avec les terres, et comme les serfs de l'empereur étaient les mieux traités de tout le pays, les habitants des domaines récemment achetés par la Couronne devenaient jalouxés par les autres serfs leurs concitoyens. En l'année 1839, les paysans, ayant appris que l'Empereur venait d'acheter quelques terres, envoyèrent à Saint-Petersbourg une députation de représentants de toutes les parties de la Russie demandant que les districts auxquels ils

¹ A. de Custine, Op. cit., II, p. 42 ; Brayley Hodgetts, Op. cit., I, p. 192.

² Brayley Hodgetts, Op. cit., I, p. 201, 205.

appartenaient fussent eux aussi rattachés aux domaines royaux. Nicolas Ier les reçut avec bonté, car s'il avait pris des mesures répressives contre l'insurrection décabriste, sa sympathie allait au peuple. Il ne faut pas oublier que c'est lui qui alla rendre visite à Robert Owen à *New-Lanark* pour étudier son système de réformes sociales. Aussi, lorsque les paysans vinrent le voir en députation lui demandant de les acheter eux aussi, il leur répondit avec une grande gentillesse qu'il regrettait de ne pouvoir acheter toute la Russie, ajoutant :

— « J'espère qu'un temps viendra où chaque paysan de l'Empire sera libre ; si cela ne dépendait que de moi, les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je désire pour eux et que je m'efforce de tout mon pouvoir de leur procurer pour l'avenir. »

Ces mots répercutés aux serfs par des hommes « sauvages et envieux », amena la plus terrible explosion de violence qu'ait connue toute la région du cours de la Volga :

— « Le Père veut notre délivrance » s'écrièrent à leur retour les membres de la députation trompés : « Il ne veut que notre bonheur, il nous l'a dit lui-même, ce ne sont donc que les seigneurs et leurs surveillants qui sont nos ennemis et qui s'opposent aux bons desseins du Père. Vengeons-nous nous-mêmes ! Vengeons l'Empereur ! »

Et aussitôt les paysans, s'imaginant accomplir les intentions de l'Empereur, se jetèrent sur les seigneurs et leurs surveillants, les firent rôtir vifs et en firent bouillir d'autres dans des chaudrons, éventrèrent les délégués, mirent tout à feu et à sang et dévastèrent toute la province¹.

Si maintenant l'on rapproche cet incident avec la « *Grande Peur* » qui avait eu lieu en France exactement cinquante ans avant (en juillet 1789), comment douter encore du lien entre les deux événements ? Dans les deux cas le prétexte et l'organisation sont identiques. Les intentions bienveillantes de

¹ *La Russie en 1839*, II, pp. 219-220.

Louis XVI interprétées par les émissaires aux provinces en ces termes :

« Le Roi désire que vous brûliez les châteaux ; il veut seulement garder le sien » ;

les placards brandis dans les bourgs commençant par les mots : « Édit du Roi » ordonnant d'incendier et de détruire, et les massacres et incendies qui s'en suivirent, tout cela se répéta exactement en Russie cinquante ans plus tard, à l'évidence par la même organisation qui avait déclenché la première explosion. Sinon comment l'expliquer ?

Cinq ans après l'émeute *Décabriste* de 1825 eut lieu la *deuxième Révolution française*, celle de 1830, qui cependant s'insère peu dans le cadre de cet ouvrage. Car la *Révolution de 1830* fut essentiellement une révolution politique, un nouvel avatar de la conspiration orléaniste en vue d'un changement de dynastie, et en tant que telle forme le simple corollaire des insurrections de juillet et d'octobre 1789. Il est exact que derrière les tumultes de 1830 se firent sentir les forces subversives de l'*Illuminisme*, tout comme elles s'étaient manifestées derrière ceux de la prise de la Bastille et de la marche sur Versailles, et que durant les « *trois glorieuses de juillet* » la haine du Christianisme réapparut avec la Terreur qui éclata à nouveau par le sac de l'Archevêché, les pillages et profanations d'églises et les attaques antireligieuses dans les provinces. Mais le moteur de la révolution qui renversa Charles X du trône n'était pas socialiste mais Orléaniste ; c'était un mouvement conduit sous la bannière tricolore du 13 juillet 1789, et non pas derrière le drapeau rouge du 10 Août 1792, l'emblème de la Révolution sociale ; sa force ne résidait pas dans la classe laborieuse mais dans la bourgeoisie, et c'est la bourgeoisie qui triompha¹.

Le régime qui s'en suivit fut désigné comme la « *Monarchie bourgeoise* », la bien nommée. Car Louis-Philippe, qui avait été un

¹ V ; Annexe 5.

ardent partisan de la révolution, suivit le programme habituel de la démagogie, et aussitôt qu'il eut pris en mains les rênes du pouvoir il fit la sourde oreille aux demandes du peuple. C'est ce qui entraîna en 1848 la seconde grande explosion de la *Révolution Mondiale*, organisée par les Sociétés secrètes et dirigée par les Socialistes, exécutée par les travailleurs et aggravée par l'attitude intraitable du Roi et de ses ministres.

Car alors, comme lors de la première Révolution Française, les esprits dans le peuple étaient ulcérés par de réels motifs de colère : la réforme électorale, le réajustement des salaires et des heures de travail, et tout particulièrement la brûlante question du chômage étaient des questions qui toutes demandaient une attention immédiate. En 1848, plus encore qu'en 1789, le peuple avait de réels motifs de se plaindre.

Mais, en toute justice pour la bourgeoisie, l'on doit reconnaître que dans l'ensemble elle sympathisa avec la cause des ouvriers. Même le socialiste Malon l'admet :

— « L'opinion bourgeoise était ouverte... à des conceptions novatrices. Avant 1848, les membres de la bourgeoisie française n'avaient pas encore la crainte des insurrections sociales ; ils se permettaient même de se laisser aller à d'innocentes spéculations socialistes. C'est ainsi que le Fouriérisme, entièrement fondé sur la recherche de la plus grande somme de satisfactions possibles, avait acquis de nombreuses sympathies dans la bourgeoisie de province¹. »

Tout comme les aristocrates de 1788 qui, en offrant spontanément de renoncer à leurs privilèges pécuniaires lors de la fameuse nuit du 4 août 1789, avaient d'eux-mêmes porté le coup fatal au système féodal en renonçant aux autres droits et privilèges, la bourgeoisie de 1848 se montra de même désireuse de coopérer, non seulement à des réformes, mais aux changements sociaux les plus drastiques et directement contraires à ses intérêts.

¹ Malon, *Histoire du Socialisme*, II, p. 295.

— « Dans les premières semaines de 1848, ce ne furent pas seulement les prolétaires qui parlèrent de profondes réformes sociales : la bourgeoisie, que la propagande fouriériste (mais surtout les romans d'Eugène Sue et de George Sand) avait presque réconciliée avec le *Socialisme*, pensa d'elle-même que l'heure en était venue, et tous les candidats parlèrent d'améliorer le sort du peuple, de réaliser la démocratie sociale et d'abolir la misère. Les grands propriétaires crurent que le Gouvernement Provisoire était composé de communistes, et un jour, vingt d'entre eux vinrent trouver Garnier Pagès pour offrir leurs biens à la Communauté¹. »

Mais l'art des révolutionnaires a toujours consisté à faire échec aux réformes, en aliénant les sympathies de la classe au pouvoir, et ils n'avaient aucune intention de laisser le peuple se satisfaire de mesures pacifiques ni considérer que son salut pouvait venir d'autres que d'eux-mêmes.

Comme à la veille de toutes les grandes commotions publiques, un grand congrès maçonnique s'était tenu à Strasbourg en 1846². Parmi les maçons français présents figuraient les hommes qui jouèrent les rôles dirigeants dans la révolution à venir : Louis Blanc, Caussidière, Crémieux, Ledru Rollin, etc.³ ; et il y fut décidé d'entraîner les Cantons Suisses

¹ *Ibid.* II, p. 520.

² Deschamp, *Op. cit.*, II, p. 281, p. 281, citant Gyt : « *La Franc-maçonnerie* », II, pp. 189 et 220.

³ (NDT) : Parmi les délégués de la France à ce *Convent* figuraient tous les membres du *Gouvernement Provisoire* de 1848 : Lamartine, Crémieux, Cavaignac, Caussidière, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Proudhon, Marat, Marie, Pyat ! *Le Gouvernement provisoire fut donc le gouvernement du Convent*. En outre dans une série de lettres sur les relations de l'empereur d'Allemagne avec la Franc-maçonnerie que publia plus tard *L'Osservatore Cattolico* de Milan, on put lire :

— « Glasbrenner, Juif et Franc-maçon, a publié à Berlin, en octobre 1847, un calendrier dans lequel il avait écrit sous la date du 26 février 1848 :

— « *La maison de Louis-Philippe fait son inventaire : le passif dépasse l'actif* » La date de la révolution était donc déjà arrêtée par ses organisateurs plusieurs

dans le mouvement afin que le centre de l'Europe ne constituât plus une barrière contre la marée révolutionnaire.

Ce furent donc les *Sociétés secrètes* qui dressèrent le plan de campagne de la machine révolutionnaire ainsi mise en mouvement. Caussidière, haut membre de ces associations et en même temps Préfet de police de Paris durant les tumultes de 1848, a fourni lui-même la plus claire évidence sur ce point :

— « Les Société secrètes n'avaient jamais cessé d'exister, même après le revers du 12 mai 1838. Cette Franc-maçonnerie de dévoués soldats s'était maintenue sans nouvelles affiliations jusqu'en 1846. Les ordres du jour, imprimés à Bruxelles ou quelquefois en secret à Paris, avaient relevé son zèle. Mais la fréquence de ces proclamations, qui tôt ou tard tombaient entre les mains de la police, en rendait l'usage très dangereux. Les relations entre les affidés et les chefs s'étaient donc quelque peu restreintes, lorsqu'en 1846 les Société secrètes furent réorganisées et reprirent une certaine initiative. Paris fut le centre d'où rayonnaient les différentes ramifications s'étendant aux villes de provinces. A Paris comme en province les mêmes sentiments inspièrent toutes ces phalanges militantes, plus préoccupées d'actions révolutionnaires que de théories sociales. On y parlait davantage fusils que Communisme, et la seule formule unanimement acceptée était la « *Déclaration des Droits de l'Homme* » de Robespierre. Les *Sociétés secrètes* puisaient leur force réelle dans le cœur du peuple des classes laborieuses qui avaient alors leur avant-garde, une certaine force disciplinée et toujours prête à l'action; leur coopération ne s'évanouissait jamais sous le coup d'une émotion politique, et on les retrouva en première ligne sur les barricades de février¹. »

Mais les classes laborieuses n'étaient pas admises dans les

moss avant..., connue et publiée par un Juif.

¹ *Mémoires de Caussidière*, I, pp. 38-39.

Conseils internes des leaders ; la place de l'avant-garde populaire était sur les barricades lorsque survint la fusillade, mais pas dans les réunions où l'on conçut le plan de campagne.

Parmi ces agences secrètes, la Haute-Vente jouait naturellement le rôle dirigeant, et deux ans avant qu'éclate la Révolution, Piccolo Tigre avait pu se féliciter du complet succès de ses efforts pour amener à un vaste soulèvement. Le 5 janvier 1846 le dynamique agent de Nubius écrivit à son chef en ces termes pleins d'espoir¹ :

— « Le voyage que je viens d'accomplir en Europe a été aussi heureux et aussi productif que nous l'avions espéré. Dorénavant il ne nous reste plus qu'à mettre la main à l'ouvrage pour arriver au dénouement de la comédie. J'ai trouvé partout les esprits très enclins à l'exaltation; tous avouent que le *vieux monde craque* et que les rois ont fait leur temps. La moisson que j'ai recueillie est abondante : sous ce pli, vous en trouverez les prémices, dont je n'ai pas besoin que vous m'adressiez un reçu car j'aime peu à compter avec mes amis, je pourrais dire avec mes frères. La moisson faite doit fructifier, et, si j'en crois les nouvelles qui me sont communiquées ici, nous touchons à l'époque tant désirée. La chute des trônes ne fait plus de doutes pour moi qui viens d'étudier en France, en Suisse, en Allemagne et jusqu'en Russie le travail de nos Sociétés. L'assaut qui, d'ici quelques années, peut-être même quelques mois, sera livré aux princes de la terre les ensevelira sous les débris de leurs armées impuissantes et de leurs monarchies caduques. Partout il y a enthousiasme des nôtres et apathie ou indifférence chez les ennemis. C'est un signe certain et infaillible de succès.... !

¹ (NDT) : Le rôle dirigeant était en dehors et au dessus de la Haute-Vente, dont c'était là le chant du cygne ! Mais le juif Piccolo Tigre pouvait appartenir aux organes secrets supérieurs et se réjouir ironiquement des changements politiques en vue, dans cette lettre à Nubius qui les redoutaient, avec les aristocrates de la Haute Vente.

Mgr Delassus le cite encore :

— « Mais qu'avons-nous demandé en reconnaissance de nos peines et de nos sacrifices ? Ce n'est pas une révolution dans une contrée ou dans une autre. Cela s'obtient toujours quand on le veut bien. Pour tuer sûrement le vieux monde, nous avons pensé qu'il fallait étouffer le germe Catholique et Chrétien, et vous, avec l'audace du génie vous vous êtes offert pour frapper à la tête, avec la fronde d'un nouveau David, le Goliath pontifical¹. »

Piccolo Tigre avait parfaitement raison dans son appréciation de l'apathie et de l'indifférence des classes dirigeantes et du succès que cette attitude promettait aux conspirateurs. Aucun gouvernement moderne d'une société civilisée ne peut être renversé par la violence s'il réalise le danger qui le menace et décide avec fermeté de se défendre. Ce n'est pas la résistance qui produit la révolution, mais la faiblesse, car la faiblesse invite à l'audace, et c'est l'audace qui forme l'essence de l'esprit révolutionnaire.

— « Osez ! disait Saint Just, ce mot est toute la politique de la Révolution. »

Ainsi, pendant que les forces révolutionnaires se comptaient, le gouvernement de France restait étonnamment oublieux du danger qui menaçait. En surface, il y avait peu de signes apparents d'effervescence populaire. Les doctrines incendiaires des agitateurs semblaient n'avoir guère pénétré dans la grande masse du peuple. Les paysans en effet avec leur amour passionné de la propriété ne voyaient rien de bien attirant dans la propriété communautaire de la terre, et ils continuaient à labourer et à semer avec une ardeur, sans faiblesse. Ce n'est que dans les villes que couvait en silence le feu du *Socialisme révolutionnaire*, à l'insu des hommes au pouvoir ou méprisé par eux².

¹ Crétineau Joly : *L'Église Romaine face à la Révolution*, II, p. 387 ; repris aussi par Mgr Delassus dans *La Conjuration antichrétienne*.

² (NDT) : la Maçonnerie avait travaillé l'opinion populaire par des sociétés

Le gouvernement, rassuré par l'esprit de loyauté de l'armée et trompé par le calme parfait qui régnait dans les rues, ne faisait aucune préparation de défense. On savait que la circulation de documents séditions était faible ; on estimait que les théories de Louis Blanc et de Buchez n'avaient pas prise sur les masses, et l'on pouvait se permettre de hausser les épaules quant au nombre de leurs adeptes. Quant à Proudhon, la police avait déclaré en 1846 :

— « Ses doctrines sont très dangereuses ; il y a des coups de fusils au bout, mais fort heureusement elles ne sont pas lues. »

Le personnage le plus passif était peut-être le Roi lui-même :

— « Aucune puissance humaine — écrivit M. Cuvillier Fleury n'aurait pu lui faire lire une page de M. Louis Blanc, de M. Pierre Leroux, de M. Buchez ou de Proudhon¹. »

C'est donc dans une superbe insouciance que la Monarchie de Juillet attendait l'explosion.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter en détails les événements politiques qui amenèrent les quatre mois de *Révolution de 1848*. La corruption ministérielle, plaie permanente de la France depuis la première Révolution jusqu'à ce jour, l'opposition à toute réforme électorale et l'indifférence aux intérêts du peuple fournissaient un terrain suffisant à l'insurrection. C'est en vain que Tocqueville avertit la Chambre des députés où les menait cette situation :

— « Ma conviction profonde, dit-il, est que nous dormons sur un volcan. »

Et après avoir mentionné divers exemples scandaleux de corruption, il poursuivit en ces termes :

ouvertes sous des noms divers, comme cette *Société des droits de l'homme et des familles* qui propageait le Communisme de Babeuf, mentionnée par Lamartine dans son « *Histoire de la Révolution de 1848* », livre 2.

¹ Imbert de Saint Amand : *Marie-Amélie et la société française en 1847*, pp. 102-110.

— « C'est par de tels actes que de grandes catastrophes se préparent. Recherchons dans l'histoire les causes efficaces qui ont retiré le pouvoir des classes gouvernantes : elles le perdirent quand par leur égoïsme elles devinrent indignes de le conserver... Les maux que je dénonce nous amèneront la plus grave des révolutions ; ne sentez-vous pas par une sorte d'intuition que le sol de l'Europe tremble une fois encore ? N'y a-t-il pas comme un vent de révolution dans l'air... ? Savez-vous ce qui peut arriver dans deux ans, dans un an ou peut-être demain... ? Gardez vos lois si vous voulez, mais pour l'amour de Dieu changez l'esprit de votre gouvernement. Cet esprit-là mène à l'abîme¹. »

Jamais ne furent prononcées de paroles plus vraies. Les politiciens égoïstes et corrompus seront toujours les plus utiles alliés des anarchistes. Il ne fait aucun doute que Proudhon et Blanqui se réjouissaient de l'attitude bornée du gouvernement aussi chaleureusement que Tocqueville la déplorait. Les causes très réelles du mécontentement populaire allaient servir, comme Tocqueville l'avait bien vu :

— « A magnifier des doctrines qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser toutes les fondations sur lesquelles repose la société. »

Les banquets maçonniques prévus par les chefs des Loges² pour le 22 février et interdits par le gouvernement fournirent le prétexte à l'insurrection.

Lorsqu'au matin de ce jour l'armée docile du prolétariat se rassembla suite aux mots d'ordre des journaux révolutionnaires : *Le National* et *La Réforme*, le cri « A bas Guizot » qui s'éleva de ses rangs était moins une protestation contre la politique de Guizot qu'un appel à la révolution pour le plaisir de la Révolution. Trompés par les promesses des *Socialiste utopistes*, enflammés par les enseignements des Anarchistes, ce n'était plus désormais la réforme électorale ni

¹ Emile de Bonnechose : *Histoire de France*, II, p. 647.

² Deschamp, *Op. cit.*, II, p. 282.

même le suffrage universel qui pouvait satisfaire le peuple ; ce n'était pas une simple République ni un changement de ministère qu'ils demandaient, mais le complet renversement du système de gouvernement existant, en faveur du millénarisme social que les théoriciens leur avaient promis et que les agitateurs les avaient incités à établir par la force des armes.

Le renvoi de Guizot par le Roi le 23 février ne réussit donc en rien à calmer l'agitation, et, suivant en cela le programme révolutionnaire habituel, les insurgés se mirent à barricader les rues et à piller les échoppes d'armureries. Mais même à ce moment, il s'avérait difficile de provoquer la guerre civile, car la bourgeoisie demeurait avec le peuple, et les membres de la Garde Nationale, considérant les travailleurs comme leurs frères, se montraient réticents à utiliser la force contre eux¹.

Ce sentiment de camaraderie, que Marx désigna avec mépris comme « la charlatanerie de la Fraternité générale² », se dissipa finalement devant l'attitude menaçante que les travailleurs révoltés avaient été incités à afficher, et inévitablement les manifestations qui suivirent menées derrière le drapeau rouge et dans lesquelles on apercevait l'éclat d'acier des armes et où des sabres étaient brandis amena l'affrontement avec les troupes. Dans la confusion, un certain nombre d'insurgés tombèrent victimes du feu des soldats énervés. Cette escarmouche décrite comme « le massacre du boulevard de Capucines » donna le signal de la Révolution.

Pendant toute la nuit du 23 au 24 février les *Sociétés secrètes* s'activèrent à envoyer leurs ordres ; pendant ce temps, Proudhon s'occupa à dresser un plan d'attaque³. L'aube se leva sur une ville en plein chaos : les arbres des grands boulevards étaient brisés et par terre, les pavés avaient été arrachés ; des bandes d'insurgés excités : ouvriers des faubourgs, étudiants, écoliers, déserteurs de la Garde Nationale, s'assemblèrent

¹ Cambridge : *Modern History*, vol. II, p. 97.

² Marx : *La Lutte des classes en France*, p. 40.

³ Cambridge : *Modern History*, vol. IX, p. 99.

autour du *palais de Tuileries* et tirèrent des coups de feu contre les fenêtres des jeunes Princes. Ce fut le moment choisi par Louis Blanc et ses amis pour sortir un *Manifeste* protestant contre l'emploi des troupes contre les troubles civils, manifeste qui, passé de barricade en barricade, enhardit immensément l'audace des révolutionnaires qui commencèrent alors à s'emparer de munitions et à attaquer la Garde municipale, tuant un certain nombre de ses membres. Les hésitations du gouvernement et les déclarations des agitateurs affectèrent bien évidemment le moral des troupes, qui à partir du milieu de la matinée cessèrent toute résistance, laissant le peuple seul maître du terrain. Proudhon et Flocon avaient déjà affiché des proclamations demandant la destitution du Roi, et parmi les leaders Caussidière, Arago, Sobrier et autres, le mot de *République* ne tarda pas à se faire entendre.

C'est en vain que, profitant de la leçon de l'erreur de son prédécesseur Louis XVI dans les mêmes circonstances, Louis-Philippe parada sur son cheval superbement caparaçonné devant les troupes rassemblées dans les jardins des Tuileries et promit des réformes à la populace excitée ; mais la dernière heure de la dynastie orléaniste avait sonné, et à une heure de l'après-midi la famille royale choisit la solution prudente de la fuite.

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques heures la monarchie fut balayée et la « *République démocratique et sociale* » proclamée¹.

¹ Louis Blanc *La Révolution de 1848*, p. 23 ; et les *Mémoires de Caussidière*, p. 62.

(NDT) : Mgr Delassus (Op. cit.) a apporté cette précision : *Mr Flottard, haut fonctionnaire de la Ville de Paris, publia dans la « Revue Hebdomadaire » le récit de la prise de l'Hôtel de Ville et de la formation du Gouvernement Provisoire : il n'avait été composé que de cinq membres, mais lorsque le décret sortit de l'Imprimerie Nationale, il en comportait sept : Crémieux et Marie avaient été ajoutés. Or ajoute ce témoin :*

— « Cette addition ne fut pas délibérée, et elle ne figurait pas sur l'épreuve (du décret) renvoyés à l'Imprimerie Nationale et que j'ai sous les yeux en écrivant ceci.

— « Un seul nom eût provoqué des protestations, et celui de Marie fut ajouté pour faire passer Isaac Crémieux (à s'installer aussi 23 ans plus tard au Gouvernement

Restait maintenant à ceux qui avaient engendré la crise à faire face à la reconstruction : un tout autre problème. Car c'est une chose d'écrire sur les beautés de la Révolution, assis paisiblement à son bureau, et c'en est une autre de se trouver au beau milieu d'une ville en tumulte, où tous les ressorts de la loi et de l'ordre ont été brisés ; une chose de parler de manière romantique de la souveraineté du peuple, mais une autre moins plaisante de se trouver confronté à des ouvriers de chair et d'os exigeant avec insolence l'accomplissement des promesses qu'on leur a faites. Ce fut l'expérience qui échut au groupe de ceux qui composaient le *Gouvernement Provisoire*, le jour qui suivit l'abdication du Roi. Tous ces avocats de la révolution sociale voyaient maintenant la révolution face à face, et l'aimèrent moins qu'ils ne l'avaient aimée sur le papier.

Le drapeau rouge brandi par la populace décrit par Lamartine « *comme le symbole des menaces et des désordres* » avait frappé de terreur tous les cœurs à l'exception de Louis Blanc ; et ce ne fut que lorsque Lamartine eut calmé la foule par un discours et l'eut convaincue de rétablir le drapeau tricolore, que le drapeau rouge fut finalement amené et que les députés purent se retirer à l'Hôtel de Ville pour discuter du nouveau programme de gouvernement.

De toute l'histoire du « *Mouvement du Travail* » il n'y a pas de scène plus dramatique que celle qui eut lieu alors. Assis autour de la table du Conseil siégeaient les hommes qui depuis dix ans avaient enflammé l'enthousiasme du peuple pour les principes de la première Révolution Lamartine, *le panégyriste des Girondins*,

provisoire de 1871 pour y faire les affaires des juifs). *La Conjonction antichrétienne*, chap. XVIII, note 16. Qui avait fait disparaître la dernière morasse ? ou avait donné ordre au compositeur de cette correction verbale ? Serait-ce Caussidière ? Celui-ci, qui s'était affilié au parti révolutionnaire, s'était promu *Préfet de Police* et entouré d'une garde prétorienne d'hommes de mains de la Maçonnerie, les Montagnards. Après les journées de juin, où se confirma son rôle trouble, *et la protection qu'il assura par ses hommes aux Rothschild*, il s'enfuit en Angleterre puis aux États-Unis.)

Louis Blanc, le *robesspierriste*, ce Louis Blanc dont la principale source de fierté était sa ressemblance supposée avec Danton. Soudain, la porte de la salle du Conseil s'ouvrit violemment et un ouvrier entra le fusil à la main, la face convulsée de rage, suivi de plusieurs camarades. S'avançant vers la table autour de laquelle siégeaient tremblants ces démagogues, Marche, c'était le nom du chef de cette députation, frappa le sol avec la crosse de son fusil et dit à voix forte :

— « Citoyens, cela fait vingt-quatre heures maintenant que la révolution a été faite; le peuple attend des résultats. Ils m'ont envoyé vous dire qu'ils ne toléreront pas davantage de délais. Ils veulent le droit au travail le droit au travail tout de suite. »

Cela faisait vingt-quatre heures que la révolution avait été accomplie, et les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre n'avaient toujours pas été créés !

Les doctrinaires avaient omis dans leurs calculs l'immense impatience du « Peuple », ils avaient oublié que pour des esprits simples et pratiques, donner c'est donner vite et tout de suite ; que les immenses changements sociaux que Louis Blanc avaient présentés dans son *Organisation du travail* comme une question simple avaient été acceptés par les travailleurs dans le même esprit simpliste ; des énormes difficultés qu'impliquait le réajustement des conditions de travail, et du temps nécessaire pour reconstruire tout le système social, Marche et ses compagnons ne pouvaient avoir aucune idée. On leur avait promis le *droit au travail*, et la gigantesque organisation qu'impliquait cette courte formule devait se réaliser en un jour et être mise en œuvre instantanément.

Louis Blanc admet que sa première réaction en entendant la tirade de Marche fut la colère¹ ; il eût été préférable que ce fût la honte. Car c'est lui qui, plus qu'aucun autre, avait montré aux travailleurs la terre promise, et maintenant que cela

¹ Louis Blanc, *Ibid.* p. 31.

s'avérait être un mirage, c'est lui avant tout autre qui était à blâmer. Avant de faire une promesse, il faut savoir comment la réaliser et l'accomplir sans délai. C'était apparemment Lamartine que les travailleurs considéraient comme le principal obstacle à leur demande de « droit au travail », car durant tout son discours Marche fixa droit dans les yeux le poète de la Gironde avec une flamboyante audace. Lamartine, outragé par cette attitude, répliqua d'un ton impérieux que, serait-il menacé de mille morts et même si Marche et ses compagnons voulaient le mener devant la gueule des canons chargés qui étaient sous les fenêtres, il ne signerait jamais un décret dont il ne comprendrait pas le sens. Puis finalement maîtrisant son irritation, il prit un ton plus conciliant, et mettant la main sur le bras de l'ouvrier en colère il le supplia de prendre patience, faisant ressortir qu'aussi légitime que puisse être la demande qui leur était faite, une mesure aussi importante que « l'organisation du travail » prenait du temps à élaborer, et que devant tant de besoins criants il fallait laisser au gouvernement le temps de formuler ses plans, qu'il fallait pouvoir consulter tous les hommes compétents, etc...

L'éloquence du poète triompha ; graduellement l'indignation de Marche tomba ; les travailleurs, braves gens touchés par l'évidente sincérité de l'orateur, se regardèrent interrogateurs avec une expression de lassitude, et Marche se refaisant leur interprète s'écria :

— « Eh bien oui, nous attendrons. Nous aurons confiance en votre gouvernement. Le peuple attendra : il met trois mois de misère au service de la République ! »

Un langage plus pathétique a-t-il jamais été employé dans toute l'histoire de la révolution sociale ? Comme leurs ancêtres de 1792, ces hommes étaient disposés à souffrir, à se sacrifier pour la République nouvellement instaurée qu'on leur présentait comme le seul espoir de salut pour la France, et,

¹ Daniel Stern, *Op. cit.*, I, p. 379.

animés de ce noble enthousiasme, ils acceptaient de faire confiance aux charlatans de la politique qui les avaient menés sur de belles promesses à cette insurrection avortée. Pendant que Lamartine se faisait l'avocat de la patience, Louis Blanc, toujours imbu de ses théories improuvées, s'était retiré dans l'embrasement d'une fenêtre, où avec Flocon et Ledru-Rollin ils esquissèrent le décret fondé sur le dixième article de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de Robespierre, décret selon lequel le Gouvernement Provisoire entreprenait de « garantir du travail à tous les citoyens ». Louis Blanc de tous les présents était sans doute le seul à croire à la possibilité d'accomplir cette promesse, mais tous y souscrivirent finalement et le même jour le décret fut proclamé à Paris.

Deux jours plus tard, les *Ateliers Nationaux* qui devaient fournir les emplois promis s'ouvrirent sous la direction d'Emile Thomas et de M. Marie. Le résultat en fut naturellement désastreux : le travail nécessaire étant insuffisant, les travailleurs furent envoyés de-ci-de-là d'un employeur à un autre ; des emplois inutiles furent créés, qui évidemment s'avèrent décourageants pour les intéressés, cependant que les ouvriers spécialisés pour qui aucun travail n'était trouvé devaient demeurer sur des listes de « secours aux chômeurs ». Cette dernière mesure, la plus démoralisante de toutes, eut pour effet d'attirer dans la capitale des milliers de travailleurs venus de toute la France et même de l'étranger¹.

L'organisation des Ateliers Nationaux et leur lamentable échec ont fréquemment été imputés à Louis Blanc par les adversaires du Socialisme. C'est une erreur. La manière dont ces ateliers furent organisés n'était pas celle dont Louis Blanc s'était fait l'avocat dans son *Organisation du Travail*, et ne doit donc être imputée qu'à M.M. Albert Thomas et Marie et à eux seuls. Mais le principe sur lequel ils avaient été fondés, à savoir le devoir de l'État de fournir du travail ou un salaire à tout

¹ Ibid. I, p. 484 ; voir aussi *Le rapport du 29 mai*, mentionné dans *The Economist* du 3 juin 1848 (VI, p. 617).

homme, était néanmoins celui adopté par Louis Blanc d'après Robespierre. Dès lors qu'on admettait ce principe, beaucoup des difficultés qui contribuèrent à l'échec des *Ateliers Nationaux* devaient s'en suivre. Le simple fait pour un homme de ne plus devoir compter désormais sur ses seuls efforts pour chercher et trouver un emploi mène obligatoirement à un manque d'esprit d'initiative et à favoriser la paresse de ceux qui ne veulent pas travailler ; de plus, s'il y a paiement d'un salaire que l'homme ait un emploi ou pas, il deviendra évidemment indifférent à l'indolent de garder ou de perdre son emploi.

Que dans un État civilisé on ne doive laisser personne mourir de faim faute de pouvoir trouver du travail est une claire évidence, mais il est absolument vital pour l'industrie qu'un certain degré de privations reste lié à l'absence de travail.

De fait, comme le fit remarquer Mermeix, le *Gouvernement Provisoire* de 1848 avait promis l'impossible, car :

— « Un gouvernement ne peut garantir du travail du fait qu'il ne dépend pas de lui de trouver des consommateurs¹ (un marché). »

En outre, les fonds sur lesquels il paye les secours aux chômeurs ne peuvent provenir que des impôts, ce qui automatiquement réduit le pouvoir d'achat de la communauté nationale et augmente donc encore le sous-emploi². Aussi magnifique que puisse être en théorie la reconnaissance du « *Droit au travail* », aucun gouvernement jusqu'ici n'a été capable de le mettre en pratique sans aggraver le mal qu'il prétend résoudre.

Si donc on ne peut tenir Louis Blanc pour responsable des

¹ Mermeix (G. Terrail) : *Le Syndicalisme contre le Socialisme*, p. 51.

² (NDI) : ce qui est pris aux actifs est donné aux fonctionnaires et chômeurs, mais la masse monétaire globale disponible pour le marché ne change pas... Demeurent cependant les vices fondamentaux du système : la distorsion sociale et morale, la prime donnée aux truqueurs et aux paresseux aux dépens des travailleurs, l'encouragement au chômage professionnel et le clientélisme révolutionnaire.

méthodes des *Ateliers Nationaux*, il est cependant indéniable que son action précipitée à formuler la déclaration du « droit au travail » contribua largement au chaos qui suivit. De plus, nous verrons que lorsqu'il put enfin mettre en pratique ses propres théories, son expérience n'eut pas davantage de succès que celle de MM. Thomas et Marie.

C'est le 10 mars qu'un comité entreprit de se réunir au Luxembourg, présidé par Louis Blanc, avec l'ouvrier Albert comme vice-président. Les employeurs et les employés étaient invités à se présenter devant ce comité et à lui exposer leurs demandes et leurs griefs : les entrepreneurs de maçonnerie et leurs ouvriers, les boulangers et leurs mitrons, les propriétaires d'omnibus et leurs cochers arrivèrent en foule pour discuter des questions d'horaires et de salaires.

Les employeurs se montrèrent en général magnanimes et tout à fait prêts à coopérer à toutes réformes raisonnables¹, mais, comme l'observe Mme d'Agoult, cela ne pouvait satisfaire les ambitions de Louis Blanc « qui rêvait de changer le monde² ».

Un homme équilibré et doué de sens pratique ayant réellement à cœur de servir les intérêts du peuple aurait pu, en une telle opportunité, poser les fondements d'un meilleur système industriel, mais Louis Blanc, assis dans le fauteuil historique du Chancelier Pasquier, ne pouvait que retomber comme son prédécesseur de 1789 dans la manie fatale de l'éloquence, et à chaque instant « recommençait le récit épique de la *Révolution* et du tableau des grandes choses accomplies par le peuple³ ».

Étrange est cette tendance du Socialisme, qui s'imagine progressiste et qui rabâche perpétuellement le passé !

Les travailleurs pour leur part se montrèrent dans l'ensemble parfaitement équilibrés et raisonnables, demandant

¹ Daniel Stern, *Op. cit.*, II, p. 49.

² *Ibid.*, p. 48.

³ Daniel Stern, *Op. cit.*, p. 41.

protection contre l'exploitation par les agents d'affaires et une réduction des heures de travail à dix ou onze heures par jour, arguant d'une théorie qui pouvait se justifier à une époque où la journée de travail était de quatorze à quinze heures mais qui a été aujourd'hui pervertie en le désastreux *système dit de réduction du temps de travail* à savoir que « plus la journée de travail est longue et moins on emploie d'ouvriers, et que les travailleurs qui ont un emploi absorbent un salaire qui pourrait être réparti sur un plus grand nombre ». Ils critiquaient aussi le travail excessif comme un obstacle à leur instruction et au développement intellectuel du peuple¹.

En tout cas, que leur économie politique fut sensée ou non, les représentants du peuple de Paris ne se montrèrent dans cette crise aucunement enclins à la violence ; le peuple ne voulait ni faire couler le sang, ni de barricades, ni d'incendies, ni de destructions. Réduites à leur plus simple expression, leurs demandes consistaient en deux choses seulement : du pain et du travail. Quelles plus justes demandes auraient pu être formulées ? Et pour cela, ils étaient prêts, comme Marche l'avait dit, à attendre, à souffrir et à se sacrifier, et ce, non seulement au profit de leur propre bien-être futur, mais pour la France et sa gloire. Tout égarés qu'ils étaient par des visionnaires, et remplis d'illusions sur les conquêtes de la *première Révolution Française*, ils ne demandèrent pas la répétition de ses horreurs, mais seulement de pouvoir travailler en paix et dans la fraternité.

— « Citoyens... ! — écrivit un imprimeur sur tissus au Gouvernement Provisoire à la fin mars 1848 — « nous, ouvriers nous-mêmes, imprimeurs sur tissus, nous vous offrons notre faible soutien, nous vous apportons 2.000 francs pour aider au succès de votre noble création... ! Que soient rassurés ceux qui peuvent croire à un retour aux scènes sanglantes de notre histoire ! Qu'ils se rassurent ! Nous ne

¹ *Mémoires de Causidière*, I, p. 286.

voulons plus que la guerre civile ou la guerre étrangère déchirent les entrailles de notre belle France ! Qu'ils soient rassurés sur notre *Assemblée Nationale*, car il n'y aura plus de *Montagnards* ni de *Girondins*. Oui, qu'ils soient rassurés et qu'on les aide à donner à l'Europe une vision magique, montrons à l'univers qu'en France il n'y a pas de violence dans la révolution, qu'il n'y a qu'un changement de système, que l'honneur a succédé à la corruption, la souveraineté du peuple et de l'équité à l'odieux despotisme, la force et l'ordre à la faiblesse, l'union aux castes et à la tyrannie, avec cette sublime devise : »

Devise des illusions et des Droits de l'homme :

— « Liberté, Égalité, Fraternité, progrès, civilisation, bonheur pour tous, et tous pour le bonheur¹. »

Que n'aurait-on pu faire avec un tel peuple, si plein de joyeux enthousiasme, d'un noble patriotisme, si seulement ils avaient eu des chefs dignes d'eux ?

Mais d'un côté il y avait Louis Blanc désemparé et hésitant, maintenant qu'il devait faire face aux réalités, repoussant les réformes raisonnables en faveur d'idéaux irréalisables, et de l'autre Blanqui et Proudhon, deux fauves couchés prêts à bondir dans l'attente de saccager et détruire cette civilisation...pour laquelle le peuple s'était dit prêt à tous les sacrifices.

Mais ce fut Louis Blanc, obsédé par son idée des « Associations de travailleurs » qui détourna le peuple des voies d'une vraie réforme vers celles hasardeuses et du désordre.

Les *Ateliers Nationaux*, déclara-t-il après, furent un échec parce qu'ils n'étaient pas menés selon la ligne socialiste qu'il préconisait, et parce que le gouvernement refusa de lui donner les fonds nécessaires pour mettre en pratique ses théories. Mais, comme l'explique Madame d'Agoult, ce que refusa en

réalité le gouvernement à Louis Blanc, c'est « un budget et un ministère » qui auraient satisfait son ambition. Car le Gouvernement alloua en réalité des fonds à Louis Blanc pour lancer des « Associations de travailleurs » selon ses propres principes et lui laissa entièrement carte blanche pour les organiser.

La première de ces expériences fut faite à l'*Hôtel de Clichy*, que Louis Blanc fut autorisé à transformer, de prison pour dettes qu'il était, en un gigantesque atelier de tailleur. Il lui fut donné le capital, libre de tout intérêt, avec aux travailleurs une avance du "salaire de subsistance", et le Gouvernement passa une commande de vingt-cinq mille uniformes pour la Garde Nationale.

Le prix habituel demandé par les fournisseurs de ces uniformes était de onze francs l'unité, somme suffisante pour couvrir le bénéfice du patron de l'entreprise, sa rémunération pour son atelier et son outillage, l'intérêt du capital engagé et les salaires de ses ouvriers¹. Maintenant que devaient être éliminés les bénéfices du capitaliste rapace, on pensait qu'il resterait un beau montant à diviser également entre les ouvriers, une fois payé le coût des matières premières. Malheureusement lorsque la première commande fut achevée, le prix de revient s'avéra très supérieur à celui du vieux système capitaliste, et les uniformes revinrent à 16 francs pièce au lieu de 11. En outre, et bien que « les principes de gloire, d'amour et de fraternité furent si forts que les ouvriers tailleurs travaillèrent douze et treize heures par jour et cela même les dimanches », les nouvelles recrues déguenillées de l'armée durent attendre leurs uniformes si longtemps qu'elles vinrent plusieurs fois exaspérées à Clichy, et se prirent violemment de querelle avec les tailleurs à propos des délais. « C'est, dit Mme d'Agoult, ce qui fut à l'origine de la scission entre le peuple en

¹ *Problems and Perils of Socialism*, de J. St. Loe Strachey, citant des rapports contemporains de ces expériences parus dans *The Economist* du 20 mai 1848 (vol VI, p. 562).

¹ Daniel Stern, Op. cit., I, p. 514.

blouses et le peuple en uniformes, et qui conduisit finalement à un mortel combat¹.

Les autres expériences de Louis Blanc n'eurent pas davantage de succès. Son « Association d'ouvriers fabricants de fauteuils » fondit en une année de quatre cents membres à vingt, et sur cent quatre-vingt associations de ce genre, dix seulement survécurent jusqu'en 1867².

Un fossé supplémentaire s'ouvrit entre les soldats et les ouvriers d'industrie par la tentative du Gouvernement d'instaurer l'égalité dans l'Armée. Le 14 mars fut passé un décret ordonnant aux meilleurs bataillons des Gardes Nationales de renoncer à leurs uniformes distinctifs et de même à tous les insignes de rang. Plus absurde encore, l'élection des officiers devait dorénavant être effectuée au suffrage universel³. Ce fut évidemment une explosion d'indignation parmi les militaires, et le 16 mars une manifestation de quatre à cinq mille gardes nationaux marcha sur l'Hôtel de Ville pour protester contre ce décret. Ils se heurtèrent à une foule d'ouvriers et de jeunes gens, et des insultes et des coups furent échangés, créant une cassure définitive entre la bourgeoisie et le peuple.

Cette faille était nécessaire aux leaders socialistes s'ils voulaient conserver leur ascendant, et il ne fallait pas que la révolution se termine par la paisible amélioration du sort des travailleurs. Ils saisirent donc cette opportunité offerte par la colère populaire en organisant dès le lendemain une manifestation, et, comme pendant la *première Révolution*, il fut ordonné au peuple de manifester en masse.

Une grande foule se rassembla donc place de la Concorde et marcha vers l'Hôtel de Ville afin de congratuler les membres du Gouvernement Provisoire et demander le report des élections qui risquaient d'éliminer les socialistes du

¹ Daniel Stern, Op. cit. II, p. 165.

² Heckethorn : *Secret Societies*, pp. 222-223.

³ Daniel Stern, Op. cit. I, p. 55 ; et Caussidière, Op. cit., I, p. 176.

pouvoir. Ce programme naïvement préparé par les socialistes eux-mêmes — Louis Blanc, Caussidière et Ledru-Rollin — fut distribué aux différents districts de Paris le soir du 16.

Mais les organisateurs de la manifestation se retrouvèrent devancés par les clubs agissant sous les ordres des Sociétés secrètes, et tandis que le peuple était invité par les membres du *Gouvernement Provisoire* à venir manifester en faveur de leur maintien en place, Blanqui organisait une autre manifestation dans le but de les évincer. De sorte que lorsque l'immense manifestation arriva à l'Hôtel de Ville le 17 mars, Louis Blanc et ses collègues, au lieu de se trouver face à des groupes de travailleurs venus les congratuler et les admirer, se vit environné d'une armée hostile à la tête de laquelle se trouvaient ses adversaires et rivaux pour le pouvoir, Barbès, Blanqui, Cabet, Sobrier et d'autres, « dont l'expression, dit Louis Blanc, avait quelque chose de sinistre. »

C'est en vain que Louis Blanc chercha refuge dans son éloquence révolutionnaire habituelle en déclarant que le seul désir du Gouvernement Provisoire était « de marcher avec le peuple, de vivre pour lui, et si nécessaire de mourir pour lui, » mais la foule fatiguée de telles protestations répondit par des cris prolongés :

— « Le peuple attend autre chose que des mots¹ cria l'un d'entre eux ».

Mais les mots eurent néanmoins à la fin le dessus, et les flots de paroles déversés par Ledru-Rollin et Lamartine eurent finalement l'effet de calmer la foule, qui vers les cinq heures finit par se disperser aux cris de « Vive Louis Blanc, Vive Ledru-Rollin ! » Caussidière décrit par la suite ce jour du 17 mars comme « la victoire pacifique du peuple par le calme et la raison » ; en réalité ce fut la victoire des socialistes du *Gouvernement Provisoire*. »

Du point de vue du peuple, la journée s'était avérée aussi

¹ Caussidière, Ibid., I, p. 182.

abortive que les « *grandes journées* » de la première Révolution, au cours desquelles ils avaient seulement joué le rôle d'instruments aux mains de politiciens aventuriers.

— « La plupart des travailleurs — dit Mme d'Agoult — qui s'étaient joints spontanément à la manifestation dans un esprit naïf et sincère de fraternité républicaine étaient persuadés d'avoir donné au gouvernement une marque de respect et d'avoir défendu ses membres contre des complots royalistes. »

Pour eux, ils n'avaient rien gagné, sinon un surcroît d'hostilité de la part de la bourgeoisie, qui avait regardé avec une anxiété croissante l'allure menaçante de la manifestation.

Le résultat de la journée du 17 mars fut de faire régresser irrémédiablement la cause des ouvriers parisiens. A ce stade, ils avaient réussi à obtenir certains points de leur programme — l'établissement de la République démocratique et sociale, la promesse du suffrage universel pour les élections à venir, la reconnaissance par le Gouvernement Provisoire du « droit au travail » et l'application de ce système dans les *Ateliers Nationaux* —, qui, bien qu'insatisfaisant du point de vue de l'État, avait résolu le problème du chômage.

Si la révolution s'était terminée en mars avant la publication du décret impolitique concernant les *Gardes Nationaux*, elle se serait terminée en triomphe pour les travailleurs. Mais l'action des socialistes, en jetant cette pomme de discorde entre le peuple et la bourgeoisie, fit refluer la vague, cette fois en faveur de la réaction. Non seulement à Paris, mais dans toute la France la démonstration de force réalisée par la manifestation du 17 mars suscita partout l'alarme. Les provinces n'avaient aucune intention de tomber comme en 1793 sous la domination de la populace de Paris, et un esprit solidement conservateur se fit jour, qui n'augurait rien de bon pour le succès des candidats socialistes aux élections.

— « Dès ce moment — écrit la comtesse d'Agoult — commença pour le prolétariat une série de revers, dans

lesquels il allait perdre tous les avantages qu'il avait gagnés en quelques heures et dont il avait fait usage avec générosité il est vrai et avec grandeur, mais sans discernement ni prudence¹. »

Telle est la cause de l'échec des travailleurs en 1848. Au lieu d'agir de leur propre initiative, au lieu de profiter des avantages qu'ils avaient effectivement gagnés, ils se laissèrent mener à une agitation infructueuse par une bande de charlatans de la politique qui étaient surtout préoccupés de se battre entre eux. Ainsi, alors que Louis Blanc continuait avec son éloquence habituelle de se présenter au peuple comme le seul défenseur de sa cause, les partisans de Ledru-Rollin — parmi lesquels la romancière George Sand — intriguaient pour établir un *Gouvernement Révolutionnaire* sous sa dictature, et Blanqui faisait s'agiter les travailleurs pour s'opposer à la convocation de l'Assemblée Nationale. Pendant ce temps, Lamartine voyant son pouvoir s'évanouir s'efforçait d'effrayer Ledru-Rollin « avec la vision de Blanqui aiguisant son poignard dans son dos », en même temps qu'il continuait d'avoir en secret des entretiens avec Blanqui dans l'espoir de le gagner de son côté. Dans tous ces projets confus, le peuple ne comptait pour rien, mais chaque faction espérait en une ultime « manifestation populaire » pour triompher finalement de ses rivales.

Le 16 avril, le peuple de Paris fut une fois encore appelé à manifester sous le prétexte d'élire quatorze officiers pour l'État-major de l'Armée, conformément au décret qui les faisait élire au suffrage universel : à 10 heures du matin huit mille travailleurs s'assemblèrent au Champ de Mars, brandissant des bannières portant des slogans socialistes comme « Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme », « Égalité », « Organisation du travail », etc. Cette manifestation, qui avait débuté paisiblement, excitée ensuite par Blanqui, grossit jusqu'à atteindre quarante mille personnes,

¹ Daniel Stern, Op. cit. II, p. 154.

et se mit en marche sur l'Hôtel de Ville, provoquant la panique dans toute la capitale. Des nouvelles alarmistes passaient de bouche en bouche :

— « Le faubourg Saint Antoine s'est soulevé en émeute ! »

— « Les Communistes ont pris les Invalides et y mettent le feu ; »

— « Deux cent mille prolétaires en armes se préparent à mettre Paris à sac. »

A leur arrivée place de Grève devant l'entrée de l'Hôtel de Ville, des troupes avaient été alignées, et la scission qui avait été créée entre les soldats et les travailleurs se manifesta de nouveau clairement. La tendance à la fraternisation avec leurs camarades en blouses, qui auparavant dans la révolution avait caractérisé l'attitude des troupes, s'était dorénavant changée en hostilité, et de leurs rangs fusèrent des cris

— « A bas les Communistes ! A bas Blanqui ! A bas Louis Blanc ! »

La marée avait reflué irrévocablement contre les travailleurs.

Cependant que les maigres bataillons du prolétariat industriel défilaient devant l'Hôtel de Ville entre les rangs serrés des soldats et finalement se dispersaient, il ne fit aucun doute que la journée s'était terminée sur leur défaite, et que c'était aux socialistes que les travailleurs devaient cette humiliation. Ce n'était pas de leur propre initiative que les travailleurs avaient pris l'attitude menaçante qui alarma les citoyens de Paris ; ce n'était pas eux qui avaient conçu les truculents slogans inscrits sur leurs bannières. C'était Blanqui avec ses féroces méthodes d'agitation, c'était Louis Blanc avec ses folles théories qui avaient dévié leurs justes demandes de réformes sociales en une guerre contre la communauté nationale et qui avaient créé le gouffre, désormais béant, grand ouvert entre les ouvriers et le reste de la population de Paris.

Jusqu'à l'explosion de 1848 comme nous l'avons vu, la bourgeoisie avait regardé les aspirations du « peuple » avec la

plus grande sympathie ; l'œuvre des socialistes fut de détruire cette compréhension et de rassembler non seulement la bourgeoisie mais tout le reste de la population non industrielle en un bloc antagoniste des travailleurs. C'est de ce moment que l'on peut dater le rétrécissement du terme « peuple », pour ne plus signifier que « le prolétariat industriel »¹ (35), sens sous lequel le terme a tant servi aux Socialistes marxistes et qui a tant contribué au divorce entre Socialisme et démocratie.

Le 16 avril fut suivi d'une puissante vague de réaction dans tous les quartiers de la capitale. Les auteurs de la manifestation firent l'objet de dénonciations indignées ; une foule furieuse défila sous les fenêtres de Cabet avec un cercueil.

— « La moitié de Paris — écrivit le Préfet de Police — veut faire emprisonner l'autre². »

Même les alliés des socialistes étaient soudain envahis de craintes, et c'est à George Sand, la disciple de Babeuf et de Pierre Leroux, que l'on attribua ces mots parus dans le Bulletin de la République du 20 avril :

— « Quant aux Communistes contre lesquels tant de cris de réprobation et de colère ont été entendus, ils ne valaient pas la peine d'une démonstration. Qu'un petit nombre de sectaires prêchent la chimère de l'établissement de l'impossible égalité des fortunes ne doit surprendre ni alarmer personne. A toutes les époques, des esprits fourvoyés ont poursuivi la réalisation de ce rêve sans jamais l'atteindre³. »

La réaction n'était pas confinée à Paris. Dans toute la France la vague se retourna irrévocablement contre le Socialisme, et dans les élections qui suivirent le peuple lui-même se manifesta de manière écrasante en faveur des modérés. Mais les révolutionnaires avaient néanmoins gagné un point, en ce sens qu'ils avaient mis un terme en ce que

¹ Ibid., II, p. 15.

² Ibid., II, p. 179-180.

³ Ibid., p. 183.

Marx (v. *supra*) décrivait comme « la charlatanerie de la fraternité universelle », et le gouffre entre le prolétariat industriel et le reste de la nation s'était ouvert plus large que jamais¹.

Quant la nouvelle Assemblée Nationale se réunit pour la première fois le 4 mai, les extrémistes Proudhon, Cabet, Louis Blanc et Blanqui avaient tous été rejetés par les électeurs ainsi que les candidats du « monde du Travail » favorables au *Communisme* qui avaient été présentés par le Comité du Luxembourg, et c'était Lamartine qui recevait dorénavant les acclamations de la foule. Tout cela était largement dû à l'attitude de Louis Blanc qui avait clairement montré qu'il ne visait rien moins qu'à « la domination absolue du prolétariat² », proposition qui présentée à une nation à l'esprit vif, dotée d'une bourgeoisie énergique et intelligente, devait nécessairement rencontrer une opposition résolue.

Louis Blanc, de plus, possédait l'irritant caractère, commun à beaucoup de socialistes, de s'imaginer le seul à être animé d'un amour sincère pour le « peuple », et son discours du 10 mai à l'Assemblée demandant de nouveau « un ministère du travail et du progrès » était si teinté de cette forme particulière d'égoïsme qu'elle suscita des cris de protestation. Finalement, toute l'Assemblée se leva en corps, pendant que de tous côtés s'élevaient ces cris et exclamations :

— « Vous n'avez pas le monopole de l'amour pour le peuple ! Nous sommes tous réunis ici pour la question sociale, nous sommes tous venus au nom du peuple ! L'Assemblée est là pour défendre les droits du peuple ! »

¹ (NDT) : Rien n'est plus insupportable aux Juifs de la *Révolution Mondiale* que l'union d'un peuple, car seule la division leur permet de mettre en œuvre leurs plans contre l'union des classes sociales, il s'agissait pour eux de diviser la France pour y régner, en dressant une partie de la population contre l'autre. Le chapitre suivant donne les noms des théoriciens et leaders européens du *Socialisme* qui menaient l'agitation et la « lutte des classes ». Des écrivains juifs comme Nossig revendiqueront le *Socialisme* comme l'expression sociale du *Mosaïsme*.

² Daniel Stern, *Op. cit.*, II, p.207.

La nouvelle Assemblée se trouvait ainsi prise entre deux forces : d'un côté la bourgeoisie rendue intraitable par la menace du *Communisme*, et de l'autre les révolutionnaires, qui, bien que désormais exclus légalement du gouvernement, étaient obligés de forger un nouveau prétexte pour soulever le peuple.

Celui-ci fut fourni par une révolte en Pologne que les troupes prussiennes avaient brutalement réprimée le 5 mai, et les travailleurs de Paris furent invités à se rassembler par milliers en protestation contre cette démonstration d'autorité arbitraire.

Le 13, cinq à six mille manifestants avec à leur tête Sobrier et Huber, un agitateur professionnel aux antécédents douteux, se dirigèrent vers la Place de la Concorde en criant « Vive la Pologne ». Les travailleurs qui dans cette manifestation étaient sortis en toute bonne foi, pour témoigner comme on leur avait dit de le faire en faveur de la Pologne opprimée, n'étaient animés d'aucune intention révolutionnaire et n'avaient jamais eu l'idée de renverser l'Assemblée élue par le suffrage universel. Mais, comme à l'habitude, des agents de désordre s'étaient mêlés à leurs rangs¹, des étrangers de sinistre apparence, prêts à se ranger, soit du côté de la police, soit du côté de la populace, pour provoquer à l'émeute, et l'on put observer des femmes bien vêtues et manifestement pas du peuple, qui incitaient la foule à la violence².

Au pont de la Concorde, la manifestation sembla hésiter, mais Blanqui se plaçant alors en tête cria puissamment « En Avant », et toute la masse déferla vers le palais occupé par l'Assemblée. Le petit nombre des *Gardes nationaux* placés là en protection se trouva impuissant à contenir la marée de cent

¹ *Ibid.*, pp. 237-238.

(NDT) : On notera les méthodes des agitateurs des *Sociétés secrètes* pour provoquer une manifestation, l'encadrer et la dévier de son sens vers le but intentionnellement caché.

² Daniel Stern, *Ibid.*, II, p. 258.

cinquante mille hommes et femmes qui poussaient en avant avec une telle force qu'un certain nombre de manifestants périrent écrasés à l'entrée du palais.

C'est alors que Lamartine, plus brave que ses prédécesseurs, les députés révolutionnaires de 1792, sortit de l'Assemblée et se présenta face au peuple.

— « Citoyen Lamartine, dit Laviron, l'un des leaders, nous sommes venus lire une pétition à l'Assemblée en faveur de la Pologne... »

— « Vous n'entrerez pas ! »

répondit impérieusement Lamartine.

— « De quel droit nous interdirez-vous de passer ? Nous sommes le peuple ! Cela fait trop longtemps que vous faites de belles phrases ; le peuple veut autre chose que des phrases, ils veulent aller eux-mêmes à l'Assemblée et signifier leur volonté. »

Fut-il réellement prononcé à ce moment ce mot lancé par une voix dans la foule :

— « Malheureux, que faites-vous ? vous faites reculer la cause de la liberté pour plus d'un siècle ! »

C'est en vain que les hommes qui avaient suscité la tempête essayèrent alors de la calmer. Pendant que la foule se poussait dans le hall de l'Assemblée, Thomas, Raspail, Barbès, Ledru-Rollin, Buchez, Louis Blanc s'efforçaient de faire entendre leur voix dans la chaleur suffocante de cette belle journée de mai et l'odeur de la masse humaine. Louis Blanc à une table déclara que :

— « le peuple par ses cris a violé sa propre souveraineté » ; mais la foule répondit :

« Vive la Pologne ! Vive l'Organisation du travail ! »

Louis Blanc, attaqué avec l'arme qu'il avait lui-même forgée, était réduit à l'impuissance ; ce n'était plus désormais le théoricien qui les avait trompés avec des mots que le peuple réclamait, mais c'était Blanqui, l'homme d'action, l'instigateur de la violence et de la furie. « Blanqui ! Où est Blanqui ? Nous

voulons Blanqui ! » était le cri de la multitude.

Et instantanément porté sur les épaules par la foule apparut l'étrange figure du célèbre agitateur un petit homme prématurément courbé, aux yeux égarés et au regard de flamme, les orbites profondément enfoncées dans un visage d'une pâleur malade, avec ses cheveux noirs coupés presque ras comme un moine, le complet noir boutonné jusqu'à la cravate noire, et les mains ensachées dans des gants noirs, et à cette vue sinistre le silence tomba sur la foule.

Blanqui, répondant spontanément aux désirs de l'assistance, se lança aussitôt dans une harangue, demandant que la France déclarât immédiatement la guerre en Europe pour la délivrance de la Pologne réellement une bien étrange mesure pour résoudre la misère à Paris.

Pendant ce temps, Louis Blanc avec un drapeau polonais qu'on lui avait mis dans les mains faisait de vaillants efforts pour retrouver sa popularité. Enfin un éloquent discours sur la « souveraineté du peuple » eut finalement l'effet désiré, et au milieu des cris de

— « Vive Louis Blanc ! Vive la République démocratique et sociale », il fut lui aussi porté en triomphe sur les épaules du peuple. Mais l'émotion du moment s'avéra trop forte pour sa frêle constitution : le visage ruisselant de sueur, c'est en vain qu'il essaya de s'adresser à la foule, aucun son ne put sortir de ses lèvres, et finalement ramené par terre il s'assit sur un siège et défaillit.

La folie de la foule excitée par les clubistes atteignit alors son maximum. Pendant que Barbès tentait vainement de parler, la tribune fut envahie par un groupe d'énergumènes se menaçant les uns les autres du poing, et sa voix se perdit dans le tumulte. Pour ajouter à la confusion, les galeries du public commencèrent à s'effondrer sous le poids de la foule sans cesse croissante, et l'éclatement d'un réservoir d'eau inonda le corridor.

A ce moment, Huber, qui semblait être tombé dans un long

évanouissement, reprit soudain conscience, et montant à la Tribune il déclara d'une voix de tonnerre que l'Assemblée était dissoute au nom du peuple.

Au même moment, Buchez fut éjecté de son siège, Louis Blanc fut emmené par la foule sur l'esplanade des Invalides, Raspail perdit connaissance sur la pelouse, Sobrier fut porté en triomphe par les travailleurs, et Huber disparut.

Suivit alors l'inévitable réaction. Les troupes entrèrent en scène et dispersèrent la foule ; Barbès fut arrêté. Louis Blanc, les cheveux en bataille et les vêtements déchirés parvint à s'enfuir des mains des gardes Nationaux et à se réfugier à l'Assemblée, mais pour s'y retrouver assailli par des cris d'indignation.

— « Vous ne parlez jamais que de vous-même, vous n'avez pas de cœur ! »

Pendant que ces scènes extraordinaires se déroulaient à l'Assemblée, une autre foule de deux cents personnes avait envahi la Préfecture de Police, où Caussidière, à l'exemple de Pétion le 10 août, attendit discrètement de voir de quel côté allait tourner le vent, avant de se décider de la voie à perdre son quand à soi. Affronté à une populace d'insurgés en colère, le malheureux Caussidière, qui avait été jusque là à l'avant garde de la Révolution, commença alors à parler « d'autorité constitutionnelle » et menaça de passer son sabre au travers du corps d'un rebelle¹. Avec l'aide de la Garde Républicaine, la Préfecture de police fut finalement évacuée, et à travers Paris les troupes se mirent à rétablir l'ordre.

— « La répression écrit la comtesse d'Agoult est sans pitié, parce que l'attaque a été terrible ! » mots dont devraient toujours se souvenir les faiseurs de révolutions. Plus violente est l'attaque et plus violente est en effet la résistance, et l'anarchie ne peut jamais déboucher que sur le despotisme. Même les chefs révolutionnaires furent forcés de convenir

des effets réactionnaires de la journée du 15 mai, et les gens du peuple, toujours impressionnés par une manifestation de l'autorité, se rangèrent du côté des vainqueurs. Lorsque le 16 mai, les conspirateurs arrêtés furent emmenés à Vincennes, ils purent entendre en traversant le faubourg Saint Antoine les imprécations de la foule d'hommes, de femmes et d'enfants, qui en dépit de l'extrême chaleur du jour suivirent le fourgon cellulaire et l'accompagnèrent, insultes à la bouche, jusqu'aux premières maisons de Vincennes. »

Mais ce retournement du sentiment populaire ne fut que momentané ; les socialistes eurent tôt fait de rétablir leur ascendant sur le peuple. Lors des élections partielles du 5 juin, Pierre Leroux, Proudhon, et Caussidière furent tous réélus, et la situation se compliqua encore avec l'élection de Napoléon Bonaparte. C'est alors que les plans impérialistes des Bonapartistes devinrent apparents, et que le cri « Vive l'Empereur » se fit entendre pour la première fois. Les chefs de cette faction, comme ceux des socialistes, réalisèrent que le renversement du gouvernement ne pouvait être obtenu que par une insurrection populaire, et l'on utilisa l'arme usuelle de la *lutte des classes*. Côte à côte avec les colporteurs des organes de la presse des bas-fonds¹, comme *Le Robespierre*, *le Père Duchesne*, *la Carmagnole*, *le Journal de la Canaille*, les vendeurs du *Napoléon Républicain* poussaient leur marchandise auprès des soldats, en les avertissant que « la terreur bourgeoise » allait faire d'eux les assassins de leurs frères, et en invoquant le drapeau rouge de la révolution sociale².

Le gouvernement issu du suffrage universel, demandé depuis si longtemps, se retrouva ainsi pris entre deux feux, et tout le mouvement révolutionnaire se transforma en une guerre de partis politiques.

La situation économique était devenue chaotique. Les

¹ (NDT) : plus exactement des organes révolutionnaires du haut directoire judéo-communiste *illuministe* dont on verra plus loin les acteurs.

² Daniel Stern, *Op.cit.* p. 341.

¹ *Mémoires de Caussidière*, II, p. 136.

affaires étaient paralysées par le sentiment d'insécurité générale et par des grèves ouvrières continuelles, cependant que les travailleurs employés aux *Ateliers Nationaux* montraient une tendance croissante à la révolte. Cette méthode d'absorber la force de travail inemployée s'était avérée un échec depuis le début, comme nous l'avons vu, et finalement le Gouvernement, après avoir vainement essayé d'améliorer les choses en renvoyant chez eux les chômeurs de province qui avaient afflué à Paris et en réintroduisant dans ces *Ateliers* le système de travail aux pièces, annonça son intention de supprimer les *Ateliers Nationaux*. Un décret à cet effet parut le 21 juin et inévitablement suscita la crise finale. Le soir du même jour, des bandes d'ouvriers s'assemblèrent aux cris opposés de « Vive Barbès » et de « Vive Napoléon » et projetèrent une nouvelle manifestation.

Suivirent alors les trois journées terribles du 22 au 25 juin. Des barricades furent une fois de plus érigées dans les rues, et une guerre au couteau déclarée à la République. Comme à chaque explosion de la *Révolution Mondiale*, les révoltés étaient composés des éléments décidés à en découdre, tous résolus à détruire l'ordre existant et tous animés d'objectifs opposés. Ainsi, d'après le rapport de Panisse, le chef du département de Sécurité générale, les foules qui prirent part à l'insurrection comprenaient, outre des ouvriers poussés à la révolte par la faim et le désespoir, un certain nombre de personnes honnêtes et crédules du peuple trompées par les agitateurs « des communistes, des rêveurs d'Utopie qui avaient chacun leur propre système et qui étaient mutuellement en désaccord », des légitimistes demandant la restauration de la dynastie des Bourbons en la personne du comte de Chambord, des bonapartistes partisans d'une régence, et finalement l'écume de tous les partis, des bandits et des voyous, en un mot les ennemis de toute société, les hommes voués par instinct aux

idées d'insurrection, de vol et de pillage¹. Contre cette terrible horde, les troupes dirigées par Cavaignac et Lamoricière et renforcées de Gardes Nationaux de toute la France firent preuve de la plus grande vigueur, et le 26 juin, après de féroces combats au cours desquels pas moins de dix mille tués et blessés tombèrent dans les rues de Paris, Cavaignac resta maître de la situation, et une dictature militaire assumait le commandement².

Il faut alors suivre la révolution française de 1848 dans sa phase politique finale, avec l'élection du Prince Louis Napoléon à la présidence de la République en décembre de la même année, puis le *Coup d'État* accompli par lui trois ans plus tard (le 2 décembre 1851) qui renversa la Constitution de 1848, et finalement la proclamation de l'Empire le 19 décembre 1852 avec à sa tête le prince devenu Napoléon III. Pendant toute cette période, le feu de la révolution sociale continua de couvrir faiblement, et avec l'accession de l'empereur au pouvoir, il s'éteignit temporairement en France.

Le régime qui suivit, comme celui qui fit suite à la première Révolution française, fut celui d'une totale répression. Les leaders socialistes furent arrêtés et vingt-cinq mille personnes furent envoyées en prison par le Gouvernement, dont un grand nombre furent déportées sans procès. En même temps les *Sociétés Secrètes* furent muselées d'une main de fer, toutes les libertés garanties au peuple français y compris la liberté de la presse furent abolies par la Constitution de 1852, et ce despotisme recueillit l'aval d'une majorité de 7 millions de votants contre six cent mille. Car comme en 1800, la nation fatiguée de la révolution était prête à se jeter aux pieds d'un homme fort, qui restaure l'ordre et assure de nouveau la paix³.

¹ Ibid., II, p. 598.

² (NDT) : Les canons du maçon Cavaignac montrèrent le peu de cas que la *Maçonnerie* fait du peuple dont elle se sert en le trompant. L'exemple sera plus sanglant encore en 1871 avec les 20.000 morts de la Commune.

³ (NDT) : Toute l'opération avait été menée de main de maître par la

La révolution de 1848 se termina donc sur la défaite totale des travailleurs, et il est indéniable que le principal blâme pour ce résultat est à porter par les leaders socialistes, surtout Louis Blanc. S'il est juste de reconnaître les excellentes intentions de l'homme, qui consacra toutes ses énergies à réorganiser le travail sur la base d'un système idéal, on doit cependant

Maçonnerie internationale, car Louis Napoléon était maçon depuis l'âge de 23 ans, haut carbonaro et poulain de la secte. Par l'émeute et la rue d'abord, par son coup d'État ensuite, elle avait muselé et s'était débarrassée d'un gouvernement et d'une Chambre dont la majorité lui déplaisait et qui risquait de ne pas favoriser son action en Europe. Balayant la volonté politique de la majorité populaire qu'elle invoquait quand cela lui convenait, elle instaurnait son pouvoir plus étroitement que jamais par un dictateur, dont l'aspect d'homme fort (alors que c'était un homme tenu) trompait la population.

— Sa dictature fut préparée et arrangée par Palmerston, *Grand Patriarche* de la Révolution à l'époque: en 1852 un Convent des Sociétés Secrètes européennes se tint à Paris (Mazzini, alors sous le coup d'une condamnation à mort en France, y vint sur un sauf-conduit du prince président Napoléon) Ce Convent international décida de la dictature sous le nom d'Empire et de la révolution italienne. Le 15 octobre 1852, dix mois après le coup d'État et six semaines avant la proclamation de l'empire, *Le Conseil du Grand Maître du Grand-Orient* vota une adresse à Louis-Napoléon se terminant ainsi :

— « La Franc-maçonnerie vous doit un salut ; ne vous arrêtez pas au milieu d'une si belle carrière ; assurez le bonheur de tous en plaçant la couronne impériale sur votre noble front ; acceptez nos hommages et permettez-nous de faire entendre le cri de nos cœurs : « Vive l'Empereur ». Ecartelé entre ses serments de carbonaro et la nécessité de se concilier les votes des catholiques et l'Impératrice Eugénie, Napoléon III mènera une politique intérieure maçonnique, mais une politique étrangère toute de duplicité : essentiellement maçonnique et toute dévouée aux intérêts anglais et aux plans de la Secte favorisant l'absurde politique des nationalités au profit de l'Allemagne et de l'Italie, l'unité et la montée en puissance de l'Allemagne prussienne contre l'Autriche et l'abaissement de la Russie, avec cependant une concession hypocrite et temporaire aux catholiques par la protection de Rome, qui il était néanmoins convenu de livrer à Victor-Emmanuel et qu'il finit par évacuer sous les menaces de la Charbonnerie contre sa vie, cf. Deschamp, t. II).

admettre que des expériences sociales de ce type doivent se juger aux résultats. L'homme de science qui échoue à réaliser une expérience de laboratoire reste excusable de son échec, mais dans le cas d'individus qui jouent avec la vie de leurs semblables, l'échec est un crime. Si un duc se mettait à inventer un nouveau système d'évacuation d'eaux usées et sans s'être assuré de son efficacité l'installait dans les maisons de ses tenanciers et causait ainsi leur mort par diphtérie, on ne le considérerait pas comme un noble enthousiaste dont le seul crime serait l'excès de zèle, mais comme un fou criminel ne méritant aucun pardon.

Pourquoi alors de telles entreprises téméraires, du seul fait qu'elles sont dirigées au nom du Socialisme, devraient-elles valoir l'immunité à leurs auteurs ? Louis Blanc peut bien avoir été quelqu'un de sincère et bien intentionné, le fait demeure qu'en mettant en œuvre des systèmes inapplicables et par son obstination à se croire infaillible, il mena les classes laborieuses au désastre.

Personne n'a reconnu cette vérité aussi clairement que l'anarchiste Proudhon, qui a exprimé en ces termes le blâme si mérité qu'il discernait à ce dangereux rêveur :

— « Une grande responsabilité pèsera dans l'histoire sur Louis Blanc. C'est lui qui au Luxembourg, avec son *énigme d'Égalité, Fraternité et Liberté*, avec son slogan absurde « de chacun selon sa force à chacun selon ses besoins » fit débiter la malheureuse opposition entre les idéologies et les idées, et qui souleva le sens commun à l'encontre du *Socialisme*. Il se considérait comme l'abeille de la Révolution, et il n'en était que la sauterelle. Puisse-t-il finalement, après avoir empoisonné les travailleurs avec ses formules absurdes, apporter à la cause du prolétariat, qui un jour par erreur tomba entre ses faibles mains, l'obole de son abstention et de son silence ! »

¹ La Révolution au XIX^{ème} siècle, p. 108.

Mais un autre reproche est à faire à Louis Blanc et à ses collègues de 1848, c'est leur habitude de revenir perpétuellement au passé :

— « Respectons le passé dit Victor Hugo, pourvu qu'il se satisfasse d'être mort ; mais s'il veut revivre, il faut l'attaquer et s'efforcer de le tuer. »

Les socialistes, qui sont tout à fait disposés à appliquer cette maxime aux traditions les plus nobles du passé, la rejettent quand il s'agit de faire revivre les doctrines et méthodes subversives discréditées. Tel est le cas des hommes de 1848 qui, au lieu de faire porter leur considérations sur les besoins de l'heure présente, au lieu de faire pression pour amener à des réformes sociales plus éclairées, persistent à rabâcher éternellement les principes de la *première Révolution française* ; et imprégnés des doctrines révolutionnaires de leurs prédécesseurs, furent tous obsédés du désir de les imiter, d'où le fait, par une conséquence directe, que les prétendues manifestations populaires de 1848 furent directement modelées sur celles de 1789 et 1792.

Marx et Proudhon s'accordent sur ce point :

— « La Révolution de 1848 — dit Marx — ne pouvait mieux faire que de parodier d'abord 1789 et ensuite la tradition révolutionnaire de 1793-95 », et Proudhon couvre de ridicule la manière dont les « souvenirs de 1793 » étaient constamment évoqués par les leaders. »

— « C'était une manie universelle — observe pareillement Madame d'Agoult —, à partir du 24 février de se référer en tout à la première Révolution. »

L'échec de 1848 repose par conséquent, non pas sur un excès de zèle pour le progrès, mais sur un caractère réactionnaire d'attachement aveugle à un passé et à des traditions révolues¹.

¹ (NDT) : L'échec des objectifs populaires d'amélioration sociale en 1848 tint à ce que les leaders n'étaient pas seulement adeptes d'une utopie et d'un culte du « passé », mais d'un comportement révolutionnaire socialement

L'explosion révolutionnaire à Paris avait donné le signal à la conflagration des révolutions en Europe. Le 1er mars éclata une insurrection à Baden, le 12 à Vienne, le 13 des émeutes eurent lieu à Berlin, le 18 un soulèvement à Milan, le 20 à Parme et le 22 une république fut proclamée à Venise, le 10 avril une manifestation en faveur d'une charte fut organisée à Londres, le 7 mai les troubles débutèrent en Espagne, le 15 à Naples¹, et durant l'année, pas moins de soixante-cinq révoltes de serfs éclatèrent en Russie.

Bien entendu, les pages de l'Histoire officielle ne donnent aucune explication à ce soudain retour de l'épidémie révolutionnaire, qui est une fois encore attribuée assez superficiellement à la théorie facile d'une contagion de l'enthousiasme populaire pour la liberté. C'est ainsi que la *Cambridge Modern History*, décrivant la révolution en Allemagne fait cette observation :

— « Le Grand Duché de Bade était le point de départ naturel pour le mouvement révolutionnaire, qui une fois mis en branle sembla progresser de façon quasi-automatique d'État en État et de ville en ville. »

Certes, mais l'on ne nous donne aucune explication quant au mécanisme qui produisit cette action quasi-automatique à travers toute l'Europe². Le travail de l'historien moderne

occidentaux, lié à leur affiliation maçonnique. Mais l'échec restait exploitable en vue des fins des hauts meneurs de la révolution mondiale...

¹ (NDT) : Ce synchronisme maçonnique a été documenté par nombre d'auteurs : Deschamp et le comte d'Hérison dans *Le Cabinet noir* (Ollendorf 1887) qu'a évoqué Jacques Bordiot dans *Le Gouvernement invisible*, chap. VII. Il affirmait que c'était à Londres que les révolutionnaires de tous les pays se réunissaient, et qu'y étaient décidés les complots, dont faisaient partie des agents supérieurs de la police anglaise. Evidemment sur ordre supérieur ! Nesta Webster en donne la confirmation plus loin !

² (NDT) : La révolution de 1848 éclata dans toute l'Europe à quelques jours ou semaines d'intervalle ; 40 ans plus tard en 1888, *L'Osservatore Cattolico* de Milan publia une série de lettres sur les relations de l'empereur d'Allemagne avec la *Franc-maçonnerie* et la *Juiverie* où était relatée cette observation déjà citée plus haut : *Glabrenner — juif et Franc-maçon, a publié à Berlin, en octobre 1847, un calendrier, dans lequel il avait écrit sous la date du 26*

officiel n'est donc plus de s'enquérir des causes des événements, mais de présenter leur séquence d'une manière qui, bien qu'inintelligible au penseur, soit cependant satisfaisante pour les esprits dénués de curiosité du grand public.

Que les révolutions de 1848 aient été le résultat de l'organisation maçonnique ne peut pourtant faire de doute pour qui prend la peine de creuser un peu sous la surface. Nous avons déjà vu comment Mazzini et son mouvement de la « Jeune Italie » s'étaient avérés les instruments aveugles de la Haute-Vente Romaine¹, et comment la même société opérant

février 1848 : « La maison de Louis-Philippe fait son inventaire : le passif dépasse l'actif ».

— « Avec quatre mois d'avance, ce Juif marquait la date de la révolution qui devait éclater à Paris et dans une grande partie de l'Europe. » Gougenot Desmousseaux (*Les juifs et la Judaisation des peuples chrétiens*) cite de son côté un témoignage éclairant, reçu d'Allemagne fin 1865, d'un homme d'État patriote et resté assez fidèle chrétien : voir au chapitre suivant sur l'*Internationale*.

¹ (NDT) : Mazzini, qui dirigeait l'organisation terroriste révolutionnaire des Carbonari « Jeune Italie » et au plan européen « Jeune Europe » était sous les ordres de Palmerston ; il avait eu des liens et en relations avec la Haute-Vente mais pas exclusivement, car si entre la Haute-Vente, la Jeune Europe et la Maçonnerie européenne existait une série de réseaux liés, ces organisations gardaient leur autonomie et leur spécificité sur laquelle jouent les chefs suprêmes.

— L'orientation de « Jeune Europe » avait été démocrate et républicaine, contrairement à l'aristocratique Haute-Vente Romaine, qui n'avait donc servi que pour la subversion des trônes catholiques et disparut vers 1818 après la mort de Nubius. Or Mazzini avait vu son organisation financée par des juifs américains. « Jeune Europe » avait en effet été fondée en Suisse en 1834 avec les fonds d'Illuministes communistes américains (Clinton Roosevelt, juif, et H. Greeley, les mêmes qui financèrent à Londres en 1847-48 l'édition du *Manifeste communiste* (de Marx et Engels) : il dépendait donc très vraisemblablement d'un organe suprême américain. Mazzini était flanqué d'un secrétaire juif nommé Wolff, mentionné plus loin par l'auteur, qui sera membre du bureau de l'*Internationale* et représentant de Marx, à qui succédera ensuite comme secrétaire de Mazzini un autre juif anglais diplômé de Cambridge : H. Mayer-Hyndmann également marxiste,

au travers des Loges avait préparé le terrain dans chaque pays. En France, le rôle joué par la « Franc-maçonnerie » dans le mouvement révolutionnaire était reconnu quasi-ouvertement, et le *Suprême Conseil du Rite Écossais* se présentant devant les membres du *Gouvernement Provisoire* le 10 mars reçut les congratulations de Lamartine qui s'exprima en ces termes :

— « Je suis convaincu que c'est des profondeurs de vos Loges que sont émanés, d'abord dans l'ombre puis en pleine lumière, les sentiments qui finirent par produire la sublime explosion dont nous avons témoigné en 1789, et dont le peuple de Paris vient de donner au monde la seconde et j'espère dernière représentation. »

Mais naturellement, il fallait laisser croire au peuple qu'il avait agi de sa propre initiative. Ainsi le Juif et franc maçon

socialiste et lié à la Théosophie.

— Mazzini, bien que soumis à Palmerston, dut donc probablement dépendre d'un organisme dirigeant illuministe, *la Loge suprême de Charleston du Suprême Commandeur de toutes les Maçonneries Moïse Holbrooks*, le prédécesseur d'Albert Pike, avec qui correspondra Mazzini plus tard, Holbrook créateur avec Pike du *rite du palladisme satanique*, auquel Mazzini appartiendra après 1870 (cf. William Carr dans « Satan Pince of this world »). La politique du Cabinet anglais du vicomte de Palmerston, consistant à faire l'unité allemande sous direction prussienne et celle de l'Italie, contre l'Autriche, les princes catholiques et le Pape, sous l'égide du prince maçon du Piémont et de Cavour — grand Maître de la Maçonnerie italienne — fut clairement exposée à l'époque dans une lettre de Palmerston à Edgard Ney du 18 août 1849, et dans un article du *Globe* du 12 mars 1849 (cité par Deschamp) qui récusait la construction du *Congrès de Vienne* et réclamait « un Royaume allemand vigoureux... qui ne pouvait être que prussien ». Ce furent donc Palmerston et la *Maçonnerie mondiale* qui furent les puissants patrons du Pangermanisme. Le gêneur à cette politique demeurait la Russie impériale, le « géant du Nord », qui avait envoyé plus de 100.000 hommes pour aider l'Autriche à mater la Révolution de 1848. C'est pourquoi Napoléon III et Palmerston lui déclareront la guerre en 1856 (la guerre de Crimée) prétextant des visées expansionnistes de la Russie vers le Proche-Orient, et que les Anglais récidiveront à la fin du siècle en excitant la guerre Russo-Japonaise et en aidant le Japon à vaincre la Russie.

Crémieux, que la révolution (de 1848) avait hissé à un poste au *Gouvernement Provisoire* déclara dans un discours à la foule que,

— « sur les ruines de la Monarchie mise en pièces, le peuple prit pour l'éternel symbole de la révolution la « Liberté, l'Égalité et la Fraternité¹. »

Mais ce n'est qu'aux francs-maçons, à une députation du Grand Orient le 24 mars, qu'il précisa la véritable origine de cette devise :

— « En tous temps et en toutes circonstances... la Maçonnerie répéta sans cesse ces mots sublimes : *Liberté, Égalité, Fraternité* »

En Allemagne comme en France, les principaux leaders de la révolution : Hecker, Fickler et Herweg à Baden, Robert Blum en Saxe, Jacobi à Königsberg, von Gagern à Berlin, étaient tous des francs-maçons (et cinq sur six Juifs) qui avaient été présents au *Convent* déjà mentionné de 1847. La révolution de 1848 fut donc la deuxième grande tentative de la Franc-Maçonnerie illuministe de provoquer une conflagration mondiale.

Mais il y eut un pays où ce mouvement avorta complètement, ce fut l'Angleterre. Certes depuis des années les émeutes chartistes y avaient suscité une anxiété largement diffuse, mais le caractère indépendant des Anglais les avait toujours jusque là préservés de prendre les précédents continentaux pour modèle de leurs agitations, et la « *Charte du peuple* » qui visait à une réforme politique plutôt qu'à la désintégration sociale restait un produit essentiellement national. Il est cependant indubitable que des agitateurs cherchant à détruire le système social existant s'étaient introduits dans ce mouvement, comme ils l'avaient fait déjà avant dans le syndicalisme. Mais c'est ce qui conduisit à la défaite finale du *Chartisme*.

Quand, le 10 avril 1848, fut organisée une grande

¹ *Mémoires de Cautidière*, I, p. 131.

² Deschamp, *Op. cit.*, II, p. 283.

manifestation et qu'on recueillit une pétition monstre aux Kennington Common, Londres se prépara à l'auto-défense, et les commerçants prudents fermèrent les volets de leurs magasins de crainte des émeutes ; mais la masse insignifiante de la populace alors rassemblée, et la découverte qu'un grand nombre des signatures de la pétition étaient fausses, couvrirent toute l'entreprise de ridicule, et l'explosion redoutée se termina en fumée. La vérité est que dans un pays où progressent les réformes, la révolution ne pouvait guère se frayer une voie, et la promulgation de la loi des dix heures en 1847 avait fait beaucoup pour éteindre l'agitation. En outre, comme nous l'avons vu, le Mouvement Coopératif avait commencé, et il devenait très populaire dans l'esprit les travailleurs britanniques, et ce n'est pas un mince actif à porter au crédit de notre pays¹ que, pendant que la France continuait à tourner en rond dans le cercle vicieux des révolutions avortées, le peuple anglais ait ouvert entièrement de sa propre initiative une voie nouvelle, qui, sans l'opposition socialiste, aurait pu, et pourrait encore, conduire à la régénération du système industriel (NDT de *libre entreprise*).

Telle était la situation à la fin de 1848. Le Socialisme sous toutes les formes concevables avait été essayé et trouvé défectueux. Il avait échoué sous la forme d'*expériences pacifiques* avec Robert Owen, Saint Simon, Fourier, Pierre Leroux et Cabet ; il avait échoué encore plus notablement quand on

¹ (NDT) : Le « *ternaire sacré* » n'a pas du tout le sens obvie que la population lui attribue naïvement. Il doit s'entendre au seul sens maçonnique !

(NDT) : En réalité, ce calme était moins dû aux « *vertus du peuple anglais* » qu'au fait que la Juiverie et la Maçonnerie, maîtresses du Royaume, se servant de ses ministres et de ses organes y compris la haute police pour lancer la révolution dans les autres pays à asservir en priorité, n'allaient pas y saborder leur pouvoir avant d'atteindre les buts européens visés (Cf. les rôles qui avaient été ceux des Pitt, Wellington, Palmerston, Gladstone, et les *aveux de Disraeli*, dans *Coingsby* cités plus bas). Il faudra attendre le deuxième tiers du XXème siècle pour que la Juiverie abaisse l'Angleterre à son tour, au profit de son nouveau centre de puissance : les USA.

tenta de l'établir par des *méthodes révolutionnaires*. Après son échec sous le Gouvernement socialiste de France, Louis Reybaud, dans son *Dictionnaire de l'Economie politique* publié en 1854, déclarait :

— « Le Socialisme est mort ; en parler c'est prononcer son oraison funèbre. »

Et Lavelaye¹, citant cette phrase au moment précis où Karl Marx allait faire revivre le cadavre, ajoutait que c'était l'opinion générale :

— « Les systèmes socialistes n'étaient plus étudiés que comme des exemples curieux des aberrations de l'esprit humain². »

¹ *Le Socialisme contemporain*, par Emile de Lavelaye (1883), p. 1.

² (NDT) : La Révolution de 1848 continua son action en Italie jusqu'en 1870, comme une guerre de conquête menée par le Piémont et les forces de la *Maçonnerie internationale* aidées par l'Angleterre (et en sous main par Napoléon III malgré son hypocrite protection de Rome) contre les États du Pape et contre le Royaume de Naples. La conquête de ce Royaume est l'une des pages les plus caractéristiques et les plus sanglantes.

— Le Royaume de Naples, dirigé par un roi italien, était libre et assez prospère, et avait la deuxième marine marchande d'Europe derrière l'Angleterre, une très faible dette publique, un très bas niveau de taxation et d'importantes réserves d'or. Il sera conquis en mai 1860 par le débarquement à Marsala, sous la protection de deux navires de guerre anglais, de la *Légion des Mille*, dirigée par le haut maçon Garibaldi, parti de Gênes, et, en réalité, par la trahison du *Premier Ministre haut maçon* et des autorités militaires et administratives du Royaume, déjà maçonisées et dont les complicités furent achetées contre 3 millions de francs or de l'époque en piastres turques, dont Garibaldi s'était muni à Gênes avant d'embarquer. Son trésorier Nievo disparaîtra ensuite dans un naufrage inexplicable de son navire. Garibaldi remboursera ses prêteurs (anglais ?) par le *pillage du Trésor du Royaume conquis*, de la Banque de Palerme (5 millions de ducats) et des biens des domaines royaux.

— Là, comme sous la Révolution Française, le résultat fut désastreux pour le peuple qui perdit le libre usufruit des terres du domaine public et des biens communaux, qui devinrent la proie de riches propriétaires latifundistes maçons qui en expulsèrent la paysannerie. Une guérilla populaire s'instaura, comme cela avait été le cas en Vendée et dans l'Ouest de la France en 1793 (et le fut aussi en Belgique et en Bavière à la suite de

À ce point de la crise, nous découvrons que survint un changement dans le mouvement révolutionnaire, et que le Socialisme — fond de commerce en déconfiture — fut repris par une certaine compagnie.

Ce qu'était cette compagnie, nous allons le voir au chapitre suivant.

Annexe V

(NDT) : Ce n'était pas en effet une révolution sociale. Cependant, menée sous la bannière tricolore ou le drapeau rouge, la Révolution est UNE et toujours la même. C'était la Maçonnerie qui avait agencé et dirigé l'opération couronnée de succès par la trahison du général Maison, qui fit croire à Charles X à l'impossibilité de résister (cf. Louis Blanc *Histoire de Dix ans*, et RP Deschamp, Op. cit. II. chap. VIII). Il s'agissait bien moins d'une « révolution orléaniste » malgré l'apparence, que de la reprise du pouvoir par la Révolution

l'envahissement et des spoliations des Jacobins français), et les hommes de la résistance paysanne furent désormais qualifiés de « brigands » et impitoyablement pourchassés. Combattus par 20.000 hommes de troupe, comme *force d'épuration*, dont s'était renforcée l'armée de Garibaldi, cette résistance populaire eut, de janvier à octobre 1861 : 9.860 fusillés, 10.600 blessés, 6 villages incendiés, 13.629 hommes arrêtés et emprisonnés ; pour briser toute résistance, dans 1.428 communes. Les hommes furent enrôlés de force dans la nouvelle armée sarde. Le clergé fut aussi l'objet de la répression : 66 évêques arrêtés et jugés dans la seule année 1860, et 9 cardinaux dans les quatre années suivantes ; 64 prêtres et 22 religieux furent fusillés. C'est une province entière qui sera laissée en déshérence et tout un peuple qui sera réduit à la misère et à l'émigration vers le Nord (14 millions d'émigrés jusqu'en 1914 !) Tel fut le bilan social du *Risorgimento* italien dans le Sud, conduit par Garibaldi et opéré par la Maçonnerie (Cf. l'ouvrage d'Epiphanius cité citant l'historien officiel de la Maçonnerie italienne, Aldo A. Mola ; et aussi « *le 33° Crispi* » de Diana Vaughan, grande prêtresse du rite Palladiste, qui connut les dessous de l'affaire. Notons encore que Garibaldi fut reçu 33° de la Maçonnerie à Turin en 1862, et eut pour compagne la papesse et fondatrice de la Théosophie, Helena Blavatski.

avec le fils de Philippe-Égalité comme clef de voûte temporaire. Et selon la règle «*Is fecit cui prodest*» arrivé de lire, dès le 13 novembre 1830 le ministre de l'Instruction et des Cultes, Menlhou le carbonaro, déposa un projet de loi accordant aux rabbins un traitement payable sur le Trésor public, de 2.106 francs en moyenne, contre 1.014 F. en moyenne aux curés catholiques...alors que les rabbins n'ont ni sacerdoce, ni fonction, ni autorité culturelle dans la religion des Juifs.

— Ce résultat avait été amené de loin: Napoléon dans l'espoir d'intégrer les juifs et de les rendre loyaux à l'Empire, avait convoqué un Grand Sanhédrin (1807) du Judaïsme donnant ainsi pour la première fois à leur religion et à leurs rabbins une reconnaissance légale, et égale au Catholicisme. D'après Louis Blanc (Op. cit.) en 1815, la présence de Fouché au gouvernement avait été imposée par Wellington comme condition *sine qua non* au retour des Bourbons, lors de son entrevue à Arnouville avec M de Vitrolles envoyé après les Cent jours pour sonder ses Intentions. Comme sécurité pour la Révolution, la Monarchie restaurée avait été de type constitutionnel, et la Constitution de 1815 ne parlait pas de Dieu et établissait dans son article 22 la reconnaissance et la liberté de tous les cultes (y compris l'impiété judaïque), ce que déplora le Pape Pie VII dans son bref *Post tam diuturnas*. Le roi était lié à la Maçonnerie, et ce n'était donc plus la Royauté très-Chrétienne. Il y avait en outre liberté de la presse (art. 23),

¹ Bien peu de nos auteurs contemporains citent Cicéron — *Pro Milone* — sans un solécisme; il nous est même arrivé de rencontrer: «*His fecit qui prodest*» ce qui est le galimatias de quelqu'un qui veut faire croire qu'il a des lettres. Depuis lors, voilà qu'on fait des copié-collé de ses fautes! Mot à mot: «*Il a fait cette chose (fecit Is) celui-à-qui (datif: cui) la chose profite (prodest).*»

et une Chambre qui agitait l'opinion de ses débats et bloquait toute réforme électorale qui eût pu renforcer la popularité du Roi et pousser à une réorientation catholique de la politique. La Maçonnerie et le Gouvernement anglais avaient donc concédé au désir des Français, mais en s'assurant de l'élimination à terme des Bourbons. Depuis quinze ans, avec Fouché, puis Decaze, son poulain et successeur, jouissant de la faveur de Louis XVIII, le pouvoir était ainsi miné par les sociétés secrètes, avec des révoltes militaires et des assassinats terroristes (le duc de Berry). La Haute-Vente semble avoir eu alors en France comme équivalent l'Ordre du Temple, ordre intérieur à la FM regroupant tes hautes personnalités de la noblesse et de l'Administration publique; cet Ordre disparut progressivement après 1830, sans doute supplanté par la Charbonnerie. Le journal *Le Globe* avait été son organe de presse et d'influence, et voici ce qu'il écrivit le 22 avril 1831:

— «*Il y a eu comédie pendant quinze ans, car ceux des libéraux qui ne conspiraient pas... savaient au moins à n'en pas douter que l'on conspirait... ils sympathisaient avec les conspirateurs, souhaitaient le succès de leur entreprise, et cependant juraient leurs grands dieux qu'il n'y avait de complot et de comité directeur que dans l'imagination malade des hommes de la droite*», et le même rédacteur interpellait plus loin Casimir Périer — le Président du Conseil — «*qu'il devait bien savoir que Mr Barthe son collègue (alors ministre de la Justice) a figuré dans les rangs de la Charbonnerie et ne s'en cache pas!*» ajoutant que «*la comédie durait encore à l'heure où il écrivait, avec d'autres personnages*»...

— Ce que confirmera encore en 1849 Michel de Bourges devant le 15ème bureau de l'Assemblée Nationale en déclarant: «*Nous jurâmes, M Thiers et moi, baine à la Monarchie, avec cette circonstance assez piquante: M. Thiers tenait le Crucifix quand j'ai prêté serment et je tenais le même Crucifix pour M. Thiers.*» Le 18 mai 1833, M Didier déclara aussi en ces termes à la Chambre «*que c'était une société filiale de la Maçonnerie: la Société Aide-toi, le ciel t'aidera*», dont Guizot avait été le président

et lui-même membre, qui en avait préparé les voies (à la révolution de 1830). — « C'est par les soins de notre société que toutes les brochures contre la Restauration furent préparées et distribuées, que les souscriptions étaient organisées en faveur des condamnés politiques, et qu'on donnait le mot d'ordre de se plaindre des Jésuites et de crier dans les émeutes : « Vive la Charte ! ». Les *Mémoires de Metternich* en apportent d'autres confirmations, et aussi cet aveu de M Dupin l'Ainé, haut maçon de la *Loge des Trinosophes* (la même loge qui loua le chef de la révolution de 1848 en la personne d'Odilon Barrot) :

— « Ne croyez pas que trois jours aient tout fait. Si la révolution a été si prompte et si subite, c'est que nous avions une clef à mettre à la voûte. »

Et encore : « Lorsque le Carbonarisme s'établit en France suivant les formes que des hommes, alors pairs de France et fonctionnaires publics, allèrent chercher en Italie et en Allemagne, il eut pour but le renversement de tout pouvoir responsable et héréditaire. On ne peut y être affilié sans prêter serment de haine aux Bourbons et à la Royauté (souligné par l'auteur). » Un écrivain anglais a affirmé que la Révolution européenne partait de Russie : ce ne fut qu'un effet d'apparence. Lors de la révolution de Juillet dans laquelle Pozzo di Borgo l'ambassadeur de Russie joua de son influence sur Polignac en faveur de Louis Philippe, c'était en réalité Mazzini et Palmerston qui se servaient des ambassadeurs russes et maçons à l'insu du tsar, car c'est tout l'art des chefs de la révolution mondiale de faire leurs coups « par la bande » afin d'égarer les soupçons sur l'origine de la révolution.

Annexe VI

Mazzini, — dont l'objectif de l'*Organisation Jeune Europe* était d'instaurer partout une république fédérative, bien qu'étant aussi en faveur de l'unification italienne, de la balkanisation de l'Empire Austro-Hongrois et de la destruction du *pouvoir temporel de la Papauté* — s'opposait à ce que l'unification de l'Italie se fasse au profit de Victor Emmanuel. Il s'était rapproché de la Maçonnerie du Grand Orient pour étendre

son influence, et avait participé au *Convent International Maçonique* de 1852 à Paris, mais n'avait pas accepté les décisions prises sous l'influence de Napoléon III et de Palmerston. Il poursuivit donc son action par le terrorisme et par des tentatives de soulèvements, notamment à Parme (assassinat de Charles III), à Milan, à Modène, à Gênes, et, contre Napoléon III, jusqu'à celui d'Orsini (janvier 1858).

— Mazzini disposait depuis Londres, où il s'était finalement installé, de deux *Comités Centraux* d'action. Le *Comité Central Européen* qu'il dirigeait personnellement, et le *Comité Central Révolutionnaire* dirigée par Félix Pyat cette dernière semble avoir été illuministe et de coloration anarchiste. Ces deux comités étaient en relation un avec Jersey, un à Bruxelles et un à Genève avec Eugène Sue, ainsi qu'avec les dirigeants de diverses *hautes-ventes carbonaristes* régionales ou nationales, dont en France la *Ligue du Sud-Est* d'Alphonse Gent (qui deviendra en 1870 la *Ligue du Midi* anarchiste, dans laquelle Félix Pyat continuera de jouer un rôle dirigeant).

— Mais ses menées n'aboutirent pas, car ses contacts locaux, comme Kossuth étaient également en correspondance avec les *menées secrètes de Napoléon III et de Palmerston* et ne lui étaient pas entièrement dévoués. En 1858, installé à Londres, il s'assura la direction de l'*Alliance Révolutionnaire* fondée à Londres en 1832, et il fonda avec Garibaldi, Herzen, Bakouline, Kossuth, Klapka et Turr, un *Comité Révolutionnaire Universel*, dont l'objectif était la *guerre européenne et la révolution générale* en Europe centrale et occidentale. En revanche il s'entendra avec Napoléon III pour dévoyer le mouvement d'indépendance des Polonais et lui donner un leader maçon, athée et socialiste, faisant ainsi avorter la restauration d'un royaume catholique de Pologne souhaité par le peuple, et qui eût fait contrepoids à la Prusse et soutenu les États Romains.

— On doit noter le personnage qui fut l'agent de liaison des missions secrètes de Victor-Emmanuel et Cavour auprès de Palmerston et de Mazzini et des révolutionnaires européens.

l'ingénieur et homme d'affaires juif, Diamilla Muller, en apparence sans activité politique et néanmoins le pivot de toutes les intrigues de ces hautes puissances maçonniques. Il écrivit de fort intéressants *Mémoires* sous le titre de *Politica Segreta Italiana* (d'après Deschamp et Claudio Jannet, t. III)



Andrea Mazzini (1814-1852)

CHAPITRE VII L'INTERNATIONALE

Afin de suivre le nouveau cours pris dès lors par la *Révolution Mondiale*, il faut comprendre les événements qui s'étaient déroulés en Allemagne pendant l'année mémorable de 1848.

On a vu précédemment que le projet d'unification de l'Allemagne sous la direction de la Prusse, dont l'origine remontait au « Grand Frédéric », avait été poursuivi, non seulement par son successeur Frédéric-Guillaume II, mais aussi par les Illuminés, le *Tugenbund* et les Loges maçonniques. Sous le règne de Frédéric-Guillaume III, Maître de la Grande Loge de Prusse, un nouveau pacte fut conclu entre La Prusse et la Maçonnerie.

— « Les Loges estimèrent que la Prusse était de tous les États d'Europe celui qui était le plus apte à mener à bien leur entreprise, et elles en firent le pivot de leur action politique... L'idée d'une *union* (européenne) sous leur domination ne cessa plus d'être l'objectif de toutes les Loges¹. »

Mais il semble qu'elles rencontrèrent un rebelle en Frédéric-Guillaume IV. Sans cette hypothèse, l'agitation qui eut lieu à Berlin le 18 mars 1848 serait incompréhensible.

Pourquoi, en effet, le roi de Prusse serait-il soudain devenu l'objet d'une manifestation hostile, menée aux cris de « L'Allemagne Unie » que la Prusse devait diriger ? Pourquoi sinon, aurait-il rejeté comme « une couronne de honte » (*Schandkron*) le diadème impérial que lui offrit plus tard l'Assemblée Nationale de Francfort, et a-t-il appuyé, lui, les exigences de suprématie de l'Autriche ? L'explication ne serait-elle pas que Frédéric-Guillaume IV avait rompu avec la tradition des Hohenzollern en refusant de s'allier aux forces subversives dont ses prédécesseurs avaient fait un si abondant

¹ RP Deschamp, Op. cit., II, p. 400.

usage à l'extérieur, et qu'en donnant la préférence à la revendication autrichienne¹ contre la suprématie de la Prusse, son motif était sa répugnance à se faire l'instrument des maçons et à souscrire à la formule qui était la leur comme exprimée par Mazzini : « *Delenda est Austria* » ?

La « couronne de honte » qu'il déclina de porter lorsqu'elle lui fut offerte par l'Assemblée de Francfort et son président Von Gagern, franc-maçon et membre du *Burschenschaft*, était la couronne maçonnique portée par le Grand Frédéric et ses deux successeurs, qui avait été offerte par les Francs-maçons de France au duc de Brunswick, et qui sera placée sur la tête de Guillaume Ier en 1871.

Mais il y a encore une autre considération qui peut avoir pesé dans le cas de Frédéric-Guillaume IV. La Franc-maçonnerie n'était pas la seule puissance subversive à l'œuvre en Allemagne. Derrière elle, derrière même les Sociétés Secrètes (supérieures) qui firent des francs-maçons leurs adeptes, une autre puissance se faisait sentir, une puissance qui n'avait plus cessé de gagner lentement du terrain depuis le

¹ (NDT) : Cette politique de l'illuminisme maçon juif mondial poussera Bismarck et son souverain ; et favorisera ses entreprises (Mgr Delassus, Op. cit., notes 169 et 170 pp. 120-21 d'après les souvenirs et lettres du Comte Arese, ami de Napoléon III, publiées par *Le Correspondant*) ; aussi les déclarations du Prince Jérôme dans un dîner chez M de Girardin publiées par *Le Journal* de Bruxelles et l'intervention du même auprès de son cousin Napoléon III pour contrer l'influence du cabinet français (qui penchait pour empêcher la Prusse de menacer l'Autriche) Cette politique, sous influence de l'illuminisme judéo-américain explique aussi le piège dans lequel sera placé et abandonné Maximilien d'Autriche dans l'expédition du Mexique. Pendant ce temps la Maçonnerie anglaise arrachait à l'Espagne ses possessions d'Amérique latine. Ces événements montrent la puissance du pouvoir occulte et son rôle clef dans l'Histoire moderne.

² Ibid. III, p. 245. Les auteurs y citent les instructions de Mazzini publiées dans le *Journal des Débats* du 16 mai 1851 où figure le passage suivant :

— « *Delenda est Austria* » est le premier et le dernier mot de l'action en ce qui concerne cet empire... Nous devons mettre la main sur la Prusse, afin d'exciter son orgueil militaire et son irascibilité. »

Convent maçonnique de Wilhemsbad de 1782 : le pouvoir des Juifs.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le rôle joué par les Juifs dans le mouvement révolutionnaire demeure plus ou moins obscur. On a vu leur travail souterrain de taupes durant la *Première Révolution Française* indiqué par Prudhomme, nous les avons vus s'insinuant dans les Loges maçonniques et les Sociétés secrètes, nous avons vu de riches juifs financer la Haute-Vente Romaine¹ et des membres de la tribu agissant comme agents de Nubius ; mais en même temps nous avons vu le *Capitalisme* se construire par des mains juives, et les Juifs en Russie se faire les soutiens du Tsar.

Comment expliquer ce double rôle des Juifs à travers la Révolution sociale ?

La théorie courante que, victimes de l'oppression ils auraient embrassé avec ferveur la doctrine de « la Liberté et de l'Égalité » est totalement réfutée par Disraeli dans ce lumineux passage :

— « Les Juifs représentent le principe sémitique ; celui de tout ce qui est spirituel dans notre nature. Ils sont les gardiens de la tradition et les conservateurs de l'élément religieux.

— « Ils sont l'évidence la plus frappante et vivante de la fausseté de cette pernicieuse doctrine des temps modernes, l'égalité naturelle de l'homme... !

— « *Le Socialisme international* est un principe qui, s'il était possible de s'appuyer sur lui pour l'action, décomposerait les grandes races et détruirait le génie du monde... La tendance native de la race juive, des hommes qui, à juste titre², sont

¹ (NDT) : On les a vus aussi, *Illuministes*, finançant la création de la jeune Europe de Mazzini.

² Mgr Jouin (RISS) est l'auteur d'un de ces mots qui clôt toute discussion sur la prétendue supériorité intellectuelle des Juifs : « Non pas une intelligence supérieure, mais une scrupuleuse absence de scrupule. » C'est ce qui explique la réussite dans tous les cas de figure où les choses temporelles

fiers de leur sang, s'oppose à la doctrine de l'égalité des hommes. Mais ils ont aussi une autre caractéristique : leur faculté d'acquisition. Bien que les lois en Europe se soient efforcées de les empêcher d'acquérir de la propriété, ils sont cependant devenus remarquables par leurs richesses accumulées. On voit donc bien que toutes les tendances de la race juive sont conservatrices. Ils sont en faveur de la religion, de la propriété et de l'aristocratie naturelle¹... »

En bref, les Juifs ne sont pas naturellement révolutionnaires, mais ils se lancent dans la Révolution² pour servir leurs propres objectifs. Tout en professant en public de croire en la *Liberté et en l'Égalité*, ils se moquent en secret de ces théories, mais ils s'en servent pour détruire les gouvernements existants et pour établir leur propre domination en matière de religion, de propriété et de pouvoir.

Ainsi, d'après Disraeli³, ce sont eux qui furent les principaux acteurs de la préparation de l'explosion révolutionnaire de 1848⁴ :

sont appréciées contre la moralité.

¹ Disraeli : *La vie de Lord George Bentinck*, édition anglaise (1852), pp. 495-497.

² « Et l'on peut voir les Juifs accourir de partout, se frottant les mains, vers le pays chrétien où s'est commis un déicide » (Ed. Drumont, *La France juive*, II, pp. 368 sq.)

³ (NDT) : Benjamin Disraeli, de famille juive originaire de Venise, devenu Chancelier de l'Échiquier et anobli par la reine Victoria sous le titre de *Lord Beaconsfield*, *haut maçon lui aussi*. La citation qui suit est tirée d'un célèbre *Discours* au Communes en 1852.

⁴ (NDT) : Pas seulement la préparation, la réalisation aussi : cf. Deschamp, t. II. En outre on a vu que des *Juifs américains* finançaient l'organisation révolutionnaire de Mazzini.

Malheureusement, un certain clergé catholique, déjà apostat, soit *marranes infiltrés*, soit gangrené par la Haute-Vente y avait aussi prêté la main, comme le montrent Deschamp et aussi J. Bordiot dans *Vers le Gouvernement invisible*, chap. VII, (citant le *Cabinet noir* du comte d'Hérisson) qui signale deux clercs, un certain Minichino napolitain, et un espagnol Monteyro (tous deux *marranes*), qui avaient été les représentants à Londres des Carbonari et des Guelfes de leur pays, l'aile illuministe de la Maçonnerie en

— « On peut retrouver l'influence des Juifs dans la récente explosion du principe destructeur en Europe. Une insurrection éclate contre la tradition et l'aristocratie, contre la religion et la propriété (*ie.* les institutions naturelles). La destruction du principe sémitique, l'extirpation de la religion juive que ce soit sous sa forme mosaïque ou Chrétienne, l'égalité de nature des hommes et l'abrogation de la propriété sont proclamées par les sociétés secrètes qui forment des gouvernements provisoires, et l'on trouve à la tête de chacun de ceux-ci des hommes de race juive. *Le Peuple de Dieu* coopère avec des athées ! les plus habiles accumulateurs de biens s'allient avec les communistes ! la race particulièrement élue donne la main à toute l'écume et aux basses castes de l'Europe ! Et tout cela, parce qu'ils veulent détruire cette Chrétienté ingrate, qui leur doit même son nom et dont ils ne peuvent plus souffrir la tyrannie². »

C'est le projet favori des Juifs de représenter les Chrétiens comme leurs uniques ennemis ; mais en réalité la persécution des Juifs commença bien avant l'ère chrétienne, et depuis ne s'est pas non plus confinée aux pays où la religion chrétienne domine.

Si la Chrétienté doit être accusée d'ingratitude pour son privilège de donner asile en son sein à de nombreux membres du peuple élu, le monde païen s'est montré au moins aussi ingrat. Les Égyptiens, les Perses et les Assyriens les tinrent en totale sujétion. De fait, à cause de leurs caractéristique raciales, il s'avéra impossible, même sous le régime plus libéral des successeurs d'Alexandre le Grand, de les recevoir dans la communauté des nations.

— « La sombre obstination avec laquelle leurs rabbins

rapports avec le *Tugenbund*. La Haute-Vente s'était aussi félicitée du prêtre maçon Giobberti, à l'époque, apologiste d'une réhabilitation des Juifs

¹ Cette expression sera le titre général choisi par le comte Emmanuel de Malynski : *La Mission du Peuple de Dieu*, réédité aux Éd. Saint-Rémi.

² Disraeli, *Ibid.*, pp. 497-498.

maintinrent leurs rites particuliers et leurs manières insociables, sembla les marquer comme une espèce distincte d'hommes, qui professaient crûment ou qui déguisaient mal leur implacable haine pour le reste de l'espèce humaine¹. »

C'est donc là, bien plutôt que dans l'intolérance chrétienne², que l'on peut trouver une explication au moins partielle à la persécution des Juifs. Mais dans la guerre des Juifs contre les Gentils il n'y eut pas non plus de persécution confinée à un seul côté, et, selon les opportunités, les Juifs ne se montrèrent pas en reste sur les autres races en matière de cruauté :

— « Du règne de Néron à celui d'Antonin le Pieux, les Juifs manifestèrent une vive impatience contre la domination de Rome, qui explosa de manière répétée dans les plus fameux massacres et insurrections. L'humanité est choquée au récit des horribles cruautés qu'ils commirent dans les cités d'Égypte, de Chypre et de Cyrène, où ils résidaient dans une amitié traîtresse avec les autochtones sans méfiance... ! A Cyrène, ils massacrèrent 220.000 Grecs ; à Chypre, 240.000 ; en Égypte, une grande multitude. Beaucoup de ces malheureuses victimes furent sciées en deux, selon un précédent que David lui-même avait sanctionné de son exemple³. »

Suivent alors des détails trop horribles à transcrire⁴.

¹ Gibbon : « *Decline and fall of the Roman Empire* » (Déclin et chute de l'Empire Romain (Oxford University Press), II, p. 3.

² (NDT) : « *Intolérance chrétienne* » est évidemment une expression juive. Pour juger de la source de l'intolérance, on lira « *L'Église et la Synagogue* » de L. Rupert (Casterman 1859), résumé des faits historiques depuis le I^{er} siècle de notre ère. Ce livre fut écrit en réponse à une campagne internationale de réhabilitation des juifs dans le monde chrétien, alors lancée par deux italiens, le prêtre maçon Giobberti (v. note supra, voir aussi marranes) qui avait été désigné louangeusement dans une lettre de la Haute-Vente comme « le Mazzini du Clergé » et Maxime d'Azeglio agent de Victor Emmanuel, ainsi que par un député anglais.

³ Gibbon : op. cit., II, p. 83.

⁴ Trop « horribles », en effet, même aux dires des abbés Lémann — « *L'Avenir de Jérusalem* », t. II. — qui racontent comment, à Chypre, lors de

Sous l'humaine férule d'Antonin le Pieux, les Juifs

— « affectèrent le comportement de sujets paisibles et industriels. Mais leur irréconciliable haine de l'humanité, au lieu d'exploser en actes de violence sanglante, se dissipa en satisfactions moins dangereuses. Ils saisirent toutes les opportunités pour tromper les idolâtres dans le commerce¹... ! »

Ainsi, depuis les temps les plus reculés, c'est en tant qu'exploiteur que le Juif² a été connu parmi ses hôtes de toutes races et de toutes croyances ; se montrant ainsi habituellement ingrat. Comme Gibbon le fait encore remarquer :

— « En dépit de l'attachement des Juifs à la religion Mosaïque, leurs ancêtres qui les premiers reçurent la Loi — donnée dans les éclats de tonnerre du Mont Sinaï — étaient perpétuellement tombés et retombés en rébellion contre la majesté visible de leur Divin Roi, même lorsque les marées de l'océan et les cours des planètes avaient été suspendus pour la convenance des Israélites, de sorte que, à la fin, même le Tout-Puissant fut amené à déclarer :

— « Combien de temps encore ce peuple me provoquera-t-il³ ? »

— « Ils ont toujours été les fauteurs du désordre sur terre dit le Coran et Dieu n'aime pas les fauteurs de désordre. »

La vérité est donc que les Juifs ont toujours constitué un élément révolté dans chaque État où ils étaient accueillis après chaque dispersion, mais ils ne le furent pas davantage dans ceux où ils furent persécutés que dans ceux où il leur fut permis de demeurer en paix⁴. En fait, l'étude attentive de leur

ce massacre, les Juifs éventrèrent des chrétiens, et certains « se couraient la tête et les épaules de leurs viscères pour des danses frénétiques, etc. »

¹ Ibid., II, p. 85.

² Ibid., II, p. 5.

³ Ibid., p. 5.

⁴ (NDT) : On trouve une multitude d'exemples historiques du comportement d'inlassable haine de la « communauté juive contre les peuples hôtes au Moyen-âge », dans le livre de Maurice Pinay, *Plot against the Church*. Le

caractère à travers l'Histoire montre que le Juif est parfaitement capable d'endurer la persécution avec sérénité, pourvu qu'il lui soit permis de poursuivre en toute liberté ses occupations naturelles, et qu'en revanche il estime l'existence impossible dans un régime bienveillant, mais qui limite ses activités. C'est ainsi qu'en Chine, où les Juifs furent bien acceptés et obtinrent tous les privilèges des bons citoyens, la race trouva la vie insupportable parce que le Chinois refusa poliment d'être exploité. Les Juifs, estimant alors impossible de prendre le contrôle des principales richesses du pays, cherchèrent ailleurs des climats plus accueillants, et même au XXème siècle ils demeuraient encore rares en Chine en dehors des ports de traite.

A telle preuve, en effet, que l'Allemagne a toujours été le séjour favori des Juifs. Comment l'expliquer, puisqu'ils protestent contre la persécution ? Nulle part ils n'ont été autant méprisés que dans la patrie qui ne reconnaît pas les Juifs pour ses enfants. Nous qui, en Angleterre, vivons sous un régime de tolérance et de « vivre et laisser vivre » sans équivalent nulle part ailleurs, nous avons du mal à concevoir même l'existence de la *Judenberze* et son acrimonie. « *Le périel social est le juif* » était une phrase courante en Allemagne. « *Le Juif, dit Treitschke, est notre malheur* ». Et malgré ces aménités, le juif a trouvé en Allemagne plus que dans tout autre pays sa demeure naturelle¹.

Talmud des rabbins prétend que la religion du Sinaï, celle de la *haine des non-juifs*, a été enseignée sur le Sinaï même à Moïse. Le même *Talmud*, qui n'est pas à une contradiction près, explique l'historicité de cette haine par le passage du *Pentateuque* où Abraham, devant aller sacrifier son fils Isaïe, ordonna à ses domestiques « de demeurer avec les ânes qui les avaient accompagnés » ; les rabbins — dans le *Talmud* — en tirent cette conséquence : que les « non-juifs ne valent pas plus que le bétail ». Maurice Pinay (cité par L. de Poncins : *Le Judaïsme et le Vatican*, Éd. Saint-Remi) édita son pamphlet durant le pseudo-concile Vatican II (NDE).

¹ (NDE) : Wickham Steed, dans son ouvrage « *The Hapsburg Monarchy* » (p. 172), rapporte avoir demandé un jour à un juif autrichien cultivé de lui

Peut-être faut-il en trouver la raison dans l'explication du point de vue juif donnée par Disraeli. Si, en effet, le Juif est un dominateur naturel, un négateur de la doctrine de l'Égalité et un admirateur du gouvernement par la force, il trouve dans l'impérialisme prussien un système qui, bien qu'oppresser de ses libertés, emporte néanmoins sa confiance et son respect. Là, dans la terre des hobereaux prussiens bottés et chaussés d'éperons, il rencontre peu les énervantes théories de l'humanitarisme, ces concessions débilitantes à la démocratie qu'il regarde « *comme destructrice des grandes races et du génie du monde* ». Bref, le Juif a toujours regardé la Prusse comme le meilleur investissement possible pour son argent. Qu'il puisse seulement y acquérir un certain contrôle sur la grande machine militaire, et sa position en Europe sera sûre¹.

expliquer la raison du progermanisme dont témoignent dans le monde entier les *juifs ashkénazes*. « L'Allemand, lui répondit cet érudit, est la base de notre dialecte, et, tout de suite après la Palestine, l'Allemagne est le pays où nous nous considérons chez nous, d'où notre attirance sentimentale envers l'Allemagne. »

¹ (NDT) : Ne doit-on pas relever la suprême habileté du gouvernement occulte juif, qui utilise les pays dont ils ont fait leurs chevaux de Troie, selon le génie propre de ces pays : ils se sont servis de l'Angleterre pour diffuser le parlementarisme et le mercantilisme (c'est Elizabeth Ière qui a fondé la première Bourse : le *Stock Exchange*) et conquérir la maîtrise économique du monde par les détroits, selon l'antique principe du jeu de Go, ils se sont servis de la France pour répandre les concepts destructeurs de Liberté, Égalité et Fraternité et des Droits de l'Homme, de l'Allemagne pour tenter de réaliser une Europe allemande nietzschéenne par les armes, puis cette tentative s'est muée en la destruction des nations européennes par le militarisme allemand et la guerre, étape réussie avec totale mainmise juive sur l'Allemagne et l'Europe d'après 1918 et 1945 (on se rappellera que le présent ouvrage a été écrit en 1921).

— De fait, la ploutocratie juive était maîtresse depuis longtemps de Francfort (v. Amshel Mayer Rothschild), comme elle le fut des imprimeries de Leipzig et du commerce des villes hanséatiques allemandes : l'Allemagne protestante s'était livrée au Judaïsme : dans les provinces où l'argent était roi, le juif l'était aussi. Il en était de même en Angleterre, en Hollande, en Suède, etc. Mais était-ce de Londres, d'Amsterdam, de Hambourg, Berlin

Ainsi, comme l'observe Claudio Jannet :

— « Les Juifs s'étaient montrés des plus actifs dans l'œuvre d'unification de l'Allemagne », et dans un article, consacré à exalter Israël, du *Journal des Débats* du 5 novembre 1879 qu'il cite, on note ce passage :

— « En Allemagne à partir de 1830, les Juifs jouent un rôle important : ils sont à la tête de la « *Jeune Allemagne* ». Si l'unité allemande a été hâtée par la diplomatie prussienne et le militarisme prussien, cette œuvre a été préparée, soutenue et achevée par eux¹. »

C'est là le lien entre les éléments en apparence incompatibles du *Judaïsme* et de l'*Allemagne Impériale*. En dépit de la *Judenhetze*, les Juifs ont toujours eu une affinité particulière avec les Prussiens, et l'on a pu voir après la première guerre mondiale le *Deutsche Allgemeine Zeitung* déclarer qu'il n'y a « aucune contradiction entre les desiderata des juifs et les intérêts allemands². »

ou Francfort que le *Kahal* juif et son Pouvoir financier et terroriste dirigeait la Maçonnerie internationale ? les sectes ? l'Internationale ? et se faisait obéir des Gouvernants par la terreur et le chantage ? Sans doute de Charleston, et de tous ces lieux à la fois !

¹ RP. Deschamp et Claudio Jannet, Op. cit. II, p. 417.

(NDT) : Deschamp relève (t. II) que le *Journal des Débats* dans un grand article à la gloire des juifs, paru le 5 novembre 1879, avait écrit : « En Allemagne, dès 1830 les juifs prennent un rôle important : ils sont à la tête de la « *Jeune Allemagne* ». Celle-ci était l'un des bras du poulpe révolutionnaire « *Jeune Europe* » de Mazzini, fondé à l'aide de fonds récoltés à New-York par l'anglais Wright et les deux Juifs déjà cités, hauts membres aux USA de la *Ligue des Justes* (*Illuminés de Bavière*).

— « D'après Jean Lombard — « *La face cachée de l'Histoire Moderne* ». On retrouvera les deux mêmes, plus le juif franco-américain Jean Laffite dit Laffin comme commanditaires de l'édition à Londres du *Manifeste Communiste*, de Marx et Engels en 1847 (v. le Hors-texte de l'édition du Manifeste), lors d'une réunion internationale à Londres des chefs *Illuministes*. Voir note plus loin.

² Numéro du 30 janvier 1919.

(NDT) : Les Juifs étaient alors au pouvoir avec la République de Weimar et la presse leur appartenait ! Cela explique les termes de l'article.

Mais, avant que cette alliance pût s'opérer, il fut nécessaire aux Juifs d'établir leur position dans l'État, et c'est pour cette raison, davantage que par esprit de revanche (?), qu'ils se lancèrent dans le mouvement révolutionnaire. Ce sont eux qui furent le moteur de l'insurrection maçonnique de 1848 en Allemagne ; qui démarra avec le cri « *Émancipation des Juifs* » et qui proclama comme objectif final la suprématie de la Prusse. Cette éventualité avait été clairement prévue par Disraeli, qui en 1844 faisait déclarer par la bouche de *Sidonia*, le héros juif de son roman *Coningsby* :

— « Cette puissante révolution qui en ce moment se prépare en Allemagne et qui sera en fait comme une seconde et plus grande *Réforme*, et dont on sait encore si peu de chose en Angleterre, se développe entièrement sous les auspices des Juifs, qui monopolisent presque entièrement les chaires professorales en Allemagne. »

Et le dialogue se conclut sur ces mots révélateurs :

— « Ainsi, vous voyez, mon cher Coningsby, que le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne l'imaginent ceux dont la vue ne plonge pas dans les coulisses¹. »

Quatre années après que ces mots furent écrits, la révolution éclata en Allemagne comme Disraeli l'avait prédit, et si elle ne prit pas les proportions qu'il avait anticipées, l'année 1848 instaura cependant l'émancipation des Juifs d'Allemagne, tout comme 1790 l'avait instaurée en France.

L'accession au trône de Guillaume Ier, le protecteur de la Maçonnerie, et le ministère de Bismarck ouvrirent un nouveau terrain aux activités des Juifs. Car les nouveaux maîtres de l'Allemagne réalisèrent que les Juifs pouvaient être très utiles à

¹ Disraeli, roman « *Coningsby* », édition Longman, pp. 250-252. (NTDT) : le personnage de *Sidonia* serait le portrait de *Lionel de Rothschild*, fils de Nathan, financier millionnaire, commanditaire et très haut dirigeant de la Charbonnerie, la Maçonnerie, l'Internationale et la Révolution, Rothschild, dont Disraeli était le débiteur et l'homme lige.

leur cause. La tradition des Hohenzollern avait toujours reconnu l'utilité de la race méprisée comme agents. Le Grand Frédéric n'avait pas dédaigné d'employer un juif du nom d'Ephraïm pour fabriquer de la fausse monnaie¹, probablement le même Ephraïm que son successeur Frédéric-Guillaume II avait envoyé comme agitateur appointé financer les émeutes de la Révolution Française. D'après un collaborateur très pro-judaïque de la *Revue des deux Mondes* en 1880, Bismarck avait recours aux juifs pour remplir ses caisses de guerre.

— « Les Juifs — poursuivait le même rédacteur — étaient le seul peuple qui pouvait se servir de Bismarck, de sorte que toutes les réformes libérales en Allemagne qui eurent lieu à partir de Sadowa², réformes effectuées avec l'accord de Bismarck, tournèrent au profit des Juifs³. »

C'est à cette date de 1866 que fut officiellement scellée l'alliance entre Prussianisme et Juiverie. Sadowa avait démontré l'efficacité de la machine militaire Prussienne, et dès lors, persécuteur et persécutés purent marcher la main dans la main à la conquête du pouvoir mondial.

Déjà Bismarck avait trouvé un intéressant allié en la personne du juif « socialiste » Lassalle. Ferdinand Lassalle, fils d'un riche négociant hébreu, était né en 1825. Tourmenté dès sa jeunesse par la haine des races chrétiennes dont, encore

¹ *The dispatches of Earl Grover* (Les dépêches du comte Grover) éditées par Oscar Browning (1885).

² (NDE) : Sadowa, village de Bohême — aujourd'hui en Tchécoslovaquie —. Bataille où se rencontrèrent Prussiens (avec Bismarck et Moltke) et les Autrichiens (Benedek) le 3 juillet 1866. Les Autrichiens furent vaincus (trahis par les loges) ; c'est le point de départ de la puissance de la Prusse, et le commencement de la chute de l'Empire austro-hongrois déjà bien atteint depuis 1848 (v. Tocase et de Poncins : « Israël, destructeur d'empires », déjà cité).

³ (NDE) : *La Question des Juifs en Allemagne*, article de G. Valbert, *Revue des Deux Mondes*, 1880, vol. XXXVIII, p. 203.

écolier, il souhaitait déjà répandre le sang, Lassalle¹ se lança de bonne heure dans une carrière de révolutionnaire.

— « D'une paresse congénitale, malhonnête, vindicatif et athée déclaré² », Lassalle se déclara lui-même « un révolutionnaire par principe », qui n'hésiterait pas à faire régner la terreur comme moyen d'arriver à ses fins³.

Après la révolution allemande de 1848 où il joua un rôle de premier plan, Lassalle se fixa à Berlin, où il vécut dans la splendeur, ne daignant boire de vin qu'à vingt ou trente marks la bouteille, et régaland ses amis de fastueux banquets⁴. L'origine de la richesse de Lassalle était la propriété Hatzfeld, sur laquelle il vivait sans vergogne. Il avait d'ailleurs déclaré qu'il aurait volontiers épousé toute femme qui pourrait lui apporter deux à trois millions de thalers de revenu. Tel est celui qui se posa en *champion des classes laborieuses*... Mais Bismarck⁵ avait vite aperçu l'avantage qu'il y avait à atteler l'agitateur juif à la machine impériale prussienne, et on ne fut pas long à voir Lassalle mettre sa haine raciale des Gentils au service des pires oppresseurs des siens. Dès 1859, il était

¹ (NDE) : On connaît un autre Lassalle, Juif lui aussi et son oncle, citoyen de Genève ; sa traduction du latin en français de l'œuvre de Fr. Bacon est « si compassé et infidèle, écrit J. de Maistre, qu'on comprend aussitôt que c'était la promotion du matérialisme qu'il voulait, non pas les idées de Bacon qui ne tiennent de nulle part (Examen de la Philosophie de Fr. Bacon, ESR) »

² Ferdinand Lassalle, de George Brandes, pp. 10-12. Lassalle (Juif), 1825-1864, avec J. B. Schweitzer, dirigea le mouvement révolutionnaire en particulier à Düsseldorf pour l'hégémonie prussienne.

(NDT) : La mentalité juive a-t-elle évolué en un siècle ? le film « La Haine » de Kassowicz peut servir d'indication...

³ *Ibid.*, pp. 45-46.

⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁵ (NDT) : L'un des principaux soutiens de Bismarck et de l'Unité allemande et de la Prusse était aussi M. Lasker, — le chef de groupe des *Nationaux-Libéraux*... — qui était juif, cependant que Bismarck et sa politique était également soutenue par les Juifs de la *Jeune Allemagne* de Mazzini, les *Sociaux-Démocrates* et ceux de l'*Internationale de Marx*... (RP Deschamp).

devenu un Prussien au chauvinisme ardent, souscrivant à toute la politique de Bismarck et visant à la destruction totale de l'Autriche :

— « dont les provinces allemandes devaient faire partie intégrante d'une *République Allemande* une et indivisible », une phrase rappelant étrangement la conception d'Anacharsis Clootz de « *la Grande Allemagne, la République universelle* »,

et se faisant en même temps enthousiaste propagandiste des Hohenzollern¹. Dans ces conditions il n'y a rien de surprenant que Bismarck ait toujours parlé de Lassalle avec gratitude et respect jusqu'au jour de sa mort².

¹ Ibid., pp. 47 et 62.

² (NDT) : Bismarck — dont le Général Comte Spiridovitch a dit qu'il était *filii d'un maréchal d'Empire juif* — devenait à son tour haut agent manipulé-manipulateur de la subversion juive en Europe (marxiste ou socialiste) et de la politique maçonnique, les faits le montrent. En Allemagne, les Juifs accédaient aux premiers postes partout dans les Universités, et Bismarck s'entourait de Juifs : son secrétaire particulier Lothar Bucher, exécuteur testamentaire de F. Lassalle l'agitateur «socialiste», son conseiller juridique le Dr Philip, son médecin, le Dr Cohen, le concessionnaire de son usine de papier, ses banquiers Meyer Cohn et Bleichroder, ce dernier qui lui assurait des intérêts usuraires de 18% sur ses dépôts, et aussi de membres de la société secrète de la « *Jeune Allemagne* » à des postes influents. Bleichroder, était le principal agent des Rothschild et, selon William Carr dans *Satan Prince of this World*, aurait été le trésorier de la Loge de Charleston, dirigeante mondiale de la Maçonnerie, illuministe et sataniste, dont Moïse Holbrook puis Albert Pike furent Grands Pontifes et chefs dogmatiques, en même temps que *Suprêmes Commandeurs* de toutes les obédiences, et Mazzini le dirigeant européen de l'*Action révolutionnaire* jusqu'en 1873. La politique de Bismarck servait les visées des hauts responsables internationaux de la Révolution et de la *Communauté juive* : ses visées antiautrichiennes et sa politique anticatholique du *Kulturkampf* en Allemagne, son aide à la presse socialiste européenne, ses relations épistolaires via son secrétaire avec Marx, et les forces politiques qu'il fera prévaloir en France après la chute du carbonaro Napoléon III, en soutenant et finançant Gambetta et les *radicaux-socialistes*, anticatholiques fanatiques, vénaux et internationalistes. Cf. Deschamp t. II, les *Mémoires du comte d'Arnim*, Mgr Delassus, Op cit. ; et *Maçonnerie et sectes secrètes*, d'Épiphanius, p. 132)

Encore plus intéressant pour la cause de l'impérialisme allemand fut le fondateur de la dogmatique désormais connue sous le nom de *Socialisme marxiste*.

— Karl Marx, fils d'un avocat juif descendant d'une lignée de six rabbins, du nom, dit-on de Mordecai¹, naquit à Trèves en 1818. Il avait fait le désespoir de son père, qui fut un ardent admirateur de la Prusse, car le jeune Marx passait son temps en beuveries, gaspillant l'argent, fréquentant les cafés et ne faisant rien d'autre, mais finalement il s'inscrivit à l'Université de Berlin et réussit à obtenir un diplôme de philosophie à Iéna. Il se maria jeune, et vint habiter Paris où il rejoignit Friedrich Engels qui était un employé de la firme Ermen & Engels, une filature de coton de Manchester.

— Engels a été dépeint par le socialiste Guillaume, secrétaire de la *Ière Internationale* comme « un riche manufacturier habitué à considérer les travailleurs comme du *charbon à machine et de la chair à canon* ». Mais tout comme Marx il avait alors décidé de prendre le *Socialisme pour profession*. »

Ce n'est pas qu'ils eussent pitié l'un et l'autre des classes laborieuses, avec lesquelles Marx ne se mit jamais vraiment en phase de toute sa vie. Simplement, le prolétariat était la *matière première* dont ils avaient besoin pour construire leur machine à révolution, mais ils n'avaient pas plus de sentiments pour les ouvriers que le forgeron n'en ressent pour le métal qu'il forme.

En 1848, les activités révolutionnaires de Marx le firent expulser de France³, et il alla alors à Bruxelles, où, en

¹ C'est ce qu'indique le *Dictionnaire Biographique de Chambers*.

² James Guillaume *Documents de l'Internationale*, p. 153.

³ (NDT) : Dès 1844, Marx, qui l'année d'avant avait été acquis au Communisme par le rabbin Moses Hess en un après-midi et avait collaboré à la *Rheinische Zeitung* communiste, était venu à Paris après l'interdiction de ce journal en Allemagne, et collaborait à la rédaction d'un nouveau journal communiste le *Vorwärts*, fondé par un certain Bornstein. Ce journal était destiné aux ouvriers allemands qui avaient afflué en France depuis vingt ans, suite à la crise agricole causée par le *Corn Act* anglais. L'*Illuminisme* s'était reformé à Paris en 1834 sous le nom de *Ligue des Bannis*, puis de *Ligue*

collaboration avec Engels il réorganisa la Ligue Communiste. Car en 1847 ils avaient publié le désormais célèbre Manifeste Communiste.

des Justes (statuts publiés en 1838).

— Expulsés de France en 1839, ses membres étaient partis à Londres, et en 1844 étaient revenus à Paris et y éditaient donc le *Vorwärts* ! Ce journal avait été financé par le musicien juif Meyerbeer et avait pour rédacteurs : le poète juif marrane Henri Heine, fils de banquier et en liaison avec les Rothschild, Moses Hess, les dirigeants parisiens de la *Ligue des Justes* : Ewerbeck et Maurer, et Bakounine (cf. J. Bordiot dans *Le Gouvernement invisible*). En Angleterre également, l'immigration allemande avait été importante, et des socialistes babouvistes allemands membres de la *Ligue des Justes* et de la *Jeune Allemagne*, comme K. Schapper, J. Moll et H. Bauer, en liaison avec les Chartistes (W. Lovett), y noyautaient les immigrés allemands. Ils y fondèrent diverses organisations signalées par J. Bordiot dans *Le Pouvoir occulte*.

— En 1845, le dirigeant de la *Ligue des Justes* à Londres, Weitling, avait dû céder sa place, et Joseph Moll son successeur prit alors contact avec Marx et Engels en 1847, à la suite de quoi le *Comité de Correspondance Communiste de Marx* aurait adhéré à la Ligue. La publication du Manifeste, fin 1847-février 48 fut financée par les deux juifs américains déjà mentionnés comme commanditaires de la *Jeune Europe* : Clinton Roosevelt et Horace Greeley, membres de la *Loge Columbia des Illuminés de Bavière* (fondée à New-York en 1775), Illuminés et juifs qui s'y était considérablement développés... et dont on peut penser qu'ils contrôlaient la *Loge suprême de Charleston*. Un troisième commanditaire de l'ouvrage était également un Juif et représentant de la *Ligue des Justes des USA*, négociant à la Nouvelle-Orléans, à Charleston, puis à Saint Louis :

— Jean Laffite, né aux Antilles, petit fils par sa mère d'un sorcier alchimiste sefardim espagnol, ex-négrier et chef de bandes de flibustiers et d'une colonie communiste dans le golfe du Mexique, puis installé comme négociant recéleur aux USA sous le nom de Lafflin.

— Au Congrès constitutif de la Ligue des Communistes en juin 1847 à Londres où il fut présent, il s'efforça de rester dans l'ombre (cf. George Blond, *Histoire de la Flibuste*, cité par J. Bordiot) Greeley devint directeur du *New-York Tribune*... avec Karl Marx pour correspondant à Londres. Clinton Roosevelt, lui, avait fait paraître en 1841 un ouvrage intitulé *The Science of Government in Natural Law* (Dean & Trevet édit.) reprenant le plan de Weishaupt et prônant une dictature mondiale du type ONU ! (d'après des documents cités par Wickliffe Vennard : *The Federal Reserve Hoax*, et Curtiss B. Dall Franklin Dz. Roosevelt, *My exploited Father in Law*).

Ce fut essentiellement l'œuvre de Engels, qui le bâcla, et qui ne semble pas en avoir pensé grand bien lui-même :

— « Maintenant assurez-vous — écrivit-il à Marx — que les matériaux que vous avez rassemblés soient lancés (*hinausgeschleudert*) dans le monde. Il est sacrément grand temps. Je vais me mettre au travail. Les Allemands n'ont pas encore les idées bien claires quant à la mise en pratique du *Communisme*. Pour expliquer ce truc (*Lumperei*), je vais écrire une petite brochure (montrant) que cela a déjà été fait et dépeignant sa pratique comme étant populaire en Angleterre et en Amérique. La chose va me prendre trois jours et je dois éclairer les camarades (*Kerls*)¹. »

Ils avaient eu vaguement l'idée de l'écrire sous la forme d'un catéchisme, mais lorsque finalement ils le sortirent en 1847, Engels écrivit :

— « Je pense qu'il vaut mieux abandonner la forme d'un catéchisme et appeler la chose *Manifeste Communiste*². »

Peu après, Marx retourna en Allemagne où il prit une part active à la révolution de 1848, et la même année, on le trouve à Berlin à la tête de la *Société secrète Communiste*, exerçant un pouvoir discrétionnaire de vie et de mort³. On dit que cela lui valut d'être condamné à mort par les autorités⁴, mais il réussit à s'enfuir à Londres où il s'installa pour le reste de sa vie, Londres où selon une étrange coutume les révolutionnaires venus de toute l'Europe avaient été autorisés à se réunir⁵.

Les Marx étaient très à court d'argent, car la Révolution

¹ *Correspondance entre F. Engels et Karl Marx*, éditée par August Bebel et Édouard Bernstein et publiée par Dietz, à Stuttgart, 1921, vol. I, p. 3.

² *Ibid.*, p. 84.

³ Edmond Laskine : *L'Internationale et le Pangermanisme*, citant le *Bakounine de Netlau*.

⁴ Louis Enault : *Paris brûlé par la Commune*, p. 23, et Beaumont-Vassey : *La Commune de Paris*, p. 9.

⁵ (NDT) : preuve que l'Angleterre abritait les agents de la révolution et que derrière *La Grande Loge* fonctionnait un *haut directoire révolutionnaire Illuministe* qui y rassemblait ses agents.

n'était pas encore devenue un emploi lucratif et Marx n'avait jamais encore fait le moindre travail sinon d'écrire des articles et des brochures qui ne lui avaient été que d'un maigre rapport. Ils s'installèrent d'abord au 23 Dean Steet, dans le Soho, puis déménagèrent pour Haverstock Hill, et s'il n'y avait pas eu Engels, alors revenu à Manchester, qui leur donnait de quoi vivre, ils auraient eu du mal à subsister. Aussi la correspondance de Marx à Engels se transforma en une série de lettres de sollicitations et de plaintes amères sur des commerçants qui avaient la déraisonnable prétention de vouloir se faire payer pour leurs fournitures.

— « Je dois au propriétaire 15£, et 21£ pour janvier — écrit Marx —. Je dois idem au marchand de légumes, au boulanger, au marchand de journaux, et à toute cette *canaille* (en français dans la lettre) et ce que je dois se monte à environ 10£... — Ces minables petits boutiquiers sont une classe déplorable — écrit-il encore¹. »

Puis ce fut l'éducation de ses filles qui devint coûteuse :

— « Elles ont des cours particuliers, dans le collège de filles où elles vont, d'un Italien, d'un professeur de français et d'un professeur de dessin. — Et maintenant je dois assurer un maître de musique. — Plus loin on trouve que « l'homme du piano est une bête brute », car il demande à être payé et menace Marx du juge de paix². »

— « Je vis — écrit-il en 1865 — sur un pied trop élevé pour ma condition, et cette année nous avons mieux vécu que d'habitude. Mais c'est le seul moyen pour que les enfants... puissent se faire des amis et nouer des relations qui leur assurent leur avenir. Vous-mêmes serez bien d'avis que, du seul point de vue de nos affaires, un train de vie purement prolétarien serait inadéquat³. »

¹ *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx*, éd. cit., vol. III, p. 43, et vol. IV p. 91.

² *Ibid.* II, p. 160 ; et III, p. 257.

³ *Ibid.*

De fait les Marx ne vivaient pas du tout comme des prolétaires : toute leur vie à Londres, ils eurent une servante, la fidèle Lenchen, qui était venue avec eux d'Allemagne, et Marx raconte que pour payer les leçons de piano il avait dû « engager les chaussures de la servante au mont de piété¹ ». La famille avait de plus des goûts coûteux, en particulier en matière de vins, pour lesquels Marx importune constamment Engels.

— « Les enfants — écrit-il — paraissent avoir hérité de leur père un goût pour la boisson », et il explique « qu'ils préfèrent naturellement une mixture de belles couleurs, et je pense après tout que le Bordeaux et le Porto sont le mieux... Huit bouteilles de clairet, quatre de vieux vin du Rhin et deux de Xéres seront les bienvenus, mais on attend encore le Porto pour le moment². »

Inévitablement le coût de la vie augmente, et Marx s'exclame sur « la manière fabuleuse dont l'argent s'évanouit³. » Mais leur pauvreté n'était pas aussi grande que l'ont représentée ses apologistes d'aujourd'hui, car on lit que, pour les six premiers mois de 1863, Marx avait reçu 610£, ce qui n'était pas un revenu si médiocre pour ce champion des classes laborieuses.

Un moment, il compte sur sa mère qu'il a laissée en Allemagne et qu'il n'a pas vue depuis vingt ans. Elle lui a déjà envoyé de l'argent et se laissera peut-être attendre à lui en envoyer davantage :

— « J'écris à ma vieille (*meine Alle*) — dit-il à Engels — pour voir si je peux tirer quelque chose d'elle ». Quelques jours après il reçoit une réponse : Rien, sinon des mots tendres, mais pas de *cash* (en anglais dans le texte)⁴. »

Dans la traduction anglaise de cette correspondance, *qui a*

¹ *Ibid.*, III, p. 58.

² *Ibid.*, III, pp. 12 et 62.

³ *Ibid.*, III, p. 266.

⁴ *Ibid.*, III, pp. 38-39.

été soigneusement expurgée, des passages tels que ceux qui précèdent ont naturellement été omis car ils s'accorderaient mal avec la description que Mr Ramsay Mac Donald donne de Marx, selon lui

— « le plus gentil des hommes », et « l'homme tendre qui ne vit jamais un enfant pauvre dans la rue sans qu'il ne lui caresse la tête et ne satisfasse sa demande¹. »

Or nulle part on ne trouve trace d'un incident de ce genre.

L'on n'a pas davantage laissé figurer sous les yeux des lecteurs britanniques l'épisode suivant :

— « Engels, qui avait du mal à satisfaire sur ses propres revenus aux demandes continuelles d'argent de la part de Marx, fut finalement amené à voler dans la caisse d'Ermen & Engels

— « J'ai pensé, écrit-il, liquider une partie de la spéculation sur le fil vendu et vous envoyer l'argent, au lieu de le rendre à Ermen à qui il appartient... mais pas de chance, cela n'a pas marché (no chance, en anglais dans la lettre)². »

Néanmoins il s'arrangea pour détourner une traite de 100 £ qui avait été établie au bénéfice d'un client, et pour l'endosser en faveur de Marx.

— « C'était osé — réalisait-il — mais il était lui-même « à sec » pour le moment. Ce manège semble avoir duré un certain temps, car trois ans plus tôt il avait déjà écrit ces mots : « J'ai dû — par Dieu sait quelles circonstances — prendre tant d'argent si honteusement que je dois absolument attendre deux jours encore³. »

On est donc devant cette amusante situation de ces deux opposants allemands au « Capitalisme » et à « l'exploitation

¹ Article de Ramsay Mac Donald intitulé *Daddy Marx*, publié en mai 1910 dans *The Young Socialist*, organe des écoles du dimanche des Jeunes socialistes, et republié avec l'accord de l'auteur en mai 1928 par le même organe.

² *Der Briefwechsel zwischen...*, III, pp. 110-111.

³ *Ibid.*, II, p. 420.

mercantile » se servant sur le capital tiré de l'exploitation des travailleurs britanniques et de plus un capital qu'ils volaient !

Comment, en face de ces faits, peut-on encore garder une foi attardée en l'authenticité de leur Socialisme ?

Marx s'était dorénavant mis à travailler au *British Museum* à son grand ouvrage *Das Kapital*. Ce pesant ouvrage a été qualifié de « Bible des classes laborieuses. » Ce terme, s'il fallait l'employer, s'appliquerait mieux en réalité à la production antérieure, *Le Manifeste Communiste*. Pour l'ouvrier, *Das Kapital*, (*Le Capital*), est à coup sûr complètement inintelligible¹, car même les marxistes de la classe instruite sont totalement divisés sur le sens à lui donner. Mais pour la petite minorité parmi les travailleurs qui englobe « le prolétariat révolutionnaire », *Le Manifeste Communiste*, que les marxistes décrivent comme « la Charte de la Libération des Travailleurs dans le monde » est assez claire. C'est là que l'on trouve toutes les diatribes contre la Bourgeoisie et les capitalistes, auxquelles Marat, Hébert, et Babeuf avaient familiarisé le peuple, et c'est là que sont présentées exprimées de façon claire et simple les doctrines déjà couchées dans le code de Weishaupt :

— « Abolition de la monarchie et de tout gouvernement imposé d'en haut, de la propriété et de l'héritage, du patriotisme, du mariage et de la famille, de toute religion, et l'instauration de la communauté des femmes et de l'éducation des enfants en commun par l'État. »

Tel est sans ambages le plan réel du Socialisme marxiste, qui, enveloppé dans la phraséologie alambiquée du *Capital*, est moins aisé à découvrir.

Le *Labour Party* britannique a toujours pris bien soin de se démarquer du *Communisme* et, à l'occasion, de Marx lui-même, et pourtant nous trouvons Mr Ramsay Mac Donald, qui en 1924 devait devenir le Premier ministre, écrivant ce qui suit

¹ G. K. Chesterton qui connaît son époque et les mensonges à la mode écrit : que « George Bernard Shaw est l'un de rares contemporains qui ait lu Marx ; M. Shaw estime avoir perdu son temps (*Hérétiques*, ch. III, ESR) ».

dans un article intitulé « *Daddy Marx* » (Papa Marx) déjà cité :

— « Marx écrivit le plus grand de tous les ouvrages socialistes, *Le Capital*, et aussi, avec Engels, *Le Manifeste Communiste*, qui est comme le petit grain de moutarde semé, d'où a surgi la grande plante de notre mouvement du *Socialisme moderne*. »

Dans aucune de ces deux œuvres, Marx n'avait produit quoi que ce fût d'original. Sa théorie de « l'esclavage du salariat » était courante, on l'a vu, lors de la Révolution française, et avait été continuée par Vidal et Pecqueur, à qui il était également redevable de l'idée de la *socialisation* des mines, des chemins de fer et des transports ; son Communisme était celui de Babeuf, de Louis Blanc et de Cabet ; son *système internationaliste* avait été proposé par Weishaupt et Cloutz ; de même que ses attaques contre la religion ; sa doctrine selon laquelle « *le travail est la source de toute richesse* » avait été avancée par des auteurs anglais anciens, comme Locke, Petty, Adam Smith, et plus tard par Robert Owen¹ ; même sa *théorie du surplus* de la valeur ne lui appartenait pas en propre car elle avait été formulée de manière vague par Owen, et plus clairement en 1835 par les Chartistes et leur organe (*The Poor Man's Guardian*), soit sept ans avant que Marx ait commencé à écrire.

Que Marx ait été un plagiaire, même son admirateur le syndicaliste Sorel l'admet :

— « La nouvelle école marxiste — écrit-il — s'est rendue compte avec une certaine stupéfaction, que de prétendues inventions ont été mises au compte du maître, qui en fait avaient eu pour origine ses prédécesseurs ou étaient même des banalités à l'époque où le *Manifeste Communiste* fut conçu. D'après un auteur qui se range parmi les personnes bien informées...

— « L'accumulation (du capital dans les mains de quelques

¹ Sargant : *Life of Robert Owen*, pp. 170 et 441-442. « *Les pauvres et les classes laborieuses créent toute la richesse que possède le riche* » écrivit Owen

individus) est l'une des grandes découvertes de Marx, l'une des trouvailles dont il était le plus fier »

(A. Métin : *Le Socialisme en Angleterre*, p. 191).

Avec toute la déférence due à ce respectable académicien, cette thèse courait les rues avant que Marx ait écrit quoi que ce soit, et elle était devenue un dogme dans l'univers socialiste à la fin du règne de Louis-Philippe. Il y a une quantité de thèses marxistes du même type¹.

Une fois que l'on a restitué ces idées à leur source originelle, que reste-t-il alors du système de Marx ? Absolument rien d'autre que la forme sous laquelle il a été présenté.

Werner Sombart a relevé l'aptitude particulière de la race juive à tirer usage des déchets :

— « Les Juifs sont, semble-t-il, les chiffonniers du monde par excellence. »

C'était donc ce talent particulier de Marx, qui, comme nous le savons, recueillit tous les matériaux pour *Le Capital*, à la bibliothèque du British Museum.

C'est là qu'il trouva l'ensemble de son système tout prêt. Ne le voit-on pas ainsi fouillant, comme un vieux chiffonnier, les débris accumulés de projets sociaux du passé, triant de ses doigts les vieux os desséchés de philosophies défuntes, les loques et les lambeaux de doctrines usées, la poussière et les

¹ Sorel : « *Réflexions sur la violence* », pp. 173-174. Léopold Schwartzschild a fait une analyse de même sens du « *Manifeste Communiste* » dans son admirable livre sur Marx, intitulé : « *The Red Prussian* » (Le Prussien rouge) paru en 1954 ; voir p. 153.

(NDT) : Mais thèse soutenue curieusement par des auteurs juifs : Laskine, Guillaume, Schwartzschild, celle de Marx... prussien, qui opportunément détournait le regard de la source même de la *Révolution mondiale* : Londres, le Londres de la *Mother Lodge*, de Palmerston et de Gladstone et des Rothschild, qui patronnaient *Marx et l'Internationale* par Moïse Hess !!! Mais rien ne dit cependant que le *Kahal* du haut Sanhédrin y siégeait... Il pouvait aussi bien donner ses directives de Charleston, USA, à Palmerston, Mazzini et au *Directoire Illuministe communiste* de Londres.

débris de théories en miettes, et, avec l'habileté et le sens pratique de sa cervelle d'Allemand et d'Hébreu, repérant astucieusement l'emploi qu'il pouvait tirer de tout ce fatras en le ressoudant en un tout subversif ? »

Marx de plus était un *imposteur depuis le début*. Se posant comme le prophète d'un nouvel Évangile, il n'était en réalité qu'un plagiaire, mais sans l'honnêteté commune de payer son tribut à la source d'où il tirait son matériau. Car après avoir pillé avec le plus grand sans gêne tous les premiers socialistes, Marx les renvoie d'un sarcasme. « Pour Owen, Fourier et Cabet — les Socialiste utopistes, comme il les nomme — Marx n'a qu'un léger mépris, parce qu'ils s'efforçaient constamment de supprimer la *lutte des classes* et de *réconcilier les antagonismes* ! », cependant que parmi les « ânes républicains de 1848 », il désigne Louis Blanc comme « un haut prêtre de la Synagogue socialiste ».

Afin de bien juger de l'insincérité de Marx, il suffit de comparer ses dénonciations dans *Le Capital* avec l'œuvre de Werner Sombart « *Les Juifs et le capitalisme moderne* ».

— « Les Juifs — fait remarquer Sombart — ont incarné le capitalisme moderne¹ ».

Et il poursuit en décrivant pas à pas la construction par des mains juives du système qui remplaça l'*Ancien Régime* de négoce à l'amiable et d'industrie paisible. Il montre les juifs inventeurs de la réclame², employeurs payant le travail à bas prix³, principaux acteurs de la spéculation sur les assignats ou de l'agiotage qui prévalut à la fin de la Révolution Française⁴. Mais c'est surtout comme *usurier* que le Juif fonda sa puissance.

— « *Le capitalisme moderne* —, dit Sombart —, est l'enfant du

¹ Werner Sombart : « *Les Juifs et le Capitalisme moderne* », éd. anglaise, p.50 (paru aux Éd. Saint-Remi, 2005).

² Ibid., p. 139.

³ Ibid., p. 189.

⁴ Ibid., p. 189.

*prêt d'argent*¹, et le juif, on l'a vu, est le prêteur d'argent par excellence. »

La grande fortune des Rothschild s'est construite sur cette base. Principaux lanceurs d'emprunts dans le monde², ils furent ensuite les premiers rois des Chemins de fer³. La période à partir de 1820 devint, comme l'appelle Sombart, « *l'ère des Rothschild* », de sorte que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, un dicton courant était : « Il n'y a qu'un pouvoir en Europe, et c'est celui de Rothschild⁴. »

Alors, peut-on imaginer que quelqu'un qui,

— « ayant entrepris honnêtement de dénoncer le capitalisme, eût évité toute référence à ses principaux acteurs ? Or, même dans la partie de son livre où il traite des origines du capitalisme industriel, où Marx parle des *grands financiers, de l'agiotage et de la spéculation sur les valeurs et de ce qu'il décrit comme « la souveraineté moderne de la finance »*, pas une fois il ne mentionne les Juifs comme les principaux financiers ou les Rothschild comme les super-capitalistes dans le monde. Autant s'asseoir et écrire une histoire de la télégraphie sans fil en omettant toute référence à Marconi ! »

Comment expliquer pareille omission ? Uniquement en reconnaissant que Marx n'était pas sincère dans sa dénonciation du système capitaliste, mais qu'il avait d'autres objectifs en vue. Ces objectifs que pouvaient-ils donc être ? Afin d'entrer dans l'esprit de Marx, il ne faut pas se reporter à ses œuvres publiées de son vivant mais à sa *correspondance privée*, dans l'édition originale en allemand que nous ont fournis si obligeamment le socialiste Auguste Bebel et Édouard

¹ (NDT) : Voir le chapitre IV de l'ouvrage « *Le secret des dieux* » d'Henri Coston (éd. Lectures Françaises) citant l'ouvrage du comte Corti : « *La Maison Rothschild* » (Payot 1927).

² Ibid., pp. 101-103.

³ Ibid., p. 105 1 4.

⁴ Ibid., p. 99.

⁵ (NDT) : Sur cette question l'ouvrage de Jean Lombard : « *La Face cachée de l'Histoire moderne* », apporte des éléments intéressants.

Bernstein et qui fut imprimée par les éditeurs socialistes Dietz de Stuttgart.

En compulsant cette vaste correspondance, on ne trouve pas un mot exprimant un souci réel pour le bien-être des classes laborieuses, pas une enquête sur leurs conditions de vie, pas un mot de compassion pour ceux qui subissaient la détresse de la pauvreté, et, en fait, très peu de sympathie humaine pour qui que ce soit. Mais si elle donne bien peu de témoignages d'amour, en revanche elle abonde en témoignages de haine. Les lettres de Marx sont toujours pleines d'expressions de mépris et d'invectives. Il avait haï Moïse Hess qu'il nomma « le Rabbain communiste », il haït Lassalle, il désigne les *Sociaux-démocrates allemands* comme des « troupeaux de porcs », et les travailleurs anglais qui écoutent un agitateur comme « une bande d'ânes, de fous et de voyous »¹ (45).

Mais c'est à Proudhon que Marx réservait son animosité la plus acerbe, comme le décrit l'anarchiste Bakounine, alors encore sous le charme de Marx, dans ce passage éclairant :

— « Son orgueil (il parle de Marx)...est sans limite, un véritable orgueil de Juif... Cet orgueil, déjà très grand, a été considérablement accru par l'adulation de ses amis et disciples. Très personnel, très jaloux, très susceptible et très vindicatif comme Jéhovah le Dieu de son peuple, Marx ne supporte pas que l'on reconnaisse un autre Dieu que lui-même ; que dis-je, il ne supporte pas que l'on puisse rendre justice en sa présence à un autre écrivain ou travailleur socialiste. Proudhon, qui n'a jamais été un dieu, mais qui était certainement un grand penseur révolutionnaire ; et qui rendit d'immenses services à la promotion des idées socialistes, devint pour cette même raison la bête noire de Marx. Louer Proudhon en sa présence était lui causer une mortelle offense qui méritait toutes les conséquences naturelles de son inimitié, et ces conséquences étaient en premier lieu la haine, puis les plus folles calomnies.

¹ *Der Briefwechsel zwischen...* III, pp. 255 et 281.

Marx ne recula jamais devant le mensonge, aussi odieux, aussi perfide fût-il, lorsqu'il pensait pouvoir en user sans trop de danger pour lui-même contre ceux qui avaient le malheur d'encourir sa colère¹. »

Telle était la personnalité de celui que l'on nous présente aujourd'hui comme le sauveur des classes laborieuses².

En parcourant ces extraordinaires échanges de lettres entre Marx et Engels, revient irrésistiblement le souvenir de la correspondance entre Weishaupt et Knigge et les autres Illuminés, avec leurs mêmes sarcasmes acerbes et leur jalousie furieuse à l'égard des rivaux dans l'art de la révolution. Et l'on retrouvera le même esprit de haine dans tout le mouvement socialiste jusqu'aujourd'hui.

Quel était donc l'objectif de cette vaste et laborieuse correspondance ? Pourquoi Marx et Engels dépensèrent-ils leur temps et leur énergie à s'écrire des pages et des pages sur des sujets comme les crédits pour l'armée britannique, ou donnent-ils de menus détails sur les troupes turques durant la guerre de Crimée ? Pourquoi consacraient-ils plus de pages encore aux mouvements de troupes au cours de la Mutinerie Indienne, ou en 1864 à s'informer du projet de canal de Suez ? J'ai un jour prêté ces quatre volumes à un chercheur expert d'un département de notre Ministère des Affaires étrangères qui maîtrisait parfaitement l'allemand, et je lui demandai ce qu'il en pensait. Sa réponse fut : « Mais c'est parfaitement clair ! « Les deux individus, conclut-il, faisaient partie d'un service secret, car c'est précisément le type d'informations que recherche un service secret d'une Puissance quelle qu'elle soit. »

¹ « *Michael Bakounin, eine Biografie* », par le Dr Max Nettlau, ouvrage resté non publié : cinquante exemplaires seulement ont été tirés en lithographie du manuscrit, et l'un d'eux a été déposé au British Museum.

² (NDT) : En ce qui concerne Marx et la nature du communisme qu'il s'était mis à diffuser avec Engels, on doit se référer à la célèbre lettre du rabbin communiste Barruch Lévy, citée en note en fin de chapitre.

— « Pour quelle Puissance travaillaient-ils alors ? C'est un mystère qui n'a pas été résolu¹. »

Qu'ils n'aient travaillé pour le bien d'aucun peuple, ni celui d'Angleterre, ni d'un peuple étranger est absolument certain. Plus on étudie les lettres de Marx en effet, plus on acquiert la conviction que Marx n'a jamais cru un mot des doctrines qu'il professait en public, mais que pour lui le *Socialisme n'était qu'un système destiné à d'autres fins*.

C'est ainsi que, sous l'effet de la montée de la *Social-démocratie allemande* sous l'égide de Lassalle, de Marx et d'Engels, le vrai *Socialisme* — c'est-à-dire le *Socialisme français* — disparut, et que ses ossements desséchés furent repris par ce que Bakounine décrivit comme « la *Compagnie juive allemande* » ou la « *bureaucratie rouge* ». Dès lors, la veine d'idéalisme, de romantisme, si l'on veut qui, aux stades antérieurs, avait irrigué le mouvement révolutionnaire se tarit totalement, et le *Socialisme*, ramené de simple rêve utopique

¹ (NDT) : Ce qui précède la laisse deviner celle du *Gouvernement juif International* qui cherchait par eux à surveiller la puissance même de l'Angleterre.

— Mais le *Mabul* cherchait prioritairement à détourner le *Mouvement socialiste* et ouvrier naissant de s'en prendre au *capitalisme juif* le vrai responsable de l'exploitation de la classe ouvrière, capitalisme dont Rothschild n'était pas le seul fleuron (le célèbre financier juif Montefiore en Angleterre (ce dernier disant qu'il possédait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année), le baron escroc Hirsch, les frères Pereyre (juifs portugais d'origine) et Nissim de Camondo en France, et bien d'autres... : c'est pourquoi les doctrinaires non-juifs du *Socialisme* étaient devenus un danger (après la dénonciation du livre « *Les Juifs rois de l'époque* » de Toussenel).

— Le *Socialisme marxiste* consistera à capter le mouvement ouvrier, à détourner les actions des syndicats (par de révolutions spectaculaires ou larvées) vers les patrons non-juifs et chrétiens *surtout les plus sociaux* pour couler leurs entreprises et favoriser ainsi le *Grand Capitalisme International Juif*. Et parallèlement en France, comme en Russie, la haute Juiverie d'affaires et Rothschild finançait les anarchistes (cf. Drumont dans « *Les juifs contre la France* », opuscule de 1899). *Communisme et Anarchie* sont les deux outils de la Révolution, avec les mêmes commanditaires.

qu'il était à un système net et froid, pratique et aussi peu inspiré que le *prospectus* d'une compagnie allemande, se laissa voir dans tout son matérialisme sans âme et son prussianisme brutal, tel qu'il était apparu en premier dans le code de Weishaupt.

Pendant ce temps, *l'Illuminisme* avait continué de se développer dans le sens de l'Anarchie. Il n'était plus désormais représenté simplement par le visionnaire Proudhon, mais par la force slave de l'impétueux Bakounine. Pour la première fois *l'Anarchie* se montrait sous ses véritables couleurs. Jusque là, même des auteurs anarchistes comme Marat et Hébert avaient professé envisager certains plans de reconstruction sociale. Proudhon avait formulé une théorie élémentaire du Syndicalisme avec lequel remplacer l'ordre social existant (les Corporations héritées du moyen âge). Il appartient à Bakounine de se faire l'avocat du système de l'Anarchie comme institution *permanente*, et non plus comme une période transitoire qu'il eût été nécessaire de traverser pour parvenir à un ordre social régénéré.

Michel Bakounin (ou Bakounine), né en 1814, appartenait à la noblesse russe, et à l'âge de vingt ans il entra à l'École d'Artillerie de Saint Petersburg. Il réussit à ses examens brillamment, mais paresseux incorrigible, durant son service dans une garnison de province, il passait la plupart de son temps couché, sur son lit, vêtu de sa robe de chambre¹. Il quitta l'armée rapidement, mais ne prit aucune autre profession, préférant se plonger dans la philosophie et se mêler des affaires de ses amis, dont l'un, Bielski, exaspéré écrivit :

— « Je me ressens l'envie de le jeter à terre et de lui marcher dessus avec des sabots². » Même ses intimes et ses

¹ « *Correspondance de Michel Bakounine* », publiée par Michel Dragoumanov (1896), p. 7.

² *Ibid.* p. 8.

camarades anarchistes Ogareff et Herzen disaient peu de bien de lui : « Je regrette infiniment avoir nourri ce reptile... — écrivit le premier ; — « c'est un homme à qui il me répugne de serrer la main ». Herzen le décrivit comme « un homme de talent, mais un caractère détestable et un mauvais sujet¹ »

Incidemment Bakounine avait usé de la même définition pour Herzen.

Englué dans ces mauvaises querelles, trop indolent pour faire aucun travail honnête, Bakounine finit par prendre la profession de révolutionnaire, une carrière que, comme tout un chacun de son espèce, il avait trouvée facile et lucrative.

A force d'emprunter perpétuellement de l'argent à ses amis, Bakounine s'était gardé d'exercer même la moindre activité littéraire, et durant les sept années de 1840 à 1847, toute sa production de travail consista en six articles de journal. Pendant ce temps, ses énergies révolutionnaires se dissipaient en parlottes — discours et ratiocinations sans fins — avec ses camarades révolutionnaires, qui duraient fréquemment des nuits entières, avec l'accompagnement d'excellent thé russe et de sandwiches. C'est ainsi qu'en 1847 nous l'avons vu précédemment discuter avec Proudhon et Sazanoff du projet de « révolution universelle. »

A cette époque, Bakounine ne semble pas avoir formulé de doctrine révolutionnaire définie, et donc, tout en regardant le Communisme comme « logiquement impossible », il se contentait de joindre son sort à celui des Communistes de Paris², parmi lesquels était Marx son futur adversaire. Vingt-neuf ans plus tard Bakounine décrira leur première réunion en ces termes :

— « Marx et moi, nous sommes de vieilles connaissances. Je l'ai rencontré pour la première fois à Paris en 1844... Nous

¹ Ibid. p. 13.

² (NDT) : La rédaction du journal communiste et Illuministe : *Vorwärts*, déjà mentionné.

étions alors plutôt bons amis. Il était beaucoup plus avancé que moi, comme il l'est toujours aujourd'hui, non pas qu'il soit plus avancé, mais il est incomparablement plus instruit que je ne le suis. Je ne savais rien alors de l'économie politique, je ne m'étais pas débarrassé des abstractions métaphysiques, et mon Socialisme n'était que d'instinct. Lui, bien que plus jeune que moi, était véritablement un athée, un matérialiste instruit et un socialiste réfléchi. C'était précisément l'époque où il élaborait les premiers fondements de son système actuel. Nous nous voyions assez fréquemment, car je le respectais beaucoup pour son savoir et son engagement passionné et sérieux pour la cause du prolétariat, bien que toujours mêlé de vanité personnelle, et je recherchais activement sa conversation, qui était toujours instructive et spirituelle quand elle n'était pas inspirée par une médiocre haine, ce qui malheureusement n'arrivait que trop fréquemment. Il n'y eut cependant jamais de franche intimité entre nous. »

— « Nos tempéraments ne le permettaient pas. Il m'appelait un idéaliste sentimental, et il avait raison; je l'appelais un homme vain, perfide et astucieux, et j'avais également raison¹. »

En lisant entre les lignes on se rend facilement compte qu'au début Bakounine n'était qu'un instrument entre les mains de Marx. Le rusé juif allemand avait reconnu la valeur du Russe comme une énorme puissance dynamique à utiliser, puis l'avait écarté une fois qu'il eût servi ses objectifs.

Avant la révolution de 1848, Bakounine comme Marx fut expulsé de Paris, mais après l'explosion de février il réussit à revenir se joindre au parti extrémiste, avec qui il passait ses nuits à prêcher la révolution, l'égalité des salaires et le nivellement de toutes les classes au nom de l'Égalité.

Mais Caussidière et Flocon exaspérés de ses tirades

¹ « *Michael Bakounin, eine Biografie* », du Dr Max Nettlau, I, p. 69.

finalement l'envoyèrent en mission chez les Slaves, dans l'espoir qu'il s'y romprait le cou.

— « Quel homme, mais quel homme » s'écria Caussidière.

— « Le premier jour d'une révolution, il est un trésor, mais le second il n'est bon qu'à fusiller ».

Herzen qui se souvient de cette opinion déclarée ajoute que Caussidière méritait lui-même d'être fusillé le jour d'avant que la révolution n'éclate¹.

Le voyage de Bakounine vers l'Est débarrassa en effet la France de sa présence pour de nombreuses années, car après avoir pris part aux explosions révolutionnaires en Russie, à Prague et finalement à Dresde, il fut arrêté à Chemnitz et emprisonné d'abord à Altenburg, puis à Königstein, puis emmené dans les chaînes à Prague, transféré à Olmutz où il demeura enchaîné à un mur de cachot pendant cinq mois, et finalement il fut livré au Gouvernement Russe qui le fit emprisonner à la forteresse Pierre-et-Paul en mai 1851. Deux mois plus tard, le comte Orloff vint le voir et le pressa d'écrire une confession de ses fautes à adresser à l'Empereur comme à un père confesseur. Bakounine s'exécuta, mais Nicolas Ier en lisant le document fit cette brève et sage observation : « C'est un brave garçon doué de vivacité d'esprit, mais c'est un homme dangereux qu'il faut garder sous clef ». Bakounine resta donc en prison, pendant un certain temps à Saint-Pierre-et-Paul, ensuite à Schlüsselbourg où il demeura trois ans, période pendant laquelle il attrapa le scorbut et perdit toutes ses dents.

Après l'accession au trône d'Alexandre II, un nouveau recours en grâce fut adressée, mais le nouvel Empereur, au vu de la « confession » de Bakounine à son prédécesseur fit cette remarque : « Je ne distingue aucun repentir dans cette lettre », et il l'envoya en Sibérie. Là, Bakounine passa quatre années assez agréables : il était libre de ses mouvements et de fait,

¹ « Correspondance de Michel Bakounine », pp. 41-42.

pour la première fois de sa vie, il prit un petit emploi et finalement épousa une Polonaise « qui partageait toutes ses aspirations ».

— « Je suis pleinement heureux écrivit-il en 1860. Ah quel bonheur de vivre pour d'autres, spécialement quand c'est pour une femme charmante ! »

Mais la paix et la tranquillité ne pouvaient satisfaire longtemps l'esprit agité de Bakounine. La fièvre révolutionnaire le tenaillait, et il se consumait du désir de reprendre ses anciennes activités d'agitateur. L'émancipation des serfs qui survint l'année suivante l'émut, mais mollement ; dans cette concession immense à la cause de la liberté, il ne vit que le moyen d'ébranler l'autorité impériale, et à la fin de la même année il réussit à s'échapper de Sibérie, d'où il passa au Japon, puis traversa l'Amérique et vint à Londres.

Reçu à bras ouverts par Ogareff et Herzen, Bakounine se retrouva une fois de plus dans son milieu favori. Entouré de conspirateurs de toutes les nationalités¹, il pouvait se remettre à l'œuvre sur de nouveaux complots, sur des plans pour soulever les Polonais et organiser des révolutions partout. Herzen décrit ainsi ses activités :

— « Bakounine avait retrouvé sa jeunesse ; il était dans son élément. Ce n'était pas seulement le grondement de l'insurrection, le bruit des clubs, le tumulte des rues et des places publiques qui faisaient son bonheur, et pas seulement les barricades : il aimait aussi la journée qui précède, le travail de préparation, cette vie d'agitation, rendue cependant continue par les conférences, — ces nuits sans sommeil, les

¹ (NDT) : intéressante déclaration de Herzen ! Londres était donc bien le centre où se réunissaient les révolutionnaires de tous les pays pour y recevoir instructions et argent, préparer ou recevoir leurs plans... Le RP Deschamps et Mgr Delassus ont apporté des témoignages d'autres sources parfaitement concordantes. *L'Internationale révolutionnaire* se servit des ambitions de Bismarck et de son maître, mais c'était de Londres qu'elle dirigeait ses opérations, et là qu'elle réunissait ses principaux agents.

pour parler et les négociations, les changements, les encres sympathiques, les codes chiffrés, et les signaux convenus sur lesquels on s'accorde à l'avance.»

Et Herzen qui prenait la révolution plus sérieusement ajoute que

— « Bakounine s'excitait exactement comme s'il s'agissait de préparer l'arbre de Noël — c'est ce qui m'ennuyait, dit-il. »

On comprend aisément que pour un homme du tempérament de Bakounine, une telle existence — comme toujours soutenue par la générosité de ses amis — était infiniment préférée à une vie d'honnête labeur comme celle que la plupart des êtres humains sont condamnés à mener.

— « Dans la description ci-dessus se trouve aussi la clef explicative de la carrière de la plupart des agitateurs, car il ne faut pas s'étonner qu'aussi longtemps que la révolution fournira à des paresseux invétérés une profession excitante et lucrative, le monde continue d'être secoué par les vagues de l'agitation sociale. »

Nous nous sommes étendus quelque peu sur le caractère et la carrière de Bakounine parce que, mieux que tout autre, il apparaît incarner l'esprit de *l'Anarchie*, un esprit très différent et en fait diamétralement opposé à celui du *Socialisme Étatique*.

— L'anarchiste est sans conteste un être plus aimable que le socialiste d'État ; au lieu de ne souhaiter que raccourcir tout le monde sur le même patron, il désire tout au contraire donner à tous une liberté sans limite, que chacun pourra développer dans le sens qui lui convient, quel qu'il soit : le paresseux sera libre de paresser et de vivre sur le travail des autres ; l'ivrogne de boire jusqu'à s'abrutir complètement ; l'assassin de couper les gorges jusqu'à ce qu'il soit las de ce passe-temps ; le voleur de continuer à se servir sur les biens des autres jusqu'à ce qu'il ait accumulé suffisamment à son

¹ « Correspondance de Bakounine », p. 62.

goût. L'individualisme exacerbé est la dominante de ce système : la liberté, et non pas l'égalité, est son objectif. Sa croyance en la bonté de la nature humaine lui confère une bonhomie que l'on ne trouve pas chez les communistes qui eux considèrent les hommes leurs semblables comme des créatures qu'il faut contraindre à obéir aux diktats de l'État, ce qui veut dire naturellement aux leurs. La différence entre les deux types est la même que celle qui existe entre l'aimable excentrique qui, croyant en la bonté innée du règne animal tout entier, veut ouvrir toutes les cages dans une ménagerie et laisser les fauves aller vagabonder dans le monde, et d'autre part le dresseur de lions qui adore voir le roi des animaux et le caniche savant tourner gentiment ensemble au claquement de son fouet sur la piste du cirque.»

Il est donc facile de comprendre que les *Anarchistes*, bien mieux que leur opposants *Socialistes d'État*, aient réussi à se rendre chers au peuple avec qui ils étaient en contact. Le souvenir du géant russe au grand chapeau, était évoqué affectueusement encore longtemps après par les habitants de Lugano, où Bakounine passa quelques années, comme plus tard le prince Kropotkine son disciple devint la coqueluche des salons londoniens.

En vérité, pour l'esprit occidental, ce genre d'individus est impénétrable. Trompés par l'urbanité de surface des anarchistes, on ne réalise pas que sous cette surface aimable est tapi un tigre prêt à s'éveiller à l'odeur du sang ; on n'arrive pas à croire qu'il existe des gens qui aiment la violence pour elle-même, qui sont obsédés d'incendies de meurtres et de destructions.

Mais en Europe de l'Est des créatures de cette sorte ont toujours existé, et l'on trouve le prototype exact de Bakounine dans le baron Ungern von Steinberg qui avait mené une carrière criminelle dans son île de Dago au début du (XIX^{ème}) siècle. Le passe-temps favori de ce baron forban qui avait voué

une haine mortelle à tout le genre humain, en particulier à l'Empereur, était d'attirer les navires pour les perdre, au moyen d'un phare installé dans une tour de son château.

— « Dès qu'un navire était sur le point de faire naufrage, le baron descendait sur la grève, embarquait secrètement avec plusieurs hommes habiles et déterminés qu'il gardait sous la main pour l'aider dans ses expéditions nocturnes; il allait à la rencontre des marins étrangers, les achevait dans l'obscurité au lieu de les sauver, et après les avoir étranglés, pillait leur navire, tout cela moins par cupidité que par pur amour du mal, par un zèle gratuit de destruction. Sceptique en tout, et par dessus tout sur la justice, il considérait le désordre social et moral comme offrant l'analogie la plus étroite avec l'état de l'homme ici-bas, et les vertus civiles et politiques comme étant des chimères néfastes, car elles s'opposent à la nature sans la soumettre¹. »

Tel était précisément le credo de Bakounine, qui, s'il avait vécu une centaine d'années plus tôt avant que le brigandage ait été sanctifié par les révolutionnaires socialistes et anarchistes de France aurait sans doute trouvé un exutoire à ses énergies à l'exemple de ce baron forban, au lieu de se déguiser en champion du peuple.

Un dynamisme tel que celui offert par Bakounine ne pouvait manquer de présenter un immense intérêt pour le mouvement révolutionnaire, et c'est ainsi qu'au cours de son séjour à Londres, Marx — qui incidemment avait joué sur l'emprisonnement de Bakounine en 1850 pour déclarer qu'il était un agent du Gouvernement Russe — alla le voir à son domicile et lui assura qu'il n'avait aucunement cherché à le calomnier dans le passé.

De fait, Marx était dorénavant très occupé à la grande affaire de sa vie, et avait besoin de toutes les collaborations

¹ « *La Russie en 1839* », de A. de Custine, I, p. 175. (NDT) : cette description révèle que ce noble personnage faisait probablement partie de la secte des Illuminés.

qu'il lui était possible de réunir: cette affaire était l'organisation de la fameuse « *Internationale* ».

Afin de comprendre l'origine de cette association, il faut revenir deux ans en arrière, c'est-à-dire en 1862, l'année de la *Grande Exposition* à Londres, à Cromwell Road. A cette époque, et pendant qu'anarchistes et socialistes étatiques se battaient à qui s'approprierait la direction du mouvement révolutionnaire, les travailleurs de France avaient commencé à réaliser faiblement que, s'ils voulaient améliorer leur sort, c'était sur eux-mêmes qu'il leur fallait compter, et non sur les doctrinaires qui les avaient jusque là menés au désastre.

C'est pourquoi en 1862 une députation de travailleurs français fut envoyée en Angleterre visiter la *Grande Exposition* pour y étudier les questions techniques liées au problème du travail, et au cours de leur séjour ils eurent l'occasion d'observer l'utilité des *Trades Unions* (syndicats à la façon anglaise : mais ils ne sont liés à aucun parti politique, au contraire des *syndicats* français qui alimentent les caisses des partis de gauche) pour la protection des intérêts des travailleurs. Le système leur était refusé en France car « les coalitions de travailleurs » supprimées par la *Première Révolution* demeuraient interdites, et les Français résolurent de former une nouvelle association de leur propre initiative. Bien qu'imbus des théories mutualistes de Proudhon, leur programme n'était pas du tout révolutionnaire, et c'est par des moyens pacifiques qu'ils espéraient amener une réforme du système industriel.

Un intéressant petit livre qui est dorénavant devenu très rare, *The Secret History of Internationale*, publié en 1872, a décrit admirablement l'attitude à l'égard du problème social de deux de ces hommes, Tolain et Fribourg, deux ouvriers bronziers de Paris qui visitèrent Londres en 1864 :

— « Ils parlent de paix, d'étude, d'arrangements, d'association... Une meilleure compréhension de part et d'autre, un échange d'idées plus fréquent, une vue plus claire

des grandes lois qui gouvernent l'élévation et la baisse des salaires, et un moyen de relier les mains amicales qui se tendent de ville en ville, en cas de besoin d'une mer à l'autre, voilà les objectifs que nous avons en vue, et ils étaient urgents, et non pas les complots secrets et les agitations de marchands de vins¹. »

La voie d'un progrès pacifique avait été pavée des plus uniment par l'action de Napoléon III, qui en mai de la même année avait abrogé les lois sur les Unions syndicales pour les remplacer par un nouvel édit qui ne menaçait de sanctions que toute entreprise concertée, que ce soit de la part des employeurs ou des employés, pour paralyser l'industrie par des grèves criminelles ou des *lock-out*. Cette année 1864, relève Mermeix, fut donc « une grande date dans l'histoire des travailleurs en France », car la nouvelle loi « établissait enfin l'égalité des droits entre les maîtres et les travailleurs », et, si elle avait été appliquée fermement, elle les aurait habitués à se respecter mutuellement.

— « Elle n'aurait pas permis la méthode d'action directe, qui n'est autre qu'une série de manœuvres frauduleuses concertées et mises à exécution². » Il y avait donc désormais moins de raisons de recourir à des méthodes violentes pour redresser les maux sociaux. »

Or l'œuvre des révolutionnaires internationaux est toujours d'étouffer les vraies réformes dès leur naissance, et la liberté toute neuve accordée aux travailleurs fut le signal d'une agitation nouvelle de leur part. Dans les « Associations de travailleurs » ils virent l'instrument idéal dont ils avaient besoin pour réaliser leurs plans. Karl Marx était alors à Londres et fréquentait les clubs et les cafés où se réunissaient les « travailleurs ». A un moment malheureux — dit l'*Histoire secrète* —, les deux bronziers de Paris firent la rencontre de ce juif

¹ « The Secret History of Internationale » (L'Histoire secrète de l'Internationale) de Onslow Yorke, alias Hepsworth Dixon (1872).

² Mermeix (G. Terrail) : « Le Syndicalisme contre le Socialisme », pp. 53-56.

instruit au visage renfrogné. »

Dès lors la cause des travailleurs était perdue.

Non que Marx se soit introduit lui-même immédiatement dans le mouvement. Au contraire, lors du meeting de St-Martin Hall du 28 septembre 1865 où fut réellement fondée l'*Internationale*, Marx ne joua aucun rôle.

— « Il avait été là sur l'estrade, écrivit-il à Engels, seulement comme un personnage muet¹. Mais il réussit pourtant à se faire nommer membre du sous-comité, les autres membres étant : le secrétaire de Mazzini — Juif, du nom de Wolff — Le Lubez, un franc-maçon français, Cremer (Juif) le secrétaire de l'Union maçonnique anglaise et Weston l'Oweniste².

— « Le tout fut fermement résolu — écrivit-il —, afin de ne pas laisser si possible une ligne de leurs balivernes³. En peu de semaines, il avait réussi à établir son autorité. « Mes propositions furent toutes acceptées par la Commission ; je fus simplement obligé d'accepter dans le préambule des Statuts : deux phrases sur les devoirs et les droits, et sur la vérité, la moralité et la justice, mais placées de telle manière que cela n'est pas gênant⁴. »

Les statuts provisoires de l'Association, ainsi arrangés par Marx, furent alors envoyés de Londres à Paris au mois de novembre suivant et acceptés par les membres de l'Association.

Dans toutes ces manœuvres, Marx avait de nouveau déployé son habileté à utiliser des idées des autres pour les

¹ « Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx », (Correspondance entre Marx et F. Engels), III, p. 188.

² (NDT) : Un parfait exemple de la méthode de *prise en main* de la direction d'une association. Cf. le petit ouvrage récent de A. Loubier « Cercles subversifs et noyaux dirigeants ». On doit aussi noter que Fribourg l'un des initiateurs était juif, ce qui explique la facilité avec laquelle Marx put introduire ses hommes dans le Comité dirigeant de l'Association. Guillaume l'était aussi.

³ Der Briefwechsel zwischen... III, p. 190.

⁴ Ibid, III, p. 190.

faire servir à son objectif. Exactement comme il s'était approprié les idées des premiers socialistes et les avait fait passer pour être sa propre invention, il s'efforça dorénavant de s'inventer la réputation d'avoir fondé l'*Internationale*, un résultat qu'on lui trouve habituellement attribué par les auteurs marxistes et toujours contredit.

En effet, sur ce point nous avons la confirmation supplémentaire du témoignage de James Guillaume, un Suisse membre de l'Association et son principal chroniqueur :

— « Il n'est pas vrai que l'Internationale ait été la création de Marx. Il demeura tout à fait extérieur au travail préparatoire qui eut lieu de 1862 à 1864. Il ne rejoignit l'Internationale que juste au moment où l'initiative de travailleurs anglais et français venait de la fonder. *Tout comme le coucou*, il arriva et pondit ses œufs dans un nid qui n'était pas le sien. Son plan, dès le premier jour, fut de faire de la grande organisation l'instrument de ses vues personnelles¹. »

Mais Marx ne fut pas le seul intrigant à s'introduire de sa propre initiative dans le mouvement. Drumont a admirablement décrit la façon dont des *doctrinaires de la classe moyenne*, qui n'avaient pas la moindre sympathie pour les travailleurs, réussirent à mettre la main sur l'association :

— « A l'origine l'Internationale française fut loin d'être révolutionnaire, de rechercher le trouble dans la rue, d'aimer l'émeute pour l'émeute. L'Empereur, le seul souverain depuis 1789 qui se soit sincèrement intéressé aux classes laborieuses², ait compris leurs souffrances et désiré améliorer

¹ James Guillaume « *Karl Marx, pangermaniste* » (Armand Colin, 1915), p. 11. (NDT) : Napoléon III était saint-simonien, et Cabet était fréquemment l'hôte des dîners de l'Empereur.

² E. Drumont « *La fin d'un monde* » (1887) p. 127.

(NDT) : Drumont a expliqué, juste avant, que les meneurs politiques (Louis Blanc, Ledru-Rollin, Blanqui...et Mazzini) avaient vu d'un mauvais œil cette tendance des ouvriers à s'occuper de leurs intérêts et s'efforcer de garder à l'association son caractère strictement économique (comme dans les vieilles corporations où le lucre n'était ni célébré ni décrié) au lieu de

leur sort, avait suivi avec sympathie les progrès de la nouvelle association... Ce ne fut qu'à la longue que les agitateurs bourgeois purent faire dévier l'Internationale de son but. Le fait se reproduit sans cesse *pour tout ce que tentent les prolétaires*. Le Bourgeois capitaliste les exploite comme travailleurs ; quand ils se concertent pour aviser aux moyens d'améliorer leur sort, le bourgeois révolutionnaire, c'est-à-dire le bourgeois besogneux qui veut devenir capitaliste, trouve toujours moyen de s'introduire dans ces associations et de les faire servir à la satisfaction de ses ambitions¹. »

C'est au travers des sociétés secrètes que ces éléments bourgeois pénétrèrent la nouvelle association. Fribourg a déclaré lui-même que « l'Internationale trouva partout le soutien de la *Franc-maçonnerie*². », c'est-à-dire qu'elle le trouva dans les Loges du Grand-Orient, et M. Louis Enault rappelle qu'en mars 1865 toutes les associations secrètes populaires d'Europe et nord-américaines se fondirent dans « l'Association internationale des Travailleurs » : « *La Marianne* », les « *Frères de la République* » de Lyon et de Marseille, les « *Fenians d'Irlande* », les innombrables sociétés secrètes de Pologne et de Russie, les restes des *Carbonari* se joignirent à la nouvelle société. La fusion était faite³. »

L'Internationale, bien qu'elle fût une association ouverte et déclarée, devint ainsi elle-même, par l'absorption de ces organisations secrètes, une immense société semi-secrète, c'est-à-dire qu'elle formait la coquille recouvrant toute une ramification de conspirations étrangères aux idées des

servir les calculs des chefs de la démocratie, mais que Jules Simon, politicien juif plus malin, s'était affilié, ce qui ne l'empêchera pas — ajoute Drumont —, de faire mitrailler les membres de l'association après la Commune en 1871 par les Versaillais du maçon Thiers).

¹ « *L'Association Internationale des Travailleurs* » par E. Fribourg (1871), p. 31.

² Louis Enault : « *Paris brûlé par la Commune* » (1871) p. 24.

³ Deschamp sur cette base décrit l'*Internationale* comme une société secrète (Op. cit., II, p. 541) et Heckethorn l'inclut également dans son ouvrage « *Secret Societies* ».

fondateurs, et dont les secrets n'étaient connus que des dirigeants, issus eux de la classe moyenne.

L'attitude antireligieuse adoptée par l'Internationale fut l'œuvre de ces influences secrètes. La même année 1865 un grand congrès d'étudiants eut lieu à Liège, où l'on entendit un certain Fontaine déclarer :

— « Ce que nous voulons, nous révolutionnaires et socialistes, c'est le développement physique, moral et intellectuel de la race humaine. Notez que je dis physique d'abord, intellectuel ensuite. Nous voulons, dans l'ordre moral, par l'anéantissement de tous les préjugés de la religion et de l'Église, arriver à la négation de Dieu et au libre examen¹ ». Et Lafargue, après avoir chanté les louanges de « notre grand maître Proudhon, lors d'une autre réunion du Congrès à Bruxelles avait terminé son allocution sur le cri : « Guerre à Dieu ! Haine envers Dieu ! Voilà le progrès ! Nous devons crever le Ciel comme une voûte de papier² !

Nombre de ces hommes que les Francs-maçons français réclamaient fièrement comme des membres de leur Ordre rejoignirent en foule l'Internationale, qui s'imprégna alors de l'esprit de l'illuminisme. A une réunion de l'Association, Garibaldi s'aventurant à proposer que « la foi en Dieu fût adoptée par le Congrès » et cette proposition étant accueillie par un silence sépulcral, il se crut obligé de justifier sa suggestion en expliquant que par « Religion de Dieu » il voulait dire la religion de la Raison — « la foi en la déesse Raison, ajouta-t-il plus tard » — telle qu'elle était pratiquée pendant la Révolution française³.

¹ Deschamp : Op. cit., II, p. 527.

² Ibid., p. 528.

³ « Documents et souvenirs de l'Internationale » par James Guillaume, II, pp. 47-49.

(NDT) : Marx avait été chrétien baptisé étant enfant, son père s'étant fait luthérien comme nombre de juifs de l'époque, mais le jeune Marx avait ensuite apostasié et, comme Proudhon et Bakounine, Raspoutine, Lénine et Trotski, il était devenu réellement un démoniaque (Luciférien) on a de lui

Les travailleurs n'avaient aucune part dans ces blasphèmes. Lorsque Jacquard déclara qu'en dehors de l'athéisme il n'y avait aucun espoir pour l'homme ; que « être religieux c'est être ridicule », Fribourg, le bronzier, Chaudey et Lemonnier combattirent ce point de vue au nom de « Paris libéral et de la France libérale »,

— « car — ajoute avec justesse l'auteur de *L'Histoire secrète* — ce ne sont pas tant des vues de travailleurs que celles de professeurs et de philosophes ».

Les vigneron de Neuchâtel comprenaient si peu les buts de l'Internationale qu'ils allèrent jusqu'à déclarer naïvement que le principal article de leur branche de l'Association devait être que « Chaque vigneron doit posséder la Bible et ne négliger pas le service divin » — suggestion accueillie avec dérision par les dirigeants bourgeois¹.

Il est difficile d'écrire sur ces questions en gardant son calme. Car tromper ainsi le peuple, que sa foi simple et son absence d'instruction empêchent de discerner où on le mène, est aussi lâche que de pousser un aveugle dans un fossé. C'est pourtant ce que les exploiters de l'Internationale firent pour les ouvriers. L'identité de ces bourgeois interlopes qui se rassemblèrent au deuxième congrès de l'Association à Lausanne en 1867 nous a été fournie par l'auteur de « *L'Histoire Secrète* » :

— « Un délégué venu de Belgique, six délégués d'Angleterre, dix-sept de France, six d'Allemagne, deux d'Italie et trente et un de Suisse se réunirent dans une pièce

ce poème noir et prophétique à sa fiancée :

— « Avec mépris je jeterai mon gant à la face du monde, et je verrai s'écrouler ce pygmée géant... Alors pareil aux dieux, ivre de victoire, je cheminerai au milieu de ses ruines, et donnant à mes paroles la force de l'action, je me sentirai l'égal du Créateur ». (poème cité par R. Garaudy dans *Clefs pour le Marxisme*).

On a de lui aussi cette proclamation : « Pour l'homme, l'Être suprême est l'Homme ! » « K. Marx, *Morceaux choisis* ».

¹ « Documents et souvenirs de l'Internationale » par James Guillaume, I, p. 248 - 132.

du casino de Lausanne. Seulement trois des délégués d'Angleterre portaient un nom anglais. L'Angleterre était principalement représentée par deux tailleurs allemands et par un... Français. L'Allemagne était représentée par deux docteurs, un professeur, un gérant d'hôtel, un machiniste et un gentleman sans profession qu'il daignât préciser. L'Italie était représentée par deux docteurs, Stamfa et Tomasi. Quatre professeurs, trois journalistes et un agent commercial représentaient les travailleurs de Zurich et de Genève. Observez donc que ce n'est pas un rassemblement d'hommes des métiers, penchés sur l'étude des questions qui affectent leurs heures de travail et leur taux de salaire, mais une assemblée de rêveurs de la classe moyenne et de théoriciens.»

Les délégués « anglais » mentionnés ici ont été décrits en outre par James Guillaume. Le tailleur Ecarius, un ami et disciple de Marx, était « un long personnage avec une barbe en broussaille, la chevelure tombant sur les yeux, qui se bourrait sans arrêt le nez de tabac »; l'autre tailleur, l'allemand Lessner était « le vrai type du démocrate barbu, aux yeux flamboyants » — son rôle semblait être de protester perpétuellement. Durant la discussion, Eccarius parle lentement avec un flegme imperturbable, Lessner ne peut se contenir, et devant un contradicteur un peu borné il exhale son âme passionnée en un torrent de paroles violentes et amères ; Eccarius hausse les épaules, et Lessner bondit et semble vouloir dévorer son adversaire ». Eugène Dupont, le Français et futur président du Congrès, était lui d'un type tout différent :

— « un jeune homme de trente ans ressemblant à tous les jeunes hommes, avec une moustache... Je ne remarque rien d'autre chez lui — ajoute Guillaume — qu'un innocent penchant pour la plaisanterie¹. »

Un autre membre de Londres, cette fois un Anglais, « mais

qui n'était pas venu au Congrès, était un millionnaire excentrique nommé Cowel Stepney, sourd comme un poteau, communiste enthousiaste et membre du *Conseil général*. »

L'Association Internationale des Travailleurs était devenue une farce. C'est en vain que les vrais travailleurs depuis Paris avaient protesté au premier Congrès de Genève contre l'invasion de leurs rangs par des individus qui n'étaient pas des travailleurs manuels, déclarant :

— « Que si le Congrès des Travailleurs devait se composer en majorité d'économistes, de journalistes, de juristes et d'employeurs, ce serait ridicule et anéantirait l'Association². »

Mais Marx, qui dans son « Preamble des Statuts provisoires de l'Internationale » avait pourtant lui-même déclaré que « l'émancipation des classes laborieuses devrait être l'œuvre des classes laborieuses elles-mêmes », s'éleva indigné contre ce qu'il appela « la manœuvre de Tolain et de Fribourg » d'invoquer le principe que « seuls des ouvriers pouvaient représenter les ouvriers », et la motion des ouvriers français fut repoussée par vingt-cinq voix contre vingt³.

Marx ne cacha d'ailleurs pas son mépris pour ceux qui avaient été à l'origine de l'Internationale : voici ce qu'il écrivait après le congrès à son jeune ami juif le Dr Kugelmann :

— « Les ouvriers, en particulier ceux de Paris en tant que travailleurs de luxe (c'est-à-dire graveurs sur bronze) sans aucun doute font solidement partie de la vieille tourbe (*dem alten Druck angehören*). Ignorants, vains, prétentieux, volubiles, pleins de suffisance, ils étaient sur le point de tout gâcher, étant venus au Congrès en nombre qui ne correspondait en rien à celui de leurs adhérents. Dans le rapport final, je les remettrai subrepticement à leur place⁴. »

¹ Ibid. I, pp. 80, 139, note.

² Guillaume : « Karl Marx Pangermaniste », p. 24.

³ Ibid. p. 25.

⁴ « Lettre de Marx à Kugelmann du 9 octobre 1866 », reproduite dans « L'Internationale et le Pangermanisme » d'Edmond Laskine (1916) p. 24, citant

¹ Ibid. I, pp. 30-31.

Comme Guillaume le fait observer : « Tout Marx est déjà dans cette lettre ».

Les délégués anglais n'étaient pas mieux traités sous sa plume, car dans l'année qui suit il écrit dans cette même veine à Engels :

— « Je donnerai personnellement le coup de grâce à ces ânes de Proudhoniens au prochain Congrès de Bruxelles... Dans le prochain rapport officiel du Conseil général — car, en dépit de leurs efforts, ces grands bavards de Parisiens n'ont pas pu empêcher notre réélection — je leur donnerai des crosses... Le troupeau de cochons de trade-unionistes anglais qui pensaient nous faire courir étaient allés trop loin... Les choses avancent, et à la première révolution qui est peut-être plus proche qu'il paraît, nous c'est-à-dire vous et moi, nous aurons le puissant moteur en mains... Nous pouvons réellement être satisfaits ! »

A la lumière de ces passages, on s'amuse de trouver des admirateurs de Marx qui expliquent que « l'essence du Marxisme c'est que les classes laborieuses opèrent d'elles-mêmes leur salut² ».

En outre, ce n'était pas seulement le prolétariat industriel de France que Marx méprisait, mais aussi tous les paysans qui demeuraient satisfaits de travailler leur lopin de terre, une situation évidemment directement opposée au principe du Communisme.

— « Les Bonaparte — écrit-il méprisant, après 1852 — sont la dynastie des paysans, c'est-à-dire de la masse de la nation française. Cette dynastie — fait-il remarquer en poursuivant — est représentée par conséquent, non pas par le paysan révolutionnaire qui veut renverser le vieil ordre, mais par le paysan conservateur, qui stupidement lié à l'ordre

ancien souhaite se voir sauvé et protégé avec son bout de terrain, à l'ombre de l'Empire¹. »

Si donc c'était la prospérité du paysan français qui suscitait l'ire de Marx, on aurait pu du moins attendre de lui qu'il manifestât quelque sympathie pour les pauvres et les indigents des classes laborieuses. Mais pas du tout. Cette portion du peuple il la désigne comme le « *Lumpenproletariat* », c'est-à-dire le « prolétariat en haillons », pour lequel, déclara Bakounine indigné, « Marx, Engels et toute l'école des Sociaux-démocrates d'Allemagne n'ont que profond mépris². »

Quelle partie du prolétariat Marx approuvait-il alors ? Manifestement la seule partie qui se montrait soumise à ses diktats.

L'attitude respective de Marx et de Bakounine vis à vis du peuple ressemble à celle de Robespierre et de Marat, leurs prédécesseurs dans les écoles rivales du *Socialisme Étatique* et de l'*Anarchie*.

Pour Robespierre, le peuple dont il proclamait la "souveraineté" consistait en ses seuls partisans parmi les hommes et plus particulièrement les femmes des faubourgs de Paris ; pour Marx, le prolétariat dont il prônait la « dictature » était représenté par le petit nombre de travailleurs qui se montraient disposés à se laisser manipuler par leurs exploités (révolutionnaires) allemands et juifs. Quant à Marat et Bakounine, pour tous deux le peuple signifiait simplement les éléments turbulents de la populace : les voyous, les criminels, les ivrognes, les voleurs et les vagabonds.

Bakounine portant son toast favori : « A la destruction de toute loi et au déchaînement des passions mauvaises³, était peut-être l'âme du nain espagnol réincarnée dans le corps de ce géant russe. C'est ouvertement qu'il exprimait sa prédilection pour les criminels :

« *Le Mouvement Socialiste* » (1902), pp. 17-46. Voir aussi Adolphe Smith :

« *The Pan-German Internationale* ».

1 « *Der Briefwechsel zwischen...* », III, p. 406.

2 « *Violence and the Labour Movement* » de Robert Hunter.

1 Marx : « *La Lutte des classes* », p. 345.

2 Bakounine « *L'État et l'Anarchie* », I, p. 8.

3 Guillaume : « *Documents de l'Internationale* », I, p. 130.

— « Seul le prolétariat en haillons est inspiré par l'esprit et la force de la prochaine révolution, en aucun cas la strate bourgeoise des classes laborieuses. »

Même ses espoirs dans les moujiks de Russie le décourèrent, du fait des conditions patriarcales de leur existence et de leur respect pour l'Empereur, c'est pourquoi c'était des brigands qu'il attendait le salut.

— « Le seul individu qui au milieu du peuple Russe a l'audace de se révolter contre la Communauté est le brigand. D'où, alors que le brigandage constitue un phénomène important dans l'histoire du peuple Russe : les premiers révolutionnaires de Russie, Pougatcheff et Stenka Razine, étaient des brigands¹. »

Et il écrit encore :

« Le vol est l'une des formes les plus honorables² de la vie nationale Russe. Le brigand est le héros, le défenseur, le vengeur du peuple, l'irréconciliable ennemi de l'État et de tout l'ordre social et civil établi par l'État. Il est celui qui lutte à la vie et à la mort contre toute cette civilisation de fonctionnaires, de nobles, de prêtres, et de couronnes³. »⁴

En tout cela, Bakounine s'avère un vrai et loyal disciple de Weishaupt — peut-être le baron forban de Drago était-il lui aussi un Illuminé ? — et c'est là l'explication de son credo.

Jusqu'à l'aube de l'Illuminisme, le crime et la vertu, le bien et le mal étaient des notions qui s'opposaient dans les conceptions de l'esprit humain. Même dans la Grèce païenne, Kerkuon⁴ et Procuste⁵ ne trouvèrent pas d'apologistes mais

¹ « Correspondance de Bakounine », p. 38.

² Les « Chœurs de l'Armée Rouge » avaient à leur répertoire, du temps de Staline, un chant — on devrait dire un chant *apologétique*, un hymne — intitulé « Stenka Razine. » (NDE).

³ « Words adressed to Students » (Adresses aux étudiants) par Bakounine et Netchaïeff (1869).

⁴ Ne disposant pas d'un Dictionnaire de la Mythologie grecque en anglais, nous ne modifions pas l'orthographe employée (Kerkuon) par Mme Webster ; assurément elle veut parler des Cercopes (Κερκοπιαις) ; c'étaient deux

furent mis au rang des monstres dont il fallait débarrasser le monde. Il fut donné à Weishaupt de mettre la confusion dans les idées, de glorifier du terme « d'utile larcin² » ce qui avait été jusque là décrit sous le vilain nom de vol, et à Brissot, l'adepte de la Franc-maçonnerie illuministe, de déclarer que le vol était une vertu. Et c'est Weishaupt qui le premier s'était levé pour détruire cette religion et cette civilisation que Bakounine et le baron von Sternberg détestaient semblablement.

On ne doit donc pas tenir Bakounine comme un démoniaque solitaire, mais comme un propagandiste des doctrines de l'Illuminisme, doctrines qui ont trouvé un sol fertile dans sa sauvage nature du Russe.

Sur ce point, nous possédons une évidence claire, car c'est le socialiste Malon qui était membre de l'Internationale, et personnellement lié aux anarchistes russes, qui le dit expressément :

— « Bakounine était un disciple de Weishaupt. »

Il suffit d'ailleurs d'étudier les écrits de Bakounine pour

(quelques fois un seul) brigands qui détrossaient les voyageurs avant de les tuer. Une anecdote — qui donne une idée de l'humour grec, vaut d'être citée : « leur mère, raconte Hésiode, les avaient avertis d'avoir à se méfier d'un homme « qui avait le cul noir » (sic). Or, un certain jour, ils pensèrent détrosser Hercule, rencontré pendant son sommeil ; le héros vint aisément à bout des Cercopes et les emporta comme du gibier, chacun lié au bout d'un bâton, sur sa puissante épaule... de là-haut ils virent qu'Hercule « avait le cul noir » (Hésiode dit bien « cul », non pas « derrière » (NDE)). Ils n'en poursuivirent pas moins leurs brigandages, jusqu'à ce que Zeus les transforme en singes. Ils donnèrent leur nom à l'île aux singes (Τριβένουσις) » (NDE).

¹ Procuste, ou, plus exactement, Procruste (Προκρούστης) : il sévissait entre Mégare et Athènes. Procruste est célèbre (le lit de Procruste) pour le sort (à nouveau l'humour grec ?) qu'il réservait à ses victimes. Toujours selon Hésiode, repris par Aristophane (v. *Lysistrata*, figure du féminisme —, les grecs ayant mis en scène toute le tragi-comique humain), Procruste, donc, « possédait deux lits, l'un trop grand, l'autre trop court ; il y attachait les patients, selon leur taille, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, pour les mettre tous à la même taille », étirant l'un ou réduisant l'autre (Aristophane). Procruste est ainsi l'antique père de la normalisation (NDE).

² Barruel : « Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme », IV, p. 18.

reconnaître la véracité de l'affirmation¹.

En outre, l'année même où *l'Internationale* fut fondée, en 1864, Bakounine et son disciple Netchaïeff lançèrent une société exactement sur les mêmes principes que ceux des Illuminés. Le plan de ce genre de conspirateurs a toujours été d'envelopper une société secrète dans une autre, selon le système des boîtes gigognes ou des poupées russes : celle extérieure grande et visible, et les autres à l'intérieur de taille de plus en plus réduite jusqu'à la dernière cellule quasi-invisible qui en contient le secret. Tel était le plan de Weishaupt rendu effectif par les grades des adeptes, initiés par stades successifs aux plus grands et plus rares mystères, et ceci était également le plan de Bakounine et de son comparse Netchaïeff.

La société qu'ils organisaient était constituée de trois ordres :

- 1). les Frères internationaux,
- 2). les Frères nationaux ;
- 3). l'Alliance internationale de la Social-démocratie, qui à son tour masquait la société secrète intérieure appelée « Alliance Fraternelle² », sur laquelle Bakounine exerçait la

¹ (NDT) : S'il y eut, comme Bakounine, des non-juifs propagandistes des doctrines de Weishaupt, reste que des Juifs, époque après époque, ont relancé ces doctrines d'accapareurs qui étaient les leurs. Les fondateurs de *l'Internationale* avaient été pratiquement tous juifs, de même que ceux du *Nihilisme*. Ceux de *l'Anarchie* étaient leurs disciples par *l'Illuminisme*, et ces organisations communistes et anarchistes furent réputées financées par les Rothschild. A cette époque, il faut signaler la filiation des disciples de *l'Illuminisme* spécialement dans les Universités allemandes et anglo-saxonnes : en Angleterre John Ruskin, en Amérique (cf. Anthony Sutton « *America's Secret establishment* » cité par Epiphanius), avec T. Dwight, deuxième président de l'Université de Yale et D. C. Gilman, premier président de l'Université de Californie puis de la John Hopkins : ils s'illustreront par le célèbre John Dewey le père des réformes pédagogiques au XXème siècle... et par Herbert Marcuse, juif allemand, révolutionnaire, doctrinaire de la haine et de la sexualité débridée, et père des troubles de Berkeley et de mai 68.

² En hébreu : les trop fameux *B'nei B'rith*, les Fils de l'Alliance. C'est le nom

maîtrise suprême.

Il suffit de comparer le programme de *l'Alliance internationale de la Social-démocratie* avec le plan de Weishaupt pour reconnaître le lien évident entre les deux. Placés en parallèle, on voit que les fins des deux systèmes sont identiques.



de la Maçonnerie strictement réservée aux seuls Juifs, principalement les *Cohen* (avec toutes les orthographes possible : *Cabin* — Cauvin qui vient de *Cohen*, ou *Chaban*, etc), les Princes de l'Exil (v. les *Essais* de Copin-Albancelli aux Éd. Saint-Remi, 2005), et les *Saducéens*, qui commandite dans l'ombre toute la FM (NDE).



Adam Weishaupt (d'après un camé reproduit dans *La Duchesse d'Ingolstadt* (de Mme de Stael) et Bakounine

Bakounine

L'Alliance professe l'athéisme. Elle vise à l'abolition des services religieux, au remplacement des croyances par le *savoir*, et de la justice divine par la *justice humaine*, l'abolition du mariage en tant qu'arrangement politique, religieux et civique.

Avant tout, elle vise l'abolition complète et définitive de *toutes les classes* et l'égalité politique, économique et sociale des individus des deux sexes. L'abolition de *l'héritage*. Tous les enfants seront élevés selon un système uniforme, afin que puissent disparaître les inégalités artificielles...

Elle vise directement au triomphe de la cause du travail sur le capital. Elle répudie le prétendu *patriotisme* et la rivalité des nations, et désire l'association *universelle* de toutes les associations locales par la voie de la liberté.

L'objectif final de cette société était « d'accélérer la Révolution universelle. »

Weishaupt

L'Ordre des Illuminati abjura le Christianisme. — Dans les loges, la mort était nommée un *sommeil éternel*; le patriotisme et la loyauté étaient réputés des *préjugés* d'esprits étroits, incompatibles avec la *bienveillance universelle*: ils tenaient en outre tous les Princes pour des *usurpateurs* et des *tyrans*, et tous les Ordres privilégiés comme leurs *complices*. Ils entendaient abolir les lois protégeant la propriété acquise par la pratique prolongée d'une industrie prospère, et empêcher à l'avenir toute accumulation de ce type. Ils projetaient d'établir la *liberté et l'égalité* universelles, et les droits imprescriptibles de l'homme, et, en préalable à tout cela, d'éradiquer toute religion et toute moralité normale, et même de *rompre les liens* de la vie domestique en détruisant la vénération pour les vœux du mariage et en retirant l'éducation des enfants des mains de leurs parents.

Comment supposer que les similitudes extraordinaires entre les deux programmes ne soient dues qu'à une simple coïncidence ? Dans *l'Alliance* de Bakounine comme dans le *Manifeste* communiste de Marx, on retrouve tous les points de la doctrine de Weishaupt : l'abolition de la propriété, de l'héritage, du mariage, de toute moralité, du patriotisme et de toute religion. N'est il pas alors évident que le plan s'en est transmis de mains en mains aux groupes successifs de *Socialistes* et d'*Anarchistes* par les sociétés secrètes qui avaient maintenu les traditions des Illuminés, et que Bakounine et plus encore son adjoint Netchaïeff étaient simplement des Illuminés ?

Netchaïeff en outre nous offre l'exemple d'un type dont l'importance n'est pas mince dans l'histoire de la révolution sociale. Ne prenant aucun intérêt à l'anarchie philosophique proclamée par Weishaupt et Bakounine, Netchaïeff se montra être un pur destructeur dont la férocité n'était pas tempérée par le caractère génial d'un Bakounine.

« C'était un menteur, un voleur et un assassin, la Haine¹, la

¹ (NDT) : On trouvera en Ière partie du livre de Maurice Pinay « *Plot against the Church* », en français : « *2000 ans de complots contre l'Église* », comme aussi dans « *Moscou sans voiles* », de Joseph Douillet, ancien Consul de Belgique (Spes, 1928), dans « *La terreur rouge en Russie* », de Melgounov (Payot 1927), dans « *La Russie sous les Juifs* », de D. Petrovsky, ainsi que dans « *Red Symphony* » de Landowsky, et plusieurs autres ouvrages¹, des témoignages de ce que la bande de Juifs fous de haine et sadiques, que Netchaïeff préfigurait firent en Russie. Citons trois éminents représentants de la *haine talmudique* contre les non-juifs (la « religion du Sinaï », que les juifs prétendent avoir été enseignée au Sinaï !) : de Lunatcharski, ministre de l'Instruction publique de Lénine.

— « A bas l'amour du prochain. Nous avons besoin de haine. Nous devons apprendre à haïr. C'est notre religion. C'est par ce moyen que nous arriverons à conquérir le monde ! »

— « Désormais nous serons impitoyables avec tous. Nous détruirons toute chose, et sur les ruines nous élèverons notre Temple. »

Et le professeur juif Herbert Marcuse (cité par Jean Ousset dans « *Marcisme et Révolution* ») écrit dans « *La fin de l'Utopie* » :

Méchanceté et la Vengeance personnifiées, que n'arrêtait aucun crime contre qui que ce fût, s'il pouvait faire progresser ce qu'il appelait la Révolution¹. »

Dans le *Catéchisme révolutionnaire* qu'il composa en collaboration avec Bakounine on peut lire le passage suivant :

— « Le Révolutionnaire ne doit rien laisser s'interposer entre lui et l'œuvre de destruction... Pour lui, n'existe qu'un seul plaisir, qu'une seule consolation, qu'une récompense, qu'une satisfaction, le succès de la révolution. Nuit et jour il ne doit n'avoir qu'une seule pensée, qu'un seul but, l'implacable destruction... S'il continue à vivre dans ce monde, ce n'est qu'afin de le détruire entièrement d'autant plus sûrement. »

Pour cette raison, ils ne préconisaient aucune réforme; bien au contraire :

« on devait faire tous les efforts possibles pour augmenter l'intensité et accroître le nombre des maux et les soucis —, ce qui lassera à la longue la patience du peuple et encouragera une Insurrection de masse². »

La seconde catégorie de l'Association devait en conséquence être constituée

— « de gens à qui nous concédons la vie sous condition, afin que par une série d'actes monstrueux ils puissent

— « Rien n'est plus révoltant que le commandement d'amour : *ne haïs pas ton ennemi* ! Au cours du mouvement révolutionnaire, cette haine peut naturellement se muer en cruauté... » (sic !).

A noter que ce fut le chef suprême de la Haute-Vente Romaine, Nubius, qui, le premier, exposa l'idée dont la Guepeou et le NKVD feront grand usage : de briser psychologiquement par des drogues les condamnés politiques afin que, lors de leur exécution, ils paraissent des loques et non des martyrs (« *Lettre à Vindoc de 1825* » citée par Mgr Delassus, Op. cit).

¹ Article de Malon : « *Sur l'Internationale* » dans *La Nouvelle Revue*, XXVI, p. 752.

² « *Alliance de la Démocratie Socialiste* », etc. publiée sur ordre du *Congrès International de La Haye* (1873), p. 90.

« amener le peuple à l'inévitable révolte¹. »

En d'autres termes, les oppresseurs du peuple étaient encouragés.

Pour tout esprit sain, il est impossible de concevoir qu'on puisse avancer de telles théories, mais c'est précisément l'avantage obtenu par les apôtres de la *Révolution Mondiale* : leurs doctrines sont si monstrueuses qu'elles en apparaissent incroyables à la plupart des gens. Cependant il n'y a pas d'erreur d'interprétation possible : le *Catéchisme Révolutionnaire* peut être vu, imprimé noir sur blanc par qui désire le regarder.

Mais, comme bien d'autres conspirateurs depuis Weishaupt, jusqu'aujourd'hui, Bakounine découvrit que son adjoint le trompait. Parfaitement dénué de scrupules quant aux moyens qu'il employait, il avait tout d'abord fait bon accueil à Netchaïeff comme à un appoint de valeur, puis graduellement il en vint à réaliser le danger qu'il y avait pour lui-même de s'être associé avec quelqu'un qui ne reconnaissait même pas le « principe d'honneur entre bandits ». Vers 1870, Bakounine découvrit donc que Netchaïeff, tout en prétendant être son disciple le plus dévoué, avait été depuis tout ce temps membre d'une autre société encore plus secrète que l'*Alliance Sociale-démocratique*, et dont il n'avait jamais divulgué les mystères intérieurs à son maître.

— « Netchaïeff — écrivit Bakounine à Talandier — est un fanatique dévoué, mais un même temps c'est un fanatique très dangereux, et quelqu'un avec lequel une alliance peut s'avérer désastreuse pour tout le monde. Voici pourquoi : il était antérieurement membre d'un groupe occulte qui avait existé effectivement en Russie. Ce Comité n'existe plus, tous ses membres furent arrêtés. Netchaïeff lui seul reste, et à lui seul il constitue ce qu'il appelle le Comité. L'organisation russe ayant été détruite, il essaie d'en refaire une à l'étranger. Tout cela serait parfaitement naturel, légitime et très utile,

mais la manière dont il s'y prend est détestable. Profondément impressionné par la catastrophe qui a frappé l'organisation dont il faisait partie en Russie, il est arrivé petit à petit à la conclusion que, afin de fonder une société sérieuse et indestructible, on doit se baser sur la politique de Machiavel et adopter le complet « système des Jésuites », la violence corporelle et un esprit menteur.

— « La vérité, la confiance mutuelle, une solidarité sérieuse et grave, n'existe qu'entre environ dix individus qui forment le *sanctum sanctorum* de la société; tout le reste doit servir d'instrument aveugle et comme fait de matière, bonne à être exploitée aux mains de ces dix hommes réellement solidaires. Il est permis et même ordonné de tromper les autres, de les compromettre, de les voler, et si nécessaire même de les ruiner, ils sont de la chair à conspiration... »

Et Bakounine poursuit en exposant les méthodes de Netchaïeff :

— « Au nom de la Cause, il s'efforce de mettre la main sur toute votre personne à votre insu. Pour cela, il vous épiera et essaiera de s'approprier vos secrets, et dans ce but, en votre absence, lorsqu'il est laissé seul dans votre bureau, il ouvrira tous vos tiroirs, lira toute votre correspondance, et lorsqu'une lettre lui semble intéressante, c'est-à-dire compromettante pour vous ou pour l'un de vos amis, il la dérobera et la conservera soigneusement comme un document pouvant servir contre vous ou contre votre ami... Convaincu de ce forfait en Assemblée générale, il osa nous dire :

— « Eh bien oui, c'est notre système... Nous considérons comme des ennemis qu'il est de notre devoir de compromettre et de tromper tous ceux qui ne sont pas complètement avec nous¹... »

¹ (NDT) : Netchaïeff était-il alors membre du *B'nai B'rith* (v. ce terme en note *supra*) qui venaient d'être fondé, ou d'une autre organisation secrète juive comme le *Bund* qui sèmera les assassinats, à la fin du XIX^{ème} siècle,

¹ Ibid.

— « Si vous l'avez présenté à un ami, sa première pensée sera de susciter la discorde, de rapporter et d'intriguer entre vous deux, en un mot de vous amener à vous quereller. Votre ami a une épouse, une fille, il s'efforcera de la séduire, de lui faire avoir un enfant afin de la faire s'écarter de la moralité officielle et de l'obliger à se jeter dans une attitude de contestation révolutionnaire contre la société. Tous les liens personnels, toute amitié, sont considérés par ces gens-là comme un mal qu'il est de leur devoir de détruire, parce que tout cela constitue une force qui, étant en dehors de leur organisation secrète, diminue l'unique force de cette dernière. Ne vous écriez pas que j'exagère, tout cela a été amplement développé et éprouvé par moi¹. »

On voit là précisément les principes et les méthodes édictées par Weishaupt aux Illuminés.

Or il est curieux de voir que cette description de la cellule intérieure d'un complot secret décrite par Bakounine dans la lettre ci-dessus était exactement corroborée par une autorité toute différente, en l'espèce un ouvrage de Gougenot Des Mousseaux intitulé « *Le Juif, le Judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* » publié juste une année plus tôt en 1869. Et c'était en décembre 1865, c'est-à-dire un an avant que Bakounine ait créé son Alliance avec Netchaïeff, que Des Mousseaux avait reçu une lettre d'un homme d'État protestant au service de la grande puissance germanique, qui lui disait :

— « Depuis la recrudescence révolutionnaire de 1848, je me suis trouvé en relations avec un juif qui par vanité trahissait le secret des sociétés secrètes auxquelles il était associé et qui m'avertissait huit à dix jours à l'avance de toutes les révolutions qui allaient éclater en un point quelconque de l'Europe. Je lui dois l'inébranlable conviction

contre les hauts fonctionnaires de l'empire et les élites patriotes ? S'expliquerait alors sa phrase (« *tous ceux...etc.* ») qui signifierait alors : « *tous les non-juifs* ».

¹ « Correspondance de Bakounine », pp. 326-327.

que tous ces grands mouvements « des peuples opprimés », etc., etc., sont combinés par une demi-douzaine d'individus, qui donnent leurs ordres aux sociétés secrètes de l'Europe entière. Le sol est tout à fait miné sous nos pieds, et les Juifs fournissent un large contingent de ces mineurs... Les banquiers juifs seront bientôt, grâce à leurs prodigieuses fortunes, nos seigneurs et nos maîtres... Tous les grands journaux radicaux d'Allemagne sont entre les mains de juifs¹. »

Il est impossible de supposer une quelconque collusion entre des hommes d'opinions aussi divergentes que le royaliste et catholique Des Mousseaux et son ami l'homme d'État protestant, d'une part, et les anarchistes russes Bakounine et Netchaïeff de l'autre. Il faut donc admettre que chacun d'eux était arrivé à ces conclusions indépendamment l'un de l'autre, et l'extraordinaire similarité entre les deux récits tend à coup sûr à confirmer l'assertion que la mystérieuse association existait vraiment.

De qui était-elle composée, D'après Des Mousseaux, elle était largement sous le contrôle des Juifs, qui s'étaient insinués dans les *Loges maçonniques* et les *Sociétés secrètes*, et bien curieusement, c'est en octobre de la même année 1869 que Bakounine, qui avait été attaqué par certains juifs dans l'Internationale, écrivit son *Étude sur les Juifs allemands*, où il répète précisément la même histoire du complot juif. Voici le passage en question :

— « Je commence par vous prier de croire que je ne suis en aucun cas l'ennemi ni le détracteur des Juifs. Bien qu'on puisse me considérer comme un cannibale, je ne porte pas la sauvagerie à ce point, et je vous assure qu'à mes yeux toutes les nations ont leurs mérites. Chacune d'elle est en outre un produit de l'histoire et de l'ethnographie², et en conséquence

¹ Gougenot Des Mousseaux, Op. cit. pp. 367-368.

² C'est peu dire ! mais enfin, on excuse Bakounine, ensorcelé par la science, d'ignorer la cause des causes en matière de morale et de justice : le péché

n'est responsable, ni de ses fautes, ni de ses mérites.

— « C'est ainsi que l'on peut observer en ce qui concerne les Juifs modernes que leur nature les porte au franc Socialisme. Leur histoire, longtemps avant l'ère chrétienne, implanta en eux une tendance essentiellement mercantile et bourgeoise, avec ce résultat que, considérés en tant que nation, ils sont par excellence les exploiters du travail des autres, et ils ont une horreur native et la crainte des masses populaires, que de plus ils méprisent, soit ouvertement, soit en secret. L'habitude de l'exploitation, tout en développant l'intelligence des exploiters, donne un penchant exclusif et désastreux et tout à fait contraire aux intérêts comme aux instincts du prolétariat. Je sais qu'en exprimant là avec franchise mon opinion profonde sur les Juifs, je m'expose à d'énormes dangers. Beaucoup de gens la partagent, mais bien peu osent l'exprimer publiquement, car la Secte Juive, bien plus formidable que celle des Jésuites, des Catholiques ou des Protestants, constitue aujourd'hui une véritable Puissance en Europe. Elle règne despotiquement dans le commerce, dans les banques, et elle a envahi les trois-quarts du journalisme allemand et une considérable portion du journalisme des autres pays. Malheur donc à celui qui a l'audace de lui déplaire ! »

Mais Bakounine avait encore sous-estimé la puissance des Juifs sur la presse. Le grand anarchiste pouvait rompre des lances en toute impunité contre les principautés et les puissances, inciter au meurtre, au pillage et à la rébellion, mais à partir du moment où il entreprit d'attaquer les Juifs, il fut désormais incapable de se faire entendre, et sa polémique ne vit jamais le jour avant la publication de ses travaux, trente ou quarante ans plus tard. Le même échec avait suivi les efforts de l'hébertiste Tridon, qui, à peu près à la même époque, écrivit

original ; dont Chesterton disait : « la seule hypothèse qui explique tout et sans laquelle rien ne s'explique »

¹ « Œuvres de Bakounine », V, p. 241.

une dénonciation des Juifs qui ne put être publiée durant sa vie¹.

On voit donc que, malgré toute leur énergie, les anarchistes russes et français ne pesaient pas lourd face aux Juifs allemands de l'Internationale, à laquelle Bakounine et son Alliance avaient été admis en août 1869. De fait, il est clair que Bakounine gardait une crainte respectueuse de Marx, car dans la lettre citée ci-dessus il a soin de spécifier qu'il n'englobe dans ses critiques que « la foule des pygmées juifs » qui ont pénétré le mouvement socialiste, mais qu'il en exempte « les deux géants juifs Marx et Lassalle », et dix mois plus tard il écrit encore à Marx en personne en ces termes les plus servilement flagorneurs :

— « Vous demandez si je continue d'être votre ami. Oui plus que jamais, cher Marx... Vous voyez, cher ami, que je suis votre disciple, et je suis fier de l'être². »

Mais dans une lettre à Herzen, Bakounine explique son attitude vis à vis de Marx et la raison qu'il a de lui conférer le titre de géant :

— « Marx qui me déteste, et qui, j'imagine, n'aime personne d'autre que lui-même... est néanmoins quelqu'un de très utile à l'Internationale... Si j'avais à présent entrepris la guerre contre Marx, les trois quarts des membres de l'Internationale se seraient retournés contre moi, et j'aurais eu le dessous³... »

Bien que Marx eût espéré dès le départ faire de l'Association Internationale des Travailleurs « l'instrument de ses vues personnelles », ce ne fut pas avant 1868 qu'il réussit à faire aligner ouvertement la politique de l'organisation sur le Socialisme Étatique.

Lors des deux premiers Congrès, celui de Genève en 1866, et celui de Lausanne en 1867, les théories des proudhoniens

¹ E. Drumont : « La France juive », p. 13.

² Guillaume : « Documents de l'Internationale », I, p. 103.

³ « Correspondance de Bakounine », p. 290.

français prévalaient encore. Le Congrès de 1868 à Bruxelles marqua déjà le changement, par la déclaration que les machines et l'outil de travail devraient appartenir aux ouvriers, mais que tous les services publics — chemins de fer, mines, etc. — devraient appartenir à la communauté. Ce programme était donc un mélange du système que l'on nommera plus tard le *Syndicalisme* (NDT : *Anarcho-syndicalisme*) et celui du Communisme de Vidal et Pecqueur adopté par Marx.

Au quatrième Congrès, celui de Bâle en 1869, la politique de l'Association vira encore davantage vers le Communisme, en prônant l'abolition de la propriété privée des terres et celle de l'héritage. Le programme de Weishaupt était dès lors adopté dans sa quasi-totalité par l'Internationale¹. Fribourg, qui avec les deux autres ouvriers français membres de l'Association s'opposait à l'abolition de la propriété privée des terres, fait remarquer que l'on doit diviser l'histoire de l'Internationale en deux périodes : la première, jusqu'au Congrès de Lausanne, « mutualiste », c'est-à-dire demandant un libre contrôle de l'Industrie, et une deuxième phase « russo-allemande » lorsque l'Association « devint communiste », c'est-à-dire « autoritaire² ». De cette dernière politique ainsi que du principe de la lutte des classes qui était soutenu par Marx et par Bakounine, Fribourg et

¹ Louis Énault : « Paris brûlé par la Commune », p. 27; et le vicomte de Beaumont-Vassy : « La Commune de Paris », p. 325, reproduisent l'un et l'autre le programme de l'Internationale tel que publié en 1867 qui reproduit exactement les cinq points de Weishaupt à savoir : « L'abolition de toute religion, de la propriété, de la famille, de l'héritage et de la nation (c'est-à-dire du patriotisme) ». Le document qu'ils citent est dit avoir été signé du Secrétaire de l'Internationale, et avoir été publié sous la forme d'une brochure intitulée « Le Droit des travailleurs ». Je n'ai malheureusement pas pu trouver celle-ci au British Museum ni ailleurs (NDA; NDT). Ces cinq points étaient également ceux du « Manifeste Communiste », qui préconisait encore un impôt lourd et progressif sur les revenus, projet qui fut réalisé au XX^e siècle dans tous les pays d'Europe, après que les capitalistes internationalistes eurent ménagé pour eux-mêmes des hautes refuges pour leurs propres bénéfices et leurs fonds secrets.

² Fribourg « L'Association Internationale des travailleurs », p. 2.

ses camarades se dissocièrent totalement :

— « J'insiste, écrivit-il, pour que l'on sache qu'aucun esprit droit ne peut concevoir l'idée de donner naissance à une société de guerre et de haine¹. »

Et comme c'est ce qui était survenu, Fribourg déclara qu'à la date de 1869 :

— « L'Internationale des fondateurs français était morte et bien morte². » (94).

Et, remarqua Dühring :

— « L'Internationale des Travailleurs, n'était plus celle de la classe ouvrière, du fait qu'elle manœuvrait, utilisait et exploitait les travailleurs des différents pays³. »

Telles furent les intrigues de ceux qui se désignèrent comme les champions du prolétariat. Tout exposé sur les conditions de travail, toute discussion sur les problèmes pratiques de l'Industrie avaient été abandonnés, et l'Internationale ne devint plus qu'un simple engin de destruction contre la civilisation. Par son absorption des sociétés secrètes et des doctrines de l'Illuminisme, elle s'appropriâ toute la machinerie de la révolution. Tout le jeu tactique conçu par Weishaupt, toutes les méthodes inventées pour susciter des troubles et répandre une propagande incendiaire furent mis à son programme.

Ainsi, tout comme le Club des Jacobins avait été publiquement l'exécutant du plan occulte des Illuminés, l'Internationale⁴ conservant en son sein les mêmes terribles

¹ Ibid.

² Ibid., p. 140.

³ Eugen Dühring « *Kritisch Geschichte der Nationalökonomie* », p. 566.

⁴ (NDT) : Il convient de signaler qu'en septembre 1867, l'Internationale à peine fondée, dénuée de fonds et de cotisants, accorda royalement plusieurs millions de subvention à des campagnes d'agitation révolutionnaire et adressa 300.000 dollars aux États-Unis pour y soutenir une grève générale. — D'où venait l'argent ? La réponse à cette question, et qui éclaire la nature du Communisme de Marx et Engels, comme de l'Anarchie, qui eut les mêmes soutiens financiers, s'éclaire par la lettre de

secrets, fut l'organisation qui poursuivit au grand jour l'œuvre de la *Révolution Mondiale*.

Baruch Lévi à Marx —, Baruch Lévi ami des Rothschild et d'Adolphe Crémieux, leur avocat ; et fondateur de l'*Alliance Israélite Universelle* —. Voici le texte de la lettre, publié dans les années vingt par Salluste :

— « Le peuple juif pris collectivement sera lui-même son messie. Son règne sur l'univers s'obtiendra par l'unification des autres races humaines, la suppression des frontières et des monarchies, et l'établissement d'une République universelle qui reconnaîtra partout le droit de citoyen aux Juifs. Dans cette organisation nouvelle de l'humanité, les fils d'Israël répandus partout dès maintenant sur toute la surface du globe, tous de même race et de même formation traditionnelle, sans cependant former une nation distincte, deviendront sans opposition l'élément partout dirigeant, surtout s'ils parviennent à imposer aux masses ouvrières la direction stable de quelques uns d'entre eux (souligné par le traducteur). Les gouvernements des nations formant la République universelle passeront tous sans effort dans des mains israélites à la faveur de la victoire du prolétariat.

— « La propriété individuelle pourra alors être supprimée par les gouvernants de race juédaique qui administreront la fortune publique. Ainsi se réalisera la promesse du Talmud que, lorsque le temps du Messie sera venu, les Juifs tiendront sous leurs clefs les biens de tous les peuples du monde. »

Telle avait été la stratégie dont le rabbin Moïse Hess avait convaincu Marx en un après midi en 1843, et qui dirigeait aussi l'*Illuminisme*. C'est donc un contresens de juger le *Communisme* comme une philosophie et une « erreur philosophique » qu'il importerait de réfuter ! Comme le montre Nesta Webster et après elle J. Bordiot :

— « Le *Marcisme* est une imposture raciale, une entreprise de tromperie haineuse, de conquête étrangère et d'asservissement, qui, par Marx et Engels, s'est parée pour mieux leurrer d'outils philosophiques mensongers (ceux du gnostique Hegel), mais surtout de l'aide des puissances spirituelles malignes, dont la *Synagogue*, ses chefs, ses adeptes et leurs clients se sont faits les servants avec les *hautes Loges* comme lieux de culte. » Cf. Mgr Delassus dans « *La Conjuraison antichrétienne* » ; J. Bordiot dans « *Le Pouvoir occulte, fourrier du Communisme* », Léon de Poncins dans « *L'Histoire secrète du Parti Communiste* », Jean Lombard, Op. cit. ; et W. Caer dans « *Satan prince of this world* ». On vérifiera aussi, dans « *Symphonie Rouge* » de Landowsky, la vraie nature de la dialectique de Marx, exposée par le Juif Rakowsky.

CHAPITRE VIII LA RÉVOLUTION DE 1871

Nous avons vu au chapitre précédent qu'en tant que moyen de réorganisation de la société industrielle, l'Internationale avait largement manqué son but. Qu'en était-il de son Internationalisme ? Où en était cette fraternité humaine, qui avait constitué l'une de ses doctrines fondamentales et qui devait faire barrage au militarisme ?

La conviction que la guerre était « une relique de la barbarie¹ » et qu'elle devait être éradiquée avait été affirmée par les humanitaristes à toutes les époques de l'histoire de la civilisation ; la question est de savoir comment un fléau aussi naturel que la maladie et la mort, comment un but aussi désirable peut être effectivement atteint. En France, comme nous l'avons vu, des groupes d'enthousiastes aussi lointains que l'étaient les « *Confrères* » l'avaient déclaré possible au XII^{ème} siècle, et de même l'*Assemblée Constituante* de la Première Révolution avait consacré ses énergies à la formation de la « *Ligue de l'Eternelle Paix* » :

— « Que tous les hommes soient libres s'était écrié un député, et il n'y aura plus de guerres... »

Aussitôt le décret fut passé que la Nation française ne devrait plus jamais entreprendre de guerre de conquête.

Mirabeau seul avait montré la frivolité d'une telle résolution par son immortelle réponse :

— « Je me demande si, parce que nous changeons soudain notre système politique, nous obligerons les autres nations à changer les leurs... Jusque là, la paix perpétuelle demeurera un rêve, et un rêve dangereux s'il amène la France à désarmer devant une Europe en armes². »

L'instinct prophétique de Mirabeau se vit justifié quatre-

¹ Grachus Babeuf, op. cit.

² Albert Sorel : « *L'Europe et la Révolution Française* », II, p. 87.

vingts ans plus tard lorsque le même rêve dangereux mena les travailleurs français à l'affaiblissement devant une Prusse en armes.

L'idée d'une « grève des peuples contre la guerre » avait été proposée dès 1868 au *Congrès de l'Internationale* à Bruxelles, et Dupont, le porte-parole de Marx acheva son discours de président sur ces mots :

— « Les cléricaux disent : Voyez ce Congrès, il déclare qu'il ne veut ni de gouvernement, ni d'armées, ni de religion ! » Ils disent la vérité. « Nous voulons l'abolition des gouvernements parce que les gouvernements nous écrasent d'impôts ; nous voulons la suppression des armées¹, parce que les armées nous massacrent ; nous voulons la suppression de la religion parce que la religion étouffe l'intelligence². »

Aussi, lorsque deux ans plus tard les premiers grondements de la guerre franco-prussienne se firent entendre, les travailleurs français se plurent à imaginer que l'*Internationale* interviendrait pour arrêter le conflit. C'est donc avec une touchante naïveté qu'ils publièrent dans leur journal « *Le Réveil* » du 12 juillet 1870 une adresse au peuple d'Allemagne, lui demandant de s'abstenir dans le conflit :

— « Frères d'Allemagne, au nom de la paix n'écoutez pas

¹ (NDT) : On retrouvera la même manœuvre (la *dialectique marxiste*) d'imposture dans les paroles et les actes de Gambetta et de ses successeurs, puis de Jaurès, et dans celle des membres du *Cartel des Gauches* de 1936 à 1938. Tromper l'adversaire pour l'affaiblir avant une guerre est un principe tactique que Sun Tsu exposa il y a plus de deux millénaires ; mais tromper son pays et son peuple au profit de l'ennemi, pour des avantages personnels, comme le firent les Clémenceau, Waldeck Rousseau et tant d'hommes politiques non juifs ! On a vu par ailleurs ce que les disciples de Marx ont fait du pacifisme prôné aux autres, car, là où ils dominent, une énorme partie du budget national est consacrée à construire la machine de guerre la plus monstrueuse tout en se déclarant *antimilitaristes* : URSS, Chine, etc.

² Guillaume : « *Karl Marx pangermaniste* », p. 51.

les voix achetées ou serviles qui cherchent à vous tromper sur le véritable esprit de la France. Restez sourds aux provocations insensées, car la guerre entre nous serait une guerre fratricide. Restez calmes comme peut le faire un peuple grand et courageux sans compromettre sa dignité.

— « Nos divisions ne feraient qu'amener des deux côtés du Rhin le triomphe complet du despotisme¹. »

Lorsque cependant une semaine plus tard, le 19 juillet, Napoléon III fut poussé par Bismarck à déclarer la guerre à l'Allemagne, les *Sociaux-démocrates allemands* se rallièrent comme un seul homme à la règle de l'Impérialisme, et le soi-disant *Comité Central de la Section allemande de l'Internationale*, siégeant à Brunswick publia une proclamation le 24 juillet.

— « Faisant état des légitimes aspirations du peuple allemand en faveur de son unité nationale » et se terminant par ces mots : « Vive l'Allemagne ! Vive la lutte internationale du Proletariat². »

Trompé par la conclusion hypocrite de cette proclamation, *Solidarité*, l'organe de l'*Internationale* exprima encore une fois ses espoirs :

— « Deux grandes puissances militaires sont sur le point de se dévorer mutuellement. Mais puisque nous avons obtenu l'immense résultat que les deux peuples, dont les maîtres ont déclaré être en état de guerre, au lieu de se haïr, se tendent la main de l'amitié, nous pouvons attendre le dénouement avec confiance³. »

Mais ce ne fut pas avant que la guerre n'ait tourné définitivement en faveur de la Prusse que le *Comité de Brunswick* trouva bon de répondre avec un appel en faveur de la paix.

Il est exact que des travailleurs isolés en Allemagne exprimèrent leur solidarité avec le peuple français, et que les socialistes Bebel et Liebknecht furent ensuite jetés en prison

¹ *Ibid.*, p. 84.

² Guillaume : « *Documents, etc.* », II, p. 79.

³ *Ibid.*, II, p. 69.

pour avoir protesté contre la guerre après qu'elle ait éclaté ; mais de fait, Liebknecht lui-même avait poussé la Prusse à l'agression avant que l'inévitable ait eu lieu. C'est ainsi que, dans le Volkstaat du 13 juillet 1870,

— « il avait reproché à Bismarck et au Roi de Prusse de se montrer trop conciliants envers la France, et de porter atteinte au prestige de l'Allemagne par une attitude trop humble¹. »

Le fait demeure donc que, comme organe de prévention de la guerre l'*Internationale*, s'avéra complètement inopérante, et ce, pour la raison précise qu'avait donnée Mirabeau quatre-vingts ans auparavant. Les Internationalistes français avaient compté sans l'esprit national allemand, et Guillaume, écrivant dans « *Solidarité* » du 28 mars 1871, fut obligé d'avouer :

— « Comme ces hommes de convictions (Bebel et Liebknecht²) ne forment qu'une infime minorité ! Combien y en a-t-il, hélas, en Allemagne de ceux dont nous puissions nous dire les frères ? L'immense majorité des travailleurs allemands ne sont-ils pas intoxiqués par les victoires de Bismarck, comme la bourgeoisie ? Et ne sommes-nous pas obligés aujourd'hui, tout en faisant une honorable exception des amis que nous venons de mentionner, de considérer le peuple allemand dans sa masse comme un obstacle à la Révolution³ ? »

Ce ne fut que deux ans plus tard que les membres latins de l'*Internationale* eurent la surprise peinée de découvrir que le « *Comité Central des Sections allemandes de l'Internationale* » n'était pas du tout la branche allemande de l'*Internationale* comme ils

¹ Laskine : « *L'Internationale et le Pangermanisme* » p. 202.

² (NDT) : Mais tous deux Juifs ! Leurs convictions ? Celles de tout Juif « de devoir tromper les Goïms » en leur racontant ce qu'ils voulaient entendre, tout en pratiquant le double jeu juif ! Guillaume l'était également. Les fondateurs de l'*Internationale* l'avaient tous été, Fribourg et Gompers compris, en dépit du doute à propos de ce dernier de la part de Roger Lambelin dans « *Les Victoires d'Israël* ».

³ Guillaume : « *Documents, etc.* », p. 137.

l'imaginaient, mais un simple groupe non-officiel et sans organisation, car le Gouvernement allemand avait pris la précaution d'interdire la constitution d'une *Internationale* parmi son propre peuple⁴. Ainsi, alors que les Allemands contrôlaient la politique de l'*Internationale* à l'étranger, l'*Internationale* n'était pas autorisée en Allemagne !

Comme M. Adolphe Smith l'a si bien exprimé plus tard en relation avec la situation de 1917 :

— « Que le Socialisme, produit « made in Germany » et destiné essentiellement à l'exportation, faciliterait l'invasion non seulement de la Russie, mais aussi de la France, de l'Italie et même de l'Angleterre n'était pas très évident au départ. Encore qu'on aurait pu le soupçonner, car il était patent que l'*Internationale Socialiste*, chaque fois qu'elle serait sous le contrôle d'Allemands, deviendrait une association pangermaniste⁵. »

Avec le temps, le vrai sens de l'*Internationale* devint évident aux travailleurs français. Ainsi on soupçonna fort la main de Bismarck dans les grandes grèves du Creusot⁶.

— « Des grèves, encore des grèves et toujours des grèves ! » — écrivit Fribourg en 1871 — « plus d'études ni quoi que ce soit qui y ressemble... Les internationalistes étrangers qui occupent le terrain soutiennent le mouvement, trouvent des journaux violents : une épidémie de troubles fait rage en France et paralyse la production⁷. »

Quel était le rôle de Marx dans cette question de l'*Internationalisme* ? Afin de bien saisir sa totale perfidie, il faut en revenir au *Préambule des Statuts de l'Internationale* qu'il avait conçus.

— Le premier principe que « *l'émancipation des travailleurs devait s'opérer par les travailleurs eux-mêmes* », il l'avait violé —

¹ Ibid.

² « *The Pan-German Internationale* », p. 3.

³ « *La Commune de Paris* », par le comte de Beaumont-Vassey, p. 13.

⁴ Fribourg : « *L'Association Internationale des travailleurs* » (1871).

comme on l'a vu — en insistant pour faire admettre des non-ouvriers à l'Association.

— Le principe suivant d'une « union fraternelle entre travailleurs des différents pays » mis alors en jeu, Marx le répudia de même.

En fait, Marx n'avait jamais cru en la fraternité universelle¹, pas plus qu'il n'avait cru en la *dictature du prolétariat* : ce n'étaient que des slogans, juste bons à proclamer mais pas à appliquer dans la pratique. Aussi avait-il écrit à Engels, juste avant Sadowa :

— « La clique des proudhoniens parmi les étudiants de Paris prêche la paix, déclare que la guerre est un anachronisme, les nationalités de vains mots, attaque Bismarck... Comme les disciples de Proudhon — parmi lesquels mes bons amis Lafargue et Longuet — ils entendent que toute l'Europe doivent prendre et prendra un siège jusqu'à ce que ces messieurs de France en aient terminé avec la misère et l'ignorance sous le règne de laquelle ils travaillent en proportion inverse de leur prétention en science sociale. Ne sont-ils pas grotesques² ? »

L'appel des travailleurs français à leurs frères d'Allemagne en 1870 fut déclaré par Marx une « pure farce ».

— « Les Français — écrit-il à Engels le 20 juin — ont besoin d'une correction (*die Franzosen brauchen Prügel*). Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du Pouvoir de l'État sera utile à la centralisation de la classe laborieuse allemande. En outre, la prépondérance allemande transférera le centre de gravité du mouvement de la classe laborieuse

¹ (NDT) : La Fraternité universelle maçonnique signifiait la fraternisation des chrétiens avec les juifs en vue de la reconstruction du temple de Salomon, de la puissance juive sur le monde. Mais quant à la fraternité universelle ? Pour les Juifs elle ne peut exister qu'entre juifs : le reste de l'humanité n'est pas de même nature : « ce sont des animaux à face d'hommes » (in Talmud), in "Le Juif talmudiste" de l'abbé A. Rohling, (1888).

² « Der Briefwechsel zwischen Marx und F. Engels... », III, p. 323.

ouest-européenne de la France à l'Allemagne, et il suffit de comparer ce mouvement dans ces deux pays de 1866 à ce jour pour voir que la classe laborieuse allemande est supérieure à la Française, aussi bien en théorie qu'en organisation. La prépondérance sur le théâtre du monde du prolétariat allemand sur le prolétariat français sera en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon¹. »

En 1870, Marx servit fidèlement la cause de l'Impérialisme allemand. La branche française de l'*Internationale* à Londres le dénonça comme un agent de Bismarck, et Marx écrivit à Engels le 3 août 1870 en lui disant

— « qu'il était non seulement accusé d'être un agent prussien mais aussi d'avoir reçu £10.000 de Bismarck.

Heureusement ajoute l'auteur de « *L'Internationale et le Pangermanisme* » qui cite ces aveux, toute cette correspondance privée a été récemment publiée par l'éditeur socialiste Dietz de Stuttgart. C'est ce qui nous a permis d'obtenir une claire indication de leurs motifs et de leurs actes², non pas à travers ce que les autres ont dit d'eux, mais par ce que les deux principaux intéressés ont écrit.

A la lumière de ces révélations, il est difficile de voir dans la violence révolutionnaire de Marx « l'esprit juif de revanche

¹ Ibid., IV, p. 296.

² Adolphe Smith « *The Pan-German Internationale* », p. 5; voir aussi Laskine « *L'Internationale et le Pangermanisme* », p. 83. On notera que ces deux auteurs étaient eux-mêmes des socialistes Edmond Laskine était, diton un Juif, et fut élevé en France.

(NDT) : Nous l'avons signalé plus haut : « en désignant ou en déguisant comme « pangermaniste » la politique machiavélique juive et judéo-maçonne des dirigeants de l'*Internationale* » (et qu'avait parrainée Palmerston), un Laskine, avec Guillaume, Schwarzschild et Smith faisaient le jeu de la Juiverie ; ils exacerbèrent la haine et l'anti germanisme des Français et des Anglais, et en même temps l'impérialisme guerrier allemand gros de la guerre suivante et de la ruine de l'Europe, « cela au profit de la haute politique juive, des financiers juifs propriétaires des usines d'armements... et des USA, où la Juiverie s'approchait du Pouvoir pour s'en emparer dès 1889 »¹

pour la persécution de sa race qu'on lui a souvent attribué ». Si Marx avait eu quelque ressentiment de la persécution, pourquoi aurait-il lié son sort avec le pays où la haine du Juif, la *Judenhetze*, était la plus virulente¹. Il est possible que Bismarck ait su comment exploiter sa haine de race contre la civilisation chrétienne, mais le fait demeure, comme l'ont exprimé deux écrivains modernes, que Marx fut, ou du moins devint, « plus allemand qu'un Allemand » ; et que Marx fit plus pour la « Patrie allemande — qui incidemment l'avait exilé — que toutes les hordes d'agents allemands infiltrés de par le monde². Dans cette attitude, il fut soutenu par Engels « le mauvais génie de Marx » —, comme Madame Marx se plut à le décrire — et militariste invétéré.

Aussi lorsque l'*Internationale de Paris* protesta de nouveau à l'adresse du peuple allemand contre l'invasion du territoire français, et que cette fois les Sociaux-démocrates allemands répondirent de Brunswick en proposant une paix honorable avec la République Française, Engels écrivit en ces termes indignés à Marx :

— « C'est toujours cette vieille infatuation, la supériorité de

¹ (NDT) : Marx et Engels faisaient ce que leurs supérieurs du haut Sanhédrin leur ordonnaient de faire. La subtilité politique des hauts responsables du Judaïsme sait voir loin comme d'habiles maîtres aux échecs, et tourner à profit bien des faits qui semblent aux autres incompréhensibles ; quant à Bismarck, ils le tenaient étroitement. Cinquante ans plus tard, dans les années 1927-35, on verra de grands financiers juifs œuvrer à la montée en puissance de l'Allemagne et de Hitler ; et en 1941, en pleine guerre du Judaïsme mondial contre l'Allemagne nazie, les organisations sionistes (*Alliance Israélite Universelle*, *Congrès Juif Mondial*, *Anti-Defamation League* des B'nai B'rith, etc.) conclurent avec le régime nazi un accord de *clearing* favorisant l'émigration en Palestine de techniciens juifs (Cf. R. Garaudy dans : *Les Mythes fondateurs de la politique Israélienne*, 1996, citant des *Études historiques juives*) L'antijudaïsme nazi servait d'ailleurs le *Sionisme* et le *Judaïsme* à contrer la tendance des juifs à l'intégration, si redoutée de leurs hautes autorités (autorité qui se nomme : *les Princes de l'Exil* ; v. Copin Albancelli, ESR).

² « *Bolshevik Russia* », par G.E. Raine et E. Luboff, p. 17.

la France, l'inviolabilité du sol sanctifié par 1793, ce caractère que toutes les cochonneries françaises commises depuis lors n'ont pas réussi à leur faire perdre, la sainteté du mot république... J'espère que ces gens-là reviendront à leur bon sens une fois passée leur première intoxication, sinon il deviendra salement difficile de poursuivre les relations internationales avec eux¹. »

Les travailleurs français étaient donc intimés (par Engels) de se dissocier de la guerre et de perdre la mémoire de 1792. Pendant ce temps, il fallait faire se tenir tranquilles les travailleurs allemands.

— « Longuet (le socialiste français) — écrit Engels — est bien bon ! Parce que Guillaume Ier leur a donné une République, les voilà qu'ils veulent maintenant faire une révolution en Allemagne !... Si l'on peut faire quelque chose à Paris, nous devons empêcher les travailleurs de bouger jusqu'à ce que la paix soit faite²... »

Et le jour suivant, il ajoute :

— « La guerre en se prolongeant prend une tournure désagréable. Les Français n'ont pas encore reçu une correction suffisante, mais d'un autre côté les Allemands ont déjà beaucoup triomphé³.

Il est vrai qu'à la fin Marx dans une lettre au *Daily News* du 16 janvier 1871 manifesta quelque sympathie pour la nation martyre, exprimant même l'opinion que la complète suprématie de la Prusse, non seulement sur le peuple de France mais aussi sur le reste de l'Allemagne, risquait d'être fatale à la cause de la liberté, mais comme à ce moment-là le triomphe de la Prusse était déjà un fait accompli — car deux

¹ « *Der Briefwechsel zwischen...* », IV, p. 331.

² *Ibid.*, IV, p. 335.

³ *Ibid.*, IV, p. 337.

(NDT) : Indice que Marx et Engels ne faisaient pas le jeu de l'Allemagne bismarckienne, que ses trop grands succès inquiétaient finalement ! Mais il leur fallait masquer leur jeu et leurrer le prolétariat français, d'où la suite.

jours plus tard le roi de Prusse allait être couronné Empereur d'Allemagne à Versailles !

— ces protestations étaient purement platoniques. Et reste ce fait, comme l'exprima Guillaume, que :

— « En 1870 Marx et Engels, en patriotes allemands avant tout, applaudirent aux victoires des armées allemandes... Et Ils prirent avantage de leur position pour, au nom du Conseil général de l'Internationale, tenter de dissuader le prolétariat français de combattre les envahisseurs... »

— « Leur attitude à ce moment était une véritable tricherie envers l'Internationale au profit des intérêts pangermaniques. Ce sont des choses qu'il est nécessaire de faire connaître à tous les républicains, socialistes ou autres, en France et partout ailleurs¹. »

On voit donc que l'Internationalisme conçu par Weishaupt, interprété par Cloutz et mis en œuvre par Marx et Engels, comme de nos jours par l'agent de l'Allemagne Nicolas Lénine, n'a servi que deux causes : « *l'Impérialisme allemand et le complot juif* ».

Après la défaite des armées françaises à Sedan le 1er septembre 1870, l'Empire fut balayé, et la révolution sociale porta le coup fatal à la France écrasée et souffrante. La première explosion révolutionnaire eut lieu en province, à Lyon où elle fut menée par les bakouninistes.

Comme un cheval de guerre humant de loin la bataille, Bakounine qui se trouvait à Locarno entendit l'appel des socialistes révolutionnaires de Lyon ; et empruntant comme à son habitude quelque argent, il se précipita sur le théâtre de l'action. Là, il se retrouva une fois de plus dans son élément. La ville était en plein chaos :

— « Aucun des leaders de l'Internationale n'avait d'idée claire quant à ce qu'ils comptaient faire » ; des meetings

¹ Guillaume : « *Karl Marx pangermaniste* », p. 4.

publics d'une extrême violence avaient lieu, dans lesquels les motions les plus sanguinaires étaient lancées et accueillies avec enthousiasme¹. »

En un mot c'était la situation dont Bakounine rêvait. Mais une fois encore la bourgeoisie se leva pour défendre la loi et l'ordre, et le *Comité de Salut public* qui avait occupé l'Hôtel de Ville fut contraint à l'évacuer. Le rôle personnel de Bakounine a été décrit ainsi par Marx :

— « Le 28 septembre, le jour de son arrivée, le peuple s'était emparé de l'Hôtel de Ville. Bakounine s'y installa. Arriva alors le moment critique, le moment attendu depuis tant d'années, où Bakounine était enfin à même d'accomplir l'art le plus révolutionnaire que le monde eût jamais connu. Il décréta l'abolition de l'État. Mais l'État, sous la forme de deux compagnies de Gardes nationaux bourgeois, entra par une porte que l'on avait oublié de garder, nettoya le hall, et força Bakounine à prendre en hâte la route pour Genève². »

Bakounine perclus et meurtri — car il avait été sérieusement maltraité dans l'aventure — retourna en Italie comme un homme désillusionné. Mais aussi absurde qu'apparaisse son plan de sauver la France de l'invasion prussienne par « *la complète destruction de l'appareil administratif et gouvernemental* », on doit admettre qu'il montra une réelle perspicacité quant à l'avenir du Socialisme français :

— « Je commence dorénavant à croire — écrivit-il à Palix — que c'en est fini de la France... Elle deviendra une vice-royauté de l'Allemagne. A la place de leur Socialisme vrai et vivant, nous aurons le Socialisme doctrinaire des Allemands, qui n'en dira pas plus que ce que permettront les baïonnettes prussiennes³. »

¹ Guillaume : « *Documents...* », II, p. 92.

² « *Alliance de la Démocratie Socialiste, etc.* », publiée par ordre du Congrès International de La Haye », (1873), p. 21.

³ Guillaume : « *Documents...* », II, p. 98.

⁴ Guillaume, *Ibid.*

Mais le triomphe final de la *Social-démocratie* allemande était réservé pour venir trois ans plus tard.

Pendant que se déroulaient ces événements à Lyon, la Troisième République avait été proclamée après l'abdication de Napoléon III. Le 17 septembre commença le siège de Paris. Six semaines plus tard, le 31 octobre, une grande indignation populaire fut suscitée par le bruit que le Gouvernement avait tenté de cacher la reddition de Bazaine et la capitulation de Metz. Au même moment, il fut annoncé que la récente victoire (des troupes françaises) à la périphérie de Paris s'était transformée en défaite et que Le Bourget avait été repris par les Allemands, et en outre que M. Thiers venait à Paris sous la protection du drapeau blanc pour y négocier un armistice. Les gens du peuple qui avaient beaucoup souffert pendant tout le siège, comprenant alors que tous leurs sacrifices avait été vains, se soulevèrent contre le Gouvernement, et les éléments anarchistes exploitant le patriotisme outragé des Parisiens jetèrent la confusion dans la capitale. L'unité nationale étant ainsi détruite, les Prussiens qui se sentaient désormais plus forts par ces dissensions accrurent immédiatement la dureté de leurs exigences en demandant la cession de l'Alsace et de la Lorraine et une lourde indemnité de Guerre¹. Dans le même temps, leurs troupes semaient la terreur et la désolation dans les provinces de France, incendiant, pillant, détruisant et tuant sans merci tous ceux qui offraient la moindre résistance.

Selon les termes de l'armistice annoncés après le couronnement de Guillaume Ier comme Empereur, la garnison de Paris à l'exception de douze mille hommes devait être dissoute, mais les *Gardes Nationaux* que l'on savait infectés par les doctrines révolutionnaire devaient, eux, être maintenus. C'est ainsi que des soldats français refusèrent de marcher contre les Prussiens, déclarant préférer se réserver pour combattre les Français, et que la guerre civile fût préférée à la

¹ Louis Enault : « *Paris brûlé par la Commune* », p. 16.

guerre contre l'ennemi étranger¹. Mais on put observer en revanche que ces doctrines et la manifestation de la *Social-démocratie* en Allemagne n'exercèrent aucune influence sur la mentalité allemande, car tandis que les disciples français de l'*Internationale* se repliaient dans la bataille, pas un soldat allemand ne flancha².

L'entrée victorieuse des Prussiens dans Paris le 1er mars fut pour la révolution le signal déclencheur de l'explosion: le 18 mars, les Gardes Nationaux, mus à cette occasion comme par un esprit outragé par l'incompétence du Gouvernement en matière de Défense nationale, s'emparèrent des canons qui étaient placés des Vosges pour qu'ils ne tombent pas aux mains de Prussiens et les emmenèrent sur les hauteurs de Montmartre. Dans le même temps se forma un Comité des Gardes Nationaux sur le modèle du Comité d'Insurrection qui avait organisé le plan d'attaque du 10 août 1792, et celui-ci saisit les rênes du pouvoir. C'est en vain que le Gouvernement envoya des troupes fraîches pour récupérer les canons. Les soldats passèrent du côté des révolutionnaires et de manière barbare assassinèrent leurs généraux : Lecomte et Thomas.

Vaincu une fois de plus, le drapeau tricolore laissa la place au drapeau rouge de la révolution sociale.

Quatre jours plus tard eut lieu l'échauffourée connue sous le nom de « *Massacre de la place Vendôme* », lorsqu'une marche des Amis de l'Ordre — une immense manifestation composée de Gardes Nationaux sans armes, de civils, de femmes et d'enfants, brandissant le drapeau tricolore en signe de ralliement contre le désordre — tomba sous le feu des insurgés et que, d'après certains contemporains, une trentaine de ces manifestants furent tués³. Dès lors, les révolutionnaires furent les maîtres de Paris. L'Hôtel de Ville fut saisi, le

¹ Bonnechose, Op. cit., p. 707.

² Heckethorn : « *Secret Societies* », II, p. 250.

³ Bonnechose : « *Histoire de France* », t. II, p. 722 ; Louis Enault : Op. cit., p. 33 ; John Leighton : « *Paris under the Commune* », p. 54.

Gouvernement chassé de Versailles, et la Commune s'établit à sa place.

Du fait de la nature chaotique du mouvement, il est impossible de suivre le déroulement des événements de la *Commune de 1871* avec la même précision que le furent ceux de 1848. Alors que 1848, malgré la diversité de vues qui prévalaient parmi les leaders, demeura une révolution essentiellement socialiste, 1871 se développa davantage dans un esprit qui était celui de l'Anarchie.

Il est exact qu'au début Marx et Engels essayèrent de prendre en mains le mouvement :

— « Quand débuta l'insurrection de la *Commune à Paris* — écrit le prince Kropotkine —, le *Conseil général* (de l'*Internationale*) s'efforça de diriger l'insurrection depuis Londres. Elle demanda un rapport journalier sur les événements, donna des ordres, fut en faveur de ceci, interdit cela, mais tout cela mit en évidence l'*inconvenient d'avoir un organe dirigeant*, même dans l'Association¹. »

Mais il semble qu'on ne tint pas compte des ordres de Marx ni que ce soit l'esprit de l'*Illuminisme* allemand qui ait prévalu sur celui de la *Social-démocratie allemande*. Lorsque le 26 avril une députation de *Francs-maçons* vint congratuler la Commune, ce fut au vieux cri de guerre de l'illuminisme « La République Universelle ! » inauguré jadis par Anacharsis Clootz, qu'elle fut accueillie à son arrivée².

Le frère Thirifoque, l'Orateur de ce groupe, déclara que

— « La Commune était la plus grande révolution qu'il avait été donné au monde de contempler, qu'elle était le nouveau Temple de Salomon que les Franc-maçons avaient pour devoir de défendre. »

Ce à quoi Lefrançais, un membre de la Commune, répondit en disant qu'il avait été reçu à la Loge écossaise ;

¹ « Mémoires d'un révolutionnaire », II, p. 66.

² Leighton : Op. cit., p. 221 : « Un cri enthousiaste : « Vive la Franc-Maçonnerie, Vive la République universelle » est répété en écho de bouche en bouche ».

— « Et qu'il était convaincu depuis longtemps que les objectifs de l'association (maçonnique) étaient les mêmes que ceux de la Commune : la régénération sociale¹. »

En accord avec les principes de la Maçonnerie universelle, on perdit rapidement de vue l'intérêt national, et le patriotisme français se vit dominé par l'esprit de la *Révolution mondiale*. Là encore, 1871 différait essentiellement de 1848 ; car ; alors que l'insurrection précédente, dirigée entièrement par des Français, avait gardé jusqu'au bout son caractère national, la *Commune* devint rapidement une assemblée d'éléments cosmopolites, absolument pas représentative de l'esprit de la France. Parmi les étrangers au service de la Commune, on compte dix-neuf Polonais, dix Italiens, sept Allemands, deux Américains, deux Russes, un Valachien, deux Portugais, un Égyptien, un Belge, un Hongrois, un Espagnol et un Hollandais². Par genres, on pouvait répertorier ses éléments en *Internationaux*, en *Jacobins* et en *agitateurs professionnels*.

— Dans cette masse de « déclassés du monde entier — écrit un contemporain³ —, aucune unité de vues ni d'action n'était possible. »

Il y eut néanmoins parmi les *Communards* quelques patriotes sincères. On ne saurait en effet concevoir d'émeute survenant à Paris sans que se fasse sentir l'esprit romantique et passionnément patriotique du Français ; et l'incompétence du Gouvernement avait d'ailleurs amené nombre d'enthousiastes patriotes à se ranger du côté de la révolution. Malheureusement, cet enthousiasme avait conduit au fanatisme. C'est ainsi que Flourens, qui fut tué par une patrouille à cheval lorsqu'il dirigeait une troupe d'insurgés sur Versailles, a été décrit par un contemporain anglais comme :

— « Un enthousiaste à la recherche d'un eldorado social

¹ RP. Deschamp : Op. cit., II, pp. 421-422.

² Leighton, Op. cit. p. 282.

(NDT) : combien d'agitateurs juifs parmi eux, et combien de malfrats ?...

³ Louis Hénault, Op. cit., p. 42.

qui aurait été capable de se mettre au service de la cause la plus désespérée... « Dans la froidure coupante des hivers, il nourrissait et habillait les pauvres de Belleville, courant de mansarde en mansarde muni d'argent et de consolation. » Mais la turbulence de sa nature l'avait jeté dans l'émeute. « C'était un homme de barricades. Il ne semblait pas avoir idée que les pavés étaient faits pour y marcher; Il ne se souciait que de les empiler en travers des rues pour protéger les patriotes armés... Partout où il y avait une chance d'être tué, on pouvait être sûr de l'y trouver... C'était un fou, mais c'était un héros¹. »

En toute justice pour les hommes de 1871, on doit reconnaître leur bravoure. Les *Communards* français, contrairement à leurs prédécesseurs de la *Commune de 1792*, ne se contentèrent pas de siéger en sécurité à l'abri de murs épais ou de se réfugier dans les caves, pendant que la foule qu'ils avaient soulevée soutenait le choc du combat lors des grandes journées de tumultes; non, les hommes de 1871 allèrent crânement affronter dans les rues le feu des militaires, et beaucoup d'entre eux moururent au combat, tués au feu dans l'enthousiasme jusqu'au dernier².

Mais hélas, pour quel objectif ?

Si le Gouvernement s'était montré incapable, la Commune se montra plus incapable encore. Et comme dans tout mouvement anarchique, c'était inévitablement les éléments les plus violents — pire, les plus criminels — qui s'assuraient du rôle dirigeant. Enault dit que pas moins de 52.000 étrangers et 17.000 échappés de prisons prirent part aux scènes qui suivirent³.

Sous ces influences, la « guerre à la civilisation » conçue par

¹ Leighton, Op. cit., pp. 115-116.

² (NDT) : Drumont montre que les hauts chefs de la subversion comme Crémieux, Lockroy et Gambetta surent se mettre à l'abri à temps de ce qu'ils avaient provoqué, pour resurgir après... et « empêcher la mise ».

³ « Paris brûlé... », p. 28.

Weishaupt et inaugurée par la Terreur de 1793 éclata de nouveau. Tous les souvenirs de cette période passée — un fatal précédent que les Français semblaient destinés à ne jamais rejeter — furent de nouveau évoqués. Un « *Comité de Salut Public* » se forma, le calendrier de 1793 fut rétabli, et avec un manque lamentable d'imagination, même les noms de journaux furent copiés de ceux de la première Révolution: avec le *Cri du Peuple* de Babeuf, le *Père Duchêne* de Hébert, dans lequel le langage de ruisseaux du célèbre « marchand de poêles » était fidèlement reproduit par son imitateur Vermesch.

— Naturellement la déchristianisation de Paris, inaugurée en 1793, fit de nouveau largement partie du programme. Eut lieu la même profanation des églises: les statues de saints furent brisées ou affublées de déguisements ignobles, les tableaux déchirés¹, la vaisselle sacrée et les ornements pillés; des groupes jouèrent aux cartes sur le grand autel, des orateurs montèrent en chaire pour blasphémer Dieu. Dans l'église Saint Eustache, où les fonts baptismaux avaient été remplis de tabac et la statue de la Sainte Vierge avait été habillée en « vivandière », une foule de « femmes patriotes » du genre de celles qui avaient séduit les troupes en 1789 vinrent déclamer les doctrines de la révolution sociale: « le mariage, la citoyenneté est la plus grande erreur de l'ancienne humanité. Être marié c'est être esclave... »

Une grande femme d'aspect farouche, au nez crochu et au teint bilieux vint exiger au milieu des tonnerres d'applaudissements que la *Commune*:

— « qu'elle ne reconnût plus le mariage et accordât dorénavant des pensions de veuves aussi bien aux épouses

¹ (NDT) : Parmi les chefs d'œuvres disparus du peintre Poussin figure un tableau qui était à Notre Dame de Paris sur l'autel de la Vierge. A-t-il été victime de 1793, de 1848, ou de la Commune de 1871 ? Ou le reverra-t-on mis en vente chez *Cristie* par un Rothschild ? Comme *supra*, pour le bureau de Louis XIV.

légitimes des Gardes nationaux qu'aux illégitimes, disant : — « L'état matrimonial est un crime permanent contre la moralité... Nous, les compagnes illégitimes, nous ne voulons plus souffrir davantage que les épouses légitimes usurent des droits qu'elles ne possèdent plus et n'auraient jamais dû posséder. Que le décret soit modifié ! Que tout soit pour la femme libre et rien pour les esclaves¹ ! »

Les honnêtes femmes du peuple ne prirent aucune part à ces scènes révoltantes; et de fait, même les femmes des Halles se signalèrent parmi les opposantes les plus déterminées au désordre². Mais dans les rues pauvres de Paris, le respect pour la religion garda son empire, et des femmes pleurèrent de voir les cercueils de leurs enfants descendus dans la tombe sans une prière. Un contemporain anglais écrit :

— « Il y a des mères bien indignes de porter les enfants de patriotes, qui refusent que ceux qu'elles chérissent soient enterrés comme des chiens, qui ne peuvent comprendre que prier soit un crime et s'agenouiller devant Dieu une offense à l'humanité, et qui ont encore la faiblesse de désirer voir planter une croix sur la tombe de ceux qu'elles ont chéri et perdu ! Pas la croix du XIX^e siècle qu'est le drapeau rouge³ ! »

Cette attitude du peuple de Paris fut bien évidemment jugée exaspérante par les faiseurs de révolution. Bakounine, comme l'avait fait Marat son modèle, désespéra de lui :

— « La cause est perdue — écrivit-il de Locarno le 9 avril —. Il semble que les Français, la classe ouvrière elle-même, ne soient guère remués par cet état de choses. Quelle terrible leçon pourtant ! Mais elle n'est pas suffisante. Il leur faut de

¹ Leighton, Op. cit., p. 282.

² « Paris brûlé... », p. 208.

³ Leighton, Op. cit., p. 117. On y lit en note : « Dès le début avril, la Commune interdit les services religieux au Panthéon. Ils brisèrent les bras de la croix (qui surmontait les dômes) et la remplacèrent par le drapeau rouge, opération saluée d'une salve d'artillerie. »

plus grandes calamités, des chocs plus rudes. Tout laisse prévoir que ne manqueront ni l'un ni l'autre. Et alors, peut-être que le démon s'éveillera. Mais aussi longtemps qu'il restera assoupi, nous ne pouvons rien faire. Ce serait un réel malheur de devoir payer pour les pots cassés, et en fait ce serait bien inutile. Notre tâche est donc de faire le travail préparatoire, d'organiser et de diffuser, en sorte que nous nous gardions prêts pour quand le démon s'éveillera¹. »

Mais en ce qui concerne le vrai peuple de Paris le démon ne s'éveilla pas, et c'est un gang d'aventuriers étrangers « la plus terrible horde qui ait jamais envahi la civilisation² » qui opéra les pillages et les incendies, les violences et les meurtres qui se suivirent pendant les trois journées terribles de mai.

La revendication par Bakounine de la responsabilité de ces événements trouva confirmation dans les déclarations de Fribourg, l'un des fondateurs de l'Internationale :

— « Personnellement, nous croyons fermement que les décrets de spoliation, les arrestations arbitraires, les fusillades d'otages et l'incendie systématique de la capitale sont l'œuvre du parti russo-allemand³. »

En d'autres termes, ils furent l'œuvre de l'illuminisme allemand et de sa poursuite dans l'*Alliance Sociale-démocratique*⁴.

Le prélude à cette phase finale de la révolution fut l'entrée dans Paris des troupes des Versaillais, cinq jours après la destruction de la colonne Vendôme. C'est le 16 mai que le célèbre monument érigé à la gloire des victoires françaises et déclaré alors être une insulte aux principes internationalistes de

¹ « Correspondance de Bakounine », p. 350.

² « Paris brûlé... », p. 28.

³ Fribourg : « L'Association Internationale des travailleurs », p. 143.

⁴ (NDT) : « ... Illuminisme, Anarchie, Socialisme, Maçonnerie, Communisme, toutes sociétés secrètes *juives d'inspiration*, et véhicules de satanisme. On peut faire un rapprochement avec la situation grosse de périls des grandes villes d'Europe et des USA en cette fin du XX^e siècle, où le *Satanisme spirituel* est largement diffusé dans les masses, par les rockers, également agents d'Anarchie. »

la Commune avait été abattu sur l'ordre de la Commune, influencée a-t-on dit par l'or prussien¹ et sous les yeux réjouis d'officiers allemands. Cet outrage aux traditions nationales de la France rendit furieuse l'Armée de Versailles qui venait d'être renforcée des prisonniers revenus d'Allemagne, et, le 21 mai, ces troupes entrèrent dans Paris par la porte de Saint Cloud. Il s'en suivit la « *Semaine sanglante* » et la bataille de rues. Au troisième jour, les troupes de Versailles ayant atteint les approches des Tuileries, ce fut alors que les « généraux » de la Commune, Brunel et Bergeret, firent incendier le Palais Royal et la rue Royale.

On retrouve là encore l'idée de « guerre aux villes » qu'avait lancée Weishaupt, mise en œuvre par les acteurs de la Terreur de 1793, ensuite reprise par les nihilistes russes qui avaient prôné d'incendier les villes et qui fut ainsi mise en pratique avec une efficacité terrible.

Sortis de la lie de la populace, de vieilles poissardes abruties d'alcool, des gamins dégénérés munis de paraffine se mirent à incendier Paris. Le plan à l'évidence en avait été prémédité depuis longtemps en Allemagne : huit mois en effet avant la terrible nuit du 23 mai, un dessin humoristique était apparu à des devantures de boutiques de villes allemandes représentant Paris en flammes surmonté d'une Germanie triomphante, avec en dessous cette légende :

— « *Gefallen, gefallen ist Babylon die Store* » (Elle est tombée, elle est tombée Babylone la Grande² !)

Presque cent ans auparavant, Weishaupt, l'archi-ennemi de la civilisation, avait déclaré :

— « Le jour de la conflagration viendra ! »

Il était désormais venu, et Paris, le foyer mondial de la civilisation, allait être brûlé jusqu'au sol.

On ne peut douter que la destruction totale de la ville n'ait

¹ Heckethorn : Op. cit. II, p. 253.

² Ce dessin a été reproduit dans « *Le Fond de la société sous la Commune* », de C. A. Dauban.

été désirée par les ennemis de la France¹ et si ce plan ne fut pas complètement réalisé, les dégâts engendrés furent néanmoins terribles : le Palais des Tuileries réduit en cendres, avec le Ministère des finances, le Palais de la Légion d'Honneur, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville et ses trésors d'art et Archives nationales d'incalculable valeur — en un mot la gloire de l'ancienne France perdus à jamais — et aussi de nombreuses maisons : rue du Bac, rue de Lille, réduites à l'état de rangées de ruines noircies et les incendiaires se souciaient si peu de la Cause du peuple que le Bureau de l'Assistance Publique, qui n'existait que pour soulager la détresse, ainsi que plusieurs maisons attenantes lui appartenant, dont les loyers appartenaient donc aux pauvres, tout cela fut consumé par les flammes. Les greniers contenant des réserves de grain, de vin, d'huile et d'autres provisions, toutes destinées à soulager les souffrances de Paris affamé par le siège, partagèrent le même sort².

Le soir du jour suivant fut perpétré l'horrible massacre des otages. Six victimes, y compris l'Archevêque de Paris et quatre autres prêtres, qui avaient été emprisonnés sept semaines, plus tôt furent fusillés³ de sang-froid à la prison de la Roquette ; c'est en vain que les pauvres femmes de l'arrondissement supplièrent en larmes et avec des cris qu'on laisse en vie leur pasteur, le vieil abbé Deguerry curé de La Madeleine ; les massacreurs, fidèles en cela aux traditions de septembre 1792, le trainèrent à son exécution parmi les imprécations et les invectives de ses paroissiens⁴. Tous moururent avec un

¹ (NDT) : La menace de destruction de Paris avait été proférée par Clausewitz en 1869 : « *Ce sera nous ou rien ! Je l'affirme, Paris sera à nous, ou n'existera plus.* »

(NDT) : Mais les 150 immeubles propriétés des Rothschild à Paris avaient été laissés intacts par les incendiaires, contrairement à l'hôtel particulier de Thiers, signale Deschamp.

² « *Paris brûlé par la Commune* », p. 203.

³ Bonnechose : Op. cit. II, p. 733.

⁴ Beaumont-Vassey : « *La Commune de Paris* », p. 118.

courage identique à celui de leurs prédécesseurs du XVIIIème siècle dans le martyre. Au dernier moment, l'Archevêque entendant le mot de liberté clamé par l'un de ses meurtriers, répliqua avec dignité :

— « Ne prononcez pas le mot de liberté : il n'appartient qu'à nous qui mourons pour la liberté et la foi¹. »

Tout comme en septembre 1792, les gens du peuple ne furent pas épargnés, et le 27 mai eut lieu un massacre général de prisonniers qui comprenaient soixante-dix gendarmes. Parmi ceux-ci, il y eut un malheureux père de huit enfants, accusé d'avoir volé la blouse et le pantalon bleu qu'il portait, qui trouva une mort affreuse aux mains d'une populace conduite par une amazone révolutionnaire armée d'un chassepot².

Mais le Plan de destruction de la civilisation par les *Illuminés* fut mis en échec une fois encore. La Civilisation s'était mise en auto-défense, comme la Civilisation le fait toujours, par une réaction d'autant plus violente que le massacre révolutionnaire a été plus féroce.

Lorsque la bataille entre l'armée révolutionnaire et les forces de la loi et de l'ordre eut pris fin par la victoire de ces dernières, des milliers de victimes jonchaient les rues de Paris : d'après le prince Kropotkine, pas moins de trente mille hommes femmes et enfants périrent dans la mêlée. Mais qu'importait aux Anarchistes qui, au dire de Marx regardaient le peuple comme de la « chair à canon³ » au jour de la révolution⁴.

¹ Bonnechose : Op. cit. II, p. 733.

² Leighton : Op. cit., p. 327.

³ « L'Alliance Sociale Démocratique », p. 15.

⁴ (NDI) : Le nombre cité par Kropotkine semble exagéré. Jean Lombard indique 17.000 à 20.000 victimes, ce qui est déjà considérable. Il y eut 35.800 prisonniers emmenés à Versailles, près de 47.000 arrestations et poursuites, 13 000 condamnations, dont 200 à mort, mais seulement 26 exécutions, 3417 déportations (vers la Nouvelle Calédonie — : Nouméa — et autres lieux — Cayenne), 1169 détentions en forteresse et 251

C'est ainsi que prit fin la troisième expérience de gouvernement révolutionnaire infligée à la malheureuse France. Même M. Adolphe Smith, qui pourtant avait placé de grands espoirs dans la *Commune* admet son incompetence. Les révolutionnaires sanguinaires, après 1871, écrit-il « commencèrent à réaliser la faiblesse innée de simples théories lorsqu'elles ne sont pas liées à la capacité d'administration » :

— « " Ils virent que, même lorsqu'ils furent en possession de l'une des plus belles villes d'Europe — avec la Banque de France en main et une armée enthousiaste sous leur commandement, avec des armes et d'innombrables munitions de guerre — tant que le pays fut désorganisé, l'armée régulière fuyant épouvantée devant l'insurrection, car ne pouvant plus compter sur ses propres soldats — la Commune, bien que si puissante et victorieuse, fut dans l'incapacité d'accomplir quoi que ce soit. Les leaders gaspillèrent les précieux instants de l'action en discussions et chamailleries, jusqu'au moment où la réaction reprenant vigueur rassembla ses forces éparses et les écrasa. La

condamnations aux travaux forcés. Le maçon Thiers eut la main lourde contre les malheureux que la Maçonnerie avait dévoyés. L'armée avait perdu de mille tués, dont 3 généraux et 83 officiers et avait eu 6.450 blessés. Mgr Delassus dans « *La Conjuraison anti-chrétienne* » (fin du chap. XX) rapporte ce fait : « *La nouvelle Chambre issue des élections qui suivirent procéda en 1872 à une enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars 1871 qui fut publiée par M. Henri Amelin. On y lit à la fin du tome III des dépositions : — « M. le Président de la Commission : Des mesures spéciales doivent être prises contre les sociétés secrètes affiliées à des factions étrangères. On dit qu'on rendrait un grand service à la France en détruisant l'Internationale, mais quel est le moyen d'y arriver ? — Il faut que ceux qui (en) font partie cessent d'être des citoyens français, et par cela même puissent être à toute heure expulsés du territoire »* Ces mesures, dont l'efficacité resterait d'ailleurs à prouver, ne furent pas appliquées contre la *Franco-maçonnerie*, et celle-ci, avec l'appui de Bismarck, ne fut pas longue à imposer à la même Chambre la dictature du frère Gambetta, qui n'était même pas français et venait d'être impliqué dans des trafics, la guerre désastreuse du gouvernement provisoire et la Commune !

similitude de cet épisode avec la situation de Petrograd avant et après que les Bolcheviques saisirent les rênes du gouvernement ne manquera pas d'être remarquée par tout observateur¹.

Cependant, en dépit de son fiasco complet, le régime de la Commune fut applaudi par toute l'Internationale :

— « A Zurich, Genève, Bruxelles et Leipzig, les membres rivalisèrent de louanges à propos des actes sanglants commis au cours de ces terribles mois de mars à mai. Un internationaliste anglais déclara que « le bon temps arrivait pour de bon » et que « bientôt, nous serons à même de détrôner la Reine d'Angleterre, de transformer Buckingham Palace en atelier, et d'abattre la colonne d'York comme le noble peuple français a abattu la colonne Vendôme². » 52)

Bakounine, qui considérait désormais apparemment que le démon s'était réveillé, décrivit avec admiration le prolétariat français comme

— « le Satan moderne, l'auteur de la sublime Insurrection de la Commune³ »

Marx, pour ne pas rester en arrière du mouvement, qui en réalité, avec sa négation de l'État ; avait été mené selon des principes opposés à ses opinions déclarées, publia alors un panégyrique de la Commune intitulé : *La Guerre civile en France*, dans lequel il parle de l'État comme d'un

— « parasite qui exploite et fait obstacle au libre mouvement de la société. Comment réconcilier cette affirmation avec la propagande de Marx pour le Socialisme d'État⁴ ? »

Guillaume commentant la soudaine volte-face de Marx se demande s'il s'était réellement converti aux principes du

¹ D'après l'œuvre non publiée d'Adolphe Smith intitulée « *The Betrayal of Internationale* » (La Trahison de l'Internationale).

² Heckethorn : « *Secret Societies* », II, p. 252.

³ Guillaume : « *Documents* », II, p. 253.

⁴ Formulé initialement dans le *Manifeste Communiste* en ces termes : « Centraliser tous les outils de production dans les mains de l'État. »

fédéralisme, et il cite Bakounine qui déclarait que le pouvoir de la Commune s'était montré si formidable que « même les marxistes étaient obligés de lui tirer leur chapeau. »

Mais la mesure de la sincérité de Marx dans son panégyrique de la Commune se révéla plus tard en 1906 lorsque fut publiée sa correspondance avec son ami Sorge. Car il semble qu'à la fin de 1871 plusieurs réfugiés de la Commune qui s'étaient enfuis à Londres et à Genève refusaient d'obéir à ses ordres. C'est pourquoi Marx écrivit à Sorge en ces termes :

— « Et voilà bien ma récompense pour avoir perdu presque trois mois à travailler pour les réfugiés et pour avoir sauvé leur honneur par la publication de l'Adresse à propos de la guerre civile¹. »

C'est ainsi que Marx, avec son superbe talent pour utiliser tout ce qui pouvait servir son objectif, reprit à son compte le régime anarchiste de la Commune.

Mais le moment était venu d'éliminer cette puissante dynamique qui menaçait sa suprématie et de porter son attention sur les Anarchistes de l'Internationale.

Les années qui suivirent la révolution de 1871 furent essentiellement occupées par la lutte entre les deux groupes, représentés respectivement par Marx et Bakounine. Jusqu'alors, les termes « Anarchie » et Anarchistes, bien que lancés par Proudhon et par Bakounine restaient peu utilisés, et c'est le terme « Socialiste » qui était employé pour couvrir les deux factions en lutte. Mais, à partir de 1871, nous trouvons les deux camps rivaux se ranger ouvertement sous leurs appellations opposées, et le Socialisme devenir de plus en plus l'étiquette des seuls *Marxistes*. La différence entre les deux doctrines a été très clairement définie ainsi par Malon :

« Le Socialisme d'État de Marx s'entendait de la conquête du pouvoir politique c'est-à-dire de l'État par la classe

¹ Article sur l'Internationale, dans *La Nouvelle Revue*, XXVI, p. 753.

laborieuse, qui pour sa mission historique doit mettre fin à la lutte des classes par l'abolition des classes, et à la misère et aux contradictions économiques présentes par la nationalisation de la production et la répartition des richesses.»

Bakounine pour sa part résuma son programme en ces termes :

— « Abolition de l'État dans toutes ses réalisations religieuses, juridiques, politiques et sociales ; réorganisation par la libre initiative de libres individus en libres groupes. »

C'est cette formule qui devint ensuite celle de l'Anarchie. Et, pouvons-nous ajouter, ce sera plus tard encore celle de l'anarcho-syndicalisme (ou socialisme autogestionnaire).

Ainsi le vieil antagonisme entre Liberté et Égalité s'enflamma de nouveau en une âpre lutte entre Marx et Bakounine, qui devait casser en deux l'*Internationale*. Bakounine, à propos du Socialisme d'État des marxistes, l'appela :

— « le plus ignoble et le plus formidable mensonge qu'ait engendré en notre siècle le Démocratisme officiel et la bureaucratie rouge¹. »

Il avait aussi déclaré au Congrès de la Paix de Berne en 1869 :

— « J'abomine le Communisme, parce que c'est une négation de la Liberté, et que je ne peux admettre quoi que ce soit d'humain qui soit sans liberté.² »

De l'autre côté, Maurice Hess le marxiste avait déclaré qu'entre les *Collectivistes* et les *Anarchistes* de l'*Internationale* :

— « il y a avait toute la différence qui existe entre la civilisation et la barbarie, entre la liberté et le despotisme, entre des citoyens condamnant toute forme de violence et des esclaves adonnés à l'emploi de la force brutale ! »

Ce n'était pas seulement d'ailleurs la bureaucratie des

¹ « *Correspondance de Bakounine* », p. 219.

² E.V. Zenker : « *Anarchism* », (traduction anglaise, 1898), p. 148.

Marxistes qui soulevait l'ire de Bakounine, mais leur pangermanisme de plus en plus manifeste depuis 1870.

— « Le rêve des Socialistes qui jurent par la tête de Marx — écrivit-il dans *La Liberté* de Bruxelles en 1872 —, c'est l'hégémonie allemande, c'est la toute-puissance germanique, d'abord intellectuelle et morale, puis matérielle¹. »

Mais ce furent les marxistes qui lancèrent l'attaque.

Déjà au printemps 1871, Marx, Outine, Hess, Liebknecht, Bebel en un mot tous les Allemands et les Juifs-allemands de l'*Internationale*² montraient moins d'intérêt pour le *Régime de la Commune* que pour leur lutte contre l'*Alliance Sociale-démocratique*. Expulser Bakounine et ses partisans de l'*Internationale*, et rester eux-mêmes maîtres du terrain devint alors la grande affaire de celui que ses disciples juifs aimaient à appeler « le Moïse moderne³ ».

¹ « *Œuvres de Bakounine* », V, p. 223.

(NDT) : Lisons donc l'aveu d'Engels cité par Lénine dans « *La Révolution prolétarienne et Kautsky le renégat* » : elle étale l'impudence de ces Juifs faisant mine de reprocher aux bakouninistes... ce qu'ils étaient résolus à faire eux-mêmes :

— « La Révolution est indubitablement la chose la plus autoritaire du monde. La Révolution est un acte dans lequel une partie de la population impose sa volonté aux autres avec des fusils, des baïonnettes, des canons et autres moyens excessivement autoritaires... Si la *Commune de Paris* n'avait pas compté sur le peuple armé contre la bourgeoisie, se serait-elle maintenue plus de vingt-quatre heures ? Ne sommes-nous pas au contraire obligés de reprocher à la *Commune* d'avoir trop peu employé cette autorité. » (p. 20).

Et plus loin (p. 24) :

— « Aussi longtemps que le « prolétariat » (NDA) : (lire... nous-mêmes !) aura besoin de l'État, il en aura besoin, non pour la liberté, mais pour supprimer ses opposants ».

Mêmes affirmations chez Marx et chez Trotski, cités par L. de Ponceins dans « *Le Plan communiste d'insurrection armée* » et dans « *Le Judaïsme et le Vatican*. »

² *Ibid.*, IV, p. 341.

³ Guillaume, parlant des juifs de l'*Internationale* nomme les principaux d'entre eux : Marx, Outine, Maurice Hess, Borkheim, l'éditeur du *Zukunft*,

Heureusement pour Marx, la découverte que Netchaieff, l'ancien allié de Bakounine s'était rendu coupable de fraude, fournit un prétexte, et lors du *Congrès de l'Internationale* à Londres en 1871, le Conseil général sous la direction de Marx prit la résolution de faire une enquête sur la participation de Bakounine et de l'Alliance Sociale-démocratique à l'affaire Netchaieff. C'est le Juif Nicolas Outine qui fut chargé du rapport.

Outine, qui, de bout en bout et constamment, se comporta en « acolyte » de Marx, avait déjà tenté de chasser l'Alliance de l'Internationale par une ruse. Lors d'une réunion des sections de Genève de l'Association au printemps de la même année, lui et ses alliés avaient déclaré que l'Alliance n'avait en réalité jamais été admise dans l'Internationale, et lorsqu'en réplique à cette affirmation le Secrétaire de l'Alliance produisit les lettres originales signées d'Eccarius et de Jung au nom de l'Internationale annonçant que le Conseil général avait admis l'Alliance le 25 août 1869, Outine répliqua calmement que ces lettres étaient des faux, et à l'appui de ses dires présenta le témoignage d'une juive russe, Madame Dmitrieff, tout juste arrivée de Londres¹.

Une conférence fut finalement organisée entre les deux factions le 25 juillet 1871, que Jung présida lui-même et où Marx et Engels furent présents. Les documents en cause furent de nouveau produits, et cette fois Jung dut confesser qu'il avait bien signé le second, cependant qu'Engels, après un quart d'heure de tergiversations, finit par marmonner qu'il était impossible de nier les deux lettres. A propos de Marx,

journal socialiste entièrement aux mains des Juifs, Hepner l'éditeur du *Volksstaat*, et Frankel, de la *Commune de Paris*. Guillaume ajoute :

— « Calomniés et vilipendés par un groupe d'intrigants, nous nous sommes vus obligés de préciser que les plus acharnés contre nous étaient des Juifs russes et allemands qui semblaient faire bloc, par une sorte d'esprit de corps. » *Documents sur l'Internationale*, II, p. 157, note.

¹ Guillaume : « *Documents* », II, p. 2, & p. 57.

Guillaume observe :

— « Le grand homme, d'habitude si sûr de lui au milieu de ses courtisans, était demeuré abasourdi. Il était pris en flagrant délit de mensonge et son acte était absolument prouvé¹. »

Marx par la suite se vengea en accusant Bakounine de duplicité, déclarant qu'en 1869 il avait cru que l'Alliance avait été dissoute, alors qu'en réalité elle continua d'opérer en secret, et que :

— « Du fait de cette franc-maçonnerie, son existence ne fut même pas soupçonnée par la grande masse des membres de l'Internationale². »

Il est impossible de démêler la vérité de toute cette trame de mensonges et d'intrigues ; les deux côtés, comme on le sait, avaient fait leur cette doctrine que « la fin justifie les moyens », et tous les deux mentaient sans vergogne pour s'emparer de l'organisation. Qu'il suffise de dire qu'au *Congrès de La Haye* que l'Internationale tint en 1872, le Conseil général de Londres — « à une majorité fictive » dit le prince Kropotkine — exclut de l'Internationale les Bakouninistes et la Fédération du Jura qu'ils avaient formés. Elle transféra alors son quartier général à New-York et quatre ans après, elle expira doucement à Philadelphie.

Ainsi finit la grande Association qui pendant douze ans avait semé la terreur dans toute l'Europe. Mais les travailleurs avaient perdu toute foi en elle depuis longtemps, et les ingénieurs de Bruxelles qui avaient été poussés par elle à une grève avortée l'avaient dénoncée comme « la lèpre de l'Europe » et la « Compagnie des millionnaires sur le papier³ ».

Comme moyen d'améliorer le sort du monde du travail elle s'était avérée mensongère depuis 1864⁴, et comme barrière

¹ Ibid., II, p. 157.

² Ibid., II, pp. 176-177.

³ « *L'Alliance Sociale-Démocratique* ».

⁴ « *Secret Societies* », Heckethorn, II, p. 235.

contre les conflits internationaux elle avait prouvé sa futilité en 1870 ; pendant toute sa carrière elle n'avait existé que comme un nid d'intrigues, essentiellement panallemandes, et toutes ses protestations de fraternité n'avaient abouti qu'au vieux conflit entre les deux forces rivales de la révolution. L'histoire interne de l'*Internationale*, comme l'histoire de toutes les organisations révolutionnaires depuis la Terreur, n'est qu'une suite de minables rivalités et de misérables querelles entre les leaders, menées sans la moindre considération pour les intérêts du peuple que ces démagogues se targuent de représenter. Les lecteurs n'ont qu'à parcourir les volumineux « *Documents de l'Internationale* » de James Guillaume (1907, 4 volumes), le rapport le plus officiel des délibérations et travaux de la société, pour se convaincre de la vérocité de nos assertions. La récente brochure de Guillaume « *Karl Marx et le Pangermanisme* » (Armand Colin, 1915) a apporté des lumières supplémentaires sur les intrigues de Marx, de même que le travail admirable d'Edmond Laskine dans « *l'Internationale et le Pangermanisme* » (Fleury, 1916).

Grâce à ce livre, la légende de Marx s'effondra complètement en France, et c'est sans aucun doute parce que ni l'un ni l'autre de ces documents ne furent traduits en anglais que la croyance en Marx survit dans ce pays. Le très intéressant Pamphlet d'Adolphe Smith est le seul travail de ce type dont le signataire de ces lignes ait eu connaissance, et il serait souhaitable de le diffuser sur tout le territoire britannique¹.

Par ailleurs, on peut lire les accusations des Marxistes contre les Anarchistes dans la brochure « *L'Alliance Sociale-*

¹ « *The Pan-German Internationale* », série d'articles d'Adolphe Smith, interprète officiel anglais-français depuis 1882 aux Congrès de la *IIème Internationale*, réimpression du *Times* de Londres. Il est regrettable que le document plus étoffé de Smith : « *The Betrayal of Internationale* » (la trahison de l'Internationale), dont il me permit aimablement de faire usage, n'ait jamais été publié. (NDA).

Démocratique », publié sur ordre du Congrès de La Haye, de 1873, la première partie écrite par Engels et Laffargue, et la conclusion écrite par Marx et Engels avec : « *l'objectif de tuer Bakounine raide mort* » (sic !, en français dans le texte)¹.

Quand on prend connaissance de l'affaire vue des deux côtés dans cette dispute finale, il est impossible de garder une quelconque illusion sur le caractère de Marx comme sur celui de son adversaire ; point n'est donc besoin d'avoir recours à la littérature antisocialiste pour réaliser toute la perfidie et l'hypocrisie de cette société véreuse qui se dénommait « *l'Association Internationale des Travailleurs* ».

Annexe VII

— (NDT) : Malgré ce que prétendaient A. Smith, Laskine, Schwarzschild et Guillaume, la suite des événements avec le déclenchement de la Ière puis de la IIème guerre mondiale machiavéliquement amenées par la Juiverie montra que celle-ci s'était bien jouée de l'Impérialisme allemand depuis 1860, comme elle le fit ensuite avec la montée en puissance de A. Hitler, tirant seule le profit des trois conflits de 1870, 1914 et 1939. Marx et Engels ne servirent donc que la stratégie du *Kabal* à travers l'impérialisme de Bismarck, et le *Kabal* fut meilleur stratège que Bismarck et Guillaume II. La question reste posée, les écrivains cités, *la plupart juifs*, n'eurent-ils pas un rôle dans le complot en lançant la thèse de « *Marx pangermaniste* » comme écran de fumée pour exciter les antagonismes nationaux en Europe et masquer les vrais enjeux ? Rappelons encore que les parrains du « *pangermanisme* » avaient été en fait Palmerston, *la Couronne* et *la Maçonnerie anglaise*, par haine de l'Empire catholique d'Autriche ; citons pour témoignage l'article que Palmerston fit publier dans le *Globe* du 18 mai 1949 :

— « *L'Alliance de l'Angleterre avec l'Autriche... existait*

¹ Guillaume : « *Documents* », III, p. 148.

simplement parce que l'Autriche était la représentation principale de la Nation Allemande... Mais lorsque l'épée de Frédéric eut reculé les limites de son royaume, qui était naguère l'Électorat de Brandebourg, la Prusse devint sur le Continent l'alliée naturelle de l'Angleterre. (sic) ! »

CHAPITRE IX LA CARRIÈRE DE L'ANARCHIE

Bien que l'*Anarchie* eût été vaincue par l'*Internationale*, ce fut elle, et non pas le *Socialisme d'État*, qui après la révolution de 1871 prit le contrôle du mouvement révolutionnaire. Des révoltes contre l'autocratie marxiste de l'Internationale — « La Synagogue Marxiste¹ » — comme la décrit Bakounine — éclatèrent en Italie, en Espagne, en Belgique et dans la Fédération du Jura qui avait été constituée par les Bakouninistes expulsés².

Mais ce fut en Russie que l'Anarchie trouva son asile naturel, là où le terrain avait été préparé par la propagande des Nihilistes poursuivie inlassablement depuis le début des années soixante. Les écrivains romantiques russes s'efforcent de nous faire croire que ce Nihilisme — dont le nom apparaît pour la première fois dans le roman « *Pères et Fils* » de Tourgueniev en 1861 — était une sorte de credo mystique propre à la Russie ; mais aux lecteurs de notre ouvrage les doctrines du Nihilisme apparaîtront étrangement familières. Ainsi par exemple Bazaroff, le héros du roman de Tourgueniev, explique :

« Il est avant tout nécessaire de faire place nette. Plus tard, lorsque les institutions auront été détruites, une fois achevée une *tabula rasa*, les forces alors existantes, l'humanité d'alors, se cristallisera à nouveau dans des institutions neuves qui sans aucun doute seront appropriées aux conditions ambiantes ».

Ces mots font écho à ceux de Rabaud Saint Etienne qu'ils nous rappellent :

— « "Tout, oui tout doit être détruit, car tout doit être

¹ Ettore Zoccoli : « *L'Anarchia* », p. 116.

² Kropotkine : « *Modern Science and Anarchism* » (La science moderne et l'anarchisme), pp. 43 et 62.

refait »

Le Nihiliste — comme nous en informe le prince Kropotkine

— « déclara la guerre à tout ce qui peut être désigné comme « les mensonges conventionnels de l'humanité civilisée »... il refusa de s'incliner devant toute autre autorité que celle de la raison... ». Dans cette logique, il « brisa naturellement d'avec les superstitions de ses ancêtres » en ce qui concerne la religion, cependant qu'en matière de relations sociales « il afficha une certaine rudesse extérieure » en protestation contre la politesse conventionnelle ». L'art participa à la même négation radicale ; l'attitude des Nihilistes s'exprimant par ces mots : « Une paire de bottes est plus importante que toutes vos Madones et vos discours raffinés sur Shakespeare¹ »

L'égalité des sexes était une doctrine fondamentale du Nihilisme, ce qui, comme *Le Père Duchesne* le fait remarquer, n'est qu'une autre manière d'exprimer la destruction de la vie de famille².

— « D'après les Nihilistes, hommes et femmes devaient vivre ensemble en petits groupes où tout serait en commun. Afin d'être pleinement indépendante la femme devrait assurer elle-même son gagne pain. »

La maternité étant une inégalité de nature :

— « la femme Nihiliste abandonne donc volontiers sa

progéniture¹.

Et par dessus tout, bien sûr, la religion doit être détruite, et Stepniak décrit admirablement la campagne menée par la bande de propagandistes fanatiques qui prêchaient le matérialisme dans toute la Russie, à la fois en paroles et par des imprimés.

— « L'athéisme excitait le peuple comme une nouvelle religion. Les zélés circulaient comme de véritables missionnaires à la recherche d'âmes vivantes, afin de les purifier de l'abomination du Christianisme². »

Mais Anacharsis Clootz n'avait-il pas fait de même, jusqu'au pied même de l'échafaud ? Qu'y a-t-il d'autre en tout cela que le plan ressuscité de l'illuminisme ?

La thèse du RP. Deschamp « que le Nihilisme était simplement la branche orientale de l'Alliance Sociale-Démocratique de Bakounine, elle-même calquée sur l'Ordre de Weishaupt », va cependant moins au fond de la question que son explication subséquente, à savoir que la jeune génération des penseurs russes était allée à la source en allant étudier dans les universités allemandes. Tourgueniev lui-même avait passé trois ans à Berlin à étudier la philosophie de Hegel. C'était donc directement d'Allemagne que l'illuminisme sous sa nouvelle désignation de Nihilisme parvenait en Russie. Mais son nom même avait été prédit dès les premières années du siècle par Joseph de Maistre lorsqu'il déclara que « les doctrines de l'illuminisme mèneraient à devenir « rienistes³ ».

Si la semence n'était pas indigène à la Russie, le terrain y était particulièrement bien adapté. La théorie que « la

¹ Kropotkine : « Mémoires d'un révolutionnaire », II, pp. 86-88.

(NDT) : On a là en germe tout « l'art » ou le « non-art » du XXème siècle, depuis celui du communiste Picasso à celui du dadaïste et obscène Man Ray... Mais la révolution n'attendit pas Gramsci ni Berthold Brecht pour utiliser les créations culturelles comme véhicules de l'esprit de Révolution : de Beaumarchais à Verdi et à Wagner, tout le théâtre et l'opéra et une grande partie de la littérature furent des véhicules de subversion culturelle. Vers 1830 Buonarrotti qui avait fondé en Belgique cinq loges Illuministes, y avait ainsi suscité la création d'une pièce de théâtre d'esprit communiste.

² RP Deschamp, Op. cit. II, p. 574.

¹ Fribourg : « L'Association Internationale des Travailleurs », p. 184.

² Stepniak : « Underground Russia » (La Russie clandestine), p. 5.

³ RP Deschamp, Op. cit. II, p. 586.

(NUT) : Reste que l'illuminisme juif avait commencé son travail de sape dès 1785 à la Cour du Tsar, comme déjà indiqué, sous l'étiquette de Christianisme transcendantal (Martinisme), dont tirèrent parti le prince Kourakine, le ministre de l'Intérieur Protopopov, et celui de la Justice Dobrowski (d'après J. Bordot : « Une main cachée dirige. »

civilisation est entièrement fausse», si elle était absurde appliquée à l'Europe Occidentale, était quelque peu justifiée dans le cas de la Russie. Là, la civilisation, qui consistait en un vernis étranger appliqué hâtivement à la surface d'une nature rude, pouvait effectivement apparaître « toute fausse » et comme un processus à reprendre entièrement depuis le début, même pour des esprits non-anarchistes.

La civilisation pour avoir quelque valeur doit nécessairement s'être développée lentement, et surtout doit commencer par la base, dans les cœurs et les manières du peuple. L'Angleterre eut son Alfred le Grand, son *Richard Cœur de Lion* ; la France, son Clovis et Saint Remi, Saint Bernard son Saint Louis et son Henri IV. Ceux-ci et d'autres grands fondateurs de leur civilisation avaient implanté au plus profond dans la vie de chacune de ces nations ces principes d'humanité et de compassion, d'honneur et de justice, que dans ce dernier pays même la Révolution ne put éradiquer.

La Russie, elle, n'avait jamais connu ces influences précoces : fondée sur des concepts tartares bien plus que romains, elle était demeurée plongée dans la barbarie jusqu'à ce que Pierre le Grand entame ce processus de vernissage, qui, appliqué à la rude écorce de la vie russe, aboutit à une forme de culture à la fois prématurée et artificielle. Tout en ayant changé l'apparence, un tel état de civilisation, comme celui que la Russie avait atteint au XIX^{ème} siècle, n'était pas un fruit naturel du pays ; c'était une civilisation allemande entièrement étrangère au « génie » de son peuple¹.

¹ (NDT) : Ces remarques classiques demeurent peut-être bien en deçà des causes profondes de la révolution russe d'abord le long schisme qui ne protégea pas les esprits et les cœurs, puis l'admiration que la Grande Catherine avait professée pour les encyclopédistes maçons et athées, ensuite le pourrissement de la Cour et des élites par le *Martiniisme*, le *Bibélisme cabaliste*, la *Maçonnerie*, l'*athéisme* et l'*Anarchie*, et finalement les sectes mystico-païennes (viendra alors le mage et sorcier tantrique *Raspoutine* flanqué de son *secrétaire juif*). Tout cela devait aboutir à la phase du terrorisme des révolutionnaires anarchistes et du *Bund juif*, avec *les assassinats*

Il y avait beaucoup de choses bonnes et salutaires dans la vie des paysans russes. Custine déclara qu'il fallait venir en Russie, ne serait-ce que pour y voir :

— « La pure image de la société patriarcale », et « le visage céleste » des vieux paysans, assis avec dignité le soir devant le seuil de leur maison¹. « Il faut aller dans l'intérieur de la Russie pour connaître ce que valait l'homme primitif et tout ce que les raffinements de la société lui ont fait perdre. Je l'ai dit et je le répète... dans ce pays patriarcal, c'est la civilisation qui abîme l'homme². »

On comprend donc facilement que la doctrine *Illuministe* du retour à la Nature ait pu rencontrer un écho dans les esprits les moins anarchiques, s'agissant de la Russie. Si donc les Nihilistes n'avaient entrepris de détruire que cette civilisation étrangère et artificielle, qui aurait pu les en blâmer ? Si en outre ils avaient eu mieux à offrir à la place, qui ne les aurait applaudis ?

Mais la tragédie de la Russie est de n'avoir jamais eu la possibilité de se développer selon sa propre personnalité nationale : elle avait été contrainte par les Romanov d'imiter la civilisation occidentale, et maintenant les révolutionnaires lui disaient d'imiter les méthodes occidentales de renverser celle-ci. Bakounine avait tempêté contre l'impérialisme pétersbourgeois allemand, et c'était l'Illuminisme allemand que ses disciples importaient en Russie à la place.

La tendance à l'anarchie, latente dans la nature des Russes, comme le baron Ungern von Sternberg en donna l'exemple, allait être exploitée au bénéfice de la *Révolution Mondiale*. Car malgré la sérénité que Custine donne comme caractéristique

des personnalités les plus intègres et les plus capables, était conforme à la doctrine talmudique et sera menée par des Juifs, une fois la majeure partie de l'élite atteinte : lire une liste sommaire des assassinats de dirigeants chrétiens avant la Révolution Russe dans Léon de Poncins : « *Le Judaïsme et le Vatican* », chap. 10 ; Éd. Saint-Remi.

¹ A. de Custine : « *La Russie en 1839* », IV, pp. 9-10.

² *Ibid.*, V, 97.

du paysan russe dans son état normal, celui-ci ne répond que trop facilement aux incitations à la violence. Et quand on considère cette particularité là, qu'on se rappelle de son goût pour la boisson et l'ivresse et de sa brutalité sous-jacente derrière son impassibilité, on réalise l'effrayant danger qu'il y avait à lui enlever les seuls freins qu'il connaissait : le respect de Dieu et du Tsar.

Fallait-il alors que le Gouvernement impérial tolérât la campagne d'insubordination et d'athéisme militant menée par les Nihilistes à partir de 1866 ? Peut-on soutenir sérieusement qu'un quelconque gouvernement aurait fait son devoir s'il n'avait protégé la paysannerie de ces doctrines dissolvantes ? Que pouvait-il faire d'autre que d'arrêter, d'emprisonner, d'exiler et d'anéantir par tous les moyens en son pouvoir les porteurs de germes qui allaient infecter toute la vie de son peuple ? Si les méthodes adoptées ressemblèrent davantage à celles de potentats orientaux qu'à celles de nos législateurs éclairés, il faut se souvenir que les maîtres de la Russie, pas plus que leur peuple, ne doivent être jugés selon les principes occidentaux. De plus, sans vouloir excuser la brutalité de la répression qui fut menée, il faut bien admettre que tout médaillon a son revers. Mettons-nous à la place de Nicolas Ier, qui a été représenté continuellement comme un intraitable autocrate. Accédant au trône, avec l'avertissement de la Révolution Française tintant encore à ses oreilles, il se retrouve aussitôt confronté à la révolte Décabriste, manifestation organisée par des forces secrètes, expérience qui marqua son esprit d'une profonde impression. Or malgré tout, ne le voit-on pas rendre visite à Robert Owen à *New-Lanark* et recevoir en 1839 des députations de serfs venus le supplier d'être transférés aux domaines royaux, et qui plus est, les assurer de son désir de leur émancipation, mais hélas pour quel fatal résultat !

Nulle surprise alors de l'entendre déclarer :

— « Le despotisme existe en Russie, car c'est l'essence de

mon gouvernement, mais c'est en accord avec le génie de la nation¹. »

Trois cents ans auparavant, l'ambassadeur d'Autriche à Moscou avait demandé si c'était le caractère de la nation russe qui avait fait les autocrates, ou si c'était les autocrates qui avaient fait le caractère de la nation russe² ; et A de Custine faisant, en 1839, écho à la question y répond qu'à son avis :

— « Si la verge de fer qui dirige ce peuple toujours brutalisé devait cesser pour un instant de peser sur lui, la société entière serait renversée³. »

Il suffit d'étudier l'histoire de la Russie tout au long du XIX^e siècle pour réaliser que chaque pas accompli vers des réformes fut le signal d'une nouvelle explosion d'agitation révolutionnaire. Le mouvement nihiliste fit immédiatement suite à l'ère de réformes inaugurée par Alexandre II. L'émancipation des serfs en 1861 ne fit rien pour calmer l'agitation, et si, comme on nous l'assure, la mesure ne réussit pas à satisfaire les paysans, on doit au moins reconnaître la sincérité des intentions de l'Empereur. Se retourner contre lui à ce moment-là ne pouvait naturellement que susciter sa réaction et arrêter tout le mouvement de réforme. On ne le répètera jamais assez, la violence entraîne la violence, et s'il nous faut voir dans le *Nihilisme* le résultat de la répression, il n'est pas moins vrai qu'il faut reconnaître dans le prétendu « Tsarisme » le résultat de l'agitation.

Les révolutionnaires complotaient en secret contre l'État, et l'État se défendait lui-même par les méthodes secrètes de la « Troisième Section ». Les autorités interdisaient la circulation des brochures séditieuses, et les trafiquants en littérature interdite redoublaient d'efforts pour l'introduire en fraude dans le pays⁴ ; chacun s'ingénia contre l'autre, et le cercle

¹ A. de Custine, Op cit. II, p. 46.

² Ibid, I, p. 241.

³ Ibid. II, p. 217.

⁴ (NDT) : Paul Sokolowski : « *Die Versandung Europas* » (cité par Alfonso di

vicieux, une fois ainsi créé, fut impossible à arrêter¹.

Ce ne fut cependant pas avant 1871 que le mouvement révolutionnaire russe entra dans sa phase violente. L'exemple de la *Commune de Paris* se répandit alors vers l'Orient, et les révolutionnaires, qui désormais ne se faisaient plus appeler *Nihilistes* mais « *Socialistes révolutionnaires* », entreprirent une série d'attentats qui marquèrent les années 1873-1881. On a beaucoup écrit sur l'héroïsme, l'esprit de sacrifice et le brûlant enthousiasme du « *Cercle Tchaïkovski* » qui fut inauguré à St-Petersburg vers la fin de 1872, avec des ramifications à Moscou et dans les autres grandes villes de Russie. Ce petit groupe de propagandistes n'était constitué que d'intellectuels des classes moyenne et supérieure qui s'avèrent certes capables de grand courage et d'endurance lorsque le mouvement passa des mots aux actes, mais il est évident que, dès le début, d'après les récits des membres eux-mêmes, ils s'amusaient plus qu'un peu de la nouveauté et de l'excitation que leur apportait leur nouvelle vie.

Il faut connaître un peu le caractère Russe par expérience personnelle pour le comprendre :

— « Pour le Russe, l'intrigue en particulier de type politique est comme le souffle vital, et nous avons vu précédemment comment pour Bakounine les préparatifs de la révolution — les signes secrets convenus et les codes, les encres sympathiques, les discussions des nuits entières autour du thé dans la fumée des cigarettes — étaient une source de plaisir, ce qui reste tout à fait incompréhensible à l'esprit occidental.

C'était encore plus particulièrement une passion que l'on rencontrait chez les jeunes femmes de ce pays, qui jusque là

Castro dans « *Il Problema Juivo* » signala comment les Juifs utilisaient divers procédés, jusqu'à se servir des enfants, pour distribuer leur propagande séditeuse dans les boîtes aux lettres avant la révolution.

¹ (NDT) : spirale infernale... qui fait partie de la *stratégie juive révolutionnaire* « *de provocation-répression* », professée par leurs théoriciens marxistes.

avaient exercé leur talent pour l'intrigue politique secrète au service des Tsars ; ainsi la Grande Catherine avait fait grand usage de ces « *Aspasie du Nord* » comme ambassadrices non officielles et comme espionnes, et, sous Nicolas Ier, la même « *diplomatie féminine organisée* » fut poursuivie par des Amazones politiques, que leur passion pour s'immiscer dans les affaires d'État absorbait entièrement à l'exclusion de toute autre matière, même l'amour.

On comprend facilement que pour des femmes de ce type, le mouvement révolutionnaire ait pu offrir une carrière encore plus attrayante : aux délices de l'intrigue s'ajoutaient les charmes de la nouveauté, et l'excitation apportée par l'élément de danger. Les jeunes filles russes², aux cheveux courts, habillées de vêtements à la garçonne qui accouraient en foules

¹ *Aspasie* : on voudra bien se souvenir que c'est à l'*Aspasie* de Périclès qu'une inspiratrice, une femme particulièrement intelligente et belle doit aujourd'hui ce surnom, on dit plutôt *gynécologue*.

— La véritable *Aspasie*, étant étrangère (originaire de Milet), Périclès ne put l'épouser ; leur demeure était cependant le rendez-vous des esprits les plus brillants de cette époque : peintres, poètes, sculpteurs, mais aussi hommes politiques du Ve siècle Av. J.C. Les Grecs ont donc inventé les « Salons », bien avant MMmes du Deffand ou de Lespinasse. Certains historiens — Carcopino et d'autres — assurent que c'est *Aspasie* qui suggéra à Périclès l'idée de « *démocratie* » (au sens athénien d'un « régime fondé sur le mérite », lequel seul autorise à parler au nom du peuple (*δημος*)) :

— Le *demos*, chez les Grecs signifie d'abord un territoire habité, puis le peuple occupant ce territoire, puis l'ensemble des citoyens libres. Rappelons que le mot *Aspasie* « *Ἀσπασία* », signifie en grec : la Bienvenue, — Celle qui est agréable, contente (NDE).

² Les bolchéviques sauront utiliser tout autrement cette sorte de femme : — Une anecdote bien connue des journalistes et de leurs Maîtres, rapporte que J. Chirac, qui allait alors présenter ses devoirs aux occupants du Kremlin en 1959/60, crut sottement que la ravissante jeune femme qui l'aborda dans le train entre Leningrad et Moscou avait succombé à son charme ! La créature était évidemment membre du KGB. On sait aussi que le Lieutenant Chirac, au lieu d'aller combattre en Algérie, vendait le journal communiste *L'Humanité* à Paris au coin des rues (NDE).

à Zurich comme étudiantes, en médecine ou autre, ressentaient toutes les plaisantes sensations de l'aventure, et, à leur retour en Russie, des milliers d'étudiants hommes et femmes s'en vinrent vivre dans les villes et les villages pour y faire de la propagande socialiste parmi les ouvriers. A celui qui était jeune, énergique et aventureux, ce genre de vie pouvait paraître idéal ; dans le récit des aventures du Prince Kropotkine comme membre du cercle Tchaïkovski, on ne manque d'ailleurs pas de déceler une lueur d'amusement. Enfilant une chemise et une veste de paysan sur ses dessous de soie, cet aristocrate anarchiste se glissait à la nuit tombée hors du Palais d'Hiver pour se rendre dans les taudis de St-Petersburg où avaient lieu les réunions avec les ouvriers.

Jouer à se faire passer pour un paysan avait été fréquemment un passe-temps de l'aristocratie blasée, et Kropotkine, en se faisant passer pour « *Borodine* », couvert d'une veste en peau de mouton, consulté comme un oracle par les autres vêtus de même, trouvait évidemment ce genre de soirées plus amusantes que les réunions compassées de la bonne société de St-Petersburg.

Pierre Kropotkine, que l'on peut considérer comme un visionnaire anarchiste de type relativement modéré, était né en 1842 à Moscou. Bien que disciple et ardent admirateur de Bakounine, Kropotkine se montra dans sa vie privée très supérieur à son maître. A la différence de Bakounine, il était travailleur, bien que dans un autre sens que celui qu'il a exposé dans ses écrits. S'identifier avec le « prolétariat » jusqu'à écrire :

— « Nous réussirons à faire respecter nos droits. »

C'est évidemment faire montre de la plus grande affectation ; Kropotkine, qui n'avait jamais travaillé de ses mains mais avec son cerveau uniquement, était essentiellement un aristocrate du même genre que les aristocrates de France, qui avant 1789 aimaient à s'étendre sur la nécessité de détruire l'ordre existant.

La marque de l'ensemble des écrits de Kropotkine est

l'irréalisme, car jamais et à aucun moment il n'est en prise avec les réalités de la vie, et c'est en cela qu'il diffère de Bakounine. Le « *géant russe* » était lui un réaliste, et en prêchant la révolution, il savait parfaitement bien ce que la révolution signifiait des violences, un bain de sang, la confusion, le chaos, toutes choses auxquelles son esprit se délectait. Sur la nature humaine, comme nous l'avons vu, il était sans illusions, et c'était pour les criminels qu'il exprimait la plus chaleureuse sympathie. Kropotkine, moins doué de sens pratique ou peut-être moins franc, exprimait une foi sans bornes dans l'humaine nature, en disciple de Rousseau autant que de Weishaupt ; il affirmait :

— « (que) l'inégalité des fortunes et des conditions, l'exploitation de l'homme par l'homme, la domination des masses par quelques uns, avaient au cours des âges miné et détruit les fruits précieux de la vie primitive en société¹. »

Un passage que l'on croirait tiré textuellement de « *l'Essai sur l'Inégalité de conditions*² ».

Avec un même mépris pour la vérité, Kropotkine se fait l'écho des panégyriques de Rousseau

— « sur le bonheur et la bonté des sauvages³. « La fraternité et la solidarité » qui caractérise la vie tribale, « l'hospitalité des peuples primitifs, leur respect de la vie humaine, leur compassion pour le faible « et leur abnégation. »

Arrivant inévitablement aux mêmes conclusions que Weishaupt, Kropotkine prétend la nature humaine si fondamentalement bonne que toutes les contraintes devraient être supprimées, toutes les lois et les gouvernements être abolis, que même les assassins devraient être laissés impunis et que les criminels devraient « être adoucis avec un soin

¹ Kropotkine : « *Paroles d'un révolté* », p. 19.

² Mme Webster veut dire *Discours sur l'origine de l'Inégalité...* (J. J. Rousseau) (NDE).

³ « *Les Temps nouveaux* », p. 21.

fraternel¹. »

Nombre de ces théories sont si proches de celles de Weishaupt, sinon identiques qu'on ne peut manquer de penser que, comme Bakounine, il était tombé sous l'influence de l'illuminisme et qu'inconsciemment il travaillait pour la secte qui avait pour objet

— « la révolution universelle qui devait donner le coup de grâce à la société. »

Le lien entre tous ces disciples successifs de Weishaupt ne peut s'établir qu'en comparant leurs écrits, où il s'avère évident que des passages, si étroitement ressemblants, ne peuvent être attribués à une simple coïncidence, ce qui amène au constat que les principales idées de la *Révolution Mondiale se transmettent en une suite continue* d'un groupe révolutionnaire à l'autre. C'est d'ailleurs Kropotkine lui-même qui nous informe qu'entre l'Alliance Sociale-démocratique de Bakounine et les sociétés secrètes de 1795 existait une « filiation directe² ». Si donc le Nihilisme opérait en liaison avec l'association de Bakounine — ce dont nous ne pouvons douter — il est facile de voir comment les théories des Philadelphes passèrent au *Cercle Tchaïkouski*.

C'est ainsi que dans les « *Paroles d'un révolté* », où, plus que dans toute autre de ses œuvres, Kropotkine expose son programme de révolution, il nous semble réentendre la voix de cet ancêtre illuminé qu'était Gracchus Babeuf, membre des Philadelphes et continuateur du plan de Weishaupt. Sans être un communiste comme Babeuf, Kropotkine prône par exemple le même système d'échanges à base de troc :

— « Recherchez-vous des outils ou des machines ? demande-t-il aux paysans. Vous vous mettez d'accord avec les travailleurs des villes qui vous les enverront en échange de vos produits³. »

Et il demande le plus sérieusement d'envisager la vie menée dans le cadre de cette estimation continuelle de valeurs — le paysan qui pour avoir une faux enverrait à la ville un panier d'œufs de dindes, et leur valeur en étant trouvée insuffisante qui recevrait en échange une paire de ciseaux — dont il n'aurait aucunement besoin !

Ce n'est pas seulement par de telles puérités que Kropotkine continue la tradition de Babeuf, mais c'est aussi dans l'organisation de la Révolution à venir. Babeuf, on s'en souvient, fut le premier à prêcher « *le Grand jour du peuple* », ce jour où la multitude rendue folle se jetterait sur toutes les richesses et toutes les propriétés en prélude au Communisme. Cette méthode simple et expéditive, depuis longtemps abandonnée par les Communistes en faveur de la conquête progressive du pouvoir politique, était alors ranimée par les Anarchistes dans le but d'instaurer leur système concurrent, et donc, dans son chapitre sur « l'Expropriation », nous trouvons Kropotkine reproduisant presque mot pour mot l'ancien programme de Babeuf.

— « Seule l'expropriation générale — écrit Kropotkine — peut satisfaire la multitude des malheureux et des opprimés. Du domaine de la théorie il faut la faire passer dans la pratique. Mais afin que l'expropriation réponde à son principe, qui est de supprimer toute propriété privée et de rendre tout à tous, il faut l'accomplir sur une vaste échelle. A petite échelle, on ne constaterait rien d'autre que vulgaire pillage ; sur une large échelle, c'est le début de la réorganisation sociale¹. »

Mais bien que Bakounine ait déclaré :

— « (que) le vol était l'une des formes les plus honorables de la vie nationale russe » et que « celui qui ne comprend pas le vol ne peut rien comprendre à l'histoire des masses russes² »

¹ « Paroles d'un révolté », pp. 223, 242, 244.

² Kropotkine : « *La Grande Révolution française* », éd. anglaise, p. 580.

³ « Paroles d'un révolté », p. 166.

¹ *Ibid.*, p. 337.

² « *Words addressed to Students* » (Adresse aux Étudiants) de Bakounine et

il semble que le plan de mettre violemment la main sur toutes les propriétés fût encore quelque chose à laquelle on ne pouvait compter ni que le peuple fût prêt à se livrer :

— « Ce serait une fatale erreur — observe Kropotkine à regret — que de croire que l'idée d'expropriation ait déjà pénétré les esprits de tous les travailleurs et soit devenue l'une de ces convictions pour lesquelles un homme droit soit prêt à sacrifier sa vie. »

On en est loin¹ ! Et il poursuit en expliquant la nécessité d'éduquer le peuple en vue de ce sublime idéal.

— Afin de persuader les paysans russes de devenir les émules de ceux de France au siècle précédent en s'emparant des richesses de la société, « nous, révolutionnaires socialistes — écrit-il — nous devons travailler sans cesse dès maintenant à répandre l'idée d'expropriation par toutes nos paroles et tous nos actes... Que le mot d'expropriation pénètre dans chacune des communes du pays, qu'il soit discuté dans chaque village, et devienne pour chaque ouvrier et chaque paysan partie intégrante du terme Anarchie. Et alors, alors seulement, nous pourrons être sûrs que le jour de la révolution il sera sur toutes les lèvres, il s'élèvera formidable, soutenu par le peuple entier, et que le sang de ce peuple n'aura pas coulé en vain². »

L'idole de Kropotkine, Marat, n'aurait pu lui-même écrire un appel plus direct à la violence, et quand on considère qu'il était l'un des dirigeants du Cercle Tchaïkovski et que c'était la sorte de propagande que cette bande « d'héroïques missionnaires » (*sic*) s'était engagée à répandre parmi le peuple à partir de 1872, on ne peut s'étonner que le gouvernement se soit vu obligé d'intervenir.

— « Trente-sept provinces ont été contaminées par la

Netchaïeff (1869).

¹ « Paroles d'un révolté », p. 320.

² Ibid., p. 322.

contagion sociale¹ » déclara une circulaire gouvernementale, et, en 1878, furent ordonnées de nombreuses arrestations. »

Commença alors le cercle vicieux : un propagandiste, Boghuljubov, fut passé au knout par la police, et une révolutionnaire Vera Sassulitch chercha à le venger en essayant de tuer d'un coup de pistolet Trepoff le préfet de Police de St-Petersburg. Mme Vera Sassulitch fut acquittée, mais Kowalsky, le leader du groupe révolutionnaire d'Odessa fut fusillé, et en représailles Mesentseff, le chef de la Troisième Section fut assassiné sur la Perspective Nevsky par Kravchinsky (alias Stepniak).

Suivit alors une série d'attentats contre la vie d'Alexandre II : en septembre 1879 les conspirateurs dirigés par Sophie Perovskaïa² et Leo Hartmann formèrent le plan de faire sauter le train impérial juste à la sortie de Moscou, mais ne réussirent qu'à détruire un train qui ne transportait pas l'Empereur ; l'année suivante deux autres terroristes, Halturion et Scheliaboff, réussirent à faire exploser une charge de dynamite sous la salle à manger du Palais d'Hiver, mais cette fois encore l'Empereur en réchappa sans être blessé.

Pendant ce temps, Alexandre II, avec un nouveau premier ministre, le comte Louis Melikoff, continuait à élaborer des plans de réforme. Melikoff malgré ses défauts était un homme de tendances beaucoup plus libérales que ses prédécesseurs, et il y eut un écrivain finnois qui déclara :

¹ Stepniak : « *Underground Russia* » (La Russie clandestine), p. 28.

² On voit se préparer la génération des *Amazones rouges* (cf. *supra* : NDE) — Que ce soit en Hollande, puis à Paris, avec Mata Hari —, en Espagne, en 1936, avec Dolorès Ibárruri (la « *Passionaria* » —, en France, avec Marguerite Duras (Marguerite Gyadin), la *Nymphé* de la rue Lauriston (cette même rue où, en 1945 — écrit-elle —, « elle torturait les pétainistes jusqu'à en jouir... », pardon ! c'est elle qui parle ainsi dans ses *Souvenirs*) —, aux USA, avec Agnès Bentley au Pentagone, auprès H. Morgenthau, Kérensky, Lénine, puis Staline les prendront comme machinistes ou terroristes (v. L. de Poncins : *Espions soviétiques* et E. de Malynski : « *Le Triomphe du réprouvé* », Éd. Saint-Remi, 2006).

— (que) « certaines des mesures adoptées par lui auraient dû montrer à toute personne sensée qu'il projetait l'introduction de réformes de longue portée qui auraient pu entraîner la régénération de la Russie¹. »

Que cela soit exact ou non, il est certain que c'est à Loris Melikoff que revint pour la plus large part d'avoir décidé l'Empereur à convoquer une *Assemblée consultative* sur la question des réformes, et — plus important encore —, ce fut Melikoff qui finalement le 2 mars 1881 lui présenta un plan de Constitution.

Faut-il croire comme on l'a suggéré que le terme de « Constitution » était le cri de ralliement des sociétés secrètes ?

1 « *The Revolutionary Movements in Russia* » de Koni Zilliacus, p. 101.

(NDT) : Kropotkine, tout irréaliste qu'il fût, comme le notait N. Webster, dirigeait néanmoins, par des voyages incessants entre Londres, Paris et Genève, l'*Organisation Anarchiste Internationale*, alors redoutablement efficace et soutien du Nihilisme russe — qui aura à son actif nombre d'attentats, dont celui contre Alexandre II.

— Active aussi en France, par les crimes de Montceau-les-Mines, et les menaces de coup de force maçonnique de 1873 et 1876, qui firent installer Grévy et la République radicale.

— Bien qu'affichant un antijudaïsme hérité de Bakounine, l'Anarchie et le Nihilisme, comptaient un grand nombre de Juifs comme agents de liaison et diffuseurs de propagande (*L'Organisation Anarchiste Internationale* était imprimée à Paris et colportée dans le cadre de leur activité de commerce international itinérant : cas du célèbre Aaron Libermann), comme dirigeants et points de contacts locaux comme Askenasi, à Sèvres ; et l'organisation centrale avait pour principal chimiste artificier un certain Goldemberg, second de Kropotkine à Paris.

À Paris résidaient beaucoup de nihilistes russes infiltrés, que la police et le ministère s'abstenaient d'inquiéter : la demande d'extradition d'Hartmann par la Russie fut refusée par le Ministre Freycinet...

— Malgré l'anti-bourgeoisisme de l'Anarchie, il y avait collaboration avec la Maçonnerie au pouvoir, dans leur haine commune du Christianisme et de toute monarchie, fût-elle tsariste. Le pouvoir maçonnique à Paris tenait l'anarchie sous sa main comme force d'intimidation et troupe de choc contre toute éventualité de restauration monarchique ou de république catholique, et s'en servit, en 1873 et 1876 (RP. Deschamp & Claudio Jannet, Op. cit., t. III).

On a vu que, lors de la Révolution française, aussi bien la rédaction de la Constitution en 1789 que son acceptation par le Roi en 1791, furent chaque fois le signal d'un nouvel accès de furie révolutionnaire ; nous avons vu également la Révolte Décabriste de 1825 en Russie être lancée avec le même mot d'ordre, et là de nouveau en Russie en 1881, se produit le même étrange phénomène. Aussitôt que Malikoff se lança sur la voie des réformes, il y eut un attentat pour le tuer, et le jour même où Alexandre II devait contresigner la Constitution, il tomba frappé de la main d'un assassin.

Le prince Kropotkine se vit lui-même forcé de reconnaître le courage de l'Empereur et son noble sacrifice à ce moment suprême où, au signal donné par Sophie Petrovskaja, une bombe fut jetée sur le carrosse Impérial au moment où il passait par la rue du canal Catherine ; seuls les cosaques à cheval qui l'entouraient furent blessés, mais alors que son cocher suppliait le Tsar de fuir pour échapper au danger, Alexandre II refusa d'abandonner les hommes de sa suite à leur fatal destin et délibérément s'avança pour trouver la mort. C'est en effet comme il s'approchait à pied des cosaques blessés, gisant dans la neige le long de son carrosse, qu'un deuxième assassin d'une inconcevable lâcheté lança une autre bombe, et que cette fois Alexandre tomba mortellement atteint.

La nuit même, le projet de Constitution fut déchiré en morceaux par l'un des conseillers de son fils.

Ainsi prit fin temporairement tout espoir de réforme en Russie. Une réaction inévitable suivit ce crime infâme. Les conspirateurs, Svcheliaboff, Russakoff, Sophie Petovskaia et deux autres furent mis à mort, avec dit-on une effroyable cruauté.

Mais bien qu'il faille détester ces méthodes barbares de représailles, il faut bien admettre que la brutalité était des deux côtés. Si l'on a pitié des soi-disant « martyrs du despotisme impérial », ne devons-nous pas aussi nous demander quelle

pitie avaient ces hommes et ces femmes pour leurs victimes — non seulement pour les « agents du despotisme » qu'ils voulaient abattre, mais pour les gens du peuple innocents qu'ils sacrifiaient avec eux ? Quelle considération avaient-ils eu pour la vie humaine dans leur attentat destructeur du train impérial ? Avaient-ils pensé au conducteur de la locomotive et aux autres employés qui périrent dans l'accident ? Aux nombreuses personnes qui furent tuées et blessées dans cet attentat qui avait mal tourné ? Et aux trente soldats qui étaient de service et périrent dans l'explosion au Palais d'Hiver ?

Ayons donc pitié des « martyrs » dont aucune circonstance ne peut justifier les tortures, mais réservons quelque pitié pour ces victimes humbles et oubliées qu'aucun écrivain révolutionnaire ne semble considérer comme ayant la moindre importance.

En 1878, l'Europe occidentale tout entière fit l'expérience des répercussions de la Terreur russe, et les quatre principaux anarchistes Kropotkine, Cafiero¹, Malatesta² et Brousse montèrent un plan mondial de violences appelé par eux « Propagande par l'action » qui eut sa première manifestation dans un attentat contre la vie du roi Humbert d'Italie. Ce crime fut suivi de deux attentats du même genre contre l'Empereur Guillaume Ier d'Allemagne. S'il faut en croire les écrivains socialistes, ni Hödel ni le Dr. Karl Nöbling qui, en l'intervalle de moins d'un mois tirèrent sui l'Empereur à Berlin, n'étaient en quoi que ce soit liés avec le mouvement Socialiste ou

¹ Cafiero : nom de guerre de Liebknecht.

² Malatesta : nom de guerre de Léo Hartmann.

— Quant à Malatesta, c'est généralement de Pandolfo Malatesta (1417-1468) qu'on parle (cf. Montherlant : « Malatesta ») ; mais cette famille de condottieri régnait sur Rimini depuis le XIII^e siècle ; Pandolfo, excommunié après avoir mené la guerre contre le pape Pie II. On veut aujourd'hui faire de lui le portrait d'un mécène diffamé, ami des Humanistes et d'un pré-révolutionnaire. Montherlant donne au contraire de lui l'image d'un homme déchiré entre ses passions politiques et sa foi qui, finalement, l'emporte.

Anarchiste, mais ils servirent seulement de prétexte à la loi antisocialiste que Bismarck fit passer triomphalement à la fin de la même année. Cela pouvait bien être en effet dans la ligne de la politique impériale allemande, qui avait toujours consisté à écraser chez elle les forces subversives dont elle faisait usage si libéralement à l'étranger, et il est très possible qu'un jeune mentalement semi-demeuré comme Hödel, avec les photographies des leaders socialistes Liebknecht et Bebel fourrées dans sa poche par la police, ait pu être poussé à l'acte, les agents provocateurs étant l'un des moyens favoris des gouvernements autocratiques.

Bismarck put donc ainsi écraser dans l'œuf, non seulement le Socialisme mais l'Anarchie, qui en la personne de Johan Most commençait de devenir un danger.

— « L'Allemagne — observe Zenker — peut-être appelée le pays le plus dénué d'anarchistes parmi tous les pays d'Europe¹. »

Le génie du peuple allemand est naturellement éloigné de la pente de l'individualisme, et que ce soit sous la forme du militarisme prussien ou celle du Socialisme d'État, il est toujours en faveur de l'organisation de masse. Ce furent donc les Sociaux-démocrates qui d'eux-mêmes expulsèrent finalement Most de leurs rangs. On notera d'ailleurs que chaque fois que des agitateurs menacent sérieusement de troubler la paix en Allemagne, ils sont soit supprimés sommairement, soit expédiés à l'étranger de préférence en Angleterre.

Que ce fût en accord avec ce plan ou de sa propre initiative, Most vint à Londres en 1879, où il organisa une société appelée « les Socialistes Unis » sur les principes du *Manifeste Communiste* de Marx, et qui avait pour slogan le cri de guerre des marxistes : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » En même temps, il fonda une association secrète sous le nom de

¹ E. V. Zenker : « Anarchism », traduction anglaise, p. 28.

« Club Propagandiste » en vue de préparer la révolution générale¹. Mais il trouva à Londres un terrain encore moins fertile pour son travail qu'à Berlin.

— « L'Angleterre, l'ancien refuge des agitateurs politiques — écrivit Zenker en 1895 —, tout en ayant servi d'abri à Bakounine, Kropotkine, Reclus, Most, Penkert, Louise Michel, Cafiero, Malatesta et autres dirigeants anarchistes et en abritant encore certains, et bien que Londres soit riche en clubs et journaux anarchistes, en réunions et en congrès, la ville ne possède cependant pas d'Anarchisme natif de son sol, et, de tout temps, n'a formé qu'une sorte de lieu d'échange ou de place du marché pour les idées anarchistes, les forces motrices et la littérature d'agitation. Londres est tout spécialement le quartier général de l'Anarchisme allemand; les classes laborieuses anglaises ont donc toujours considéré leurs idées avec froideur; le gouvernement, aussi longtemps qu'ils se contentaient de parler ou d'écrire, a toujours regardé les agissements excentriques des anarchistes dans la plus pure logique du laisser faire². »

¹ Dr Zacher : « Die Rothe Internationale » (1884).

² « Anarchism », p. 242.

— (NDA) : Zenker témoigne ici d'un remarquable discernement à propos de l'attitude du Gouvernement britannique; attitude qui semble aux étrangers généralement incompréhensible; car l'idée qui en prévaut sur le Continent (en particulier en France) est que la tolérance témoignée en ce pays envers les agitateurs tient à une politique profondément machiavélique d'encouragement des idées subversives pour affaiblir les puissances rivales. Pour un esprit français notre naïveté nationale demeure inconcevable: il ne peut croire que nous considérons réellement ces gens comme des excentriques sans danger qu'il serait tyrannique d'éliminer.

(NDT) : La naïveté que l'auteur prétend assumer ici, était peut-être de sa part feinte d'humour... Car les preuves sont irrécusables et nombreuses que l'oligarchie anglaise de gouvernement depuis le début du XVIII^e siècle avait provoqué et financé la Révolution en France, en Italie, en Espagne et dans le reste du Continent, y compris à coups de bombes, d'assassinats et de guerres civiles, subversion servant les buts conjoints de la ploutocratie protestante et du haut Sanhédrin assumés par la *Mother Lodge* qui dirige le

De fait, la résistance offerte par le monde du travail en Angleterre aux doctrines de Most fut si obstinée que, lorsqu'il essaya de publier son journal « *Freedom* » (Liberté), il ne put trouver d'imprimeur pour le composer. Mais hélas, avec la diffusion de l'éducation (?) moderne, ce genre d'obstacle a depuis longtemps été levé!

En 1881, le prince Kropotkine visita Londres et trouva aussi décourageante sa réception. A ses conférences, il se vit devoir parler devant des bancs quasi vides. Ce ne fut que dans les villes du Nord que les doctrines anarchistes soulevèrent un certain enthousiasme.

Gouvernement de Londres. Quant à dire « sans danger » des gens qui jetaient des bombes et assassinaient... ils ne l'étaient pas en effet pour l'Angleterre protégée de l'époque. Ils ne le sont devenus qu'au XX^e siècle, depuis que l'IRA s'est mise à en jeter à Londres.

(NDE) : — La reine Victoria — on peut le vérifier — était proche parente d'à peu près tous les monarques régnants au XIX^e siècle; mais jamais elle ne voulut les avertir des révolutions ou des attentats qui se préparaient contre eux: belle-sœur du Tsar et prévenue de l'attaque du *Palais d'Hiver*, par son ambassadeur à Varsovie; elle laissa faire. Le Juif Disraéli, son Premier Ministre, pourrait-il nous en dire quelque chose?

(NDT, NDE) : Et formidable aveu...; mais dans un tout autre sens que lui donne l'auteur!

— Il confirme une autre déclaration déjà relevée plus haut, montrant que Londres était bien le foyer européen qui tirait *tous les fils de la subversion* depuis au moins le XVIII^e siècle (pour nous, sans doute, depuis Henri VIII).

— Mais évidemment, les anarchistes étaient tenus en laisse par la haute direction de la Maçonnerie, et n'allaient pas nuire aux membres du gouvernement anglais, dociles à la *Lodge Mère*. Allemands, ils l'étaient: car juifs-allemands d'origine pour la plupart; mais ils ne servaient que les plans des hauts responsables de la secte! Cette judaïté germanique, ils s'en feront un slogan cent ans plus tard, en mai 68, avec Cohn-Bendit, lui faisant reprendre par les moutons stupides qui le suivaient en scandant: « *Nous sommes tous des juifs allemands!* »

(NDE) — Aujourd'hui, le centre des intérêts changeant avec le lieu, la Bourse de New-York maintenant substituée au *Stock-Exchange* de Londres, *les fils de la subversion* sont tirés des USA; et le Royaume Uni ne doit pas faire front à la seule IRA. C'est qu'Israël joue ses pions sur l'échiquier.

— « L'année que j'ai passée à Londres, écrivit-il découragé, fut une année de véritable exil. Pour qui avait des opinions socialistes avancées, c'était irrespirable. Il n'y avait aucun signe de ce mouvement Socialiste animé que j'ai trouvé si bien développé à mon retour en 1886¹. »

Qu'est-ce donc qui avait donné ce nouvel élan au projet de la *Révolution mondiale* durant ces cinq années ? Dans le passé, on l'a vu, les sociétés secrètes avaient été le moyen par lequel Révolution avait pu opérer, et après leur absorption par l'*Internationale*, la prétendue *Association des Travailleurs* avait servi de couverture à ses activités. Mais maintenant que l'*Internationale* était morte, il devenait nécessaire aux sociétés secrètes de se réorganiser, et c'est à ce moment critique que l'on retrouve la « formidable secte » resurgissant de nouveau à la vie — la secte originelle des Illuminés de Weishaupt. Les faits concernant la résurrection de l'Ordre sont assez difficiles à prouver, car bien évidemment ils ont été soustraits au public, et, comme dans le cas des Illuminés de 1776, tous les efforts furent faits par les écrivains impliqués pour cacher l'existence de la société, ou bien, lorsqu'il fallait bien l'avouer, pour la représenter comme une association parfaitement inoffensive et sans importance.

Ce que l'on sait avec certitude c'est que cette société fut refondée à Dresde en 1880², et non pas en 1890 comme cela a été affirmé, mais il semble que son existence ne fut pas découverte avant 1889. Qu'elle ait été délibérément établie sur le modèle de son ancêtre du XVIII^e siècle est patent du fait que son chef, un certain Leopold Engel, fut l'un des auteurs d'un long panégyrique sur Weishaupt et son Ordre intitulé : « *Geschichte des Illuminaten Ordens* » (publié en 1906), et qu'en 1903 sa loge d'origine à Ingolstadt fut rétablie. L'organe

¹ « *Mémoires d'un révolutionnaire* », II, p. 251.

² « *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* », Encyclopédie éditée par Friedrich Schiele et Leopold Zscharnack (Tübingen, 1912), article *Illuminaten*.

officiel de l'Association à partir de 1893 fut « *Das Wort* ». La société existe toujours à la date de la rédaction du présent livre, et l'on a des raisons de croire qu'elle compte nombre d'adhérents, non seulement sur le Continent, mais dans notre propre pays¹.

Naturellement, on nous assurera que cette association n'a aucun lien avec le développement de la *Révolution Mondiale* ; cependant le fait demeure que cette même année 1880, où elle fut refondée, inaugura une recrudescence du mouvement révolutionnaire, à la fois en Europe et en Amérique.

Le 20 août de la même année, un congrès révolutionnaire secret se tint à Wyden en Suisse, qui amena une rupture entre les deux groupes allemands, les *Socialx-démocrates* sous la direction de Bebel et Liebknecht, qui expulsèrent en bonne et due forme les Anarchistes, eux sous la direction de Johann Most et Hasselmann. La doctrine des derniers, telle que résumée par Zacher, est comme on le verra identique au plan des premiers *Illuminés* :

— « Ils tenaient l'ordre des choses existant pour si corrompu qu'ils étaient prêts à en comploter le renversement par tous les moyens même violents, sans se préoccuper de ce qui remplacerait ce qu'ils voulaient détruire. Leur idéal était le chaos universel, qui avait pour conséquence nécessaire la guerre de tous contre tous et la destruction de toute civilisation². »

Le lien entre ces comploteurs et le Nihilisme de Russie est tout aussi évident. Deux jours après l'assassinat d'Alexandre II,

¹ (NDT) : Voir en note plus loin une esquisse de la nébuleuse de sectes *Rose-croix* en Angleterre issues de la haute *Maçonnerie des Philadelphe*, qui, notamment avec le Pr Ruskin à Oxford, vont transmettre à partir des années 1865, l'*Illuminisme* et le *Socialisme Fabien*, si déterminants dans l'histoire mondiale du XX^e siècle, et fonder des cercles élitistes d'influence, dont les commanditaires seront les ploutocrates juifs gravitant autour des clans Rothschild, Montefiore et du trône, que reliera la juiverie américaine.

² Zacher : « *Die Rote Internationale*. »

Haselmann avait tenu un meeting à New-York¹, qui adressa un message de sympathie aux nihilistes russes contenant ces mots :

— « Frères, nous approuvons entièrement vos méthodes. Tuez, détruisez, faites tabula rasa de tout jusqu'à ce que vos ennemis et les nôtres aient été anéantis². »

On reconnaît là l'exacte formule du Nihilisme.

Les *Sociaux-démocrates* ne différaient des *Anarchistes* qu'en professant qu'il fallait atteindre cet objectif par un processus plus graduel, et c'est en cela, comme Zacher le remarque, que réside leur seule prétention à la « modération » :

— « et si le Parti Socialiste s'efforce pour le monde

¹(NDT) : Haselmann, juif, tint meeting à New-York, métropole juive dans le monde et point d'arrivée des émigrés juifs allemands et russes dont la traversée était payée par la fortune du baron Hirsch léguée à l'organisation sioniste (Hirsch, célèbre financier escroc qui avait fait fortune en spoliant les épargnants français, cf. Ed. Drumont).

— C'est de New-York que quelques années après sera décidée et financée par les banquiers juifs la révolution russe de 1905, que Jacob Schiff, l'associé de la Banque Loeb, fera dénoncer par le gouvernement des USA l'accord de commerce avec la Russie, puis enfin déclencher la révolution de 1917 (financée par le consortium de Jacob Schiff, Kuha Loeb et Cy, F. Warburg, Otto Kahn, Melchior Schiff, G. Hanauer, Gugenheim, M. Breiter, avec la collaboration des membres européens du syndicat banquier juif international : Rothschild, Lazard, Speyer, Nye Bank, Sir Ernest Cassel le marchand de canons et banquier juif ami intime du roi Édouard VII ; et grâce à leurs complices : le président Wilson assisté du Juif Mandel House, Lloyd George, Conseillé par le Juif Sir Philip Sassoon, Clémenceau et Guillaume II !), et c'est de New-York que partira leur agent révolutionnaire N°1, Lev Bronstein alias Trotsky, suite à une réunion qui avait eu lieu aussi à New-York le 14 février 1916 d'un *Haut Directoire Juif* (c'est-à-dire le *Kabal*) dont fit mention un rapport des Services de renseignements militaires du Tsar en date du 15/2 ; cf. Maurice Pinay : « 2000 ans de Complots contre l'Église » p. 21.)

— Il semble que le *Kabal* juif mondial (*Les Princes de l'Escl*) était installé aux USA dès la fin du XIXème siècle ; il y contrôlaient déjà les avenues du pouvoir et obtinrent la vice-Présidence dès les années 1890, avec Parsons Morton.

² Zacher : Op. Cit. p. 28.

extérieur de jouer le rôle d'un parti réformiste et pacifique, ce n'est rien qu'une manœuvre stratégique pour maintenir une façade de légalité vis à vis de l'opinion publique et ne pas effrayer et éloigner les indécis... Par conséquent, quelque divergentes que puissent être les vues des deux factions des Socialistes allemands, Sociaux-démocrates et Anarchistes, en ce qui concerne la politique à suivre et le but à atteindre, toutes les deux reposent sur le même fondement, à savoir la conviction que le système actuel ne peut continuer et doit être détruit, ce qui ne peut s'obtenir que par la force. »

En outre, dans les organes de presse respectifs des deux factions, le *Sozialdemokrat* des prétendus modérés, et le *Freiheit* des anarchistes, on retrouve les idées de Weishaupt, de Cloutz et de Bakounine exposées en clair. Ainsi par exemple en matière de religion, le *Sozialdemokrat* du 25 mai 1880 déclarait :

— « Il faut franchement avouer que le Christianisme est le plus implacable ennemi de la Social-démocratie... Quand Dieu est extirpé des cerveaux des gens, tout le système des privilèges par la grâce de Dieu s'effondre, et quand le Ciel sera ensuite reconnu comme un grand mensonge, les hommes chercheront à établir le Ciel ici-bas. Par conséquent celui qui attaque le Christianisme attaque en même temps la monarchie et le capitalisme¹. »

De même, le *Freiheit* du 5 février 1881 caractérisa le Christianisme comme étant :

— « une escroquerie inventée par des bateleurs », et fit observer : « Lisez donc la Bible à fond : à supposer que vous puissiez surmonter le dégoût qui ne peut que vous saisir lorsque vous ouvrez les pages de ce qui est le plus infâme des livres scandaleux (*das infamste aller Schandbücher*), vous pourrez alors vite observer que le Dieu que ce livre de sornettes inculque est un dragon féroce à mille têtes, crachant le feu et respirant la vengeance². »

¹ Ibid. p. 25.

² Ibid. p. 27.

La guerre à la bourgeoisie faite par Marat, Robespierre, Cloutz et Hébert sous l'influence des *Illuminés* est de nouveau déclarée par le *Freiheit* le 18 décembre 1880 :

— « Ce n'est plus l'aristocratie et la royauté que le peuple doit entreprendre de détruire. Là un coup de grâce ou deux peut-être seront seulement nécessaires. Non, dans l'assaut à venir, l'objectif sera de frapper d'anéantissement la classe moyenne tout entière. »

Et encore ceci :

— « Extirpez toute l'engeance méprisable ! Tel est le refrain d'un chant révolutionnaire... La science vous met dorénavant en mains les moyens permettant d'organiser la destruction en masse des brutes, calmement et de façon parfaitement professionnelle, etc.¹ »

En juillet 1881, les *Anarchistes* réunirent à Londres un petit congrès révolutionnaire international, sous l'égide de Johann Most et du nihiliste juif-allemand Hartmann (l'auteur — deux ans auparavant —, du complot qui devait faire sauter le train du tsar), congrès auquel le prince Kropotkine fut présent comme délégué des anarchistes de Lyon. Parmi les diverses résolutions fut prise celle-ci :

— « Les révolutionnaires de tous les pays s'unissent en une Association Internationale Sociale-révolutionnaire des

¹ Zacher, Op. cit., p. 26.

(NDT) : Qui donc alors sema chez les Juifs allemands ces idées de « génocide », sinon les commanditaires et les rédacteurs de ce journal dirigé par des Juifs ? Qui allait mettre en œuvre quelques décennies plus tard de façon « industrielle » comme recommandé par « *Freiheit* », la « liberté » (de tuer les bourgeois non-Juifs), sinon la bande juive qui s'empara de la Russie avec Kérénski puis Lénine et Trotsky, sur ordre et avec le soutien de leurs frères américains et anglais, de Lloyd George et Wilson entourés de leurs conseillers Juifs, y faire des dizaines de millions de victimes s'ajoutant à celles de la *Ière guerre mondiale* déjà amenée par eux ; puis vingt ans après provoquer et déclencher la très sanglante *IIème guerre mondiale* avec ses dizaines de millions de nouvelles victimes, la communisation de la Chine et de l'Indochine avec l'assassinat de millions de Chinois, Indochinois, etc. !

Travailleurs dans le but d'une révolution sociale. Le siège de l'Association est à Londres) et des sous-comités sont formés à Paris, Genève, et New-York... Les Comités des différents pays maintiennent une correspondance régulière entre eux et avec le comité directeur au moyen d'intermédiaires, dans un but d'information permanente ; et il est de leur devoir de collecter de l'argent pour l'achat de poison et d'armes, ainsi que de trouver des emplacements convenables pour la construction de mines, etc. Pour atteindre l'objectif proposé : l'anéantissement de tous les dirigeants, des ministres d'État, de la noblesse, du clergé, des principaux capitalistes et autres exploités, tous les moyens sont permis, et par conséquent une grande attention doit être tout spécialement donnée à l'étude de la chimie et à la préparation d'explosifs, comme étant les armes les plus importantes, etc.¹ »

C'était quand même un peu trop pour le confiant Gouvernement britannique, et Most fut enfin condamné à dix-huit mois d'emprisonnement. Dégoûté d'un pareil traitement et plus encore par les difficultés d'impression de son *Freiheit*, Most

— « en grommelant quitta sans un merci la vieille Angleterre et s'en alla à New-York, où on le prit moins encore au sérieux, si tant était possible². »

Le prince Kropotkine secoua également la poussière de l'Angleterre de ses semelles :

— « Ma femme et moi — écrit-il — nous sentimes si isolés à Londres, et nos efforts pour éveiller un Mouvement Socialiste en Angleterre semblaient offrir si peu d'espoir qu'à l'automne de 1882 nous décidâmes de redéménager pour la France. Nous sommes sûrs qu'en France je serai bientôt

¹ Zenker : « *Anarchism* », p. 231 & Zacher, Op. cit.

(NDT) : Sic : ... Il se dit que le *Siège* de la haute direction de l'*Intégrisme islamique* est également à Londres en cette fin du XXème siècle.

² Zenker, Op. cit., p. 243.

arrêté, mais nous nous sommes souvent dit l'un l'autre : mieux vaut la prison en France que cette tombe¹. »

Ceux qui ne voient dans le mouvement révolutionnaire russe que le résultat naturel de la répression feront bien de méditer ce passage. L'ahurissant degré de liberté accordé par le Gouvernement britannique aux agitateurs étrangers ne tire de lui pas un seul mot de reconnaissance ni d'estime, pas plus qu'il ne semble lui venir à l'esprit que le fait que l'Angleterre soit un pays de liberté puisse avoir un lien quelconque avec la difficulté d'y susciter un esprit de rébellion. Pour Kropotkine, cette terre de liberté, plus encore que la Russie tsariste, était « une tombe ».

On voit donc que la recrudescence du mouvement révolutionnaire ne peut être attribuée aux tendances subversives du peuple, mais coïncide bien exactement avec la réorganisation des *Illuminés*. Même les plus sceptiques admettront que c'est une bien curieuse coïncidence que la société en question ait été reconstituée en décembre 1880 et que le 1er janvier 1881 — l'année précisément où le prince Kropotkine se lamentait du manque d'enthousiasme socialiste parmi les classes laborieuses britanniques — Henry Mayer Hyndman² dans le *Nineteenth Century* avait annoncé « l'aube d'une époque révolutionnaire³ »

¹ « Mémoires d'un révolutionnaire », II, p. 254.

(NDE) : A la lumière de ces mots, il fut assez piquant de lire dans la presse britannique, lors du décès du prince Kropotkine, ce commentaire nécrologique qu'il avait été « un ami sincère » de l'Angleterre !

² (NDT) : « *Golden Dawn* » ? !

³ (NDT) : Henry Mayer Hyndmann : juif anglais, haut maçon, diplômé de Cambridge, marxiste de la première heure et intime de Marx, avait succédé à un autre Juif comme bras droit du chef de la Révolution et du terrorisme en Europe, Mazzini ! Il dirigea divers mouvements et clubs socialistes puis, comme il est dit dans le texte, un « *National Socialist Party* », et avait fondé précisément en 1881 avec la fille de Marx : Eleonore, la *Democratic Federation* (terme plus susceptible d'attirer les goîms que celui de communiste), dont fera partie Annie Besant, 33^e de la Maçonnerie écossaise qui sera *Grande Prêtresse de de la Théosophie*, succédant à la fondatrice Helena Blavatsky (d'après

Il est donc évident qu'une fois de plus les gens du peuple n'étaient pas dans le secret du mouvement et que des préparatifs étaient poussés à leur insu et en collaboration occulte avec des révolutionnaires étrangers. Le lien entre les organisations secrètes et *l'Illuminisme allemand* à cette date est en outre patent. C'est ainsi qu'à Londres une Loge — du nom des *Philadelphes* la même que celle dont avait fait partie Babeuf, et qui se réclamait du rite de Memphis que Cagliostro avait fondé d'après l'occultisme égyptien initiait ses adeptes aux grades supérieurs de la *Maçonnerie Illuministe*¹.

C'est de là précisément que Johann Most et Hartmann menaient leurs intrigues et qu'en dépit de la réticence des imprimeurs ils réussirent pour un temps à publier leur journal *Freiheit*, et c'est par des groupes de même type que Most et Hartmann furent accueillis et pris en charge à leur arrivée en Amérique. Que ces associations américaines aient été en relation permanente avec le mouvement anarchiste en Angleterre, cela ressort clairement du fait qu'elles avaient envoyé des délégués assister au Congrès international de Londres mentionné plus haut de juillet 1881,

— « avec pour objet d'étudier les méthodes chimiques qui puissent être utiles au travail de la révolution. »

Dans tous ces complots, l'Angleterre semble avoir été le principal objectif, comme le prouve cet extraordinaire encart paru dans le *New-York World*, un ou deux ans plus tard :

— « CA IRA ! ECRASEZ LES INFÂMES ! »

— « La tempête de la révolution paraît imminente et fond sur l'Europe, qui écrasera et oblitérera à jamais le monstre à cent têtes des monarchies et des noblesses du Vieux Monde. En Russie, le Nihiliste s'agite. En France, le Communiste est l'homme qui monte. En Allemagne, le Social-démocrate va

Épiphanius dans « *Maçonnerie et sectes secrètes : le côté caché de l'histoire.* »

¹ V. Annexe 6.

se relever par millions comme aux jours de Ferdinand Lasalle. En Italie, l'Internationaliste fait souvent parler de lui. En Espagne, les marques de la Main Noire ont été visibles à maintes occasions. En Irlande, les Fenians et le groupe Avenger sèment la terreur, et en Angleterre la Land League se développe. Tous réclament à grands cris le sang bleu du monarque et de l'aristocrate. Ils veulent le voir couler de nouveau de l'échafaud. Sera-ce de la guillotine qui coupa la tête de Louis XVI ? Ou bien par la hache du bourreau qui décapita Charles Ier ? Ou par la dynamite qui dispersa les membres d'Alexandre le deuxième ? Ou bien encore, sera-ce par le nœud du bourreau autour du cou du prochain monarque britannique ?

— « Personne ne peut le dire, mais les sans-culottes anglais qui viennent, les descendants de Wamba le fou et de Guth-le Porcher découvriront bien la méthode nécessaire et l'emploieront sans hésitation. Ils feront souhaiter aux nobles — qui s'engraissent et se prélassent luxueusement dans les châteaux et les abbayes volées aux Saxons, sacrilègement dérobées à l'Église Catholique et inaccessibles aux paysans des villages et aux travailleurs des villes — ils leur feront souhaiter alors n'être jamais nés. Ils seront les exécuteurs du destin si justement mérité par les criminels aristocratiques du passé et du présent. Leur cri, qu'ils représentent le sang bleu et sont la caste privilégiée, ne protégera pas les hommes et les femmes de rang, lorsque naîtra la République anglaise. Ils auront alors à expier leurs tyrannies, leurs meurtres, leur luxure et leurs crimes, selon la Loi donnée au Striai parmi les éclats de tonnerre du ciel : " Les péchés des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération¹. »³⁹)

Sir Lepel Griffin qui cite ces phrases délirantes ajoute ces mots significatifs :

¹ Sir Lepel Henry Griffin: « *The Great Republic* » (1884). pp. 3 & 4.

— « Il faut remarquer que le « New York World » est édité par un Allemand. »

Si l'on ne croit pas au lien entre les forces occultes et la Révolution mondiale, comment alors expliquer les explosions périodiques de furie révolutionnaire, venant non pas de la part du peuple, mais des ennemis du pays contre lequel elles sont dirigées ?

D'après H. M. Hyndman dans l'article ci-après, ce mouvement se développait essentiellement sous les auspices des Juifs, et il est intéressant de comparer cette prophétie avec celle de Disraeli qui avait juste précédé l'explosion de 1848 ; Hyndman écrivait ainsi :

— « L'influence des Juifs actuellement est plus notable que jamais... Ils sont à la tête des capitalistes européens... En politique, beaucoup de juifs sont au premier rang. La presse dans plus d'une capitale européenne est presque entièrement entre leurs mains. Les Rothschild ne sont que la tête de liste de toute une série de capitalistes, etc.,... Mais tandis que les Juifs sont ainsi indiscutablement les leaders de la ploutocratie d'Europe... une autre fraction de la même race forme les leaders de cette propagande révolutionnaire qui s'oppose, semble-t-il précisément, à la classe capitaliste représentée par leurs propres confrères juifs. Les Juifs — plus que tous les autres hommes — se sont élevés contre ceux qui tirent leur revenu non pas en produisant de la valeur mais en trafiquant sur la différence de valeur actuellement ils agissent comme leaders du mouvement révolutionnaire, que j'ai entrepris de suivre. »

C'est là sûrement un étrange phénomène :

— « Ceux par conséquent qui ont l'habitude de regarder les Juifs comme essentiellement pratiques et conservateurs, ce qui est d'ailleurs certain, pour s'insérer dans le cadre du système social actuel, devront reconsidérer leurs conclusions. Mais l'ensemble du sujet : des effets bons et mauvais de l'influence juive sur la situation sociale en Europe mérite une

investigation plus complète qu'il n'est pas possible d'entreprendre ici. Il suffit que dans la période où nous entrons, il n'y ait pas la moindre influence qui vienne du juif du côté de la révolution¹. »

Que les Juifs révolutionnaires des deux camps, celui de l'*Anarchie* et celui du *Socialisme d'État*, soient alors passés au stade de joindre leurs efforts pour renverser le système social existant, se lit dans un autre passage des œuvres de H. M. Hyndman dans lequel il parle d'une visite qu'il fit à Karl Marx, chez qui il rencontra l'anarchiste Hartman². Et de ce que ces deux juifs désiraient la chute du pays qui leur avait si follement offert l'hospitalité, on a encore d'autres preuves.

Cela faisait déjà douze ans que Marx avait élaboré son plan

¹ Article intitulé « *The Dawn of a Revolutionary Epoch* », signé de H. M. Hyndman dans la revue *The Nineteenth Century*, livraison de janvier 1881.

— (NDT) : Cet article ne manquait pas d'audace. Il s'analyse comme un exemple de manipulation juive de l'opinion ! Hyndman semble viser là un triple objectif : tromper ceux qui voudraient bien se rassurer, et ne pas voir la contradiction dans ce passage : car la subversion était peuplée de Juifs — dont lui — qui n'allaient pas cesser leurs activités, dirigeant les révolutionnaires en sorte de *protéger les biens des industriels juifs* comme ils avaient protégé de toute attaque *les propriétés Rothschild* à Paris en 1871 et en 1848. Car Marx comme Engels, on l'a lu, poursuivait avec Hyndman un tout autre but que de défendre les ouvriers : celui donc de protéger les capitalistes juifs, et de lancer les prolétaires à l'assaut des seuls propriétaires chrétiens leurs compatriotes désignés comme les *bourgeois* !

— Or Hyndman cherche à faire croire ici que les Juifs allaient se battre entre eux, révolutionnaires contre capitalistes ! En outre, il insinue un chantage à l'adresse des élites non-juives qui se savaient sous la menace proférée par les journaux comme celui de Most, pour amener celles-ci et leurs dirigeants à collaborer toujours plus étroitement avec la Juiverie et ses objectifs mondiaux, ce qui eut effectivement lieu, via la Maçonnerie et les cercles mondialistes et socialistes créés par Cecil Rhodes et Rothschild, puis le soutien du groupe bancaire Lazard en Angleterre et par la ploutocratie des Rockefeller et des Morgan aux USA : en bref amener les élites non-juives à devenir les collaborateurs et complices actifs de l'impérialisme mondial juif, pour éviter d'en devenir la cible... ! C'est toute la stratégie du *Mondialisme fabien*.

² Hyndman : « *Reminiscences* », p. 280.

d'attaque contre la Grande Bretagne. Dans les instructions émises par le *Conseil général de l'Internationale* sous la signature de Dupont, l'adjoint de Marx, et envoyées de Londres à Genève le 1er janvier 1870, avait été couché le principe suivant :

— « Bien que l'initiative révolutionnaire doive provenir de France, l'Angleterre à elle seule peut servir de levier pour une révolution économique sérieuse. »

Mais ils n'attendaient pas cette révolution des travailleurs anglais, car les instructions disent ensuite :

— « *Le Conseil général* étant dans l'heureuse situation d'avoir en ses mains le grand levier de la révolution prolétarienne, quelle folie ce serait de l'abandonner dans des mains purement anglaises¹ !

Leur stratégie politique est alors résumée comme suit dans un message de Marx :

— 1. L'Angleterre est le seul pays dans lequel une réelle révolution socialiste peut être opérée ;

— 2. Le peuple anglais ne peut pas faire la révolution ;

— 3. Des étrangers doivent la faire à sa place.

— 4. Les membres étrangers (du Comité Directeur de l'Internationale) doivent par conséquent garder leur siège au bureau de Londres

— 5. Le point où frapper d'abord est l'Irlande, et en Irlande ils sont prêts à commencer leur travail².

— « Les Anglais, ajoutait Dupont, ont tous les matériaux nécessaires pour une révolution socialiste ; ce dont ils manquent, c'est d'esprit généralisateur et de la flamme révolutionnaire. »

L'auteur de *L'Histoire secrète* où nous avons trouvé cette perle fait observer :

— « Alors quoi ? Karl Marx, Eugène Dupont et George Eccarius doivent s'agripper à leur pouvoir et conserver leur siège. Ils le disent si crûment... Ces messieurs savaient qu'une

¹ RP. Deschamp, Op. cit., II, p. 569.

² « *The Secret History of the Internationale* » de Onslow Yorke, p. 156.

émeute révolutionnaire n'est pas chose facile à Londres, où les gens sont si individualistes de goût et de tempérament et si stupidement attachés à leur indépendance de jugement, à la propriété privée et à leurs droits en tant que personnes. Mais ils n'étaient pas cependant sans quelque espoir. En se tournant vers l'Ouest, ils voyaient une étoile descendre sur la Mer d'Irlande. Cette étoile, ils la suivaient les yeux rivés sur elle : elle scintillait sur Cork. »

— « *Le seul point où nous pouvons asséner le grand coup contre l'Angleterre officielle, c'est sur le sol d'Irlande. En Irlande, le mouvement est cent fois plus facile pour nous, de par ces deux facteurs essentiels que la question sociale est celle de la rente et que le peuple y est plus révolutionnaire et escarpé qu'en Angleterre...* »

Une dernière phrase complétait l'exposé de M Dupont :

— « La position de l'Internationale sur la question irlandaise est très claire. Notre principal souci est de pousser à la révolution en Angleterre. Dans ce but, nous devons frapper le premier coup en Irlande¹. »

Par quelle entremise le coup allait-il être porté ? Quelle était l'organisation sur laquelle comptaient les révolutionnaires mondiaux pour exécuter leur plan ?

De nouveau sur une société secrète. On a vu que, depuis la Révolution française, c'est toujours par les *Sociétés Secrètes* que les agitateurs du Continent avaient opéré en Irlande. La Société des Irlandais Unis, fondée en 1791 avait été, nous l'avons vu, conçue sur le modèle et selon les méthodes de Weishaupt ; les *Sociétés Secrètes* sous Fenton Lalor en 1848 avaient suivi la même tradition, et maintenant les *Fenians*, qui étaient apparus entre 1858 et 1870, s'organisaient encore sur le même modèle. C'était la société sur laquelle Marx et son conseil comptaient comme support local.

— Bien entendu ce sera nié avec indignation par la Conspiration de l'histoire, qui cherche à prouver que le

¹ Ibid, p. 159.

Fenianisme, comme le Nihilisme, était indigène du sol où il s'épanouissait et était un mouvement sans aucun rapport avec l'organisation centrale de la Révolution Mondiale. Mais il s'avère que le lien entre Marx et les révolutionnaires d'Irlande n'est pas une simple supposition mais un fait établi, car il reste non seulement le message ci-dessus du 1er janvier 1870, mais le confirme en outre une adresse de sympathie envoyée aux Fenians en décembre 1869 par le Conseil général de l'Internationale de Londres et qui figure dans ses annales¹. Il est donc évident que c'est fort de la réception favorable donnée à son ouverture que Marx quelques semaines plus tard avait envoyé sa déclaration confiante à Genève².

Mais l'Internationale n'avait pas réussi à provoquer la révolution désirée en Irlande, et ce ne fut pas avant cette année 1882 où l'on était alors arrivé — et après que l'Illuminisme se fut restructuré — que le Fenianisme, qui vers 1872 était devenu une société secrète sous le nom de « *Fraternité républicaine Irlandaise* », se lança dans une série

¹ Guillaume : « *Documents de l'Internationale* », I, p. 251.

² (NDT) : L'Irlande avait été l'objet de la part de l'aristocratie terrienne anglaise au XIX^e siècle d'un véritable génocide de sa population paysanne catholique, chassée des terres en location et abandonnée à la famine aux applaudissements de la *presse juive* anglaise. Les paysans pour survivre avaient dû émigrer en masse en Amérique. Mais des familles *marranes* venues du Portugal étaient dans le même temps arrivées en Irlande (dont on a dit que fut issu le Pt. De Valera*), et nul doute que cette nouvelle population ait fourni aux sociétés secrètes des agitateurs révolutionnaires qui pensaient pouvoir soulever les villes à leur profit et pour le compte de l'organisation de Marx.

* Eamon De Valera (orthographe portugaise), né à New-York (1882-1969), patronyme bien étrange pour un Irlandais de souche, en effet. Chef de la *Révolte des Volontaires Irlandais* (1916, en pleine guerre I) ; négocia avec Lloyd George : il voulait l'absorption de toute l'Irlande sous le régime de l'Ulster. Deux fois élu *Président* (1932-48 & 1951-59) ; une nouvelle fois, il avait décrété la neutralité de l'Irlande durant la Seconde Guerre Mondiale, manœuvre qui allait bien dans le sens que prônait Weishaupt.

d'attentats à la dynamite en Grande Bretagne et en Amérique.

Le prélat catholique patriote Mgr Dillon, dans une série de conférences à Dublin¹ avertit éloquemment l'Irlande du danger que constituait pour elle et pour toute la Chrétienté cette conspiration qui cherchait à détruire toutes les valeurs nationales et religieuses :

— « Ce n'est pas du mécontentement Irlandais s'exprimant et trouvant son exutoire dans la dynamite dont l'Angleterre a le plus à redouter de la part de l'Anarchie... Le sombre directoire du Socialisme est puissant et déterminé. Il se moque bien de l'Irlande et de ses maux. Il hait et haïra toujours le peuple Irlandais pour sa fidélité à la foi Catholique. Mais il s'empare des motifs de mécontentement qu'éprouvent les Irlandais en Amérique pour enseigner à des millions de gens de partout le pouvoir de la dynamite, du couteau et du revolver contre la relative minorité de ceux qui détiennent quelque propriété. Tel est le vrai secret des attentats à la dynamite en Angleterre, en Russie et dans le monde entier, et je crains bien que nous ne soyons à la veille d'une convulsion sociale qui éprouvera chacune des nations où les artifices des sociétés secrètes ont réussi, grâce à la haine de sectaires chrétiens insensés, à faire acquérir à l'Athéisme le pouvoir de dominer la génération montante et à la priver de la foi chrétienne, et avec elle de la crainte et de l'amour de Dieu. »

Mgr Dillon poursuit en décrivant la méthode avec laquelle les *Puissances Occultes* s'agrègent leurs dupes, et montre le terrible destin de l'Irlandais ainsi gagné à elles :

— « ... l'Irlandais qui commence à écouter l'entrôleur de la société secrète et qui ensuite devient lui-même un entrôleur, un chef et peut-être un traître dans la mortelle conspiration qui veut ruiner la Religion et détruire Dieu, voici ce qu'est souvent sa carrière :

— Au départ c'est un jeune homme plein d'avenir, ambitieux, qui étudie l'histoire de son pays ; il commence par ressentir de l'indignation levant ses maux et veut y porter remède. Un jour fatal, il rencontre le tentateur. Par son serment il est admis dans la terrible Secte. Il reçoit un commandement, une importance dans l'organisation. Il est jeune, mais la saison de la vie où se construisent des moyens d'existence honnêtes s'écoule rapidement en complots. Il sait bien que la carrière dans laquelle il est tombé est mauvaise, est injurieuse à la Religion, et il se promet de se repentir un jour... Mais, ayant vécu le meilleur de sa vie à conspirer, il doit désormais conspirer pour vivre, et endurci dans des habitudes mauvaises il finit par être prêt à tout. »

Graduellement, ce malheureux rejoint la pire classe des *comploteurs atbées et socialistes* :

— « Et voilà qui est étrange, car pendant que le conspirateur irlandais se rend docile à comploter des méfaits comme le pire des mécréants avec lesquels il s'associe jusqu'en France, il diffère d'eux en ceci que dans le secret de son cœur il ne perd jamais sa foi. Eux le savent bien et le surveillent ; ils l'utilisent, mais ne lui font jamais entièrement confiance. Que de cœurs brisés d'Irlandais, la Révolution à Paris a déjà fait. Plus d'une de ces victimes irlandaises voudrait bien pouvoir revenir aux heureux jours de l'innocence de son enfance et de sa foi bénie... »

— « Que Dieu fasse que la race de ces hommes abominables, qui, si souvent dans le passé, ont piégé des Irlandais au cœur généreux, en Irlande, en Grande Bretagne, en Amérique et ailleurs, s'éteigne à jamais. De ces agents de mensonge et des machinations de tous les ennemis de la Foi irlandaise, nous pouvons prier !

Que DIEU SAUVE l'Irlande ! »

Le Nouveau Monde comme l'Ancien fit rapidement l'expérience de la Grande Conspiration. En 1886 les *Anarchistes d'Amérique* sous la direction de Johann Most manifestèrent leur

¹ Publiées dans l'ouvrage de Mgr Dillon : « *Grand Orient Freemasonry unmasked* » (la Franc-maçonnerie du Grand-Orient démasquée).

présence par une explosion à la dynamite aux Halles de Chicago. Mais ce ne fut qu'à partir de 1891 que la série d'attentats anarchistes appelée la *Période tragique* débuta réellement.

Était-ce encore une simple coïncidence qu'en juillet 1889 un *Congrès International Socialiste* ait décidé que le 1er mai serait adopté pour une *manifestation Internationale annuelle des Travailleurs, 1er mai, qui est précisément le jour où Weishaupt avait fondé les Illuminés*, et que ce fût par une manifestation organisée par les *Anarchistes*, le 1er Mai 1881, que débuta cette période tragique ?

A Paris, pendant trois ans, une bande dirigée par Ravachol terrorisa la population à coup de bombes et d'attentats à la dynamite : une série de crimes qui aboutit au meurtre du Président Sadi Carnot, poignardé à Lyon le 25 juin 1894.

Suivirent ensuite des attentats contre les têtes couronnées : le meurtre de l'Impératrice d'Autriche en 1898, celui du Roi Humbert d'Italie en 1900, du Roi Carlos et du Prince héritier du Portugal en 1908, du Roi de Grèce en 1914.

Le Pr Hunter, qui, dans son livre *« Violence and the Labour Movement »* (La violence et le Mouvement ouvrier), traite de manière intéressante de la psychologie des hommes et des femmes qui perpétrèrent ces actes ; il nous demande de leur accorder notre sympathie à cause de leur dévouement à leur Cause. Citant l'argument d'Emma Goldman¹

— « qu'ils y étaient poussés non pas par les enseignements de l'Anarchie, mais sous la pression extrême des conditions qui rendaient la vie insupportable à leur nature sensible. »
le Pr. Hunter poursuit en demandant comment la société pourrait-elle enlever la vie à ces âmes tourmentées, amenées au

¹ (NDT) : Emma Goldman, juive née en Lithuanie, figure de proue de l'Anarchie aux USA, éditrice du journal *« Mother Earth »*, pionnière du féminisme, du contrôle des naissances et de l'écologie comme religion de la Terre mère du Nouvel Age (*New Age*) ! L'Anarchie financée par Rothschild, dit Drumont dans une brochure de 1899.

désespoir par l'angoisse et le malheur du monde.

Mais d'abord, un grand nombre de ces auteurs d'attentats anarchistes ne peuvent pas être rangés dans la catégorie des « âmes tourmentées », mais appartiennent purement et simplement à celle des criminels ordinaires, et s'ils avaient vécu deux siècles plus tôt ils auraient été voleurs de grand chemins, coupe-jarrets ou bandits. Un groupe d'anarchistes allemands de New-York qui vivaient d'incendies, — c'est-à-dire en assurant leurs locaux pour des montants très au dessus de leur valeur réelle et en les incendiant à l'essence finirent par assassiner pour la voler une vieille femme à Jersey-City.

Ravachol, le chef du gang des terroristes de Paris fut finalement reconnu coupable et exécuté pour avoir étranglé un ermite mendiant ; quant à la bande de bandits motorisés de 1912 qui eurent pour chef Bonnot et que l'on voulut nous présenter aussi pour des « rebelles à la société », ils semblent, pour tout esprit non prévenu, impossibles à distinguer des bandits de grand chemin de romans.

Mais dans le cas de ces « âmes tourmentées », qu'il serait sans doute plus près de la vérité de décrire comme des « esprits détraqués », et qui apparaissent davantage comme les victimes d'une idée, plutôt que de simples instincts criminels, le point que le Pr Hunter oublie, c'est qu'ils n'étaient pas des fanatiques solitaires agissant sous l'emprise d'irrésistibles pulsions, mais des agents d'une conspiration.

L'art des sociétés secrètes a toujours été de rechercher des dégénérés mentaux et physiques et de travailler leur esprit jusqu'à ce qu'ils les aient portés au degré voulu de ferveur révolutionnaire. Liés en même temps par de terribles serments, les misérables instruments choisis pour chaque crime entreprirent leur tâche en sachant bien qu'ils ne pourraient pas reculer, par crainte de la vengeance de leurs instigateurs¹. Ce

¹ (NDT) : Le système a été perfectionné en mettant la « Justice » aux mains d'Illuministes et de Juifs, afin d'en inverser les actes, que les antisociaux soient assurés de l'impunité, ou s'ils se font prendre, d'être excusés et

ne sont pas ces malheureux qui devraient être menés à l'échafaud ou emprisonnés jusqu'à ce qu'ils tombent dans le gâtisme; pour des individus comme eux ce sont les asiles de fous qui devraient être le lot, et l'échafaud pour les supérieurs des sociétés secrètes qui dirigent leurs coups. Mais à peine moins coupables sont les socialistes sains d'esprit et responsables comme le Pr Hunter, qui, en glorifiant le crime, poussent d'autres esprits faibles à suivre la même trace¹

Annexe VI.

(NDT) : *L'Illuminisme* aux Etats-Unis, on l'a vu, datait déjà d'un siècle. Il s'y était considérablement développé à l'intérieur de la Maçonnerie des hauts grades, recevant l'apport des immigrés juifs askhénase venus d'Europe centrale polono-germanique. Les USA servirent pendant tout le XIXème siècle de base arrière à la Secte et de refuge à ses membres poursuivis en Europe pour faits révolutionnaires majeurs. On a vu aussi que de dirigeants juifs de l'Illuminisme américain avaient financé la création de l'organisation Illuministe révolutionnaire et terroriste *Jeune Europe* de Mazzini et l'édition du *Manifeste communiste* à Londres, tout en prenant soin de ne pas apparaître à l'avant plan, comme on l'a su de Jean Laffite.

— Les liens entre la Maçonnerie américaine et la *Mother Lodge* de Londres étaient étroits par les échanges et voyages, la communauté de langue et le fait que le *Suprême Conseil de la Maçonnerie mondiale* (qui avait été créé à Charleston aux USA en 1801 (par cinq juifs sous la présidence de Jules Isaac Long, fait Inspecteur général par le juif Moïse Cohen qui avait reçu son grade de Hyes, de Francken et du juif Morin), avait dès lors le pas sur la *Mother Lodge* de Londres, désormais soumise à ses directives, comme l'étaient tous les Ordres maçonniques du monde (Mgr Meurin : « *La Maçonnerie, synagogue de Satan* »), et

rapidement libérés.

¹ Voir Annexe *infra*.

aussi de par l'organisation du *Judaïsme mondial* dont les Rothschild et plutocrates juifs de Londres qui dirigent St James demeurent membres. Les hauts chefs de la *Maçonnerie mondiale* pratiquaient l'occultisme, le satanisme et les évocations démoniaques. Le *Suprême Commandeur* de Charleston et souverain pontife de la Maçonnerie Mondiale, le sataniste Albert Pike avait été l'auteur du Rite Palladien du Satanisme en collaboration avec son prédécesseur Moïse Holbrook (selon William Carr dans : « *Satan Prince of this world* »).

— Albert Pike aura pour successeur en 1891 Gallatin Iviackay, à son tour *Suprême Commandeur des Maçonneries et Grand Pontife Palladien*. Pike avait sous ses ordres Mazzini comme chef suprême de l'action révolutionnaire, auquel succèdera en 1873 le Juif-italien Lemmi, qui deviendra plus tard à son tour *Grand pontife suprême*, avec (selon W. Carr) un *Haut Conseil doctrinal* siégeant à Berlin, et un trésorier général qui était Bleichroder, agent des Rothschild qui contrôlaient la bourse de toute l'organisation (Bleichroder banquier et conseil de Bismarck !).

— Il y avait donc forcément un lien étroit entre les hauts grades de la Maçonnerie anglaise et américaine, avec l'Illuminisme dans ses hauts dirigeants et avec leur satanisme, qui a été documenté par plusieurs témoignages dont celui du haut maçon Margiotta dans « *Le Palladisme au XIXème siècle* » par Lady Queensborough dans « *Occult Theocracy* », par le Dr Bataille dans « *Le Diable au XIXème siècle* », par Mgr Delassus dans : « *La Conjuration antichrétienne* » — qui cite la relation d'un prêtre catholique qui, à l'invitation d'un haut maçon et avec la permission de son évêque, (avait assisté à une séance d'évocation luciférienne dans une Haute Loge de Lyon) et par d'autres auteurs comme Diana Vaughan, qui fut grande prêtresse du rite Palladien avant sa conversion et son assassinat par la secte. Dans une note annexe en fin de chapitre, on a esquissé la nébuleuse des sectes illuministes et satanistes qui

s'épanouirent en Angleterre à partir des années 1865-80 et leur postérité.

Annexe VIII

Esquissons ici pour finir la nébuleuse des sectes illuministes issues de haute la Maçonnerie anglaise à la fin du XIX^{ème} siècle.

La haute Maçonnerie anglaise, Rose-croix depuis toujours, était luciférienne et cabaliste, et l'influence allemande était celle des juifs askhénases, avec la montée en puissance de leurs coreligionnaires hauts dirigeants de la Maçonnerie eux USA, et dirigeants de l'*Illuminisme* dont l'organe directeur mondial était probablement le même que celui de la Maçonnerie : celui de Charleston. Mais il faut aussi noter que c'est aux USA que les Juifs avaient créé en 1847 leur *organisation maçonnique exclusive les B'naï B'rith* dont faisaient désormais partie les élites juives d'Angleterre qui étaient aussi membres de la Maçonnerie de la Mother Lodge. Albert Pike avait signé le 12/9/1874 un accord avec Armand Lévi le dirigeant des B'naï B'rith, et de toute façon, avant comme après la création de cette obédience exclusivement juive, le rôle dirigeant des Juifs cabalistes à l'intérieur et au dessus de toutes les Maçonneries est patent de par la nature, les principes, les rituels et les objectifs de la secte.

Une esquisse de l'articulation de ces réseaux mondiaux fut publiée dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes (RISS)*¹ de Mgr Jouin en 1924, pp. 118-119, et figure dans le livre de Maurice Pinay : « 2000 ans de complots contre l'Église » 1^{ère} partie, chap. II et III. On a su également l'existence d'un tribunal suprême de l'*Organisation mondiale Révolutionnaire*, sous direction juive, qui fut situé à la fin du XIX^{ème} siècle à Rome.

Pour revenir à la Maçonnerie anglaise Hélène Petrovna Blavatski fondatrice de la Théosophie, avec laquelle H. Mayer

Hyndmann était en relations, était disciple du rose-croix Bulwer-Lytton, haut personnage politique comme indiqué plus loin.

En 1865, avait été fondée à Londres, par de hauts maçons anglais, la *Societas Rosicruciana in Anglia*, société secrète supérieure pratiquant la magie d'illumination sexuelle, dont fit partie le sataniste français Eliphas Lévi (ex abbé Constant) avec le théosophe Samuel Liddell Mathers, lui aussi membre de l'Ordre secret tantrique de l'OTO fondé par Theodor Reuss, S.R.I.A. que présida à partir de 1871 Lord Bulwer-Lytton, ministre, érudit, romancier célèbre des « *Derniers jours de Pompéi* », raciste et sataniste, et dont le sociologue John Ruskin fut l'adepte propageant à Oxford des cercles secrets d'esprit Impérialiste anglais et socialiste-Illuministe.

La S.R.I.A. donnera plus tard naissance, sous l'égide du Dr Wynn Wescott haut maçon du rite de Swedenborg et mage noir, à la *Golden Dawn*, société secrète luciférienne et cabaliste fondée en 1887 près de Manchester, qui très vite installera à Londres et diverses villes, dont Paris, des *Temples à Isis*, selon un rite dont la Blavatski s'était faite l'Instauratrice, et propagera le contre-évangile du « *Just Do It* » (fais ce que tu veux, l'évangile de Satan), qui sera plus tard celui du mage noir, Aleister Crowley, le « père du rock » et du Juif Herbert Marcuse aux USA, évangile sataniste que popularisera le « prêtre » Mike Jagger, leader des Beatles. Aleister Crowley semble avoir été l'un des successeurs d'Albert Pike comme grand pontife mondial du satanisme au XX^{ème} siècle. La *Golden Dawn* professait la domination des peuples du monde par une élite de dirigeants (satanistes) anglo-saxons (la notion du British-Israël) à l'aide de l'immoralisme et des drogues : Bulwer-Lytton avait été le ministre des colonies du Cabinet anglais lors de la guerre de l'opium en Chine, (qui servit directement les intérêts du *Roi de l'opium*, le clan juif des Sassoon de l'Inde Impériale (qui aura l'un des siens, Sir Philip Sassoon, comme conseiller de Lloyd George — et plus tard un

¹ Éd. Saint-Remi

ministre dans le Gouvernement de Londres — en même temps que la politique *Golden Dawn* d'abaissement-destruction de l'Indépendance de la Chine).

Dans cette filiation on trouvera G. Bernard Shaw, A. Toynbee, H.G Wells, les poètes Swinburn, Yeats et TS. Elliott, et, plus tard Aldous et Julian Huxley (*Premier Président de l'UNESCO*), neveux de Thomas Huxley, le fondateur des *Round Table* en 1909 sous l'égide du magnat Cecil Rhodes dont on parle plus bas...

— Satanisme et socialisme marxiste illuministe avaient donc l'appui en 1871 de très hauts personnages britanniques, liés aussi au sataniste Garibaldi par la Blavatski, et hauts acteurs politiques et financiers comme Sir Alfred Milner (qui sera en 1918 l'opérateur du Gouvernement anglais, via l'ambassadeur britannique à Moscou, du financement par les fonds de la banque Schiff de Lénine et de sa révolution judeo-bolchevique) et le richissime Cecil Rhodes, et membres influents de l'Intelligentsia comme le poète Swinburn et le sociologue professeur à Oxford John Ruskin surnommé, lié à la S.R.I.A., Rudyard Kipling et George Bernard Shaw

Ces personnalités allaient alors en 1884 fonder la *Fabian Society* (en référence au général romain *Quintus Fabius Maximus Cunctator* et à sa stratégie de victoires limitées mais poursuivies, assurant une pénétration lente de l'ennemi) pour propager la doctrine d'une réorganisation socialiste, anglo-saxonne et autoritaire du monde entier, par pénétration des élites et d'abord des universités (cf. Weishaupt).

— La *Société Fabienne* essaïmera à Oxford et Cambridge, et les autres universités anglaises, ainsi que dans les universités américaines — dont cinquante deux et les plus prestigieuses auront en 1914 un Comité pour la paix d'inspiration fabienne (elles avaient été elles-mêmes infiltrées directement par l'Illuminisme juif dans les années 1880, sous la direction de T. Dwight à Yale et de Daniel Coit Gilman membres de

l'Ordre des Illuminés, et, ce dernier, président de l'Université de Californie puis de la Hopkins, par William Russell et par des professeurs formés à l'hégélianisme et à l'Illuminisme dans les universités allemandes comme Stanley Hall, William H. Welch, Richard T Ely, George S. Morris; et ce Mouvement Illuministe sera appuyé par les écrivains Upton Sinclair et Jack London). Dans le même axe, avec Sydney Webb, la Société Fabienne anglaise créera en 1894 la *London School of Economics* (école supérieure d'administration d'inspiration fabienne marxiste, dont l'ENA en France sera après 1945 la copie)! Eleanore Marx épousa Edward Aveling, conférencier de la société théosophique et fut fondatrice de centres fabiens aux USA...

Ce sont les hauts membres politiques issus de ces cercles secrets qui fonderont en Angleterre en 1919, avec l'aide du financier juif ashkénaze Sir Ernest Cassel associé de la banque Loeb et ami intime d'Édouard VII, et avec l'historien Arnold Toynbee, le cercle élitiste mondialiste fabien du R I I A, le *Royal Institute of International Affairs* qui devait essaimer partout (aux USA le célèbre *Council on Foreign Relations*; en France: *l'Institut des Affaires Internationales* présidé récemment par Thierry de Montbrial, dans l'esprit du *British Israel*. Ce R I I A était issu de la *Pilgrim Society* fondée en 1902 peu après la mort de Cecil Rhodes mais dans son esprit, celui du *British-Israel*, avec l'aide du financier juif George Morton (dont un fils, Levi Parsons Morton, qui avait été Vice-Président des USA de 1889 à 1893, fonda la branche américaine), société très élitiste issue elle-même d'une autre *Société Secrète Illuministe Fabienne et Théosophique* préexistante, la *Table Mountain*, fondée en 1891 sous la direction d'un journaliste maçon par Lord Rothschild et Cecil Rhodes.

— Rhodes haut maçon Illuministe, soutenu financièrement par Rothschild et entouré de trois Juifs, avait réussi à arracher au boer Kruger le contrôle des mines d'or et de diamants d'Afrique du Sud et à concentrer la cotation

mondiale de l'or dans les mains de trois courtiers juifs de la City dont la firme Samuel Montagu, consacra dès lors son Immense fortune à la formation d'une élite fabienne par les bourses Rhodes au service du Projet Illuministe Impérialiste anglo-saxon d'unification mondiale sous égide anglo-américaine, diffusé par les cercles secrets ci-dessus. C'est à la *Table Mountain* que Rhodes légua son immense fortune.

— *Pilgrims Society*, et *RLAA* donneront naissance à la Round Table en 1909, comme noyaux centraux du pouvoir occulte de domination mondiale... Membre célèbre de la Fabian Society, l'écrivain H. G. Wells, membre également de la Fondation Rockefeller, sera sinon l'inventeur, du moins le diffuseur de l'expression *Nouvel Ordre Mondial*. A noter que la nièce du financier juif Sir Ernest Cassel épousa Lord Mountbatten. Liés à ces sectes étalent Lord Balfour¹ et Lloyd George.

Toutes ces sectes satanistes et ces clubs illuministes et fabiens mondialistes essaieront en Europe continentale dans une inter fécondation constante, diffusant dans la société ouest-européenne l'athéisme, l'antichristianisme, l'anarchie et le communisme, et les notions négatives de non-résistance et de bouddhisme, le dadaïsme et le non-art, la culture de l'absurde, du néant et déjà de la drogue.

¹ Lord Balfour (sans doute Juif : Balfour s'était écrit *Baal four*) ; lors des entretiens préalables au Traité de Versailles il proposa une célèbre *Déclaration* qui porte son nom, selon laquelle Israël devait disposer du territoire de la Palestine).

— Arthur James Balfour (1848-1930) est célèbre en Irlande pour sa répression féroce contre les affamés. Avec Théodore Herzl, Crémieux et les fonds des Rothschild il mit en mouvement le « Sionisme » — terme inventé par lui avec le rabbin Zvi Kalischer en 1861. Le 2 novembre 1917, la Grande Guerre ayant apporté les effets attendus, lord Balfour adressa à lord Rothschild la fameuse *Déclaration* :

« J'ai le grand plaisir de vous adresser, au nom du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration de sympathie pour les aspirations juives... Le gouvernement de Sa Majesté voit avec ferveur l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif... Je vous serai reconnaissant de la communiquer à la Fédération sioniste. »



Helena-Petrovna Blavatsky (1831-1891)
& Annie Besant (1847-1939)

CHAPITRE X LE SYNDICALISME (ANARCHO-SYNDICALISME)

Les principes bureaucratiques du Communisme avaient toujours semblé rebutants aux ouvriers français, et c'était donc pour Proudhon plutôt que pour Marx que penchaient les plus révolutionnaires d'entre eux, pendant que la grande masse des travailleurs considéraient l'association pacifique syndicale comme la vraie voie du progrès. C'est la réunion de ces deux courants qui vers 1895 amena un nouveau développement du mouvement révolutionnaire : le Syndicalisme (anarcho-syndicalisme).

— « Le Syndicalisme — fait observer Mr Ramsay Mac Donald — est globalement une révolte contre le Socialisme¹. »

Qu'une telle révolte ait eu lieu ne surprendra guère. Depuis plus de cent ans, les travailleurs d'Europe avaient vu les membres des classes moyenne et supérieure, qui s'étaient dits leurs champions, vivre dans le luxe, dormant dans des lits dorés aux Tuileries en 1794, calfeutrés chez eux en sécurité et confortablement, pendant que le peuple se faisait tuer sur les barricades en 1848 ; faisant d'agréables voyages en Suisse en tant que délégués de l'*Internationale*, tirant continuellement des subsides de la poche des ouvriers aux titres de « Congrès » et de « Liges » ou « d'Associations » prétendues au bénéfice du monde du travail ; et on était dorénavant arrivé au temps de la question :

— « Qu'avons nous gagné à tant de sacrifices ? Qu'ont fait ces gens-là en échange de la confiance que nous avons placée en eux ? »

Il n'est donc pas anormal que la théorie du Syndicalisme, consistant en une prise de pouvoir dans l'industrie directement

¹ Ramsay Mac Donald : « *Syndicalism* » (1910), p. 6.

par les ouvriers eux-mêmes, soit apparue bien préférable aux méthodes laborieuses et équivoques d'élire des députés socialistes comme représentants au Parlement. D'autant que dans les idées de Syndicalisme qu'entretenaient bien des travailleurs français, il n'y avait rien qui fût foncièrement révolutionnaire : leurs conceptions de l'industrie réorganisée sur ces principes se rapprochait bien davantage des vieilles notions de « Guildes » et de « Corporations » que des systèmes radicaux développés par les syndicalistes révolutionnaires. Ils pensaient à regret aux jours de *l'Ancien Régime*, avant l'introduction de la concurrence forcée, du temps où les ouvriers travaillaient paisiblement à leurs métiers, liés par les liens de camaraderie sous la direction de patrons qui se préoccupaient de leur bien-être.

— « D'où qu'il fût, le Compagnon était alors pratiquement certain, en vertu du privilège corporatif, de toujours trouver un emploi. La réglementation prévoyait que ses camarades n'agiraient pas en concurrents à son égard. Son savoir du métier, reconnu par des épreuves qu'il avait réellement passées, représentait pour lui un capital dont les revenus lui étaient quasiment assurés. Si le compagnon voulait entreprendre un « Tour de France¹ », il trouvait aide et sécurité. Il lui suffisait d'apporter la preuve qu'il était, comme il l'affirmait, membre de la Corporation : on l'accueillait et on lui trouvait une place. Malgré ses défauts et ses imperfections, communs à toutes les choses humaines, l'organisation économique de l'Ancien Régime était néanmoins avantageuse, et combien préférable au manque d'union dans lequel le régime de « liberté » avait brusquement précipité les travailleurs après la Révolution². »

La suppression des *Corporations* par la loi de 1791 — confirmée par d'autres lois sous la Terreur, et par le *Code* de Napoléon Ier — avait donné le coup de grâce au système des

*Guildes*¹, et lorsqu'enfin Napoléon III en 1864 leva l'interdit sur les *Unions Professionnelles* et que les ouvriers eurent vu de nouveau une possibilité de s'unir pour défendre leurs intérêts communs, les *Socialx-démocrates* allemands de la *Première Internationale* avaient totalement détourné le mouvement au profit du Communisme, un système qui en soi répugnait aux travailleurs français. De leur part, le mouvement du Syndicalisme était donc à l'origine une tentative pour revenir aux idées plus artisanales des *Corporations* compagnonniques, tout comme en Angleterre le système coopératif inauguré par les pionniers de Rochdale marqua d'une emprise plus forte encore les esprits des ouvriers.

C'est donc afin de répondre à ces besoins, après la disparition de l'*Internationale*, qu'une *Union Générale des Chambres Syndicales* se constitua sous la direction de Barbaret en 1873, une organisation toute pacifique qui visait à l'harmonie industrielle, et qu'en 1876 un *Congrès Général des Travailleurs Français* se tint à Paris, auquel soixante-dix unions et vingt-huit clubs d'ouvriers venus de trente-neuf villes et représentant un nombre estimé à un million de travailleurs adhérents furent représentées par huit cents délégués.

— « A l'ouverture du Congrès, il fut expressément spécifié que les réunions ne traiteraient que des intérêts pratiques et purement économiques des travailleurs, et non pas de principes sociopolitiques². », et de réelles améliorations à apporter au système industriel firent en effet le sujet des discussions.

Mais, tout comme cela avait été le cas pour l'*Internationale*, la

¹ Personne, sinon ceux-là mêmes qui ont œuvré pour la *disparition de l'enseignement de l'histoire et l'enseignement des langues latine et grecque* — les Juifs, par l'intermédiaire des trotskistes — n'aurait l'impudence d'employer aujourd'hui autant de vocables anciens (comme les mots *gilde*, *démocratie*, *syndicat*, *ethnie*, qui viennent tous du latin ou du grec), sinon lorsqu'ils se sont ainsi assurés que nul n'y verra référence.

² Zacher : « *Die Rote Internationale*. »

¹ En français dans le texte.

² Mermeix (G. Terrail) : « *Le Syndicalisme contre le Socialisme* », pp. 62-63.

Révolution Mondiale réussit à prendre le contrôle du mouvement : Broussistes, Guesdistes et surtout Anarchistes finirent par envahir ses rangs et à bloquer les voies d'un progrès paisible.

Ce n'est pas une figure de style de dire que le Syndicalisme (l'anarcho-syndicalisme) ne fut qu'un nouveau développement des doctrines de l'Anarchie, car il repose sur le même fondement : la *négarion de l'État*. Ses premiers apôtres étaient ouvertement des anarchistes. En Amérique les deux termes étaient en fait synonymes. C'était Proudhon, « le père de l'Anarchie », qui le premier avait formulé toute la théorie du Syndicalisme en ces termes :

— « D'après moi, les chemins de fer, une mine, une usine, un navire, etc., sont aux ouvriers qui y travaillent ce que la ruche est aux abeilles, c'est-à-dire à la fois leur instrument de travail et leur demeure, leur pays, leur territoire, leur propriété ».

Pour cette raison Proudhon s'opposait à

— « l'exploitation des chemins de fer par les capitalistes aussi bien que par l'État¹. »

Le Syndicalisme est par conséquent le gouvernement par les Syndicats, et il mène inévitablement à l'anarchie. Car non seulement les ouvriers dans ce système doivent diriger l'industrie, mais ils doivent aussi diriger par eux-mêmes tout le pays, et faute d'un État pour intervenir comme arbitre, il est évident que le chaos ne peut qu'en résulter. Les mineurs pourront augmenter le prix du charbon, les boulangers le prix du pain, le reste de la communauté sociale n'aura aucun recours, car, dans le conflit qui en résulterait entre les différents groupes de travailleurs, seules les industries clefs pourraient exercer une autorité réelle. Le pouvoir de chaque branche industrielle, en effet, serait en rapport direct avec sa capacité à paralyser le pays, et comme la société ne peut tenir

¹ Proudhon : « *La Révolution au XVIIIème siècle* », p. 249.

sans pain, sans charbon, ni sans transports, les mineurs, les employés des chemins de fer et les membres de l'industrie alimentaire auraient un immense avantage sur les travailleurs des autres industries comme la chaussure, l'habillement ou l'ameublement, qui ne pourraient se mettre en grève que vainement contre l'extorsion. Quant aux femmes employées, évidemment leurs voix ne compteraient pas du tout.

Ce n'est cependant pas le système du Syndicalisme mais la méthode par laquelle il serait imposé qui constitue le principal argument pour le ranger sous la catégorie de l'Anarchie. Cette méthode, c'est la Grève générale.

Comme Mermeix l'a relevé, il y a trois sortes de grèves générales :

- 1). la Grève générale corporative des travailleurs ;
- 2). la Grève générale (politique et) parlementaire des Socialistes ; et
- 3). la Grève générale révolutionnaire des leaders syndicalistes.

Examinons-les une par une.

1). La grève générale *corporative* telle que conçue par les ouvriers n'était pas à l'origine une mesure de violence. Les grèves, aux débuts du mouvement ouvrier, furent pour les travailleurs la seule manière d'obtenir réparation contre l'exploitation, et personne mis à part un Robespierre ou un Lénine ne voudrait contester aux travailleurs le droit de déposer leurs outils lorsque les conditions de travail leur apparaissent injustes. La grève générale *corporative* n'était qu'un développement de cette méthode consacrée de manifester son mécontentement, mais qui, appliquée à grande échelle, permettrait aux travailleurs de toutes les industries d'appuyer efficacement les demandes de leurs camarades opprimés. Comme le montre Mermeix, la conception qu'avaient les travailleurs de la manière dont ce projet fonctionnerait était très naïve :

— « Un jour, on resterait à la maison ; on n'irait pas à

l'atelier ; le bourgeois qui s'engraisse de la sueur des gens dépérirait parce que le peuple aurait cessé de suer : ce serait « une grève des bras croisés » ; on n'irait pas manifester dans les rues en foules tumultueuses, on ne s'exposerait pas aux brutalités de la police ni aux fusils des militaires. On irait se promener en famille, déjeuner sur les fortifications, au Bois de Vincennes, au Bois de Boulogne, ou même plus loin dans les souriants faubourgs où les exploités ont leur maison de campagne. Cette méthode ne serait-elle pas bien meilleure que celle des politiciens Socialistes, qui commencent d'abord par demander de voter pour eux, en promettant que leur succès électoral serait le premier stade sur la voie de la victoire finale, et qui une fois élus ne penseront plus qu'à leur réélection ? La grève générale serait la révolution organisée comme une énorme plaisanterie. On s'amuserait à voir les employeurs se désespérant jour après jour davantage. On les regarderait pâlir, jaunir, se convulser, mais leur rage serait impuissante contre les braves prolétaires qui se borneraient à faire usage de leur droit à la paresse — droit de l'Homme, droit naturel et sacré —, dont le bourgeois a si longtemps été le seul à jouir. Lorsqu'elle finirait par en avoir assez, la classe des sangsues demanderait à capituler. Le prolétariat dicterait alors ses conditions : « Rendez-moi ce que vous m'avez volé, c'est-à-dire rendez-moi tout, et nous redeviendrons bons amis. Je retournerai travailler dans votre atelier, mais pas en tant qu'exploité à votre profit : pour travailler comme libre producteur social. » Et la bourgeoisie ne pourrait rien faire d'autre que de souscrire à ce traité¹. »

Il n'était pas entré dans le calcul des « braves prolétaires » que c'est en réalité l'ouvrier qui pâtirait, jaunirait et en fait mourrait, avant que l'employeur ne soit arrivé à bout de ses ressources, pas plus qu'ils ne font ce calcul aujourd'hui, lorsque le projet de la grève générale leur est présenté.

¹ Mermeix, Op. cit., pp. 135-136.

2). La Grève générale (*politique et*) *parlementaire*, telle qu'approuvée par certains socialistes, vise à un dénouement tout à fait différent : elle ne se propose pas de se conclure par une amélioration des relations entre ouvriers et employeurs, mais par le renversement en faveur des *Socialistes*, eux-mêmes du parti politique qui détient les rênes du pouvoir. Une grève générale conduite selon ces vues

— « ne déposséderait pas le Parti Socialiste de la domination qu'il s'est arrogée sur les classes laborieuses » : bien au contraire, elle confirmerait cette domination, et lui laisserait le rôle qu'il s'est choisi « d'homme d'affaires du prolétariat¹. »

Même Mr Ramsay Mac Donald, grand adversaire de la *Grève générale révolutionnaire*, admet l'opportunité de sa variété *politique* :

— « La Grève générale — observe-t-il — peut être déclarée à deux fins. Elle peut être utilisée pour s'assurer d'obtenir une exigence particulière — comme une extension du droit de vote, la chute du Gouvernement, ou la défaite d'un parti belliciste... et en dernier ressort, comme coup de grâce elle peut aussi se justifier, mais il ne faut pas qu'elle soit un échec². »

Donc pour porter Mr Ramsay Mac Donald, et ses amis à la tête de l'État, pour renverser un gouvernement qui maintient la préférence insulaire contre une invasion étrangère et pour paralyser la défense nationale, il peut ainsi être nécessaire d'infliger à la nation l'immense souffrance d'une grève générale, qui, lorsqu'elle est déchaînée par des syndicalistes, comme M Ramsay Mac Donald le fit remarquer lui-même,

— « frappe surtout le pauvre peuple en premier, les classes moyennes ensuite, et les riches en tout derniers dernier lieu³. »

¹ Ibid. p. 142.

² Ramsay Mac Donald, Op. cit. p. 61.

³ Ibid., p. 62.

Pour les Socialistes révolutionnaires, aujourd'hui comme en 1793 « tous les moyens sont bons ».

3). Mais la *Grève générale révolutionnaire*, la forme de grève générale prônée par les *Syndicalistes* et qui formait désormais le programme des leaders syndicaux extrémistes, ne vise, elle, ni à une réorganisation de la production, ni à un changement de gouvernement au sens politique du terme, mais à la destruction complète du gouvernement légal par la pire des violences. C'est là que l'on retrouve le lien entre le *Syndicalisme* et l'*Anarchie* ; non seulement le système syndicaliste est un développement des doctrines de l'*Anarchie*, mais ses méthodes pour l'instaurer reprennent le programme exact des anarchistes antérieurs.

On se souvient que l'idée de « l'utile larcin » avait été initialement suggérée par Weishaupt, avait été un principe applaudi par Brissot et mis en pratique par Marat lorsqu'il incitait la populace à piller les boutiques. Babeuf, bien que communiste, avait continué dans la même tradition avec son « *Grand Jour du peuple* », où le peuple devait se lever comme un seul homme et s'emparer par la force de toute propriété. À partir de Babeuf le principe en question avait été logiquement abandonné par les communistes le *Communisme* visant, non pas à la dictature de la foule, mais à celle d'une *bureaucratie* —, mais il s'était perpétué dans l'*Anarchie*. Proudhon faisait ressusciter l'axiome de Brissot dans l'expression « la propriété, c'est le vol » ; Bakounine la reprenait dans sa glorification du banditisme, et finalement Kropotkine dans sa théorie de la « *Grande Expropriation* » : tous suivaient la même idée, celle du « *Grand Jour* » de la *Révolution*, lorsque la foule rendue folle, poussée par le besoin et le désespoir, se soulèverait contre toutes les richesses et la propriété en une émeute toute-puissante.

Bakounine et Netchaïeff n'en avaient-ils pas manifesté le dessein en une phrase lumineuse :

— « *Il nous faut augmenter et alourdir les maux et les peines afin de*

laisser la patience du peuple et l'amener à l'insurrection en masse. »

Par ce moyen-là seulement, la révolution sociale pourrait s'accomplir et la civilisation, la funeste civilisation, être balayée d'un coup.

Mais comment amener le peuple à ce summum d'exaspération ?

Manifestement par la faim. Le manque de pain, comme les Orléanistes l'avaient bien compris en 1789, était la seule chose sur laquelle on pût compter pour produire une insurrection populaire, et au XVIII^{ème} siècle la famine avait été assez facilement provoquée par l'accaparement des denrées, en renversant et détruisant les charrois de blé ou en jetant les sacs de farine dans les rivières. Mais cent ans plus tard, l'amélioration des moyens de transport et la complexification des systèmes de distribution alimentaire avaient rendu impraticables des méthodes aussi primitives.

Comment alors amener la disette et la famine ? Seulement par une sorte de coup de force gigantesque, capable de paralyser tout le pays et d'amener la *Grande Expropriation* rêvée par les *Anarchistes* ; le *Syndicalisme* fournissait dès lors l'arme au moyen de laquelle l'accomplir : la *Grève Générale*.

Examinons le programme de la *Grève Générale Révolutionnaire*, tel que résumé par Mermeix à partir des déclarations de ses avocats, et nous verrons que le « *Grand Soir* » des syndicalistes correspond à l'idée des anarchistes, celle du *Grand Jour de la Révolution*.

En premier lieu, une série de grèves isolées devaient se produire dans un certain nombre d'industries afin de paralyser partiellement le *Capital* et de remuer le monde du travail. Puis à un signal donné, les ouvriers poussés à la violence par le besoin et l'inactivité devaient envahir les ateliers, les mines, les usines, etc., et en prendre possession. À ce stade naturellement, le Gouvernement se verrait obligé de faire appel à la police et à la troupe, et la bataille commencerait. Mais les révolutionnaires couperaient les lignes de télégraphe

et de téléphone ; on démonterait les rails de chemins de fer pour empêcher le transport des troupes et des denrées ; en même temps on espérait qu'un certain nombre de soldats passeraient du côté de la révolution. Par ces moyens, on affamera la capitale, les marchés seront vides, et l'on peut s'attendre à ce que les habitants rendus sauvages par la faim se retournent contre le Gouvernement et la bourgeoisie.

Naturellement, il y a toujours le risque que la population, au lieu de se retourner contre le Gouvernement, se retourne contre les révolutionnaires, mais cette dernière perspective ne déconcerte pas les partisans de la Révolution par la grève générale. Les Parisiens se battraient alors entre eux, et les choses n'en iront que mieux.

— « Tout ce qui pourrait faire empirer la confusion serait un avantage. »

Et à la fin, si les révolutionnaires ne parviennent pas à renverser le Gouvernement, le chaos qu'ils auront produit sera irrémédiable. Avant d'évacuer les usines, les syndicalistes se livreront au sabotage ; tous les outils de travail seront détruits. Les chemins de fer seront rendus inutilisables ; la ruine du Capital sera totale¹.

Et puis quoi après ? Après tout cela, franchement les apôtres du *Syndicalisme* ne promettent rien ; leur conception s'arrête à cette apogée finale :

— « une série de scènes atroces, d'incendies, de ruines, de meurtres, « de terreur » accomplis par des vagabonds, des ivrognes, des maraudeurs avec la terreur soulevée d'en dessous et finissant en une effroyable mêlée². »

Il faut lire par soi-même l'œuvre de Georges Sorel pour réaliser que cette idée, si bien caractérisée par Mermeix comme « le rêve d'un roi nègre neurasthénique³ » puisse entrer sérieusement dans les calculs de quelqu'un qui n'est pas dans un asile de

¹ Mermeix, pp. 153-156.

² Ibid., p. 159.

³ Ibid., p. 232.

fous ; mais pour Sorel, cette perspective n'offre rien d'alarmant : bien au contraire, tout en admettant que la *Grève générale* serait une catastrophe « dont le déroulement confondrait toute description¹ », l'apôtre en chef du *Syndicalisme révolutionnaire* la considère comme le but auquel doivent tendre toutes les agitations.

— « Les Syndicalistes — déclare-t-il — concentrent tout le Socialisme dans le drame de la Grève générale². »

C'est en effet comme un drame et un spectacle que Sorel considère le cataclysme final, ou plutôt comme un gigantesque feu d'artifice, si sanguinaire et d'une dimension telle que l'on peut en mourir de bonheur après en avoir été témoin.

Quant à ce qui se passe après le lendemain de la révolution — il n'y a pas à y penser ; il suffira d'avoir vécu et vu

— « cette vague de fond passera sur la vieille civilisation. »

On va alors voir, non comme une simple conjecture, mais en fait, que telle que désormais prêchée par les leaders extrémistes, la *Grève générale* est simplement le prélude à la *Grande Expropriation*³.

En associant le plan précédent avec l'idée de grève générale corporative qui était celle des travailleurs, les Syndicalistes ont élaboré le plan du *Grand Jour* qui doit renverser la civilisation. Bien entendu, les travailleurs n'ont eux aucune idée de cet objectif réel, et chaque fois qu'est entreprise une grève générale, ils l'imaginent sans aucun doute comme émanant d'une brillante inspiration de leurs leaders, en vue d'une

¹ G. Sorel : « *Réflexions sur la violence* » p. 202.

² Ibid., p. 161.

³ Voir la brochure intitulée « *The Social General Strike* » (La grève générale sociale) du syndicaliste britannique Jack Tanner, qui admet ce plan. « *L'Expropriation* » que doit amener la Grève générale signifie : « reprendre ce qui appartient à la classe laborieuse », et l'auteur va jusqu'à dire : « le besoin de nourriture et des nécessités de la vie forcera les gens à se servir eux-mêmes. La faim force même les plus timides à prendre ce dont ils ont besoin ». Du simple point de vue du peuple, il est effrayant d'imaginer à quoi mènerait un tel système de distribution alimentaire.

urgence soudaine :

— « Les mineurs font grève pour une augmentation de salaires. Rejoignons-les ! Bonne idée ! que tous les travailleurs présentent un front uni à l'oppression du Capital ! Un – deux – trois – tous ensemble Grève. »

Ainsi en jouant sur la simple camaraderie des ouvriers et en les poussant à la solidarité pour les intérêts de la classe ouvrière, les Syndicalistes espèrent les amener dans la mêlée, qui n'aboutira à aucune amélioration du sort des ouvriers mais simplement à la destruction de l'ordre social.

Qu'est-ce qui peut donc prévenir la catastrophe ? Seulement une meilleure formation¹ de la part des milieux du travail. La première chose est de dissiper l'illusion qu'une *Grève générale* soit une mesure moderne et de progrès. Il faut

¹ (NDE) : Les corporations avaient largement devancé toute idée de syndicat en matière de formation : il n'y a rien comme l'idée de « tour de France » (ou, d'ailleurs de « tour d'Europe ») ; une sorte d'idéal de la *formation continue* ; car chaque construction d'une cathédrale voyait venir des milliers d'ouvriers et d'artisans de toutes nations à Paris, Amiens ou Rouen.

— Lors de la construction du *Palais des papes* en Avignon (XIV^e siècle), plus de vingt nationalités étaient réunies, qui échangeaient évidemment leurs connaissances sur leurs métiers et qui se perfectionnaient mutuellement. Rappelons que ce palais d'Avignon « est le plus grand édifice gothique qui existe » : 15.000m² de planchers, soit l'équivalent de 4 à 5 cathédrales. Son édification ne prit pas même 15 années ; c'est dire que chacun savait quoi faire et maîtrisait son art, et parlant une langue commune, le latin.

— Un autre exemple vient à l'esprit aujourd'hui où disparaissent les chantiers navals de Saint-Nazaire : à l'époque de Louis XIV, un vaisseau de 1^{er} rang de la flotte demandait 5.000 chênes, et la longueur des cordages voisinait les 13 km ; le bois pour les couples était travaillé à chaud dans des sortes d'autoclaves qui permettaient de courber les pannes et les fermes de chêne ou de châtaignier. Toutes choses qui demandent d'extraordinaires charpentiers et ébénistes, sans parler des fondeurs pour le bronze de canons, etc.

* A l'époque, Avignon était un État ; on disait donc « en » Avignon, comme on dit « en » France, « en » Angleterre. Aujourd'hui — la grammaire le demande — on dit « à » Avignon, qui n'est plus qu'une ville.

enseigner aux travailleurs, non seulement son objectif réel, mais l'histoire de cette idée, leur montrer que loin d'être le produit de quelque urgence actuelle, c'est un vieux projet qui date d'au moins cinquante ans¹, et qui a été rejeté comme impraticable par tous les groupes intelligents de travailleurs.

Examinons les vicissitudes de cette idée tout au long du dernier demi-siècle.

En tant que méthode révolutionnaire, Mermeix suggère que l'idée remonte à une phrase de Mirabeau :

— « Ce peuple, dont la simple immobilité pourrait être formidable. »

Or Mirabeau, comme on le sait, était membre des *Illuminés*. Le plan de la grève générale comme arme avec laquelle « asséner le coup fatal à la Civilisation » faisait-il partie de la « gigantesque conception » de Weishaupt ? En un sens vague, c'est possible, mais dans ses détails c'est, comme nous l'avons montré, essentiellement une mesure adaptée aux conditions modernes. Ce plan fut ouvertement proposé d'abord au Congrès de l'Internationale à Bruxelles en 1868, où fut adoptée la déclaration que

— « si l'on arrêtait la production un certain temps, le corps social cesserait d'exister, et qu'il était seulement nécessaire aux producteurs de cesser de produire pour rendre impossibles les entreprises personnelles et despotiques de gouvernement². »

A partir de cette date l'idée de Grève générale devint courante, et en 1873 la section Belge de l'Internationale invita les autres sections de l'Association à préparer une tentative

¹ (NDT) : De la part de ces syndicalistes il y avait une part de fantasme et même de délire, car la famine ne survient précisément que dans les situations de *chaos général* que ces leaders préconisaient (?), ou pire est « provoquée » par un gouvernement fou et antihumain comme le firent un Lénine en Ukraine, ou un Pol Pot au Cambodge, qui, alors, ont déjà mis le peuple à genoux par les fusillades systématiques le rendant incapable d'agir

² (NDT) : A l'époque de la rédaction de ce livre au début des années 1920. Mermeix, p. 131.

pour la déclencher, mais le *Congrès de Genève* la déclara actuellement impraticable.

En 1884, le gouvernement essaya de stopper la *lutte des classes* en instituant des *Bourses du travail*, destinées non seulement à fournir du travail mais à maintenir l'harmonie sociale entre employeurs et employés. Mais les Bourses, comme l'avaient été les Chambres syndicales, devinrent des foyers d'intrigues révolutionnaires, et en 1888 la *Grève générale* fut relancée avec une vigueur nouvelle par le charpentier anarchiste Tortelier. Après avoir obtenu quelque succès dans les faubourgs de Paris, Tortelier vint à Londres la même année prêcher son évangile à un *Congrès Travailleur*. Mais « l'apôtre de la Grève générale » avec sa grosse figure, son cou de taureau, sa voix rauque et son allure négligée — un aspect qui suggérait celui d'un satellite de Marat — ne convainquit pas les travailleurs britanniques et n'eut que peu de succès.

En France cependant, le plan favori de Tortelier obtint une faveur croissante.

— « L'Idée de la Grève générale — dit Mermeix — charme les masses ouvrières parce qu'elle est si simple. »

Et en France, il y a toujours eu des éléments anarchistes pour rêver de faire sauter le bazar. Aussi, à un Congrès des membres des Syndicats et des Bourses qui se tint à Nantes en 1894, la politique de la *Grève générale* fut adoptée par 65 voix contre 37. L'année suivante, fut fondée par les extrémistes la formidable association nommée la *Confédération Générale du Travail*, avec la Grève générale comme point principal de sa plate-forme. A partir de cette date de 1895, une guerre qui dura sept ans s'éleva entre la C.G.T. et les Bourses du Travail, jusqu'en 1902 où les Bourses furent fermées, et l'Anarcho-syndicalisme triompha désormais seul maître du terrain.

De fait, plusieurs tentatives de lancement d'une *Grève générale révolutionnaire* eurent lieu : en Espagne en 1874, en Belgique en 1902, en Suède en 1909, en Afrique du Sud en 1911, en France en 1920 et en Angleterre en 1926, mais la

fermeté des gouvernements (de gauche !) et la résistance d'ensemble des communautés nationales déjouèrent l'espoir du *Grand Soir* rêvé par les Syndicalistes, et les principales victimes furent les grévistes eux-mêmes. Mais ce fait ne dissuada en rien les avocats de la Grève générale de poursuivre leur objectif, qui fut dorénavant la politique affichée en clair par la CGT. En même temps, d'autres mesures révolutionnaires furent adoptées en vue de miner les fondements du Capital. C'est ainsi qu'après 1889, lorsque les dockers de Glasgow appuyèrent leurs demandes d'augmentation de salaire par la *grève perlée*, la politique dite de Ca'Canby de réduction des cadences ou du temps de travail fut adoptée comme partie intégrante du programme Syndicaliste¹.

¹ (NDT) : La politique socialiste — et anarcho-syndicale — de « *Miner le Capital* » vise exclusivement celui des non-juifs

— Ainsi après 1945, les principaux ports français, comme les compagnies de navigation françaises, ont été « coulés » par des grèves incessantes de la CGT (communiste), les exigences aberrantes des dockers et des marins soumis aux *diktats* de la centrale syndicale CGT (communiste) en matière d'horaires de travail et de salaires faisant régresser considérablement le trafic à Marseille comme au Havre et à Dunkerque, pendant que dans le même temps les compagnies maritimes étrangères sous pavillons russe ou de complaisance et *capital apatride* se développaient exponentiellement avec des équipages de marins sous-payés, et que les ports voisins d'Italie, de Belgique et Hollande étaient florissants et en considérable expansion: Rotterdam notamment devenait le 1er port du monde, se développant par un coefficient de 2 ou 3, prenant la dimension non plus d'une conurbation mais d'une province entière (9000 appontements), comme à un moindre degré Gènes et Anvers, ce dernier y attirant le trafic français sans que les syndicats locaux, tout aussi politisés et tenus, y perturbent en quoi que ce soit les opérations de transit. Les compagnies de transit étaient là très-vraisemblablement dans des mains juives !

— Phénomène analogue de nouveau avec la *loi des 35 heures* imposée par une classe politique inféodée à la Maçonnerie, ces politiciens qui ont accepté le *libre échange mondial intégral* du GATT réclamé par la juiverie d'affaires anglo-saxonne mettant les entreprises françaises et européennes en concurrence avec les pays à bas salaires et sans charges sociales, détruisant des pans entiers de la production nationale, surchargent en plus désormais les entreprises survivantes du surcoût des 35 heures.

En 1897, le sabotage¹, qui n'avait été jusque là considéré que comme une mesure de force à utiliser uniquement en cas de révolution ouverte, fut présenté comme une méthode de résistance passive. Les cheminots avaient découvert qu'avec seulement la valeur de quelques sous d'un certain ingrédient, on pouvait mettre les locomotives hors d'usage : la brillante idée d'appliquer cette méthode à d'autres engins de travail rencontra un accueil enthousiaste au Congrès de Toulouse en 1897. Pouget, l'un de ses plus ardents avocats, décrit cet incident comme « le baptême du sabotage. »

Une variété de sabotage appelée l'Obstructionnisme, introduite en 1905, consiste à suivre les dispositions des règlements à la lettre : c'est

— « l'accomplissement de sa tâche avec une minutie et une lenteur excessives ».

Pouget décrit joyeusement les inconvénients auxquels pourront être exposés les voyageurs des chemins de fer qui subiront l'application de ce plan². Car il faut se souvenir que les méthodes du Syndicalisme ne sont pas simplement dirigées contre le Gouvernement et les employeurs, mais aussi contre la communauté entière.

Il est donc parfaitement normal de devoir distinguer le Syndicalisme (l'anarcho-syndicalisme) du Socialisme, parce que

— Cependant que la ploutocratie juive, jouant de ses usines d'Extrême-Orient, d'une main d'œuvre d'esclaves en Chine communiste (comme ces soixante enfants d'une école primaire chinoise, qui le 8/3/2001 périrent dans l'explosion de produits pour « feux d'artifice » qu'ils fabriquaient sans salaire, au profit de la direction de leur école !), et étant maîtresse du commerce international qu'elle monopolise, échappe, pour ses productions, à la fois aux lois sociales, aux impôts européens aberrants et à cette surcharge salariale. Qui peut croire que ce ne soit pas une politique de sabotage révolutionnaire délibérée ? Mais curieusement, le pire a jusqu'ici échoué, bien que plus de 15 millions de travailleurs européens en aient été les victimes dans les décennies 80-90, entraînant parmi eux nombre de suicides par désespoir, chômage et pauvreté.

¹ Émile Pouget : « *Le sabotage* », pp. 6-8.

² *Ibid.*, p. 17.

la politique du Syndicalisme est ouvertement antisociale et oligarchique, alors que le Socialisme professe au moins son souci de la majorité¹...

Le concept de Grève générale accusa les divisions entre Socialistes et Syndicalistes. Car comme nous l'avons vu, tandis que les Socialistes ne se refusent pas à envisager la Grève Générale d'origine parlementaire qui les amènerait au pouvoir, ils ont continué de préférer la procédure des urnes comme méthode. Quant à la Grève révolutionnaire, s'y opposèrent même certains marxistes comme en France les Guesdistes : Jules Guesde déclara en effet :

— « Je voudrais que quelqu'un m'explique comment le fait de casser les lampadaires des rues, éventrer des soldats et incendier de fond en comble des usines peut constituer un moyen de transformer la propriété. Il faut en terminer avec toute cette guerre de mots qui se disent révolutionnaires. Il n'y a pas d'action corporative, quelque violente qu'elle soit, grève partielle ou grève générale, qui serait à même de transformer la propriété². »

Ainsi, bien que les Marxistes souhaitent comme les Syndicalistes amener le « Grand dénouement » ; ils différaient d'eux sur la manière de l'amener. Les Syndicalistes disaient :

— « Le dénouement sera causée par la Grève générale. C'est la Grève générale qui sera le dénouement. »

— « Ce dénouement se distingue de celui que les Marxistes ; et les politiciens socialistes attendent, en ceci qu'il n'arrivera pas par hasard : il arrivera lorsque les ouvriers le décideront. Le Syndicalisme maîtrise le dénouement, que les

¹ *Ibid.*, pp. 55-64.

(NDT) : la majorité — pour les Socialistes et les Maçons — n'est que celle des démocrates et des partisans de la révolution, celle des sondages qu'ils trafiquent, et de leur clientèle. Leur sens de la démocratie s'est traduit dans les années 1980 par la phrase célèbre du député et ministre Untel aux Parlementaires français de l'opposition : « Vous avez juridiquement tort, parce que vous êtes politiquement minoritaires ! »

² Paul Leroy-Beaulieu : « *Le Collectivisme* » (1909), p. 650.

Socialistes, eux, attendent avec un fatalisme de marabouts¹. »

Mais, selon Georges Sorel, les Marxistes ont tout à fait mal interprété la pensée de leur maître, qui en réalité excluait « toute hypothèse construite sur de futures Utopies »; de fait, Sorel présente Marx comme ayant réellement déclaré que

— « celui qui a un programme pour le futur est un réactionnaire². »

Or s'il s'avère que Marx avait vraiment fait cette déclaration : *alors toute la théorie du Marxisme socialiste s'effondrait*, et ce serait la preuve que c'est un système auquel Marx lui-même n'a jamais cru. Pour rendre justice à Sorel, on doit reconnaître qu'il y a une part de vrai dans son affirmation³ que Marx ne prétendit jamais avoir conçu un système défini d'organisation du prolétariat, qu'il fit simplement usage de « l'énorme masse » de matériaux qu'il trouva tels quels au British Museum pour sa grande œuvre du Capital⁴ (*Das Kapital*), et que ce furent ses disciples qui y lirent des idées pour la reconstruction du système social⁵.

¹ Mermeix, p. 122.

² G. Sorel : « *Reflexions sur la violence* », pp. 185, 191.

³ (NDE) : Nous nous permettons une autre interprétation de ce passage (mais Mme Webster y reviendra plus loin) de Marx, en faisant référence aux « *Commentaires sur les Manuscrits de Feuerbach* », où il apparaît que Marx *voulait réellement dire* ce qu'il a écrit : qu'il n'admettait d'autre *forme de révolution* que la sienne : « *quiconque décide un programme différent est un utopiste qui doit être châtié*. » C'était du Weishaupt : hors du Talmud, point de salut ! « *Avec un système* (visant autrement que le sien), *toute la théorie du Marxisme* (autre que la Révolution Mondiale) *s'effondrait*.

⁴ Ibid.

⁵ (NDT) : Le Marxisme s'est établi sur l'axiomatique de Hegel (NDE, nous préférons, avec l'abbé Julio Meinvielle, le terme de « *Gnosticisme* », v. Annexe II).

— Ce fut le rabbin Hess qui convainquit Marx en un après-midi de devenir communiste : d'employer le système de Hegel (la *Phénoménologie*) et la démagogie du « *Socialisme* » au service de la *conquête juive des nations*, par une exploitation cynique opportuniste des tensions sociales de toute nature. Par la subversion des Français d'abord, plus faciles à soulever comme l'avait montré les guerres de religion et la Révolution (!), en suscitant la division sociale et en achetant les hommes politiques pour qu'ils trahissent les

Sur cette base, Sorel peut revendiquer Marx pour son allié, — c'est-à-dire comme un pur destructeur — mais pas comme Syndicaliste, car nulle part dans les écrits de Marx on ne peut trouver le moindre indice de la théorie syndicaliste de réorganisation économique. Mais surtout, c'est en tant que grand promoteur de la *lutte des classes* que Sorel trouve chez Marx une véritable affinité avec lui. Sur ce seul point, l'apôtre du Syndicalisme est prêt à sacrifier toute autre considération.

— « L'opposition de classes, déclare-t-il, est la base de tout Socialisme¹. »

La seule chose à éviter est la paix sociale. En effet, la seule crainte de Sorel est que les nations modernes

— « abruties par l'humanitarisme² » — la phrase vient tout

intérêts de leur pays au profit de la stratégie du *Kabal*, jusqu'à provoquer anarchie et guerre civile, soit exactement la *même stratégie que Weishaupt*. C'est ce qu'ont montré les faits rapportés. C'est cet opportunisme cynique, sans doctrine fixe, dialectique, qui est précisément la *doctrine Communiste*, comme l'a écrit textuellement Lénine :

— « La quintessence du Marxisme est la dialectique, l'évolution historique pluri forme et pleine de contradictions » (in « *Karl Marx et sa doctrine* » (Éditions sociales p. 79).

— Staline l'a confirmé :

— « Le Marxisme ne tolère aucune conclusion immuable... est ennemi de tout dogme » (revue *Bolchevik*, N°14, 1950)

— D'où encore :

— « Quiconque voit dans les mutations en cours un échec des idées socialistes (lire *marxistes*) confond ses désirs avec la réalité. »

C'est la déclaration de Yakolev secrétaire général du *Politburo* au quotidien italien *La Repubblica* le 26. 11. 1989, ce qu'avait dit de son côté Gorbatchev :

— « Le but de la *perestroïka* est de rétablir théoriquement et pratiquement le Léninisme » (*Le Figaro* du 1/7/88).

Devant ces bouleversements apparents, la masse attachée à la logique réaliste est conduite à penser que le Communisme n'existe plus... au moment même où il s'étend à tous nos pays, sous couvert de Socialisme, d'écologie, de technocratie et d'*Europe fédérale sabienne*. »

¹ Sorel, p. 257.

² Ibid., p. 110.

droit de Nietzsche — puissent prévenir le conflit¹. »

Pour se protéger de ce danger, tous les efforts doivent être faits pour garder active la *lutte des classes*, non seulement en incitant les travailleurs à attaquer le Capital, mais en durcissant la résistance du Capital aux demandes des travailleurs.

— « Plus la bourgeoisie sera ardemment capitaliste, plus le prolétariat sera d'esprit combattif et confiant en sa force révolutionnaire, et plus le mouvement sera assuré². »

Il est donc nécessaire par la violence

— « de forcer le capitalisme à ne s'occuper que de son rôle matériel afin de lui redonner les qualités combattives qu'il eut à ses origines³. »

Il faut faire comprendre aux employeurs de main d'œuvre :

— « qu'ils n'ont rien à gagner aux œuvres de paix sociale ou par la démocratie⁴. »

Tout donc peut être sauvé — conclut Sorel plein d'espoir :

— « si par la violence, il (le prolétariat) réussit à consolider les divisions de classes et à redonner à la bourgeoisie un peu de son énergie: c'est le grand objectif vers lequel doivent tendre les pensées de tous ceux qui ne sont pas hypnotisés par les événements quotidiens et qui réfléchissent aux conditions de demain⁵. »

Tel est le but de l'anarcho-syndicalisme, tel que présenté par son principal interprète, Georges Sorel. Jusque là, les écrivains révolutionnaires à quelque faction qu'ils appartenissent avaient toujours professé que leur système *conduirait à un certain degré de bonheur humain*; même les Anarchistes semblaient trouver quelque plaisir à la perspective

¹ Voir tout le chapitre de Sorel sur « *La décadence bourgeoise et la violence* », in. le désintéret progressif des employeurs à s'opposer aux travailleurs. Voir aussi les pages 91-121 de son livre.

² Sorel : Op. cit, p. 105.

³ Ibid., p. 110.

⁴ Ibid., p. 109.

⁵ Ibid., p. 120.

de leur rêve fou d'avenir. Mais Sorel ne promet rien : il ridiculise ouvertement « *les utopies de bonheur facile* ». Même sur le système du Syndicalisme il ne trouve pratiquement rien à dire : la seule chose qui compte est de maintenir l'ardeur révolutionnaire.

Or, tout bien pesé, Sorel n'apparaît guère plus honnête que ses prédécesseurs, car tout en dénonçant les visionnaires socialistes qui dirigent le *prolétariat* vers un mirage, Sorel finit par admettre que la *Grève Générale*, que comme le « *Der Tag* » des Allemands (*le Grand Soir ou Jour*) il faut toujours maintenir devant les yeux du peuple, n'est en réalité qu'un mythe !... Elle ne se produira probablement jamais, mais tout comme les premiers chrétiens maintenaient leur ardeur religieuse par l'attente de la Parousie, de même on doit enseigner au peuple de tendre tous ses espoirs vers le cataclysme à venir. Ainsi l'idée de la *Grève Générale* servira l'objectif de troubler en permanence l'industrie et de miner les bases du Capital.

À tout esprit normal, la théorie avancée par Sorel dans les pages qui précèdent doit naturellement sembler incroyable ; les incrédules pourront alors lire son livre par eux-mêmes afin de se convaincre que ces vues ont été sérieusement exposées. Mais Sorel est-il d'ailleurs sincère, ou bien un agent de la réaction ? L'hypothèse n'est pas impossible. En tout cas si l'auteur des « *Réflexions sur la violence* » avait été lancé par le Gouvernement pour discréditer tout le mouvement socialiste en en faisant une *reductio ab absurdum*, il n'aurait pu mieux faire ni offrir de meilleurs arguments en défense de l'ordre existant contre les usurpations de la prétendue « *démocratie* ».

— « L'expérience montre, dit Sorel, que dans tous les pays où la démocratie peut développer librement sa nature, la plus scandaleuse corruption s'établit, sans que personne ne juge utile de cacher ses turpitudes¹ ; »

¹ (NDT) : Dans cette diatribe Sorel accuse non seulement les démagogues extrémistes du Socialisme, mais tous les démagogues républicains prébendiers de *l'Affaire de Panama* et autres scandales d'État, dont

et, après une dénonciation cinglante du gouvernement démocratique en Amérique et ailleurs, il termine par ces mots :

— « La démocratie est la terre promise rêvée par les financiers douteux¹. »

Mais c'est aux parlementaires socialistes que Sorel réserve son mépris le plus cinglant. Le seul objet de ces gens-là,

— « des intellectuels qui ont embrassé la profession de penser pour le prolétariat² » — est de se porter au pouvoir. En pérorant sur les conflits sociaux, « ils ne voient dans ceux qui luttent que des instruments. Le prolétariat est leur armée, qu'ils aiment de l'affection qu'un administrateur colonial peut ressentir pour les bandes qui lui permettent de soumettre à ses caprices un grand nombre de nègres ; ils ne se soucient de le diriger que parce qu'ils ont hâte de gagner les grandes batailles qui doivent livrer l'État entre leurs mains ; ils soutiennent l'ardeur de leurs hommes de la manière dont l'ardeur de mercenaires a toujours été soutenue, par la promesse de futurs pillages, les appels à la

Clémenceau le concussionnaire cité tel par Marx dans sa lettre à Sorge (voir plus loin), ces politiciens auteurs et complices de la subversion de la France que le *Directoire européen de la Révolution* par l'intermédiaire de Bismarck et ses agents avaient réussi à mettre au pouvoir après 1871, avec Gambetta, qui venait pourtant d'être impliqué dans la défaite de 70 et dans des scandales, et ses amis et successeurs... Sorel n'était donc en rien un agent du gouvernement ! L'ouvrage de N. Webster traitant surtout de la Révolution sociale n'évoque pas cet aspect de destruction nationale, qui culminera avec le sabotage de l'année française de 1880 à 1910, puis le soudain bellicisme du même clan d'internationalistes maçons et leur guerre de 1914. On le trouve exposé chez Drumont, et plus complètement par Mgr Delassus dans « *La Conjuraison anticristienne*. » La position antirépublicaine et « l'apologie » ironique de la *lutte des classes* par Sorel s'expliquent par le fait qu'il était (devenu ?) contre-révolutionnaire monarchiste, comme signalé en fin de chapitre. Que les démagogues républicains maçons ne soient pas disposés à renoncer à leur formidable rente de situation risque de poser problème lorsque leurs maîtres juifs décident comme aujourd'hui qu'ils la cèdent aux internationaux étrangers de la *République Universelle et de l'Europe intégrée*...

¹ Ibid., p. 320.

² Ibid., p. 321.

haine, et aussi par de petites faveurs qui leur permettent de distribuer quelques postes³. »

Mais dans la réalité, ce ne sera pas le prolétariat qui se partagera les dépouilles, car la vraie perspective sur laquelle les yeux des leaders sont fixés :

— C'est « le jour où ils auront à leur disposition le Trésor public⁴ ; ils sont éblouis par l'immense réserve de richesses qu'ils pourront alors piller : que de fêtes, que de cocottes, que de satisfactions à la vanité. »

Alors, alors enfin,

— « nos socialistes officiels pourront raisonnablement espérer toucher au but de leurs rêves et dormir dans de splendides châteaux⁵. »

Après quoi,

— « il serait très naïf de supposer que des gens bénéficiant d'une dictature démagogique renonceraient facilement à leurs avantages⁶. »

Quant à « *la dictature du prolétariat* » prônée par les Socialistes et « sur laquelle ils ne tiennent pas à donner trop d'explications⁷ », Sorel déclare que ce serait un retour à l'Ancien Régime, un plan pour féodaliser le Capital, et il cite à l'appui Bernstein en disant que cela finirait simplement en une « *dictature d'orateurs de clubs et de littérateurs*⁸ ».

¹ Ibid., p. 186.

² C'est réellement la Gauche de Clémenceau, aux ordres de la Maçonnerie elle-même aux ordres de la finance internationale qui déposa le *Projet de loi* décrétant « l'impôt sur le revenu pour tous » ; jusqu'à lors les gouvernements s'y refusaient, non à cause des injustices qu'un tel impôt produirait, mais parce que ce serait laisser le champ libre d'abord au pillage du Trésor Public, ensuite parce que l'État disposerait alors d'un moyen de contrôle et de police sur tous les habitants (V. Jean Guiraud : *Histoire partielle, Histoire vraie*). La Gauche fit passer le décret en force en 1912. Depuis lors, si l'on nous passe le mot, chaque Français est « fliqué et le gaspillage gigantesque.

³ Ibid., p. 233.

⁴ Ibid., pp. 110, 112, 235.

⁵ Sorel, p. 234.

⁶ Ibid., pp. 234-235.

Qui, dit-il, serait donc le bénéficiaire d'un tel gouvernement ?

Certainement pas le pays qui serait ruiné,

— « mais qu'importe l'avenir du Pays, aussi longtemps que le régime procurera du bon temps à quelques professeurs qui s'imaginent avoir inventé le Socialisme et à un certain nombre de financiers Dreyfusards¹ ? »

A l'opinion du grand Syndicaliste, la finance juive est très intéressée au triomphe du Socialisme d'État².

¹ Ibid., p. 102.

² (NDT) : Cet intérêt de la Communauté juive pour le Socialisme a été expliqué par des auteurs juifs, dont Alfred Nossig dans « *Intégrales Judéennes* » (pp. 74 et 79). — Le Socialisme est le moyen pour eux de s'approprier les richesses des *goyims* selon la doctrine rabbinique du *Talmud*, et il s'identifie à leur projet politique de *domination mondiale*.

— Mais que « *le Grand Soir* » n'ait été qu'un mirage agité devant le prolétariat, et qu'il n'était pas question de réaliser... tant que les choses iraient dans le sens voulu (le chaos mondial) par la ploutocratie juive internationale s'explique facilement. Car les sociétés anonymes, la bourse, les manœuvres et manœuvres boursières avec la complicité des gouvernements (comme la faillite provoquée du Crédit Général) avaient déjà été à l'époque des moyens d'accaparement largement utilisés par la finance juive et pas seulement en France ; et celle-ci ne tenait pas à voir ses actifs industriels dévastés par le *Grand Soir* !

— Les mêmes ploutocrates, maîtres du Gouvernement de la III^{ème} République s'assureront plus tard, lors de la guerre de 14-18, que ne soient pas détruits les mines et hauts fourneaux du bassin lorrain pris par l'avance des Allemands, et restés à portée de canon des Français, prolongeant ainsi le conflit en faveur de l'Allemagne et le rendant plus meurtrier pour la France et les Alliés. Pendant la guerre de 39-45 les aviations anglo-américaines se garderont de bombarder les usines d'Allemagne propriétés judéo-américaines Opel, Ford, A.E.G., etc., préférant frapper les villes (Dresde fut anéantie, un joyau d'architecture).

— Mais si le « *Grand Soir* » était à usage de mythe pour le prolétariat, il restait un outil de chantage vis à vis de la bourgeoisie co-participante au capital, lui imposant de collaborer de plus en plus avec les Juifs via la Maçonnerie, et de ne pas tenter de réinstaurer un État au service de leur nation, faute de quoi la destruction générale aurait lieu (sinon par « le peuple » du moins par des saboteurs spécialisés de la pègre). Cette menace de guerre et de

Le livre de Sorel montre aussi l'illogisme de Jaurès et des autres socialistes français à propos de *l'Affaire Dreyfus* par un parallèle avec la Révolution française dont il fracasse impitoyablement la légende et détruit le prestige des « grandes journées révolutionnaires¹ » ; il pose en effet cette question :

— « Pourquoi Danton, dont Jaurès dans sa « Grande Histoire de la Révolution » a fait un héros, mais dont la conduite au cours des tristes journées de septembre « ne méritait guère l'admiration² », devrait-il (selon eux) être défendu sur le mérite de son action dans l'intérêt de la Défense nationale, alors que Jaurès et eux se sont opposés aux antisémites qui étaient précisément aussi persuadés de défendre les intérêts de la Défense nationale lors de l'Affaire Dreyfus ! Jaurès avait présenté les révolutionnaires (de 1792) comme « sacrifiant la tendresse humaine et la pitié du prochain » au succès de leur cause, et Sorel pose de nouveau la question : « Pourquoi alors avoir tant écrit sur l'inhumanité des accusateurs de Dreyfus ? Eux aussi sacrifiaient « la tendresse humaine et la pitié du prochain » à ce qui leur semblait le salut du pays³. »

Ce ne sont pas seulement Jaurès et Clémenceau mais aussi les socialistes anglais qui sont en butte aux sarcasmes de Sorel :

— « Sydney Webb⁴ jouit d'une réputation de compétence très exagérée : il n'a eu que le mérite de commenter des dossiers sans intérêt et la patience d'en faire l'une des plus

destruction fut expressément proféré par Emile Ludwig en 1938 dans son livre « *Une nouvelle sainte Alliance* », mise à exécution contre l'Allemagne... et réitérée le 24/1/99 par Cohn-Bendit au *Club de la Presse d'Europe N° 1* !

¹ Sorel : Ibid., pp. 124-130, 238-239.

² Ibid., p. 147.

³ Ibid., p. 146.

⁴ (NDT) : Sydney Webb, le fondateur de la *London School of Economics*, membre avec sa femme, la romancière Béatrice Webb, de la *Société Fabienne* de G. Bernard Shaw. On a vu précédemment en note la nébuleuse de hautes sectes maçonniques qui donna naissance aux *Fabians*, avec leurs parrains et répondants.

indigestes compilations de l'histoire du Trade-unionisme, mais c'est un esprit des plus bornés, qui n'éblouit que ceux qui n'ont guère l'habitude de réfléchir. Ceux qui se sont faits les introducteurs de sa gloire en France ne comprenaient pas un mot du Socialisme, et s'il est réellement, comme disent ses traducteurs, au premier rang des auteurs contemporains d'histoire économique, le niveau intellectuel de ces historiens doit être très bas. »

Et Sorel ajoute qu'à l'opinion de Tarde, Sidney Webb n'était qu'un barbouilleur de papier¹.

Afin de prendre la mesure de l'antagonisme entre les deux camps du *Syndicalisme* et du *Socialisme d'État*, il suffit de lire le livre de Sorel et de le comparer à la petite étude de M Ramsay Mac Donald sur le *Syndicalisme*, où « le fantastique programme de révolution élaboré par les Syndicalistes » est admirablement présenté. L'avocat britannique du *Socialisme* conclut en ces termes :

— « Si le grand programme du Syndicalisme est une pure tromperie, son action immédiate est pernicieuse. Sabotage, destruction du capital industriel, grèves perpétuelles sont bien plus nuisibles aux travailleurs qu'à toute autre classe et soulèvent dans la société des passions réactionnaires et des préjugés qui démolissent les efforts de tous ceux qui œuvrent pour l'émancipation du monde ouvrier. Ils portent tort aux travailleurs. Il se peut que le Syndicaliste soit un agent provocateur du Capitaliste, il est en tout cas certainement son instrument². »

Mais dans cette inimitié entre Syndicalisme et Socialisme — simple continuation de la lutte entre *Anarchie* et *Communisme* — il serait folie de voir une sécurité pour la société. Les deux camps révolutionnaires, rivaux peuvent être — et sont en effet — violemment antagonistes par leurs objectifs, mais ils s'épaulent l'un l'autre pour renverser l'ordre social, et ce n'est que lorsque le pays sera réduit au chaos par la révolution ou la

¹ Ibid. : p. 163.

² J. Ramsay Mac Donald : « *Syndicalism* », p. 67.

faillite et ruiné par l'administration socialiste que les leaders des deux forces opposées en viendront alors à se prendre mutuellement à la gorge dans une lutte à mort.

Comme nous l'avons vu au cours des pages précédentes, bien que l'idée de base du Syndicalisme — l'organisation et la mainmise sur l'industrie par des groupes autonomes d'ouvriers — ait été quelque peu perdue de vue par les écrivains syndicalistes qui ont focalisé leur attention sur la révolution plutôt que sur ses lendemains, une phase plus constructive de la même théorie fut lancée plus récemment par le mouvement appelé « *Guild Socialism* », le Socialisme des Guildes ou associatif. Dans le fait, ce Socialisme associatif n'a rien de nouveau. Pour tous ceux à qui est familière la littérature socialiste, entreprendre la lecture de l'évangile des socialistes de Guildes, tel que présenté dans les écrits de G. D. H. Cole, paraîtra comme entreprendre de parcourir un *Dictionnaire des citations célèbres*. Mais c'est une expérience à laquelle un étudiant patient et consciencieux du Socialisme doit se résigner, car depuis le milieu du siècle dernier, tout ce qui pouvait être dit sur le sujet a déjà été dit, et les nouveaux interprètes de la doctrine en question ne peuvent que *réchauffer les restes refroidis* de leurs prédécesseurs. La méthode reste néanmoins fréquemment assurée du succès, et rien n'est plus facile que d'acquérir une réputation de brillant écrivain socialiste en réarrangeant simplement les mêmes théories, les mêmes phrases et les mêmes slogans de manière différente, pour tenter le palais blasé.

Jamais cependant les chefs du Socialisme n'avaient réussi à produire une galantine comparable à celle de M G. D. H. Cole. Il y a là un petit peu de Louis Blanc, une rondelle de Vidal, mais surtout de solides morceaux de Marx et de Sorel, le tout noyé dans une appétissante gelée de modernité !

En réalité, le *Socialisme des Guildes* ou associatif³ n'est rien

³ (NDT) : Il sera relancé soixante-dix ans après sous le nom de « *Socialisme autogestionnaire* » ! Ce système — s'il est utile pour leurrer —, ne doit

d'autre que le Syndicalisme avec l'ajout d'un État. Mais l'État n'exercera pas d'autorité : il n'agira que comme un corps municipal, et aussi comme *banquier pour les ouvriers* et occasionnellement comme un arbitre dans les confits industriels.

— Le budget national serait décidé par un « Comité conjoint représentant à part égale l'État et le Congrès des Guildes. L'État serait propriétaire des moyens de production en tant que curateur de la Communauté, et les Guildes les dirigeraient, également en tant que curateurs de la Communauté, et paieraient à l'État une simple taxe ou rente¹. »

L'assurance donnée par les *Socialistes corporatifs* que les *Guildes* agiraient toujours en administrateurs responsables repose sur « leur confiance en l'Homme », cela bien que l'on note qu'une large proportion de l'espèce humaine, la classe actuelle des employeurs, soit tenue par eux en la plus noire suspicion. Apparemment, le fait de devenir membre des *Guildes* efface miraculeusement tout défaut comme l'avidité et l'égoïsme. Tout ceci est du pur Buchez, dont il suffit d'ouvrir l'ouvrage pour trouver page 113 la description des *Guildes* en « où tout homme est son maître » ; tandis que les Associations de travailleurs de Louis Blanc financées par l'État avaient précisément fait la démonstration du système du Socialisme des *Guildes*, inauguré en 1905 et dont G. D. H. Cole fut un dirigeant — et qui incidemment avait fait faillite dans le passé.

Malheureusement ce ne fut pas dans l'esprit de Buchez ni même dans celui du fanatique Louis Blanc que les *Socialistes de Guildes* se mirent à l'œuvre. Malgré toutes ses protestations de spiritualité et d'amour pour l'humanité, le Socialisme de *Gilde* est ouvertement révolutionnaire.

aucunement s'instaurer, car réformer la Société sur base d'associations autonomes de salariés gestionnaires est antinomique du Socialisme technocratique *Fabien* qui gouverne le monde aujourd'hui.

¹ « *National Guilds, an Appeal to Trade-Unionists* », p. 13.

— « Au Trade-Unionisme révolutionnaire l'idée des *Guildes* sourit¹, son objectif est « la réalisation de l'Unionisme industriel, l'édification de la masse entière des travailleurs en une seule force de combat². »

Empruntant la phraséologie de Marx à propos de la doctrine de « l'esclavage du salariat », il se propose de promouvoir la lutte des classes selon la description la plus virulente, et prône les grèves pour renverser le système capitaliste. Dans sa dénonciation du Socialisme d'État, on retrouve clairement l'influence de Sorel.

Le seul point sur lequel le *Socialisme de Gilde* ou associatif se montre supérieur au Syndicalisme est qu'au lieu de se focaliser uniquement sur la destruction et la Grève générale, il établit quelques plans pour « les lendemains de la révolution ». Dans sa conception de *guildes d'ouvriers* s'activant à coopérer dans un esprit de fraternité pour assurer le succès de leur activité professionnelle, il nous ramène à l'idée originelle du Syndicalisme — à la vieille comparaison de Proudhon avec la ruche, nous faisant voir en imagination l'essaim des abeilles volant dans le soleil d'été chargées de miel destinées à leurs gâteaux, et que leurs travaux remplissent de joie.

Mais tout ce qui peut être dit du système économique prôné par le *Socialisme de Guildes* peut être également revendiqué par le système de la *Coopération*. L'économie Coopérative, illustrée par des exemples comme le partage des profits³, le co-partenariat, etc. est simplement le Socialisme de *Guildes*, mais sans ses mirages économiques et aussi sans révolution. C'est bien pourquoi le système Coopératif trouve chez les *Socialistes* et les *Syndicalistes* ses plus vifs opposants.

Mais il y a encore une autre différence entre le système de la *Coopération* et le Socialisme de *guildes* ou associatif. C'est

¹ « *The Guild Idea* », p. 14.

² « *National Guilds...* », p. 19.

³ (NDT) : Relancé en France sous de Gaulle, sous le nom « d'Association Capital-Travail ».

que la Coopération est un mouvement honnête, qui s'est toujours efforcé de mettre ses théories à l'essai en fondant des entreprises à base coopérative. Parfois ces essais ont échoué, d'autres fois ils ont obtenu de formidables succès, donc la Coopération ne s'est pas révélée un échec. En revanche, on doit constater que ni les partisans du *Syndicalisme*, ni ceux du *Socialisme de Guildes* ne se proposent jamais de lancer des entreprises industrielles sur les principes dont ils se font les avocats ; il s'agit toujours « d'exproprier » par la force celles qui existent déjà, et de les donner à leurs ouvriers. A cet égard, la comparaison de leur comportement leur est défavorable par rapport aux Socialistes purs :

— Les premiers socialistes, dont la sincérité était indubitable, firent réellement l'essai de leur programme avec les colonies communistes ; le Syndicalisme en revanche ne se hasarde pas à de telles expériences. C'est d'autant plus significatif que la raison donnée par les Socialistes à leurs échecs dans le passé ne s'applique pas au Syndicalisme. Car lorsque l'on a le manque de tact de questionner les Socialistes sur ces échecs, on reçoit immédiatement cette réponse *omnibus*¹ :

— « Bien entendu le Socialisme ne peut exister en communautés isolées ; pour faire l'essai de son efficacité, il doit être adopté par l'État². »

¹ « Réponse *omnibus* » : les anglais persévèrent dans l'emploi du latin et de ses déclinaisons : *omnibus* est le datif du mot *omnes* (tous) ; et le datif d'*omnes* — attribution — signifie « pour..., destiné à... » : un train « *omnibus* » est « pour tous ». Dans l'esprit de Mme Webster qui est anglaise, « réponse *omnibus* » signifie « réponse à tous ceux qui veulent bien le croire ».

² (NDE) : Argument favori de la *sophistique* : « les faits, et surtout l'accumulation de faits valent comme preuves ! (v. Aristote : *Rhétorique*, 1357a, *Prémises des enthymèmes* (arguments *fallacieux* : « la plupart de nos jugements pourraient recevoir une solution différente » ; ou v. St. Thomas : *Compendium à son frère Réginald*, ch. LXXXII*) ».

— Exemple d'*enthymème* : plus il y a des démocraties sur la planète Terre et plus il est vrai que la démocratie est le meilleur des régimes politiques : c'est

Bien que ce ne soit pas à cause d'une opposition extérieure ou de la concurrence, comme nous le savons bien, mais du fait de leur désintégration interne que ces colonies éclatèrent, c'est néanmoins l'évidence même que le *Socialisme d'État* ne peut être pratiqué que par un État socialiste. Mais cette condition est en revanche tout à fait étrangère à l'existence du système du Syndicalisme, le système ainsi prôné consistant en groupes autonomes de travailleurs indépendants du contrôle de l'État. Il n'y aurait donc aucune raison pour ne pas essayer de créer de tels groupes sous le régime actuel.

Qu'est ce qui empêche un Syndicat de mineurs d'acheter une mine, ou des ouvriers d'usine d'acheter une usine et de faire fonctionner leur entreprise sur les principes syndicalistes ? Les énormes réserves financières des *Trade-Unions* seraient sûrement mieux employées dans une entreprise de cette nature qu'en grèves qui épuisent leur chéquier bien inutilement... Car, non seulement une expérience réussie sur ces principes satisferait les aspirations de tous les travailleurs

un *sophisme* (« ici — dit Saint Thomas* — un argument *fallacieux* » — *i. e. appliqué avec futur contingent*). Les hommes, en effet ne sont pas maîtres de ce qui peut advenir ou ne pas advenir, et quelqu'un ne dit donc pas la vérité qui enseigne que ce qui est aujourd'hui sera encore demain, excepté si son affirmation repose sur des principes immuables. (* Saint Thomas d'Aquin : *Opuscules*, Tome I, Éd. S. Remi, 2005).

— La démocratie se répand (*enthymème*), l'évolutionnisme est accepté (*idem*), l'on croit que l'Inquisition fut un tribunal cruel (*ibid.*), Galilée fut persécuté et torturé (etc.).

— La vérité exige autre chose : qu'on avance des preuves. L'expansion territoriale et historique de la démocratie (donc « *contingente* ») ne prouve aucunement que la démocratie soit la forme aboutie ou « *achevée* » (comme dit Hegel) des gouvernements. Pareillement, si tout un village, si toute une ville si toute une région est malade de la peste, la peste n'en reste pas moins une maladie : de même pour la démocratie.

— Pour enseigner qu'une chose est vraie ou valide (Saint Thomas dirait *réelle*), il faut qu'elle s'accorde avec les principes de toute pensée ; or l'idée démocratique, l'évolutionnisme, la cruauté de l'Inquisition, sont contraires à tout ce que nous enseignent le sens commun.

qui y prendraient part, mais elle proclamerait aussi à la face du monde l'efficacité de la doctrine du Syndicalisme. Dès lors, les industries qui fonctionneraient sur les principes syndicalistes attireraient les salariés, et les employeurs qui continueraient à conserver le vieux système du salariat finiraient par se retrouver sans personnel. En sorte que, et sans aucune violence, sans verser une goutte de sang, tout le système économique serait révolutionné.

Pourquoi cela n'a-t-il pas lieu ? Simplement parce que les leaders du Syndicalisme savent que ce serait un échec. Ils sont parfaitement conscients qu'une industrie qui adopterait la méthode de la gestion par les ouvriers irait à la catastrophe, tout comme un navire où l'on adopterait de faire déterminer le plan de navigation à tout l'équipage. En un mot, ils ne croient pas aux théories qu'ils prêchent¹.

On peut cependant citer le cas d'un essai fondé dans une certaine mesure sur le Syndicalisme. Il s'agit de la colonie lancée par William Lane au Paraguay à la fin du siècle dernier. Lane, journaliste anglais qui s'était fixé en Australie, semble avoir été un parfait honnête homme, mais qui s'était profondément entiché à la fois des doctrines de Karl Marx et de l'anarcho-Syndicalisme.

— « Il estimait donc que « la main d'œuvre industrielle était la propriétaire légitime de l'usine, que les tondeurs de moutons avaient droit à tous les profits de la tonte, que les propriétaires légaux de toute forme de propriété volaient les travailleurs manuels de leur dû². »

¹ (NDE) : Mme Webster y revient *infra* : « les rhéteurs du Syndicalisme et du Socialisme sont loin de dire ce qu'ils pensent sincèrement, puisqu'ils parlent sous suggestion : croyant penser ce qu'il disent quand on leur a dicté ce qu'ils doivent prêcher.

² « *Where Socialism failed* » de G. Stewart Grahame (John Murray), 1913. A propos de cette citation, il aurait peut-être été plus juste de mentionner l'ouvrage « *Where Socialism failed* ». Le terme générique de *Socialism* est fréquemment utilisé à tort pour inclure le *Syndicalism* (Socialisme autogestionnaire).

Lane participa ainsi avec enthousiasme aux grandes grèves syndicalistes qui vers 1890 paralysaient l'industrie de ce pays. Mais constatant la futilité de cette méthode de lutte — qui eut pour effet de réduire les hauts salaires des ouvriers australiens au niveau de ce qu'ils étaient quarante-cinq ans auparavant, Lane décida d'aller fonder ailleurs un paradis des travailleurs. A la suite de quoi, à la fin de 1892, il s'embarqua pour le Paraguay avec deux cent cinquante fidèles et y démarra une colonie nommée *Nouvelle-Australie*, située à quelques milles d'Asunción.

Les aventures des colons ont été décrites de manière très vivante par M. Stewart Grahame dans un récit encore beaucoup plus amusant que « *Trois hommes dans un bateau*¹ », et avec le mérite supplémentaire d'être véridique. C'est un document que tous ceux qui s'intéressent aux entreprises socialistes devraient lire, car nous ne pouvons en donner ici qu'un bref résumé. Au départ tout semblait prometteur : les colons entrèrent en possession de 350.000 acres (environ 150.000 ha) des meilleures terres du Paraguay, avec des pâturages suffisants pour y élever au moins soixante-dix mille têtes de bétail, et comme tous étaient remplis « d'ardeur communautaire » ainsi que de la plus chaleureuse confiance en leur chef, il n'y avait apparemment aucune raison que la colonie ne devint pas rapidement florissante.

Mais précisément, il advint à William Lane la même expérience que celle arrivée à Etienne Cabet quarante quatre ans plus tôt. Les colons ne tardèrent pas à se disputer entre eux.

— « Celui qui travaillait dur huit heures par jour au potager envia son collègue plus chanceux qui passait ses journées à se promener à cheval dans les pâtures à surveiller les troupeaux. Lequel vacher de son côté considérait que le maître d'école avait, lui, un travail bien plus facile, lequel était

¹ Fameux roman en effet de J. K. Jérôme : « *Trois hommes dans un bateau* ».

peut-être bien amené à comparer son sort à celui du chef de la colonie, dont la principale tâche semblait être de sonner le souper d'un coup de trompe. »

Inévitablement « les accusations les plus acerbes de favoritisme s'élevèrent contre Lane et contre les contremaitres des divers corps de métiers. »

— « Nous avons renoncé à tous les droits civils et nous sommes devenus comme des écureuils dans leur cage » écrivit l'un des colons venu s'installer à Nouvelle-Australie croyant y trouver la joie de travailler, « avec tous et au profit de tous ». « En fait ici, L'homme est pratiquement un esclave. Lane pense, et les colons font tout le travail. Résultat: barbarie. »

Au bout de quatorze mois, Lane se vit obligé de renvoyer un certain nombre de mécontents ; l'année suivante (en 1894), pas moins d'un tiers de la colonie fit sécession par accord mutuel.

— « Nous sommes venus — dit l'un d'eux — pour fonder Utopie, et nous avons réussi à créer l'Enfer sur terre. »

Puis, à ce moment, avec l'arrivée de cent quatre-vingt dix nouveaux immigrants qui avaient été attirés à la Nouvelle-Australie sur des rapports mensongers, Lane fut déposé et s'en alla avec quelques disciples fonder une autre colonie, qu'il dénomma *Cosme*.

Pendant quelques années, les deux colonies se débattirent dans la misère, mais finalement, en 1899, Lane abandonna sa tentative de *Cosme* et retourna en Australie.

Mais à force d'employer de la main d'œuvre indigène salariée — ce système qu'ils s'étaient organisés pour détruire — les *Cosmiens* réussirent enfin à restaurer en partie leurs fortunes dissipées ; mais rapidement on dut reconnaître que les principes socialistes étaient un échec, et les deux colonies les abandonnèrent au profit de l'individualisme.

A partir de ce moment, l'énergie des colons réapparut.

« En un laps de temps incroyablement court, des maisons

s'élevèrent entourées de potagers bien tenus... Bien vite les prairies retrouvèrent leur bétail... », en un mot Nouvelle-Australie devint une commune ordinaire de fermiers sains, sobres, durs au travail, vivant en paix entre eux et prenant pour devise : « ce que nous possédons, nous y tenons ! »

L'expérience de *Nouvelle-Australie* offre donc une intéressante démonstration de la théorie de Proudhon de la ruche et des abeilles, lorsqu'elle est menée jusqu'à sa dernière conclusion. Car à *Nouvelle-Australie*, comme dans d'autres colonies communautaires, les principales difficultés rencontrées furent le manque de civisme et l'inclination à la paresse.

— « Il n'y a absolument aucun souci de la propriété commune — écrivit l'un des membres de la colonie à la *Pall-Mall Gazette*. » Bien plus, presque tous les colons s'accusaient ouvertement et mutuellement de travailler avec moins d'ardeur au profit de « tous » qu'ils ne l'auraient fait au profit de leur propre intérêt. »

Mr Stewart Grahame s'efforce ensuite de démontrer que dans un État socialiste, ce manque d'énergie serait surmonté, et par une curieuse coïncidence, il illustre le sort de « ceux qui ne veulent pas travailler » sous une Administration socialiste par la même comparaison que Proudhon, dans la description du massacre des bourdons tirée de « *La Vie des abeilles* », de Maeterlinck :

— « Un matin, le mot d'ordre longtemps attendu court à travers toute la ruche, et les pacifiques ouvrières se muent en juges et en exécuteurs... Chacun est assailli par deux ou trois émissaires de Justice... Beaucoup pourront atteindre la porte et s'échapper dans l'espace... mais, vers le soir, poussés par la faim et le froid, ils reviennent en foule vers l'entrée de la ruche demander abri. Mais là, ils rencontrent une autre garde impitoyable. Le matin suivant, avant de se mettre en route, les ouvrières nettoieront le seuil de la ruche, jonché des cadavres des géants inutiles. »

A y regarder de plus près, le système économique de la ruche est donc vu comme moins paisible qu'il n'avait été représenté par le Père de l'anarcho-syndicalisme, Proudhon. Et plus encore, il démontre la seule manière dont le Socialisme ou le Syndicalisme peuvent être gérés sur une grande échelle.

Dans les colonies isolées de cette nature, les paresseux ou les rebelles peuvent être expulsés, mais une fois que le système a été rendu universel le refus d'accomplir sa part du travail attribuée à chacun ne peut être punissable que de la mort. Le texte adopté pour cri de guerre par les socialistes militants :

— « Si quelqu'un ne travaille pas, il ne doit pas manger. »

Ce texte doit être appliqué littéralement par l'État socialiste, et les disciples prolétariens du principe de *Ca'Canny* (la réduction du temps de travail), tout autant que les oisifs riches et les chômeurs pour lequel aucun emploi ne peut être trouvé découvriront que la loi de la ruche peut être bien plus féroce que le gouvernement haï du Capitalisme.

Mr Stewart Grahame a dit fort justement :

— « peu d'entre les Socialistes réalisent la férocité du Socialisme. »

Ils s'imaginent que le schéma classique de l'administration socialiste, le règne de la Terreur, « fut un accident » qui n'aura pas lieu de se reproduire si l'expérience du Socialisme se répète. Mais il suffit de se référer aux écrits des socialistes pour reconnaître que le règne de la Terreur ne fut que le Socialisme mené à sa conclusion logique.

C'est ainsi que l'on trouve un socialiste, pourtant réputé modéré, Mr H. Mayer Hyndman pour écrire :

— « Tout la noble corporation des avocats, avoués, comptables, inspecteurs, agents d'affaires et quelque quatre-vingt dix pour cent des distributeurs actuels deviendraient tout à fait inutiles dans une société correctement organisée. Ils vivent sur le système bourgeois existant... ils

disparaîtraient avec le système mercanti où ils prospèrent¹. »

Comme jusqu'à présent il n'existe aucun moyen de faire « disparaître » des êtres humains, il est bien évident qu'il faudra les tuer, car comme l'avait compris Robespierre ils ne pourront pas être absorbés dans des « travaux d'utilité essentielle » et ne peuvent donc qu'être abandonnés à mourir de faim. Ainsi toutes les voies du Socialisme ramènent au vieux système de la dépopulation, et l'on peut se demander si la guillotine n'était pas la méthode encore la plus humaine.

Le Syndicalisme en tout cas ne cache pas ses intentions en la matière. Le massacre des bourdons et de ceux que la surpopulation de la ruche force à faire devenir des bourdons forme une partie essentielle du programme que Mermeix a justement décrit comme « un rêve néronien ». Dans les exultations de Georges Sorel à propos de la lutte à mort entre le Capital et le monde ouvrier, il nous semble entendre un Empereur romain se réjouir par avance de la collision entre deux chars dans l'arène, y répandant les restes des hommes et des chevaux, dont le sang est absorbé dans le sable.

Le *Trade-Unionisme*, à l'origine mouvement tout à fait pacifique et nécessaire de protection des ouvriers, a désormais été largement capturé par les conspirateurs, et les conflits sociaux qui forment l'objectif visible des diverses crises qui se succèdent ne sont que de simples prétextes couvrant leurs intentions réelles. Car l'*Anarcho-Syndicalisme* tel que formulé par Sorel, est le plan de la *Révolution Mondiale* débarrassé de ses oripeaux illusoire, et révélé dans toute sa nudité difforme. Il est ouvertement antipatriotique, antireligieux et antidémocratique ; c'est, aux dires de l'un de ses avocats, Pouget, « la négation du système des majorités », et son seul objectif est de s'imposer par la force et la violence. Tout autant que le Socialisme-communiste, il est la continuation directe du programme des *Illuminés*. N'aperçoit-on pas Weishaupt sourire

¹ H. M. Hyndman : « *The Historical Basis of Socialism* » (1883) (La base historique du Socialisme), p.483.

dans sa tombe en lisant ces paroles de Sorel :

— « Il est impossible de ne pas voir qu'une sorte de vague irrésistible balayera la vieille civilisation. »

Dans les éditions de 1921 de ce livre, je suggérais que si une révolution devait éclater dans ce pays (l'Angleterre), ce serait très probablement une révolution « syndicaliste », c'est-à-dire la *Grève Générale* avec son effrayant programme de sabotage et de violence, visant à la prise du pouvoir absolu par les Trade-Unions (les syndicats), avec la formule « *les mines aux mineurs* », suivie de celle « *les chemins de fer aux cheminots* », car évidemment les industries clefs tiendraient à leur merci tout le reste de la communauté nationale.

Cinq ans plus tard eut lieu une tentative de la provoquer. Le 1er mai 1926, une Grève Générale fut proclamée et chaleureusement approuvée par les leaders du « Labour » Party (le Parti « Travailleur »). Mais le gouvernement des Conservateurs de l'époque et le public britannique qui le soutint splendidement étaient trop forts, et la grève finit en dix jours. Elle coûta cependant au pays £ 80 millions et nous perdit des marchés qui n'ont jamais pu être reconquis¹.

¹ « Note de l'Auteur en appendice: Après avoir écrit le présent chapitre, je fus informée de bonne source que Mr Georges Sorel était ouvertement passé aux Royalistes. Je me demande combien de jeunes syndicalistes ont été informés de l'événement concernant leur prophète. »

Annexe IX

*Abbé Julio Meinvielle : « *De la Cabale au Progressisme* » Éd. Saint-Remi :

— Avec l'abbé J. Meinvielle, nous convenons qu'il n'existe que **deux** façons de penser, et — sans chercher à donner une leçon de métaphysique — qu'on nous pardonne ! — **seulement deux** : la bonne et la mauvaise ; à savoir celle qui retient le principe de non-contradiction on dit aussi *Principe de contradiction* (« l'affirmation et la négation d'une même chose sur le même sujet ne peuvent être vraies en même temps » ; et Aristote d'ajouter avec sa lapidaire ironie, comme dit J. de Maistre, « celui qui refuse le principe de contradiction s'interdit de parler »).

Exemples brefs de gnosticisme chez Hegel :

— 1). Lorsqu'il nous parle de l'apparition de quelque chose (mais il ne veut pas du mot « apparition », il pense « émergence », « évolution ») de l'Esprit (Esprit = *Geist*) il ne sait se référer qu'à la semence (thèse), à la plante (antithèse), enfin à la fleur fécondée (synthèse). Sans doute ! mais l'âme humaine **n'est pas** une âme végétative ; l'analogie est carrément manquée.

— 2). Lorsque le même Hegel décrit ce qu'il veut appeler les « progrès » du *Geist* (Esprit) vers le Concept (c'est-à-dire Dieu, probablement : *la Totalité du Tout, l'Unité de la Totalité*), jamais il ne respecte aucune chronologie ; ainsi Antigone est faite contemporaine de Jésus (*Phénoménologie de l'Esprit*, II, pp. 14, 19.) et le Christ est un personnage tragique, c'est un *Destin* (*Schicksal*).

— 3). Là où le premier venu avoue que la Beauté précède la perception de toute chose belle, Hegel emploie le terme de « dépassement » (*Aufhebung* = suppression naturelle et spirituelle !), comme si l'idée du surnaturel, de transcendance, ne nous était pas parfaitement naturelle, comme si elle impliquait un progrès (*Fortschritt*). C'est de l'Héraclite, mais mal écrit, qui ne veut pas qu'il y ait un Être Immuable qui crée ce qui est. Et Marx n'aura aucune peine à suivre Hegel qui préfaçait ainsi le Talmud.



Wickman Steed
(auteur de *Hapsburg Monarchy*)

CHAPITRE XI LE SOCIALISME MARXIEN

Depuis la fondation de la *Ière Internationale*, le complot allemand ne cessa plus de jouer le rôle principal dans les diverses organisations socialistes successives, et à leur tour, chacune d'elles avait été détournée de son cours initial au profit des intérêts allemands. C'est ainsi que la *IIème Internationale*, fondée en 1882, fut germanisée en 1893 et le resta jusqu'à ce qu'éclate la première guerre mondiale, date à laquelle elle fut interrompue pour ne se reconstituer qu'au Congrès de Genève en 1920.

En France les doctrines marxistes rencontrèrent une hostilité soutenue et active de la part des paysans. M Hyndman dans « *Reminiscences* » rapporte comment Clémenceau exprimait l'opinion que le Socialisme ne pourrait jamais progresser en France à son époque :

— « A ne considérer que les villes, on peut en estimer autrement, bien que même là je considère que les progrès du Socialisme sont surestimés. Mais les villes ne gouvernent pas la France. L'immense majorité des électeurs en France sont des électeurs des campagnes. La France, c'est la France rurale, et la paysannerie de France ne sera jamais socialiste... (pour eux) ce sont toujours les biens, la propriété, la possession, le travail, l'effort, l'acquisition, le gain individuel (qui comptent). Le Socialisme ne pourra jamais s'enraciner dans un pareil terrain. Le Nord ou le Midi, c'est pareil. Prêcher la nationalisation des terres dans un village français, ce serait risquer sa vie, si les paysans se mettaient à comprendre le sens de vos paroles¹. »

Il est étrange de constater la franchise avec laquelle les Socialistes l'admettent parfois, car tous leurs discours sur la démocratie, leurs plans pour le bien-être du peuple sont

¹ H. Mayer Hyndman : « *Reminiscences* », p. 321.

diamétralement opposés à ceux de la population elle-même. Mr Mayer Hyndman poursuit en rapportant que Paul Brousse, consulté à propos de « l'opinion pessimiste » de Clémenceau sur les paysans français, reconnut que

— « prêcher la nationalisation des terres dans les villages serait suicidaire »,

mais sembla penser que les paysans pourraient malgré tout être entraînés au Socialisme comme les autres. Seulement il n'était pas nécessaire d'utiliser le terme Socialisme : les seules idées d'organisation naturelle et communale et d'administration feraient vite leur voie dans les esprits. De cette manière la conception du paysan sur le caractère sacré de la propriété privée et sur le danger de la propriété publique disparaîtrait peu à peu, et il se retrouverait engagé sur la voie du Socialisme pratique avant même de s'en rendre compte¹.

Mr Hyndman fait la remarque qu'il trouva l'idée tout à fait admirable.

Mais tandis que les Socialistes faisaient des plans pour « éduquer le peuple » à leurs sublimes idéaux, le camp socialiste était divisé en au moins trois factions en lutte : les *Guesdistes*, les *Broussistes* (ou Possibilistes) et les *Blanquistes* qui continuaient à « s'excommunier mutuellement². » En fait, comme M. Hyndman nous en informe, le conflit devint parfois si aigu que les Guesdistes et les Broussistes

— « ne pouvaient se croiser dans une salle sans que l'on ne soit assuré qu'il s'en suivait du sang répandu ou du moins un échange de sérieuses contusions. Un esprit de fraternité ainsi marqué de haine fratricide avait une part d'absurde. »

Ainsi, lorsqu'eut lieu un Congrès International Socialiste

— « pour faire l'unité des travailleurs du monde », on dut l'assembler en deux halls « choisis intentionnellement à une certaine distance l'un de l'autre, pour éviter les conséquences

¹ Ibid. : p. 326.

² Mermeix : « *Le Syndicalisme contre le Socialisme* », p. 90.

possibles de rencontres fraternelles¹. »

Les deux points sur lesquels ces factions opposées divergeaient le plus violemment étaient la nécessité de la *lutte des classes*, et la domination de la Social-démocratie allemande. Sur la première question, les *Broussistes* avaient des vues modérées, persuadés qu'ils étaient de la possibilité de réformes immédiates, tout en préparant la voie au Socialisme par une transition évolutive ; les *Guesdistes* au contraire, en marxistes conséquents, adoptaient pour principe fondamental

— « la doctrine de la lutte des classes, une doctrine — dit Laskine — importée d'Allemagne et profondément étrangère à l'esprit des Socialistes français². »

En se rangeant sous la bannière de Marx, Jules Guesde avait effectué une complète volte-face ; en effet à l'époque de la révolte socialiste contre la domination de Marx après la Commune, Guesde dans une lettre au *Bulletin de la Fédération Jurassienne* publiée le 15 avril 1873 avait dénoncé

— « les proconsuls marxistes » et « le rôle infâme de fondé de pouvoir de Marx et du Conseil général » (de l'Internationale)³.

mais, après un séjour de cinq ans en Suisse où il avait fui pour échapper à l'emprisonnement, Guesde revint en France en marxiste enthousiaste.

La méthode utilisée par les rusés juifs allemands et qui avait amené Jules Guesde et d'autres socialistes français à rejoindre le camp marxiste est mentionnée en ces termes par Marx lui-même, qui écrit dans une lettre à Sorge du 5 novembre 1880 :

— « Je n'ai pas besoin de vous dire que les ficelles secrètes par lesquelles les leaders, de Guesde et Malon à Clémenceau, ont été mis en mouvement doivent rester entre nous. Il ne faut pas en parler⁴. »

¹ Hyndman : Op. cit., p. 44.

² Laskine : « *L'Internationale et le pauperisme* », p. 218.

³ Ibid. : p. 122.

⁴ Ibid., p. 167, citant la correspondance à Sorge : « *Briefs au Sorge* », p. 170 ;

D'après Laskine, ce fut Hirsch — un juif allemand — qui avait amené la conversion de Jules Guesde : en tout cas à compter de 1876, les Guesdistes devinrent simplement la branche française de la Social-démocratie allemande.

En Angleterre, le Socialisme fit peu de progrès. Avant 1881, il n'exista aucune organisation socialiste de quelque sorte que ce fut, car les soi-disant « Socialistes-Chrétiens » dirigés par Charles Kingsley et Frederick Maurice n'étaient pas réellement des socialistes au sens moderne du terme, mais d'authentiques réformateurs sociaux qui s'efforçaient de créer un mouvement pour l'amélioration du sort des classes laborieuses et étaient totalement opposés à la lutte des classes.

Mais en 1881, Marx, qui avait alors vécu trente-deux ans à Londres et était cependant resté « pratiquement inconnu du public britannique » et qui ne comptait aucun adepte parmi les travailleurs anglais, trouva un allié en la personne de H. Mayer Hyndman, le leader d'un groupe qui fonda la « *Democratic Federation* » propageant la doctrine marxiste de la « lutte des

Laskine dit que Marx se trompait en pensant que Clémenceau avait rejoint le camp marxiste.

(NDT) : En réalité c'est Laskine qui se trompait... ou qui trompait ses lecteurs : la phrase de Marx ne signifiait pas ce qu'alléguait Laskine : Marx voulait probablement dire que Clémenceau s'était livré pour de l'argent au *Directoire juif*, ce qui était strictement exact : outre Panama, scandale financier et trahison de la France, son journal et donc son siège de député lui étaient payés par le juif anglais Cornelius Herz, qui, en échange pouvait faire ce qu'il voulait au Ministère de la Guerre, rapporte Drumont

(NDR) : l'aveu de Marx est révélateur de ce qu'avec Engels ils travaillaient bien pour une puissante et riche organisation, de même que le juif Hirsch mentionné par Laskine, et aussi sans doute Hyndman, car ce n'était pas d'eux-mêmes qu'ils pouvaient financer le séjour en Suisse de ces réfugiés et moins encore assurer « les moyens secrets » de la trahison des hommes politiques, ces « ficelles » qui en faisaient des politiciens tenus D'où venait l'argent ? On a vu que l'édition du *Manifeste Communiste* avait été décidée à Londres par les dirigeants internationaux de la *Ligue des Justes Illuminés* ! En présence de trois de leurs délégués juifs américains, et financée par eux... On verra plus loin que l'*Internationale* disposera aussi de fonds importants.

¹ Hyndman: Op. cit. : p. 272.

classes¹. » Suivit en 1884 la création de la *Fabian Society* (la Société Fabienne), qui tomba presque immédiatement sous le contrôle de George Bernard Shaw, et la même année la *Democratic Federation* changea de nom pour celui de *Social-democratic Federation*, qui eut comme organe la « Justice ».

Mais Marx entre temps avait trouvé moyen de se fâcher avec Hyndman, qu'il accusait de piller ses œuvres sans citer leur auteur :

— « ses attaques — écrivit Hyndman —, du caractère le plus vindicatif qui soit, furent poursuivies par Engels avec encore plus de hargne vitriolique, pendant des années². »

Car après la mort de Marx en 1883, la tradition Marxiste fut continuée par Engels et ses associés de la classe moyenne.

En 1884, la *Social Democratic Federation* donna naissance à la *Ligue Socialiste*, fondée par William Maurice, en collaboration avec Belfort Bax, l'Autrichien semi-anarchiste Andreas Scheu, plusieurs anarchistes anglais et le Dr Aveling, le « mari » (concubin) de la fille de Marx éditeur de leur organe « *Commonwealth* ». Cette publication cessa d'exister en 1892. La *Social-Democratic Federation* avait entre temps poursuivi sa carrière, et en 1911 changea son nom en *British Socialist Party*.

L'influence étrangère dans toutes ces organisations est donc pleinement visible, mais cela ne suffisait pas pour autant à contenter Friedrich Engels, qui en conséquence s'était attaché à lancer une autre entreprise : « l'*Independent Labour Party* », fondé en 1893 avec la collaboration de Keir Hardie qu'il décrivit comme « un hyper-Écossais », et qu'il se vanta ensuite d'avoir aidé à créer. Engels donna alors instruction au Dr Aveling, qui vivait en « *union libre* » avec Eleanor la fille de Marx³ de rejoindre le Comité exécutif du I. L. P., pendant

¹ M. Beer : « *A History of British Socialism* » (1920), II, p. 197.

² Hyndman : Op. cit. : p. 283.

³ Que Marx ait été « admirablement capable » de diriger les affaires humaines, on le constata à la manière dont il dirigea sa propre famille Eleanor Marx, son « mari » le Dr. Aveling, et l'autre fille de Marx se suicidèrent tous.

qu'Eleanor

— « reçut l'ordre de travailler pour l'Union générale des Ouvriers et des Travailleurs du Gaz. »

Engels s'imaginait qu'à l'aide de l'*Independent Labour Party* il amènerait à la disparition de la *Social-democratic Federation* et des *Fabiens*, en punition de ne pas se montrer assez soumis au leadership allemand¹.

À l'évidence il crut au grand succès de ses efforts. Le 2 juillet 1889, Engels écrivit à Sorge :

« Je pense que nous allons faire de grands progrès ici ; »

et il poursuit en expliquant que comme les Anglo-Saxons sont

¹ Il n'y avait donc pas seulement Marx et Engels, mais aussi Mayer Hyndman parmi ces agitateurs juifs du Socialisme, ce qui avait suscité des rivalités !... Ce dernier, Engels, et les hauts dirigeants cachés, avaient alors compris qu'il fallait instiller le Socialisme étatique (marxiste) lentement, en évitant de paraître révolutionnaire, et en flattant les archétypes établis, d'où les nouvelles appellations « démocratiques » de ces partis.

— On a indiqué dans une précédente note que parallèlement à ces mouvements de masse, des sectes et clubs élitistes dérivés de la *Haute Maçonnerie*, qui donneront les *Fabiens* et les organes mondialistes au XX^{ème} siècle, furent fondés à la même époque par de hautes personnalités liées à l'Ordre de Memphis-Misraïm où se rencontraient les dignitaires de diverses organisations comme Hélène Blavatski et Leadbeater fondateurs de la Théosophie, Spencer Lewis, Theodor Reuss, le fondateur de l'OTO.

— Parmi ces sectes, celle fondée en 1875 des « *Fraternité Lucis* » du juif Maurice Vidal Portman, homme très proche de Lord Bulwer-Lytton (Vidal est un anagramme de Lévy, ou Lavi, nom juif), lui-même membre d'une secte fondée dix ans avant en 1865 à Londres par de hauts maçons : la *Societas Rosicruciana in Anglia* déjà mentionnée.

— Henri Mayer Hyndman, juif diplômé de Cambridge, ex-intime de Marx et qui fut l'adjoint de Mazzini, fut donc probablement comme lui et Engels une interface avec la haute organisation de la subversion mondiale — comme fondateur et dirigeant socialiste de la *Democratic Federation*. De cette *Democratic Federation* fera partie Annie Besant, 33^o de la Maçonnerie écossaise et cofondatrice de la Théosophie avec Helena Blavatsky. On ne peut que noter l'influence de la théosophie sataniste dans ces clubs et sectes : Edward Aveling, le concubin d'Eleanore Marx, était confédéré de la Société théosophique (luciférienne) et Eleanore fut fondatrice de centres fabiens aux USA.

lents et peu intelligents, il était normal que les ouvriers anglais fussent sous la direction d'Allemands. Dans une lettre suivante, Engels se vante de ce que le mouvement des ouvriers du Gaz de Londres était sous la direction de la fille cadette de Marx (Eleanor) Tussy, dont c'était le diminutif. Finalement en 1892 Engels répète triomphalement :

— « Nous sommes en train de faire de grands progrès ici en Angleterre. Nos affaires avancent splendidement. L'an prochain on verra marcher derrière l'Allemagne, non seulement l'Autriche et la France, mais encore l'Angleterre¹. »

Ces espoirs trouvèrent leur accomplissement à la déclaration de guerre en 1914. Quel rôle les Socialistes jouèrent-ils alors ?

C'est là que le véritable sens de l'*Internationalisme* se révéla. Bien que la guerre de la part de l'Allemagne fût purement une guerre d'agression, et de la part de l'Angleterre une mesure urgente de défense nationale, la totalité du *Social democratic Party*, en corps prit fait et cause pour le parti de guerre allemand², et de leur côté toutes les organisations socialistes du pays — l'*Independent Labour Party*, le *British Socialist Party*, et le *Socialist Labour Party* — s'opposèrent à la participation de l'Angleterre à la guerre³.

Non contents de cette attitude pacifiste avant la guerre, certains socialistes — notamment les membres de l'I. L. P. — continuèrent après l'ouverture des hostilités à donner d'actifs signes d'encouragement à l'ennemi. Mr Ramsay Mac Donald,

¹ Adolphe Smith: « *The Pan-german International* », p. 6.

² À ce sujet se reporter à l'admirable pamphlet de Laskine : « *Les Socialistes du Kaiser, la fin d'un mensonge* » (Floury, 1915).

— (NDT) Mais, ou bien Laskine était dans l'erreur, ou bien il participa à l'opération de tromperie juïvaïque pour attiser la haine anti-allemande et détourner les soupçons du rôle de la Juiverie, en prétendant que la subversion était... allemande. Qui donc en effet allait rédiger le *Traité de Versailles*, sinon Wilson, Lloyd George et leurs conseillers juifs ?

³ « *The two Internationales* », par Robert Palm Dutt, (*Labour Research department*, 1920), p. 3.

qui avait publié une violente dénonciation du Gouvernement Britannique le 13 août 1914, fut mentionné à plusieurs reprises avec la plus chaleureuse approbation dans la presse allemande. A un congrès de l'I. L. P. à Norwich en 1915, une résolution fut votée à une énorme majorité pour s'opposer à la mobilisation. Bien pire, les ouvriers furent incités à des grèves retardant les fournitures aux troupes de matériels de guerre, de sorte que le Referee put déclarer que

— « les Socialistes allemands et leurs alliés anglais étaient responsables de la mort de milliers de soldats anglais sur le front de bataille¹. »

Il faut ajouter que cette question de la guerre amena une scission dans le *British Socialist Party*, et bien que le nom ait été gardé par la fraction pacifiste composée à partir de 1916 en majorité de juifs russes et d'anarchistes étrangers et qui avait pour organes le journal *Call* (l'Appel), un groupe de socialistes britanniques sous la direction de Mr H. M. Hyndman s'afficha partisan de la défense nationale, et en 1916 se réorganisa sous le nom de *National Socialist Party*. En 1920, cette formation reprit le nom originel de *Social-democratic Federation*, pendant qu'à la même date le *British Socialist Party*, désormais affilié à la III^{ème} Internationale de Moscou, devint le *Parti Communiste Britannique*, et changea le nom de son organe *The Call* en *The Communist*.

Le fait demeure par conséquent qu'à la déclaration de la guerre, le Socialisme britannique n'était représenté par aucun parti national et patriotique. L'Allemagne avait donc parfaitement accompli sa tâche.

Faute de bien reconnaître ces préliminaires, l'attitude des socialistes ne peut apparaître que comme le plus extraordinaire paradoxe. Pourquoi en effet ces prétendus champions de la démocratie ont-ils accordé leur sympathie à l'Allemagne Impériale, le pays le plus monarchique et le plus autocratique

¹ Laskine, Op. cit. : pp. 377-382.

du monde, plutôt qu'à la France républicaine, patrie de la tradition révolutionnaire? Il est certes vrai que le gouvernement de l'Allemagne sous Guillaume II était probablement le meilleur d'Europe du point de vue des classes laborieuses, mais c'était précisément parce qu'il répudiait la doctrine socialiste de la *Dictature du prolétariat*, et il dut ses succès au fait qu'il traitait le peuple comme des enfants, prenait soin de lui comme des enfants et les punissait comme des enfants, sans jamais leur avoir permis de dicter leurs volontés.

Les sympathies pro-allemandes du *British Socialist Party* sont incompréhensibles si l'on ne saisit pas que toutes ses idées avaient été instillées dans les esprits de ses membres par des agents de l'Allemagne. Les attitudes anti-Alliés des *Socialistes internationalistes* dans ce pays étaient le résultat de ces influences.

En France, la propagande allemande avait eu moins de succès. Bien qu'il y eût quelques pro-allemands notoires dans le camp des socialistes et des radicaux¹, le *Parti Socialiste Français* se leva en bloc pour la défense nationale. Même Jaurès, dont les illusions sur l'Allemagne avaient éveillé contre lui des soupçons de complicité avec l'ennemi — ce qui lui coûta la vie,

— avait averti ses compatriotes de « se tenir en garde contre les Illuminés qui cherchent à organiser le prolétariat sur des bases non nationales². »

L'antipatriotisme était un sentiment qu'il était difficile de susciter en France, et qui inspirait peu d'admiration lorsqu'il

¹ V. Annexe 7

² Cité dans un discours de M Brunet, député socialiste de Charleroi, le 2 août 1920.

(NDI) : Était-ce un repentir tardif de Jaurès après sa collusion avec l'Internationalisme, ou bien un leurre lancé devant l'opinion pour dédouaner le parti socialiste ?

était professé par des étrangers.

Annexe X.

(NDT) : L'opinion publique en France avait été traumatisée par la défaite de 1870, la perte des deux provinces de l'Est (Alsace et Lorraine). Il eut y alors un sursaut national et une profonde réorganisation de l'Armée, mais ces efforts avaient été immédiatement minés par le haut personnel politique avec le ministère de Gambetta, juif Italien, imposé dès 1871 par la Maçonnerie et les subsides de Bismarck. Bien que le mouvement d'opinion patriotique en ait été renforcé Boulangisme, y compris dans les milieux intellectuels avec la *Ligue de la Patrie Française* puis l'*Action française*, cela ne changea rien à la situation politique: gouvernement, majorité au Parlement et haute Administration étaient tombés sans recours aux mains de maçons cyniques et vénaux stipendiés par la Juiverie internationale et laissant toute licence à ses espions et ses membres : abaisser, avilir, saboter, trahir, piller et démanteler la France.

— Les chefs et membres des gouvernements et des partis républicains, admirateurs de l'Allemagne et Maçons sous direction judéo-anglaise et allemande, favorisèrent ouvertement l'expansion financière et territoriale anglaise (*Affaire de Suez, Fachoda*¹) et alternativement la politique et l'économie judéo-allemande, trahissant les intérêts politiques et économiques nationaux et spoliant la fortune française (*Panama*² et autres scandales comme celui de la vente des parts

¹ *Fachoda* (ville du Soudan, autrefois Kodock) : En Juillet 1898, la *Mission Marchand* avait un peu devancé Kitchner sur le Haut-Nil. Mais un ordre de Delcassé, *Ministre des Colonies* et maçon notoire, lui commanda d'abandonner Fachoda. Cet échec honteux marqua l'opinion française... qui n'en tira aucune leçon.

² Sur les *Affaires* (Suez et Panama, comme sur l'*Affaire des fiches* et l'*Affaire Dreyfus*, lire les auteurs : E. Drumont, Mgr Delassus, puis Georges Batault, Emmanuel de Malynski, et L. de Poncins (Éd. Saint-Remi).

de *Suez* à l'Angleterre). Pour l'*Affaire Dreyfus*, on a le demi-aveu de l'homme d'État Waldeck Rousseau (avocat d'affaires de deux compagnies d'assurances américaines, cynique et vénal et Franc-maçon) :

— « Nous ne sommes là que pour cela. »

— Les efforts de modernisation de l'Armée ayant été sabotés systématiquement jusqu'à la trahison par les ministres de 1875 à 1910. (Mgr Delassus op cit., pp. 282-284), et soudain en 1910 après 38 ans de ce manège, le ministère maçon comptant des *Illuministes* devint belliciste, cherchant la confrontation avec l'Allemagne !

— Si le *Parti Socialiste* en France s'était donc levé en bloc pour la mobilisation, c'était pour obéir aux mots d'ordres machiavéliques de la *Judéo-Maçonnerie*, et non par patriotisme comme le crut l'auteur par erreur de perspective.

— La guerre de 1914, provoquée par la *Judéo-Maçonnerie* pour détruire l'Europe traditionnelle, fut fomentée et déclarée dans des conditions inouïes de subversion au sein du gouvernement français (Voir Mgr Delassus « *Les origines de la Guerre Mondiale* » et « *La Conjuraison antichrétienne* », et Léon Daudet : « *L'Hécatombe* » avec l'*Affaire du Bonnet Rouge* et Ambon), enfin Sutton dans « *Wall Street and the Bolshevik Revolution* ». Elle coûtera à la France 1.400 000 jeunes hommes tués, sa fécondité, sa monnaie et sa fortune ; elle ruina l'Europe occidentale comme la Russie, et pour cette terrible saignée elle priva en sus la France des fruits de la victoire, sur le diktat de Woodrow Wilson, entouré de ses conseillers juifs et de l'*Illuministe* Lloyd George assisté du Juif Sir Philip Sassoon, créant un nouveau découpage européen absurde, gros de la guerre suivante, et la SDN sous la coupe des Organisations Juives.



Théodore Herzl
au Congrès de Bâle (1897)

CHAPITRE XII LE BOLCHEVISME & EXAMEN DES PROTOCOLES

Je n'entreprendrai pas ici de narrer l'histoire de la Révolution Russe, car mon éditeur y fait ample référence dans les derniers chapitres de ce livre ; tout ce qui nous importe ici est seulement de retracer le cours de la *Révolution Mondiale* au travers de ce mouvement, et de montrer l'aveuglement d'un certain nombre de leaders politiques de ce pays (NDT : l'Angleterre) qui dans leurs déclarations persistent à considérer le soulèvement russe comme quelque chose de tout à fait nouveau dans l'Histoire du monde. C'est ainsi que Lord Curzon déclara à la Chambre des Lords le 10 février 1920 :

— « Lorsque nous regardons la Russie, qui peut envisager un tel spectacle sans consternation et horreur ? Un pays qui est actuellement la proie d'une révolution d'un caractère sans précédent dans l'Histoire. Parce que, bien que chacun fasse toujours des analogies avec ce qui s'est passé en France il y a cent quarante ou cent cinquante ans (*sic!*), il n'y a en réalité aucun parallèle d'aucune sorte. Chacun sait que les circonstances de ce qui arrive actuellement en Russie sont absolument sans aucune analogie dans l'histoire du monde, et vous pouvez Imaginer comment dans ce que l'on appelle les sphères supérieures de l'organisation étatique nous sommes confrontés à chaque instant à ce spectacle lamentable qui se déroule à nos portes, qui nous irrite, nous rend perplexes, et confond en permanence tous nos calculs. »

¹ (NDT) : Ces discours creux à usage d'écran de fumée pour l'opinion devant le Parlement britannique — alors que le Gouvernement aidait financièrement la Révolution par son Ambassade et son Consulat à Petrograd —, étaient en effet un scandale, mais qui s'expliquaient par les attaches *illuministes* du premier ministre Lloyd George, son *entourage juif* et

Qui donc s'étonnera que notre politique étrangère soit fréquemment prise en défaut et que nos hommes d'État soient perplexes et en pleine confusion à toute occasion si telle est l'étendue de leurs connaissances historiques ?

Non seulement il y a dans les révolutions de France et de Russie une exacte analogie, mais quiconque a étudié cette dernière sait que la Révolution Russe, depuis novembre 1917, est la continuation directe de la française. Les *Bolcheviques* eux-mêmes l'ont admis, eux qui ont déclaré à maintes reprises que la première Révolution française doit être copiée dans les moindres détails et qui ont depuis le début pris Marat et Robespierre, et surtout Babeuf, comme modèles.

Sir Paul Dukes m'informa qu'à une réunion des *Bolcheviques* à laquelle il assista en Russie à leurs débuts, Marat fut désigné comme le grand exemple à suivre. En juin 1919, un article du *Daily Herald* fit part de la suspension par les autorités bolcheviques d'une pièce intitulée *La Mort de Danton*, par crainte qu'elle pût être offensante pour la mémoire de *Robespierre*. Un Russe qui avait été emprisonné par les Bolcheviques m'écrivit en ces termes après avoir lu mon livre *La Révolution Française* :

— « Votre livre... semble être les éphémérides de notre révolution, tellement nos singes ont bien appris leurs rôles... tout le monde en Russie connaissait par cœur cette époque sanglante, bien que beaucoup des acteurs en Russie aient à peine su signer leur nom ! »

L'objection a été faite que la *Révolution russe* diffère de la française par un point important en ceci : qu'alors que la Révolution française fut nationale, la russe fut internationale. En réalité la Révolution française et la révolution russe contenaient l'une et l'autre à la fois des éléments nationaux et internationaux. Dans sa déclaration que « tous les hommes

les étroites attaches juives de la Monarchie britannique, d'où la nature de la haute politique du pays inventeur de la « démocratie » parlementaire moderne.

sont frères » l'*Assemblée Constituante française* exprima le plus pur internationalisme, et Clootz, l'apôtre de cette doctrine, reçut comme nous l'avons vu les plus chaleureuses acclamations de la *Convention*. Ce n'est que lorsque les *Jacobins* se furent déclarés en faveur de l'anarchie mondiale, se heurtant alors à l'opposition des pays étrangers en même temps que leur attitude allait à l'encontre du patriotisme inné du peuple français, que la *Convention* se trouva acculée à prendre une attitude de nationalisme qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'assumer, et que sous la dictature de Robespierre, l'opposant et principal représentant de l'*Internationalisme* Clootz et son *Parti de l'étranger* furent condamnés à mort.

En Russie d'autre part, la révolution à son début n'eut pas un caractère intégralement international : parmi les *Sociaux-Révolutionnaires* qui provoquèrent le soulèvement de mars 1917, il y eut plusieurs groupes nationaux ; de même les *Menchéviki*¹ comprenaient un parti national dirigé par Plechanov (ou Plekanov). Ce ne fut que lorsque les *Bolcheviques* eurent pris les rênes du pouvoir que la Révolution Russe devint franchement internationale, et ceci fut facilité par le fait que le peuple russe était moins patriote que le peuple français, et aussi qu'alors que les Jacobins de France ne pouvaient compter sur aucune aide extérieure, les Bolcheviques eux, dépendaient presque entièrement du soutien de l'étranger et fondaient leurs espoirs sur la perspective de la *Révolution Mondiale*.

¹ Mendchevik = minoritaire ; Bolchevik = majoritaire.

² (NDT) : La réalité est que les révolutionnaires de 1789 avaient été *internationalistes de par la doctrine maçonnique* et poussés et financièrement aidés par la Prusse et l'Angleterre, agents du Judaïsme international. Paris révolutionnaire fut agité par un certain nombre d'espions juifs à la solde de la Prusse et de l'Angleterre et d'agents juifs de banques. Comme il y avait encore très peu de Juifs en France, ils furent petit nombre. Mais il demeure que l'Internationalisme et l'attribution de la pleine citoyenneté (la fameuse *émancipation*, commencée par le naïf Louis XVI) aux Juifs furent bien deux objectifs de la Révolution, qui décida de s'exporter, et vota très vite la citoyenneté aux Juifs, ce qui fut marqué par l'arrivée et l'élection à la

En ce qui concerne la lutte des classes, les Bolcheviques de Russie suivirent le même parcours que ceux de France. Dans les deux pays, la monarchie et l'aristocratie furent les premières à souffrir; dans l'un comme dans l'autre, le tour de la bourgeoisie suivit tout de suite après. Dès l'été de 1793, comme nous l'avons vu, la guerre à la bourgeoisie fut déclarée par la *Convention*, et les cris de guerre de cette période ont été repris mot pour mot par les Bolcheviques.

Voici la procédure suivie par Lénine, telle qu'il l'a lui-même

Convention et la participation active aux *Clubs et Sections* d'un certain nombre d'étrangers* venus de Hollande, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne, etc.

— En Russie, la population juive y étant beaucoup plus considérable et les juifs financièrement et politiquement devenus très puissants et les dirigeants du Gouvernement Américain, ils s'affichèrent à la fois comme instigateurs financiers, organisateurs, et acteurs de la Révolution russe. Mais le scénario qui avait réussi au XVIIIème siècle en France resta le même : la haute aristocratie et la Cour d'abord entichées des écrivains maçons, puis infectées par des mages martinistes (d'inspiration juive), adeptes de magie noire et spirites, dont finalement Raspoutine l'intime de la tsarine, lui-même entouré de deux juifs: Aaron Somanovitch son secrétaire et Manassévitch-Manouliev, faisant et défaisant les ministères... pendant que d'autres juifs et maçons assassinaient les meilleurs des hauts fonctionnaires, et dénonçaient « l'incurie » du Tsar !

— Les Juifs étaient alors les terroristes anarchistes du Bund qui ensanglantèrent la Russie d'Alexandre III et de Nicolas II. Le Tsar ayant refusé en 1903 l'institution d'une Banque centrale (qui eût fait de l'économie russe la proie de la finance juive internationale !), ce fut sa condamnation mise immédiatement à exécution par les banquiers juifs des USA, déjà maîtres de la démocratie américaine depuis 1889 (ils avaient alors obtenu la Vice-présidence, on l'a vu).

— La différence entre les deux révolutions tient à ce que dans celle de Russie, les Juifs localement nombreux, ayant accédé au pouvoir par Kérénsky et internationalement tout-puissants s'affichèrent les meneurs dès le départ et y assirent leur pouvoir par une terreur et un sadisme apocalyptique de longue durée.

* C'est le lieu de rapporter le mot remarquable, en forme de diagnostic d'Éd. Drumont : « lorsque tombe quelque part la tête d'un monarque, on voit venir de partout des Juifs se frottant les mains. »

exposée :

— « Quelle est le premier stade ? C'est le transfert du pouvoir à la classe capitaliste (la bourgeoisie). Jusqu'à la révolution de mars 1917, le pouvoir en Russie était aux mains de l'ancienne classe, c'est-à-dire de la classe féodale et aristocratique des propriétaires terriens avec à sa tête Nicolas Romanov. Après cette révolution, le pouvoir a été aux mains d'une classe différente (nouvelle), en l'espèce la classe capitaliste (la bourgeoisie).

— « Le transfert du pouvoir d'une classe à l'autre est le symptôme premier et fondamental, le principal symptôme d'une révolution, au sens strictement scientifique aussi bien qu'au sens pratique du terme. A cet égard, la révolution capitaliste ou démocratique bourgeoise en Russie est sur sa fin¹. »

En Russie comme en France, la guerre à la bourgeoisie fut le deuxième stade du mouvement, et dans les deux pays la complète mise au pas du peuple le point suivant du programme.

La révolution bolchevique fut dès le début ouvertement anti-démocratique et ne fut aucunement le résultat d'un mouvement révolutionnaire Russe.

Jusqu'à la fin du siècle dernier (XIXème), les forces subversives en Russie avaient eu un caractère essentiellement anarchiste, étaient dirigées nous l'avons vu par de vrais Russes comme Bakounine, Netchaieff et Kropotkine. Mais en 1898 fut fondé un *Parti Social-Démocrate Russe*, qui obtint le soutien du *Bund Juif des Sociaux-Démocrates*. Lors d'un meeting de ce Parti Social-démocrate Russe, tenu à Londres en 1903 dans un hangar en tôle appartenant à une Mission, à Hornsey², une scission de ce parti eut lieu entraînant la formation de deux groupes, le plus important et le plus extrémiste étant celui des

¹ Lénine : « *Soviets at work* » (Les Soviets à l'œuvre), p. 8.

² Sir Paul Duke : « *Come Hammer, come Sickle!* » (Viens marteau, viens faucille), (1947) p. 80.

Bolsheviki (mot russe signifiant les *majoritaires*) dirigé par Lénine, et le plus petit celui des Mensheviki ou Mencheviques (signifiant les *minoritaires*) sous la direction de Martov. Lénine, dont le vrai nom était Vladimir Illich Oulianov, était né en 1870 à Simbirsk fils d'un petit propriétaire terrien et d'une mère juive, et c'est pendant qu'il était à l'université à Kazan qu'il se mit à étudier les théories de Karl Marx. En 1897 il fut exilé en Sibérie à la suite d'activités révolutionnaires, mais fut ensuite autorisé à partir pour l'étranger. Juste avant que n'éclate la guerre de 1914, il vivait en Galicie où il fut arrêté par les autorités autrichiennes. Mais les Allemands, dont le grand objectif était d'amener la chute de la Russie, réalisèrent l'intérêt qu'il offrait pour affaiblir l'Empire Russe, et il fut libéré. Lénine alla à Berlin et offrit ses services au ministère des Affaires Etrangères d'Allemagne. Ceux-ci furent d'abord refusés, mais à la suite de circonstances¹ habituellement « ignorées » de tous les récits officiels de sa carrière, il fut rappelé à Berlin et chargé de démoraliser les armées françaises et russes.

Lénine et les autres leaders bolcheviques furent donc, dès le

¹ (NDT) : La liaison entre Lénine et les hautes autorités allemandes s'opéra par deux juifs très introduits auprès du Gouvernement de Guillaume II : Fürstenberg-Ganetsky et Israel Lazarrevitch Helphand, tous deux espions, naturalisés allemands et agents liés à Schiff le haut directeur de la banque Loeb.

— Schiff d'origine allemande et devenu très haut personnage du Judaïsme américain et mondial, sioniste passionné de haine contre le régime du tsar... Tels furent les deux hommes utilisés par le *Kabal* pour provoquer Guillaume II et son gouvernement de guerre à un acte aux conséquences incalculables, qui allait causer la mort de dizaines de millions de Russes dans des conditions atroces, dont son cousin Nicolas II et sa famille (?) malgré un accord secret avec Lénine pour les faire échapper moyennant une rançon qui fut payée (!), et bouleverser le monde.

— Les Juifs, adoptant indifféremment toutes les nationalités pour mieux servir la leur, c'est une erreur de ne voir que des actes d'Allemands dans les forfaitures de Juifs « allemands » télécommandés par le *Kabal* de New - York.

début de la guerre, les agents des Allemands. Le fait a été énergiquement nié par eux, et le « *Rapport Sisson* » paru en Amérique en 1918 — qui présentait des photographies de la correspondance entre les Allemands et les Bolcheviques¹ montrant que les leaders soviétiques *étaient entièrement sous la coupe* de l'Etat-major Général allemand et *même appointés par lui* et payés par la Banque Impériale de Berlin — a été déclaré par eux être un faux, bien qu'ils n'en aient apporté aucune preuve. Mais ceci fut confirmé, non seulement par l'article paru dans le *Times* du 9 février 1918 sous le titre « *German Gold for Lénine* » (De l'or allemand pour Lénine), et par d'autres preuves documentées en France dans *Le Petit Parisien*, mais fut étayé par le travail beaucoup plus important publié quatre ans plus tard et seulement en Russe, puis à Paris, et qu'on m'apporta. Il s'agit de « *L'Histoire du Bolchevisme* » par le Général A. E. Spiridovitch², qui, ayant occupé un poste officiel sous le Gouvernement tsariste, avait eu accès aux archives confidentielles de l'État sur les événements et les personnalités. Ce document n'est absolument pas une œuvre de propagande ni d'opinions personnelles ou de dénonciation du régime bolchevique, mais se bornant à un strict exposé des faits il fournit une mine d'informations du plus haut intérêt sur

¹ « *The German-Bolshevik Conspiracy* », a report by Edgar Sisson ». Sisson était représentant spécial en Russie. Ce rapport fut publié par le *Comité d'Information publique* américain, en octobre 1918 (NDT : Pierre de Villemarest, tout en reconnaissant l'exactitude de ce rapport prétend qu'il n'aurait pas été de Sisson.

² Général Spiridovitch, Op. cit. p. 264. Depuis la sortie de cet ouvrage, Helphand semble avoir été baptisé Alexandre. Voir la série d'articles parus sous le titre « *The Russian Revolution* », signés d'Alan Morehead dans le *Sunday Times* du 23 février 1958. On aimerait savoir quand a eu lieu son baptême.

A ne pas confondre avec un certain Major-Général Comte Cherep-Spiridovitch, dont le livre exalté : « *The Secret World Government* » (le Gouvernement mondial secret) est rempli d'inexactitudes grossières (Note de l'auteur. Nous laissons à Mme Webster la responsabilité de son jugement).

les origines du Bolchevisme et sur les débuts de carrière de ses leaders. Et bien que son authenticité n'ait jamais été discutée, cet ouvrage n'a jamais été traduit en Anglais et a été ainsi totalement ignoré en Angleterre et en Amérique.

M. Winston Churchill sembla avoir soudain aperçu quelles forces secrètes étaient à l'œuvre derrière le Bolchevisme lorsqu'il déclara à la Chambre des Communes le 5 novembre 1919 :

— « Lénine fut envoyé en Russie par les Allemands de la même manière que vous pourriez envoyer une fiole contenant une culture de typhoïde ou de choléra pour être versée dans le réseau d'eau potable d'une grande ville, et cela fonctionna avec une stupéfiante efficacité. » Il se mit alors à décrire comment Lénine avait assemblé autour de lui « *les esprits dirigeants d'une formidable secte, la plus formidable secte dans le monde, dont il était le grand prêtre et le chef.* »

Quelle était donc cette secte ? A coup sur les *Illuminés*, dont M Churchill pourrait avoir eu personnellement connaissance quant à son existence toujours actuelle.

Le livre du Général Spiridovitch révèle l'identité de l'adepte par lequel Lénine fut engagé dans la conspiration, et montre que Churchill, en disant de Lénine :

— qu'il « avait rassemblé les esprits dirigeants de la formidable secte ».

Il lui accorda plus d'importance dans la hiérarchie des *Illuminés* qu'il semble avoir eue réellement. Car nous savons que ce fut Parvus qui suggéra de renvoyer Lénine en Russie, et son rôle dans la carrière de Lénine semble trop souvent omis. Dans mon ouvrage « *The Surrender of an Empire* » (La Reddition d'un Empire), j'avais présenté un résumé des faits contenus dans le livre du Général Spiridovitch concernant Lénine et Parvus, mais ce livre n'ayant eu aucun écho, il me semble de la plus haute importance de rappeler ces faits ici.

Israël Lazarevitch Helphand qui adopta le pseudonyme de

Parvus, était un Juif de la province de Minsk¹. Vers 1885, il avait pris part aux activités des cercles révolutionnaires d'Odessa. En 1886 il partit à l'étranger, devint membre du *Parti Social-démocrate allemand* et se fit pro-allemand. Il fut alors envoyé à Constantinople par le Gouvernement Allemand, et c'est là qu'il créa les bases de sa fortune. De là, il répandait la propagande allemande dans les Balkans et était chargé de rémunérer ceux qui y avaient participé : parmi eux, il y eut le Roumano-Bulgare Rakovski, qui fut aussi un agent allemand.

Peu après, sur ordre des Allemands, Parvus alla à Genève où il fonda un soi-disant « *Bureau de recherches économiques* », qui n'était qu'un bureau d'espionnage allemand et de propagande. De là, il passa à Copenhague où il devint l'agent en chef pour la fourniture de charbon allemand au Danemark, un trafic qu'il opérait au moyen du *Parti Social-démocrate danois*. Parvus y devint très riche. Le Dr Ziv dans sa « *Vie de Trotsky* », relate que lorsqu'il était en Amérique en 1916, il dit un jour à Trotsky :

— « Comment va Parvus ? — « A quoi Trotsky répondit laconiquement : « Il complète son douzième million. »

Parvus fut, après Karl Marx, le grand inspirateur de Lénine, avec qui il s'associa à Munich en 1901. Le Général Spiridovitch cite à ce propos M. A. Landau, qui écrit dans son ouvrage Lénine :

— « Ce n'est pas Lénine qui eut le premier cette grande idée de la Révolution, le Soviétisme, qui a presque conquis le monde, c'est Parvus, Parvus du Sultan et de Guillaume II, Parvus² le spéculateur, Parvus le profiteur de la guerre,

¹ (NDT) : Autre révolutionnaire juif et communiste célèbre, futur ambassadeur de Staline à Paris, qui tombera victime d'un procès purge en 1938. Lire « *Red Symphony* » de Landowsky, Plain Publishing & Co, Londres, 1968.

² (NDT) : Parvus était surtout un agent de la *Haute organisation juive internationale*, comme Trotsky.

(NDE) : Il est à noter que, dans leurs choix de pseudonymes latins, les révolutionnaires, depuis 1889, ne manquent pas d'un certain humour noir :

Parvus qui inventa la célèbre théorie que : du point de vue du Socialisme, l'Allemagne avait droit à la victoire, parce qu'elle possédait le prolétariat le plus puissant et l'industrie la plus largement répartie. »

Qui était Parvus ? Un simple agent de l'Allemagne ? Du fait d'un certain nombre d'indices qu'il serait trop long d'exposer ici, on découvrit qu'il était aussi un agent des *Illuminés*, un membre actif d'une société secrète qui dérivait directement de Weishaupt¹. Un élément qui l'étaye est que, lorsque Parvus suggéra à Ludendorff et au Chancelier allemand Berthamm-Hollwedg de renvoyer Lénine en Russie en train plombé, ce fut par l'intermédiaire du comte von Brockdorff-Rantzau, ministre d'Allemagne à Copenhague à l'époque, que ce plan leur fut transmis, et les tendances *Illuministes* de cet aristocrate allemand se révélèrent cinq ans plus tard, lorsqu'après le *traité Germano-bolchévique de Rapallo*², il fut envoyé à Moscou comme Ambassadeur et s'y rendit cher aux dirigeants du gouvernement soviétique³. Que Lénine ait été un *agent stipendié* de l'Allemagne est incontestable, et lui-même ne le nia pas lors d'une réunion du T. S. I. K. (le Cabinet soviétique) en octobre 1918 lorsqu'il dut répondre de cette accusation.

Entre temps, un autre groupe de révolutionnaires russes travaillaient pour les Allemands à Paris⁴. Lev Davidovitch

parvus, signifie en latin : « Humble, pauvre ! ».

¹ La manière dont cette information parvint à l'auteur n'entre pas en considération ici, mais sera exposée dans le deuxième volume de son *Autobiographie*.

² (NDE) : Rapallo, en Ligurie, province Gènes. On y signa deux *Traité* : a) 1920, entre l'Italie et la Yougoslavie nouvellement créée, qui donnait à l'Italie l'île libre de Fiume ; b) en avril 1922, entre l'Allemagne et l'URSS : l'URSS y obtenait que des Allemands puissent venir enseigner à ses officiers l'utilisation d'armes interdites par la *Convention de Genève*, c'est de celui-ci que parle Mme Webster pour rapporter comment la *Convention de Genève* était contournée dès son origine.

³ Voir : « *The Surrender of an Empire* », pp. 75 & 133.

⁴ (NDI) : Le deuxième complot en question, non exposé ici, était celui qui fut dénoncé par Léon Daudet député. Lequel amena devant la *Haute Cour*

Bronstein, alias Lvov, alias Yanovsky, alias Nicolai Trotsky, fils d'un Juif riche propriétaire terrien d'Elisabetangrad, était né en 1877. En 1897, il lança la *Ligue des Travailleurs de la Russie du Sud*, sur des principes marxistes, et deux ans plus tard fut exilé en Sibérie pour quatre ans. Avant la Première Guerre Mondiale, il ne faisait pas partie de la faction Bolchevique et il était au contraire un opposant à Lénine au sein du *Parti Social-démocrate*. Mais son activité comme défaitiste Internationaliste le rapprocha de Lénine, et peu après le déclenchement de la guerre, il vint à Paris¹ et lança un petit journal bolcheviste intitulé « *La Voix* », assisté d'un certain nombre de ses coreligionnaires juifs comme Axelrod, Charles Rappoport, U.

pour une grave affaire de trahison le ministre de l'intérieur Malvy (intime du leader de Gauche Joseph Caillaux, qui était en rapports direct avec le directeur adjoint Minotto de la banque Morgan (banque juive) aux USA (comme l'a montré Anthony Sutton dans « *Wall Street and the World Revolution* »), banque Morgan qui avec la Loeb finançait la révolution bolchevique. Malvy aidé de hauts fonctionnaires de la Police (!!!) avait organisé un réseau de diffusion de deux feuilles révolutionnaires : « *Le Bonnet Rouge* » (dirigé par un Juif) et « *La tranchée républicaine* » dirigée par un anarchiste déserteur disciple de Trotsky et réfugié en Suisse, journaux distribués aux soldats dans les estaminets de l'arrière et les incitant à la rébellion, à constituer des soviets militaires et à arrêter leurs officiers. C'est ce qui provoqua les *révoltes militaires de l'été 1917*, faits qui ressortirent des aveux des malheureux impliqués. L'objectif ultime de Malvy et ses commanditaires était d'établir comme en 1870 une *Commune révolutionnaire à Paris* et d'y opérer ainsi la Révolution, mais ce fut un échec. La *Haute Cour*, constituée d'un jury de sénateurs *maçons* majoritairement *internationalistes* ne condamna Malvy qu'à une peine de principe, alors que de tels actes de trahison en pleine guerre méritaient la mort.

— Voir Léon Daudet : « L'Hécatombe », et « Panorama de la IIIème République ». Cette affaire de trahison se liait à l'évidence à l'*Affaire Dreyfus*, exactement de même nature !

¹ (NDI) : Trotsky passant par le Canada en route vers l'Europe et, muni de 10.000 dollars, y avait été emprisonné, puis libéré sur intervention de l'éminence grise du président américain, le colonel Mandel House (conseiller du président Wilson et l'homme de Schiff !) et du chef des Services secrets britanniques pour l'hémisphère Nord ! Selon Gary Allen dans « *Don't call it Conspiracy* ».

Zederbaum et Angelica Balabanova. Un autre membre du groupe était Alexandra Kollontai, qui n'était pas une juive mais l'épouse d'un général russe. Balabanova joua le rôle d'un agent allemand en Italie pendant la guerre, et le journal italien *Il Messaggero* publia une lettre de l'une des organisations socialistes l'accusant d'être en relations avec des espions allemands.

Le Juif socialiste allemand Édouard Bernstein exposa l'ensemble du complot germano-soviétique en janvier 1921 et déclara qu'il possédait l'irréfutable évidence du travail de Lénine pour le Gouvernement allemand et des millions qu'il en avait reçus. Lénine jouissait donc d'un double appui : d'un côté, celui de *l'Illuminisme allemand* représenté par Parvus, et éventuellement aussi l'associé de ce dernier Fürtsenberg, un Juif de Varsovie connu sous divers surnoms comme Kuba et Ganetsky, eux œuvrant pour la *Révolution Mondiale*, et d'un autre côté du militarisme allemand qui visait seulement à mettre la Russie hors d'état de faire la guerre.

Cette dernière influence continua après que les Bolcheviques eurent conquis le pouvoir, car on a la preuve que l'Etat-major général allemand donna ses ordres en janvier 1918 au *Commissaire aux Affaires Étrangères* quant aux membres à faire élire pour diriger le Comité Directeur Central du Parti, avec les noms de Trotsky et de Lénine en tête de liste¹.

¹ « *The Sisson Report* », p. 8.

— Il est amusant de constater que le *Royal Institute of International Affairs*, par sa publication mensuelle, déclara en avril 1958 que le document récemment découvert dans les *Archives des Affaires Étrangères d'Allemagne* apportait : « une lumière tout à fait nouvelle et très éclairante sur la conspiration *Germano-Bolchévique* »... alors que ces documents allemands ne faisaient que confirmer simplement le *Rapport-Sisson* et d'autres sources sûres d'informations déjà vieilles de trente ans et bien connues ! Le *Daily Telegraph* de son côté fit aussi de cette découverte la matière d'un article de première page dramatiquement intitulé : « Une nouvelle lumière sur le mythe de Lénine ».

(NDT) : On notera que l'article en provenance du R. I. I. A., haut organe du *Complot Mondialiste* dont on a signalé les parrains, comme celui du *Daily Telegraph*, étaient mensongers quant à la date de l'information; et son

Telles furent les intrigues secrètes qui amenèrent à expédier Lénine en train plombé — plombé littéralement pour éviter que ces agents pathogènes ne s'échappent — de Suisse en Russie en avril 1917. De la liste publiée des noms de ceux qui accompagnaient Lénine, *vingt-trois étaient Russes, trois, Géorgiens, quatre, Arméniens, un était Allemand et cent vingt-trois étaient juifs*. On constate donc que le Bolchevisme ne fut en rien un mouvement populaire¹ en Russie, mais fut d'importation étrangère; ne correspondant même en rien aux désirs des éléments même mécontents du peuple, et qui ne l'étaient qu'à force de propagande.

Ce ne fut que par une série de tromperies systématiques et finalement par la force des armes que le Parti que l'on peut décrire dans les propres termes employés par Bakounine comme :

— « la Compagnie des Juifs allemands² », la « bureaucratie rouge », réussit à établir sa domination. La popularité relative qu'il semblait obtenir avait été acquise par la vieille méthode de la

interprétation; ceci tend à confirmer ce que nous soupçonnons des livres de Laskine et de Guillaume.

¹ (NDT) : Cette désignation est un euphémisme :

— Comme on l'a vu plus haut, et comme l'attestent nombre de documents, l'immense majorité des *premiers rôles* de la *Révolution soviétique* étaient des Juifs, d'origine russe peu souvent, émigrés et apatrides selon les usages de leur ethnie, liés aux milieux juifs américains d'immigrés ashkénases ou issus d'immigrés de la génération précédente.

— (Voir la liste complète des hauts fonctionnaires en 1918 en Russie en annexe de « *2000 ans de Complots contre l'Église* » qui ne compte aucune erreur qu'on retienne, de Maurice Pinay.)

² A savoir que l'attribution à « l'Impérialisme germano-bismarckien » des complots (en réalité *Juifs marxistes, anarchistes et illuministes*) était une tactique de ses dirigeants. Ils détournaient ainsi les soupçons en le masquant la conjonction derrière un nationalisme situé dans une direction opposée. Reste que Bismarck y avait pleinement collaboré par ambition, et manque de clairvoyance ! Toute la haute politique juive a été d'exciter les nationalismes pour détruire les *nations geyms*.

conspiration, consistant à promettre une chose et à faire précisément le contraire. C'est ainsi que, suivant le *mot d'ordre* des sociétés secrètes — « une Constitution »! — les Bolcheviques avaient claironné qu'ils institueraient une *Assemblée Constituante*, mais leur premier acte fut de dissoudre *La Douma*, l'Assemblée élue au suffrage universel. Exploitant la lassitude des troupes pour la guerre, ils avaient promis au peuple une paix immédiate, et ayant par ce moyen créé la débandade d'abord dans la *Marine*, puis dans le *Première Armée*, puis finalement dans toutes les troupes, ils établirent un régime qui ne put s'établir que grâce au climat de la guerre, et dont toute la politique ne fut qu'un militarisme agressif. Ils avaient promis aux paysans la terre qu'ils convoitaient, et ils leur dénièrent jusqu'au droit de posséder les récoltes qu'ils avaient fait pousser.

Ils attendaient le soutien des ouvriers des villes. Mais là encore, leurs promesses s'avérèrent mensongères, et les ouvriers, qui s'imaginaient pouvoir dorénavant diriger les industries qui les employaient, se retrouvèrent amèrement désillusionnés. Les Bolcheviques avaient fait de grands efforts pour convaincre les *Syndicalistes* que leurs propres plans étaient identiques aux leurs, comme on le vit avec l'ouverture faite par Zinoviev au nom de la *IIIème Internationale* aux I. W. W. d'Amérique (en janvier 1920), où il avait donné tous apaisements sur le sujet de l'État :

— « Notre objectif est le même que le vôtre — c'est-à-dire une communauté sans État, sans Gouvernement, sans classes, dans laquelle les travailleurs administreront les moyens de production et de distribution au bénéfice de tous. »

— « Mais l'appel expose plus loin que... ceci ne peut être réalisé immédiatement, et qu'il faut procéder à un dépérissement progressif de l'État. » Ce dont Louis Blanc avait été l'inventeur.

Compte tenu des conceptions de Lénine sur la dictature

ouvrière, l'hypocrisie de cette protestation est patente.

Relisons Lénine :

— « Le Socialisme — écrivit Lénine en mal 1918 — ne peut être atteint qu'en développant le Capitalisme d'État, par une soigneuse organisation des finances, du contrôle et de la discipline parmi les ouvriers¹. Sans quoi il n'y, a pas de Socialisme... »

— « A chaque députation de travailleurs qui est venue se plaindre à moi qu'une usine cessait le travail, j'ai dit : « Si sous désirez la confiscation de votre usine, les formulaires de décret (*sic!*) sont tous prêts et je peux en signer un immédiatement. Mais, dites-moi, pouvez-vous assumer la direction de votre entreprise ? Avez-vous calculé ce que vous pouvez produire ? Connaissez-vous les marchés de votre usine en Russie et à l'exportation ? »

— « Il est alors apparu qu'ils étaient inexpérimentés en ces matières, qu'il n'y avait rien sur ces sujets dans la littérature bolchevique ? Ni non plus dans la littérature menchevique. Les travailleurs qui basent leurs activités sur le Socialisme d'État sont ceux qui réussissent le mieux². » (*sic!*)

Le *Bolchevisme* s'oppose donc directement au *Syndicalisme* (*anarcho-syndicalisme*), et il n'a en outre absolument rien du *Communisme* — terme trompeur sous lequel il est aujourd'hui généralement connu — car il ne signifie pas « *avoir tout en commun* », comme le définit à juste titre le dictionnaire et comme il fut pratiqué par les communautés communistes

¹ (NDA) : Les paysans — autre terrible similitude entre 1789 et 1917 — ne comptent décidément pour rien dans les stratégies révolutionnaires (*illuministes*) : il faut dire, en premier lieu que la Juiverie d'exode n'a jamais été proche des travaux de la terre ; que, secondement, tandis qu'elle s'insinuait dans les pays d'accueil, elle avait pu observer que l'idée (qui est une institution naturelle) de propriété était plus évidente pour un homme des campagnes que pour un ouvrier utilisant des machines qu'il n'a pas conçues et qui ne lui appartiennent pas.

² « *The Chief Task of our Times* » de Wladimir Oulianov (Lénine), p. 12, publ. par la « *Workers Socialist Federation* ».

évoquées dans ce livre.

Il s'agit, comme le dit Lénine, « d'un *Capitalisme d'État* », terme que l'on devrait toujours employer à son sujet, et d'un *système* dans lequel les travailleurs des usines n'ont aucun droit d'expression quant à l'organisation du travail. Les Bolcheviques n'emploient jamais, ou très rarement, le même nom de travailleurs pour le *monde des campagnes* : « gens sages, et rendus géomètres, comme dit Aristote par l'observation des lois naturelles ».

Les *Jacobins*, comme nous l'avons vu, abolirent les « Corporations ouvrières¹ », et de même, en Russie Soviétique les *Syndicats* au sens où nous entendons ce terme n'existent pas, les *Unions d'ouvriers* n'étant que des organismes d'État. C'était en fait le système imaginé par les *Illuministes* comme Babeuf, et donc ce n'est rien d'autre que le Babouvisme.

Ce n'est pas une figure de rhétorique par conséquent que de le décrire comme *l'école de pensée la plus réactionnaire* qui soit actuellement, car le Bolchevisme ne suit en rien les traditions de 1848, mais c'est un complet retour en arrière à l'avant dernier siècle (NDT celui des débuts de la révolution industrielle), et la révolution bolchevique de 1917 commença par où finit la *Révolution française* en 1797. Peut-on concevoir quelque chose de plus rétrograde ?

Examinons maintenant le programme du *Bolchevisme* tel que présenté par ses propagandistes : nous réaliserons son exacte ressemblance avec la doctrine de Babeuf.

C'est dans la brochure de Boukharine, bras droit de Lénine, que nous allons le trouver le plus clairement exposé et dont nous tirons les passages suivants :

— « Nous savons déjà que la racine du mal, de toutes les guerres de pillage, de l'oppression des classes laborieuses et de toutes les atrocités du capitalisme, c'est que les richesses du monde ont été asservies par quelques bandes de

capitalistes organisés en État, qui possèdent toutes les richesses de la terre en tant que leur propriété privée... Déposséder les riches de leur puissance en les privant de leurs richesses par la force est le principal devoir de la classe ouvrière, du *Parti du Travail*, du *Parti des Communistes*... Dans un ordre communiste, toute la richesse appartient, non pas à des individus ou à des classes, mais à la société dans son entier ; aucun homme n'est maître d'elle. Tous sont des camarades égaux... Le travail est effectué ensemble, selon un programme de travail préétabli. Un bureau central de statistiques calcule combien l'on doit produire par an : telles et telles quantités de chaussures, de pantalons, de cirage, de saucisses, de blé, de tissu, etc. Il calculera aussi que pour ce travail il faut que tel et tel nombre d'hommes travaillent respectivement aux champs, dans les fabriques de saucisses, et tel ou tel autre nombre dans les grands ateliers communaux de vêtements, etc., et la main d'œuvre sera répartie en conséquence. L'ensemble de la production est conduite sur la base d'une exacte estimation de toutes les machines et appareillages, des matières premières, et de toute la capacité de travail de la communauté¹. »

Que l'on compare avec la phrase de Babeuf :

— « C'est une simple affaire de compter les choses et les gens, une simple opération de calcul et de combinaisons². »

Tout ceci, poursuit Boukharine,

— « ne peut être obtenu qu'en travaillant suivant un seul plan et en organisant la totalité de la communauté en une vaste commune de travail.

Le processus, qui allait débiter par la bourgeoisie, devait être mené :

— « par l'instauration de *Livrets de travail* et de service. Chaque personne des classes mentionnées devrait recevoir

¹ *Loi Le Chapelier* et *Décret Duport*, déjà mentionnés : chap. sur la Révolution Française.

¹ N. Boukharine : « *The program of the World Revolution* » (Le programme de la Révolution mondiale), (Socialist Labour Press, 1920), pp. 16-17.

² Voir le chapitre sur *Babeuf et le babouvisme*.

un livret spécial, dans lequel seraient mentionnées ses activités de travail, c'est-à-dire ses activités obligatoires. Certaines attestations déterminées devront figurer sur le livret, qui lui donneront droit à recevoir des produits alimentaires et en premier lieu du pain... Si un individu se refuse à travailler, il n'y aura aucune attestation dans son livret. Et s'il va au magasin, on lui répondra : « *Il n'y a rien pour vous. Veuillez me montrer une attestation de votre travail*¹. »

Cela pouvait plaire au prolétaire qui voyait en imagination le riche oisif désormais obligé de vaquer avec la bêche ou le pic sur l'épaule afin de s'assurer de quoi manger, mais le sourire du prolétaire se fige à la lecture du bas de la page, où apparaissent ces mots révélateurs :

— « Naturellement, l'obligation du travail pour les riches n'est qu'un stade transitoire en vue de l'obligation générale du travail. »

Si nous examinons maintenant le *Code Soviétique Russe des lois du Travail* (publié en 1920 par le Bureau d'Information Russe du Peuple) on y lit que :

— « Tous les citoyens de la République Fédérale Soviétique et Socialiste Russe âgés de 16 à 50 ans — avec certaines exceptions en cas de maladie — sont sujets au travail obligatoire, de huit heures par jour². »

Une grande partie des écrits de Lénine sont en fait consacrés au problème d'imposer ce système :

— « dans la plus grande discipline des travailleurs³ », une « discipline de fer durant le travail, avec une absolue soumission à la volonté d'une seule personne⁴ », objectif pour lequel « une dictature sans merci⁵ doit s'exercer. »

Mais de plus, on s'aperçoit que l'esclavage du salariat existe

¹ N. Boukharine, p. 55.

² Ibid.: pp. 6-7.

³ Lénine : « *The Soviet at Work* », p. 25.

⁴ Ibid. : p. 35.

⁵ Ibid. : p. 40.

toujours, car toute une section du *Code Soviétique* se rapporte au « transfert et au paiement des salariés. »

Mais à l'avenir, les salaires du moins, pas l'esclavage, doivent disparaître, car Boukharine explique que la vente et l'achat disparaîtront progressivement au profit du troc :

— « Un « échange » de biens doit donc démarrer entre la ville et la campagne sans intervention d'argent : les organisations industrielles municipales envoient des textiles, du fer et d'autres biens à la campagne, pendant que les organisations de districts de villages envoient du pain à la ville en échange... quand la production et la distribution seront pleinement (quand donc ?) organisées, l'argent ne jouera plus aucun rôle, et bien évidemment il n'y aura plus de dettes d'argent réclamées par qui que ce soit. L'argent sera généralement devenu superflu. La finance disparaîtra¹. »

Mais afin de parvenir à cette situation idéale, la classe laborieuse doit s'engager dans « une lutte sanglante, pénible, héroïque. »

Il suffit de retourner aux premières pages de ce livre consacrées à Babeuf pour constater que c'est identiquement et dans tous ses détails le plan des *Babouistes* ; la *Troisième Internationale* dans son « *Nouveau Manifeste Communiste* » a d'ailleurs admis sa filiation directe d'avec Babeuf. Comment s'expliquer une telle continuité dans les idées ? Simplement par le fait que les deux systèmes sont fondés sur les mêmes doctrines, celles de l'*Illuminisme*, et que le plan maintenant mis en œuvre en Russie s'est transmis de main en main dans les sociétés secrètes jusqu'à ce jour².

¹ N. Boukharine, Op. cit., p. 69.

² (NDT) : Mais quel pourrait être le moteur de cette transmission si derrière l'*Illuminisme* n'existait une puissance infiniment supérieure et bien plus stable qu'une association secrète même fanatique. Cette entreprise est religieuse et manieuse autant qu'éthnique : c'est ce que St Paul appela la Synagogue de Satan, celle des Phariséens, devenue religion et puissance d'État, mais d'un État « sans patrie ni frontière », mais avec en plus l'aide préternaturelle de l'entité que cette religion sert : Satan !

Les Bolcheviques, de fait, suivirent le code de Weishaupt point par point : abolition de la monarchie et de tout gouvernement constitutionnel au profit d'une dictature absolue, abolition de la propriété privée, du patriotisme en faveur de l'*Internationalisme*, et abolition de toute religion.

En ce qui concerne le mariage, les Bolcheviques ne purent accomplir tout leur programme. Leurs intentions à ce sujet avaient été clairement exposées dans la brochure de Mme Kollontay¹, l'amie de Lénine, brochure intitulée « *Le Communisme et la famille* » qui expliquait que l'ancienne forme du « mariage indissoluble » devait laisser la place à « l'union libre et honnête des hommes et des femmes qui sont amants et camarades » — c'est-à-dire tout simplement à l'amour libre. Ainsi pendant tout un temps, le mariage fut réduit à un arrangement transitoire par lequel les gens étaient autorisés à changer de partenaire à leur gré et quasi-instantanément. Mais dans l'intérêt de l'État², les règlements en la matière furent ensuite rendus plus rigides. Cependant le premier pas vers l'abolition de la famille avait été accompli par l'éducation communautaire des enfants, dans laquelle les Bolcheviques avaient suivi Babeuf à la lettre. Mr Bertrand Russel, devenu depuis Lord Russell, décrivit l'idée formulée par Mme Kollontay plus ou moins vaguement — pour ne pas effaroucher les mères en Occident — et telle qu'il la vit appliquée lors de son voyage en Russie, et il est curieux de noter que le projet de Babeuf d'enseigner la danse aux enfants

¹ L'enragé Léon Blum reprendra exactement ce programme abominable dans l'essai qu'il osa publier sous le titre : *Le Mariage*, en 1934, il y justifie par exemple *L'insulte* multiplié entre père mère et garçons et filles « *comme moyen d'éducation* ».

— L. de Poncins, dans *Espions soviétiques* donne quelques extraits de cet ouvrage attentatoire qui pourrait sembler celui d'un fou furieux, si Freud n'avait pas ouvert la porte aux pervers (NDE).

² Les mêmes Juifs ont néanmoins su déplacer le crime de la sélection étatique — ils ont cette habitude — en inventant que le nazisme avait mis en œuvre un plan de ce type.

y avait été soigneusement suivi — une ironie du sort que même un B. Russell ne pouvait manquer de remarquer, du fait du contraste pathétique entre l'enseignement

— de ces « danses eurythmiques » et « les longues heures de dur travail » auxquelles les mêmes étaient bientôt promis à l'atelier ou à l'usine¹. »

L'exacte ressemblance du système bolchevique avec celui de Babeuf est montré encore par ce passage tiré du livre de Bertrand Russell :

— « D'abord, il est nécessaire d'accepter que les enfants soient abandonnés presque entièrement à l'État. Normalement, les mères viennent encore voir leurs enfants dans ces écoles, mais en réalité le détournement de ces enfants vers la nation doit intervenir, et tout le caractère des autorités semblait orienté vers la rupture du lien entre la mère et l'enfant². »

En matière de religion, les Bolcheviques semblent avoir été également incapables de mener leur programme jusqu'au bout, car bien que les églises eussent été profanées et détruites, les icônes déchirées et couvertes de crachats, que des prêtres innombrables aient été assassinés, la foi religieuse n'a pas été interdite, comme en France sous la Terreur. Mais les intentions du gouvernement soviétique sur cette question sont sans ambiguïté. Revenant à Boukharine, nous trouvons exposés sous sa plume les principes suivants :

— « L'un des moyens employés pour accomplir cet objet (d'abrutir les esprits du peuple) fut la croyance en Dieu et dans le Diable. Un grand nombre de gens ont été élevés dans l'habitude de croire en tout cela, alors que si nous analysons ces idées et si nous essayons de comprendre les origines de la religion et pourquoi elle est si énergiquement soutenue par la bourgeoisie, il devient clair que la signification réelle de la

¹ Bertrand Russel : « *The Practice and the Theory of Bolshevism* », (Allen & Unwin, 1927), p. 69.

² *Ibid.* : p. 66 ; cf dans ce livre au Chapitre sur la « *Conspiration de Babeuf* ».

religion est que c'est un poison que l'on continue d'instiller au peuple. Il sera clair également que le *Parti Communiste* est un puissant adversaire de la religion¹. »

Adoptant l'aphorisme de Marx que « la religion est l'opium du peuple », Boukharine poursuit en montrant la dégénérescence mentale qui, selon lui, résulte des croyances religieuses, et à l'appui de sa conclusion, il terminait par ces mots imprimés en gras et en gros caractères :

— « La religion doit être combattue sinon par la violence, en tout cas par la controverse². »

Qui plus est, ce sont toutes les religions qui tombent sous son verdict, car après avoir décrit comme des folies le jeûne et la pénitence, Boukharine ajoutait :

— « On trouve également des stupidités analogues qui sont le fait du Juif religieux, des Turcs Musulmans, des Chinois bouddhistes, en un mot chez tous ceux qui croient en Dieu... La religion... non seulement laisse le peuple dans la barbarie, mais elle aide à le faire demeurer dans un état d'esclavage³. »

A ces mots il nous semble réentendre la voix d'Anacharsis Clootz « l'ennemi personnel de Jésus-Christ » déclamant sur « la nullité de toutes les religions ».

Mais qu'est-ce en fait que tout cela sinon l'*Illuminisme*, dont la fureur antireligieuse a éclaté successivement chez Weishaupt, Cloutz, les chefs de la Haute-Vente, chez Proudhon et chez Bakounine ? En effet, c'est bien l'objectif

¹ N. Boukharine : « *Program of the World Revolution* », p. 73.

(NDE) : Nous devons à toute force retenir le titre (*Programme...*) de cet ouvrage dans notre mémoire pour le rappeler à nos adversaires ou à nos contradicteurs (les judéo-maçons ou leurs idiots utiles). Ils se croient avisés d'accuser les contre-révolutionnaires de forger de toutes pièces une *théorie du complot*. Si ce mot de complot ne leur convient pas, auront-ils labonté de nous laisser dire *théorie du programme* ? V. Mgr Delassus qui emploie la belle expression : *Le problème de l'heure présente* (Éd. Saint-Remi).

² Ibid. : p. 77.

³ Ibid. : p. 76.

final des Illuminés :

— « la destruction de la Civilisation chrétienne, qui a été franchement admis par les Bolcheviques en Russie. »

— « Où que je sois allé en Russie — déclara à son retour le Rd. Courtier Forster à son retour d'un voyage en ce malheureux pays — les Bolcheviques m'assurèrent que « la civilisation avait tort en tout » et qu'il faut s'en débarrasser.

Un important adjoint de Lénine observa :

— « Cela fait maintenant deux ans que nous travaillons : vous voyez ce qui a déjà été fait, mais il nous faudra encore douze ans pour détruire la civilisation dans le monde. »

Et George Lansbury, en élève obéissant de Lénine, après une visite en Russie fit écho aux mêmes sentiments dans les colonnes du *Daily Herald* :

— « Nous croyons que l'homme a été sur une mauvaise voie depuis l'aube de cette chose qu'on appelle la civilisation¹. »

Exactement les mêmes termes qu'avait employés Robert Owen sous l'influence de l'*Illuminisme* presque cent ans plus tôt !

Un autre témoin de la persistance de cette théorie fut l'écrivain H. G. Wells, qui exposa ses conceptions du futur dans les derniers chapitres de son livre : « *Outline of History* », et dont les articles sur la Russie n'étaient qu'un mélange de Rousseau, de Weishaupt, de Cloutz et de Babeuf.

— « C'est ainsi qu'à la fin du volume mentionné, on voit H.G. Wells prévoir un retour partiel à « la vie nomade » l'expression employée par Barruel pour décrire les théories de Weishaupt — cependant que les vues du même auteur en ce qui concerne l'*Internationalisme* sont du pur Cloutz. En quoi « l'État Mondial » prôné par Mr. Wells dans le *Sunday Times* différerait-il de la « République Universelle » de Cloutz, et qu'était son idée d'une « union de tous les peuples sans plus

¹ *Daily Herald* du 30 juin 1920.

d'égard aux nationalités » sinon « la solidarité de la race humaine » du même Cloutz ? »

Mais se pose maintenant une autre question : qui sont donc les modernes Illuminés, les auteurs du complot ? Quel est leur objet final en voulant détruire la Civilisation ? Qu'espèrent-ils y gagner ? C'est cette apparente absence de motif, cette campagne de destruction menée sans but, semble-t-il, par les Bolchevistes de Russie qui a conduit nombre de gens à l'expliquer comme une *conspiration juive pour détruire le Christianisme*.

Et effectivement, si l'on examine le régime actuel de la Russie, indépendamment du mouvement révolutionnaire des cent quatre-vingts dernières années, cette hypothèse fournit une solution très fondée au problème en question. A l'observateur non prévenu, le Bolchevisme en Russie a pu apparaître comme un mouvement entièrement juif¹. Depuis de longues années avant 1917, les Juifs avaient joué un rôle majeur dans les forces de décomposition de ce pays. Le correspondant à Odessa² du *Times* de Londres en 1905 décrivit

¹ (NDT) : Avaient été juifs les théoriciens de la Terreur rouge : Marx, Engels, Trotsky, A. Rosenberg, Neumann alias Neuberger, et les Axelrod, Ch. Rappoport, U. Zederbaum et leur journal « *La Voix* », comme avaient été majoritairement des Juifs les terroristes jeteurs de bombes et les agitateurs, Juifs les chefs, les organisateurs et les hauts agents : du côté allemand Furstenberg-Ganetsky et Israel Lazarevitch Helphand, mentionnés dans le texte. Le seront ensuite les commanditaires, les hauts dirigeants et la plupart des Ministres et des Commissaires Politiques autour de Lénine.

² On sait peut-être que l'incroyable *Cuirassé Potemkine*, dû au communiste juif Eisenstein, retrace la révolte dans la flotte russe à Odessa survenue 12 ans plus tôt. Cette mutinerie avait pour prétexte l'affreuse nourriture qu'on servait aux marins. En bon communiste, habile à rejeter sur autrui les accusations qu'on retient, Eisenstein omet d'avouer qu'à Odessa comme à Marseille, à la même date, qu'à Austerlitz, on l'a vu plus haut, qu'à Strasbourg sous Louis XVI (v. *L'Affaire Cérillos*, in *L'entrée des Juifs dans la société française des frères Lémann*, Éd. Saint-Remi), etc. le marché alimentaire des Armées et de la Marine était accaparé par les Juifs ; leur

les émeutes qui eurent lieu vers la fin d'octobre de cette année là, lorsque :

— « des ouvrières juives surexcitées, revêtirent des blouses rouges, s'ornèrent de rubans rouges, et allèrent les arborer par défi devant les cosaques. »

Dans cette ville, sur une population de 430.000 habitants, plus d'un tiers étaient juifs et environ quinze mille d'entre eux prirent part à l'émeute.

— « La majeure partie de ces manifestants étaient des étudiants et des Juifs... des Juifs surexcités arborèrent par provocation des emblèmes républicains », des drapeaux rouges furent déployés, le drapeau national russe fut profané par la foule qui en arracha toutes les couleurs à l'exception du rouge, le portrait de l'Empereur fut mutilé. Dans la bagarre qui s'ensuivit, plus de quatre cents juifs et cinq cents chrétiens furent tués.

Le rédacteur de l'article montrait ensuite que l'émeute avait été organisée par l'État-major d'un organisme central :

— « Parmi d'autres fraternités socialistes, l'*Organisation Centrale Juive* située en Suisse avait envoyé à Odessa des émissaires de ses filiales de Varsovie et de Pologne¹. »

Feu H. Wickham Steed dans son livre *The Hapsburg Monarchy* cite une lettre écrite en cette même année de 1905 par un demi-juif sur la question des Juifs de Hongrie, dans laquelle on trouve ce remarquable passage :

— « Il y a une *Question Juive*, et cette terrible race compte bien, non seulement se rendre maîtresse de l'une des plus grandes nations guerrières du monde, mais elle entend — et elle fait très consciemment tous les efforts en ce sens — entrer en lice contre l'autre grande race du Nord (les Russes),

avidité, qui joue contre les goïms, est sans limite. (NDE).

¹ (NDA) : *The Times* du 22 novembre 1905 : article « *The Reign of Terror in Odessa* ». Le grand rabbin Gaster publia un démenti à ces témoignages dans le numéro du *Times* du 25 novembre, mais en n'apportant aucune preuve contraire à l'appui de ses dires.

la seule qui jusqu'à présent ait réussi à s'interposer entre elle et son objectif, le pouvoir mondial. Suis-je dans l'erreur ? A vous de me le dire. Car déjà l'Angleterre et la France sont, sinon déjà dominées par les Juifs, du moins bien près de l'être, pendant que les États-Unis, par les mains de ceux dont ils ignorent l'emprise, sont amenés lentement mais sûrement à cette insidieuse hégémonie internationale. Rappelez-vous que je suis un demi-juif par le sang, mais que dans tout ce qu'il est en mon pouvoir d'être, je ne le suis pas¹. »

Douze ans plus tard, cette prophétie s'était réalisée d'une manière terrible. Car le rôle des juifs dans la Révolution russe de 1917 était clairement apparu dès le début. Un article du *Times* du 29 mars 1919 fit état de ce qui suit :

— « Des vingt ou trente Commissaires ou dirigeants qui constituent la machine centrale du mouvement Bolcheviste, pas moins de 75% sont juifs... Lénine est le cerveau du mouvement, les Juifs fournissent les officiers généraux. Parmi les principaux Commissaires : Trotsky, Zinoviev, Kameneff, Stekloff, Sverdloff, Untzky, Joffe, Rakovsky, Radek, Menjisky, Larin, Bronski, Zaalkind, Volodarsky, Petrov, Litvinoff, Smirdovitch et Vosrowsky sont tous de race juive, pendant que parmi les fonctionnaires soviétiques de moindre rang, ils sont légion. »

L'exécutif du gouvernement communiste qui s'établit en Hongrie en mars 1919 consistait de même en un Directorat à cinq, qui comportait quatre juifs : Bela Kun, Bela Vago, Sigmund Kunfi et Joseph Pogany. Le Secrétaire (du gouvernement) était un autre juif : Alpari. Szamuely, juif

¹ Wickham Steed, ancien diplomate anglais. « *The Hapsburg Monarchy* » (1913), p. 169. L'auteur, p. 155, fait observer :

— « En Autriche-Hongrie, la diffusion du Socialisme a été largement le résultat de la propagande juive : le Dr Victor Adler, le fondateur et chef du Parti Socialiste autrichien est juif, comme le sont nombre de ses partisans ; en Hongrie, le Parti Socialiste a également été fondé par les juifs et s'inspire d'eux. »

également, était le chef des troupes terroristes (de *Sécurité du Régime*, (NDT).

En avril 1919 parut le *Livre Blanc Officiel* du Foreign Office sur le Bolchevisme, qui contenait cet important passage tiré du rapport que le Ministre des Pays-Bas à Petrograd, Mr Oudendyke, avait envoyé à Lord Balfour le 17 septembre 1918 :

— « Le danger est maintenant si grand que je ressens de mon devoir d'attirer l'attention du Gouvernement Britannique et des autres Gouvernements sur le fait que: si l'on ne met pas immédiatement fin au Bolchevisme en Russie, la civilisation dans le monde entier sera en danger. Ceci n'est pas une exagération, mais un sobre constat... Je considère que la suppression immédiate du Bolchevisme est la question la plus importante qui se pose actuellement à la face du monde, sans même exclure la guerre qui continue de faire rage, et à moins que, comme je l'indique plus haut, le Bolchevisme sort écrasé dans l'œuf immédiatement, il risque de se répandre d'une manière ou d'une autre sur toute l'Europe et sur le monde entier du fait qu'il est organisé et mis en œuvre par des Juifs qui n'ont aucune nationalité et dont l'objectif est de détruire pour leurs propres fins tout l'ordre des choses existant. **La seule manière d'échapper à ce danger serait l'entreprise d'une action collective de la part de toutes les Puissances¹.** »

La croyance en la complicité juive avec le Bolchevisme était donc considérée non pas comme la théorie de déséquilibrés ou de fanatiques, ou le résultat d'un préjugé racial, mais comme l'opinion réfléchie d'un Ministre responsable écrivant depuis le théâtre des événements². Il aurait été facile d'éviter d'offenser les susceptibilités juives en omettant les deux lignes relatant la part prise par les Juifs tout en gardant la partie essentielle du

¹ « *A Collection of Reports on Bolshevism in Russia* » (Cmd. 8). Présenté au Parlement sur ordre de Sa Majesté, avril 1919.

² Voir *Annex III*, en fin de chapitre.

passage, à savoir :

— « *La nécessité d'une action collective par toutes les Puissances* » afin d'écraser le Bolchevisme dans l'œuf avant qu'il ne devint trop fort et ambitieux dans ses desseins.

Au lieu de cela, c'est tout le *Livre Blanc* qui fut retiré, puis remplacé plus tard par un prétendu abrégé dans lequel le *Rapport du Ministre Néerlandais* était totalement omis.

C'est ainsi que fut non seulement ignoré mais délibérément supprimé cet avis, probablement l'avis le plus important jamais donné à un Gouvernement ; et par lequel le Bolchevisme aurait pu être anéanti dès son début¹, et toute l'agitation et la terreur qui affligent actuellement le monde évités, et qu'on permit au système Soviétique d'étendre sans frein sa puissance.

De fait, les Juifs eux-mêmes ont incidemment, mais constamment admis leur influence dans le Bolchevisme. C'est ainsi que dans *The Communist*, journal édité à Kharkov (numéro du 12 avril 1919), on put lire l'article d'un certain Mr. Cohan se targuant de ce que :

— « Sans exagération, on peut dire que la grande révolution sociale russe fut effectivement accomplie par les mains des Juifs. Il est vrai qu'il n'y a pas de Juifs dans les rangs de l'Armée Rouge, du moins en ce qui concerne les simples soldats, mais — dans les Comités et les organisations des Soviets —, comme Commissaires, les Juifs sont courageusement à la tête des masses du prolétariat russe le menant à la victoire.... le symbole du Judaïsme qui pendant

¹ C'est également la thèse du comte E. de Malynski ; plus précisément dans « *Peuples, soulez-vous manger, ou être mangés* » (1923), rééd. ESR, 2006 :

— En 1920 il était encore possible, comme dans une simple opération de police (ce sont ses propres termes), « de désinfecter la planète de la maladie communiste »

Notons l'exceptionnelle personnalité de Malynski — ami et maître à penser de Léon de Poncins — qui, comme ce dernier, et comme Mme Webster, avait parcouru le monde avant de se permettre de prendre la plume ; Malynski avait obtenu l'un des tous premiers brevets de pilote (N° 209 f) parfait et écrivait couramment 4 ou 5 langues.

des siècles a lutté contre le Capitalisme¹ est devenu le symbole du prolétariat Russe que l'on peut même voir dans le fait de l'adoption de l'étoile à cinq pointes, qui auparavant comme on le sait, fut le symbole du *Sionisme* et du *Judaïsme*². »

Mais ne peut-elle pas aussi bien symboliser les cinq points de Weishaupt ?

— Cette étoile depuis le début de la Révolution bolchevique a en effet orné les casquettes des gardes de Lénine³.

Même en Angleterre, les activités des Juifs étaient clairement en faveur du camp Bolchevique : on put observer que les auditoires aux « *meetings du drapeau rouge* » contenaient un très fort pourcentage de Juifs, pendant que des protestataires juifs étaient missionnés pour interrompre les conférenciers aux réunions patriotiques ; que des agitateurs juifs prirent part à toutes les émeutes et poussaient à la violence les jeunes voyous britanniques, et que de l'aveu du *Daily Herald* lui-même, un grand nombre de ses lecteurs sont Juifs⁴. Le *Jewish Chronicle* a d'ailleurs ouvertement déclaré :

— « Il y a beaucoup à dire dans le fait du Bolchevisme lui-même, dans le fait que tant de Juifs sont bolcheviques, dans le fait que les idéaux du Bolchevisme sont en bien des points consonants avec les idéaux les plus élevés du Judaïsme⁵. »

Devant toutes ces évidences du rôle des Juifs dans le mouvement révolutionnaire mondial, comment s'étonner de la

¹ (NDT) : Généralisation cynique pour... le *Christianisme* ! (le « capitalisme réel », en revanche, c'étaient les Juifs ; et il s'est incarné en eux depuis toujours. Ce qui sembla nouveau aux naïfs Occidentaux ce fut le Juif mutin et révolutionnaire...)

² « *The Protocols* », édition américaine, p. 88.

³ (NDT) : L'étoile à cinq pointes ou *pentalfa* orne les drapeaux, les devises et les insignes militaires de nombreux pays sous domination juéo-maçonnique dans le monde entier à commencer par les États-Unis, l'URSS et la Chine communiste.

⁴ Lettre au *Morning Post* de George P. Mudge ; 31 août 1920.

⁵ *The Jewish Chronicle*, 4 avril 1919, p. 7.

sensation causée par le livre stupéfiant des *Protocoles des Sages de Sion*, qui fut publié d'abord en russe par Serge Nilus en 1902, puis en anglais en 1920 sous le titre de *The Jewish Peril* (Le Péril juif). Annoncé dans les colonnes du *Times* par un article intitulé « *A disturbing Pamphlet* » (Un troublant pamphlet), l'ouvrage sembla effectivement apporter l'explication des origines du Bolchevisme. Pourtant, de l'avis du présent auteur, cette théorie ne peut être prouvée et ne fournit pas totalement la clef initiale du mouvement¹.

Pour qui a étudié les documents des *Illuminés*, les idées présentées dans les *Protocoles* ne sont pas nouvelles ; bien au contraire, de nombreux passages sonnent de manière étrangement familière. Tout aussi frappantes sont les analogies avec le *Code* de Weishaupt, et aussi entre les *Protocoles* et certaines sociétés secrètes postérieures et dérivées des *Illuminés*, de sorte qu'une continuité d'idées à travers ce mouvement devient patente. Les parallèles suivants aident à montrer que les *Protocoles* sont fondés sur des modèles bien plus anciens².

¹ Cette façon de démontrer la nécessaire parenté juive des *Protocoles*, prouve, s'il était besoin, que Mme Webster est un grand homme : beaucoup ont fait procédure d'autres ont recherché le faussaire ou le provocateur. Il faut suivre volontiers N. Webster : « *les Protocoles sont juifs parce qu'ils sont authentiquement juifs depuis 4000 ans au-delà de Weishaupt* ». Cet argument — avec l'argument théologique — est le seul convaincant (NDE). — Précisons que l'argument théologique — Saint Paul le développe après Jérémie — est ainsi résumé : « *Homicide dès le commencement* ».

² Annexe IV.



Sergef Alessandrovitch NILUS
(1862-1929)

Examen des Protocoles

Protocoles

Celui qui veut diriger doit recourir à la ruse et à l'hypocrisie. (p. 3) Nous ne devons pas manquer d'utiliser la corruption, la tromperie et la trahison, lorsque cela peut servir à notre cause. (p. 6)

La fin justifie les moyens. En dressant nos plans, il ne faut pas tant considérer ce qui est bien et moral, mais plutôt ce qui est nécessaire et profitable. (p. 4)

Avec la presse, nous agissons de la manière suivante... Nous lui mettrons le hamais et nous la guiderons en lui tenant fermement les rênes: nous devons également nous rendre maîtres de toutes les autres entreprises d'édition... (p. 40)

Illuminisme

(Weishaupt 1776-1786)

Appliquez-vous à l'art de feindre, à vous cacher et à vous masquer tout en observant les autres. (*Original Schriften*, p. 40)

La fin sanctifie les moyens. Le bien de l'Ordre justifie les calomnies, les empoisonnements, les meurtres, les parjures, les trahisons, les rébellions, en bref tout ce que les préjugés humains appellent crimes. (Barruel, IV, pp. 182, citant, des affirmations tirées de *Cassandry, Utschneider et Grunberger*.)

Nous devons nous assurer que nos écrivains soient vantés et que les critiques ne les déprécient pas; par conséquent il nous faut prendre tous moyens pour nous assurer des critiques et des journalistes, et il faut aussi nous efforcer de gagner à nous les libraires, qui à leur tour comprendront que c'est leur propre intérêt de se joindre à nous. (*Robison*, p. 191).

Protocoles

Toutes les nouvelles sont reçues dans quelques Agences qui les centralisent en provenance de toutes les parties du monde. Lorsque nous parviendrons au pouvoir, ces agences nous appartiendront totalement, et elles ne publieront que les nouvelles que nous autoriserons... (p. 40) Celui qui voudra nous attaquer par sa plume ne trouvera aucun éditeur... (p. 42)

Notre programme poussera un tiers de la populace à surveiller le reste, par pur sens du devoir et pour le principe de servir volontairement le gouvernement. D'être un espion ne sera plus considéré alors comme infamant: bien au contraire, ce sera considéré comme méritoire. (p. 65)

Nous transformerons les Universités et les reconstruirons suivant nos propres plans. Les dirigeants des Universités et leurs professeurs seront spécialement formés par des programmes d'action secrets... Leur nomination fera l'objet de soins particuliers, etc. (p. 60)

Illuminisme

Si un écrivain publie quoi que ce soit qui attire l'attention et ait en soi raison mais ne s'accorde pas avec nos plans, il faut nous efforcer de le gagner à nous, ou sinon de le décrier. (*Robison*, p. 194)

Chacun s'attachera à espionner autrui et tout autour de lui. (*Spartacus à Caton*, *Robison*, p. 135)

Il nous faut acquérir la direction de l'Éducation, celle de la hiérarchie de l'Église, les chaires professorales, et la Chaire de Saint-Pierre. (*Robison*, p. 191)

Protocoles

Nous voulons apparaître comme les libérateurs du travailleur... nous lui suggérerons de rejoindre les rangs de nos armées de Socialistes, d'anarchistes et de Communistes.

Nous patronnons toujours ces derniers, en prétendant les aider par esprit de fraternité et par notre intérêt général pour l'Humanité, évoqué par notre Maçonnerie socialiste. (p. 12)

Dans les prétendus grands pays ou considérés comme tels, nous avons distribué une littérature absurde, sale et dégoûtante. (p. 39)

Notre souverain doit être irréprochable (p.86)

Illuminisme

Il nous faut prêcher le souci le plus chaleureux pour l'Humanité et rendre les gens indifférents à tous autres rapports. (*Robison*, p. 191)

Il nous faut gagner le petit peuple sous tous les rapports. (*Robison*, p. 194)

Il nous faut gagner de l'influence sur les imprimeries, les librairies.

La Peinture et la gravure méritent tous nos soins. (une note ajoute : « ils furent sérieusement soupçonnés d'avoir publié des caricatures scandaleuses et des éditions très immorales. Ils ne se faisaient scrupules d'aucuns moyens, aussi bas fussent-ils, pour corrompre la nation. » (*Robison*, p.196)

Un Régent Illuminé devra être le plus parfait des hommes. Il sera prudent, prévoyant fin, irréprochable. (*Instruction B pour le grade de Régent*).

Protocoles

A la place des gouvernements existants nous installerons un monstre, qui sera appelé l'Administration du Super-gouvernement. Ses mains seront prolongées comme par de longues pincettes, et il aura à sa disposition une organisation telle qu'il ne lui sera pas possible de faillir à soumettre tous les pays. (p.22)

Ce sera notre Super-gouvernement International.

Protocoles

Nous détruirons la vie de famille des Gentils... (p.31)

Egalement, nous les distrairont par toutes sortes d'amusements, de jeux, de passe-temps, de passions, par des foyers publics, etc. (p. 47)

Illuminisme

Il nous faut établir un régime de domination universelle, une forme de gouvernement qui s'étende sur le monde entier... (*Barruel*, III, p. 97)

Haute Vente Romaine (1822-1848)

La chose essentielle est d'isoler l'homme de sa famille, de lui faire perdre sa moralité... Qu'il aime les longues conversations de cafés et les loisirs des spectacles...Après lui avoir montré combien ses devoirs sont pénibles, vous stimulerez en lui le désir d'une autre existence (*Piccolo Tigre à la Vente Piémontaise*. Créteineau-Joly, II, p. 120)

Protocoles

Le peuple des Chrétiens, abruti par l'alcool leur jeunesse rendue folle par les classiques et par la débauche précoce à laquelle ils ont été poussés par nos agents... et par nos femmes dans les maisons de plaisir auxquelles j'ajoute les prétendues « femmes de la société », leurs émules volontaires dans la corruption et le luxe. (p. 5)

Les Loges maçonniques de par le monde servent inconsciemment de masque à nos objectifs. (p. 16)

La plupart de ceux qui entrent dans les sociétés secrètes sont des aventuriers, qui veulent en quelque sorte parvenir dans la vie, mais qui sont des irréflechis. Avec de tels individus, il nous sera facile de mener à bien notre projet, et nous les ferons servir à mettre en mouvement notre machine. (p. 52)

Haute Vente Romaine
(1822-1848)

Ne cessons jamais... de corrompre... Mais popularisons le vice parmi la multitude.

Faisons-leur aspirer par les cinq sens. le boire. en être imprégnés... C'est la corruption en masse que nous avons entreprise... (*Vindex à Nubius*. Crétineau-Joly, II, p.147)

C'est sur les loges que nous comptons pour doubler nos rangs. Elles forment, sans le savoir, notre noviciat préparatoire. (*Piccolo Tigre à la Vente Suprême* Crétineau-Joly, II, p. 147)

Cette vanité du citoyen ou du bourgeois pour être enrôlé dans la Franc-maçonnerie est quelque chose de si banal et si universel qu'elle me remplit toujours d'admiration pour la stupidité humaine... Ils (les Loges) lancent au milieu de leurs festins de foudroyants anathèmes contre l'intolérance et la persécution. Cela va positivement au delà de ce que nous exigeons pour faire des adeptes. (*Piccolo Tigre à Nubius*)

Protocoles

Nous emploierons à notre service des gens de toutes opinions et de tous les partis : des hommes désirant rétablir les monarchies, des socialistes, etc. (p. 28)

Nous avons pris grand soin de discréditer le clergé des Gentils aux yeux du peuple, et avons ainsi réussi à faire insulter leur mission qui aurait pu gravement traverser notre chemin. L'influence du clergé diminue de jour en jour.

Aujourd'hui la liberté de religion prévaut partout, mais le temps pour que le Christianisme lui-même tombe en pièce n'est plus qu'une question de quelques années. (p. 64).

Nous devons arracher la véritable conception de Dieu des esprits des Chrétiens¹ ... (p. 17).

Haute Vente Romaine
(1822-1848)

Les princes de Maison souverain et ceux qui n'ont pas d'espoir légitime de régner par la grâce de Dieu veulent tous régner par la grâce de la Révolution. Le Duc d'Orléans est Français.

Un prince qui n'a pas de royaume à espérer est une bonne fortune pour nous. (*Piccolo Tigre à Nubius*) Il y a une certaine portion du clergé qui commence à goûter à l'appât de nos doctrines avec une merveilleuse vivacité. (*Nubius à Vindex*, Crétineau-Joly, II, p. 130)

C'est la corruption en masse que nous avons entreprise: la corruption du peuple par le clergé et la corruption des clercs eux-mêmes. la corruption qui devrait nous permettre un jour de mettre l'Église à sa tombe. (*Vindex à Nubius*, Crétineau-Joly, II, p. 137)

Notre objectif final est... la destruction à jamais du Catholicisme et même de l'idée chrétienne. (Dillon : *The War of Antichrist...*, p. 64).

¹ (NDT) : Cf. Le Rabbî Elie Benamou (Israël et l'Hamant) écrivait, voici un siècle : « La religion chrétienne est une fausse religion qui se prétend divine. Il n'y a pour elle et pour le monde qu'une voie de salut : revenir à Israël. »

Même affirmation chez Rabi et chez tous les écrivains juifs parlant à leurs coreligionnaires (v. L. de Poncins : *Le Judaïsme et le Vatican*).

Protocoles

Il nous faut détruire toute profession de foi. (p. 48).

Protocoles

Nous avons persuadé les Gentils que le libéralisme les amènerait au royaume de la raison. (p. 14). Nous avons injecté le poison du libéralisme dans l'organisme de l'État. (p. 33) Nous avons prêché le libéralisme aux Gentils (p. 15).

Nous confierons ces postes importants (les postes de gouvernement) à des gens dont le passé et les caractères sont si mauvais qu'il se forme ainsi un gouffre entre la nation et eux (p. 26).

**Haute Vente Romaine
(1822-1848)**

Notre objectif final est... la destruction à jamais du Catholicisme et même de l'idée chrétienne. (Dillon : *The War of Antichrist...*, p. 64) Afin de tuer le vieux monde, nous avons arrêté qu'il nous faut étouffer le germe Catholique et Chrétien. (*Piccolo Tigre à Nabius*. Crétineau-Joly, II, p.387).

**Alliance Social
démocratique**

Quatrième catégorie de gens à utiliser, ainsi décrite par Bakounine : « les ambitieux divers au service de l'État et les Libéraux des différentes teintes.

Avec eux, on peut conspirer selon leurs propres programmes, en prétendant les suivre aveuglément.

Troisième catégorie de Bakounine ainsi décrite : « un grand nombre d'individus haut placés que l'on peut exploiter de toutes les manières imaginables. Nous devons les circonvenir, les duper, et en mettant la main sur leurs vilains secrets en faire nos esclaves.

Protocoles

A des gens tels qu'au cas où ils désobéiraient à nos ordres, ils puissent s'attendre à être jugés et emprisonnés, et tout cela dans l'objet qu'ils défendent nos intérêts jusqu'à leur dernier soupir. (p. 26).

Nous arrangerons à l'avance l'élection de présidents dont le passé sera marqué de quelque « scandale de Panama* » ou autre honteuse transaction cachée. (p.34).

Des gouvernements nous avons fait des arènes dans lesquels s'affrontent les guerres de partis...

D'insupportables ratiocineurs ont été faits parlementaires, et les réunions administratives se sont transformées en meetings houleux. Des journalistes audacieux et d'impudents pamphlétaires attaquent continuellement les pouvoirs administratifs (p. 11).

Nous créerons une crise économique universelle. Nous jetterons d'un coup sur le pavé d'immenses foules de travailleurs dans toute l'Europe à la fois.

**Alliance Social
démocratique**

Par ce moyen leur pouvoir, leurs relations, leur influence et leurs richesses deviendront un trésor inépuisable et une aide précieuse dans nos diverses entreprises.

De la même manière avec la Quatrième catégorie : « Nous devons les prendre en mains, nous approprier leurs secrets, les compromettre complètement, de façon à rendre impossible toute retraite de leur part. »

Cinquième catégorie (de Bakounine) : « Les doctrinaires, les conspirateurs, les révolutionnaires, tous ceux qui pérorent dans les meetings et sur le papier. Nous devons les pousser et les attirer sans arrêt à l'action et à des manifestations périlleuses, ce qui entrainera la disparition de la majorité d'entre eux, et fera du restant de vrais révolutionnaires. »

L'Association consacrera tous ses moyens et tout son pouvoir à accroître et augmenter les maux.

Protocoles

Ces masses alors se jetteront d'elles-mêmes sur ceux dont, dans leur ignorance, elles auront été jalouses depuis l'enfance. et dont elles répandront le sang et pourront pilleront les biens (p. 14).

Nous ferons usage sans merci des exécutions contre tous ceux susceptibles de prendre les armes pour s'opposer à l'instauration de notre pouvoir. (p.50)

Nous ne devons tenir aucun compte des nombreuses victimes qu'il nous faudra sacrifier afin d'obtenir la future prospérité (p. 51).

La loge maçonnique dans le monde entier sert inconsciemment de masque à notre usage (p. 16).

Alliance Social
démocratique

Les malheurs qui ne pourront à la fin que laisser la patience du peuple et les pousser à l'insurrection de masse.

En premier lieu, il faut éliminer les hommes qui sont les plus dangereux pour l'organisation révolutionnaire et dont la mort violente et soudaine peut effrayer au plus haut point le gouvernement.

Mes amis, abandonnez l'idée absurde que j'ai été gagné à la Franc-maçonnerie. Mais peut-être bien que la Franc-maçonnerie peut me servir de masque ou de passeport... (Lettre à Herzen et Ogareff, Correspondance de Bakounine, p. 209).

Protocoles

Il est expédient pour le bien-être du pays que le gouvernement soit dans les mains d'un seul responsable.

Le système de gouvernement doit être l'œuvre d'une seule tête.

Le despotisme du capital qui est entièrement entre nos mains lui tendra (à l'État) un faible appui auquel il devra immanquablement s'accrocher (p. 2).

Bientôt nous entreprendrons d'organiser de grands monopoles, réservoirs de colossales richesses... (p. 20).

Bolchevisme

Comment pouvons-nous assurer une stricte unité de volonté? En soumettant la volonté de milliers d'hommes à la volonté d'un seul. (Lénine, p. 35).

Quel est le premier stade? C'est le transfert du pouvoir à la classe capitaliste. Jusqu'à la révolution de mars 1917, le pouvoir en Russie était aux mains de l'ancienne classe, la classe féodale-aristocratique des propriétaires terriens, avec à sa tête Nicolas Romanov. Après cette révolution, le pouvoir est passé aux mains d'une classe différente, une nouvelle classe, en l'espèce la classe capitaliste (la bourgeoisie). (Lénine, *Towards Soviets* (Vers les Soviets, p. 8).

Nous devons améliorer et réguler les monopoles d'État... que nous avons déjà établis, et donc préparer la monopolisation par l'État du commerce extérieur. (Lénine: *The Soviets at Work*).

Protocoles

Notre gouvernement est dans une position si excessivement forte vis à vis de la toi que nous pouvons presque le décrire par l'expression puissante de dictature (p. 27).

Quand nous ferons notre « coup d'État » nous dirons au peuple : « tout allait au plus mal, tous vous avez souffert ; maintenant nous détruisons les causes de vos souffrances : à savoir nationalités, frontières, et monnaies nationales. Évidemment, il vous est loisible de nous condamner, mais est-il juste de prononcer un tel jugement avant d'avoir fait l'expérience de tout le bien que cela peut vous apporter (!) (p.31).

Nos lois seront courtes, claires et concises, ne demandant aucune interprétation, de façon que chacun soit capable de les comprendre parfaitement (p. 22).

Bolchevisme

Nous plaillons pour une dictature impitoyable (Lénine. « *The Soviets at Work* », p. 301).

Nous devons étudier les spécificités de la voie très difficile et nouvelle vers le Socialisme, sans chercher à cacher nos fautes et nos faiblesses. Nous devons nous efforcer de surmonter nos déficiences en temps utile. (Lénine, *The Soviets at Work*, p. 18).

Ce que nous avons déjà décrété est encore loin d'une réalisation adéquate, et le principal problème d'aujourd'hui consiste précisément à concentrer tous les efforts sur la réalisation pratique, effective, des réformes qui sont déjà passées dans les lois mais ne sont pas encore devenues des réalités (*Ibid.* p. 20).

Le progrès économique dépend de l'amélioration de la discipline des travailleurs... (*The Soviets at Work*, p. 26).

Protocoles

Leur principal trait (celui des lois) sera l'obligation d'obéissance envers l'Autorité, et ce respect envers l'Autorité sera porté à un très haut degré. (p. 56).

Alors toutes les sortes d'abus cesseront, car chacun sera tenu pour responsable devant l'unique pouvoir suprême, en l'espèce celui du Souverain. (p.56).

Nous ferons clairement comprendre à tous que la liberté ne signifie pas la licence ni le droit pour l'individu de faire ce qui lui plaît... Nous enseignerons au monde que la vraie liberté ne consiste qu'en l'inviolabilité de la personne humaine et de sa propriété, à la condition d'adhérer sincèrement à toutes les lois de la vie sociale (p.83) .

Afin de démontrer que nous avons rendus esclaves les Gouvernements Gentils de l'Europe.

Bolchevisme

Apprendre à travailler c'est le problème que l'Autorité Soviétique doit présenter au peuple de manière exhaustive (*The Soviets at Work*, p. 26).

La révolution... demande la soumission absolue des masses à la seule volonté de ceux qui dirigent le processus de travail (*The Soviets at Work*, p. 35).

Cela prendra un certain temps avant que le simple représentant des masses, non seulement voie... mais arrive à sentir qu'il ne doit pas simplement s'emparer, saisir, ni faire main basse, et que cela mène à une plus grande désorganisation. (*The Soviets at Work*, p. 35)

Nous nous ferons un cœur d'acier, que nous tremperons dans le feu de la souffrance et le sang des combattants de la liberté (*Krasnaya Gazette*, 31 août 1918).

Protocoles

Nous montrerons notre puissance à l'un d'eux au moyen de crimes de violence (p.25).

Il nous faut détruire toute profession de foi (p. 48).

Quand sera venu pour nous le temps de prendre des mesures spéciales de police en mettant en œuvre le système actuel de Police Secrète Russe (p. 67).

Bolchevisme

Nous rendrons nos cœurs cruels, durs, immuables, de sorte qu'aucune pitié ne les pénètre et qu'ils ne tremblent pas à la vue d'une mer de sang ennemi. etc.
(*Krasnaya Gazette*: organe officiel du *Soviet des Travailleurs* de Petrograd, de l'Armée Rouge et des députés paysans, présidé par Zinoviev, alias Apfelbaum, Juif, daté du 31 aout 1918).

La religion doit être combattue, sinon par la violence, du moins par la controverse. (Boukharine: (*Program of the World Revolution*, p. 77)

Un Service de Renseignement hautement organisé¹, ou plutôt le renouvellement de l'*Ochrana* de la vieille autocratie. Est un élément essentiel... de ce régime. Lénine avait parfaitement raison d'insister sur ce point devant la dernière *Conférence des Soviets* à Moscou (décembre 1919) (Milioukov: dans « *The New Russia* » du 12 février 1920).

¹ On connaît celui que dénonçait la très-compétente et regrettée Anaie Kriegel et qu'elle désigna ainsi: « *Craquante police juive de la pensée* ». Elle savait de quoi elle parlait.

*(NDT): Cf. Le Rabbin Élie Bennamozegh (*Israël et l'Humanité*) écrivait, voici un siècle: « *La religion chrétienne est une fausse religion qui se prétend divine. Il n'y a pour elle et pour le monde qu'une voie de salut: revenir à Israël.* »

Même affirmation chez Rabi et chez tous les écrivains juifs parlant à leurs coreligionnaires (v. L. de Poncins: *Le Judaïsme et le Vatican*).

— (NDA) A travers ces divers parallèles, le plan de la Révolution Mondiale s'avère se développer comme un « *complot suédois* »; et lorsque; et lorsqu'on poursuit la comparaison avec les proclamations des bolcheviques modernes, on voit que ce plan se prolonge de nos jours.

Examinons donc maintenant si les Protocoles des *Sages de Sion* concordent avec le programme bolchevique¹.

¹ (NDA) J'ai traité ailleurs, dans « *Secret Societies and subversive Movements* », Appendice II, de la série d'articles qui parurent dans le *Times* peu après la publication de l'ouvrage en question, en août 1921, qui tendaient à montrer que les *Protocoles* n'étaient qu'un plagiat du livre de Maurice Joly: « *Dialogues avec Enfers entre Machiavel et Montesquieu* », publié en 1864, pamphlet dirigé contre Napoléon III.

— Ma conclusion, longuement expliquée, était que Joly avait dû avoir eu en mains une version antérieure du même plan, qu'il incorpora dans son attaque contre l'Empereur. Mais son livre ne fait qu'approfondir le mystère, car on ne peut supposer Napoléon III d'avoir été l'auteur du vaste plan exposé par Joly, ni non plus qu'aucune des méthodes décrites par lui apparaissent avoir été tentées sous le second Empire, alors que les *Protocoles* ont prophétisé beaucoup de ce qui est arrivé de nos jours.

(NDT): Il nous faut ajouter quelques précisions. Ce furent deux juifs, Reynach et Corcos qui en France soutinrent dans la presse la thèse que les *Protocoles* étaient un faux et un plagiat du livre de Joly. Mais, lors de la parution au XIXème siècle de son ouvrage, Joly avait été accusé d'avoir plagié le livre d'un juif allemand paru vingt ans avant: celui de Joseph Venede, paru à Berlin en 1850 sous le titre: « *Machiavel, Montesquieu et Rousseau* », on revient donc à une source juive! En outre Joly était un proche d'Adolphe Crémieux, haut maçon et juif, avocat des Rothschild, membre du *Consistoire Israélite* et fondateur des *Archives israélites*, et Joly, très probablement membre d'une société secrète, fut trouvé *quidam*... pour en avoir trop dit par son livre.

Annexe XI

Le ministre des Pays-Bas M. Oudendyke était-il sincère ? Si oui, il n'imaginait pas alors que c'étaient l'Ambassade britannique en Russie, avec l'Ambassadeur Sir George Buchanan ou le Consulat britannique, qui avaient été les canaux par où les révolutionnaires russes recevaient, depuis 1905, l'aide financière des organisations judéo-maçonniques révolutionnaires, ni que le premier ministre anglais Lloyd George, *haut maçon Illuministe*, appuyait la Révolution russe de tout le poids du Gouvernement de Sa Majesté ! Le général Janin, important chef occulte de l'assistance de la Maçonnerie au *Comité Central Russe*, rapporte dans son « *Journal* » à la date du 07/04/1917 qu'un certain R. lui avait dit que la révolution

— Enfin il y avait eu l'ouvrage, paru à Vilna en 1870, mentionné ci-dessus : les « *Lettres sur le Kabal* » de Bronfman, comportant en annexe quelque *quatre mille documents authentifiés, datés et signés du Kabal entre 1794 et 1833*, de même teneur et sens que les *Protocoles* !...

— On a d'autre part retrouvé assez récemment dans la bibliothèque d'une université américaine du Texas un texte datant de 1932 signé du juif Michael Higger intitulé « *The Jewish Utopia* » (diffusé par Omni Publications, Calif., USA) qui n'est qu'une autre mouture des *plans impérialistes de la Synagogue*, d'une teneur identique aux *Protocoles*. Enfin, contre preuve : la réalisation effective des *Protocoles* par la Juiverie, toujours plus complète et plus patente poursuivie jusqu'à ce jour s'accompagnant d'une domination mondiale juive désormais parfaitement visible à tous les niveaux des Grands États et des Organisations Internationales (SDN puis ONU et UNESCO, FAO, OMS, etc.), mais qu'il n'est même plus possible d'évoquer, sauf à braver la loi, les foudres de « la Justice » et la police juive des démocraties

— Le dernier président des USA au XXème siècle, Bill Clinton, avait à ses côtés 57 Juifs comme ministres et conseillers dans son gouvernement et à la Présidence, et même 81, en comptant les Ambassadeurs des USA d'origine israéliète, alors que les Juifs aux USA représentent 2,5% seulement de la population ! La proportion de juifs dans la haute administration de l'ONU est de plus de 50%, les maçons assurant le complément. En France : « *L'Élysée sous Mitterrand, c'était un vrai Kibboutz* » déclara l'humoriste R. Devos en 1999, lui, homme de gauche, interviewé par « José Arthur » sur la radio *France Inter*.

bolchevique avait été manigancée par (en collaboration avec) Lord Milner de la *Pilgrims Society* et fondateur de la *Round Table*, (donc un proche des Rothschild) et Sir William Wiseman le chef des Services secrets britanniques pour l'hémisphère Nord, et que Lord Milner avait contribué personnellement au financement de la révolution pour 16 millions de dollars.

— (d'après Arsène de Gulevitch dans « *Tsarisme et Révolution* », & Anthony Sutton « *Wall Street and the World Revolution* » & Gary Allen « *None dare call it Conspiracy* », 1971, p. 72. repris dans Epiphanius : « *Maçonnerie et sectes secrètes* », pp. 21-r-215).

L'opinion de Sir Oudendyke était d'autant plus fondée que toutes les preuves ont été données libéralement par les Juifs eux-mêmes. On peut prétendre que la Révolution est le fait de l'*Illuminisme*, mais l'on a la vraie identité de l'agent moteur de l'*Illuminisme*. Rappelons ceci : dans le *B'nai Brith News* de mai 1920, le président des B'nai B'rith — Adolf Kraus rapporta cette menace proférée en août 1903 par Jacob Schiff, lors d'une entrevue du comte de Witte avec un Comité dont il faisait partie avec Schfff :

— « Si le tsar ne veut pas donner à notre peuple la liberté qu'il désire, alors une révolution instaurera la république, grâce à laquelle nous obtiendrons ces droits. »

Ils avaient déclenché la révolution de 1905, libérale et complice de l'anarchie, saluée en novembre de la même année par le journal juif de New-York : « *The Macchabean* » :

— « La révolution de Russie est une révolution juive... Elle l'est parce que la Russie est l'abri de presque la moitié des juifs du monde entier et que le renversement de son gouvernement despotique aura une très grosse influence sur les destinées de millions de juifs habitant ce pays ; et sur celles de milliers qui ont récemment immigré de tous cotés... Mais la révolution de Russie est une révolution juive surtout parce que les Juifs sont les révolutionnaires les plus actifs de l'empire du tsar. »

Kerenski était Juif, et le comte De Witte, ministre des affaires étrangères du Tsar, marié à une juive et cousin de Helena Petrovna Blavatsky, la fondatrice de la Théosophie, membre de la haute *Maçonnerie de Memphis*. Une fois l'anarchie au pouvoir avec Kerenski, vint la deuxième phase.

— « Qui donc, sinon moi, a mis en mouvement l'agitation qui a contraint ensuite le président des États-Unis, comme vous devez bien le savoir, à dénoncer notre traité de commerce avec la Russie (en 1911) ? » (Jacob Schiff, dans le *New-York Times*, du 5 juin 1916 !)

La Russie tsariste fut donc étranglée. Le complot juif des hauts dirigeants de la Communauté juive et de ses financiers assura l'organisation et le financement de la Révolution de 1917. En premier lieu par leur syndicat Américain, avec les banques Loeb et Warburg¹, Jacob Schiff, Guggenheim, Max Breitung, Otto. Kahn, J. Hanauer, etc. alliés aux Rockefeller (d'ascendance juive par sa mère) et Morgan, et au Syndicat d'Europe avec les Rothschild (de Paris, Londres et Francfort), les frères Lazard, Ashberg — de la Nye Bank de Stockholm —, les Gunzburg (de Petrograd, Paris et Tokyo), les Speyer de Londres et Francfort, le syndicat patronal et bancaire Westphalo-Rhénan avec le magnat juif du charbon Kirfdorf et la banque Warburg de Hambourg qui en assurèrent le financement; avec aussi l'aide des personnalités anglaises citées. 450 millions de dollars-or furent fournis à Trotsky et Lénine. Prêté pour un rendu: 600 millions de roubles-or seront sortis de Russie par les bolcheviques entre 1919 et 1922 pour rembourser les banquiers US de la Révolution. La révolution de 1917 sera décisive grâce à Bronstein-Trotsky; les fonds dont il disposait, lui et ses équipes de terroristes et de

¹ On retrouvera Warburgh, et d'autres grands banquiers juifs lors des Traités de Versailles, de Trianon, de Paris, donnant des ordres pour le paiement de la dette de guerre allemande; guerre qu'ils avaient voulue et qui servait si bien leurs intérêts. Mais ils n'avaient encore pas tout à fait brisé l'Europe. (v. là-dessus l'œuvre de E. de Malynsky, Éd. Saint-Remi)

mercenaires chinois, et aux complicités dont ils jouissaient dans le camp gouvernemental et des *Armées blanches*.

— Lénine et son parti ne disposaient alors dans toute la Russie que d'environ 20.000 membres, et les différents groupes de révolutionnaires s'opposaient les uns aux autres. Aussi cette révolution ne s'imposa finalement que par la complicité de la *Maçonnerie internationale* et des gouvernements d'Amérique, de Berlin, de Londres, et de Paris comme le montre la collaboration du général Janin.

— Ce fut donc bien une révolution menée par les Juifs et pour les Juifs, aidés de la *Maçonnerie mondiale*. Après la prise de pouvoir par Lénine, étaient Juifs *19 de ses adjoints immédiats* (et la majorité des membres des trois principaux comités directeurs de la révolution: le *Comité Central du parti*, le *Comité Militaire* et la *Centrale de Guerre*, avec Sljanski, Goussief, L. Kameneff, assistant de Trotsky, Steckloff, Sverdlow, Joffe, Litvinoff, Rakowsk), Radek, Untskt, Menjisky, Lann, Bronski, Volodarsky, Petroff, Smirdovitch, Vovrowsky, Zaalkind —, 90 % des *Hauts Commissaires* du pouvoir soviétique étaient des Juifs, de même que les Ambassadeurs. La haute *Nomenklatura* le restera sous Lénine, sous Staline, à l'ère post-stalinienne, et le reste plus que jamais aujourd'hui.»

— « La Révolution russe que nous vivons actuellement sera une œuvre de nos mains exclusivement », écrivit « *Le Peuple juif* » de février 1919, périodique juif en France.

Et Einstein (*Discours pour le 5ème anniversaire de la mort de Lénine*):

— « En Lénine je vénère un homme qui a consacré toutes ses forces et sacrifié complètement sa personne à la réalisation de la justice sociale. Je ne considère pas sa méthode comme adaptée à ses fins. Mais une chose est sûre: les hommes comme lui sont les gardiens et les rénovateurs de la conscience de l'humanité. » Dans les universités soviétiques, un *numerus clausus* réserva aux Juifs pratiquement 80 % des places d'étudiants.

Les nouveaux maîtres juifs de la Russie étaient de façon immensément majoritaire des Juifs, le plus souvent athées, comme fut le président de « l'Union d'État des Sans-Dieu militants » le Juif Goubelmann-Jaroslawski, dont l'organisation animait, au 01/01/1940, 96.000 cellules dans toute l'URSS, et le chef de la section de propagande antireligieuse de l'Armée rouge : Bloch (dit Strutchhoff).

— « Mais la religion n'était pas formellement interdite par la Constitution soviétique. L'une d'elles était protégée : la « religion juive », le *Talmudisme* ! »

Les Soviétiques ne s'attaquèrent physiquement qu'aux fidèles des religions chrétiennes. Mais cette fureur antichrétienne de l'*Illuminisme*... c'est le Judaïsme même, et son objectif est proclamé par ses plus éminents docteurs. Comme l'avait écrit à la fin du XIX^{ème} siècle le *Jewish World* de New-York :

— « La grande idée du Judaïsme est que le monde entier soit pénétré de l'enseignement juif et que dans une fraternité universelle des nations, tous les peuples disparaissent dans le grand et universel Judaïsme. » Et le *Talmud* précise : « Tous les peuples se convertiront à la religion Judaïque, mais les chrétiens ne participeront pas à ce bonheur ; ils seront entièrement exterminés, car ils proviennent du démon. » (dans *Sepher Zeror Hamor* folio 125 b. cité par l'Abbé Rohling dans « *Le Juif talmudiste* »)

Quelle incertitude peut-il donc rester quant à la nature de l'*Illuminisme* et du Communisme bolchevique ? Quel est le premier stade ? C'est le transfert du pouvoir à la classe capitaliste. Jusqu'à la révolution de mars 1917, le pouvoir en Russie était aux mains de l'ancienne classe, la classe féodale-aristocratique des propriétaires terriens, avec à sa tête Nicolas Romanov.

Annexe XII

(NDT) : L'auteur semble accepter une thèse que des Juifs ont

tenté de répandre : il y a bien des Juifs dans l'*Illuminisme*, mais c'est que certains Juifs auraient été contaminés — ni plus ni moins que des non-juifs —, par cette société secrète... qui serait vieille comme le monde !

— C'est la thèse de deux livres récents de petite diffusion et très antichrétiens : « *Les Sociétés secrètes et leur pouvoir au XX^{ème} siècle* » de J. Van Helst et le « *Livre Jaune* ».

— Mais c'est oublier que, trente ans avant les Protocoles, était paru à Vilna, en 1870, « *Le Livre sur le Kahal* » de Mr. Brafman, juif russe converti au Christianisme, que recensa en 1881 M de Wolski dans la revue « *Le Contemporain* » éditée à Paris et qui aura une édition française (« *La Russie juive* ») de Mr de Wolski, où Brafman avait reproduit plus de mille ordonnances du *Kahal*, datées, signées et authentifiées par notaires, entre 1794 et 1833 ; ainsi que des lettres, discours secrets de rabbins, etc, le tout de nature identique aux *Protocoles*. Les Juifs, comme à l'accoutumé, lorsqu'une pièce les incrimine, s'efforcèrent d'en faire alors disparaître tous les exemplaires.

— Cet ouvrage donnait les preuves de la volonté impérieuse du *Kahal* de devenir le maître de l'univers par l'or et par tous les moyens, et les *Protocoles* ne disent pas autre chose ! Leur rédaction a été effectivement un travail de synthèse de deux auteurs russes non-juifs travaillant chacun de son côté, d'où les deux versions de l'ouvrage, celle de Boutmi et celle de S. Nilus, tous deux ayant effectué cette compilation à la demande du Ministre de l'Intérieur Doumovo, mais cela n'enlève rien au fait que les doctrines exposées sont, elles, *talmudiques*.

— D'autre part, Herder avait exposé le même thème juif dans sa pièce *Asmodée* dont parla De Bonald en 1806, et dans les dernières années du XIX^{ème} siècle étaient parus deux ouvrages fondamentaux de traduction et d'analyse du *Talmud de Babylone* la version non expurgée et soigneusement cachée aux chrétiens : de l'abbé A. Rohling : « *Le Juif talmudiste* », auteur qui offrit une prime de 10.000 Francs or à qui pourrait apporter la preuve d'une erreur dans son ouvrage, et la

traduction en latin des passages antichrétiens du Talmud par Mgr Pranaïtis, prêtre catholique d'origine Turkmène et professeur d'hébreu, qui fut plus tard assassiné par les Bolcheviques comme ils le firent de tous ceux qui possédaient un exemplaire de l'un de ces livres dans leur bibliothèque. Ces traductions ont apporté la preuve que le Talmud et l'enseignement rabbinique prêchent l'assassinat des chrétiens en commençant par leurs élites, et leur spoliation totale en vue d'établir l'empire mondial des Juifs, promis selon eux par l'Écriture.

— Ainsi le régime bolchevique, comme les théories de Wetshaupt, ne sont que le développement des enseignements rabbiniques, que les hautes autorités juives poursuivirent, modifièrent et précisèrent, au fur et à mesure de leur montée en puissance dans les sociétés occidentales depuis 1789 et de l'évolution de la modernité, de Weishaupt aux *Prolocoles*. Ajoutons encore un témoignage juif :

— « A la tête des révolutionnaires russes figuraient les élèves de l'école rabbinique de Lidia (*in Haïdut*, périodique juif de Varsovie du 3 août 1928) !

— Mais Il est non moins vrai que la haute Juiverie a su, par la Maçonnerie, associer à son projet un grand nombre de Goïms complices pour des avantages matériels momentanés.



Karl Sobellson, alias
Radek (1885-1939)

CHAPITRE XIII LE SOUTIEN DE L'OR

La publication des *Protocoles* fut suivie dans le *Morning Post* d'une série d'articles de la rédaction, intitulée « *Behind the Red Curtain* » (Derrière le rideau rouge), qui furent publiés ensuite en livre sous le titre « *The Cause of the World Unrest* » (La cause de l'agitation mondiale), et qui attribuaient aux Juifs tout le plan de la *Révolution Mondiale*. Ceci s'opposait à ma propre interprétation qui en attribuait les origines entièrement aux *Illuminés*. Car comme on l'a montré dans ce livre, dans l'*Illuminisme*, dans la *Révolution Française* et dans le *Socialisme* du début du XIX^{ème} siècle, l'influence juive est à peine visible. Il est vrai que Cagliostro fut estimé juif¹, et que les Juifs ont certainement été impliqués dans l'*Affaire du collier*², mais il faudrait plus que ces vagues lueurs sur le mouvement pour pouvoir attribuer à des cerveaux juifs la gigantesque

¹ Nous rééditons l'œuvre *complet* (on doit dire, en bonne règle : œuvre *complet* : quand on désigne un édifice ; nous disons un hors-d'œuvre, non pas *une* hors-d'oeuvre, un hors d'œuvre (masculin) est la partie d'une construction — nos lecteurs voudront bien nous pardonner notre amour pour la belle langue française) du comte Emmanuel de Malynski. Ce dernier, en bon catholique, connaît le *principe de contradiction* et son usage :

— Dans la série intitulée : *La Mission du Peuple de Dieu*, et déjà — en 1923, dans *Le Peuple-Roi* — Malynski se livre à une étourdissante analyse de ces deux choses complémentaires du malheur qui nous accable : la constante opérationnelle juive contre toute civilisation possible, et la non moins constante sottise ou veulerie des nations chrétiennes, gouvernées par des traîtres, sitôt que leurs rois ou empereurs ont cessé d'aimer Dieu et de lui obéir. François Ier fut peut-être le premier du genre.

— Tandis que le clerc obéit au pape, les laïcs catholiques obéissent au roi très-chrétien. C'est un roi très-chrétien — Ferdinand d'Aragon qui demanda au pape la création du *Tribunal de l'Inquisition* ; preuve que le confit du « sabre et du goupillon » n'existe que dans les imaginations tordues de nos contemporains. Mais Malynski s'en explique.

² Voir l'ouvrage de l'auteur : « *Louis XVI et Marie Antoinette* », chapitre « *Avant la Révolution* ».

conspiration de l'Illuminisme.

Barruel et Robison qui se livrèrent à une étude très poussée de la question et qui, étant des contemporains, étaient dans la position de pouvoir rassembler toutes les preuves possibles à l'époque, ne mentionnèrent jamais les Juifs, et lorsqu'un certain Simonini écrivit à Barruel en lui suggérant qu'ils étaient impliqués dans le complot, il refusa de suivre cette piste dans son enquête de crainte que la vengeance ne fondît sur eux. On ne peut supposer qu'un défenseur courageux de la Foi Chrétienne comme il était, ait pu masquer la vérité par crainte de ses conséquences, et il faut donc simplement en conclure qu'il attribua en toute honnêteté le plan entier de l'Illuminisme et son accomplissement dans la Révolution Française aux fondateurs allemands de l'Ordre. Car ni Weishaupt¹, ni Knigge, ni aucun des principaux responsables des *Illuminés* n'étaient juifs, et même, comme on l'a vu, les Juifs n'étaient pas admis dans l'Ordre sauf permission spéciale². Aucun des

¹ (NDE) : Nous possédons aujourd'hui d'abondantes preuves du contraire : Weishaupt était réellement juif et ses compatriotes l'annoncent fièrement (*Times* de New-York, août 2002 (le même *Times* où ils affirment que la mère de Carol Wojtyla était aussi juive (V. Note du Traducteur, *infra*)).

— La remarque de Mme Webster concernant la compassion de l'Abbé (de) Barruel pour les Juifs n'en est pas moins fondée : les clercs — respectant en cela les prescriptions de Saint Augustin à propos du *Peuple témoin* (sic) « qu'on ne devait en aucun cas exterminer » — refusaient toute dénonciation de la spécificité juive dans les hérésies, comme dans les conjurations qui leur profitaient. Les Juifs sont d'autant plus coupables lorsqu'ils accusent l'Église d'*antisémitisme*, mot absurde ; c'est une inconcevable ingratitude. Maintenant, Barruel avait-il raison d'obéir rigide-ment à la règle morale de Saint Augustin, alors qu'en lui désobéissant il aurait sans doute évité les révolutions suivantes ? *La question et la réponse sont théologiques*. Elles échappent, et pour cause à Mme Webster.

² Les Juifs — on l'a vu pour la Maçonnerie et dans l'exemple circonstancié des *B'nai B'rith* — que les Juifs ont les moyens financiers et la ruse nécessaires pour amener des Goïms naïfs à jouer le rôle d'écran, de pré-tenom, si l'on peut dire, qui les dissimule. Dans le même registre, les historiens déclarent : « la reine Elizabeth Ière a créé le *Stock Exchange* (la

principaux révolutionnaires en France ne furent juifs, ni non plus les membres de la *Conspiration de Babeuf*.

Bourse de Londres) » ; certes ! mais n'était-elle pas inspirée, comme le seront Cromwell et tant d'autres ?

¹ (NDT) : On doit objecter que l'auteur semble ignorer *primo* que Bernard Lazzaré a déclaré Weishaupt comme étant juif : dans « *L'Antisémitisme, son histoire ses causes* ». Il avait écrit : « Il y a eu des Juifs au berceau même de la Franc-maçonnerie. En effet au XVIIIème siècle ce furent les Juifs Weishaupt, qui fonda les *Illuminés* de Bavière, et le juif Martinès de Pasqualis la société des *Martinistes* » : Weishaupt était donc bien juif (sans doute marrane, ou de mère juive). On sait pourtant que Cloutz et Maratt et Rousseau étaient aussi d'ascendance juive.

— *Secundo* : le silence sur eux de Barruel s'expliquait simplement par son désir de ne rien avancer qui ne fût absolument prouvé de son temps (nous donnons une autre explication, théologique celle-là, (NDE)). Mais quant à la lettre de Simonini, s'il est vrai que Barruel n'écrivit pas une suite à son œuvre pour impliquer les Juifs, il fit transmettre une copie de la *Lettre à Napoléon* par l'intermédiaire du Cardinal Fesch, et d'autre part adressa l'original au Vatican, dont il reçut réponse l'informant que l'auteur de la missive était un homme honorable et crédible (Mgr Delassus : « *La Conspiration anti-chrétienne* »)

— *Tertio* : de nombreux auteurs hébraïques ont revendiqué la *Maçonnerie* et la *Révolution* comme des mouvements juifs. Puisque la Révolution de 1789 a été le fait des Francs-maçons, et que nous avons parmi beaucoup d'autres déclarations du même genre celle du rabbin Isaac Wise dans « *The Israelite of America* » du 3 août 1860 : « *La Maçonnerie est une institution juive dont l'histoire, les degrés, les charges, les mots de passe et les explications sont juifs du commencement à la fin* », et en 1993 celle du Grand Rabbin de Jérusalem dans son *Discours pour le 40ème anniversaire de la Grande Loge d'Israël* déclarant identiquement : « Les principes de la Maçonnerie sont tous contenus dans le livre des livres du peuple juif, le *Talmud*. Enfin Joshua Jehouda également dans « *L'Antisémitisme, miroir du monde* » la revendiqua : « *La Renaissance, la Réforme et la Révolution (de 1789) ont été trois tentatives pour rectifier la pensée chrétienne...* » ; voulant dire trois tentatives juives ; Léon Kahn avait publié en 1898 « *Juifs et Franc-maçons en Europe* » et retracé en historien l'action de plusieurs Juifs à l'époque révolutionnaire et dans la création d'obédiences maçonniques en Europe.

— *L'Alliance Israélite* avait publié : « *Le Messie est venu pour nous en 1790* » et l'adage le dit « *Is fait cui prodest* » L'implication du Judaïsme Institutionnel dans la *Révolution Mondiale* est donc prouvée et c'est une cause entendue de toute part. C'est le Vice Président du *Congrès Juif Mondial* en personne qui

Ce ne fut pas avant le milieu du XIX^{ème} siècle que, comme le déclara alors Disraéli, les Juifs prirent la tête du mouvement révolutionnaire, et qu'avec la *Ière Internationale* ils se mirent sous les feux des projecteurs. A partir de là, leur rôle dans le cadre du Socialisme d'État devient absolument évident.

Dans l'*Anarchie* cependant l'influence juive est plus rare. Bakounine fut l'auteur d'un ouvrage polémique contre les Juifs ; Sorel fut un ardent anti-dreyfusard ; Lev Chorny, l'anarchiste russe, alerta le peuple russe au début de la révolution de 1917 contre les dirigeants juifs du Bolchevisme. Si ce que l'on nomme maintenant le Communisme, c'est-à-dire le Socialisme marxiste, est prussien et juif, le Syndicalisme (le Anarcho-socialisme) et l'Anarchie semblent le propre des races latine et slave. Cependant dans les deux, l'œuvre de la *Franc-maçonnerie illuministe* est clairement visible. Il est étrange que dans la controverse qui eut lieu autour des *Protocoles*, on ait fait si peu attention au fait qu'ils étaient signés des *Anciens du 33^{ème} degré*, c'est-à-dire de la Maçonnerie du Grand-Orient. C'est pourquoi, considérer la *Révolution Mondiale* comme une conspiration purement juive semble contraire aux faits et à l'histoire¹.

déclara au *Jewish Chronicle*, de Londres : « *Ce n'est pas par accident que les Juifs ont devancés les précurseurs et les producteurs de nombre de révolutions de la pensée et de l'esprit.* » (22/7/1966).

¹ (NDT) : Il est évident que la Juiverie n'aurait rien pu faire seule si les non-juifs (ignorant le nom de leurs séducteurs) ne s'étaient pas laissés attirer à la Maçonnerie pour collaborer à la destruction du Christianisme et de l'ancien ordre social chrétien ! Mais toute l'entreprise demeure d'initiative juive d'action et d'esprit, ce dont leurs écrivains et leurs leaders se sont targués. — — Responsabilité globale des autorités suprêmes du Judaïsme et de ses docteurs, assumée avec obstination depuis vingt siècles, que l'ethnie juive accepte globalement. Si certains juifs réprovent sa politique, cela ne change rien au fait : le peuple juif est responsable dans ses leaders, de leur choix, de leurs actes et donc de leur subversion mondiale... cela même si l'auteur se refuse à l'admettre.

— Quant aux Juifs éminents qui protestèrent contre le Bolchevisme, il faut faire la part du jeu de rôle et de l'hypocrisie, ce qui n'exclut pas quelques

Il n'est pas possible de supposer que la race des Juifs dans son ensemble y ait été impliquée, car la grande masse des juifs en est probablement totalement ignorante, et même des Juifs éminents, dans notre pays (l'Angleterre), en France et aux États-Unis, se sont élevés bruyamment comme opposants au Bolchevisme.

Le *Pangermanisme* a désormais été détruit, mais l'*Illuminisme* est bien vivant comme un Pouvoir caché mais agissant dans les coulisses du monde ; il n'est plus dirigé par les Allemands, mais il existe sous la forme d'une organisation internationale de « surhommes » tels que les décrivaient le Chevalier de Malet en 1817 :

— « Les auteurs de la Révolution ne sont pas plus français qu'allemands, italiens, anglais etc. Ils forment une nation particulière qui a pris naissance et s'est développée dans l'ombre au milieu des nations civilisées, avec pour objet de les soumettre à sa domination » (Recherches Politiques et Historiques, p. 2)

Ainsi depuis 1776, le plan que nous connaissons sous le nom de Communisme¹ a existé, et pendant cent quatre-vingt onze ans une succession de groupes d'adeptes ont perfectionné ses méthodes pour s'assurer le pouvoir sur toute l'espèce humaine, par un processus en quelque sorte semblable au jiu-jitsu par lequel on retourne la force d'un homme contre lui-même. D'une manière assez étonnante, ils ont maîtrisé l'art de ce que Weishaupt appela « gagner le commun du peuple », en exploitant ses mécontentements, en soulevant ses passions, en gagnant sa confiance, parvenant ainsi à diriger les esprits

cas rares et difficilement discernables de sincérité...

¹ Malynski — nous le disons plus haut — montre et démontre qu'il est invraisemblable qu'un esprit cultivé s'arrête à ces événements que nos contemporains isolent comme si l'histoire n'était pas une trame, comme si elle était purement événementielle. Sa démonstration ne s'attache donc pas qu'au *fond* de la chose, mais aussi à sa *forme* ; il ne vise pas la seule *causalité* instrumentale, mais la *cause finale* des révoltes ; ceci en remontant à la *causalité finale* surnaturelle : le premier de tous les *non serviam*.

jusqu'au point de les rendre imperméables à toute raison.

Dans tous les pays, une large proportion des organisations des travailleurs manuels ont été détournées de tous les plans de réformes normaux et pratiques, et leurs forces ont été dirigées à aggraver leur esclavage.

Ainsi le *Syndicalisme* qui à l'origine fut un système totalement pacifique de protection des travailleurs, a été en grande partie capturé par les conspirateurs, et les conflits industriels qui constituent l'objectif manifeste des crises successives sont souvent « machinés » par leurs leaders communistes. Il est inutile de leur dire que, sous les régimes que ces hommes représentent, les Syndicats, tels que les travailleurs les connaissent, cesseraient d'exister et deviendraient de simples services d'un État tout-puissant, leur déniaient tout droit à la grève ou de faire entendre leurs revendications en matière de conditions de travail.

De la même manière, la Conspiration a pu enrôler à son service *l'intelligentsia* et prendre en mains toutes les formes de publicité. Les journalistes, même ceux employés dans la soi-disant « Presse capitaliste », consacrent de longs et importants articles à tout ouvrage conçu pour servir la cause — depuis les lourds traités théoriques sur le Socialisme jusqu'aux formes les plus vulgaires de fiction romanesque immoraliste. Il n'y a pas un livre subversif de l'ordre social ou de la moralité qui soit laissé dans l'ombre par la presse, alors que les œuvres d'opinions contraires¹ sont soigneusement tenues dans l'oubli

¹ (NDE) : Mme Webster — nous ne lui prêtons aucune cécité volontaire, mais une vision historique sans finalisme — a le droit de voir dans les deux Guerres Mondiales des victoires emportées par les Anglo-Saxons, abattant un certain ordre dans le monde. Mais on doit lui demander en retour qui, dorénavant, protège et garde les gardiens et les protecteurs de l'ordre eux-mêmes et contre eux-mêmes. Les mutinés de la *Bowty* étaient, on le prétend, gouvernés par un bien mauvais commandant de bord. C'est un romantisme facile depuis l'histoire de la *Méduse* !

— Un de mes amis, pilote de ligne, me racontait l'histoire véridique suivante, et qui vaut pour un avion, comme pour le Titanic si l'on veut,

ou traitées par la dérision comme sans intérêt pour la pensée moderne.

Bien entendu, la majeure partie de cette organisation est menée par la puissance de l'or — pas nécessairement par la concussion —, mais simplement en rendant payante l'agitation, ou en offrant les postes les plus lucratifs aux adeptes ou du moins aux agents de la conspiration¹.

Mais outre ces avantages matériels, des méthodes plus subtiles sont également utilisées. Parmi celles-ci, les deux qui se sont avérées les plus efficaces avaient déjà été exposées par Weishaupt :

1.) Exploiter les mécontentements. Parmi les gens à enrôler il y a surtout ceux qui ont connu la malchance, pas simplement accidentelle, mais sous l'effet de quelque injustice, c'est-à-dire ceux que l'on peut compter avec certitude parmi les mécontents : « voilà ceux que l'on peut attirer au sein de l'*Illuminisme* comme à un asile qui leur est offert². »

2.) La promesse du pouvoir. C'est là l'argument de très loin le plus puissant pour les attirer :

— « Les disciples sont convaincus que l'Ordre gouvernera le monde. Chacun des membres par conséquent deviendra un dirigeant ».

Robison citant ce passage ajoute :

— « Tous, nous nous pensons qualifiés pour diriger. La tâche difficile est d'obéir avec opportunité ; mais nous sommes sincèrement généreux dans nos espérances de

comme pour un pays : Un de ses confrères, décollant à peine de l'aéroport de Tokyo, à bord d'un 747, avec quelque 400 passagers (c'était dans les années 1990) détourna son appareil « pour poursuivre ce qu'il avait identifié comme un UFO (OVNI) ». Il fut aussitôt mis à pied.

¹ (NDT) : Les noms des grands journalistes de presse et de radio sont souvent explicites malgré le grand nombre de changements de noms ou de noms raccourcis... Mais déjà du temps de Drumont, il y avait Arthur Meyer au *Gaulois*, qui avait « mérité » son poste d'éditorialiste pour avoir été le secrétaire particulier d'une prostituée de luxe dite demi-mondaine.

² Barruel : Op. cit., III, p. 35.

commandement futur. Ainsi c'est une pensée excitante, à la fois pour les bons et pour les méchants. Par ce simple attrait l'Ordre se répandra¹. »

Que cette prophétie de Robison s'est bien vérifiée ! Rien ne pouvait mieux décrire la mentalité des convertis au *Communisme*, comme on le nomme désormais, que ces deux passages. Aujourd'hui, presque tous les facteurs de désordre se trouvent être des gens qui souffrent soit de quelque injustice réelle ou imaginaire, soit sont animés d'un désir sans mesure de commander sur leurs concitoyens. Ceux-là sont persuadés que si seulement les rênes du pouvoir leur étaient confiées, tout le système social serait miraculeusement transformé ; ils sont en outre convaincus que ce jour viendra, car à tous on a fait croire qu'ils dirigeront le monde. C'est ce qui leur donne leur immense assurance et qui fait que, jeunes intellectuels à peine sorti d'Oxford ou syndicaliste, ils se sentent assurés du poste important qu'ils occuperont sous le régime à venir. Ni les uns, ni les autres bien évidemment n'ont eu accès au vrai plan de la conspiration, ni ne soupçonnent probablement l'existence même d'une conspiration, car selon le système pyramidal de Weishaupt, chacun n'est en rapport qu'avec le dirigeant placé immédiatement au dessus de lui et ignore tout des adeptes les plus élevés qui sont ceux qui contrôlent réellement le mouvement.

Un autre motif qui indubitablement attire dans le camp de la Révolution beaucoup de gens est la peur. Ils pensent que si une révolution doit survenir dans ce pays, leur sécurité sera assurée à la condition qu'ils se joignent au parti de la subversion. Mirabeau l'illuminé exprimait précisément ce point de vue lorsqu'il déclarait à ceux qui le suivaient :

— « Vous n'avez rien à craindre de ces aristocrates : ces gens-là ne se livrent pas au pillage, ils ne sont pas des incendiaires, ils n'assassinent pas ! Quel mal peuvent-ils vous

faire ? ».

Partant de cette politique de se rendre propice une divinité mauvaise, nombre de timorés deviennent des apologistes du *Bolchevisme* en s'imaginant que toutes leurs proclamations leur vaudront justification « au jour de la conflagration ». La violence révolutionnaire a d'ailleurs été conçue précisément dans cet objectif, car la méthode de la conspiration est la même aujourd'hui qu'il y a cent quatre-vingts ans : « Calomnie, corruption et terreur ».

Mais un peu de connaissances de l'histoire de la *Révolution Mondiale* dissiperait les illusions de ceux qui espèrent ainsi sauver leur tête par la lâcheté et le compromis : elles leur apprendraient qu'aux époques de révolution la vie de personne n'est assurée, que l'on n'a jamais encore épargné de vies humaines sur le seul crédit de professions de sympathies passées en faveur des doctrines subversives, mais qu'au contraire, ce furent invariablement les révolutionnaires qui payèrent le plus lourd tribut. Les démagogues une fois au pouvoir requièrent la *coopération de gens despotiques et impudents*, et ceux-là ne se trouvent pas parmi les timorés et les opportunistes, mais parmi les agents de la réaction. La Révolution française employa les services du Marquis de Sade... mais fit exécuter les Girondins, et, en Russie, Sociaux-Révolutionnaires et Mencheviks périrent aussi par dizaines, alors qu'aux fonctionnaires tsaristes et aux anciens membres de la police secrète l'*Ochrana* furent confiés des postes officiels sous le Gouvernement des Soviets. Il n'y a donc rien à gagner par la lâcheté, mais beaucoup à perdre. Celui qui meurt pour ses convictions peut monter à l'échafaud avec sérénité, mais quel amer remords pour ceux qui ayant vendu leur âme l'ont fait en vain !

Le Labour Party britannique publia en 1933 un document qui fit sensation intitulé « *The Communist solar system* » dans le quel on pouvait lire :

— « Les influences de l'*Internationale Communiste* ne sont

¹ Robison : op. cit., p. 213.

irradiées ni la lumière du jour ni par l'obscurité lumineuse de la nuit. A l'exception de quelques leaders, on ne sait pas qui sont les membres du Parti Communiste de Grande Bretagne. *C'est une société secrète* (les italiques sont de l'éditeur). *Il ne publie aucun exercice financier... Même la composition du Comité directeur du Parti n'est pas connue¹.* »

En Amérique, l'étendue de la conspiration communiste et de ses tactiques de terreur est encore plus patente, avec un réseau sous-terrain actif au service des terroristes et de leur financement occulte, leur permettant de s'échapper par le Canada où le Premier ministre gauchiste Pierre Trudeau les accueillait obligeamment comme « immigrants ». A la fin de 1970, le directeur du F.B.I. Edgar Hoover révéla que deux frères, qui avaient réussi à devenir prêtres catholiques, étaient les chefs d'un groupe dénommé « *Conspiration de la côte Est pour Sauver des vies* » qui projetait de kidnapper des personnalités officielles et de les prendre en otages. Ce genre de kidnapping avait déjà eu lieu au Canada et en Amérique latine². Le journal communiste *Daily World* déclara que les prêtres et les

¹ (NDT) : En France, « *l'Histoire secrète du P.C.* » de Roland Gaucher a révélé que le vrai Secrétaire général, inconnu de la base et caché derrière le Secrétaire en titre, Maurice Thorez, fut longtemps Fried, un Juif. Dans « *Sans patrie ni frontière* », l'auteur Vatrin, qui fit partie de l'appareil secret du *Kominform*, nous apprend que les agents de cette organisation étaient souvent des médecins juifs et des personnalités juives discrètes, d'allure anodine. Même chose des organisations trotskystes : L'OCI, fondé et animé par le juif Boris Fraenkel traducteur de Marcuse, la LCR d'Alain Krivine et D. Gluckstein, et Lutte Ouvrière (Cf. *Le Monde* du 6 juin 2001).

² (NDT) : Cas semblable, celui dont fut victime l'ancien Premier Ministre belge des années 60 Van den Boeynans, catholique et très populaire, qui ayant posé sa candidature au poste de bourgmestre de Bruxelles au début des années 80 fut alors kidnappé et séquestré plus d'un mois : il ne dut son salut qu'en renonçant alors à toute carrière politique. La main de la Maçonnerie était clairement apparente, le poste concerné étant par nature dévolu à un Maçon. La presse belge eut alors l'audace de dire qu'il avait organisé lui-même son kidnapping... Cf. ci-dessus : « *colonies, corruption et terreur...* »

religieuses qui avaient avoué être membres de cette « *Conspiration de la côte Est pour Sauver des vies* » récusaient l'histoire de kidnapping de Hoover, mais qu'une sœur de l'Ordre des Dominicaines avait cependant déclaré :

— « Nous confirmons notre engagement pour une réforme radicale des structures de la société, qui passe par une action pour l'éveil de la conscience de l'Amérique... Nous avons détruit des dossiers de recrutement militaires — des livrets militaires — parce que ces pièces signifiaient l'asservissement et un risque de mort pour de jeunes américains, et la mort certaine pour les Vietnamiens et d'autres peuples de couleur du Tiers Monde¹. »

Un tel langage n'est pas celui d'une religieuse catholique mais d'une révolutionnaire formée.

A Londres, au début de 1971, une organisation secrète qui se faisait appeler « *The Angry Brigade* » — La Brigade de la colère — entreprit une série d'attaques à la bombe visant les domiciles des Ministres du Cabinet britannique et de hauts fonctionnaires de la Police, cependant qu'à Belfast, suite à deux ans d'émeutes, huit mille soldats britanniques demeurèrent requis pour assurer le calme face aux terroristes de l'IRA, et que Melle Devlin, Membre du Parlement, se permit d'écrire :

— « Il faut former des comités de défense et stocker des missiles². »

S'il pouvait demeurer un doute, et si l'historique de la *Révolution Mondiale* que relate ce livre ne réussit pas à prouver que le mouvement révolutionnaire depuis deux cents ans est bien le résultat³ d'une conspiration dont les visées sont sans aucun rapport avec les intérêts et les besoins du peuple, comment expliquer les faits suivants, pourtant indéniables ?

— 1). Que bien que les soucis du peuple tout au cours de

¹ « *Socialist Worker* », 1er mai 1969.

² Ibid.

³ (NDT) : Mme Webster convient donc bien qu'il s'agit d'un résultat et qu'il ne peut y avoir résultat ou conséquence que s'il y a cause.

cette période aient varié avec l'évolution des conditions de notre civilisation, le programme de la révolution sociale n'a lui jamais changé. Car si ses explosions successives avaient été le fait du peuple, chacune d'elles se serait distinguée par des mots d'ordre distincts, en fonction des objectifs qui naissent des exigences du moment ; au lieu de cela, chaque explosion révolutionnaire a été menée avec les mêmes slogans, a répété les mêmes mots de ralliement, et toutes, successivement, se sont toujours déroulées sur le modèle de la première tentative, qui avait été aussi jusqu'à 1917 la plus réussie : la première Révolution française.

— 2). Que les leaders du mouvement n'ont jamais été des hommes du peuple, mais furent toujours des membres de la classe supérieure ou de la classe moyenne qui ne pouvaient en aucune manière se considérer comme des victimes de l'oppression.

Et si l'on objecte que ces hommes étaient des fanatiques désintéressés luttant pour une cause qui n'était pas la leur, comment alors se fait-il...

3). Qu'à de rares exceptions près comme Louis Blanc, ils aient montré un complet dédain pour les souffrances du peuple et un total mépris pour la vie humaine. Il n'y a pas un seul exemple de pitié ou de sympathie qu'aient témoigné les membres de la Terreur en France envers des membres quelconques de la classe laborieuse ; tout au contraire ils se bouchèrent les oreilles à leurs plaintes.

Marxistes et Bakounistes s'accusèrent mutuellement de considérer le peuple comme simple « chair à canon ».

— 4). Comment se fait-il que chaque explosion révolutionnaire se soit produite non pas lorsque la cause du peuple était désespérée, mais à la veille de grandes réformes, que la révolution eut pour effet de tuer dans l'œuf ?...

Si le peuple avait eu seulement la possibilité d'exprimer ses désirs, qu'aurait-il demandé ? Sans aucun doute de meilleures conditions de vie, des habitations confortables, un meilleur

niveau de vie, des salaires plus élevés, des horaires de travail raisonnables, la sécurité contre le spectre tant redouté du chômage et finalement un partage plus généreux des biens de la vie, les équipements modernes qui allègent la tâche des femmes qui travaillent, les équipements scientifiques, les cinémas, les équipements de musique et de sport pour les distraire dans leurs heures de loisirs.

Mais dans aucun pays le peuple ne fut jamais consulté sur les *cinq abolitions énumérées par Weisshaupt*, proclamées par Le *Manifeste Communiste* de Marx et Engels, inscrites dans les Statuts de la Ière Internationale, et formant la base du Socialisme marxiste dans tous les pays.

Les peuples n'ont jamais désiré rejeter la Monarchie et ont toujours aimé leurs rois. Pendant la Révolution Française, le seul mouvement populaire spontané a été la révolte des paysans de Vendée en défense de Louis XVI. En Angleterre le peuple s'est toujours rassemblé en foule à toute manifestation de la splendeur royale. Les gens du peuple ont toujours adhéré au principe de la propriété privée, amassant des biens pour les léguer à leurs enfants. Ils ont toujours aimé leur patrie et été méfiants des étrangers ; aucune idée d'*internationalisme* n'est jamais entrée en leur esprit. Plus que toute autre classe, ils ont toujours été attachés à la vie de famille, à leurs foyers et à leurs époux et épouses comme compagnons de vie. Dans la plupart des pays, le peuple a été fidèle à la religion : ce furent les paysans de France¹ qui se précipitèrent pour sauver les cloches

¹ (NDE) : Aucune liste des protestations actives ou silencieuses du malheureux peuple ne peut être exhaustive. Un complément timide nous vient à l'esprit et qui concerne directement notre travail auprès de nos lecteurs : le sauvetage *in extremis* d'incomparables bibliothèques catholiques. C'était en 1905, date de la *Loi* (dite) *de séparation de l'Église et de l'État* qui cachait sous cet intitulé spécifique la manœuvre plurimillénaire du pouvoir occulte : détruire toute civilisation possible en détruisant toute culture. Non seulement étaient visées les Congrégations « catholiques » (exclusivement), condamnées à l'exil, mais les trésors conservés dans les couvents, les monastères, les presbytères, sous forme d'ornements sacerdotaux, de

de leurs églises, ceux de Russie qui protégèrent leurs saintes icônes, comme ce furent les pauvres et les humbles qui dans notre pays trouvèrent dans le passé aide et soutien dans leurs Bibles.

Au bénéfice de qui toutes ces choses furent elles détruites ? A l'évidence pour une Puissance nullement représentative du peuple.

La destruction de la religion, qui a formé un point cardinal du plan en question, trouva en Allemagne un champ fertile à ses activités. Durant toute l'époque Victorienne, l'Angleterre s'en tint globalement à la théorie de Carlyle de la « noble, patiente, profonde, pieuse et solide Allemagne », et il ne fait aucun doute qu'il y avait dans ce pays de solides et pieux éléments. Mais l'Allemagne retint longtemps en son sein un centre de poison qui devint une source infectieuse morale pour le monde entier.

Weishaupt, dans son apologie de l'*Illuminisme* déclara que

— « le Déisme, l'Infidélité et l'Athéisme prévalaient davantage en Bavière que dans tout autre pays dont il avait connaissance¹. »

Soixante-dix ans plus tard en 1846, Lord Shaftesbury² lors d'un* voyage en Allemagne remarqua :

— « Il y a une particularité parmi les érudits Allemands : les chaires professorales sont occupées et les conférences publiques sont données par des gens qui professent ouvertement un athéisme raisonné et qui s'en vantent »

Et si l'on se souvient que Disraeli avait déclaré à la même

calices, ciboires, patènes, custodes ; sous forme d'ouvrages immémoriaux. De nombreux catholiques de l'époque les ont confisqués à temps, et entreposés dans une cave ou pire encore. Remercions-les d'avoir présumé que notre génération pourrait rééditer les grandes œuvres du passé.

¹ Robison : « *Proof of a conspiracy* », p. 102.

² Lord (comte) Shaftesbury - Wimborne, 1621, Amsterdam, 1683 - changea de camp à chaque événement (royaliste, puis parlementaire, puis royaliste encore, enfin républicain ; compromis dans les complots successifs il dut de sauver sa vie à sa fuite en Hollande.

époque que les chaires professorales étaient alors monopolisées par les Juifs, notons encore que Lord Shaftesbury ajoutait :

— « Et l'opinion publique ne les fait pas taire. Nous avons aussi de mauvaises gens en Angleterre, mais peu d'entre eux osent faire ainsi étalage de leurs chimères avec ostentation et joie¹. »

En même temps, et toujours sur les traces de Weishaupt, nos Illuminés sont soucieux de gagner la sympathie de « ceux qui sont profondément attachés à la religion », en affectant certains d'entre eux à la tâche de professer les doctrines d'un Socialisme Chrétien. Tel était le cas de feu le « Doyen rouge » de Canterbury, le Dr Hewlett Johnson, qui, revenant du pays qui avait adopté comme devise « la Religion est l'opium du peuple », où les églises avaient été profanées et détournées de leur destination et les Chrétiens persécutés pour leur foi, proclama en même temps son allégeance au Christ et à Lénine !

Bebel, le socialiste allemand avait pourtant déclaré :

— « Le Christianisme et le Socialisme sont l'un vis à vis de l'autre comme l'eau et le feu. »

Et n'entendons nous pas encore Weishaupt disant :

— « Le plus admirable de tout est que de grands théologiens protestants et réformés qui font partie de notre Ordre croient réellement voir en lui l'esprit véritable et originel de la religion chrétienne. Ô homme, que n'arrive-t-on pas à te faire croire ! »

Ce n'est pas seulement parmi le clergé protestant que cette étrange illusion se rencontre. Les Catholiques de même se sont laissés aveugler et ne voient plus les forces réelles qui sont à l'œuvre. Ont-ils donc oublié les avertissements de leur éloquent ancien l'Abbé Barruel ? Oublient-ils la prophétie du Cardinal Manning, qui s'est réalisée de façon si terrible :

¹ Edwin Helder : « *Life of Lord Shaftesbury* », p. 362. La BBC leur permet aujourd'hui de le faire en toute impunité !

— « Un jour, alors que les armées de l'Europe seront engagées dans un immense conflit, ce jour-là alors, la Révolution, qui, jusqu'à ce jour a œuvré secrètement et souterrainement, aura trouvé le moment favorable pour se montrer à la lumière du jour. »

Avec la fin de la deuxième guerre mondiale débuta un mouvement « progressiste » à l'intérieur de l'Église Catholique elle-même, et malgré les nombreux avertissements des Papes contre la Franc-maçonnerie, une atmosphère très maçonnique se fit de plus en plus sentir. Le vicomte Léon de Poncins dans « *La Franc-Maçonnerie et le Vatican* » écrit :

— « Il y a actuellement dans les milieux catholiques une campagne constante, subtile et déterminée en faveur de la Franc-maçonnerie. Elle est dirigée par la brigade progressiste, qui jouit actuellement d'une si grande influence en France, et qui est soutenue par les pressions (soit ouvertes, soit secrètes) d'une partie considérable du clergé, des pressions également exercées par la presse catholique et même par des prélats parmi les évêques et cardinaux français¹. »

¹ (NTD) : Depuis les années 30, des centaines de jeunes juifs, maçons et communistes s'étaient infiltrés dans les rangs du clergé catholique comme dans le clergé anglican et luthéro-caviniste, sous l'alibi de conversions. Déjà sous Pie XI, plus de dix évêques catholiques français avaient été signalés comme Francs-maçons !

— Leur progressisme religieux fut puissamment aidé après 1950 par les campagnes d'une presse pseudo-catholique financée par l'organisation communiste polonaise Pax, avec en France Georges Hourdin et l'hebdomadaire « *La Vie Catholique* ». Sous la pression du clergé et par la faiblesse de leurs éditorialistes, les autres publications catholiques le devinrent à leur tour.

— Voir aussi de Maurice Pinay : « *2000 ans de complots contre l'Église* ». La *Mission de France*, dans les années 50 était sous la direction de deux communistes prêtres (dont l'abbé Pierre) jouissant de la bienveillance du Cardinal Archevêque de Paris, Mgr Feltin (inscrit en franc-maçonnerie en 1961), Pie XII régnant ! Mais depuis 1945 la politique des *Puissances victorieuses* avait « imposé » le double condominium du Communisme et de

Le Cardinal Manning avait maintes fois prévenu sa génération du danger des sociétés secrètes. Mgr Dillon avait encore plus clairement indiqué en ces termes la nature de la formidable secte qui allait amener cette situation, et plus encore la puissance occulte qui se cachait derrière elle :

— « Il suffit d'avoir connaissance du mal pour pouvoir l'éviter... toutes les sociétés secrètes visant à des buts mauvais et antireligieux ne sont rien d'autre que la terrible *Franc-maçonnerie Illuministe*. Qu'elles s'appellent du nom qu'elles veulent, elles sont membres du *système d'imposture* révolutionnaire inventé et projeté sur terre par Satan pour assurer la perte des âmes et la destruction du règne de Jésus-Christ. »

L'objectif final est :

— « de réaliser, et cela avant peu d'années, le vaste royaume de l'Antéchrist, qui déjà étend ses ramifications sur la terre entière. »

On ne peut comprendre le vrai sens de la *Révolution mondiale* qu'en réalisant cette vérité.

Aucune ambition aussi démesurée soit-elle pour l'or ou le pouvoir, aucune théorie politique ni économique, aussi subversive soit-elle ne pourrait à elle seule avoir produit les horreurs indicibles, la perversion morale, ni les cruautés pires que bestiales qui ont marqué son cours. Le qualificatif de « *singerie sanglante* » appliqué aux atrocités du Bolchevisme est injuste pour les singes. Les bêtes peuvent blesser et tuer,

la Maçonnerie sur l'Europe et le monde (cf. Léon de Poncins, dans « *Christianisme et Franc-maçonnerie* » chapitre Yalta, citant le témoignage de l'ambassadeur Douffaigue, ancien ministre d'Espagne à Washington publié dans son « *Espana teña raton* »).

— Sous la signature du journaliste Pecorelli, le périodique italien *Panorama* publia dans les années 70 une liste de plus de cent hauts prélats catholiques inscrits à la Maçonnerie et leurs dates d'affiliation : il n'y eut aucun démenti, *mais l'auteur de l'article fut assassiné peu après*. Cette liste a été reprise par G. Virebeau et Edith Delamare dans : « *Infiltrations ennemies dans l'Église* » et « *Prélats et Francs-maçons* ».

mais elles ne torturent pas¹, elles ne jouissent pas des

¹ (NDT) : Le sadisme dont firent preuve les tortionnaires juifs bolchevistes en Russie fut indescriptible. Lire de SP. Melgounov « *La Terreur rouge en Russie* » (Payot 1927), rapportant les témoignages de diplomates en place à l'époque des actes de barbarie des bourreaux bolchevistes à Petrograd, Moscou, Kiev, Karkow, Perm, Saratov, Odessa, Yalta, etc.

— Léon de Poncins évoqua brièvement leurs genres de crimes dans « *Les Forces secrètes de la Révolution* », « *Franco-maçonnerie et Judaïsme* », signalent quelques noms de victimes russes du peuple, les unes scalpées, la peau des mains et des bras enlevée comme un gant par les bourreaux, et surtout les actes innombrables de sadisme sexuel sur les victimes, les bourreaux juifs bolcheviques ayant même dans certains cas fait appel à des chirurgiens mercenaires chinois pour appliquer des formes inouïes de tortures — il s'agit là de la forme la plus abominable et la plus patente de racisme juif : détruire dans d'horribles supplices les organes génitaux des non-juifs, hommes et femmes !

— On comprend alors la raison de l'immense clameur des Juifs après 1945 sur les camps nazis et le « génocide » (ne tenons point compte de la cupidité des Juifs réclamant des millions de dollars) : une opération de « transfert freudien » pour ensevelir à jamais sous le plus énorme montage de leurs romans-fictions tout souvenir de leurs crimes bolchevistes. Mais au Camp d'Auschwitz, avaient fonctionné un hôpital moderne correctement équipé et une maternité, qui stupéfièrent les troupes russes à leur arrivée (!), et on a eu les témoignages de naissances dans le camp et celui d'enfants.

— Malgré les dures conditions (les bombardements contre les civils) qui y prévalurent à la fin (et que subit le peuple allemand tout entier pour l'affamer), suite à l'écrasement de l'Allemagne, *aggravées dans les camps par les détournements organisés par des groupes de détenus communistes en charge des cuisines*, et aux épidémies de typhus, nombre de ceux qui y furent parqués en revinrent. Mais ce n'avait pas été le cas des millions de victimes du sadisme bolchevique juif (un million 700.000 dans la seule période de 1918-19 selon la Commission d'enquête Denikine (magnifique général de l'Armée blanche, non point vaincu, mais trahi), et un million et demi en 1920 et annuellement au cours des années suivantes, selon Ev. Komnine dans le « *Roul* » (3, VIII).

— Sur la terreur du début des années 30 sous Staline, témoigna l'ouvrage : « *La Grande Terreur* » de R. Conquest. Les crimes des bolchevistes furent de nouveau rappelés dans les années soixante par un universitaire yougoslave, après un voyage d'étude en Russie, ans « *Le soleil des morts* » d'Ivan Smeljnov, cité par le Pr. Mihailov dans la revue yougoslave *Delo* de Belgrade (juillet 1965). Mais le goulag soviétique, totalement sous direction

souffrances de leurs victimes ; des sauvages peuvent faire ce genre de choses, mais même eux se contentent de détruire le corps, ils ne cherchent pas à détruire l'âme.

L'esprit démoniaque qui s'exprime dans la profanation des objets sacrés, dans la destruction systématique de toute noblesse, de toute décence dans la pensée et la vie, et par dessus tout dans le fait d'empoisonner l'enfance, ne peut s'expliquer par aucune loi naturelle ni par les simples passions humaines.

Il ne faut pas oublier que le *culte de Satan*, qui s'épanouit en Bavière à la même époque que l'*Illuminisme* et qui lui était sans doute lié, est désormais pratiqué aussi en notre pays. Les pouvoirs exercés par les Illuminés modernes sont en particulier des pouvoirs occultes, qui vont de l'hypnotisme à la Magie noire, pratiques qui, depuis l'époque du magicien sorcier Cagliostro, ont toujours formé une partie importante du fond de commerce de la Secte. Ce n'est donc pas une théorie de fantaisie mais une vérité littérale que de dire que la crise du monde actuel est un conflit entre les Puissances du Bien et du Mal. Le Christianisme est une citadelle assiégée, entourée de sombres forces qui se sont rassemblées pour l'assaut final.

Il n'y a qu'une seule manière de résister. Les mots de Joseph de Maistre, qui tout comme Barruel considérait la

juive, est dorénavant attribué... au seul Staline et à sa « barbarie asiatic » ! Il en fut de même des communistes chinois et en Indochine.

— Les abbés Lémann (*L'Avenir de Jérusalem*) évoquent avec chagrin cet indéracinable sadisme des Juifs. Il semble que l'arôme que leur procure le spectacle des vaincus, trahis le plus souvent, les portent à l'excès des perversions. Les frères Lémann, nous l'avons rappelé plus haut, rapportent « qu'à Chypres on voyait des Juifs se couvrir la tête et le corps des entrailles des victimes catholiques qu'ils venaient d'éventrer ». Les mêmes abbés rappellent (après Chateaubriand et d'autres, comme le Maréchal Ney) que les armées napoléoniennes autant que celles des coalisés étaient suivies par des Juifs — accompagnés il est vrai de *Bohémiens* — qui égorgaient les blessés lorsqu'ils entendaient leurs râles sous les monceaux de cadavres pour les détrouser. L'Orient a quelque chose qui n'est pas de chez nous !

Révolution française comme étant la première phase de la lutte engagée, doivent être adoptés aujourd'hui comme cri de guerre par l'Armée Blanche :

— « La Révolution française est satanique dans son principe et ne pourra être tuée, exterminée, finie, que par le principe contraire. »

Le principe Chrétien, telle est la force qui peut seule s'opposer à la puissance satanique de la *Révolution Mondiale*.



Verso du billet de un dollar avec l'emblème illuministe à gauche.

CHAPITRE XIV LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Ce livre s'est attaché à retracer l'œuvre de la grande conspiration pour la Révolution mondiale, au cours des deux cents dernières années. Comme celle-ci a terriblement avancé dans sa conquête du monde aujourd'hui !

Qu'est-ce donc qui lui a permis de triompher ainsi dans sa marche vers le pouvoir ?

Il y a quatre-vingt dix ans, le Père N. Deschamp, historien au regard pénétrant, avait apporté la réponse dans « Les Sociétés secrètes et la société » :

— « La Révolution, une fois détachée des causes secondaires et des circonstances locales, apparaît donc comme un immense complot qui a réussi jusqu'à présent, non pas pour une cause dépassant la responsabilité humaine, mais par l'audace des conspirateurs, et par dessus tout par la faiblesse, par l'aveuglement volontaire de ceux qui, au lieu de la combattre, ont systématiquement bouché leurs oreilles aux avertissements... »

Telle fut le cas de la fatale suppression du célèbre *Livre Blanc* du Gouvernement Britannique, par lequel le Bolchevisme eût pu être étouffé à sa naissance, et ensuite au cours des années vingt de ce (XXème) siècle, le fait que la vérité sur la Russie Soviétique a été aussi systématiquement édulcorée par la Presse de notre pays, et que ceux qui alertaient le monde sur les dangers, ou bien ne trouvaient aucun écho, ou étaient tournés en dérision comme des grognons et des fanatiques. Jusqu'au mot de Bolchevisme, qui en vint à être banni par la presse et remplacé par le terme plus favorable de Communisme, qui, signifiant le fait de tout partager en commun, peut être donné pour apparaître comme sans danger et même idéaliste dans ses origines.

A ceux qui étudient le mouvement révolutionnaire mondial, il est indubitable que la deuxième guerre mondiale ouvrit la

à une vaste extension de tout le processus révolutionnaire. En fait, l'histoire peut déjà montrer que cette révolution fut un piège dans lequel furent poussées les nations européennes et où – à peu de chose près – elles s'y entre-tuèrent elles-mêmes.

Pour en avoir une claire représentation, il faut revenir à la naissance du *Mouvement Fasciste* qui apparut en Italie en 1922, qui à l'époque était le seul essai sérieux d'organiser la résistance par la force aux violences du Bolchevisme, et qui eut en effet la marée rouge en Europe occidentale. Du fait de sa nature essentiellement antibolchévique, le Fascisme fut attaqué dès le départ dans la presse mondiale par des journalistes injustes et insultants, et il s'acheva par le meurtre de Mussolini par la populace communiste en 1945. Il est de ce fait désormais d'englober dans le même opprobre le Communisme et le Fascisme, comme si les deux étaient également à craindre. Rien n'est plus absurde.

L'exception du fait que tous les deux étaient un parti révolutionnaire de gouvernement et que finalement le pouvoir échut à l'un ou l'autre de leurs leaders fascistes, ils constituaient en réalité deux pôles opposés.

Ainsi, alors que le Bolchevisme était d'importation étrangère, n'ayant enregistré le soutien que d'une petite minorité même parmi les éléments révolutionnaires de Russie, qu'il fut imposé au peuple par un coup d'État opéré à l'aide de mitrailleuses, le Fascisme fut un mouvement national qui eut mérité le soutien d'une grande partie de la masse du peuple italien et qui effectua de grandes réformes.

Le point le plus important est cependant que, alors que le Bolchevisme, étant une *conspiration internationale*, installa immédiatement des filiales dans tous les autres pays, créa des cellules dans les Syndicats et ne cessa plus de mener sa propagande à l'étranger, incitant les ouvriers à se soulever contre leurs gouvernements, le Fascisme n'entreprit absolument pas d'essaimer ses doctrines: il n'avait aucun affilié

extérieur, et il n'y eut pas un seul parti, ni groupe ni cellule qui ait été organisé sous sa direction dans d'autres pays.

— « Le Fascisme n'est pas un article d'exportation », déclara Mussolini. Et il le resta. Les petits mouvements qui prirent le nom de *Fascisme* en Grande Bretagne et aux États-Unis n'avaient absolument rien à voir avec l'Italie, étaient autofinancés et souvent s'effondrèrent par manque de fonds.

Le Fascisme par conséquent ne présenta jamais aucun danger pour le monde libre¹, mais seulement pour la Russie Soviétique. Car d'autres pays pouvaient s'inspirer de son exemple et rassembler leur jeunesse autour des principes de défense nationale contre les forces de destruction, en un mot opposer ainsi force à force, seule chose que les leaders russes respectaient et qui, pour la première fois, les emplissait de terreur. Le Fascisme fut en fait la seule chose qui les ait jamais intimidés, du moins pendant un moment, et il devint le seul ennemi que les recrues du Communisme reçurent l'ordre de combattre. Ils ne craignaient que lui. Ils réussirent à faire du mot « Fasciste » un terme d'opprobre dans le monde libre, et à le faire appliquer pour désigner tout gouvernement, parti ou individu, qui offrait une vigoureuse résistance à leurs doctrines.

Du Fascisme italien, Churchill déclara dans un discours le 11 novembre 1928 :

— « L'Italie a montré qu'il existe une voie pour combattre les forces subversives, capable de rassembler les masses

¹ (NDT) : Monde « Libre » pour l'opinion occidentale trompée. Mais de fait, ce Monde libre était depuis 1889 (avec le juif Parsons Morton vice Président) et pire, depuis 1912 (l'élection du président américain Wilson), sous la totale dictature du pouvoir des Juifs et de leur syndicat bancaire. Le Fascisme, s'il put un moment faire l'affaire du mondialisme juif parce que le socialisme, était cependant pour eux un danger et devint un ennemi à abattre parce que national. Même chose du *Nazisme*. Le Juif Emile Ludwig le proclama hautement en 1938 dans « Une nouvelle Sainte Alliance ». Voir plus loin.

populaires pour qu'ainsi, bien dirigées, elles apprécient et veillent défendre l'honneur et la stabilité de la société civilisée. Dès lors, aucune grande nation ne restera dépourvue d'un dernier moyen de protection contre l'expansion cancéreuse du Bolchevisme. »

La même dénomination infamante de Fascisme fut appliquée au régime qui mit un coup d'arrêt à la marée rouge en Espagne. Le Gouvernement de *Front Populaire* qui fut porté au pouvoir par les élections de février 1936 était constitué de tous les éléments révolutionnaires d'Espagne : Anarchistes, Syndicalistes révolutionnaires, tout comme les Communistes, bien que divisés dans leurs objectifs ultimes, tous agirent sous les ordres de Moscou pour faire régner la *Terreur Rouge*. Les terribles atrocités qui eurent lieu durant l'été de 1936 étaient le fait d'un gang international de Bolchevistes *importés de Moscou* et de Paris et même recrutés parmi la tourbe d'étrangers de l'East-end de Londres. Des prêtres et des religieuses furent brûlés vifs dans les rues des grandes villes, et des aristocrates et des intellectuels furent massacrés de la main des révolutionnaires. Cette situation ne fut finalement maîtrisée que par la guerre civile, lorsque le général Franco, soutenu par toutes les classes, par des monarchistes, des républicains et même des socialistes, et en général par tous ceux qui se levèrent en faveur de la loi, de l'ordre et de la décence, fit monter en puissance la défense.

Mais l'Angleterre avait alors tellement incliné vers la Gauche à cette époque que la situation en Espagne était grossièrement déformée par la presse et par la BBC. Franco présenté de façon grotesque comme « un Fasciste », devint comme Mussolini et Hitler non seulement la cible des caricaturistes de l'extrême gauche, mais objet de dénonciations de la part d'organes comme *le Times*¹.

Depuis lors, des publicistes opportunistes ont délibérément

falsifié les faits en représentant les forces du général Franco comme ayant été organisées par les Allemands et les Italiens. Mais la vérité est que ce ne fut que plusieurs mois après que l'aide des Français, des Russes et l'aide internationale de diverses origines, à la fois en hommes et en armement eut été déversée en Espagne du côté des forces rouges, que le soutien des Italiens et des Allemands commença de parvenir à Franco. Les mêmes publicistes; tout en hurlant leur haine contre les Allemands et les Italiens, omirent opportunément de signaler qu'il y eut aussi un groupe important de volontaires catholiques irlandais sous le commandement du général O'Duffy, qui allèrent en Espagne soutenir Franco dans sa lutte contre les terroristes bolcheviques.

Ce n'est pas le lieu de rapporter ici les événements qui amenèrent la deuxième guerre mondiale, mais seulement d'indiquer les points qui contribuèrent au succès des plans de la révolution.

Sous la République de Weimar, l'Allemagne n'avait opposé aucune résistance au pouvoir soviétique¹. Le Gouvernement allemand, à partir du Traité de Rapallo, maintint des relations amicales avec les Bolcheviques et permit à une organisation

¹ (NDT) : Sitôt la défaite allemande en 1919, l'Allemagne avait été le théâtre de *Communes révolutionnaires à direction juive* communiste : les Spartakistes de Rosa Luxembourg, Bebel et Liebknecht, Radek, etc., à Hambourg et à Munich, où ces Communes sous direction juive se signalèrent par des actes de terreur sanglante. Mais l'opposition du peuple allemand les fit avorter.

— La République de Weimar était cependant aux mains des Juifs ! Ils y avaient leurs ministres dont Walther Rathenau et en dictaient la politique, notamment celle de l'inflation qui ruina le peuple et qui poussait à la guerre civile, d'où aussi la politique étrangère de coopération avec les Soviétiques et le Traité de Rapallo avec ses clauses secrètes pour l'entraînement en Russie d'unités allemandes, en violation du Traité de Versailles. Le 2 septembre 1929, *Le Figaro*, dans un article de Corrado Alvaro, repris de *Italia letteraria*, écrivait de l'Allemagne républicaine de Weimar :

— « Le domaine financier et intellectuel est passé entièrement aux mains des Israélites. Ils forment actuellement l'élément actif qui donne à la vie allemande son caractère. »

¹ (NDT) : « *The Times* », propriété de la famille juive Astor !

communiste filiale de s'établir en son sein. Berlin seconda le travail de Moscou en disséminant l'agitation parmi les ouvriers dans le monde. Fidèles au principe de « diviser pour régner », même les monarchistes poursuivirent la politique inaugurée pendant la première guerre mondiale qui avait fait expédier Lénine en Russie, politique consistant à utiliser le Bolchevisme pour relever l'Allemagne de la défaite de 1918, une défaite qui ne l'avait pas dissuadée de poursuivre un plan lointain de domination mondiale. Durant cette période, il y eut un grand nombre d'exemples de coopération entre la Reichwehr et l'Armée Rouge, de préparation militaire en vue d'une guerre de revanche et de fabrications de gaz de combat par les deux puissances.

Notre gouvernement ferma les yeux sur tout cela, et les questions soulevées au Parlement ne reçurent que des réponses évasives.

L'Allemagne, liée d'un côté à la Russie soviétique par sa coopération militaire, était soutenue de l'autre par la finance internationale, et cependant pas un mot ne fut dit dans la presse alliée contre cette étrange combinaison qui présentait une claire menace pour la paix mondiale !

Telle était la situation, lorsqu'en 1933 le Parti National Socialiste arriva au pouvoir avec une large majorité au Reichstag et qu'Hitler devint Chancelier. Sa première mesure fut de rompre les deux liens qui avaient contribué à la reprise de forces de l'Allemagne après la guerre, par sa campagne contre le Marxisme et l'interdiction immédiate de toute propagande Bolcheviste, et l'interruption des liens avec l'Union soviétique. Par sa politique raciale, il perdit le soutien de la Finance internationale.

Il apparut donc à bien des gens que le moment était venu de tenter de parvenir à une entente avec la nouvelle Allemagne, une Allemagne qui était devenue nettement antibolchévique et désireuse de relations amicales avec l'Angleterre et avec la France. Une telle entente pouvait aider à

modérer l'ardeur militariste d'Hitler et le dissuader de persécuter les Juifs. Mais ce ne fut pas le point de vue qu'adoptèrent les leaders politiques ni la Presse. Tous ceux qui, à peine quelques mois plus tôt, avaient été ardemment pro-allemands, soudain se mirent à dénoncer tout Allemand comme « fasciste et monstrueusement diabolique ». Un cri s'éleva dans le monde entier, et Hitler devint comme Mussolini la cible des insultes dans la Presse mondiale. Une puissante faction au sein du Gouvernement Britannique¹ était

¹ (NDT) : En 1931, le ministère britannique comptait trois importants ministres juifs. Sir Herbert Samuel, qui avait été le représentant de Sa Majesté en Inde et y avait favorisé la prise de conscience nationaliste anti-anglaise et le mouvement de Gandhi (lié lui-même à la Théosophie Illuministe et sataniste), Sir Philip Sassoon du clan des banquiers juifs indiens, et Lord Reading (Rufus Isaacs), outre les ministres maçons.

— En Allemagne, la politique de Weimar ayant conduit à une réaction nationale populaire, épaulée par les milieux industriels, l'Armée et les Loges, et que les hautes instances mondiales du Judaïsme et ses financiers s'efforcèrent cependant de contrôler. Le *Kabul* juif international changea alors ses plans et, abandonnant l'idée de révolution, visa une nouvelle guerre : il entreprit de faire monter en puissance l'Allemagne d'Hitler afin de créer les conditions d'un conflit Européen qui cette fois détruirait tous les pays d'Europe à la fois, ce qui avait déjà été *annoncé le 16 janvier 1912* par le journal juif américain *The Jewish World* publiant cyniquement l'aveu que la Juiverie internationale avait forcé l'Europe à faire la guerre (de 1914-18) :

— « Pour amasser de grosses sommes d'argent, mais aussi pouvoir recommencer une autre guerre mondiale au moyen de cet argent. »

— Comme l'a montré A. Sutton, et P. de Villemarest à sa suite dans « *Les sources financières du Nazisme* », le parti nazi fut épaulé dès ses débuts et jusqu'en 1936 au moins par la haute finance américano-juive, le Nazisme entrant dans leur plan *dialectique* pour offrir l'alternative du Socialisme étatique au Communisme bolchevique (*thèse et antithèse*)... cependant que la *antithèse* était proposée aux élites avec la Synarchie :

— « parmi les soutiens financiers du Nazisme, il y eut le juif Kirfdorf le magnat du charbon, Kurt von Schroeder, la banque Stern et celle des von Oppenheim, ainsi que les parrains américains des plans Dawes et Young de réindustrialisation de l'Allemagne, les banques Morgan, Chase Manhattan, Kuhn & Loeb, Dillon Read, avec les firmes Ford, ITT, et l'aide personnelle des financiers juifs Paul et Max Warburg et Waldemar et Sal Oppenheim :

en fait pour la préparation immédiate d'une guerre contre l'Allemagne. Tout ce qui importait alors était d'amener Hitler à des mesures qui justifieraient ensuite une intervention militaire

ceux-ci obtinrent le titre d'*Arçens d'honneur* pour services financiers rendus et gardèrent un bureau à la Deutsche Bank jusqu'en 1944, avec la signature pour un compte spécial, où étaient versés les fonds confisqués des comptes bancaires de juifs !

— D'après Rauschnig, l'entourage d'Hitler était beaucoup plus cosmopolite qu'on le croyait communément. Et nombre de hauts cadres nazis étaient issus de la Maçonnerie théosophique allemande, comme le Dr Hugenberg président des *Cercles d'Amitié*, Otto Abetz, frère de Loge de Pierre Laval, et Goering, membres tous deux aussi de la Synarchie, de même que le Dr Schacht, l'ami de Coudenhove-Kalergi le président de Paneuropa; Rudolf Hess était membre des Chevaliers Teutoniques (Ordre maçonnique lié aux sectes tantriques tibétaines) et de la *Société de Thalé*, liée à la Golden Dawn, à l'OTO et à l'AMORC ; en faisaient également partie Karl Haushofer le *doctrinaire de l'espace vital*, et, dit-on, Hitler lui-même, qui fut aussi membre des Rose-Croix. L'influence hermétique et juive était visible par leur symbole la croix gammée dont l'auteur fut le juif Krohn, par la poursuite des objectifs du Tugendbund et par le mythe de la race aryenne supérieure, homologue du *British Israel* issu des mêmes sources les universitaires juifs qui avaient peuplé les chaires des universités allemandes au XIX^{ème} siècle et produit les pères du Communisme avec Hegel et Marx et celui du Nazisme avec Nietzsche !

— Mais Hitler et la direction du parti nazi étaient trop au fait de la puissance financière juive mondiale pour la braver. Ce furent les hautes instances mondiales juives qui prirent en 1938 l'initiative, et de la provocation l'assassinat à Paris le 7/11/1938 du Conseiller d'Ambassade von Rath par le juif polono-allemand H. F. Grynspan, et de la campagne internationale de presse pour pousser Hitler et l'Europe avec lui dans le piège de la guerre... par la Pologne (confidences de Rakowsky cités dans « *Red Symphony* » de Landowski).

— Cependant les relations avec les *organisations sionistes* ne cessèrent même pas lors de la guerre, comme l'ont montré des historiens juifs cités par Garaudy dans « *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* », car l'antisémitisme allemand servait à la fois les objectifs sionistes et la politique anti-assimilationniste du Judaïsme. Ce fut l'anticommunisme de Rudolf Hess qui fut « *sa faute impardonnable* », fit échouer sa tentative d'armistice avec l'Angleterre, et lui valut son emprisonnement à vie et sa mort programmée en détention.

de la part des Puissances.

Cette occasion fut fournie par le Gouvernement socialiste de France. On nous a dit et répété qu'Hitler avait violé le Traité de Locarno en envahissant la Rhénanie. Mais ce qu'on ne rappelle jamais et ce qui demeure inconnu du public, c'est que la France dirigée par Léon Blum avait auparavant violé elle-même le Traité de Locarno en esquissant un pacte militaire avec les Soviets à l'indignation des éléments patriotes et sages de la nation française, ce qui permit à Hitler de dire que l'Allemagne était entourée de puissances hostiles. On ne pouvait faire de meilleur cadeau aux éléments bellicistes d'Allemagne. Le pacte Franco-soviétique fut ratifié le 27 février 1936, et c'est le 7 mars que les troupes allemandes envahirent la Rhénanie. Ce point a toujours été laissé dans l'ombre, et le Pacte franco-soviétique ne fut jamais mentionné dans la presse anglaise ni dans les livres d'Histoire.

Un traité parallèle fut également signé entre la Russie Soviétique et la Tchécoslovaquie — qui était alors un foyer de Communisme —, et lorsqu'en 1938 Hitler annonça son intention d'annexer le district purement germanisé des Sudètes de ce pays, le public britannique fut généralement incité à croire que nous étions tenus d'aller y porter secours. On ne rappela pas à l'opinion que nous avions refusé de souscrire au Protocole de Genève de 1924, suivant lequel nous aurions été obligés de donner une aide militaire à tout pays désigné par la Ligue des Nations.

Ce fut alors que Neville Chamberlain, devant les conséquences effroyables du risque d'une deuxième guerre mondiale, entreprit de s'efforcer à tout prix d'éviter la catastrophe, et le 29 septembre 1938 s'envola pour Munich, obtenant finalement l'accord de Hitler, ce qui fut au départ unanimement applaudi et reçut les plus chaleureuses félicitations de la part de la France. Il y avait alors en apparence de bonnes raisons pour que l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie s'entendent pour œuvrer pacifiquement

et garder le Communisme hors d'Europe.

Mais la Russie Soviétique voulait qu'il en fût autrement¹. A

¹ (NDT) : L'URSS parlait pour une Puissance à peine cachée. L'écrivain juif allemand naturalisé Suisse Emile Ludwig avait publié en 1938 l'impudent diktat du *Judaïsme international* dans son livre « Une nouvelle Sainte Alliance ». Il écrivait :

— « Les peuples occidentaux doivent se conjurer à la face du monde afin de défendre NOS idéaux par la force... Cette Sainte Alliance sera dirigée contre l'Allemagne, l'Italie et tous les pays semblables qui adopteront leurs idées à n'importe quel moment... car les objectifs politiques de ce siècle sont : le *Socialisme* comme expédient national et les *États-Unis d'Europe* comme politique Internationale. Comment pourrait-on atteindre ces deux objectifs sans la guerre ? Outre les trois grandes démocraties : France, Angleterre et USA, sous la direction des USA, tous les pays sont conviés, à la condition que leur philosophie soit la bonne, et parmi les grandes puissances, l'Union Soviétique sera la première à s'y joindre. »

— Le déroulement de la guerre et ses suites avaient été prévus et révélés par l'écrivain juif américain William Bullitt (on connaît sa collaboration littéraire avec Freud), membre de l'entourage juif de Roosevelt, devant le comte Potocki, l'Ambassadeur de Pologne aux USA en 1939, lequel en fit part à son ministre :

— « La guerre durerait six ans : les États-Unis n'entreront dans le conflit qu'une fois celui-ci bien engagé, et l'Europe en sortira détruite, entièrement et entièrement soviétisée ! (Cité par Robert Valéry Radot dans "La Franc-maçonnerie vous parle" (Plon, 1941)). »

— Tels étaient les plans du Judaïsme mondial sous le président juif Roosevelt. En France comme en Angleterre, on agita alors l'opinion publique française par une campagne de presse menée par le lobbyiste juif Robert Bollack directeur des *Nouvelles Économiques et Financières*, qui disposa de 3 millions de dollars apportés de New-York en Juillet 38 par Robert Philippe, un ancien dirigeant de la banque Lazard frères, et campagne appuyée par Henri de Kerillis, homme de presse et de paille du banquier Louis Dreyfus, avec George Zerapha de l'*Union et sauvegarde Israélite*, pour tourner l'opinion au bellicisme. L'opération fut dénoncée dans *Gringoire* (11 et 18 novembre 1938) et *L'Action Française*, et par le juif Emmanuel Berl dans « *Paris de Paris* » (février 39).

— Léon Blum dans *Paris-Sair* du 23 mars 1939 en appela à la pression de la rue sur les gouvernements hésitants pour déclencher « la guerre des démocraties ». Chaïm Weizman (v. « *Le Judaïsme & le Vatican* » de L. de Poncins), dans une lettre à Chamberlain l'assura du *soutien mondial du Judaïsme* dans une guerre totale à l'Allemagne. Enfin le grand journal juif

une session plénière du Komintern tenue quatre mois avant, le 20 mai 1938, Staline avait déclaré :

— « La reprise de l'action révolutionnaire sur une vaste échelle ne deviendra possible que si nous réussissons à prendre avantage des antagonismes existant entre les nations capitalistes, et les précipitons dans un conflit armé. Les enseignements de Marx, Engels et Lénine nous montrent sans aucun doute possible que la révolution générale ne peut manquer de suivre après un conflit entre ces États. Notre tâche, frères Communistes, est de machiner et de faciliter un tel conflit... J'espère, Camarades, que vous rendrez clair ce point aux partis dont vous assurez la direction. C'est indubitablement notre heure décisive. »

En conséquence de quoi Maïsky, l'Ambassadeur Soviétique à Londres, reçut l'ordre de monter l'opinion publique contre Chamberlain, et que très habilement il y réussit, de sorte que six semaines après l'*Accord de Munich* la popularité qui avait entouré Chamberlain se mua en une vague d'indignation, en le présentant comme ayant échoué lamentablement en faisant recours à l'arbitrage — désormais décrit comme l'apaisement

américain *The American Hebrew* du 3 juin 1938 publia sous la signature du rabbin Wise, haute autorité de la Communauté juive :

— « Hitler chevauche une vague, il va y sombrer. Il a oublié dans l'exemple des pharaons le sort de ceux qui persécutent le Peuple Élu. Les forces de la réaction sont mobilisées. Une combinaison de la France, de l'Angleterre et de la Russie arrêtera tôt ou tard la marche triomphale du Führer... un Juif est monté à un poste d'importance prédominante dans chacune de ces trois nations; dans les mains de ces non-aryens réside le sort de millions de vies humaines. Blum n'est plus le Premier Ministre de la France, mais le Président Lebrun n'est qu'un homme de paille, et Daladier n'a pris les rênes que pour un moment. Léon Blum est le *juif prédominant*, celui qui compte... Quand la fumée de la bataille tombera, quand les clairons se seront tus et quand les obus auront fini d'exploser, alors le trio des non-aryens entonnera un requiem qui sonnera curieusement comme un mélange de Marseillaise, de God Save the Queen et d'Internationale, et se terminera par une grande finale agressive, fière et militante, qui sera l'hymne juif ! Eh, Eh ! »

—, au lieu de nous avoir plongé immédiatement dans les horreurs d'une seconde guerre mondiale. Aujourd'hui encore, bien des années après la fin de cette guerre qui n'a apporté au monde libre que l'agitation et l'insécurité permanente sur toute la planète, Chamberlain est tenu dans le complet mépris bien qu'il ait sauvé Londres de la destruction et donné à son pays une année de plus pour faire face au prétendu danger allemand. C'est ce qui a finalement été appelé « le désastre de Munich ».

C'était à la Russie Soviétique que cet accord était apparu un désastre à l'époque, mais auquel ils furent à même de parer un an plus tard. L'urgence de pousser les nations libres du monde à s'entre-égorger apparut en effet si grande à Staline qu'après qu'Hitler eut envahi la Tchécoslovaquie en mars 1939, intensifiant ainsi les sentiments de l'opinion anglaise, Staline comme Hider se sentit prêt à renier toutes ses doctrines avouées en signant un *Pacte de non-agression* avec l'Allemagne le 23 août 1939. Une brochure du Labour Party expliqua l'amitié entre les deux ennemis jurés en disant que :

— « Le leader soviétique pensa expédient de promettre à Hitler un soutien suffisant pour lui faire prendre le risque d'une guerre contre ses ennemis de l'Ouest. »

Sir Paul Dukes citant ce commentaire suggère que :

— « Ceci rend les leaders soviétiques responsables de la guerre que déclencha Hitler¹. »

Et tel fut bien le cas en effet. Une semaine plus tard l'Allemagne envahissait la Pologne, et le 3 septembre 1939 la *IIème Guerre Mondiale* commençait. Deux jours plus tard, la Russie envahit à son tour la Pologne par sa frontière orientale, et il y eut alors une course de vitesse entre les deux armées, à qui prendrait la plus grande portion de ce malheureux pays. Naturellement, la plupart des membres du public français et

¹ Sir Paul Duke : « *Comes Hammer, Comes Sickle* » (Viens marteau, viens faucille) citant le livre du Parti Travailleiste : « *The USSR — Its significance for the West* » (l'URSS, sa signification pour l'Occident), pp. 111-113.

anglais pensèrent que l'Angleterre allait promptement déclarer la guerre à la Russie, car le 25 août 1939 le Royaume Uni et le Gouvernement Polonais avaient signé un Pacte d'assistance mutuelle (Document Cmd 6101) dont l'article principal stipulait :

— « Au cas où l'une des Parties Contractantes deviendrait engagée dans des hostilités avec une Puissance européenne suite à une agression par cette dernière de la Partie Contractante, l'autre Partie Contractante donnerait aussitôt à la Partie Contractante impliquée dans les hostilités tout le soutien et l'assistance en son pouvoir. »

Aussi ridicule que pût être ce pacte dès l'abord, l'article cité était assez clair pour être compris par l'homme de la rue. S'il s'était interrogé sur la raison pour laquelle nous n'avions pas alors déclaré la guerre à la Russie, l'incendie de la guerre vint rapidement lui enlever la question de l'esprit.

Mais cinq ans plus tard, alors que la guerre tirait sur sa fin et que les armées soviétiques étaient partout victorieuses, les services du Gouvernement de Sa Majesté à Londres publièrent une réédition du même document Cmd 6101, mais sous un nouveau numéro, le 6616. Ce document était, en ce qui concerne les objectifs une réplique exacte de l'original, mais avec un ajout significatif, page 4, comme suit :

— « Le Gouvernement Polonais et le Gouvernement du Royaume-Uni et d'Irlande du Nord sont convenus de l'interprétation suivante de l'Accord d'Assistance Mutuelle signé ce jour, comme seul authentique et seul liant les parties: 1(a) Par l'expression : « Une puissance Européenne » utilisée dans l'Accord, il faut entendre l'Allemagne. »

Pourquoi le public avait-il été tenu dans l'ignorance de cette interprétation fondamentale des termes du *Pacte d'assistance mutuelle* jusqu'à pratiquement la fin de la guerre, et que le sort de la Pologne, désormais envahie par l'Allié soviétique était désormais scellé pour des années ? C'est qu'à tout prix, il fallait faire la guerre contre l'Allemagne anti-communiste et ne rien

faire qui pût nuire à la Russie Soviétique, patrie de la *Révolution Mondiale*.

Des années plus tard, le *Daily Express* avoua une partie de la vérité dans l'éditorial de son édition du 16 août 1961 :

— « La Grande-Bretagne donna une folle garantie à la Pologne, et c'est alors que cette nation par son intransigeance, nous plongea dans la guerre. La Pologne n'en fut pas sauvée. Notre garantie n'avait aucun sens; mais la Grande Bretagne se lia dès lors aux banquiers et aux courtiers américains après avoir dépensé *227 milliards de livres* à combattre dans cette funeste guerre, sans parler des terribles pertes humaines subies¹. »

Et ces banquiers des États-Unis étaient les mêmes banquiers qui avaient soutenu la *Révolution Bolchevique* de Lénine et de Trotsky en 1917.

Le Pacte de non-agression de Hitler avec Staline en 1939 lui aliéna la sympathie même de ceux qui en Angleterre l'avaient respecté comme étant l'opposant déterminé du Bolchevisme. Son action fut traitée de perfidie, mais l'accusation de perfidie ne fut jamais lancée contre Staline, lorsque, après que Hitler eut rompu avec lui et envahi la Russie, le Traité Anglo-soviétique fut signé le 26 mai 1942. Il ne s'agissait pas là simplement d'une alliance militaire de défense contre un ennemi commun, mais d'un traité d'amitié par lequel les

¹ (NDT) : Robert Valéry-Radot : « *Les Franc-maçonneries vous parle* » (Plon, 1941), rappelle qu'au début de septembre 1939 Hitler avait accepté le principe d'une Conférence européenne sur la question de Dantzig, avec la présence des délégués Polonais, mais que ce furent l'Angleterre et le gouvernement français qui refusèrent cette dernière chance de maintenir la paix en Europe, à l'évidence sur injonction de la judéo-Maçonnerie et de l'Ambassadeur des USA à Paris William Bullitt (membre de la banque Kuhn & Loeb), haut maçon, qui, le 25/4/1939, *avait solennellement mis en garde les Grands Maîtres de la Maçonnerie française contre tout compromis avec l'Allemagne d'Hitler*, et qui, le 3 septembre à midi, intervint auprès de Daladier parce qu'il n'avait pas encore déclaré la guerre à l'Allemagne comme l'Angleterre l'avait fait depuis 11 h.30 !

Russes devenaient désormais nos héroïques alliés et Staline – dont la seule expérience militaire avait d'avoir *dévalisé à main armée une banque à Tiflis* en 1907 et d'avoir tiré sur un certain nombre d'employés de banque – devenait Généralissime et était glorifié comme un sauveur non seulement de la Russie, mais de toute la cause alliée.

Même Churchill, qui pourtant l'avait désigné en 1940 comme « le babouin sanglant du Kremlin » le jour qui suivit le début de l'invasion de la Russie par Hitler, s'écria aux Communes dans un mouvement d'hystérie :

— « Aujourd'hui chaque Anglais fait écho à cette prière : Que Dieu vous bénisse Maréchal Staline ! »

A partir de cette date, toute propagande antibolcheviste en Grande Bretagne fut sévèrement interdite. Exprimer publiquement des opinions anti-communistes pouvait vous valoir d'être arrêté au titre du Décret inique n°18b du temps de guerre qui permettait d'emprisonner quelqu'un sans motif ni jugement pendant un temps indéfini. Les prisons à Londres et des grandes villes s'étaient lentement remplies d'hommes et de femmes de caractère indomptable, certains avec de magnifiques états de guerre lors du premier conflit mondial. Avec la nouvelle alliance entre la Grande-Bretagne et les Soviets, une nouvelle vague d'arrestation s'ensuivit, et les patriotes redoutaient que « l'on frappât à la porte au cours de la nuit », comme l'avaient fait les malheureuses victimes de la tyrannie des Soviets. La plupart de ces nouveaux « criminels » n'avaient de lien avec aucun mouvement fasciste ou pro-nazi. Leur crime était l'anti-communiste, décrit comme « un soutien à l'ennemi », ou de parler en faveur d'une paix négociée, ce qui était qualifié « *soutenir des opinions hostiles à l'effort de guerre* », et si l'on connaissait quelqu'un ayant à un moment de sa vie soutenu des opinions fascistes, il était inculpé de « *participation à des associations hostiles* ». Beaucoup restèrent ainsi en prison toute la durée de la guerre, et aucun d'eux ne reçut de dédommagement

Après, pour avoir eu leur vie et leur situation ruinées. C'est ainsi que fut réduit au silence l'élément patriote le plus loquace en Grande Bretagne, à ce moment crucial de l'histoire du monde.

Des mesures semblables furent également prises en Amérique afin de supprimer les voix des patriotes qui auraient risqué de parler trop fort et trop ouvertement contre les trahisons commises envers la Civilisation chrétienne.

Il n'y eut alors plus rien qui pût arrêter les ambitions Soviétiques. Après qu'ils eurent absorbé la Finlande et la Lettonie à la Conférence de Téhéran du 8 novembre 1943, la Pologne pour laquelle nous étions entrés en guerre était ensuite abandonnée aux loups russes et de nouveau à Yalta le 4 février 1945. A ces deux Conférences, Churchill — dominé par Roosevelt qui intriguait avec Staline derrière son dos, et pour des raisons demeurées mystérieuses — permit au pouvoir soviétique de triompher.

A partir de ce moment, la voie s'ouvrait aux Soviétiques pour la maîtrise de tous les territoires qui se trouvent aujourd'hui derrière le Rideau de fer: la moitié de l'Allemagne, toute la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Roumanie, l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, l'Albanie et une partie de l'Autriche tombèrent les unes après les autres sous sa loi, pendant que les armées occidentales en avril 1945 étaient stoppées pour permettre aux armées soviétiques d'occuper la moitié Est de Berlin¹.

¹ (NDT): Le célèbre général Patton, commandant de la II^{ème} Armée américaine refusa d'exécuter cet ordre: il mourut peu après dans un étrange accident de circulation. Il avait écrit à sa famille se sentir menacé.

— D'autre part, ce fut aussi à Yalta que fut décidé la création de l'ONU, l'Organisation des Nations Unies, résurrection de la S.D.N. d'avant guerre, ce projet de Parlement mondial dont la charte avait été élaborée par un comité de cent cinquante personnalités maçonniques placées sous la direction du colonel House, l'homme de Schiff et mentor du Président Wilson. Selon *Time Magazine* du 18 mai 1953, la *Charte des Nations Unies* fut élaborée par un comité dirigé par Léo Pasvolski, issu d'une famille de

Depuis le monde a vécu au bord du gouffre.

Le suprême triomphe des Soviétiques survint en octobre 1946, lorsqu'il leur fut permis de juger les dirigeants Allemands à Nuremberg. Que des crimes épouvantables contre l'humanité aient été commis en Allemagne et dans les pays occupés ne fait aucun doute, mais il était impossible d'en proportionner le blâme. On sait maintenant que dans toutes les régions de Pologne il y avait eu des pogroms¹ contre les Juifs, mais dans bien des cas ceux-ci avaient été le fait des paysans polonais qui venaient d'être libérés des Russes et qui immédiatement se retournèrent contre les Juifs parce que la plupart des membres de la police secrète soviétique haïe avaient été des Juifs. Que les Allemands parmi eux dont la

communistes russes et, lui, membre du CFR (cercle d'influence mondialiste et socialiste fabien créé aux USA en 1921, émanation de la *Round Table* et du *RIT-1*, financé par les Rockefeller et diverses banques et fondations de grands industriels), comité de dix-sept personnalités dont seize s'avèrent avoir été membres de réseaux soviétiques et le dix-septième, Dean Acheson, était conseiller juridique de l'URSS !

— A la Conférence de Londres de janvier-février 1946, le juif Alger Hiss fit attribuer pour cinq ans le poste de Secrétaire général adjoint de l'ONU, chargé du Conseil de Sécurité et de la Force Internationale (de Paix) à un Soviétique, et ce poste demeura aux mêmes mains par la suite (d'après J. Bordiot dans « *Le Gouvernement invisible* »). Plus de 50% des hauts cadres de l'ONU sont juifs ou maçons !

¹ (NDE) Pogrom et non *program*, comme avait écrit le traducteur; nous nous permettons de corriger cette erreur fréquente: un bon dictionnaire montrera que le mot est ukrainien (non pas latin, ce qui justifierait le « *pro-* », mais n'expliquerait rien du « *gram* »). En Ukraine, des *représailles populaires* (*pogroms*) étaient lancées contre les hordes de brigands ou contre des voleurs gitans, ou contre des Juifs usuriers ou convaincus de crimes rituels (à Kiev, s'est déroulé un procès célèbre — Affaire Biétry —, (v. *RISSE* *Roze* de 1914, Éd. Saint-Remi) contre des rabbins qui avaient enlevé, torturé et enfin saigné à mort un petit garçon chrétien. Le cadavre du malheureux enfant — vidé de son sang — fut retrouvé jeté dans un marais; il portait les traces des incisions féroces dues aux instruments rituels qu'utilisent les rabbins pour obtenir du sang chrétien qu'ils mêlent coutumièrement aux azymes pour la pâque juive. L'Église a canonisé symboliquement seulement quatre de ces petits martyrs.

participation à ces atrocités aurait pu être établie eussent été condamnés à mort, cela aurait bien été la seule rétribution qu'ils méritaient, mais Nuremberg fut une parodie de toute justice, un retour aux époques barbares où les guerriers vaincus étaient étranglés aux applaudissements de la populace.

Mais inculper tout soldat de « comportement guerrier agressif » était en rupture totale avec les lois de la guerre des pays civilisés, et emprisonner les chefs de l'Armée Allemande et de la Marine pour obéissance aux ordres de leur pays était contraire à toutes les notions de la Justice britannique.

Mais le plus monstrueux de tout, ce fut d'admettre les Soviétiques à siéger comme juges à cette occasion. Pendant vingt-huit ans le régime soviétique s'était imposé dans le sang et la terreur, et par un programme d'exécutions de masse il avait exterminé des millions de victimes. Débutant par le massacre ignoble de la Famille Royale russe, l'un des crimes les plus hideux de l'Histoire, d'innombrables membres de l'aristocratie, des propriétaires terriens, puis des industriels, des intellectuels et des membres des professions libérales — médecins, hommes de loi, juges et professeurs — furent assassinés ou condamnés à l'exil. Un journaliste américain H.R. Knickerbrocker put écrire :

— « Du temps où j'allais en Russie en 1925, tous ces gens-là étaient entièrement exterminés¹. »

¹ (NDT) : A la même époque le célèbre journaliste juif Ilya Ehrenbourg avait écrit à l'adresse des soldats de l'Armée Rouge : « Tuez, tuez ! Dans la race allemande, il n'y a que le mal... Suivez les principes du camarade Staline et anéantissez la bête fasciste une fois pour toutes dans son repaire ! Employez la force et brisez l'orgueil de race des femmes germaniques : prenez-les comme légitime butin. Tuez ! En défilant en avant, tuez, vaillants soldats de l'Armée Rouge ! », cité par l'Amiral Doenitz dans ses *Mémoires*.

² H. R. Knickerbrocker : « *Is to-morrow Hitler's* » (ed. Penguin special), p. 79. Ce petit livre était destiné à être distribué parmi les troupes britanniques comme outil de propagande contre Hitler pendant la guerre lorsqu'on s'aperçut qu'il disait la vérité sur la Russie soviétique, « notre noble alliée ». Il fut aussitôt retiré de distribution.

Puis, lorsque le premier plan quinquennal fut lancé, ce fut le tour des *koulaks*, c'est-à-dire des paysans qui avaient assez de moyens financiers pour employer de la main d'œuvre.

— « Ceci fut le plus grand massacre soviétique de masse, parce que les paysans de ce type étaient beaucoup plus nombreux que les aristocrates, les industriels ou les membres de l'intelligentsia. Il fallut environ deux ans pour en finir avec les koulaks. Dans toute l'Union Soviétique, des milliers d'hommes du GPU allèrent arrêter les familles de paysans qui sortaient peu ou prou de la moyenne, les embarquèrent à bord de fourgons cellulaires et les rassemblèrent dans des régions où il faisait ou trop chaud ou trop froid pour y vivre. Une estimation prudente permet de dire que quelque cinq millions de ceux qui comptaient parmi les agriculteurs les plus dynamiques et leurs familles moururent aussitôt ou peu d'années après¹. »

Mais aucun de ces faits ne fut jamais officiellement reproché aux Soviétiques ; ils avaient été accueillis à bras ouverts dans la Ligue des Nations en 1936, et il leur était désormais permis de siéger parmi les juges des Allemands à Nuremberg.

Le déroulement du prétendu Procès de Nuremberg avait été arrêté précédemment lors du banquet de la Conférence de Téhéran. Elliott Roosevelt le fils du Président Roosevelt nous le rapporte dans « *As they saw it* » :

— « Staline s'était régalé de vodka à 100 vol, pendant que Churchill s'en était tenu à son brandy favori. Staline se leva pour porter un toast :

— « Je propose — dit-il — un toast au jugement le plus expéditif pour tous les criminels de guerre d'Allemagne, un jugement face à un peloton d'exécution. Je bois à notre union pour les liquider tous et aussi vite que nous les capturerons, et Il devra y en avoir au moins cinquante

¹ Ibid. p. 80.

mille !... »

— « Le Peuple Britannique — répondit Churchill — n'appuiera jamais un tel assassinat de masse ! J'insiste très fermement sur ce point que personne, nazi ou pas, ne soit exécuté sommairement par un peloton avant qu'ait eu lieu un véritable procès mené selon la loi. »

Mais quand vint le moment du jugement, le Peuple Britannique accepta tout, non par manque de sens de la Justice, mais parce que la Presse lui présenta toute la farce comme s'il s'agissait d'un tribunal solennel et de juges impartiaux. L'Historien et professeur A. J. P. Taylor, dans son livre « *The Origins of the Second World War* » (Les origines de la deuxième guerre mondiale), parlant de la série de volumes innombrables de documents liés au procès de Nuremberg dit ceci :

— « Même les juristes dorénavant doivent avoir des nausées à propos des faits de Nuremberg. Les documents à charge furent choisis, non seulement pour démontrer la culpabilité pour actes de guerre des accusés, mais aussi pour cacher ceux des Puissances qui se faisaient les procureurs... Le verdict précéda le tribunal, et les documents probants furent apportés là pour étayer une conclusion qui avait déjà été arrêtée au préalable. Bien sûr, les documents sont authentiques. Mais ils ont été « pipés », et pour quiconque s'en rapporte à eux, il est pratiquement impossible d'échapper aux implications des charges dont on les avait plombés ! »

Entre la cessation des hostilités et le dernier des principaux procès pour crimes de guerre, tous les domiciles dans la zone Occidentale d'occupation furent l'objet de visite par les membres des forces des Puissances occupantes, les maisons furent fouillées et, dans bien des cas, les hommes furent emmenés pour des heures d'interrogatoires par des enquêteurs

¹ (NDT) : Fut également pendu à l'issue du procès de Nuremberg le général Jodl, dernier chef d'État Major de la Wehrmacht, contre lequel l'accusation n'avait pu relever aucun crime.

spéciaux, souvent imbus d'idées communistes. Il ne suffisait pas à l'Allemand moyen de dire qu'il n'avait pas eu de lien avec les Nazis, il lui fallait montrer qu'il n'était pas anti-communiste, et il faut mettre au crédit de la population allemande, qui à cette époque était sous une menace permanente d'arrestation, d'avoir préféré répondre « nous ne faisons pas de politique », plutôt que d'avoir fait une concession même seulement verbale au Communisme.

Dans la zone Est de l'Allemagne et en Autriche peuplées de 17 millions d'habitants, les troupes soviétiques commencèrent de faire régner une terreur rarement égalée dans la longue histoire du mouvement révolutionnaire. Nombre de femmes furent violées, et les hommes qui protestaient furent abattus ou envoyés dans les camps de travail de Sibérie.

Harold Knudson, membre du Congrès américain, déclara en séance :

« Des diaconesses protestantes de l'Église Luthérienne et des religieuses Catholiques ainsi que des fillettes dès l'âge de huit ans jusqu'à des femmes de quatre-vingts ans ont été violées... Les femmes qui se défendaient énergiquement furent tuées, ou bien l'on abusa d'elles d'une façon si abominable qu'elles perdaient connaissance et étaient physiquement dans l'impossibilité de se débattre. » (Rapport de la Séance du Congrès, du 24 juin 1946).

Le Cardinal anglais Bernard Griffin, après une visite en Europe Centrale en 1945, décrivit :

— « les horreurs des viols et des pillages par les Russes. A Vienne, cent mille femmes furent violées, et pas seulement une fois, mais à de multiples reprises, y compris des fillettes qui n'avaient pas onze ans. » (Rapporté dans la Presse catholique, informations d'après l'Agence de presse catholique NC, Londres, octobre 1945).

Du fait de la population fortement chrétienne et anti-communiste des zones orientales, les troupes soviétiques et leurs tanks demeurèrent sur place. Pour l'apparence, un

Gouvernement « allemand » de marionnettes fut installé consistant en un certain nombre de Communistes et de Socialistes pro-soviétiques, sous le titre de gouvernement de la « République démocratique allemande », qui comprenaient Margareth Wittkowski comme présidente de la Banque d'État, Kurt Cohn comme juge de la Cour Suprême et « Hilda la Rouge » Benjamin comme Ministre de la Justice. Cette Juive réinstaura promptement la peine de décapitation et envoya à la guillotine des milliers d'Allemands anti-communistes.

C'est ainsi que le Monde Occidental, las de la guerre, n'apprit que les crimes des Allemands et ne sut rien des crimes des Soviétiques, crimes qui excédaient tous les autres, aussi bien avant qu'après. Il fut laissé aux leaders soviétiques de 1956, sous la direction de Khrouchtchev, d'énoncer l'histoire des crimes de Staline, dans lesquels ils avaient eux-mêmes figuré comme complices volontaires pendant plus de trente ans.

Car la Révolution Russe ayant suivi le même cours que la Révolution Française qu'elle avait pris pour modèle où les factions rivales s'étaient entretuées, ne pouvait qu'aboutir au même stade. Tout comme le tout-puissant triumvirat de Robespierre, Couthon et Saint-Just fut renversé et confronté à toutes ses iniquités, accusé par des hommes aussi coupables qu'eux, de même Khrouchtchev et Boulganine dénoncèrent le règne de Staline comme une ère d'arrestations de masse et de déportations, de confessions sous la torture et d'innombrables assassinats par les organes, en même temps que de mensonge, de délation et d'espionnage, crimes auxquels ils avaient librement participé sans avoir à l'époque émis un mot de protestation.

Mais malheureusement, cela n'allait pas avoir pour effet de stopper le règne bolchevique de la Terreur. Les révélations de Khrouchtchev étaient faites dans un tout autre but, celui de propagande vers l'étranger. Il fallait faire croire au Monde Occidental que ce qui avait pu être un état d'exception en

Russie Soviétique avait désormais pris fin, que les crimes commis avaient été ceux d'un homme désormais disparu, et qu'une nouvelle ère de liberté et de justice sociale se levait sur la Russie. Khrouchtchev avait bien pris soin de ne rien dire contre le régime qui avait rendu possible les crimes de Staline, rien qui ne s'appuyât plus fermement que jamais sur le roc des idoles inébranlables, Marx et Lénine.

La Grande Bretagne, toujours prête à courtiser ce qui lui est incompatible, ne demanda qu'à accueillir la visite de Boulganine et Khrouchtchev sur son sol comme ses hôtes d'honneur, afin de leur permettre de prendre place parmi les hommes d'État du Monde Occidental. Ce fut l'ironique et final triomphe du Bolchevisme, désormais le maître de la moitié de l'Europe qu'il tenait comme un État esclave comme résultat direct de la guerre.

Mais quel était l'intérêt d'accords avec de tels individus ?

Dès le début, le régime soviétique n'avait été qu'une série de schismes dans le parti. En 1925, Trostky, qui avait été un temps tout-puissant, avait été expulsé du Conseil des Commissaires du Peuple et finalement attiré à l'étranger pour être assassiné à Mexico par des adeptes déçus. Le règne de Staline avait été marqué de "purgés" successives. En 1936, Zinoviev, l'auteur, dix ans auparavant, de la célèbre *Lettre Rouge*, qui avait incité les travailleurs britanniques à se mutiner, fut exécuté avec Kamenev et d'autres. En 1937, ce fut le tour de Radek et de Sokolnikov, lequel avait été reçu peu auparavant à la Cour de St-James comme Ambassadeur. En 1938, le même sort frappa Rykov, Krestinski, Rakovsky et le plus fidèle des fidèles de Lénine : Boukharine. C'était maintenant Staline décrit comme « le tsar de toutes les Russies » qui était détrôné à titre posthume ! Et, depuis sa mort, Beria, son Chef juif de la Police si redouté, avait suivi le même cortège. Quelle confiance accorder alors à des relations avec un gouvernement dont les dirigeants en poste aujourd'hui peuvent être disparus demain et dont les engagements

solennels ne sont que des chiffons de papiers ?

Nous avons vu comment, au cours de la deuxième guerre mondiale, beaucoup des élites patriotes et des plus éloquents d'entre elles en Grande Bretagne et en Amérique avaient été réduites au silence par la législation et l'emprisonnement. Leur sort avait été doux en comparaison de celui d'un quart de million de Français patriotes durant la période qui fut appelée par euphémisme « la Libération¹ ». De toute l'histoire de France, y compris lors de la Révolution, il n'y eut jamais de période aussi sanglante. Les massacres de 1944 furent bien plus sauvages que ceux de la Jacquerie, de la St Barthélémy ou de la Grande Terreur. Cette « Libération » dura de 1944 à 1946, et les estimations prudentes établissent le nombre des tués à plus de 100.000, en plus des cas de ceux qui furent battus, torturés ou emprisonnés.

Peu savent que le premier mouvement de Résistance en France pendant la guerre fut lancé par le Maréchal Pétain peu après la formation du Gouvernement de Vichy. Ce fut lui qui donna son accord à un plan pour le recrutement secret des ex-soldats et de tout Français, homme ou femme, dans une *Armée de l'ombre* pour s'opposer aux Allemands dans la zone occupée. Plus tard, et comme de nombreux régiments allemands étaient renvoyés sur le front de l'Est, il devint possible aux avions anglais et américains de parachuter des équipements et de grandes quantités de munitions pour aider la Résistance. Des saboteurs et des hommes entraînés à la guérilla furent aussi parachutés en France après un entraînement en Grande

¹ (NDE) : Le chiffre total des exécutions sans jugement, sous le nom si pertinent d'Épuration, pendant la *Libération* est difficile à connaître précisément ; il excède très-certainement « le quart de million » retenu par Mme Webster et atteint probablement plus du demi-million d'exécutions sommaires de résistants au communisme. Elles furent singulièrement nombreuses dans le sud-ouest et le sud-est où s'étaient cachés de quantité de communistes espagnols (environ 35.000), mis en déroute par Franco dès 1936. Ils furent parmi les bataillons d'exécuteurs les plus cruels dans ces régions (v. NDT, *infra*).

Bretagne. Nombre de ceux-ci étaient connus comme sympathisants communistes. L'armée de la Résistance resta numériquement très petite, bien qu'elle eût de nombreux sympathisants. Ce ne fut qu'après le débarquement de Normandie que ses rangs se gonflèrent subitement de milliers d'individus, qui s'ornèrent de brassards et paradèrent avec les vrais combattants de la Résistance. Mais ils étaient regardés avec mépris par les vétérans de celle-ci qui les appelaient les « septembrisards ». Ces nouvelles recrues semblaient constituées des pires éléments des villes françaises, de criminels, et presque tous communistes.

Au moment où les armées américaines et anglaises avaient commencé leur principale tâche, qui était de chasser les Allemands de France, la Résistance semble avoir alors pris le contrôle de la situation intérieure, et au lieu de se concentrer sur la destruction des installations allemandes et d'avoir harcelé les armées ennemies, elle s'était efforcée de mettre la main sur tous les Français qu'elle dénommait « collaborateurs ». Avoir été gérant d'un café que fréquentaient les troupes d'occupation, c'était être « collaborateur ». Avoir vendu des légumes à des soldats allemands, même sous l'effet d'une réquisition, c'était une charge suffisante pour vous valoir d'être exécuté comme « traître à la France ». Il importait peu que l'infortunée victime ait été un héros de la première guerre et arborât une pleine brochette de décorations, il n'en était que plus vite déferé aux mains de cette nouvelle Résistance qui instituait ses tribunaux partout. Inutile de préciser que cette nouvelle Terreur trouva son meilleur terrain d'activité à Vichy¹, et que des dizaines de milliers d'innocents Français

¹ (NDT/NDE) : Également dans le grand Sud-ouest où s'étaient réfugiés en 1937 un grand nombre de communistes et d'anarchistes espagnols après la défaite du « camp Républicain », qui semèrent la terreur en 1944/45, dans les régions de Toulouse, de la Gironde, de la Creuse (l'affaire restée mystérieuse d'*Oradour-sur-Glane*) et de la Charente ; par des terroristes juifs polonais et d'Europe centrale en région parisienne et dans le Sud-est.

tant hommes que femmes furent ainsi arrêtés et inculpés d'avoir aidé les Allemands. Il n'est pas possible de retracer ici le récit détaillé de cette période, mais le lecteur pourra se reporter au récit du journaliste américain Sisley Huddleston qui en fut témoin de ses propres yeux, et le rapporta dans son livre « *France, the Tragic Years* » (La France des années tragiques).

C'est ainsi que la fin de la II^{ème} guerre mondiale vit les progrès de la Révolution mondiale à un degré jamais atteint jusque là. Elle était triomphante sur nos ennemis et brutalement dominatrice chez nos alliés. Seules la Grande-Bretagne et les États-Unis demeuraient encore relativement libres¹ de la domination communiste, mais toutes deux avaient

— Cette terreur a été dénoncée par Raymond Tournoux dans ses ouvrages, et aussi dans « *Le temps de Cain* » de J. P. Abel (1948) La « résistance » des FTP judéo-communistes avait consisté de 1941 à 1944 en attentats provocateurs — tactique judéo-communiste du harcèlement des troupes — contre les occupants (Division *Daw Reich*, en particulier) qui faisaient retraite vers l'Allemagne pour forcer en retour des répressions sur des otages, et lancer ainsi un cycle infernal de provocations-répressions. Par ailleurs les FTP assassinaient des officiels patriotes (v. Amiral Auphand : « *L'honneur de servir* ») de l'État français. En 1944, ils « liquideront » le plus possible des élites catholiques ou patriotes partout où ils pourront, dans des conditions atroces et exactement bolcheviques : à savoir supprimer les têtes les plus vaillantes pour interdire un renouveau contre révolutionnaire.

¹ L. de Poncins : « *Espions soviétiques dans le monde* », où il montre les limites de cette liberté. Le gouvernement des USA se trouvait sous empire juif, avec une dominante de « Juifs-allemands » — c'est-à-dire juifs — Einstein, par exemple (secondé par le Juif-italien Fermi, qui pressait Roosevelt de lancer la première bombe atomique sur Berlin).

— Sur Einstein et sa réputation de « savant » — n'en déplaise à Mme Webster — des preuves formelles existent que sa renommée est entièrement usurpée : il disait, en 1925 qu'il ne fallait faire aucun cas des théories de Max Planck (la théorie des quanta !). On sait d'autre part que le grand Niels Böhr l'avait convaincu d'imposture ; enfin, ceci étant rédhibitoire, la thèse qu'il a avancée ne compte que quelques 37 pages copiés par Einstein, tandis qu'il se trouvait employé népotiquement au Département des Brevets à Zurich. C'est là qu'il aurait plagié sa *théorie de la relativité généralisée* ; laquelle selon son véritable inventeur, Henri Poincaré († 1912) n'est qu'une spéculation, pas

subi un tel lavage de cerveaux en acceptant l'idée de la « Glorieuse Armée Rouge » qu'il fallut environ dix ans de la diplomatie de gangsters menée par la Russie pour réveiller ces pays — et seulement partiellement — à la nature de la vipère qu'ils avaient réchauffée dans leur sein.

Le vieux plan des Illuministes avait si merveilleusement réussi, que nous avons aujourd'hui le spectacle d'une vaste portion du monde dominée par un système qui ne s'est imposé nulle part par la libre volonté des habitants, mais au contraire où des millions de gens prient pour être libérés de leurs souffrances, et d'où des milliers s'enfuient chaque jour vers des pays où ils seront hors de son atteinte.

même une hypothèse de la physique, car elle ne prend pas en compte de la nature du phénomène de la lumière... Pour cette raison, aucune application scientifique de la *relativité* n'a jamais été trouvée.

— Pour être bref là-dessus, Poincaré calculait la propagation du rayon lumineux « dans le vide », mais la reconnaissait inconcevable ; Einstein, lui, y croit fermement et supprime d'un trait de plume le *problème de la propagation* tout entier : « Or, comment quelque chose — corpuscule ou onde — peut-il se propager s'il n'y a pas un milieu qui permette cette propagation et qu'on nomme l'éther ; sans cet éther — ou comme on voudra le nommer — la lumière ne se déplacerait pas d'un point à un autre, mais disparaîtrait ». En effet, le son se propage dans l'air, la houle dans un liquide, etc. Einstein attribue à la lumière la propriété magique ou « transcendante », dirait Kant, de *sauter* d'un point à un autre sans milieu pour la transporter. C'est ce qui est inconcevable.



Woodrow Wilson à Versailles en 1918
reprenant les mêmes gestes que Th. Jefferson et
Franklin en 1787,

CHAPITRE XV LA RÉVOLUTION CHINOISE

Nation qui depuis des générations n'avait plus eu de gouvernement stable, la Chine se présentait comme une terre nourricière toute indiquée pour le Communisme, une fois celui-ci établi en Russie¹.

La soumission complète de la Russie après la Révolution de 1917 prit néanmoins un certain temps, du fait de l'énergique résistance offerte par les armées du général Koltchak en Russie Orientale et de celles des généraux Denikine et Wrangel en Russie du Sud. Ces trois courageux officiers tsaristes auraient pu sauver la Russie si ne s'en était pas mêlées les embrouilles et dans certains cas la noire trahison des Puissances de l'Entente. L'Armée de Koltchak, qui comprenait quelques unes des meilleures troupes loyalistes, avait été renforcée de bataillons tchèques, américains, japonais et français, tous raisonnablement bien équipés et suffisamment armés pour pouvoir vaincre les bolcheviques, qui à ce moment ne constituaient guère que des bandes armées. Mais lentement ces alliés commencèrent à se retirer en emportant, non seulement leurs armes, mais une grande quantité de celles des Russes.

En Angleterre, à la suite de la publication du *Livre Blanc sur le Bolchevisme Russe*, demandant une intervention rapide des Puissances pour

— « écraser le Bolchevisme dans l'œuf Immédiatement, car il risquait de se répandre sous une forme ou une autre dans toute l'Europe et dans le monde entier »

il y eut une pression considérable pour faire porter assistance à ces officiers russes loyalistes, mais tout fut fait en haut lieu pour mystérieusement en décourager l'idée. A la Chambre des

¹ (NDE) : Cette introduction est en tout point remarquable et sagace : le Talmud commande que si un pays convoité est gouverné il faut faire tuer le monarque, et que s'il n'a plus de monarque, c'est signe infallible qu'il est bon à prendre.

Communes, en réponse aux questions, le Premier Ministre Lloyd George répliqua qu'il n'était pas question d'envoyer des troupes mais seulement des fournitures

« pour soutenir le Général Denikine, l'Amiral Koltchak et le Général Kharkoff. »

La confusion de pensée qui faisait que Mr. Lloyd George prenait Kharkoff pour une personne, alors que c'est un nom de lieu, n'avait d'égal que le fait qu'il n'y eut pas un seul membre de la Chambre pour relever cette erreur et demander : « Qui est ce général Karkhoff ? » Le nom de ce guerrier mythique est ainsi consigné dans le « *Hansard's Parliamentary Debates* » de la session, le recueil des débats parlementaires.

Il est inutile de dire que ni munitions, ni équipements ne parvinrent jamais d'Angleterre aux Armées Blanches. D'un autre côté, il y eut d'innombrables preuves que des armes en provenance des Alliés tombaient dans les mains des Bolcheviques, et selon le Pr Mödlhammer dans son livre « *Moscow Rand in the Far East* » (La main de Moscou en Extrême-Orient) :

— « Ce fut bientôt un secret de polichinelle que tous les éléments bolcheviques qui tenaient les secteurs occupés par les troupes d'Intervention américaines étaient équipés par les Américains en armes, munitions et autres équipements militaires. »

Ceci fut amplement confirmé par le témoignage du Major M. Schuyler qui avait été Consul général des États-Unis à l'époque Tsariste. Après son retour du temps de service qu'il avait effectué dans l'Armée des USA en Sibérie, où il était supposé aider l'amiral Koltchak contre l'Armée Rouge, il relate ce qui suit :

— « Le Gouvernement de Russie est presque entièrement juif, et notre Armée Américaine en Sibérie est pleine de Juifs communistes qui viennent directement de Moscou. Ils étaient

¹ Index des « *Parliamentary Debates* », avril 1919.

allés aux États-Unis et s'étaient aussitôt engagés dans l'Armée Américaine qui allait partir pour la Sibérie. Le Général Grave, le Commandant en chef, a un État Major totalement juif. Du fait des Juifs dans notre Armée, toutes les informations qui auraient dû parvenir à Koltchak allaient directement à Moscou¹. »

C'est un fait historique établi que l'Armée de Koltchak ne fut pas vaincue par les Bolchevistes, mais périt frappée dans le dos par ses alliés non-russes. Finalement Koltchak, le Commandant en chef des troupes Nationalistes et Chef du Gouvernement, fit retraite vers l'Est avec son Gouvernement et les États-majors inter-alliés. Au cours de la retraite, il y eut une bataille rangée avec les Bolcheviques lancés à leur poursuite, et Koltchak fut trahi et leur fut livré par le Commandant en chef des troupes alliées, le général français Janin, pour prix de sa propre libre retraite. Mais cette ignoble trahison ne sauva pas la peau de ce scélérat, car quelques jours plus tard, le 7 février 1920, il fut lui-même tué par les Bolcheviques dans la ville d'Irkouk.

Cet évènement donna le coup de grâce à l'Armée Nationaliste russe, qui, avec une bravoure sans exemple, et en combattant dans des difficultés inouïes, avait cependant réussi à forcer par les armes la voie de sa retraite héroïque devant un ennemi très supérieur en nombre et en matériels. Seuls un petit nombre de ses éléments parvinrent à échapper par les frontières en Mandchourie. Les forces françaises, américaines et tchèques évacuèrent elles-mêmes toutes les provinces orientales de la Russie, et il n'y eut que quelques unités japonaises isolées qui poursuivirent le combat contre les Bolcheviques pour assurer leur retraite en bon ordre.

Avec l'effondrement de la résistance nationaliste russe, le Bolchevisme se trouvait désormais aux portes de l'Empire du Japon, raison pour laquelle le Japon, au cours des années qui

¹ Repris d'une *adresse* prononcée par le Major M. Schuyler le 11/janv/1920 à l'église St-Jean l'Évangéliste à New-York City.

suivirent, fit tout son possible pour éviter l'extension en Chine du Communisme.

Pendant ce temps dans les autres régions de la Russie, la résistance nationaliste était progressivement trahie. L'une des figures parmi les plus extraordinaires, à l'époque de ces auteurs d'actes de trahison fut un certain Capitaine Sydney Reilly, connu comme le « *Maître espion britannique* ». Il avait été envoyé en mission en Russie au début de 1918 et se mit rapidement en relations avec les dirigeants des principales forces anti-bolcheviques ; et pendant quelques mois il semble s'être employé très activement à organiser l'activité contre-révolutionnaire, établissant ainsi la *bona fides* de son personnage auprès des principaux officiers russes, qui, dès lors lui firent assez confiance pour lui donner copies de leurs documents les plus confidentiels. Il dirigeait la section des Services Secrets britanniques à Moscou sous le pseudonyme de Mr Constantine, et il était en même temps le camarade Relinsky de la Tcheka, la police secrète soviétique. Il avait réussi à organiser le recrutement de soixante mille officiers tsaristes qui étaient prêts à mobiliser une énorme armée pour contre-attaquer les Bolcheviques, mais la veille même du jour où l'insurrection devait avoir lieu, il s'avéra évident que la Tcheka savait tout du plan en question, car il y eut des milliers d'arrestations¹.

Le *Daily Mail Year Book* pour 1919 indique que c'est à la suite de ces événements que se déclencha la *Terreur Rouge* :

— « Tout le pays fut mis sens dessus dessous, des officiers étaient journellement brûlés vifs, crucifiés, ou jetés dans les

¹ (NDA) : Selon Mme Sidney Reilly, que je connus personnellement, son mari était en relations actives avec de nombreux complots contre-révolutionnaires, mais ceux-ci — mystérieusement — étaient toujours « *trahis avec bolcheviques* » parce qu'un agent de la Tcheka réussissait toujours d'une manière ou d'une autre à assister à leurs réunions les plus secrètes. Lorsque son époux disparut finalement en 1926, elle me dit qu'elle était absolument certaine qu'il travaillait pour un mouvement (subversif) secret en Russie Soviétique » (1) ; Anthony Gittens.

rivières les pieds lestés de lourdes pierres. »

On peut se demander comment un agent des Services Secrets britanniques, qui était alors subitement et mystérieusement disparu de la scène pour revenir quelques années plus tard sain et sauf à Londres, avait pu être impliqué dans ce qui à l'évidence avait été une complète trahison au profit du Bolchevisme. L'explication met notamment en évidence le lien entre les hauts intérêts financiers d'une part, et la conspiration bolchevique russe de l'autre...

Sa nomination comme Agent des Services Secrets britanniques ne vint pas en premier lieu de Londres. Le chef des Services Secrets britanniques aux USA pendant la guerre avait été le Lt-Col. Norman Thwaites, et celui-ci relate dans ses mémoires : « *Velvet and Vinegar* », comment il avait introduit Reilly dans le Service :

— « La précieuse collaboration du capitaine Reilly fut obtenue dans les conditions suivantes : en 1917, alors qu'il était âgé d'environ trente huit ans, cet homme vint me voir à New-York avec une demande que je l'intègre dans le Service. Il ressentait de son devoir de jouer son rôle dans la guerre. Je l'avais déjà rencontré plusieurs fois avec le Dr Alexandre Weinstein, l'un des Russes les plus charmants que je connaissais et qui était le descendant d'une famille distinguée de banquiers de Kiev. J'imagine que Reilly et Weinstein avaient été associés depuis une date aussi lointaine que la guerre Russo-japonaise et qu'ils avaient fait ensemble beaucoup d'argent... »

— « Reilly m'exprima son désir d'entrer dans la Royal-Air-Force... mais il était trop précieux pour être galvaudé comme officier d'achats d'équipements. Je fis mon rapport au QG. à Londres qu'il y avait là un homme qui, non seulement connaissait la Russie et l'Allemagne, mais pouvait parler quatre langues. Son allemand était impeccable, et sa maîtrise

du russe à peine moindre¹. »

Le Lt. Col. Thwaites poursuit en racontant que le Capitaine Reilly se croyait prédestiné à sortir la Russie du chaos du Communisme et à

« faire pour la Russie ce que Napoléon avait fait pour la France ».

Pour sa part, Mr. Bruce Lockhart, le chef du Services Secret britannique en Russie dit de Reilly dans ses « *Mémoires of a British Secret Agent* » (Mémoires d'un Agent secret britannique) :

— « Il était Juif, j'imagine sans une goutte de sang anglais dans les veines. Ses parents venaient d'Odessa. Son vrai nom était Rosenblum. Comment était-il devenu sujet britannique, je l'ignore encore aujourd'hui. »

Avant la guerre, Reilly avait été un membre important de la filiale russe de la firme de chantiers navals allemands Bluhm & Voss, qui était associée à la *Hamburg-Amerika Line*, elle-même dans l'orbite financière de la maison de banque de Hambourg de M. Warburg & Co.

Est-ce le Lt. Col. Thwaites qui recommanda Reilly de sa propre initiative, ou bien fut-il guidé en cela par une autorité supérieure pour imposer cet imposteur au Service Secret Britannique en Russie à cette période cruciale ?

La réponse à cette question se trouve peut-être dans le fait qu'admet le Lt-Col. Thwaites dans ses *Mémoires...* qu'il trouvait si utiles les conseils de Mr Otto Kahn (le chef de la firme bancaire internationale Kuhn, Loeb & Co) que :

— « Souvent au cours des années 1917-1920, lorsqu'il fallait prendre des décisions délicates, je consultais Mr Kahn, dont le calme jugement et la mystérieuse capacité de prévisions en matière politique et économique se montrèrent extrêmement précieux². »

C'est ainsi que, par des trahisons de la base d'un côté, et par

l'aide de la haute finance de l'autre¹, les Bolcheviques devinrent les nouveaux maîtres du Kremlin, d'où ils étendirent leurs tentacules dans tous les pays du monde.

En Chine, les Bolcheviques décidèrent habilement d'utiliser comme instrument l'actif mouvement nationaliste, et ils établirent de premiers contacts par l'entremise du *Kuomintang*, qui était connu auparavant sous le nom de Tung-Mèn-Hui, et qui avait été réorganisé par le Dr Sun-Yat-Tsen. Le socialisme de ce dernier était d'une nature tout à fait inoffensive, mais sa phobie des étrangers pouvait être utilisée, et les agents communistes œuvrèrent sans cesse dans ce but. Sun-Yat-Tsen était Franc-maçon et membre également d'une société secrète nommée la *Kop Twang*, et c'est à travers cette dernière société qu'il semble avoir rencontré un agent bolchevique, Morris Cohen, connu également sous le nom de Cohen Moï-Sha. On put lire dans le *Jewish World* du 25 août 1927 cet intéressant paragraphe tiré d'un pavé intitulé « Qui est Cohen Moï-Sha ? » :

— « C'est d'après mes informations ainsi qu'on l'appelle en Chine ; il y exerce le rôle d'un Juif Suss, qui consiste en une sorte de pouvoir derrière le trône parmi les Nationalistes à Hangkow. Il débuta dans la vie, du moins à ce qu'on dit, en tant que Mr Cohen dans l'East-End de Londres, d'où il alla en Chine avec son père lorsqu'il était encore gamin. »

Si Cohen était un gamin à Londres, il fut certainement un galopin d'une tout autre sorte en Chine au début des années vingt, lorsqu'il réussit à devenir l'aide de camp de Sun-Yat-Tsen. En janvier 1923, Cohen avait organisé une réunion entre le Commissaire juif Joffe, chef d'une mission soviétique en Chine et le Dr Sun-Yat-Tsen. Ils se rencontrèrent à Shanghai, et publièrent un manifeste conjoint par lequel le Kouo-Min-Tang se liait avec le mouvement Bolcheviste.

Dans toute la littérature de propagande communiste en

¹ Ibid., p. 220.

² Lt-Col. N. Thwaites : « *Velvet and Vinegar* », pp. 181 et 183.

¹ Ibid., p. 255.

Chine à cette époque, une inspiration occidentale et maçonnique était clairement visible. Par exemple dans un « Appel aux marins » émis par le Parti Communiste de Canton figurait ce passage :

— « Frères, d'une main de fer, saisissez le Capitaliste à la gorge, de vos genoux écrasez la poitrine du Capitaliste, et d'un poing de fer frappez le capitaliste à la tête et brisez-lui le crâne, réduisez-le en poudre. »

On remarque la grande similitude entre ce texte et le pamphlet des Communistes allemands intitulé « *le Spartakiste allemand* » :

— « "Dans cette bataille finale de l'histoire en vue d'atteindre les objectifs les plus hauts de l'Humanité, notre cri de guerre contre l'ennemi est : « la main à la gorge et le genou sur la poitrine. »

Morris Cohen réussit à convaincre Sun-Yat-Tsen que l'Armée Cantonaise serait rendue plus efficace avec l'aide d'instructeurs militaires d'Angleterre, du Canada et des États-Unis ; et Cohen partit à l'étranger organiser toute l'affaire. Comment s'y prit-il pour persuader ces différents pays, on n'a jamais su, mais quoi qu'il en soit, il semble n'avoir pas réussi et qu'il se soit alors tourné vers la Russie. Les Soviétiques acceptèrent aussitôt, à la suite de quoi un certain nombre « d'instructeurs militaires » soviétiques arrivèrent pour aider Sun-Yat-Tsen et son armée. Cohen, connu en Chine sous le nom de Moi-Sha, devint Conseiller Militaire auprès des Forces Cantonaises avec rang de Général.

Sun-Yat-Tsen sur son lit de mort le recommanda à Tchang-Kai-Tchek. Il semble avoir servi « loyalement » la Chine jusqu'à son arrestation par les Japonais pendant la guerre. Durant les années trente, ses voyages sur les océans « pour affaires de Chine » se firent toujours sous la protection du pavillon anglais.

En 1923, un autre agent bolchevique qui vint en Chine fut le Juif soviétique Jacob Borodine, dont le vrai nom était

Michael Grusenberg. On a dit que Borodine avait été le responsable de la nomination comme successeur de Sun-Yat-Tsen de Tchang-Kai-Tchek, qui à l'époque était maçon 33^e du Rite Ancien et Accepté. Borodine avec l'assistance de son épouse, une Juive russe, semble avoir installé des centaines de cellules et de groupes communistes dans toute la Chine du Sud.

L'une des pierres d'achoppement de ces agents bolcheviques dans les années 1920 était le Maréchal Chang Tso-Lin, un Mandchou. C'était un homme rude et déterminé, qui haïssait le Communisme, et de ce fait il avait le soutien et l'amitié des Japonais. C'est à sa mort que toute la province de la Mandchourie fut annexée par les Japonais pour empêcher qu'elle soit gangrénée par le Communisme. En 1927, Chang Tso-Lin, sans doute encouragé par la descente organisée par le Ministère de l'Intérieur britannique sur le Centre commercial soviétique à Londres dénommé Arcos, décida d'organiser un raid contre l'Ambassade Soviétique à Pékin. Les documents qui y furent saisis révélèrent les objectifs et l'étendue du complot soviétique pour bolcheviser la Chine, et parmi les espions arrêtés figuraient les Borodine.

Il y avait une masse de faits qui prouvaient que Mme Borodine était à la tête d'une organisation d'espionnage soviétique, et celle-ci fut condamnée à mort. Comme c'est généralement le cas lorsque la vie d'un Communiste est en danger, le monde entier fut mystérieusement alerté, on lui intima un sentiment d'horreur... S'éleva alors une tempête mondiale de protestations pour sauver cette « dame ». Pas une lueur n'apparut dans la presse mondiale quant à la nature des documents soviétiques compromettants trouvés lors du raid contre l'Ambassade.

— « Mme Borodine ne doit pas mourir » :

Tel était le slogan hurlé dans toutes les capitales. Le dictateur Mandchou fut dépeint comme un monstre de dépravation.

Le Pr Mödlhammer cite une interview du Maréchal Chang Tso-Lin par un journaliste américain, venu plaider la cause de Mme Borodine. Le Maréchal après avoir écouté le journaliste répliqua :

— « Je suis vraiment désolé pour le Monde Occidental s'il pense ce que vous dites. Dans mon pays, je ne permettrai jamais que l'ordre, la loi, la paix civile soient outragés et par conséquent que l'existence de mon gouvernement soit menacée ; et quiconque entreprend de tels actes, je dois le mettre à mort, que ce soit un homme ou une femme, un diplomate ou une personne privée, car quiconque fait cela est et demeure à mes yeux un criminel ordinaire... Par conséquent Mme Borodine n'échappera pas à la Justice et subira selon la loi la peine prévue par la loi pour le crime qu'elle a commis.

— « De plus, ce n'est pas pour Mme Borodine que vous plaidez, mais seulement pour une *anarchiste juive* qui est la concubine de Borodine et qui est venue en Chine avec de faux papiers. Vous devriez aussi le dire dans votre pays. Mais ce n'est pas pour cela que je la ferai exécuter, mais pour le crime politique capital qu'elle a commis contre l'État Chinois. Maintenant vous pouvez partir¹. »

Malheureusement, peu après cette interview Mme Borodine réussit à s'échapper et retourna en Russie, mais quelques années plus tard on sut qu'elle était de nouveau en activité à bolcheviser les Chinois.

Malgré la ferme détermination du Maréchal Chang Tso-Lin à lutter contre l'infiltration bolchevique, il semble n'avoir pu résister aux fortes pressions politiques et financières qui l'amènèrent à signer un traité avec les Soviétiques, par lequel il leur livrait le chemin de fer de Chine Orientale. La délégation soviétique qui vint à Pékin en 1924 était dirigée par le général soviétique B. K. Galen (alias Blucher), qui en fait était un Juif

¹ F. Modlhammer : « The Moscow Hand in the Far East » (1938) p. 32.

du nom de Chesin, mais qui dans la bonne société se faisait appeler Gallent. Les intrigues et la concussion par lesquelles eut lieu ce transfert furent patronnées du côté chinois par un magnat juif du commerce du bois Samuel Skidelski. Aussitôt que le réseau ferré en question eut passé aux mains soviétiques, le Président du Bureau de direction des Chemins de Fer de Moscou qui était un Juif, Mr Lashewitz, nomma trois autres Juifs comme Commissaires du Chemin de Fer du Réseau Oriental Chinois : J.A. Gekker, Koslowski et Snamensky.

Il faut encore relever ici qu'en 1926 le général Galen devint le Conseiller Militaire en chef de Tchang-Kaï-Tchek, et Jacob Borodine son Conseiller politique en chef. Il n'est pas surprenant alors qu'il faudra pratiquement vingt ans à Tchang-Kaï-Chek pour s'éveiller à la véritable nature du Bolchevisme.

On doit ici faire aussi mention de l'un des collègues les plus capables de Borodine, le Ministre des Affaires Etrangères cantonnais Eugène Chen. Il était né sous le pavillon britannique à Trinidad en 1878, où il était connu sous le nom de E. Bernard Acham. Plus tard, il vint en Angleterre, devint avoué et installa son étude à Richmond. Soudain en 1916, il décida qu'il devait « *aider la Chine* », cela à une époque où la Grande Bretagne avait besoin de toute l'aide possible dans sa lutte à mort contre l'Allemagne. Arrivé en Chine, il devint éditeur directeur de la rédaction de toute une série de journaux de Pékin, dont un, le *People's Tribune*, où il insultait jour après jour les Anglais, les traitant « d'assassins brutaux, voleurs, exploités et menteurs », payant ainsi de retour le pays auquel il devait tous ses avantages d'éducation et de formation professionnelle.

Il est bien difficile de croire que de tels individus se déplacent à des milliers de kilomètres dans le monde de leur propre vouloir. Tout au cours de l'histoire du Bolchevisme, nous voyons le même genre de personnages mystérieux sortir de l'obscurité et venir sous les projecteurs de la révolution,

comme si une même main les guidait et les déplaçait en fonction d'un plan arrêté¹. Chacun s'insère à une place préparée, et, comme il arrive si souvent dans l'histoire du mouvement révolutionnaire mondial, une fois accomplie la tâche qui lui a été assignée, il disparaît de la scène, ou il est liquidé comme « contre-révolutionnaire ». Il y en a que l'on suit de ville en ville de par le monde, laissant derrière eux une traînée de chaos.

L'un d'eux fit sa première apparition comme député libéral au Parlement britannique en 1913. Timothy Trebisch Lincoln avait reçu les saints ordres seulement quelques années avant et était devenu curé Anglican dans le Kent, bien qu'en même temps il menât une série de Missions Quaker à York ! A son élection au Parlement, il devint secrétaire privé du libéral Mr Seebohm Rowntree, et à la déclaration de guerre en 1914, il fut nommé chef de la Section de la Censure des Postes Britanniques pour les relations avec la Hongrie. Il avait obtenu ce poste du fait de ses excellentes connaissances de la langue et de son ascendance hongroise. Tout en occupant ce poste, il écrivait des romans d'espionnage pour le *New-York World*, mais qui en fait étaient des histoires vraies qui *livraient des secrets de guerre* Britanniques. A la différence de bien des espions capturés pendant cette guerre, il ne fut pas fusillé, mais gardé en prison jusqu'à la fin des hostilités. Son procès révéla qu'il était juif et s'appelait en réalité Ignaz Trebitsch. Compte tenu de ces faits, on pouvait penser qu'il avait été un simple espion au service des Allemands, mais la suite de sa carrière que l'on va lire ci-dessous en écarte totalement l'idée.

En 1919, il contacta l'ex-Kaiser en Hollande et proposa aux Hohenzollern une restauration, qui s'avéra un total échec. En 1920, il devint chargé de Presse dans le *putsch de Kapp*, qui lui

¹ (NDT) : Cela avait été le cas déjà au XIII^{ème} siècle avec celui qui se fit appeler *Cosmopolite* selon Dufresnoy ; puis Samuel Jacob Falck ; Martinez Pasqually, Casanova, Cagliostro, et les hauts émissaires de la *Mother Lodge* qui parcourent l'Europe pour y fonder les Loges

aussi fut un complet échec. Il prit part ensuite à divers mouvements monarchistes en Autriche et en Hongrie, qui tous avortèrent. Dans chacune de ces entreprises, il se présentait sous un nom différent. A New-York en 1920, comme Mr Streliz, en Italie en 1924 sous le nom de Signor Chirzel, on découvrit qu'il espionnait pour les Communistes et les Fascistes. D'Italie il alla en Chine, envoyé en mission par Trotsky pour y « organiser un front contre l'Impérialisme britannique ». Il continua ensuite son travail à Ceylan, puis en Afghanistan et en Inde. Entre 1926 et 1930 on n'entendit plus parler de lui, et il semble qu'il se soit tourné de nouveau à l'époque vers la religion, mais cette fois comme « Abbé » Chao-Kung du monastère bouddhiste de Paoshashan en Chine. L'année suivante, « l'Abbé » fut trouvé parcourant la ville de Tsisitar au Mandchoukuo en possession d'importantes sommes d'argent et en relations avec tous les agents bolcheviques locaux. Dès lors, la Chine semble être devenue sa patrie spirituelle et politique, mis à part quelques voyages rapides en Europe, dont une visite à Madrid au moment le plus chaud de la révolution bolchevique espagnole. La seule interview qu'il ait donné à la presse depuis l'époque de ses feuilletons au *New-York World* le fut au journal juif de Shangai *Israel's Messenger*, au moment du procès de Berne à propos des *Protocoles*, déclarant qu'à son avis les *Protocoles de Sion* étaient « indubitablement un faux ».

Qui pourrait encore penser que ce super-internationaliste, avec des contacts révolutionnaires dans le monde entier, n'était pas l'un des principaux agents de ce que Churchill appela « la plus formidable secte dans le monde ».

On ne s'étonnera pas que le simple Chinois n'ait pu se mesurer avec la technique révolutionnaire accomplie d'agents comme ceux que nous venons de décrire. Toutes les ressources du mouvement révolutionnaire mondial se concentrèrent pour pourrir la Chine au moyen des Bolcheviques. Il y vint des agents d'Amérique, de Suisse,

d'Angleterre et de Russie.

Avec la mort du Maréchal Chang Tso-Lin en 1928, les Bolcheviques perdirent l'un de leurs adversaires les plus déterminés.

Chang Hsueh-Liang, le fils du vieux maréchal était un dirigeant faible et veule. Ce que son père par sa sagesse et d'une main ferme avait construit en dix-sept ans, il réussit à le détruire de fond en comble en quatre ans. Il conclut une paix abjecte avec l'URSS, selon laquelle il était tenu d'agir fermement contre ce que les Bolcheviques appelèrent les éléments « and-soviétiques », en d'autres termes les émigrés russes qui s'étaient échappés par la Mandchourie après l'effondrement des armées de Koltchak. En 1931, la Mandchourie n'était désormais plus guère qu'un État vassal des Soviétiques.

C'est alors, le 18 septembre 1931, que le Japon¹ se lança contre le nouveau seigneur de la Mandchourie et entreprit une campagne de débolchevisation de la province. En février 1932, les armées japonaises entrèrent dans Harbin aux acclamations de sa population européenne qui comptait plus de 100.000 personnes, dont la moitié étaient des Russes émigrés. En moins de six mois, l'Armée Japonaise s'assura du contrôle de virtuellement toute la Mandchourie. Les Chemins de fer de Chine de l'Est perdirent alors tout intérêt pour les Bolcheviques, et Moscou revendit au Japon ses droits obtenus par le précédent Traité. Un certain nombre de notes de protestations furent publiées par la *Ligue des Nations*, et une *Commission* de la Ligue fut envoyée en Mandchourie où elle

reçut toute l'aide possible de la part des Japonais. Mais dans les deux ans qui suivirent, la vague de protestations connut sa fin, et la conquête japonaise de ce qui était devenu tout un temps un point infectieux de Bolchevisme fut reconnue comme une influence stabilisatrice en Extrême-Orient. Moscou seul continua de s'agiter contre les « agresseurs et les impérialistes » japonais, jouissant en cela du soutien de la partie libérale de la presse mondiale.

En 1939, le Japon n'avait pas seulement ramené l'ordre et la prospérité en Mandchourie, mais d'autres régions de Chine commençaient d'en ressentir le bénéfice, et la menace du Communisme s'était considérablement affaiblie.

Le 25 novembre 1936, les Gouvernements d'Allemagne et du Japon avaient signé ce que l'on appela le *Pacte Anti-Komintern*. Celui-ci a été déformé dans l'opinion comme étant une alliance militaire, alors qu'il s'agissait d'un pacte dans l'intérêt de toutes les nations civilisées, et qu'il montrait clairement que les deux pays signataires reconnaissaient le Communisme international comme le vrai danger pour la paix mondiale. Ce Pacte était conçu en des termes simples et clairs, et il se lit ainsi :

— « Le Gouvernement du Reich Allemand et le Gouvernement Impérial Japonais, réalisant que l'objectif de l'*Internationale Communiste* appelée *Komintern* est la destruction et la suppression violente de tous les États existants par tous les moyens en son pouvoir; dans leur conviction que de permettre l'ingérence de l'*Internationale Communiste* dans les affaires intérieures des nations met en péril la paix intérieure et le bien-être social mais est aussi un danger pour la paix du monde en général, dans le désir de coopérer pour leur défense contre la destruction communiste, sont convenus de ce qui suit :

— « Article I : Les États contractants conviennent de s'informer mutuellement des activités de l'*Internationale Communiste* et de se consulter sur les mesures nécessaires de

¹ (NDE) : Voici qui explique la haine patente des *medias* occidentaux à capitaux juifs et leurs folles inventions et calomnies contre le Japon ; faisant croire que des médecins se livraient en Mandchourie et en Chine à des « expérimentations » *in vivo* sur la population et les prisonniers. Comme à l'ordinaire ces accusations sont portées sans preuves, et les documentations filmées sont des montages que, naturellement, le public occidental intoxiqué ne peut vérifier.

défense et de les appliquer en étroite coopération.

— « Article 2 : Les États contractants inviteront ensemble les autres Pays dont la paix intérieure est menacée par l'action destructrice de l'Internationale Communiste à prendre des mesures défensives dans l'esprit de cet Accord, ou à entrer dans l'Accord.

— « Article 3 : Pour cet Accord, les deux textes allemand et japonais sont tenus ensemble comme l'original. Il entre en vigueur le jour de la signature et demeure effectif pour une durée de cinq ans. Les États contractants s'accorderont en temps utile avant l'expiration, quant à la forme ultérieure de leur coopération. »

Telle était donc la situation entre ces deux pays lorsqu'éclata la deuxième guerre mondiale. Le Japon n'était aucunement engagé à venir en l'aide de l'Allemagne, pas plus qu'il était dans son intérêt de mener une guerre mondiale. Ce pays avait tout à gagner à demeurer en paix avec le reste du monde.

Il n'y avait qu'une nation qui pouvait tirer un bénéfice de l'entrée en guerre du Japon, et cette nation était l'URSS Soviétique¹ : on a vu plus haut que Staline avait déclaré en 1938 qu'il ne serait possible de déclencher de révolution générale que si les nations capitalistes " étaient précipitées dans un conflit armé ". Il fait peu de doute que Staline et les Soviétiques avaient prévu longtemps à l'avance la tournure des événements. En 1938 un certain nombre de jeunes Chinois communistes étaient déjà à l'entraînement à Moscou dans les arts révolutionnaires, et parmi eux, un certain Mao Tsé-Tung.

Lorsque Hitler attaqua² la Russie en juin 1941, le

¹ (NDT) : On connaît celle qui était maîtresse dans ce pays depuis 1917 et de l'Amérique depuis 1912 : les Hauts organes du *Judaïsme et la ploutocratie bancaire juive*, comme le montre ce que rappelle A. Gittens.

² (NDT) : Attaque allemande dont on a su depuis qu'elle avait prévenu de quelques heures ou jours une attaque-surprise des Soviétiques, dont l'E-M allemand avait été Informé.

Gouvernement Soviétique était devenu l'allié de guerre de la Grande Bretagne, mais à cette époque il n'y avait encore guère de signes que l'Amérique entrerait en guerre, car le peuple américain était fermement opposé à toute aventure européenne, et il était clair que, même en face de provocations, l'Allemagne n'était pas disposée à déclarer la guerre aux USA.

Mais derrière la scène, les forces désireuses d'étendre le conflit travaillaient jour et nuit.

Le 31 juillet 1941 arrivèrent à la Maison Blanche sur invitation spéciale du Président Roosevelt deux personnages en uniformes vert olive bordé de bleu et d'écarlate, avec la faucille et le marteau soviétiques brodés d'or sur la casquette. Il s'agissait du général Philippe Golikoff, le chef d'Etat-major adjoint de l'Armée Soviétique, et de son second le général Alexandre Repine. Ils étaient accompagnés de l'Ambassadeur russe à Washington Constantin Oumansky. En tant que chefs de la *Commission militaire* russe, ils avaient pour rôle d'obtenir des fournitures de guerre pour l'Armée Russe. Ils restèrent deux heures avec le Président, et devant la presse ils décrivirent leurs entretiens comme « très satisfaisants ». Après leur départ un autre visiteur étranger fut introduit. C'était l'Ambassadeur Britannique, Lord Halifax. Il apportait à Roosevelt trois cadeaux : un portrait du Président peint par Frank Salisbury, une médaille d'or de la Royal Society of Arts, attribuée par son président le Duc de Connaught, et un diplôme de docteur *honoris causa* en Droit civil de l'Université d'Oxford. L'Ambassadeur Britannique resta une heure avec le Président, et aux questions posées à sa sortie par la Presse, il déclara

— « qu'un compte rendu honnête de l'entrevue était qu'elle avait touché aux développements de la situation en Extrême-Orient. »

Comme on lui demandait encore si des plans avaient été dressés pour l'avenir, il répondit :

— « Nous avons discuté de plusieurs possibilités. »

A ce sujet, Georges N. Crocker, dans son livre « *Roosevelt's road to Russia* » (Roosevelt en route pour la Russie), se pose cette question :

— « Quelles possibilités ? S'agissait-il de renforcer des relations amicales avec le gouvernement Japonais, alors dirigé par le Prince Konoye, un modéré, ou bien de pousser les Japonais à quelque acte désespéré d'agression qui déclencherait la guerre avec la Grande Bretagne et les USA ? S'agissait-il de faire le jeu du parti de la guerre au Japon par de nouveaux actes de belligérance qui pousseraient le Cabinet Konoye à la démission et amèneraient au pouvoir le Général Tojo et ses militaristes ? »

Quelle qu'ait été la nature des discussions du Président Roosevelt avec ses visiteurs au cours de cet après-midi là, il ne fit plus aucun doute dès ce moment qu'il était engagé dans une seule direction, et que celle-ci était de pousser le Japon à l'attaque.

Le 1er août, il annonça une série de sanctions économiques contre le Japon, incluant un *embargo* sur les produits pétroliers. Ses conseillers militaire et naval essayèrent de le dissuader de s'engager dans cette voie, mais ceci n'eut pour résultat que de faire accroître les mesures anti-japonaises. L'Ambassadeur américain à Tokyo, Joseph C. Grew s'efforça résolument d'arranger une entrevue entre le Président et le Premier Ministre Japonais, le Prince Konoye, qui avait virtuellement supplié de voir Roosevelt pour tenter de maintenir la paix entre les deux pays. Roosevelt reçut ces ouvertures avec dédain, de sorte que le Cabinet Konoye tomba et que la dictature militaire du Général Tojo prit le pouvoir au Japon. Le 7 décembre 1941 le Japon attaqua la flotte américaine à *Pearl Harbour*.

Mais par deux fois, la mèche fut éventée du côté britannique au sujet de l'entrée en guerre du Japon. Ce fut d'une part Churchill qui avoua plus tard dans ses *Mémoires* qu'il

avait ressenti la plus grande joie à cette nouvelle et qu'il déclara alors à la Chambre des Communes en annonçant « l'attaque Japonaise »

— « C'est ce dont j'avais rêvé, l'objectif que je m'étais donné et pour lequel j'avais travaillé, et voilà que c'est maintenant arrivé. »

Trois ans plus tard, le Capitaine Oliver Littelton, Ministre de la Production dans le Cabinet de guerre de Churchill, parlant le 20 juin 1944 devant la Chambre de Commerce Américaine à Londres, déclara à son tour :

— « L'Amérique provoqua le Japon jusqu'au point où les Japonais furent alors forcés d'attaquer Pearl Harbour. C'est une falsification de l'Histoire de dire que l'Amérique fut forcée d'entrer dans la guerre¹. »

Il est hors de doute que c'était Staline qui voulait voir le Japon entrer en guerre. Il voulait voir la résistance du Japon au Bolchevisme en Chine se faire finalement écraser. Mais la bataille devait être menée par les Américains et les Anglais, pendant que la Russie bolchevique devait rester neutre jusqu'à l'avant-veille de la défaite du Japon. Cela ne signifiait pas cependant que les Soviétiques allaient rester inactifs sur ce théâtre de la guerre: il y avait d'autres voies et moyens par lesquels ils pouvaient apporter leur aide — et pas simplement dans la défaite des Japonais, mais dans la complète communisation de la Chine.

Le principal but de guerre des Américains et des Anglais en Extrême-Orient était de chasser les Japonais de la Mandchourie et des autres régions de la Chine. Le seul général chinois compétent était Tchang Kai-Tchek, mais son armée était mal équipée. Cependant, grâce à l'aide de la puissante machine industrielle des États-Unis, il y fut rapidement porté remède, et l'Armée de Tchang entreprit sa terrible tâche de chasser les Japonais hors de Chine. Pendant que les Chinois

¹ *Associated Press*, dépêche expédiée de Londres à New-York du 21 juin 1944.

luttaient désespérément sur 3.500 kms de front pour chasser les envahisseurs japonais, ils faisaient en même temps l'expérience de la malheureuse situation de voir infiltrer de vastes espaces du territoire chinois par des milliers d'agents communistes prenant leurs ordres à Moscou. Dans la confusion de la guerre, le *Parti Communiste Chinois*, auparavant presque complètement annihilé, avait retrouvé une chance splendide de faire un retour sensationnel.

Entièrement préoccupé de combattre les Japonais, Tchang Kai-Tchek fut impuissant à prendre le temps de contrecarrer les Rouges assoiffés de pouvoir...

Au fur et à mesure que l'Armée de Tchang avançait, les Communistes se répandaient en éventail dans toutes les campagnes, et finalement dominèrent la majeure partie du nord de la Chine, un vaste empire de quatre-vingt dix millions d'habitants. Les Communistes avaient le regard fermement fixé sur le jour où le Japon serait défait, car ils savaient que lorsque l'autorité japonaise se désintégrerait, le cœur de la Chine passerait, pendant la période de confusion à celui, quel qu'il fût, qui disposerait des forces locales les plus importantes, et à ce moment-là, Tchang et ses forces seraient à trois mille kilomètres de là, en Birmanie, et dans l'impuissance d'agir dans le Nord.

Telle était la situation malheureuse en Chine à la fin de 1943, et Tchang Kai-Tchek, qui était devenu alors pleinement conscient du danger du Communisme, espérait que l'Amérique se rendrait compte que la situation exigeait une intervention hardie et imaginative. Mais Roosevelt, pour le conseiller sur ce genre de problèmes, se reposait sur ses experts pour le Sud-est Asiatique à Washington. Et les conseils des « experts » étaient qu'afin d'apaiser les Communistes, Tchang Kai-Tchek en prit quelques uns dans son Gouvernement et forma une coalition. Comme c'était Roosevelt qui avait payé les violons en ce qui concerne l'Armée de Tchang, c'est Roosevelt qui les accorda, et Tchang Kai-Tchek fut forcé d'accepter.

Mais qui donc étaient ces « experts » pour le Sud-Est Asiatique ? Leur chef était Laughlin Currie, l'adjoint administratif personnel du Président, qui fut plus tard en 1948 impliqué dans une affaire d'espionnage au profit des bolcheviques. Durant son temps de fonction pendant la guerre, il avait nommé un certain Nathan Gregory Silvermaster un Juif membre du *Parti Communiste* et agent secret du G. P. U. Comme adjoint, Currie avait nommé un autre « expert » pour l'Extrême-Orient : un juif communiste anglais du nom de Michael Greenberg. Et comme autre conseiller du Président pendant toute la période de la guerre et encore plusieurs mois cruciaux après, il y avait eu *l'agent secret communiste et espion* Alger Hiss. Ces individus avaient des plans bien précis pour la Chine et les mêmes jouissaient du soutien de toute l'organisation occulte bolchevique de Staline, avec ses cellules communistes dans tous les pays et tous les gouvernements.

Quant au résultat d'avoir pris conseil de ces « experts » et d'avoir formé un gouvernement de coalition entre les Forces Nationalistes de Tchang Kai-Tchek et les Communistes chinois, le mieux est de rapporter ce qu'en dit Mao-Tsé-Tung, celui qui sera ensuite le brutal dictateur de la Chine. Voici ce qu'il déclare :

— « Le Parti Communiste chinois et le peuple chinois ne furent jamais muselés, ni conquis, ni exterminés. Ils se relevèrent d'eux-mêmes, essuyèrent le sang répandu, ensevelirent les camarades tombés et reprirent le combat. Brandissant haut l'étendard de la révolution, ils se soulevèrent en une résistance armée, et sur un vaste territoire de la Chine, ils établirent des gouvernements communistes, accomplirent la réforme agraire, formèrent une Armée du peuple, et ainsi préservèrent et accrurent les forces révolutionnaires du Peuple Chinois¹. »

¹ « Sur le gouvernement de coalition », dans les « Œuvres Choisies » de Mao-Tsé-Tung, édition anglaise, 24 avril 1945, vol. III, p. 261.

C'est ainsi que la guerre de libération de la Chine continentale des Japonais était devenue un escamotage du même genre que la libération de la Pologne des mains des Allemands. Ces deux pays furent livrés aux horreurs à grande échelle d'une paix bolchevique.

L'opinion s'est largement répandue que le Secrétaire au Trésor américain, le juif Henry Morgenthau avait été l'auteur d'un « Plan » pour *réduire l'Allemagne à l'état de pâture*. Cela n'a rien de surprenant, car au début de la guerre Morgenthau¹ avait décrit cette guerre comme

— « une expédition punitive pour châtier Hitler et le peuple Allemand pour la persécution des Juifs.² »

En réalité, le véritable auteur de ce plan fut l'adjoint de Morgenthau au *Secrétariat au Trésor* Harry Dexter White³ (dont les parents étaient Jacob et Sarah Weit, qui avaient émigré de Russie). En peu d'années Harry Dexter White était non seulement parvenu au poste élevé qu'il occupait au Trésor, mais à devenir Conseiller privé de Roosevelt, et sa signature avait placé nombre de personnages à des postes-clés du gouvernement. Ce ne fut pas avant la fin de 1945 que le F.B.I. découvrit qu'il était un *agent soviétique* de premier plan, qui transmettait des informations essentielles aux Communistes via un membre de l'Ambassade Soviétique en Amérique

¹ Sur ce personnage fanatiquement juif et anti-germanique, voir L. de Poncins : *Espions soviétiques*, où il parle nettement de la clique juive autour de Roosevelt, puis de Samuel Truman.

² On voulait faire oublier d'abord leur enrichissement honteux entre 1918 et 1934 en Allemagne, tandis que le chômage frappait plus de 30% de la population ; qu'ensuite 3/5 des Juifs ont fui l'Europe dès 1934 (date du décret d'expulsion du Reichstag) pour aller peupler l'Angleterre et New-York (à moins qu'on admette la génération spontanée) ; qu'enfin ils abandonnaient cruellement les plus pauvres d'entre eux (pour disposer ensuite de persécutés ainsi que l'avait annoncé Chaim Weissman dès 1906 ? (« Il nous faut six millions de victimes pour obtenir de fonder Israël »)). Rappelons encore qu'il se trouvait des Juifs dans l'entourage immédiat d'Hitler.

³ Ibid.

nommé Golos.

Parmi les nombreux problèmes des Forces Nationaliste Chinoises sous la direction de Tchang Kai-Tchek, l'un des plus graves était la lutte contre l'inflation galopante qui paralysait leur action. Suite à ses demandes les plus instantes à Washington, le Congrès vota une aide d'un montant de 500 millions de dollars en or au début de 1942. Deux cent millions de ce montant furent remis en avril, mais les trois cents autres millions n'avaient toujours pas été mis à la disposition de Tchang en mai 1945, soit trois ans plus tard, date à laquelle l'inflation était devenue désormais incontrôlable. Les observateurs militaires ont déclaré que c'est ce fait à lui seul qui entraîna la défaite de Tchang Kai-Tchek, et non pas la corruption que les Communistes allèguent comme étant la cause de la chute des Nationalistes. Qui avait été responsable de cet incroyable délai de versement à un secteur vital de la guerre ?

Qui ? Mais précisément Harry Dexter White, l'agent de Staline à la direction du Trésor américain, l'homme chargé de disposer de ce montant ! Le Sénateur Charles E. Potter du Michigan, écrivant dans l'*US News and World Report* en septembre 1954 a raconté l'épisode, et estime douter

— « qu'il y ait jamais eu d'exemple de pareille tricherie délibérée d'une nation contre une autre, que celle à laquelle nous (les USA), nous primes part, sous les machinations de Harry Dexter White et ses associés¹. »

A la fin de 1944, le Japon qui pendant plus de vingt ans avait tenu le Bolchevisme aux abois en Chine reconnu qu'il devait faire face à la défaite, et l'Empereur avait dès lors donné

¹ (NDT) : Mais tous les acquis du Communisme, que ce soit à Yalta ou par les manœuvres politiques de conseillers du Président Delanoë Roosevelt sont personnellement imputables à ce dernier, plus encore qu'aux adjoints dont il s'était entouré. Ils révèlent l'*Illuminisme* juif et luciférien de Roosevelt, le descendant de Clinton Roosevelt, comme celui des membres des hauts cercles du Pouvoir aux États-Unis qu'il incarnait à ce poste.

instruction de rechercher les conditions d'une paix honorable. On savait en Amérique que, peu après la défaite de l'Allemagne, les diplomates Japonais cherchaient à entamer des négociations de paix avec l'aide de la Russie avec laquelle ils avaient un pacte de non-agression. Ce fait est étayé par Churchill dans ses *Mémoires de Guerre* et par le Capitaine Liddel Hart¹

Mais Harry Dexter White et d'autres agents de Staline en Amérique conseillèrent de frapper la puissance du Japon en Extrême-Orient d'un dernier coup fatal et dévastateur.

Le 6 août 1945, l'Amérique lança la première bombe atomique sur la ville portuaire d'Hiroshima, ville sacrée pour les Japonais de par son grand temple à la déesse Bentine. Trois jours plus tard, une deuxième bombe atomique fut lâchée sur la belle

¹ (NDA) : « Dans un article qu'il écrivit dans le magazine John Bull du 3 septembre 1955, le Capitaine Liddel Hart cita le passage suivant du dernier volume des *Mémoires de guerre* de Churchill :

— « A Potsdam, trois semaines avant que la bombe fut lâchée, je fus informé en privé par Staline d'un message d'un Ambassadeur Japonais à Moscou exprimant le désir de paix du Japon... Passant cette information au Président Truman, Je suggérai que « *la demande des Alliés de reddition inconditionnelle puisse être quelque peu modifiée pour faciliter la voie à la reddition japonaise* ». Mais ces démarches de recherche de paix de la part du Japon avaient commencé bien plus tôt et étaient bien mieux connues des Autorités Américaines que Sir Winston ne l'indique ou semble en être informé

— « Les faits en question ont été révélés depuis la fin de la guerre. Le désir de paix du Gouvernement Japonais avait été connu des mois auparavant. C'est juste avant la Noël 1944 que la *Direction des Services de Renseignements* américains à Washington avait reçu un message, d'un *agent diplomatique* bien informé en poste au Japon, qu'un parti de la paix apparaissait et gagnait là-bas du terrain. Cet agent prévoyait que le Gouvernement du Général Koiso, qui, en juillet, avait remplacé celui du Général Tojo qui avait fait entrer le Japon en guerre, céderait bientôt la place à un gouvernement de recherche de la paix sous la direction de l'Amiral Suzuki, lequel entreprendrait des négociations avec le soutien de l'Empereur. —

— « Cette prévision se vérifia en avril. »

ville japonaise de Nagasaki, qui était l'un des centres de mission chrétienne. Les pertes civiles causées par ces deux bombes furent rapportées excéder deux cent cinquante mille tués et blessés¹.

Deux jours après le bombardement d'Hiroshima et *quatre jours* avant la reddition du Japon, l'Union Soviétique lui déclara la guerre.

La contribution militaire de la Russie à la défaite du Japon fut donc absolument nulle, mais néanmoins, en retour de cette grotesque déclaration de guerre, Staline tira le bénéfice de la cession par le Japon du contrôle de la zone vitale et stratégique des îles Kouriles et du Sud de la presqu'île de Sakhaline, et le Chemin de fer de Mandchourie fut remis à une compagnie russo-chinoise. Ce bradage à l'Empire soviétique avait été arrangé à Yalta par Roosevelt sur les conseils des agents de Staline à la Maison Blanche.

Le Japon ayant été ainsi mis hors circuit, la complète conquête de la Chine par les Communistes n'était plus qu'une affaire de mois.

Quel fut le nombre des victimes de la *Révolution Chinoise*, on ne le saura jamais, mais dans un discours en juin 1957, Mao Tsé-Tung admit que huit cent mille personnes avaient été « liquidées² » pour raisons politiques entre octobre 1949 et le

¹ (NDE) : Nous avons évoqué supra en note la danse macabre des deux « savants » juifs Einstein et Fermi autour de Roosevelt, pour obtenir de celui-ci qu'il lance la 1^{re} bombe atomique sur Berlin ; l'échelle étant de 1 à 15 entre Hiroshima et Berlin, notre lecteur peut mesurer, au nombre des morts civils en Allemagne (et en Europe ensuite, par les retombées nucléaires) voulus par le « génie » Einstein, à quoi se mesure sa prétendue science (en latin *sapientia*).

² (NDE) : On sait — ou l'on devine — que les révolutionnaires et les « libérateurs » commandités par la judéo-maçonnerie, à la tête des gouvernements, ne liquident jamais ni les simples soldats, ni l'homme de la rue. Ils disposent de fichiers très-renseignés sur la population d'un pays : ils savent qui est qui. Dans l'atmosphère de chaos qu'ils ont créé de volonté, les exécutions sommaires, on devrait dire expéditives sont programmées de longtemp.

commencement de 1957. Tout simplement !

Si une aide véritablement féérique fut jamais offerte à une révolution par ses adversaires, alors la Chine peut se vanter d'avoir trouvé une fée généreuse en les États-Unis. Parmi tant d'évènements plus stupéfiants les uns que les autres, qu'il suffise de mentionner que le responsable nommé par les USA à la tête de la section de Chine de l'U.N.R.R.A était un juif du nom de Ben Kner, et qu'en un an cette division tomba complètement en quenouille, rongée par la corruption.

Les Nations Unies et les pacifistes « libéraux dans le monde n'élevèrent pas un cri de protestation lors de la violation du Tibet par les Communistes Chinois, mais les forces de la *Révolution mondiale* sont en revanche capables de mobiliser des foules de libéraux, de pacifistes et de rouges pour envahir les rues des grandes villes occidentales armés de rasoirs, de tessons de bouteilles, de pierres et de bouteilles d'acide pour protester contre la guerre au Viet Nam. Quand ces émeutes prennent fin, les manifestants et les forces de police se retrouvant à l'hôpital pour faire soigner leurs blessures, les agents de la *Révolution Mondiale* dans la Presse, au Parlement Britannique et au Congrès des USA peuvent, dès le lendemain, compter sur une levée générale de boucliers contre « la brutalité de la police ». Il est essentiel de reconnaître que ces tactiques font partie d'un plan bien conçu qui opère à trois niveaux :

- 1). Créer autant de pagaille que possible dans les rues ;
- 2). Blâmer la police et tenter ainsi de la déconsidérer ;
- 3). En dernier lieu détruire le moral de la police et tarir son recrutement¹.

— Les Français éclairés d'aujourd'hui l'ont compris ; c'est pourquoi ils comptent à deux fois avant de publier leurs opinions qui feraient d'eux des cibles privilégiées.

¹ (NDT) : Il faut encore ajouter deux autres objectifs évidents :

- 4). Empêcher les derniers juges encore intègres de sévir contre les forces anarcho-révolutionnaires par cette pression de la presse, et

Pendant que le monde entendait journallement parler des « atrocités des Américains » dans la guerre du Viet Nam, quasiment rien ne transparait de la tyrannie et des crimes des Viet-Congs. Selon la *Free China Gazette* d'octobre 1968, les terroristes Viet-Congs au cours des six premiers mois de la même année tuèrent 2.416 civils, en blessèrent 5.123, et en kidnappèrent 4.090. La seule offensive communiste de février contre Saïgon et les autres villes du Sud-Vietnam fit 7.424 tués parmi les civils, et 15.434 blessés. Tels sont les bénéfices distribués par la révolution Chinoise.

Aujourd'hui, il est possible de voir dans toute sa nature impitoyable la stratégie globale du Communisme.

Ayant établi deux empires, l'un en Russie et l'autre en Chine, il manœuvre constamment pour étrangler les lignes d'approvisionnement occidentales. Pendant que les politiciens occidentaux sont bernés par le prétendu divorce entre le Communisme chinois et le Communisme soviétique et que follement ils essaient de plaire aux deux, la Chine suscite des troubles dans tout l'Extrême-Orient et l'Afrique, pendant que la Russie détient désormais des bases navales stratégiques au Moyen-Orient et dans le Pacifique.

Les victoires de ces deux empires communistes, jour après jour, ne se font jamais aux dépens l'un de l'autre. Elles sont en permanence des coups de masse répétés contre les *remparts de la civilisation*. Les deux empires usent des mêmes tactiques et des mêmes techniques. Tous les deux glorifient l'imposteur Marx et le sadique Lénine comme leurs saints. Eux, les impérialistes les plus brutaux de tous les temps dénoncent journallement les pays non-communistes comme

- « agresseurs impérialistes des travailleurs. »

Cet appel s'adresse toujours aux moins instruits, au prétexte

— 5). Renforcer lesdites forces et la pègre pour leur donner de plus en plus d'audace par l'impunité, jusqu'au stade de la révolution finale...

qu'ils sont « défavorisés¹. »

Ceux qui s'attachent à l'étude de la Révolution Mondiale et les lecteurs qui auront suivi les thèmes de ce livre reconnaîtront la continuelle similitude des méthodes et des slogans de la *Révolution Mondiale*, permanence qui suggère l'idée d'une force centrale, indépendante des figures de proue qui apparaissent pour un moment comme « leaders » derrière le rideau de fer.

Léonid Brejnev, le Secrétaire général du Parti Communiste de l'Union Soviétique, parlant devant la *Conférence Internationale des Partis Communistes et des Travailleurs* à Moscou le 7 juin 1969 se vanta de ce que :

— « Dans les pays capitalistes de 1960 à 1968, un total de plus de 300 millions de travailleurs prirent part à des mouvements de lutte par la grève, contre 150 millions les années précédentes.

— « Il n'y a pas longtemps, il y avait encore des pays dans le monde capitaliste qui étaient considérés comme des havres de ce qu'ils appelaient « la paix sociale » ; il n'y en a plus désormais aujourd'hui. Partout le peuple des travailleurs combat pour ses intérêts vitaux, depuis les Etats-Unis, où il y eut presque cinq mille grèves l'an dernier, jusqu'au Japon, où l'offensive de printemps de la classe ouvrière la même année a impliqué 14 millions de personnes. Depuis la France, où presque 10 millions de travailleurs étaient en grève en mai et

¹ (NDT) : Ce martèlement de slogans est une méthode de base de la sociologie appliquée à l'agitation des masses qu'a exposée Tchakotine dans son célèbre ouvrage « *Le viol des foules par la propagande politique* », méthode qui constitue le pendant au viol des mentalités des membres de la classe moyenne par les sociétés de pensées, que le sociologue Augustin Cochin a mis en lumière au début du XXème siècle d'après les enseignements de Durkheim et Gustave Lebon, sociétés de pensée, clubs et cercles divers manipulés par des « *noyaux dirigeants* » maçons, selon la description d'Adrien Loubier, derrière lesquels on trouve toujours les sociétés secrètes et communistes illuministes sous direction juive...

juin 1968 et l'Italie où 18 millions prirent part à la grève en février 69, jusqu'à l'Uruguay et au Chili où des grèves massives et des manifestations de la part des ouvriers éclatèrent à répétition¹. »

Mais lorsque le camarade Brejnev confère avec des hommes d'État occidentaux sans méfiance, il est l'homme le plus charmant du monde qui ne respire que la paix et la bonne volonté.

Comment les forces de la *Révolution Mondiale* arrivent-elles à faire réagir les ouvriers du monde dans leur sens ?

Le Chinois Mao-Tsé-Tung, maître dans les tactiques de guérilla et d'infiltration, nous le dit :

— « Pour se lier avec les masses, il faut agir en accord avec les besoins et les désirs des masses. Tout travail fait pour les masses doit partir de leurs besoins, et non des désirs de l'individu², aussi bien intentionné soit-il. Il arrive souvent qu'objectivement les masses requièrent une certaine réorientation, mais subjectivement elles ne sont pas conscientes du besoin, ou pas encore désireuses ou déterminées à opérer ce changement. Nous ne devons pas entreprendre ce changement avant que, par notre travail, la majorité des masses ne soit devenue consciente du besoin, ne veuille et ne soit déterminée à le mener à bien. »

(Œuvres Choisies, vol. III, p. 236 ; édition anglaise ; octobre 1944.

— « Notre Congrès doit demander à tout le Parti d'être vigilant et de s'assurer qu'aucun camarade, à quelque poste que ce soit, ne se mette en porte à faux des masses. Il doit enseigner à chaque camarade d'aimer le peuple et d'écouter attentivement la voie des masses; de s'identifier lui-même avec les masses où qu'il aille, et au lieu de les dominer, de s'immerger en elles, et en fonction de leur niveau actuel de les éveiller, d'élever leur conscience politique et de les aider

¹ D'après « *Soviet News* » n° 5493 du 10 juin 1969, p. 124.

² (NDT) : du révolutionnaire en charge !

graduellement à s'organiser elles-mêmes volontairement et à déclencher toutes les luttes permises par les conditions internes et les circonstances externes de temps et de lieu » (Œuvres Choisies, vol. III, pp. 315-316 ; édition anglaise, avril 1945).

Il est intéressant de comparer ces « pensées » du Président Mao aux déclarations d'un juif, Edwin Samuel Montague lors de sa surprenante nomination en 1917 comme Secrétaire d'État pour l'Inde, à une époque où moins de cinq pour cent des masses indiennes réclamaient de libres institutions. Montague déclara à la Chambre des Communes : « Nous devons remuer la pathétique satisfaction du peuple » de l'Inde, Le résultat de ce remuement fut qu'en moins de trente ans la bienveillante tutelle Britannique s'était effondrée, et que le dernier soldat britannique est parti, de sorte qu'aujourd'hui l'Inde et le Pakistan sont mûrs pour être plumés par la Chine et l'URSS¹.

Or ce sont les idées et les déclarations typiques de l'Illuminisme du XVIIIème siècle, car Adam Weishaupt avait enseigné à ses adeptes :

¹ (NDT) : Il faut rappeler ici que c'est en 1890 lors d'un séjour à Londres que le jeune M Gandhi (sans doute déjà maçon) s'était lié avec Helena Blavatski (33°), adoptant avec enthousiasme ses idées et se faisant initier à la Théosophie : c'est de là que remontent les principes qu'il posa pour réaliser « pacifiquement » l'indépendance de l'Inde et la renaissance de l'Hindouisme (sic) ! ce qu'il opéra à travers les Loges théosophiques indiennes. Ce fut à son tour par Gandhi qu'Annie Besant, qui succéda à Helena Blavatski à la tête de la Théosophie, fut conduite à redécouvrir le « patrimoine spirituel » de l'Inde (évidemment en matière de magie luciférienne !), indique Marie-France James dans « Esotérisme, occultisme, Franc-maçonnerie et Christianisme au XIXème et XXème siècles. »

(NDE.). Gandhi revint à Londres en 1931 participer à une Conférence de la *Round Table* (Epiphanius, Op. cit. p 442). La Révolution avait donc de très puissants agents sis au cœur du pouvoir de la Couronne, qui dirigeaient l'Illuministe Lloyd George en dépit des intérêts majeurs de l'Empire Britannique, et avaient fait nommer Samuel Montague.

— « Il est également nécessaire de gagner le commun peuple à notre Ordre. On ne peut y réussir que, tantôt par la liberté, tantôt en créant un effet, d'autres fois en s'humiliant, en se rendant populaire, ou en endurant avec un air de patience des préjugés, que l'on peut progressivement éradiquer plus tard. » (*Neuen Arbeiten des Spartacus und Philo*, VII, p. 139.

Comme on l'a montré à bien des reprises dans cet ouvrage, il ne s'est jamais produit de révolution ou de soulèvement de masse qui ait été lancé à l'initiative ou à la demande des travailleurs. De telles explosions révolutionnaires l'ont toujours été sur ordre de gredins dénués de scrupules, œuvrant en secret et jouant sur les émotions des faibles, des pauvres et de ceux qui souffrent, afin d'imposer leur abominable système sur un vaste État d'esclaves, un système bien plus tyrannique que celui dont le peuple est supposé avoir été libéré.

A cet égard, la Révolution Chinoise a été peut-être l'exemple le plus remarquable dans l'histoire de la Révolution mondiale, engendrée par les intrigues de Moscou et manigancée par Wall Street qui en tirait les ficelles.



Les princesses Romanov en 1915, deux ans avant leur martyr.

CHAPITRE XVI LA REVOLUTION AFRICAINE

Si la Chine s'était avérée une proie facile pour le Bolchevisme, après la première guerre mondiale, le continent africain présenta un tout autre problème pour les forces de la *Révolution Mondiale*. Les possessions coloniales étaient bien administrées, et les anciennes colonies allemandes étaient passées aux mains des Alliés. Dans la plupart des pays le calme régnait, et l'administration des européens travaillait efficacement. Il n'y avait qu'en Égypte où existait une agitation inquiétante.

L'Égypte n'avait jamais fait partie de l'Empire Britannique, mais elle entra dans la sphère d'influence anglaise¹, et au cours de la première guerre mondiale, un Protectorat Britannique fut déclaré, pour empêcher la Turquie alliée de l'Allemagne d'en prendre possession. Après l'armistice de 1918, Zaghul Pacha, un extrémiste nationaliste égyptien chef du Wafd, organisation antibritannique, réclama l'indépendance de son pays. Cette demande fut refusée par le Haut Commissaire Sir Reginald Wingate, et il s'en suivit une série d'attentats terroristes y compris l'assassinat d'officiers britanniques.

En Égypte, comme en Inde, en Chine, en Irlande, le mouvement nationaliste était soutenu par une force plus violente, tout autant opposée au vrai nationalisme qu'aux

¹ (NDT) : Le lecteur se reportera à « *La France Juive* » de Drumont (t. I livre VI) et à la « *Conjuration anticristienne* » de Mgr Delassus pour apprendre comment, par la complicité du gouvernement maçon français et du ministre juif anglais Waddington, l'influence française en Égypte fut livrée aux Anglais ; comment, initialement proposée à la France par le Khédive égyptien, l'offre par ce dernier à la France d'acquiescer son importante participation financière dans le canal de Suez fut détournée par une manœuvre de Rothschild au profit de l'Angleterre, et comment d'autre part la mission Marchand fut arrêtée à Fachoda par le gouvernement maçon pour servir les plans de l'impérialisme anglo-juif en Afrique de l'Est, où les sources du Nil ont depuis longtemps été un de leurs enjeux.

intérêts de l'Empire Britannique. Derrière Zaghul et ses Wafdistes se profilaient les forces sinistres de la *Révolution Mondiale*. Des forces qui semblèrent d'abord de conception originelle Allemande, mais qui, alors, passèrent en l'espace de deux ans, du moins nominale, sous le contrôle de Moscou.

En janvier 1920, une réunion eut lieu dans la demeure du comte allemand Reventlow à Berlin¹. Par un étrange phénomène de la dialectique, ce Comte était à la fois un marxiste et un monarchiste. A cette réunion étaient présents : le Dr Chatterton-Hill et St John Gaffrey représentant le Sinn Fein, Champakaraman Pillai, un agitateur indien connu, Abdal Malitch Haniza Bey et le Sheik Abdul Abdil Shauish du Comité des Nationalistes Égyptiens, et deux turcs : Nazim Bey et Shekib Arslan Bey. Un plan fut dressé à cette réunion pour réorganiser la société secrète allemande *Vereinigung Vergevältigter Völker* (la Ligue des peuples opprimés) sous forme d'une Ligue internationale contre les Impérialismes anglais et français.

Très vite après cette réunion, des émeutes éclatèrent dans toute l'Égypte, et dans l'année qui suivit, cette situation avait si considérablement empiré que le Haut Commissaire dut prendre les mesures les plus énergiques. La visite de six membres du Parlement Britannique, cinq membres du Labour et un Libéral, pour un « voyage d'enquête » vint mettre de l'huile sur le feu, ces personnalités étant accueillies à Alexandrie par des dirigeants Zaghulistes. Quelques heures après leur arrivée, elles avaient déjà publié un communiqué proclamant qu'à leur avis une indépendance complète devrait être octroyée à l'Égypte sans délai. Cette déclaration était moins surprenante lorsque l'on savait que Zaghul Pacha était l'un des principaux détenteurs d'obligations de l'organe du Labour le *Daily Herald*.

¹ (NDT) : Berlin, alors la capitale de la République de Weimar sous direction juive...

En étroites relations avec la société secrète allemande VVV était une autre société secrète allemande des années 1920, le *Druidenorden*, qui avait des Loges à Berlin, Rome, Milan, Prague, Budapest, et aussi au Canada, en Égypte, en Inde et au Japon, ainsi que deux centres importants en Suisse à Zurich et à Lugano. Le Bolchevique Radek, alias Sobelsohn, était l'agent de liaison de la Société entre Berlin et Moscou.

En septembre 1920, eut lieu à Bakou un *Congrès des Peuples d'Orient* organisé par le Gouvernement Soviétique, et un Centre permanent fut créé afin d'envoyer de la propagande révolutionnaire en Égypte. Un journal, le *Novi Vostok*, fut également fondé, que l'on présenta comme « l'organe de l'Association des Etudes Orientales », et qui dans son deuxième numéro écrivait ce qui suit :

— « La séparation de l'Inde et de l'Égypte de l'Empire Britannique, la libération de ces deux peuples avec leur population laborieuse de 300 millions de travailleurs signifie la complète dissolution de l'Angleterre impérialiste, la plus solide forteresse du capitalisme mondial. »

Les plans soviétiques opérèrent si bien qu'avec l'aide de quelques membres des mouvements nationalistes et le Parti Socialiste existant, ils purent créer dès 1922 le Parti Communiste d'Égypte. Le fondateur de ce parti portait le nom peu égyptien de Joseph Rosenthal. Il avait vécu quelque vingt ans en Égypte, mais il était né en Russie. Sa fille Charlotte était une propagandiste très douée : elle avait été formée dans une école soviétique de Moscou, et dorénavant elle servit de courrier entre l'Égypte et la Palestine. Après quelques mois, Moscou décida d'envoyer un émissaire au nouveau parti ainsi formé : son nom était Avigdor Weiss, qui peu après fut choisi par le Parti Communiste d'Égypte comme son délégué au Congrès de la *IIIème Internationale*. Mais pour bien montrer que le Parti était égyptien, on nomma comme Président un jeune Arabe : Hosni el Orabi. Ce dernier venait de rentrer de Moscou, avec des instructions et une considérable somme

d'argent. Bientôt des centres bolcheviques actifs furent ouverts dans les principales villes et les cités.

Il est intéressant de noter qu'à la même époque, les Rosenthal montaient une organisation de couverture à Alexandrie dénommée « Clarté ». Cette organisation provenait de celle fondée sous ce nom par l'intellectuel socialiste Henri Barbusse à Trieste en 1919. Barbusse, qui était membre du Grand-Orient, était en relations avec Rosenthal. L'antenne établie en juillet 1921 à Alexandrie était logée au Siège du Parti Communiste Égyptien, voisin de la Grande Loge Nationale d'Égypte. Le Comité directeur de *Clarté*, qui consistait en les Rosenthal, trois autres juifs, un Grec et un Syrien, adopta pour programme de former une *Confédération Générale du Travail*, afin d'enrôler les travailleurs d'Égypte dans le Parti Communiste, qui en septembre 1922 put déjà claironner qu'il comptait dix mille membres. Au cours de cette période, d'innombrables agents de Moscou arrivèrent pour enseigner aux travailleurs égyptiens les avantages du Communisme. Il est assez remarquable que pas un de ces agents ne portait de nom russe ni égyptien, mais ils sonneront d'une manière familière aux oreilles du lecteur de ce livre, s'agissant de Salomon Zaslavski, Abraham Katz, Eli Zamberg, Jacob Goldberg, Hymie Goldstein, Sol Abramovitch, Levine, Rosenblum, Weissmann, Pollack, Schönberg, Zeitmann et Womberg. Poursuivre cette liste deviendrait lassant.

Dans toutes ces activités, le Parti Communiste prit la précaution de ne pas trop montrer qu'il marchait la main dans la main avec le Wafd, bien que, dans bien des cas, il aidât directement ou finançât les nombreuses actions terroristes perpétrées par les extrémistes du Wafd.

Mais derrière le Wafd, il y avait encore une autre et plus effrayante machination sous la forme du Grand Orient.

En Égypte à l'époque, coexistaient la Franc-maçonnerie anglaise et le Grand Orient. La première semble avoir été tout à fait respectable, avec une *Grande Loge* au Caire dont était

Grand Maître le Sirdar, Sir Lee Stack, homme de grand courage et inébranlable patriote. L'autre était la Grande Loge Nationale d'Égypte, filiale du Grand Orient. Son Grand Maître était un extrémiste Wafd, Idris Bey Raghieb. Ce Raghieb n'avait pu obtenir le soutien qu'il espérait de la Grande Loge Nationale, et en 1922 il forma une Grande Loge dissidente sous sa propre égide, avec Hassan Nahaat Pacha pour Grand Maître et Zaghoul Pascha, Grand Maître honoraire. Cette Loge devint rapidement le point de rendez-vous de tous les éléments extrémistes des Wafd ainsi que de nombre de criminels connus. Et travaillant comme une main dans son gant aux activités politiques de cette Loge dont il était d'ailleurs membre, on retrouvait précisément l'agent bolchevique Avigdor Weiss. Dans le même temps, le Rite Écossais du Grand-Orient avait à sa tête un haut maçon, le Prince Omar Ossoun, qui soutenait toutes les activités antibritanniques en Égypte et anti-italiennes en Libye.

Alors que tout le pays était ainsi en pleine agitation, ce fut le moment que choisit le Gouvernement de Lloyd George en Grande Bretagne pour proclamer son désir d'indépendance immédiate pour l'Égypte. Les Bolcheviques firent des gorges chaudes de l'évidente faiblesse de l'autorité britannique, et œuvrant de concert avec les forces secrètes maçonniques, ils intensifièrent leur campagne de terrorisme contre les résidents anglais et les militaires britanniques restés sur place après la fin du Protectorat.

Cette situation atteignit son paroxysme en 1924 avec l'assassinat du Sirdar, Sir Lee Stack, en pleine rue au Caire. Les assassins, au nombre de huit, furent pris, et lors de leur procès on découvrit que tous les huit avaient été membres de sociétés secrètes, la *Société de Solidarité Fraternelle* et celle des *Fedayin*. Convaincus du crime, sept furent pendus et le huitième condamné aux travaux forcés. Mais évidemment, ceci n'allait pas au fond des choses. Dans son ultime réquisitoire, le Procureur Général déclara :

— « Ces individus sont des créatures déséquilibrées, qui étaient prêts à sacrifier joyeusement leur vie à tout ordre de leurs maîtres, eux, restés à l'arrière-plan. »

Ce qu'étaient ces maîtres ne fut jamais révélé, ce qui est typique de tous les assassinats politiques où les coupables ont avoué être membres de sociétés secrètes.

Que le Wafd et les Nationalistes égyptiens n'aient été que de simples instruments exploités par les révolutionnaires se lit dans cette lettre confidentielle adressée au *Comité Central du Parti Communiste Égyptien* par le *Comité Exécutif de l'Internationale Communiste* en mai 1925 :

— « Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste est d'avis que le Parti doit prendre tout l'avantage possible de relations... existant entre l'impérialisme Britannique et les Nationalistes dirigés par Zaghlul, afin de développer la lutte pour l'indépendance de l'Égypte et du Soudan. Tout en critiquant violemment les hésitations et l'inconsistance des nationalistes bourgeois, le Parti Communiste d'Égypte doit en même temps coopérer avec eux dans tous les cas où ils combattent les groupes politiques droitistes, qui sont les instruments directs de l'impérialisme Britannique. »

En octobre 1925, avec la nomination de Lord Lloyd George comme Haut Commissaire en Égypte commença un premier coup d'arrêt réel pour le Communisme dans ce pays. Sa splendide administration comme Gouverneur de Bombay à l'époque de l'agitation révolutionnaire en Inde en 1919 l'avait fait remarquer comme un homme à la fois ferme et sage, connaissant bien la mentalité orientale et doué de sympathie pour elle. Il accomplit sa tâche nouvelle avec la plus grande habileté et fermeté pendant cinq ans, jusqu'à l'avènement à Londres d'un gouvernement socialiste qui lui fit quitter son poste dans des circonstances qui s'apparentèrent à un renvoi. Après le départ de Lord Lloyd, les Communistes et autres éléments subversifs commencèrent à relever la tête et à se renforcer jusqu'à la déclaration de la IIème guerre mondiale.

On a montré au chapitre précédent que le président Roosevelt pendant toute la guerre fut le jouet de Staline et était personnellement entouré d'agents soviétiques, d'espions et de « conseillers » du même bord. Si les buts officiels de guerre consistaient en la reddition inconditionnelle de l'Allemagne et du Japon, il en existait de non officiels, du moins en ce qui concerne la politique étrangère américaine, et qui étaient la liquidation complète des empires coloniaux des Anglais, des Français, des Hollandais et des Belges. Le colonel Elliott Roosevelt, le fils du Président, le dit très clairement dans la biographie de son père qu'il publia aux USA sous le titre « *As He Saw It* ». Aux pages 19 à 35 de ce livre, on apprend que le Président, après avoir déclaré au peuple américain en août 1941 qu'il s'en allait pour une croisière de pêche en mer, avait en fait rencontré Churchill et des membres du Cabinet de guerre Britannique sur un navire de guerre dans la baie d'Argentina. Roosevelt déclara alors :

— « Après la guerre... il devra y avoir la plus grande liberté de commerce... sans plus de barrières artificielles. »

Winston Churchill lui objecta alors les Accords Commerciaux de l'Empire Britannique, et Roosevelt répliqua :

— « En effet, ces Accords Commerciaux de l'Empire sont précisément en question. C'est à cause d'eux que les peuples de l'Inde, de l'Afrique et de tout le Proche-Orient colonial sont si arriérés... Je ne peux croire que nous puissions mener une guerre contre l'esclavage fasciste, et en même temps ne pas œuvrer pour libérer les peuples dans le monde entier d'une politique coloniale arriérée. La paix ne peut inclure la poursuite d'aucun despotisme. »

Ce discours impudent contre les Empires de Grande Bretagne et des autres nations européennes fut soutenu par le banquier international Averell Harriman qui était également présent à cette réunion et qui devait ultérieurement devenir l'Ambassadeur de guerre des USA en Russie Soviétique et déverser aux Soviétiques des flots d'équipements de guerre anglo-

américains.

C'est ainsi que furent posés les principes de la politique coloniale d'après guerre, une politique qui devait paver la voie au Communisme en Afrique et en Asie du Sud-Est.

Winston Churchill, qui vers la fin de la guerre déclara aux Communes :

— « Il ne fait pas partie de ma fonction de présider à la liquidation de l'Empire Britannique. »

Il s'était pourtant défini comme « l'ardent lieutenant du Président Roosevelt ». On ne peut s'expliquer cette contradiction qu'en supposant que, par « ne pas présider », Churchill voulait sans doute dire qu'il ne serait plus Premier Ministre quand débiterait la liquidation !

L'abandon graduel de leurs possessions d'outre-mer par les Puissances Coloniales européennes au cours des vingt années qui suivirent la guerre est suffisamment connu pour ne pas avoir besoin d'être rappelé, mais pour ceux qui souhaitent parcourir l'histoire vraie de la nature effrayante de cet abandon, ils en trouveront une analyse détaillée dans l'excellent ouvrage de G. K. Chesterton : « *The New Unhappy Lords* »¹. Qu'il suffise de dire que tout au long de cet abject abandon, les Gouvernements de Grande-Bretagne, de France, de Belgique et de Hollande semblent avoir agi sous les ordres des puissances d'argent de Wall Street

Sitôt que la prétendue indépendance avait été accordée par l'une quelconque des puissances coloniales en Afrique ou en Asie, les intérêts financiers d'Amérique arrivaient, et il s'en suivait le plus épouvantable et meurtrier chaos tribal et racial. Au milieu du maelstrom artificiellement créé, les agents, soit de la Russie soviétique, soit de la Chine rouge y venaient créer des États, soit totalement communistes, soit proches du Communisme, avec toutes leurs cruautés et leur tyrannie.

Une large part de l'Afrique est retournée à la sauvagerie

¹ « *New Unhappy Lords* », 3^{ème} édition révisée, Candour Publishing Co, Londres.

dont les colonisateurs blancs l'avaient sortie, pendant que les nouveaux maîtres de l'Afrique et du Sud-Est Asiatique exploitent les indigènes pour les objectifs sinistres de la *Révolution Mondiale*¹.

Le rêve communiste d'une totale Révolution Africaine ne put cependant se concrétiser, du moins jusqu'à maintenant, parce que le Portugal, seul parmi les puissances coloniales européennes, refusa d'abandonner ses colonies en Angola et au Mozambique. L'Afrique du Sud avec sa population de deux millions de personnes d'origine européenne se sépara du Commonwealth Britannique et décida de garder son identité européenne, et plus récemment la Rhodésie se dressa contre la règle dominante en Afrique. La moitié sud de l'Afrique aujourd'hui s'est donc constituée en un bastion contre les forces du Communisme et de la Révolution².

¹ (NDT) : Ces guerres tribales incessantes dont la guerre du Biafra (contre les chrétiens) fut l'une des premières manifestations, et les génocides de l'Éthiopie, du Ruanda et du Soudan (contre les populations chrétiennes là encore) furent les plus sanglantes, tout comme la guerre Iran-Irak, la guerre d'Afghanistan et les révoltes musulmanes aux Philippines et en Indonésie font précisément partie d'une politique avouée de dépopulation mondiale : « Notre politique, la politique des États-Unis », selon William Paddock en 1981, un adjoint de Kissinger Il s'agit, ont déclaré publiquement des personnalités officielles américaines, de réduire drastiquement les populations du tiers monde, ou plutôt du monde, pour réserver les richesses minières de la planète à une petite minorité !

— Mais cette politique-là avait été au début du siècle celle de Lloyd George, lorsqu'il protégeait le marchand d'armes et provocateur de troubles Basil Zaharoff et lui faisait susciter des conflits balkaniques ! Dernière les deux gouvernements, on trouve le même directoire ethnique et financier.

² (NDT) : Cette situation dans ces quelques pays ne pouvait pas durer face à la puissance des forces financières du Judaïsme qui dominaient les grandes puissances politiques. Avec la mort de Salazar, le Portugal passa aux Socialistes c'est-à-dire à la Révolution mondiale, et lui abandonna ses anciennes colonies. Les marxistes qui en Angola menaient, du temps de Salazar, la rébellion armée, aidés par l'Église subvertie depuis Vatican II, prirent le pouvoir. Il s'ensuivit la poursuite de la guerre civile, bien

Que les groupes et les périodiques qui s'inspirent du Communisme dans le tout le Monde Occidental soient furieux de ce coup d'arrêt à leurs plans ne surprend pas. Ce qui est surprenant, pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'importance de cette conspiration, c'est que les organes de presse prétendus conservateurs et les radios de Grande Bretagne, d'Amérique, d'Australie et de Nouvelle Zélande avec celles des nations encore libres d'Europe mènent une gigantesque campagne contre les États du Sud de l'Afrique. Ces États, qui combattent isolés et avec courage pour défendre les restes de la Civilisation, sont traités de « fascistes, de racistes, d'impérialistes et de monstres ». Les Gouvernements Américain et Britannique qui se font passer verbalement pour anti-communistes sont beaucoup plus agressifs contre les paisibles activités de la Rhodésie, de l'Afrique du Sud et de l'Afrique portugaise qu'ils ne le sont pour les activités révolutionnaires du Kremlin et de Pékin dans les États africains « libérés ».

Pour comprendre le Communisme, il est indispensable de comprendre que les forces de la finance internationale et des grandes sociétés bancaires qui contrôlent la Presse mondiale et les radios sont toujours prêtes à attaquer les véritables ennemis du Communisme. C'est ce qui dévoile le lien entre les deux.

Si quelque part dans le monde un communiste est appréhendé pour activités subversives, il se trouve toujours un homme des maisons de finance pour le protéger ou le défendre. Un exemple typique de ces tactiques a été le cas de l'espion soviétique N° 1 aux États Unis, Alger Hiss. Il débuta

qu'inversée, où l'Occident arma et aida le Gouvernement communiste établi contre le peuple et les forces anti-communistes. Quant à l'Afrique du Sud et la Rhodésie, ce qui était encore, pour A. Gittens un espoir en 1970, ne tarda pas à s'effondrer dans le sang en Rhodésie devenue Zimbawé, où la chasse aux colons blancs fut ouverte par le nouveau gouvernement noir de Mungabe, puis enfin en Afrique du Sud au profit du communiste et demi juif Mandela.

sa carrière officielle aux USA en 1933 sur la recommandation de deux juges juifs très riches, Félix Frankfurter et Jérôme Frank. Lorsque le communiste repent Whittaker Chambers informa en août 1939 le Secrétaire adjoint au Commerce, le juif Abraham Berle, que Hiss et d'autres espionnaient pour le compte des Soviétiques, Berle déclara qu'il en avait parlé à Dean Acheson et à Felix Frankfurter, qui immédiatement se firent les garants de Hiss, et aucune action ne fut entreprise, de sorte que Hiss put opérer librement pendant toute la guerre. Il est intéressant de noter que Dean Acheson était l'un des associés du Cabinet juridique du frère d'Alger, Donald Hiss. Après guerre, lorsque Hiss fut démis de ses fonctions et que placé en liberté sous caution, il attendait le jugement en appel de la sentence le concernant introduit devant la Cour Suprême des États-Unis, il fut invité au domicile de Mr et Mme Benjamin Buttenweiser. Mme Buttenweiser était la nièce du richissime sénateur juif Lehman, et Benjamin Buttenweiser faisait partie de la maison de banque Kuhn Loeb & Co.

Pour compléter ce chapitre sur la Révolution africaine à ce jour, il est important de se rappeler que, en Afrique comme ailleurs, la masse du peuple ne réclame pas « la liberté à cor et à cris », comme la presse et les radios du Monde Occidental ne cessent de le prétendre jour après jour. L'impression ainsi créée est que le vaste continent africain serait unanime dans sa détermination à se débarrasser des « impérialistes blancs » hais. Mais en fait, la masse des Africains ne sait même pas ce qui se trame, jusqu'au moment où ils se retrouvent soudain mêlés à une émeute d'inspiration communiste ou un acte de terrorisme.

L'affaire Rivonia en a été l'exemple typique. Grâce à l'efficacité des Services de la Police Sud-Africaine en 1963, une descente de police avait été effectuée à Rivonia sur un local soupçonné d'être un quartier général secret communiste, et quatorze communistes y furent arrêtés, dont douze furent ensuite jugés sous l'inculpation de sabotage organisé et de

terrorisme. La preuve fut apportée sans l'ombre d'un doute, par une masse de documents et de grandes quantités de munitions et d'explosifs saisis par la police, que les conspirateurs dont la plupart étaient des communistes connus étaient impliqués dans des activités terroristes à grande échelle.

On aurait pu penser que les terroristes arrêtés auraient été Africains, or huit des quatorze étaient s'avèrent être les agents habituels de Moscou dont les noms ont une consonance familière : Harold Wolpe, Abe Goldreich, Joe Slovo, Bob Hepple, Goldberg, Kathrada (alias Pereira), Bernstein et Kantor.

Dans l'attente de leur procès, Goldreich et Wolpe réussirent à s'évader, et par les bons offices de Mme Barbara Castle et d'autres députés travaillistes anglais ; ces deux camarades arrivèrent en Angleterre, où ils obtinrent un permis de séjour de deux mois. Wolpe quitta ensuite l'Angleterre pour aller en Allemagne de l'Est et chez les Soviétiques, et Goldreich alla en Israël recueillir des fonds pour les « combattants de la liberté » d'Afrique du Sud.

Le procès, sensationnel et dévoilant bien des choses, qui suivit cette descente de police contre l'un des plus importants postes de commandement de l'organisation souterraine communiste montra les vastes dimensions du plan révolutionnaire, non seulement en Afrique du Sud mais dans tout le Continent. Nelson Mandela, l'un des principaux accusés africains avait participé à plusieurs conférences révolutionnaires dans les États indépendants d'Afrique, outre les voyages qu'il avait faits à Londres pour y rencontrer des dignitaires de la Gauche. En juin 1962, comme le montraient ses agendas, il avait rendu visite aux Écoles de saboteurs communistes à Addis Abeba et y avait reçu une formation à la destruction, au tir de mortiers et au commandement de la guérilla. Après quoi, à son retour en Afrique du Sud, il écrivit un document pour l'organisation communiste clandestine, dans lequel il déclare :

— « Il est absolument important que la personne qui dirige la révolution reste inconnue. Que des légendes se créent. Pour le peuple et pour le monde entier, le soulèvement doit apparaître comme un mouvement révolutionnaire populaire. A l'ennemi, il doit apparaître comme le soulèvement d'une minorité, Il doit y avoir harmonie parfaite entre la délégation extérieure du mouvement révolutionnaire et son Haut Commandement. »

Nelson Mandela dans ce même document déclare également que les traîtres et les informateurs doivent être impitoyablement éliminés, et recommande de leur couper le nez !

La presse du Monde Occidental ne mentionna pratiquement aucun des faits qui furent mis à jour lors du procès Rivonia en Afrique du Sud, mais en revanche une vaste machine de propagande installée au cœur des pays de langue anglaise prêche la haine contre l'Afrique du Sud, la Rhodésie et les colonies portugaises, car seules dans le continent africain elles maintiennent la flamme de la Civilisation chrétienne face à la sombre nuit du Communisme athée.

Le résultat de la reddition des puissances coloniales est que la Marine Soviétique est désormais pratiquement toute-puissante dans l'Océan Indien et le Pacifique, et que seules les modestes, mais cependant efficaces forces navales et aériennes de l'Afrique du Sud disputent encore ce nouveau gain stratégique aux Puissances révolutionnaires¹.

¹ (NDT) : En réalité, le sens de ces événements devait se rechercher dans le « mondialisme fabien », ou « Socialisme international », la stratégie fondamentale des *Hauts Instances du Judaïsme mondial* et de ses réseaux, relais et masques. C'est le plan de destruction des nations européennes, désormais asservies aux USA, et en attendant le Communisme final, au Socialisme, qui est le Communisme larvé qui avance comme le serpent sur sa proie. Les peuples du monde sont désormais livrés à la domination toute-puissante de l'Empire mondial de la Juiverie, derrière la politique mercantiliste et fabienne de l'ONU et du gouvernement US, et de ses dirigeants croupions nationaux. Comme le rappelait J. Bordiot dans « *Le Gouvernement Invisible* »,

Edmond de Rothschild avait dévoilé ce plan en 1970, dans le magazine *Entreprise* (numéro du 18/7/1970), où il écrivit :

— « Il faut constituer une Europe fédérale... La structure qui doit sauter, c'est la nation. »

Ceci correspondait exactement au projet de Cecil Rhodes, et ce Rothschild s'exprimait comme Schiff, Rockefeller, Roosevelt et la haute ploutocratie juive US. L'opération consistait en trois étapes :

1). La décolonisation, c'est-à-dire l'abandon par les pays d'Europe de leurs anciennes colonies, livrées dès lors à des pouvoirs fantoches et à l'exploitation juive sans scrupules derrière la faconde marxiste ;

2). La régionalisation c'est-à-dire le dépeçage des nations d'Europe, par excitation artificielle des régionalismes, en vue de substituer les patriotismes régionaux aux nationaux (d'où les actions de l'IRA irlandaise, de l'ETA basque, du FLN corse, du FLNB, des mouvements flamands et wallons, etc.) ;

3). L'intégration fédérale de l'Europe comme socle d'un État Fédéraliste mondial et d'un Gouvernement Mondial, dont le Marché Commun de Jean Monnet, Ch.-Henri Spaak et R. Schumann fut l'alibi, avec l'élection du Parlement Européen, une monnaie unique, des forces policières et armées fédérales et non plus nationales pour réprimer toute tentative d'un peuple pour se libérer, et le transfert des pouvoirs nationaux à un Gouvernement Européen et à une juridiction européenne déjà très active... à quoi s'ajoute désormais le libre-échange commercial et migratoire mondial le plus déstabilisateur et destructeur. En ce qui concerne l'Afrique, le lecteur connaît le dénouement ce fut précisément au terroriste Mandela que les puissances politiques occidentales firent donner le pouvoir en R S A, comme au terrifiant « marxiste » Mungabe en Rhodésie devenu Zimbabwe, tout comme en Indochine le juif Mendès-France l'avait donné aux Vietcongs et, en Algérie, De Gaulle aux terroristes du FLN.

— Il faut noter qu'entre 1975 et 95, les Nations-Unies ont en Europe comme en Afrique financé pour plus de 133 millions de dollars les mouvements armés révolutionnaires. Swapo, African National Congress – organisation dirigée par un comité central de 24 individus tous communistes (dont le vrai chef était Joe Slovo mentionné plus haut, général du KGB soviétique et juif lithuanien) – et l'OLP d'Arafat, mais aussi l'IRA, Armée Rouge japonaise, Brigades Rouges... et Bande à Baader ! Et que 75% de ce montant provenaient des contributions des États Occidentaux, essentiellement de l'Europe ainsi forcée à financer ses destructeurs (article de Thomas Gullik « *The UN's war against the West* » dans la revue *Human Events* de Washington DC du 16/2/1985).

— Mais ce ne sont ni ces sommes relativement faibles, ni la toute petite

CHAPITRE XVII LA DÉMOCRATIE

minorité de subversifs communistes qui n'avaient jamais réussi à jouer de la majorité de l'opinion locale qui expliquent ces prises de pouvoir ! En Afrique du Sud, comme en Afrique du Nord, de l'Est et de l'Ouest, en Chine et en URSS, c'est uniquement la complicité des dirigeants politiques occidentaux avec la haute Maçonnerie mondiale et la ploutocratie financière juive qui livra ces pays à la Révolution, et qui leur livre les nôtres, suivant les ordres et pour les hauts intérêts politiques et financiers des dirigeants du *Judaïsme Mondial*, comme l'a montré l'exemple de De Gaulle pour l'Algérie. C'est pour cette même raison qu'avaient été mis en place dans les ex-colonies d'Afrique occidentale des chefs d'État maçons, remplacés ensuite par des bandits à l'image des chefs bolcheviques, à l'exemple du président Mobutu du Zaïre, remplacé par le chef de bande proxénète et trafiquant d'or et de diamants Cabila, qui prit le pouvoir à l'aide de mercenaires rwandais, et le plein consentement des Nations-Unies et des Puissances qui se posent comme si vigilantes quant à la démocratie ! (NDT) : La déstabilisation de l'Empire Turc et du Proche Orient avait commencé dès les années 1860 à l'instigation des Grands-Orient européens par la création du Mouvement Jeune Turc fondé en s'appuyant sur l'ambition d'un haut magnat M Fazyl Pacha, et de quelques hauts personnages.

— Le pivot des intrigues maçonniques, préalable obligé à l'établissement d'Israël en Palestine qui sera très vite réclamé par les Congrès sionistes, fut un certain Juif : Simon Deutsch, ami de Gambetta et membre du Comité directeur du Mouvement (Deutsch était également membre de l'*Internationale* et sera l'alter ego du directeur financier de la Commune de Paris, et agent d'influence lié avec la *New Press* de Vienne). Le programme du Mouvement fut rédigé et publié dans l'organe d'un certain valaque du nom de Ganesco, probablement Juif, engagé par Fazyl Pacha pour faire sa propagande et pour attaquer dans la presse le Sultan et le Khédive !

La méthode est classique : Le programme annoncé était d'émanciper les Musulmans du Coran, et les chrétiens et autres communautés (qui n'étaient alors plus en rien persécutés dans l'Empire Turc). Le Mouvement lié aux Positivistes s'illustra rapidement par l'assassinat du grand vizir Abdul Asis (Deschamp et Cl. Jannet, t. III). Trente ans plus tard, l'émancipation révélera sa nature comme on sait – en 1915 – avec le massacre d'un million et demi d'Arméniens chrétiens !



Staline
 (un mot d'esprit –
 discutable, certes – circulait dans
 les années 40 : « *Un homme de
 fer* (Stahl en allemand), les
autres entaile »).

CHAPITRE XVII LE CHAOS MONDIAL

La chute des deux premières bombes atomiques sur le Japon avait eu à long terme un effet bien plus dévastateur que la mort des malheureuses victimes d'Hiroshima et de Nagasaki. Cette découverte par l'homme de ces terribles moyens de destruction avait ébranlé la foi de millions de personnes simples dans le monde. Dès lors, il y eut un effondrement des valeurs et des normes de conduite liés à un sentiment général d'insécurité.

C'est là que finalement, après des siècles de complots et de ruptures programmées arrivait cette opportunité venue de l'Enfer pour la *Révolution Mondiale* de mener ses fruits à maturité.

Les États-Unis et la Grande Bretagne, à la fin de la deuxième guerre mondiale, étaient seuls détenteurs du secret de fabrication de la bombe. C'était une situation dont les Révolutionnaires ne pouvaient admettre la perpétuation, et les agents secrets soviétiques furent mis en alerte. Priorité leur fut donnée de se rendre maîtres des secrets de la destruction nucléaire, et ceci fut accompli par le réseau d'espionnage international sophistiqué et efficace des ambassades des pays du Rideau de Fer dans le Monde Occidental. Dans le même temps, tout communiste avait pour instructions de jouer sur l'agitation et le trouble intellectuel résultant de la guerre et de ses catastrophiques résultats.

La bombe atomique était une arme qui appartenait en droit à l'Armée des États-Unis, mais peu après la fin de la guerre, le Congrès américain vota la résolution d'en enlever la responsabilité à l'Armée et de la confier à une Commission, indépendante de l'État, connue désormais sous le nom de *Commission Américaine de l'Énergie Atomique* et dirigée par trois juifs éminents : David Lilienthal, assisté de Lewis L. Strauss, l'un des associés gérants de la firme bancaire Kuhn Loeb & Co

et de Robert F. Bacher.

Dans les trois ans qui suivirent la première utilisation par l'Amérique de la bombe atomique, les Soviétiques furent à même d'annoncer qu'ils possédaient le secret et qu'ils avaient fait exploser une bombe expérimentale. Suivirent une série de procès d'espionnage aux USA, au Canada et en Grande Bretagne, et dans pratiquement tous les cas, les accusés étaient des agents soviétiques d'origine juive.

Sitôt que les Soviétiques eurent la bombe, les Communistes du Monde Occidental pavoisèrent. Exploitant la terreur naturelle d'un conflit nucléaire entre les grandes Puissances, il leur fut facile d'encourager des manifestations d'organisations anti-nucléaires contre les gouvernements. Il leur était également facile de persuader des foules de jeunes émotifs de se livrer à des scènes d'hystérie.

Les démonstrations de jeunes « non violents » et la « civilisation de la drogue » se répandirent¹, et une nouvelle

¹ (NDT) : Cette « civilisation de la drogue » avait, on l'a vu, été pensée et voulue par les adeptes de la *Golden Dawn*. Elle aurait été délibérément propagée par Allen Dulles le chef de la CIA et par des hommes stratégiquement placés comme Julian Huxley le premier président de l'UNESCO et son frère Aldous professeur au MIT de Boston, aidés de Timothy Leary le gourou des hippies (cf. « *Maçonnerie et Sectes secrètes* » d'Epiphanius, p. 155), d'Alan Watts, George Batterson et d'autres universitaires américains notamment de juifs comme H. Marcuse, *propagandistes du tantrisme sataniste*. Les principaux producteurs avaient été et sont le Triangle d'Or et le Laos communiste, la Chine elle-même, le Sud de l'URSS, la Syrie, l'Iran des Mollah, l'Afghanistan des Talibans, le Pakistan, l'Anatolie turque, le Maroc de Hassan II, l'Amérique avec la Bolivie où les « parrains » de la cocaïne sont dotés de milices privées encadrées d'officiers israéliens, avec le Cuba du juif Castro comme plaque tournante du trafic (Yann Moncomble « *Le Pouvoir de la drogue dans la politique mondiale* »).

— Mais les drogues de synthèse ont décuplé et popularisé l'usage. Le LSD aurait été développé à l'époque de la découverte des neuroleptiques et autres psychotropes par la firme suisse Hoffman Laroche, propriété du banquier juif Warburg. Or les personnages cités ont été aussi les prophètes de la société du *New Age* et de l'intelligence virtuelle, véhicule de chamanisme ; diffusant leurs doctrines perverses depuis les années 60 aux

société permissive se développa prospérant sur les craintes et les problèmes d'une jeunesse déboussolée.

Quand le chaos s'installe, les communistes sont là pour l'encourager. Quand la crainte règne, les communistes sont là pour la travailler. Quand il y a de la pauvreté et du malaise, les communistes les exploitent. Quand il y a un complet effondrement de la morale, les communistes protègent cet effondrement contre les chrétiens et les patriotes qui se lèvent pour réclamer la décence. Quand se déploie l'illégalité et les émeutes, les communistes dénoncent la police comme en étant « l'instigatrice ». Tels sont les traits de la Révolution qui sont familiers aux lecteurs de ce livre.

Beaucoup moins familière et beaucoup plus troublante en revanche pour de nombreux chrétiens a été la révolution qui eut lieu dans les Églises depuis le milieu de la décennie cinquante. Les Évêques de toutes dénominations ont siégé avec la Gauche et même avec les communistes dans un « esprit de paix et de fraternité », pendant que paradoxalement ils se faisaient les avocats d'une guerre sans merci contre la population blanche en Afrique du Sud ! Les services religieux en certains lieux furent remplacés par des concerts de jazz et de musique pop, pendant que des communistes notoires étaient invités à « prêcher » du haut de la chaire !

Même l'autoritaire et traditionnelle Église Catholique a ressenti l'ouragan montant du puits de l'abîme satanique. Des enseignements et des notions hérétiques se firent jour là où on les attendait le moins. De puissants groupes de Catholiques se formèrent pour perpétuer le nom de prêtres comme Teilhard

cadres supérieurs des entreprises par des centres de « formation » comme l'*Esalen Institute* de Californie, sous divers hauts patronages comme ceux de l'Anglais Robert M Hutchins haut dignitaire de la Maçonnerie et fondateur de l'*Institut Aspen* et président de l'Université Rockefeller de Chicago, de David Spangler de l'*Institut théosophique* de Finhom en Écosse, d'Erich Jantsch membre distingué du *Club de Rome* et autres centres de diffusion du *satanisme théosophique* et de la civilisation globale du *Village Mondial*, avec le soutien financier du juif Morton Kaplan. (D'après Epiphanius.)

de Chardin, dont les œuvres avaient durant sa vie été condamnées par le Saint-Office et l'étaient toujours à sa mort. Teilhard de Chardin mourut en 1955. Ses supérieurs lui avaient interdit de publier ses écrits, et les Directeurs de séminaires avaient été exhortés de défendre tout spécialement les jeunes contre les œuvres du RP. Teilhard de Chardin et de ses adeptes. Mais sur son lit de mort, Teilhard avait légué ses écrits à une femme, simple laïque, la chargeant de les faire éditer. Défi à toute l'Autorité ecclésiastique, ces œuvres sont aujourd'hui des « best sellers » dans de nombreux pays catholiques. Le Supérieur Général des Pères Spiritains, Mgr Marcel Lefebvre écrivit :

— « Hegel, Marx et même Freud peuvent regarder Teilhard de Chardin comme l'un de leurs plus fidèles disciples ».

Teilhard qui fut un intellectuel et un écrivain brillant (NDE : sa renommée repose sur une imposture) fut peut-être bien un *Illuministe*, et le soutien financier stupéfiant à la publicité de ses œuvres semble à coup sûr devoir le faire penser¹.

¹ (NDT) : L'après 1945 devait être d'après les vainqueurs une époque de mutation et d'unification « spirituelle »... (Maçonnique) du monde. Le sens de cette mutation était connue Elle avait été définie au début du siècle par le rabbin cabaliste Benamozegh dans son livre « Israël et l'Humanité » où, parlant du Christianisme, il écrivait : « Son seul espoir de salut comme pour le reste du monde est de revenir à Israël ». La religion actuelle d'Israël, c'est celle de l'ONU : la *Pilgrim Society* à l'occasion de la 1ère Assemblée des Nations Unies à Londres en 1946 offrit un dîner en l'honneur la sœur maçonne Eleanor Roosevelt veuve du Président juif. Or celle-ci, qui était membre de la *Loge Unie des Théosophes*, fut dans les années soixante parmi les principaux donateurs pour la construction à New-York du *Temple of Understanding*, le Temple de la Compréhension universelle, construit comme l'écrivit la propre nièce de Roosevelt dans le *Shreveport Journal* de Louisiane du 31 mars 1962... selon une symbolique inspirée de la Magie noire des prêtres de l'Égypte antique, et destiné à la réunion mondiale des grands chefs religieux du monde pour leur permettre de conférer et de méditer sur l'UNITE (l'unification) des religions du monde... leur unité avec la religion du peuple

En Hollande, en France, aux États-Unis et même dans certains cas en Angleterre, le dialogue avec les Communistes est devenu habituel dans des paroisses catholiques. Or seuls des agents communistes ou de l'Illuminisme peuvent avoir inculqué l'idée que le Catholicisme doit altérer sa doctrine et sa liturgie pour plaire à l'époque moderne¹. Et pourtant c'est

juif, « l'ainé de l'Humanité, prêtre, roi et prophète » ! Parmi les souscripteurs figuraient Chester Bowles, Robert Mac Namara, James Linen le président de *Time-Life* (dont le propriétaire et le Comité de Rédaction sont juifs), Max Lerner du *New-York Post*, Sir Roy Welensky (Juifs éminents et le deuxième Président de la Fédération de Rhodésie) et des personnalités indiennes et arabes C'était un appendice de la Théosophie et du *Lucifer Trust* fondé en 1922 par Alice Bailey, qui avait succédé à Annie Besant, *Lucifer Trust* devenu depuis *Lucis Trust*, éditeur de la revue *Bonne Volonté Mondiale*, avec sièges à New-York, Londres et à Genève, à l'adresse des B'nai B'rith ! (cf. Epiphanius, p 439-441)

— Teilhard de Chardin, qui descendait d'une sœur de Voltaire, était le « théologien catholique » qui faisait le lien avec cette évolution spirituelle : darwinien (et faussaire dans sa prétendue reconstitution du sinanthrope, laquelle fut financée par Moscou !), il avait été membre du *Centre d'Études de la Personne Humaine*, qui fut un cercle de hauts initiés où se retrouvaient des gnostiques précurseurs du *Nouvel Age* et du *Village mondial*, comme le Synarque Coutrot et Aldous Huxley de la *Golden Dawn*.

— Sa conception d'une Humanité en devenir aboutissant à sa propre divinisation et qui serait l'unique Dieu personnel... s'apparentait à la doctrine du rabbin Moïse Mendelsohn qui, au XVIIIème siècle, fit du peuple juif son propre Messie, déification talmudique du Peuple juif comme archétype de l'humanité, et c'était précisément à l'unification de l'humanité sous cette religion là qu'avait appelé le rabbin Benamozegh, et qui avait été réaffirmé par maints auteurs juifs après guerre, jusqu'au sein de l'UNESCO ! Marilyn Ferguson (Marilyn est un prénom amphotère), dans « *The Aquarian Conspiracy* », bible du mouvement *Nouvel Age*, écrit que Teilhard de Chardin est avec Huxley, Gustav Jung et divers autres personnages dont Krisnamurti de ceux qui ont le plus influencé le mouvement *New-Age*. La Rome des Montini, Wojtyla et Ratzinger en fut la disciple.

¹ (NDT) : On connaît les noms de ces agents : Mgr Béa (NDE : d'une famille juive et assurément marrane lui-même, son nom d'origine est Béhar ou Béjar), ami depuis les années trente du rabbin Schuster du haut Séminaire Juif de New-York qui vint à Rome avec Label Katz des B'nai

précisément ce qui est advenu, pour la détresse de millions de Catholiques, prêtres et laïcs.

Parmi ceux qui se signalèrent à la tête de ce mouvement de révolte contre l'autorité du magistère papal, on ne sera pas surpris de voir un certain nombre de juifs « convertis » comme le P. Baum, qui ayant fui l'Allemagne d'Hitler, devint anglican et se fit ensuite prêtre catholique. Ces prêtres rebelles sont essentiellement pro-marxistes, freudiens, et leurs prêches ont peu de chose à voir avec le Christianisme traditionnel.

La mesure de la pénétration communiste généralisée dans les Églises se révéla lors de la réunion du *Conseil Mondial des Églises* à Upsala en Suède, en juillet 1968, qui se fit l'avocat :

— « d'accorder la reconnaissance internationale à la Chine Rouge, comme étant d'une grande signification pour l'avenir de l'Humanité ;

— « d'adopter l'idée d'un Gouvernement mondial, suggérant que "les chrétiens incitent leurs gouvernements à accepter sans réserves la suprématie de la Cour Internationale de Justice ;

— « de soutenir la conception marxiste du « de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ;

— « de « la levée du blocus de Cuba », comme un exemple de ce que l'on pourrait faire pour développer un climat à même de faire adopter des politiques de développement « transcendant les purs intérêts politiques et idéologiques ;

— « de « la cessation inconditionnelle immédiate de tout bombardement américain sur le Nord-Vietnam » ;

B'rith comme lobbyistes juifs à Vatican II, et avec lui, les Roncalli, Montini, Wojtyla, Villot, Tisserant, Felin, Suenens, Doepfner, Konig, Felin, Mendes-Arceo et toute une pléiade de cardinaux et d'évêques traîtres majoritairement maçons et pour un certain nombre marranes, comme les Baum, Braun, Osterreicher, Heim, qui furent aidés par les campagnes de la presse occidentale et de leurs chroniqueurs religieux. La revue italienne *Panorama* publia en 1976 les noms de plus de cent hauts dignitaires de l'Église devenus désormais membres de la Franc-maçonnerie avec leur date d'affiliation.

— « et enfin du « principe de désobéissance civile aux lois de conscription par les objecteurs de conscience. »

On peut se demander en quoi tout cela peut aider à apporter en réponse à la famine spirituelle de l'humanité. Mais de nourrir cette famine spirituelle, se chargent dorénavant de nouvelles *sectes religieuses érotiques* qui surgissent et se développent comme des champignons, soutenues par des aides financières mystérieuses et aux ordres de maîtres inconnus. Certaines de ces sectes, dans les grandes métropoles comme Londres ou New-York, se proclament lucifériennes : l'un de ces Ordres à Londres, composé de jeunes hommes et femmes de la bonne société, avance la théorie nouvelle que le monde, l'univers ont été troublés par l'antagonisme existant entre le Communisme et le Christianisme et entre Dieu et le Diable, et que l'on doit désormais y mettre un terme. Les membres de cette secte sont incités à adorer la double personnalité de Lucifer-Jehovah, et les mêmes membres sont également incités à user de pseudonymes et à réaliser l'unité entre les Communistes et les Chrétiens¹.

Des preuves semblables que le Communisme est aujourd'hui souvent organisé sur le modèle des *Illuminés* ont été fournies par les confessions de certains communistes déçus et repentis publiées à New-York².

Il s'agissait essentiellement de jeunes qui avaient été initialement attirés dans le mouvement par le mirage d'un « monde nouveau » qu'il leur était proposé de construire, un monde dans lequel « il n'y aurait plus ni souffrance, ni

¹ (NDT) : Le développement des *sectes* a été mondial et exponentiel depuis les années 60, avec parmi elles certaines menant leurs membres à des suicides collectifs, comme le *Temple Solitaire* (dont les liens avec les *Rose-croix* furent évoqués par la presse), et d'autres, issues de l'*Illuminisme*, poussant leurs membres à commettre des actes criminels de terrorisme (Secte *Aoua* au Japon).

² « *Out of Bondage* » d'Elisabeth Bentley, New-York, 1961; et « *School of Darkness* » de Bella V. Dodd, New-York, 1954.

pauvreté, ni peine ». Ils avaient été amenés par des supérieurs inconnus à commettre des actes devant lesquels leur conscience se fût auparavant révoltée, à faire face à des dangers, à encourir des risques, à se soumettre à une discipline de fer, à renoncer à toute indépendance de pensée jusqu'à « devenir imbéciles » selon l'expression de Weishaupt. Au lieu de l'amour universel qu'ils attendaient, ils avaient en permanence respiré une atmosphère de haine ; une haine qui pouvait à tout moment se retourner contre eux, tout faux-pas risquant de les « mener six pieds sous terre ».

Ici encore était adoptée la méthode d'utiliser des pseudonymes, typique des Illuminés, de telle sorte qu'il leur était impossible de connaître les vrais noms et identités de ceux avec qui ils avaient lié leur sort.

Pendant que les Communistes ont exploité à plein la découverte de la bombe atomique comme un moyen de s'assurer la maîtrise des mentalités, ils ont aussi exploité ses avantages stratégiques pour arracher des concessions aux hommes d'État du Monde libre¹.

Un exemple remarquable à cet égard fut la crise de Cuba en 1962. Fidel Castro que l'on avait fait prendre aux public américain comme une espèce d'intellectuel réformiste, sitôt arrivé au pouvoir se targua d'être marxiste-léniniste depuis sa scolarité. La nouvelle causa un épouvantable choc au peuple américain, et une supplique nationale parvint au Président Kennedy d'expulser le régime communiste de Castro, avant que Cuba ne devienne une base stratégique soviétique sur le seuil des USA, leur établissement étant contraire à la doctrine

¹ (NDT) : La menace atomique, le différend Est-Ouest, la guerre froide, l'affaire de Cuba ne furent qu'artifices de mise en scène entre comparses, dont le caractère dramatique servait à faire accepter la conclusion par le public : la sujétion de l'Europe de l'Ouest à l'OTAN, et un pas de plus dans la stratégie juive. Le dénouement était planifié par les politiciens des deux camps apparents et leur tutelle commune : *l'American Jewish Committee* et le Congrès Juif Mondial : les maîtres du système mondial actuel.

de Monroe. Il ne fait pas le moindre doute qu'un simple envoi de Marines américains aurait fait un sort à la volaille Castro en quelques heures, mais pour une raison mystérieuse, Kennedy reçut le conseil d'attendre, et cela donna à Khrouchtchev l'opportunité de jouer depuis Moscou une pièce maîtresse de la dialectique communiste. En quelques semaines, des bases de missiles soviétiques furent construites à ciel ouvert sur le territoire cubain de sorte que les avions de reconnaissance américains purent les photographier. Pour les Communistes, c'était le moyen de tester la réaction américaine à une crise majeure. Kennedy désormais ne pouvait plus s'abstenir d'agir pour détourner cette menace soviétique, et une note ferme fut adressée aux Soviétiques demandant le démantèlement des sites et l'enlèvement des missiles. L'alarme et la tension montèrent dans tout le monde Occidental, et des millions de gens se prirent à croire que le grand désastre nucléaire était sur le point d'éclater. Tout cela fut avivé par les groupes habituels de bandits communistes et les manifestations d'étudiants dans les grandes villes d'Occident.

Au paroxysme de la crise, et à la surprise et la gratitude du monde entier, Khrouchtchev annonça soudain qu'il acceptait d'enlever les missiles atomiques, « le seul désir des Soviétiques étant de voir le monde en paix ». En une nuit le camarade Khrouchtchev, l'homme qui avait fomenté la crise, était devenu un héros, un exemple des nouveaux communistes, des « modérés » qui régnaient désormais en Russie. Kennedy, le faible et vacillant président, fut proclamé « l'homme ferme qui avait fait face au Communisme ». Ce tableau complètement faux convenait aux amis de Moscou. La réalité des faits était que Moscou avait enregistré une fois de plus une nouvelle victoire majeure. Ce ne fut que plusieurs mois plus tard que l'on eut connaissance des textes des lettres échangées entre le « pacifique » Khrouchtchev et « l'énergique » Kennedy, et l'on eut alors l'évidence que Khrouchtchev avait réussi à obtenir de Kennedy une assurance écrite qu'il n'y aurait aucune action

militaire contre Cuba, ni de la part des USA, ni d'aucune autre Puissance de l'hémisphère occidental. Il n'était pas surprenant alors que Khrouchtchev, dans ces conditions, ait été prêt à enlever ses missiles, puisque Cuba allait pouvoir devenir un centre d'entraînement à l'Ouest pour tous genre de terroristes et de révolutionnaires destinés à amener le Communisme dans toute l'Amérique du Sud, une situation aussi mauvaise sinon même pire que celle d'avoir une base de missiles à quelques encablures de ses côtes¹. »

Avec le recul du temps, bien des événements étranges de cette époque furent clairement de nouveaux pas en avant vers le stade final de la *Révolution mondiale*.

Tel fut le cas de la guerre des Six Jours entre Israël et les États Arabes en juin 1967. En théorie les Soviétiques soutenaient les États Arabes ; et la Grande Bretagne et l'Amérique soutenaient Israël. Les Soviétiques étaient donc du côté du perdant, alors que l'Angleterre et les États-Unis étaient du côté du vainqueur. Ce qui était survenu en réalité était très différent : Israël, représentant le Sionisme mondial, fit là un gain territorial considérable² aux dépens des Arabes¹. Mais le

¹ (NDT) : Avec l'instauration de ce sanctuaire communiste, le juif Castro non seulement allait transformer tout le pays en goulag, mais y établir la plaque tournante du trafic de drogues vers les USA et d'autres destinations, réduire sa population chrétienne à la misère selon la *doctrine talmudique* et en faire un base de prostitution pour le tourisme sexuel aux bénéfices d'Israël. C'était en outre, selon la théorie du jeu de Go, le premier noyau communiste installé en Amérique. Ce serait ensuite le tour du Nicaragua, en vue de la totale communisation du *continent latin et chrétien*, déjà profondément maçonnisé et politiquement sous contrôle de la finance anglo-américano-juive.

² (NDE) Le lecteur pourra utilement reprendre notre note sur Qoumran et les *Manuscrits de la Mer Morte* : Israël gagnait contre la Foi chrétienne : amenant certains catholiques déjà un peu tièdes ou gauchis, à douter de la divinité de Jésus-Christ (et même de son historicité) et à se jeter dans les bras des sirènes juives qui chantaient au Vatican de Montini. C'est bien à cette date, en effet, (que le lecteur daigne en prendre conscience) que Catholiques, Protestants de toute confession prirent en usage l'expression

Communisme, lui, gagna une immense victoire en termes d'influence et de prestige dans tout le monde Arabo-musulman, en se positionnant comme le seul champion des peuples Arabes et Musulmans, tout en gagnant en même temps pratiquement la maîtrise de la Méditerranée pour la Flotte Soviétique. La Grande Bretagne et l'Amérique, qui soutinrent le vainqueur subirent une défaite diplomatique majeure en perdant leur sphère d'influence dans le Moyen-Orient². Les États Arabes, en se tournant de plus en plus vers l'URSS comme leur allié contre Israël, sont en danger de se faire intégrer dans l'Empire Communiste.

Dans le même temps, les politiciens occidentaux restaient paralysés par la crainte d'un conflit nucléaire. La Russie Soviétique, pensaient-ils, ne pouvait plus être défiée, et c'est par la persuasion, par des colloques, des réunions, et des ouvertures amicales qu'il fallait l'amener à renoncer à son plan de communisation du monde.

C'est ainsi que la bombe à hydrogène demeure à notre

anti-évangélique de « *religions judéo-chrétiennes* » ; expression en contravention de tous les conciles et dogmes ; de tous les Apôtres et de la Sainte Vierge, de tous les Pères de l'Église, de tous les Confesseurs, Docteurs, Saints, Martyrs, Aïeux. Cela donne la nausée.

¹ (NDE) : Notre lecteur sait peut-être que le *Coran* a été mis entre les mains de Mahomet par un rabbin juif (le rabbin *Omama ben Abig Gail*). Le peuple du Talmud – la géographie et l'histoire le démontrent – avait besoin de mercenaires en grand nombre (leurs frères de race) pour prendre la chrétienté en tenaille : par le sud et l'ouest vers l'Espagne, de l'autre côté vers Constantinople et les Balkans. Mahomet, parfaitement illettré et lubrique était bien incapable de rédiger le *Coran*, si pauvre soit-il.

² (NDA) : Ce qui semblait ici une conclusion logique restait cependant illusoire. Malgré l'antagonisme de l'Islam² avec Israël, les opinions publiques dans les pays arabes comme ailleurs ne se déterminent que par les leaders. Seuls comptent les pouvoirs, la presse et les élites. Les potentats Arabes et les dirigeants des médias, entièrement dans les mains des gérants de fortune de New-York et de Londres, la plupart juifs ou hauts maçons, leur sont entièrement dociles, et le destin de ces peuples, comme le nôtre, semble inéluctable à vue humaine, sauf une imprévisible crise au sein de la direction du Judaïsme mondial.

égard, non seulement une arme de dissuasion, mais une menace de la part de la Russie, menace dont ils usent afin d'obtenir de plus en plus de concessions et finalement de faire accepter le Communisme chez nous.

Mais c'est en fait une menace d'utilisation improbable¹. Quel est en effet le plan ultime de la conspiration? C'est la domination du monde, non sa destruction. Les Prussiens avec leur rêve de " Wehrmacht " n'entreprendraient pas de détruire les Tuileries (ils laissèrent à la Commune le soin de le faire), mais de régner à Versailles. Le Kaiser espérait émettre ses ordres aux nations conquises depuis Buckingham Palace.

De même, les Soviétiques qui aspirent au pouvoir mondial ne veulent pas détruire Londres, Paris et New-York avec toutes les richesses que ces villes contiennent, mais se rendre

¹ (NDT) : Cette menace ne joue que vis à vis de l'opinion publique: elle sert au jeu des politiciens marionnettes du Judaïsme mondial; eux sont parfaitement conscients qu'elle est virtuelle. — Mais si le Judaïsme venait à sentir sa domination actuelle menacée, il ne fait aucun doute qu'il emploierait ses moyens de destruction contre qui que ce soit, comme l'avait dit Clausewitz pour Paris en 1869. Mais malgré les faits rappelés et toute l'imposture des élections habilement cuisinées dans les « démocraties », comme on l'a vu récemment encore aux USA, reste qu'il faut un certain consensus social à la *Révolution Judaique* pour ruiner la *Civilisation* et achever son emprise jusqu'aux plus extrêmes conséquences, même si in fine ils achèveront de l'imposer par la terreur et la police.

— Tout l'objectif des sociétés secrètes est la dissolution et la judaïsation des élites non-juives et celle du peuple par l'école et les médias, et par la démagogie la plus vile, s'appuyant sur les plus puissants moyens de la psychologie et de la sociologie expérimentale. Mais ces méthodes aux mains de leurs manipulateurs des hautes sectes, voient leur efficacité décuplée au moyen de la Sorcellerie et de la théurgie démoniaque! Au XXème siècle, réputé celui de la science, les ouvrages de sorcellerie abondent comme jamais, prouvant l'étendue de ces pratiques abominables dans les milieux élitistes maçonnisés de la politique, des affaires et même de l'Université! Les peuples entraînés dans ce mouvement satanique y seraient réduits... s'il ne leur restait la prière et les ressources que Notre-Dame a fait connaître lors de ses apparitions, seule et unique recours dans cette dérive vers l'Empire du Mal et la barbarie régressive.

maîtres de la civilisation intacte. Ils ne veulent pas détruire l'espèce humaine, mais l'atteler à leur machine et transformer le monde en une vaste plantation d'esclaves, sur laquelle ils puissent dominer impunément : ils ne désirent pas régner sur des ruines.

Le principal danger de la bombe est donc d'être un outil de chantage, et non de destruction. On persuadera les travailleurs qu'aussi déplaisant qu'il soit d'accepter la domination du Communisme, celle-ci assurera cependant la paix et la sécurité. En fait, elle n'assurera rien du tout, et bien au contraire elle ne peut qu'amener à un monde tourmenté. Car comme le lecteur attentif l'aura noté à cette lecture, c'est depuis l'origine que toutes les tentatives d'instaurer le Communisme, que ce soit le type véritable ou son succédané, ont été grosses de troubles : les innombrables sectes, groupes et colonies communistes, depuis le Moyen-âge jusqu'à celles du XIXème siècle, ayant péri de divisions internes.

Weishaupt et ses adjoints, tout comme l'imposteur Marx et ses amis « Communistes » se déchirèrent les uns les autres dans d'ineffables haines. Les *Internationales* se scindèrent en deux groupes antagonistes. Les Socialistes actuels sont traversés de divisions, et pour finir, on a eu l'exemple de plus d'un demi-siècle d'État Soviétique avec ses séries de purges, de liquidations et ses rivalités les plus féroces, un régime sous lequel la vie de personne n'est à l'abri ; et où l'on ne peut bâtir aucune sécurité sur l'avenir. Le Monde communiste ne pourrait donc absolument pas compter sur la paix d'une plantation d'esclaves de jadis, où il y avait du moins une autorité stable et une certaine continuité assurée dans les moyens d'existence.

Il n'y a donc rien de plus important que de faire comprendre partout aux populations la nature du système sous lequel on leur propose de vivre. Aussi doivent-ils en étudier le passé et les actes, et réaliser toute la conspiration du mensonge qui le soutient par derrière.

Aux dirigeants des pays libres d'ouvrir les yeux et

d'affronter la situation courageusement, de comprendre enfin que les pactes avec les pays communistes favorisent toujours le Communisme.

Comme l'Auteur l'avait relevé dans sa conclusion des précédentes éditions de ce livre, à la condition que les peuples réalisent la nature diabolique de la Conspiration à l'œuvre parmi eux, les puissances de l'Enfer ne sauront prévaloir. C'est seulement dans l'ignorance et l'indifférence que réside le principal danger. Chacune des explosions de la *Révolution Mondiale* qui se sont produites jusqu'ici a été rendue possible par l'apathie de la nation en général¹.

Que l'apostrophe de Barruel lancée devant le même péril, il ya plus de cent soixante-dix ans, résonne de nouveau à nos oreilles :

— « *Cessez de vous illusionner. Le danger est certain. Il est permanent, il est terrible, il vous menace tous sans exception. Mais gardez-vous cependant de vous abandonner à cette sorte de terreur qui n'est que couardise et découragement; car dans toute la certitude du danger, je vous le dis néanmoins: Ayez la volonté d'être sauvés, et vous serez sauvés...* »

— « *On ne peut pas triompher d'une nation qui est résolue à se défendre. Sachez donc vouloir comme eux veulent, et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux.* »

¹ (NDT) : Loin de perdre espoir, il faut donc que de nouvelles élites chrétiennes se forment dans le silence, se dotent des connaissances historiques et techniques indispensables pour être prêtes à saisir l'occasion que la *Providence Divine* leur ménagera à coup sûr un jour, et reprendre enfin le pouvoir, rétablir une Civilisation respectueuse des lois divines et la maintenir ensuite. Le « coup de force » est peu envisageable, mais une rupture interne des forces adverses pourra un jour rendre tout possible.

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages cités dans le texte.

(les titres cités en note n'ont été repris)

ALLISON : *Histoire de l'Europe*; *L'Alliance de la Démocratie Socialiste*, publié sur l'ordre du CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA HAYE.

Archives israélites

AULARD : *Etudes et leçons sur la Révolution Française*; *Histoire politique de la Révolution Française*; *Séances des Jacobins*.

BABEUF : *Pièces saisies chez Babeuf*; *Sur le Système de la dépopulation* (1795).

BAKOUNINE : *L'État et l'Anarchie*; *Œuvres de Bakounine*; *Study on Germain Jews* (1869)

BAKOUNINE & NETCHAIIEFF : *Paroles adressées aux Etudiants*.

A. BARRUEL ABBÉ : *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*.

BARTHOU F. : *Vie de Mirabeau*.

BEAULIEU, P. L. : *Le Collectivisme* (1909).

BEAUMONT-VASSY COMTE DE : *La Commune de Paris*.

BEER M. : *A History of British Socialism*.

BENTLEY E. : *Out of Bondage* (1951).

BLANC L. : *Histoire de la Révolution Française*; *La Révolution de 1848*; *L'Organisation du Travail*.

BONNECHOSE (DE) E. : *Histoire de France*.

BRANDES G. : *Ferdinand Lasalle*.

BRAYLEY HODGETT, E. A. : *The Court of Russia in the XIXth Century*.

Der Briefwechsel zwischen F. Engels und K. Marx, éd. par August Bebel et E. Bernstein, Editions Dietz Strasbourg (1921).

BRISSOT : *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et le vol* (1780).

BOUCKHARINE N. : *Le Programme de la Révolution Mondiale* (1920).

BUCHEZ : *Traité complet de philosophie*.

BUCHEZ & ROUX : *Histoire Parlementaire*.

- BÜLAU F. : *Gebeime Geschichten und Räthselhafte Menschen* (1850).
- BUONARROTI P. : *Analyse de la Doctrine de Babeuf; Conspiration pour l'Égalité, dite de Babeuf; Histoire de la Conspiration des Égaux.*
- BURKE E. : *Réflexions sur la Révolution Française.*
- CABET E. : *Histoire populaire de la Révolution Française; Voyage en Icarie.*
Cambridge Modern History
- CAUSIDIÈRE : *Mémoires.*
- CHAMBERS : *Biographical Dictionary.*
- CHESTERTON G. K. : *The New Unhappy Lords.*
- CHURCHILL W. : *Mémoires de Guerre.*
- CLIFFORD, HON. R. C. : *Application of Barruel's Memoirs of Jacobinism to the Secret Societies of Ireland and Great Britain* (1798).
- CLOOTZ A. : *La République Universelle; Lettre sur les Juifs.*
- CODE Russe DES LOIS DU TRAVAIL, publié par le Bureau d'Informaztion Populaire Russe, 1920.
- COLE G. D. H. *National Guilds; The Guild Idea.*
- COLLECTION OF REPORTS ON BOLSHEVISM IN RUSSIA (Cmd 8) presented in Parliament by Command of His Majesty (april 1919).
- BRITISH LABOUR PARTY : *The Communist Solar System.*
Correspondance du Comte de Vaudreuil et du Comte d'Artois.
- COWAN A. : *The X-Rays of Free-Masonry.*
- CRÉTINEAU-JOLY J. : *L'Église Romaine en face de la Révolution.*
- CROCKER G. N. : *Roosevelt's Road to Russia.*
- DASTÉ L. : *Marie-Antoinette et le Complot maçonnique.*
- DAUBAN, C. A. : *Le Fond de la Société sous la Commune.*
- COULTEUX DE CANTELEU, COMTE : *Les Sectes et Sociétés secrètes* (1863).
- CUSTINE (DE), A. : *La Russie en 1839.*
- DESCHAMPS, N. RP. ET JEANNET, CL. : *Les Sociétés secrètes et la Société* (1882).
- DÉSODOARDS F. : *Histoire philosophique de la Révolution Française.*
Despatches (The) of Earl Gower, édité par Oscar Browning (1885)

- DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE de Michaud Dictionnaire Larousse : article sur Clootz.
- DILLON MGR G. F. : *Grand Orient Freemasonry Unmasked* (1965).
- DISRAELI : *Life of Lord George Bentinck* (1852) ; *Coningsby* (1844).
- DODD, B. V. : *School of Darkness* (1954).
- DOHM : *Upon the Civil Amelioration of the Condition of Jews* (1781).
- DRAGOMANOV M. : *Correspondance de Michel Bakounine* (1896)
- DRUMONT, E. : *La Fin d'un monde; _ La France juive.*
- DUHRING E. : *Kritische Geschichte der Nationalökonomie.*
- DUKES, SIR PAUL : *Come Hammer, come Sickle* (1947).
- DUTT, R. PALME : *The Two Internationales* (1920).
- ENAUT, L. : *Paris brûlé par la Commune.*
- ENCYCLOPEDIA BRITANNICA, 1877 : *Article sur le Communisme* de Mrs Fawcett
- ENGEL L. : *Geschichten des Illuminaten Ordens* (1906).
- FLEURY E. : *Babeuf et le Socialisme en 1796.*
- FRIBOURG E. : *L'Association Internationale des travailleurs* (1871).
- FROST : *Secret Societies.*
- GIBBON : *Decline and Fall of the Roman Empire* (Déclin et chute de l'Empire Romain).
- GOUGENOT DES MOUSSEAUX : *Le Juif, le Judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* (1869).
- GRAETZ : *Histoire des Juifs.*
- GRAHAME G. STEWART : *Where Socialism Failed* (1913).
- GRANDE ENCYCLOPÉDIE (LA) ; *article sur Clootz;*
- GRIFFIN SIR L. H. : *The Great Republic* (1884).
- GUILLAUME J. : *Karl Marx pan-Germaniste* (1915) – *Documents de l'Internationale*(1907).
- GYR : *La Franc-Maçonnerie.*
- HECKETHORN : *Secret Societies.*
- HERDER F. : *Der Goetze der Humanität oder das Positive des Freimaurerei.*
- HÉRICHAULT (D^e) CH. : *La Révolution.*
- HODDER, E. : *Life of Lord Shaftesbury.*
- HOLYHOAKE : *The Co-opérative Movement.*

- HUDDLESTON SISLEY : *France, the Tragic Years*.
 HUNTER R. : *Violence and the Labour Movement*.
 HYNDMANN H. M. : *The Historical Basis of Socialism ; Reminiscences*.
 JOLY M. : *Dialogues aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* (1864).
 KAUTSKY K. : *Communism in Central Europe in the Time of the Reformation* (traduction anglaise).
 KNICKERBROCKER N. R. : *Is Tomorrow Hitler's ?*
 KOLLONTAY (MME) : *Le Communisme et la Famille*.
 KROPOTKINE (PRINCE) : *La grande Révolution Française ; Mémoires d'un révolutionnaire ; Paroles d'un révolté ; Les Temps nouveaux*.
 LANDAU M. A. : *Lénine*.
 LASKINE E. : *L'Internationale et le Pangermanisme* (1916).
 LAVELAYE E. (DE) : *Le Socialisme contemporain*.
 Leighton J. : *Paris under the Commune*.
 LÉMANN ABBÉ A. : *L'Entrée des Israélites dans la Société française*.
 LÉNINE : *Les Soviets à l'ouvrage*.
 LETTERS OF READHEAD YORKE : *France in 1802*, edited by J. Sykes (1906). LEROY-BEAULIEU, P. : *Le Collectivisme* (1909).
Life of Robert Owen by Himself.
 LOCKHART BRUCE : *Memoirs of a British Agent*.
 LOMBARD DE LANGRES : *Des Sociétés secrètes en Allemagne*.
 LUCHET (DE), miss : *Essai sur la Secte des Illuminés*.
 MC CARTHY J. : *A History of Our Own Times*.
 MAC DONALD RAMSAY : *Syndicalism*.
 MADELIN L. : *La Révolution*.
 MAISTRE (COMTE JOSEPH DE) : *Lettres inédites de J. de Maistre* (1851) ; *Mélanges inédits ; Quatre chapitres inédits sur la Russie*.
 MALET (CHEVALIER DE) : *Recherches politiques et historiques qui prouvent l'existence d'une secte révolutionnaire* (1817).
 MALON : *Histoire du Socialisme*.
 MAO-TSE-TUNG : *Œuvres Choisies*.
 MARX KARL : *Brief an Sorge ; Das Kapital ; La Lutte des classes en*

- France*.
 MARX, K. & ENGELS, F. : *Manifest of the Communist Party*, (1847) ; *Der Briefwechsel zwischen F. Engels und K. Marx*, par August Bebel et E. Bernstein, publication de Dietz à Strasbourg (1921).
 MÉMOIRE pour le comte de Cagliostro (1786).
 MÉMOIRES de Causidière.
 MERMEIX : *Le Syndicalisme contre le Socialisme*.
 MÉTIN A. : *Le Socialisme en Angleterre*.
 METTERNICH (PRINCE DE) : *Mémoires*.
 MIRABEAU (COMTE DE) : *Croquis ou projet de la Révolution de Mr de Mirabeau ; Sur Moses Mendelssohn, sur la réforme politique des Juifs, et en particulier sur la révolution tentée en leur faveur en 1753 dans la Grande Bretagne* (Londres, 1787).
 MODLHAMMER F. : *Moscow Hand in the Far East* (1938).
 MORE SIR THOMAS. : *L'Utopie*.
 MOUNIER, J.-J. : *De l'influence attribuée aux philosophes et Franc-maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France. Nachtrag des Originalschriften des Illuminatenorden*.
 NETCHAEFF. : *Catéchisme Révolutionnaire*.
 NETTLAU DR M. : *Michael Bakounin, Eine Biografie. Neuesten Arbeiten des Spartacus und Philo*.
 ORIGÈNE : *Contre Celse. Original Schriften des Illuminaten ordens*.
 OULIANOFF (V. Lénine) : *The Chief Task of Our Times*.
 OWEN ROBERT : *Life of Robert Owen by himself*.
 PAINE T. : *The Age of Reason*.
 PAPIERS TROUVÉS chez Robespierre.
 PAPUS : *Martinez de Pasqually* (1885).
 PLAYFAIR : *History of Jacobinism*.
 PONCINS VICOMTE LÉON (DE) : *La Franc-maçonnerie et le Vatican* (1968) ; *Le Judaïsme et le Vatican ; Espions soviétiques dans le monde*.
 POUGET E. : *Le Sabotage*.
 PROCÈS DES ANARCHISTES (1883).
 PROTOCOLES DES SAGES DE SION.

- PROUDHON P. J. : *Idée générale de la Révolution au XVIIIème siècle.*
 PRUDHOMME : *Crimes de la Révolution.*
 RAINE G.E. (SR LUBOFF E.) : *Bolshevik Russia*
 REYBAUD L. : *Dictionnaire d'économie politique.*
 RIVE (A. DE LA) : *Le Juif dans la Franc-maçonnerie.*
 ROBESPIERRE : *Papiers trouvés chez.*
 ROBISON PR. J. : *Proof of a Conspiracy.*
 ROOSEVELT ELIOTT : *As He Saw It.*
 ROUSSEAU JEAN-JACQUES : *Du Contrat social; Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*
 RUSSELL B. : *The Practice and Theory of Bolshevism.*
 SAINT-AMAND (L. DE) : *Marie Amélie et la Société française en 1847.*
 SAINT-MARTIN : *Des Erreurs et de la Vérité (1775).*
 SAINT-SIMON : *Le Nouveau Christianisme.*
 SAND GEORGE : *La Comtesse de Rudolstadt.*
 SARGANT : *Co-operation in Rochdale.*
 LIFE OF ROBERT OWEN.
 SCHMIDT : *Tableaux de Paris.*
 SCHWARZSCHILD, L. : *The Red Prussian.*
 Sisson, E. : *The German-Bolshevist Conspiracy*
 SMITH A. : *The Betrayal of die Internationale (non publié); The Pan-German Internationale.*
 SOMBART W. : *Les Juifs et le Capitalisme moderne.*
 SOREL A. : *L'Europe et la Révolution française; Réflexions sur la violence.*
 SPIRIDOVITCH GÉNÉRAL A. E. : *The History of Bolshevism.*
 STEED WHICKHAM : *The Hapsburg Monarchy.*
 STEPNIAK : *Underground Russia.*
 STERN D. : *La Révolution de 1848.*
 STRACHEY J. ST LOE : *Problems and Perils of Socialism.*
 TAYLOR, PR. A. J. P. : *The Origin of Second World War.*
 THUREAU-DANGIN : *La Monarchie de Juillet.*
 THWAITES LT. COL. N. : *Velvet and Vinegar.*
 TOURGUENIEV : *Pères et Fils (1861).*

- VELLAY C. : *Discours et rapports de Robespierre.*
 VIDAL : *Vivre en travaillant.*
 WEBB BEATRICE : *The Co-operative Movement.*
 WEBSTER NESTA : *The French Revolution; Louis XVI and Marie-Antoinette; Secret Societies and subversive Movements; The Surrender of an Empire.*
 WELLS HERBERT GEORGE : *Outline of History.*
 YORKE O. : *The Secret History of the Internationale (1872).*
 YOUNG ARTHUR : *The Example of France, a Warning to Britain.*
 ZACHER DR : *Die Rothe Internationale (1884).*
 Zenker, E. V. : *Anarchism (traduction anglaise, (1898).*
 ZILLIACUS KONNI : *The Revolutionnary Movement in Russia.*
 ZIV DR. : *Life of Trotsky (1916).*
 ZOCCOLI E. : *L'Anarchia.*

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abbaye (prison de l'), 115
 Abbé Rohling, 518
 Abdal Malitch Haniza Bey, 604
 Abetz Otto, 550
 Abolition des fêtes catholiques, 173
 Abramovitch Sol, 606
 Accords de Munich, 18
 Acham E. Bernard, 581
 Acheson Dean, 559, 613
Action Française, 552
 Adam Weishaupt, 600
Affaire Dryfus, 467
 Afrique du Sud, 612
 Agoult Mme d', 240
 Alberg Charles d', 63
 Albert Sorel, 337
 Alexandre II, 383
 Alexandre II (assassinat d'), 391
 Alexandre le Grand, 277
 Alfred le Grand, 372
 alias Neuberger Neumann, 492
 Alison, 219
 Alliance Sociale-démocratique, 355, 364
 Amar, 118
 Anacharis Clootz, 214, 286
 Anarchie, 211, 306, 361, 362, 424
 Anarchisme, 388
 Anarchistes, 358, 391, 420
 Anarchistes de l'Internationale, 361
 anarcho-syndicalisme, 362
 Anarcho-Syndicalisme, 453
 Anaxagoras (Chaumette), 87
 Anglicanisme, 113
 anticatholiques fanatiques, 286
 Antonin le Pieux, 278
 Apostoliques, 30
 Arago, 234
 Archevêque de Paris, 357

Arditi Pierre, 22
 Armée blanche, 540
 Armée Rouge, 548
 Articles Organiques, 160
 Ashberg, 516
 Association du Nord, 221
 Association du Salut Public, 221
 Association du Sud, 221
 Atlee, 19
 Aubry Gustave, 113
 Auguste Bebel, 297
 Aulard, 145
 Aulard (historien), 92
 Auphand Amiral, 568
 Austrelitz, 154
 Aveling, 461
 Avenger, 398
 Axelrod, 479, 492

B

B'nei B'nith (en hébreu
les Fils de l'Alliance), 410
 Blanc Louis, 105
 Babeuf, 76, 103, 119, 129, 132,
 135, 168, 195, 201, 293, 353,
 397, 424, 470, 484, 485, 487,
 489, 491, 525
 Babeuf (ou Babeuf), 94
 Babeuf François Noël, 115
 Babeuf Gracchus, 210
 Babouvisme, 192
 Babouvisme et Bolchevisme, 141
 babouvistes, 134
 Babouvistes
 Germain, Buonarroti, Didier,
 Darthé, Rossignol., 135
Babouvistes (Égaux), 140
 babouvistes socialistes, 288
 Bacher Robert F., 620
 Bailey Alice, 623
 Bakounine, 271, 298, 300, 301,

- 306, 319, 328, 330, 331, 346,
354, 355, 361, 363, 369, 373,
378, 388, 393, 424, 473, 481,
490
- Bakounine Michel, 214
bakouninistes, 346
Bakouninistes, 365
Balabanova Angelica, 480
Balfour Lord, 414
Balsamo Pierre, 73
banque Loeb, 413
banque Schiff, 412
banqueroute nationale, 98
banquiers juifs allemands, 62
Barbès, 245, 252
Barbusse Henri, 606
Barnave, 86
Barras, 113
Barruch Lévy Barruch, 299
Barruel, 141, 149, 155, 491, 525,
541, 632
Barruel A., 75
Barruel abbé, 524
Barruel Abbé, 537
Barruel abbé Augustin, 45
Barruel Abbé Augustin, 12
Batteson George, 620
Bayard, 75
Bazaine, 348
Beaumarchais, 370
Bebel, 339, 363, 387, 391, 537, 547
Bebel Auguste, 297
Beghars, 30
Bela Kun, 21, 494
Bela Vago, 494
Belfort Bax, 461
Benamozegh, 622
Benjamin « Hilda la Rouge », 564
Beppo, 216
Berebbi Yvan, 22
Berg Charles, 22
Beria, 565
Berl Emmanuel, 552
Berle Abraham, 613
Bernstein, 439, 614
Bernstein Édouard, 298, 480
Berthamm-Hollwedg, 478
Besant Annie, 396, 462, 600, 623
Biedermann, 131
Bielek, 154
Bismarck, 274, 283, 284, 286, 305,
339, 367, 409, 438, 466
Bismarck, 217
Blanc Louis, 92, 116, 156, 200,
227, 231, 234, 242, 252, 259,
294, 443, 444, 534
Blanqui, 232, 242, 245, 247, 251,
252
Blanquiste, 458
Blavatski, 412
Blavatski Helena, 267
Blavatski Hélène, 462
Blavatski Hélène, 410
Blavatski Helena, 600
Blavatsky Helena Petrovna, 516
Bleichroder, 286, 409
Bloch (dit Strutchhoff), 518
Bloch Gérard, 22
Blocus Continental, 163
Blücher (alias Galen), 580
Blum & Voss, 576
Blum, 553
B'nai Brith, 329
B'nai Brith News, 515
Bode, 75, 86, 155
Boetinger, 153
Boghuljubov, 383
Böhr Niels, 568
Bolcheviques, 19, 97, 470, 471
Bolchévisme, 484
Bolchévisme et Babouvisme, 141
Bollack Robert, 552
Bonald De, 519
Bonaparte, 113, 119, 318
bonapartistes, 256
Bonnot, 407
Bordiot, 276
Bordiot J., 150

C

- Borkheim, 363
Bornstein, 287
Borodine, 579
Borodine Jacob, 578
Boukharine, 484, 489, 565
Boulangisme, 466
Boulganine, 564
Boutmi, 519
Bowles Chester, 623
Brafman, 519
Brecht Berthold, 370
Brégon J.-J., 103
Breiner M., 392
Breitung Max, 516
Brigade de la colère, 533
Brissot, 165, 214, 321, 424
Brockdorff-Rantzau, 478
Brohm Jean-Marie, 22
Bronfman, 514
Bronski, 494
Bronstein Lev, 392
Bronstein Lev Davidovitch, 479
Broué Gérard, 22
Brousse Paul, 458
Broussiste, 458
Bruce Lockhart, 576
Brunel et Bergeret, 356
Brunswick, 344
Brunswick duc de, 153
Brunswick Duc Ferdinand de, 85
Brunswick Ferdinand de, 140
Bucher Lothair, 286
Bucher, 197, 231, 252, 444
Bülau, 73
Bullitt William, 556
Bulwer-Lytton, 411
Bund, 472
Buonarroti, 370
Buonarroti, 94, 133, 135, 192, 201
Burschenschaft, 163, 274
Battenweiser, 613
- Ca'Canny, 431
cabalistique maçonnerie, 86
Cabbale juive, 110
Cabet, 94, 201, 245, 265, 294, 296
Cabet (Papa), 202
Cabet Etienne
Cabila, 617
Ca'Canny principe de, 100
Cafiero, 386, 388
Cagliostro, 62, 70, 73, 86, 169, 397
Cagliostro Joseph, 73
Callaux Joseph, 479
Callahan Charles, 150
Calvinisme, 113
Cambacérés, 113
Cambadélis J. Y., 23
Cambridge Modern History, 261
Campanella, 203
Campe, 110
Captives boulevard des, 233
Carbonari, 167, 276, 313
carbonaro, 258
carbonaro Napoléon III, 286
Cardinal Fesch, 525
Cardinal Manning, 537
Carlyle, 164
Carnot (Lazare), 137
Carnot Sadi, 406
Carr William, 286
Carra, 79
Carrier, 104
Cassel Sir Ernest, 413
Castle Barbara, 614
Castro Fidel, 626
Castro Fidel (Juif), 620
Catherine II, 221
Caton (von Zwack), 58
Cause du peuple, 357
Caussidière, 227, 234, 254, 303
Cavaignac, 227, 257
Cavaignac (maçon), 257
Cavour, 263

- Cent jours*, 268
 Cercle Tchaïkovski, 382
 Cerfbeer, 176
 Chabot, 86, 112
 Chamberlain, 553
 Chamberlain Neville, 19, 551
 Chambers Whittacker, 613
 Champakaraman Pillai, 604
 Chang Hsueh-Liang, 584
 Chang Tso-Lin Maréchal, 579
 Chao-Kung « Abbé », 583
 Charbonnerie, 269, 283
 Charles Kingsley Charles, 460
 Charles X, 267
 Charleston, 410
 Chartistes, 288, 294
 Chateaubriand, 159
 Chatterton-Hill, 604
 Chaumette, 87, 91, 103, 203
 Chaumette (Anaxagoras), 87
 Chesin (Juif), 581
 Chine, 280
 Chirac Jacques, 23
 Chirzel, 583
 Chorny Lev, 526
 Chouans, 106
 Christianisme transcendantal, 221
 Churchill, 557, 558, 583, 588, 594
 Churchill Winston, 9, 21
 Churchill Winston (Sir), 476
 CIA, 620
 civilisation destruction de la, 192
 Clausewitz, 630
 Clémenceau, 338, 392, 438, 457, 459, 460
 Clermont Tonnerre, 176
 Clermont-Tonnerre, 82
 Clifford, 146
 Clinton Roosevelt, 217
 Cloodt, 91, 94, 103, 164, 165, 186, 203, 211, 294, 346, 393, 394, 471, 491, 525
 Cloodt (juif illuministe), 112
 Cloodt Anacharsis, 61, 89, 168, 350, 371, 490
 Club des Cordeliers, 103
Club des Jacobins, 335
 Code civil, 159
 Cohen Dr, 286
 Cohen Moïse, 408
 Cohen Moï-Sha, 577
 Cohen Morris, 577
 Cohn Benda Daniel, 22
 Cohn Kurt, 564
 Cohn Meyer, 286
 Cohn-Bendit, 441
 Cole G. D. H., 443
 Collier Affaire du, 86
 Collot d'Herbois, 104
 Comité Central, 119
 Comité de Propagande, 85
 Comité de Salut Public, 94, 99, 104, 131, 197
 Comité de Sureté Générale, 219
 Comité de Sureté générale, 118
 Comité Directeur Central du Parti, 480
 Comité du Luxembourg, 250
 Comités communistes en 1917
 Sjanski, Goussieff, L. Kameneff, assistant de Trotsky, Steckloff, Sverdlov, Joffe, Litvinoff, Rakowski, Radek, Untskt, Menjisky, Lann, Bronski, Volodarsky, Petroff, Smirdovitch, Vovrowsky, Zaalkind, 517
 Commissaires politiques
 Trotsky, Zinoviev, Kameneff, Steckloff, Sverdloff, Untzky, Joffe, Rakovsky, Radek, Menjisky, Lann, Bronski, Zaalkind, Volodarsky, Petroff, Litvinoff, Smirdovitch et Vosrowsky, 494
 Communards, 351, 352
 Communauté des Biens, 120
 Commune, 313, 356, 459, 617

- Commune de 1792*, 352
 Communistes, 547
 Communisme, 37, 139, 228, 334, 381, 419, 530
 Communiste, 397
 Communiste Système, 187
 Communistes, 590
 complot juif, 331
 Comte Auguste, 208
 comte de Chambord, 256
 Concordat (de 1801), 160
Confédération Générale du Travail(1895), 430
 Conférence de Téhéran, 558, 561
 Confrérie de la Paix, 31
 Congrès de l'Internationale, 429
 Congrès de Vérone, 221
 Congrès de Vienne, 159, 218
 Congrès de..., 59
 Congrès Travailleur, 430
 Coningsby, 283
 Conquest R., 540
 Conseil suprême de la Maçonnerie mondiale, 170
 Conseils internes, 229
 Conspiration des Égaux, 210
 Conspiration nationale, 85
 Constant abbé, 411
 Constantine v., 574
 Constanza marquis de (Dionède), 58
 Convent, 275
 Convent de Paris, 85
 Convent des sociétés secrètes, 258
Convention, 471
 Convents, 85
 Coercos, 513
 Cordeliers club des, 86, 112
 Corneau Alain, 22
 Corporations, 173, 418
 Cosmopolite, 582
 Cossandey, 64
 Costa de Beauregard, 60
 Coudenhove-Kalergi, 550
 Couthon, 115, 564
Crémieux, 234, 264, 352
 Crémieux (Isaac Lévy), 227
 Crémieux Adolphe, 513
 Crémieux Adolphe (v. Isaac Lévi, ou Lévy), 336
 Crescent, 63
 Créneau Joly, 170
 Cri du Peuple le (journal), 119
 Croix gammée, 550
 Cromwell, 525
 Cromwell Oliver, 70
 Cuba, 628
 Cuba (crise de), 626
 Cuhn, 86
 cultes liberté de tous les, 268
 Carrie Laughlin, 591
 Curzon Lord, 469
 Custine, 308, 373
- ## D
- Daladier, 553, 556
 Dalberg, 159
 Danton, 78, 86, 104, 116
 Dantzig, 556
 Dantshé, 135
 Dasté Louis, 73
 Daudet Léon, 467, 478
 Dauphin-Meunier A., 104
 David, 101
 De Witte, 516
 Decaze, 269
 Déclaration des droits de l'homme, 115
 Déclaration des Droits de l'Homme, 200
 Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, 120
 Denikine, 540, 571
 Dépopulation Système de, ou Principe de, 101
 Desamy, 208
 Deschamps, 131, 140, 153, 197,

276, 617
 Deschamp RP, 70
 Deschamp RP., 157, 158
 Deschamp RP. Nicolas, 86
 Deutsch Simon, 617
 Deutsche Union, 164
 Dewey John, 322
 Didier, 135
 Dietrich Patrick, 22
 Dietz, 343
 Dieu, 268
 Dillon Read (Banque), 549
 Diomède, 58
 Directoire, 106, 116, 133
 Directorat juif de Hongrie
 Bela Kun, Bela Vago, Sigmund
 Kunfi et Joseph Pogany, 494
 Disraéli, 275, 281, 283, 399, 526
 Disraéli, 265
 Division *Das Reich*, 568
dix-huit Brumaire, 157
Dix-huit Brumaire, 157
 Dmitrieff Madame, 364
 Dobrouchka, 112
 Dobrouchka Moïse, 86
 Dohm, 60, 61
 Donald M Ramsay Mac, 442
 Douillet Joseph, 326
 Doumovo, 519
 Doyen rouge, 537
 Dr Kugelmann, 317
 Dr Philip, 286
 Drago de, 320
 Dray Julien, 23
 Dreyfus Affaire, 90
 Drumont, 438, 460, 529
 Drumont Édouard, 392
 Drumont Édouard, 176, 312
 Dubois-Crancé, 101
 duc d'Orléans Philippe, 79
 Dukes Sir Paul, 470, 554
 Dulles Allen, 620
 Dumouriez, 86
 Dupont, 401

Dupont Eugène, 316
 Dupont Adrien, 80, 86

E

Eccarius, 316, 364
 Eccarius George, 401
 Eckert, 69
 écologistes, 103
 Édouard VII, 392
 Ehrenbourg Ilya, 560
 Einstein, 517, 568
 Eliphaz Levi, 411
 émancipation des Juifs, 283
 Empire, 319
 ENA, 413
 Enault, 352
 Enault Louis, 313
 Encyclopédie, 38
 encyclopédistes, 221
 Engel Leopold, 390
 Engels, 289, 342, 344, 364, 367,
 460, 461, 553
 Engels Friedrich, 10
 Enghien (meurtre du Duc d'), 160
 Enragé, 211
 Enragé (disciple de Hébert), 211
 Entreprise magazine, 616
 Éphraïm, 79
 Ephraïm, 284
 Epiphanius, 322, 515
 Epiphanius, 397
 Épopée, 86
 Ernest Cassel Sir, 392
 Eroterion, 87
 Esséniens, 203
 États du Pape, 266
 Évangile (nouveau), 296
 expropriation, 118

F

Fabian Society, 412
 Fabienne Société, 39

Fabre d'Eglantine, 112
Fabula, 466, 603
 Falck Samuel Jacob, 73, 582
 Fantin Désodoards, 93
 Fawcett Mrs, 191
Fénelon, 71
 Fenians, 398
 Fenton Lalor, 402
 Fessier, 69
 Fichte, 163
 Fils Aimé, 100
 Finlande, 558
 Fischer Adjudant Général, 154
 Flocon, 303
 Florens, 351
 Ford, 549
 Fouché (Joseph), 158, 269
 Fouquier-Thinville, 104
 Fourier, 201, 265, 296
 Fourier Charles, 195
 Fourierisme, 209
 Frenkel Boris, 22, 532
 Franc-maçonnerie Illuministe, 221
 Franco général, 546
 Frank Jérôme, 613
 Frankel, 364
 Frankfurter Félix, 613
 Franklin B., 70
 Frédéric, 273
 Frédéric de Prusse, 78
 Frédéric II, 87, 109
 Frédéric le Grand, 164, 273
 Frédéric-Guillaume II, 79
 Frédéric-Guillaume IV, 273
 Free China (*Gazette*), 597
 Frère Thérifoque, 350
 Frères de Bohême, 31
 Fréron, 104, 116
 Freud, 552
 Frey Junius et Emmanuel, 112
 Frébourg, 334, 340, 355
 Fried, 532
 Froissard, 32
 FTP, 568

Fürtsberg, 480
 Fürstenberg-Ganetsky, 474, 492

G

Galen B. K., 580
 Gallent, 581
 Gambetta, 286, 338, 352, 438, 466,
 617
 Gambetta (étranger), 359
 Gandhi, 600
 Ganetsky (Kuba), 480
 Garaudy, 550
 Garaudy Roger, 315
 Garibaldi, 266, 267, 271, 314, 412
Gambis, 529
 Gaxotte, 112
 Gaxotte Pierre, 78, 131
 Gekker, 581
 Gémard Claude, 22
 Gent Alphonse, 271
 Gentils (haine des), 285
 George Bernard Shaw, 461
 George III, 78
 Georges Sorel, 434
 Germain, 135
 Gibbon, 279
 Gillsowsky, 154
 Girondins, 77, 116
 Gladstone, 217, 265
 Gluckstein D., 532
 Gluckstein Daniel, 22
 Göchhangen, 155
 Goering, 550
 Goldberg, 614
 Goldberg Jacob, 606
 Goldman Emma, 21, 406
 Goldreich Abe, 614
 Goldstein Hymie, 606
 Golikoff général Philippe, 587
 Golos, 593
 Gompers, 340
 Gordon George, 73
 Goubelmann-Jaroslawski, 518

Gougenot Des Mousseaux, 330
 Gracchus (Babeuf), 117
 Gracchus Babeuf, 380
 Graetz, 61
 Grahame M Stewart, 449
 Grahame Stewart, 452
 Gramsci, 370
 Grand Duc Constantin, 221
 Grand Électeur, 140
 Grand Jour, 133
 Grand Orient, 85, 270, 606
Grand Soir, 431
Grande Peur, 224
 Grande Terreur, 566
 Grand-Orient, 79, 313, 606
 Grant Ulysse, 217
 Grèce (Roi de), 406
 Greeley Horace, 288
 Greenberg Michael, 591
 Grégoire abbé, 61, 176
 Grève générale, 421
Grève Générale, 437
 grève perlée, 431
 Grew Joseph C., 588
 Griffin Sir Lepel, 398
Gringoirs, 552
 Grisel, 134
 Grünberger, 64
 Grusenber Michael, 579
 Grynspan H. F., 550
 Guelfes, 276
 Guepeou, 327
 guerre à la civilisation, 352
 guerre de Crimée, 299
 guerre des Six Jours, 628
 Guesde Jules, 459
Guedistes, 458
 Guetta Bernard, 22
 Gugenheim, 392
 Guggenheim, 516
 Guildes, 418
 Guillaume, 287, 333, 365, 481
 Guillaume Ier, 348
 Guillaume II, 367, 392

Guillaume III de Prusse, 69
 Guillaume James, 13, 312
 Guillotin, 87
 Gullik Thomas, 616
 Gunzburg, 516
 Guzman, 112
 Guzman Tilly, 112

H

Halifax Lord, 587
 Hanauer G., 392
 Hanauer J., 516
 Hanriot, 112
 Hardie Keir, 461
 Harriman Averell, 609
 Hart Capitaine Liddel, 594
 Hartman, 400
 Hartmann, 397
 Haselmann, 392
 Hasselmann, 391
 Hatzfeld, 285
 Haute Vente, 59, 168, 192
 Haute-Vente, 215, 229, 269, 490
 Hébert, 91, 94, 103, 104, 203, 211, 293, 301, 353, 394
 Hegel, 550
 Heine Henri, 288
 Helphand (*Parvus*), 492
 Helphand Ismael Lazarevitch (*Parvus*), 476
 Hepner, 364
 Hepple Bob, 614
 Herder, 519
 Hérison (comte d'), 276
 Herz, 61, 176
 Herz Cornelius, 460
 Herven, 271, 305
 Hess, 363
 Hess Maurice, 362, 363
 Hess Moïse, 298, 336
 Hess Moses, 288
 Hess Moses (rabbin), 287
 Hess rabbin, 434

I

Icaris, 206
 Icaris (v. Cabet), 206
 Illuminé (Babeuf), 117
 Illuminés, 12, 110, 119, 299, 396, 453, 626
 Illuminés de Bavière, 282
 Illuminés de Weishaupt, 390
 Illuminisme, 154, 199, 210, 219, 380, 487, 490, 536
 Illuminisme allemand, 355
 Illuminisme maçon juif mondial, 274
 Illuministe (USA), 150
 Hess Rudolf, 550
 Higger Michael, 514
 Hiroshima, 595
 Hirsch, 460
 Hirsch baron, 392
 Hiss Alger, 559, 591, 612
 Hitler, 550, 554, 586
 Hitler Adolphe, 14
 Hödel, 386
 Hoffman Laroche (Laboratoires), 620
 Hohenzollern, 79, 166, 582
 Holbrook Moïse, 286, 409
 Hoover Edgar, 532
 Hosni el Orabi, 605
 House colonel, 558
 Huber, 251
 Huddleston Sisley, 568
 Hughenberg, 550
 Hunter Pr., 406
 Hussites, 30
 Huxley Aldous, 412
 Huxley Julian, 412, 620
 Huxley Thomas, 412
 Hyndman, 457
 Hyndman H. M., 399
 Hyndman H. Mayer, 452, 460
 Hyndman Henry Mayer, 396

Illuministes, 19, 282, 467, 569
 Impératrice d'Autriche, 406
 Impératrice Eugénie, 258
 Independent Chronicle, 151
 Inquisition, 197
 Internationale, 283, 360, 390
 Internationaliste, 398
 IRA, 533
 Irlandais Unis (Société des), 402
 Isaac Levy (Crémieux), 227
 Isaacs Rufus, 549
Israel's Messenger (journal), 583
 Iviackay Gallatin, 409

J

Jacobinisme, 59, 110, 148
 Jacobins, 88, 145, 167, 267, 351, 471, 484
 Jacobins Club des, 84
 Jagger Mike, 411
 Janin (Général), 573
 Janin général, 517
 Jannet Claudio, 157, 617
 Jaurès, 441, 465
 Jefferson, 151
 Jehouda Joshua, 525
 Jérôme Prince, 274
 Jeune Allemagne, 282
 Jeune Europe, 59, 270, 282
Jewish World (journal), 577
 Jodl général, 562
 Joffe, 494, 577
 John Bull (Magazine), 594
 Johnson, Dr Hewlett, 537
 Jospin Lionel, 22
Journal des Débats, 274
 Judaïsme, 268
 Juif Sass, 577
 Juifs (auspices des), 283
 Juifs (pouvoir des), 275
 Juifs (réhabilitation des), 277
 juive (cabbale), 110
 Jung, 364

K

- Kahal, 295, 519
 Kahn Léon, 525
 Kahn Otto, 392, 576
 Kahn Otto, 516
 Kameneff, 494
 Kamenev, 565
 Kantor, 614
 Kaplan Morton, 621
 Kathrada (alias Pereira), 614
 Katz Abraham, 606
 Kautski Karl, 31
 Kautsky, 363
 Kennedy, 627
 Kerenski *L'air*
 Kérenski, 394
 Kérensky, 472
 Kerillis Henri de, 552
 Khrouchtchev, 564, 627
 Kipling Rudyard, 412
 Kierkegaard, 516, 549
 Kissinger, 611
 Kissinger Henry, 103
 Kitchner, 466
 Kitchner Lord, 5
 Klapka, 271
 Knigge, 63, 110, 154, 524
 Knigge baron von, 53, 58
 Kock, 112
 Koiso Général, 594
 Kollontai Alexandra, 480
 Kollontay Mme, 488
 Kölmer, 66
 Koltchak amiral, 572
 Koltchak général, 571
 Komer David, 22
 Kominform, 532
 Komnine Ev., 540
 Konoye Prince, 588
 Koslowski, 581
 Kossuth, 271
 Kowalsky, 383
 Kravchinsky (alias Stepaniak), 383
 Krestinski, 565
 Krivine Alain, 22, 532
 Krohn juif, 550
 Kropotkine, 212, 358, 381, 382, 386, 388, 396, 424, 473
 Kropotkine (Prince), 370
 Kropotkine Prince, 358
 Kuba (Ganetski), 480
 Kugelmann Dr, 317
 Kuhn & Loeb (Banque), 549
 Kuhn banque, 613
 Kuhn Loeb (banque), 619
 Kuhn, Loeb & Co, 576
Kommunistang, 577

L

- La Harpe, 221
 la Motte Mme de, 73
Labour Party, 293
 Lafargue, 314, 342
 l'Affaire Dreyfus, 479
 Laffargue, 367
 Laffite Jean, 282, 408
 Lafin, 282
 Lamartine, 227, 237, 245, 252, 263
 Lambert Roger, 340
 Lambert, 22
 Lameth, 113
 Lamoticière, 257
 Land League, 398
 Landowski, 550
 Lane William, 448
 Lansbury George, 491
 Larin, 494
 Lassalle Ferdinand, 398
 Lashewitz, 581
 Laskine, 460, 481
 Laskine Edmond, 13, 317, 343, 366
 Lassalle, 298, 300, 333
L'Atelier, 199
 Laval Pierre, 550
 Lavelaye, 266
 Lavoisier, 88
 Law John, 112
 Lazard, 392, 400, 516
 Lazard (Banque), 552
 Lazarevitch Israel, 492
 Lazare Bernard, 45, 525
 Lazarrevitch Helphand Israel, 474
 Le Chapelier loi, 81
 Le Creusot, 341
Le Globe (journal), 269
 Le Monde Journal, 22
 Leadbeate, 462
 Leary Timothy, 620
 Lebon, 104
 Lebrun, 553
 Ledru Rollin, 227
 Ledru-Rollin, 238, 247, 252
 Lefranc abbé, 85
 Lefranc RP., 85
 Lefrançais, 350
 Légion des Mille, 266
 Lehman, 613
 Lehmann abbé, 60
 Lémann abbés, 541
 Lemmi, 409
 Lemmos Henriette de, 176
 Lemos Henriette de, 61
 Lénine, 21, 314, 326, 363, 394, 412, 421, 429, 472, 480, 484, 494, 516, 548, 553
 Lénine (bourgeois), 108
 Lénine Nicolas, 346
 Lénine Vladimir Ilitch, 10
 Léon Blum, 551
 Léon de Poncins, 538
 Léonidas, 75
 Léopold Ier, 166
 Leroux Pierre, 249, 265
 Lessing, 69
 Lessner, 316
 Lettonic, 558
 Lev Bronstein, alias Trotsky, 163
 Lévi Armand, 410
 Lévi Baruch, 336
 Levine, 606

- Lewis Spencer, 462
 Libération, 566
 liberté de la presse, 268
 Liberté et Égalité, 362
 Libre-échange, 174
 Liddell Mathers Samuel, 411
 Liebknecht, 339, 363, 387, 391, 547
 Ligue Communiste, 288
 Ligue du Midi, 271
 Lilienthal David, 619
 Linen James, 623
 Litvinoff, 494
 Litvinov, 18
 Lloyd George, 19, 394, 414, 469, 514, 607, 608
 Locarno, 346
 Locarno Traité de, 551
 Locke, 203, 294
 Lockhart Bruce, 576
 Lockroy, 352
 Loeb, 479, 516
 Loeb (Banque), 392
 Loeb (banquier), 413
 Loeb banque, 474
 Loeb Kuhn, 392
 Loge de Charleston, 286
 Loi (de Moïse), 279
 loi de 1791, 418
 Loi de suspects, 145
 loi du Maximum, 104
 loi Le Chapelier, 99
 Lombard de Langres, 155
 Lombard Jean, 77, 104, 140, 221, 282, 358
 London Jack, 413
 Long Isaac, 170
 Long Jules Isaac, 408
 Longuet, 342
 Lord Bulwer-Lytton, 462
 Lord Mountbatten, 414
 Louis docteur, 87
 Louis Napoléon, 257
 Louis-Philippe, 225

Louis-Philippe, 210, 227
Ludendorff, 478
Ludwig Emile, 90, 441, 545, 552
Lunatcharski, 326
Luxembourg Rosa, 21, 547
Lvov (Trotski), 479

M

Mably, 203
Mac Namara Robert, 623
Macé Jean, 90
Maçonnerie, 70, 283, 400
Maçonnerie américaine, 150
Maçonnerie Illuministe, 397
Madelin Louis, 106
Magasins Communaux, 123
Mahomet, 62
Main Noire, 398
Maïsky, 19
Maïsky, 553
Maître J. de, 167
Maître Joseph de, 155, 164, 169, 371, 541
Maître de la Grande Loge de Prusse, 273
Malatesta, 386, 388
Malegari, 217
Malet Chevalier de, 46, 155
Malou, 98, 175, 321, 459
Malte (île de), 154
Malthus, 101
Man Ray, 370
Manassévitch-Manouïev, 472
Mandchourie, 579
Mandel House, 392, 479
Mandela, 612
Mandela Nelson, 614
Manifeste communiste, 141
Manifeste Communiste, 282, 289
Manifeste des Égoux, 120
Manning Cardinal, 3, 537
Marnsdorf, 166
Mao, 600

Mao Mao Tsé Toung (orthographe anglaise), 10
Mao Tsé-Tung, 586, 595
Mao-Tsé-Tung, 591
Marat, 103, 164, 211, 227, 293, 301, 319, 354, 382, 394, 424, 430, 470, 525
Marchand, 603
Marche, 236
Marcuse, 532
Marcuse Herbert, 22, 322, 620
Maréchal Pétain, 566
Marjotta, 409
Marie, 227, 234
Marie-Antoinette, 77, 78, 86
Marie-Thérèse, 77
Marmontel, 141
Marotti abbé, 58
marrane, 525
marranes infiltrés, 276
Martinès, 38
Martinès de Pasqualis, 525
Martinez, 96
Martinisme, 85
martinistes, 472
Martinistes, 59, 167, 221
Martov, 474
Marx, 93, 260, 298, 299, 333, 338, 341, 358, 360, 361, 363, 366, 387, 396, 402, 417, 434, 438, 443, 445, 459, 460, 550, 553, 631
Marx (bourgeois), 108
Marx Dupont, le porte-parole de Marx, 338
Marx Eleanor, 461
Marx Eleanore, 413
Marx et d'Engels, 300
Marx et Engels, 288, 335, 346, 350, 367
Marx Karl, 10, 21, 173, 201, 266, 400, 474
Marxistes, 361, 433
Masséna, 131
Mathiez, 112

Maurice Frederick, 460
Maurice William, 461
Mauvillon, 110
Max Beer, 131
Maximilien d'Autriche, 274
Mayer Rothschild Amichel, 140
Mazzini, 216, 258, 262, 270, 274, 282, 462
Mélançon J.-L., 23
Melchiséch Ordre de, 62
Melgounov, 326, 540
Memphis rite de, 397
Mencheviks, 471
Mendelsohn Moïse, 623
Mendelsohn Moïse, 176
Mendelssohn, 61
Mendelssohn Moïse, 60
Mendelssohn Moses, 69
Mendès-France, 616
Menjisky, 494
Mermeix, 421, 429, 453
Mesmer, 38, 86
métiers de luxe, 98
Metternich, 86, 163, 218
Mexique, 274
Meyer Arthur, 529
Meyerbeer, 288
Mgr Delassus, 5, 438, 525
Mgr Dillon, 404, 539
Mgr Felin, 538
Mgr Josain, 12
Mgr Marcel Lefebvre, 622
Mgr Meurin, 5, 46, 70, 90, 408
Mgr Prématis, 520
Michel Louise, 388
Michelet, 98
Mihailov Pr., 540
Milner Lord, 515
Milner Sir Alfred, 412
Minervals, 58
Mirabeau, 61, 74, 86, 149, 337, 429, 530
Mme d'Agoult, 240
Mobutu, 617
Mödlhammer, 580
Molay Jacques de, 39
Moloch culte du, 87
Momoro, 103, 112
Monarchie de Juillet, 210
Moncomble Yann, 90, 620
Mondialisme fabien, 400
Moniteur (journal), 100
Monnet Jean, 616
Montagnards, 235
Montague Edwin Samuel, 600
Montague Samuel, 600
Montaigu Samuel, 414
Montefiore, 391
Montesquieu, 203
Monthly Magazine (journal), 152
Morr Thomas, 35, 203
Morelly, 203
Morelly Abbé, 35
Morgan, 400, 516
Morgan Banque, 549
Morgenthau Henry, 592
Morris Cohen, 577
Morton George, 413
Morton Levi Parsons, 413
Morton Parsons, 392
Mosaïque religion, 279
Most, 387, 388, 395, 400
Most Johann, 391, 394, 397, 405
Mother Lodge, 410
Motte Mme de la, 74
Mounier Jean-Joseph, 154
Mouvement Fasciste, 544
Mugnier, 134
Mungabe, 612
Mussolini, 544

N

Napoléon Bonaparte, 255
Napoléon III, 217, 266, 271, 339, 348
naturalisme, 62
Nazi, 18

Nazim Bey, 604
 Néron, 278
 Netchaieff, 322, 326, 330, 364, 424, 473
 New-Australia, 207
 Nietzsche, 193
 Nietzsche, 436, 550
 Nihilisme, 371, 375, 380, 391
 Nihilisme russe, 384
 Nihiliste, 397
 nihilistes, 356
 nihilistes, 369, 374
 Nîlus Serge, 519
 NKVD, 327
 Nöbiling Karl (Dr), 386
 Nossig Alfred, 440
 Nouvel-Age, 87
 Nouvelle Calédonie, 358
 Novi Vostock (journal), 605
 Nubias, 215, 222, 262, 275, 327
 Nubias (le prince Colonna), 168
 Nuremberg (Tribunal de), 559
 Nye Bank, 392, 516

O

Ochrama, 531
 O'Duffy général, 547
 Olympe de Gouge, 83
 ONU, 558
 Oppenheim, 549
 Oppenheim Sal, 549
Ordnung-und-Glück, 567
Ordo Missar (Nouvel) de Paul VI, 110
 Ordre des Illuminés, 413
 Ordre du Temple, 269
Organisation Anarchiste Internationale, 384
Organisation mondiale Révolutionnaire, 410
 Orléanistes, 116
 Orléans Philippe d', 78, 166
 Orsini, 271

Ossoun Prince Omar, 607
 Oudendyke, 514
 Oulianov Vladimir Illich, 474
 Oumansky Constantin, 587
 Outine, 363
 Outine Nicolas, 364
 Owen, 185, 296
 Owen Robert, 182, 189, 192, 203, 265, 294, 374, 491

P

Pache, 103, 112
Pacte de non-agression, 554, 556
 Paddock William, 103
 Palais d'Hiver, 383
 Palladien Rite, 409
 Palladiste, 267
 Palmerston, 258, 262, 265, 270, 271, 343, 367
 Papa Cabet, 202
 Papus, 39
 Paraguay, 448, 449
 Paris (siège de), 348
Paris-Jour (journal), 552
 Parsons Morton, 545
 Parvus, 476, 480
 Paschallis Martinez, 43
 Pasquier Chancelier, 240
 Pasteur Rapp, 187
 Pasvolski Léo, 558
 Patton général, 558
 Payne Thomas, 142
 Pecqueur, 294
 Penkert, 388
 Pereira (Kathrada), 614
 Pereyra Jacob, 112
 Périer Casimir, 269
 Perovskaia Sophie, 383
 persécution, 277
 persécution (menée par les Juifs), 277
 Perspective Nevsky (on l'aperçoit dans le trop fameux "Cairat

Potomkine"), 383
 Pétion, 254
 Petrograd, 360
 Petrov, 494
 Petty, 294
 Peyrera, 103
 Phalanstères, 196
 Philadelphes, 380, 397
 Philadephi, 391
 Philippe Égalité, 84
 Philippe-Égalité, 116, 149
 Philo, 58
 Philon, 53
 Picasso, 370
 Piccolo Tigre, 229
 Pierre le Grand, 372
 Pike Albert, 263, 286, 409, 410
 Pillé (voir Babeuf), 130
 Pinay Maurice, 326, 392, 410, 538
 Pitt, 109, 265
 Pitt William, 78
 Plan de destruction de la civilisation, 358
Plank Mac, 568
 Platon, 35, 66, 203
 Plechanov, 471
 Pogany Joseph, 494
 Pol Pot, 429
 Pollack, 606
 Pologne, 251, 271
 Ponceins Léon de, 363, 540
 Portman Maurice Vidal, 462
 Portugal (Prince héritier du), 406
 Pougatcheff, 320
 Pouget, 432
 Première Guerre Mondiale, 479
Première Internationale, 419
 Prince Jérôme, 274
 Prince Kropotkine Prince, 378
 Procès de Nuremberg, 559
 Protagoras, 203
Protocoles, 519, 583
 Protocoles des Sages de Siôn, 13, 498

Proudhon, 28, 211, 212, 227, 231, 232, 242, 259, 298, 309, 361, 417, 445, 452, 490
 Prudhomme, 105, 275
 Pyat, 227
 Pyat Félix, 271
 Pythagore, 35

Q

Queensborough Mme, 5
 Quenay, 112

R

R. Père Deschamp, 110
rabbins, 268, 277
 Radek, 494, 547, 565, 605
 Raghûb Idris Bey, 607
 Rakovski, 477
 Rakovsky, 494, 565
 Rakowsky, 550
Ramsay chevalier, 71
 Ramsay Mac Donald, 292
 Rapallo, 478
 Rapallo (Traité de), 547
 Rappoport Ch., 492
 Rappoport Charles, 479
 Raspail, 208, 252
 Raspoutine, 314, 472
 Rath von, 550
 Rathenau Walther, 547
 Rauschnitz, 550
 Ravachol, 406, 407
 Reading (Rufus Isaacs) Lord, 549
 Récamier Mme, 113
 Reclus Élysée, 388
 Réforme (protestante), 283
 réformes pédagogiques, 322
Régence, 72
Registre du Tribunal Révolutionnaire, 105
 Reich Wilhelm, 22
 Reichwehr, 548

- Reilly capitaine, 575
 Relinsky, 574
 Renner, 64
 Repine général Alexandre, 587
 République des Égoux, 121
 République Universelle, 90
 Résistance, 567
 retour des Bourbons retour des, 158
 Reuss Theodor, 411, 462
 Reventlow (comte), 604
 Révolte Décabriste, 223, 374, 385
 Révolution, 283
Révolution Baléarique, 556
Révolution de 1830, 225
 Révolution Française, 226, 284
 Révolution mondiale, 214, 220, 351, 390, 568, 596
Révolution Mondiale, 226
 Révolutionnaire Tribunal, 105
 Rewbel, 131
 Reynach, 513
 Rhodes, 413
 Rhodes Cecil, 400, 412, 616
 Rhodésie, 612
 Rideau de fer, 558
 Rivanol, 112
 Rivonia L'affaire, 613
 Robespierre, 82, 90, 94, 95, 112, 115, 128, 165, 195, 197, 200, 319, 394, 421, 453, 470, 564
 Robespierre Franc-maçon, 91
 Robison, 149, 155, 165, 524, 529, 530
 Robison Dr John, 12
 Robison Pr., 83, 87
 Rochdale, 419
 Rochefoucault duc de la, 86
 Rockefeller, 400, 559, 616
 Rockefeller (juifs), 516
 Rohan Cardinal de, 74
 Roi Carlos, 406
 Roi Humbert d'Italie, 406
 Romanof (Famille Impériale), 222
 Ronsin, 91
 Roosevelt, 552, 587, 590, 609, 616
 Roosevelt Clinton, 217, 288
 Roosevelt Delanoë, 593
 Roosevelt Eleanor, 622
 Roosevelt Elliott, 561, 609
 Rose-croix, 391
 Rose-Croix, 550
 Rose-croix (symboles sexuels), 70
 Rosenberg, 80, 492
 Rosenblum, 606
 Rosenthal Joseph, 605
 Rothschild, 29, 159, 235, 286, 288, 297, 336, 391, 392, 399, 400, 409, 513, 515, 516, 603
 Rothschild (Nathan), 283
 Rothschild Edmond de, 616
 Rothschild James, 140
 Rothschild Lionel de, 283
 Rothschild Lord, 413
 Rothschild Mayer Amschel, 62
 Rothschild Meyer Amschel, 163
Rasul Tabir, 414
 Rousseau, 91, 201, 203, 214, 379, 491, 525
 Rousseau Jean-Jacques, 13, 35
 Roux, 112
 Roux Jacques, 103
 RP Deschamp, 166, 543
 RP. Deschamp, 96
 Rupert L., 278
 Ruskin John, 411
 Russell Lord, 488
 Rykov, 565

S

- S.D.N., 558
 Sade Marquis de, 531
 Sadowa, 284
 Saint Barthélémy, 197
 Saint Simon, 265
 Saint-Just, 91, 93, 115, 564
 Saint-Office, 622
 Saint-Simon, 191, 194, 201

- Saint-simonisme, 209
 Saint-Simonisme, 192
 Salazar, 611
 Saliceti, 158
 Salluste, 336
 Salomon Denise, 22
 Samuel Sir Herbert, 549
 Sand George, 156, 227, 249
 Sanhédrin, 295
 Sanhédrin (Grand), 268
 Sargant, 182
 Sassoon, 411
 Sassoon Sir Philip, 392, 411, 549
 Satanisme, 412
 Sauvageot Marc, 22
 Savalette, 70
 Savalette de Lange, 85
 Saxe-Gotha duc de, 69
 Saxe-Gotha Louis-Ernest de, 140
 Schacht Dr, 550
 Schiff, 474, 479, 558, 616
 Schiff Jacob, 392, 515, 516
 Schiff Melchior, 392
 Schmitt Tobias, 87
 Schönberg, 606
 Schroeckenstein le baron de, 62
 Schroeder Kurt von, 549
 Schumann Robert, 616
 Schuster, 62
 Schuyler Major M., 572
 Schwarzschild, 343
 Secher R., 103
 Seebohm Rowntree, 582
 Seligman (banquier juif), 217
 Semaine sanglante, 356
Sepher Zetar Hamor, 518
 septembrisards, 567
 septembriser, 89
Serment du jeu de Panne, 154
 Shaftesbury Lord, 173, 202, 536
 Shaw G. Bernard, 412, 441
 Shaw George Bernard, 412, 461
 Sheik Abdul Abdil Shaouish, 604
 Shekib Arslan Bey, 604
 Sieyès, 131
 Sieyès (l'abbé), 158
 Sieyès abbé, 113
 Sigmund Kunfi, 494
 Silvermaster Nathan Gregory, 591
 Simon Jules, 313
 Simonini, 525
 Sinclair Archibald, 19
 Sinn Fein, 604
 Skidelski Samuel, 581
 Slovo Joe, 614
 Smelghov Ivan, 540
 Smith Adam, 294
 Smith Adolphe, 359, 366
 Snamensky, 581
 Sobelsohn, 605
 Sobrier, 234, 245, 251
 Social-démocrate, 397
Socialisme, 227
 Socialisme (et Syndicalisme), 432
 Socialisme de guildes, 445
 Socialisme Fabien, 391
 Socialistes, 98
 Socialistes révolutionnaires, 376
 Société des Philadelphes, 139
 Sociétés secrètes, 245
 Sociétés secrètes
 trois millions en 1782., 59
 Sociétés Secrètes, 274
 Sokolnikov, 565
 Somanovitch Aaron, 472
 Sombart Werner, 295, 296
 Sorel, 294, 427, 435, 441, 443
 Sorel Georges, 434
 Sorel (bourgeois), 108
 Sorel Albert, 337
 Sorel Georges, 426, 453
 Sorge, 361, 438, 459
 Soult, 131
 Spaak Henri, 616
 Spartacus, 58
 Spartacus (Weishaupt), 58
 Spartacus alias Weishaupt, 21
 Spartakistes, 547

- Sperber Maria, 22
 Speyer, 62, 392, 516
 Spiridovitch Général A. E., 475
 St Barthélémy, 566
 St John Gaffrey, 604
 Stack Sir Lee, 607
 Stael Mme de, 113
 Staline, 477, 540, 553, 564, 565, 589, 593, 609
 Steinberg Ungem von, 307
 Stedloff, 494
 Stenka Razine, 320
 Stepniak, 371
 Stepniak (nom de guerre Kravchinsky), 383
 Stern, 62
 Stern banque, 549
 Sterne Julian (alias Nesta Webster), 4
Stock Exchange, 524
 Stora Benjamin, 22
 Strauss Lewis L., 619
 Strutchhoff (alias Bloch), 518
 Sue Eugène, 227, 271
 Suez canal de, 299
 Sun Tzu, 338
 Sun-Yat-Tsen, 577
 Sutton, 467
 Sutton A., 549
 Sverdloff, 494
 Swinburn, 412
 Sydney Webb, 441
 Synagogue Marxiste, 369
 Syndicalisme, 417, 432
 Syndicalisme (et Socialisme), 432
 Syndicalistes, 433
Système Coopératif, 190
 Szamosely Alpari, 494
- T**
- T. Dwight, 412
 Taborites, 31
 Taine Hippolyte, 83
 Talandier, 208, 328
 Talleyrand, 86, 140
 Talleyrand (l'évêque défroqué), 158
 Tallien, 116
 Tallien Mme, 113
 Talmud, 97
 Tavernier Bertrand, 22
 Taylor A. J. P., 562
 Tchaïkovski (cercle), 378
 Tchakotine, 598
 Tchang Kai-Tchek, 590
 Tchang-Kai-Tchek, 579, 581
 Tchécoslovaquie, 554
 Tcheka, 574
 Teilhard de Chardin, 622
 Templier, 85
 Terreur, 88, 103, 105, 115, 366, 418
 Terreur de 1793, 353, 356
 Terreur russe, 386
The Macabulum, 515
 The Mouth Magazine, 5
 The Spectator, 4
 Théophilanthropique, 110
 Théosophie, 267, 410, 462, 516
 Théroigne de Méricourt, 83
 Thiers, 313, 348
 Thiers Adolphe, 348
 Thomas, 252
 Thomas Albert, 238
 Thomas More, 203
 Thorez Maurice, 532
 Thureau Dangin, 209
 Tojo Général, 588, 594
 Tortelier, 430
 Tougueniev, 369
 Touguéniev, 221
 Tournoux Raymond, 568
 Trade-Unionisme, 453
 Traité Anglo-soviétique, 556
 traité des esclaves (ports de), 280
 Trebisch Lincoln Timothy, 582
 Trebitsch Ignaz, 582
 triades, 194

- Tribun du Peuple le (journal de Babeuf), 119
 Tribunal Révolutionnaire, 102
 Tridon, 332
 Trinosophes Loge des, 270
 Troisième République, 348
 Troski, 314
 Trostky, 565
 Trotski, 363
 Trotsky, 394, 480, 494, 516, 583
 Trotsky (Lev Bronstein), 392
 Trotsky Lev Bronstein, 21
 Trotsky Nicolaï, 479
 Trudeau Pierre, 532
 Tugendbund, 69, 163
 Tugendbund, 550
 Tuileries, 356
 Turr, 271

U

- Untzky, 494
 Utschneider, 64

V

- Valery Radot Robert, 552
 Van den Boeymans, 532
 Van der Yver, 112
 Van Helst J., 519
 Vance Cyrus, 103
 Vaudois, 30
 Vaudresail comte de, 155
 Vaughan Diana, 267, 409
 Vehme, 219
 Vendée, 106, 266
 Vendée (guerre de), 137
 Venedey Joseph, 513
 Vermesch, 353
 Versailles, 313, 355
 Veuve (la), 87
 Victor Emmanuel, 270
 Vidal, 209, 294, 443
 Villemarest P. de, 549
 Vincent, 91
 Vindex, 215
 Virieu comte de, 60
 Volodarsky, 494
 Voltaire, 38, 164, 623
 von Sternberg, 321

W

- Waddington, 603
 Walckiers, 104
 Waldeck Rousseau, 338, 467
 Waldemar, 549
 Wall Street, 601
 Warburg, 516, 576
 Warburg banquier juif, 620
 Warburg F., 392
 Warburg Paul et Max, 549
 Washington George, 150
 Watts Alan, 620
 Webb Beatrice, 441
 Webb Sydney, 441
 Weimar République de, 282
 Weinstein Alexandre (juif), 575
 Weishaupt, 21, 23, 48, 63, 66, 67, 79, 88, 90, 117, 119, 140, 144, 153, 164, 183, 184, 192, 198, 206, 214, 293, 294, 299, 301, 320, 321, 322, 335, 346, 353, 356, 379, 390, 393, 402, 424, 453, 488, 491, 524, 525, 529, 536, 626
 Weishaupt (bourgeois), 108
 Weiss Avigdor, 605, 607
 Weissmann, 606
 Weit Jacob et Sarah, 592
 Weizman Chaïm, 552
 Wellington, 140, 265
 Wells H. G., 414, 491
 Wertheimer, 62
 White Harry Dexter, 592
 Wilhelmsbad Congrès de, 59
 Wilhelmsbad, 85
 William Bullitt, 552

Wilson, 394
 Wilson (président), 392
 Wilson Président, 558
 Wilson Woodrow, 467
 Wingate Reginald, 603
 Winston Churchill, 610
 Wise Isaac, 525
 Wiseman Sir William, 515
 Witte comte de, 515
 Wittkowski Margareth, 564
 Wolff, 311
 Wolpe Harold, 614
 Womberg, 606
 Wrangel, 571
 Wyden (ville de Suisse), 391
 Wynn Wescott, 411

Y

Yale, 412
 Yalta, 558
 Yanovsky (Trotski), 479
 Yorke Onslow, 401

Yorke Readhead, 101
 Young Arthur, 76

Z

Zaalkind, 494
 Zaghul Pacha, 603, 604
 Zaharoff Basil, 611
 Zamberg Eli, 606
 Zaslavski Salomon, 606
 Zederbaum, 480
 Zederbaum U., 492
 Zeitmann, 606
 Zenker, 387, 388
 Ziliacus Konni, 222
 Zimbawé, 612
 Zimmermann, 155
 Zinoviev, 482, 494, 565
 Ziv Dr, 477
 Zola Elemire, 87
 Zwack, 67, 142
 Zwack (Caton), 58

TABLE DES MATIÈRES

PREFACES.....	2
Préface de l'Éditeur.....	3
Note du Traducteur de l'édition française.....	8
Préface de l'édition anglaise de La Révolution Mondiale.....	9
Préface de l'auteur à la sixième Édition de 1971.....	12
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	15
Préface de l'Éditeur pour la sixième Édition.....	18
Confirmations.....	21
Annexe I.....	22
CHAPITRE I UN MIRAGE.....	27
Le Communisme idéal.....	30
Le Communisme révolutionnaire.....	31
CHAPITRE II L'ILLUMINISME.....	35
Annexe II—.....	70
CHAPITRE III LA PREMIERE REVOLUTION FRANCAISE ..	73
Annexe III.....	112
CHAPITRE IV LA CONSPIRATION DE BABEUF.....	115
Annexe IV.....	158
CHAPITRE V L'AGE D'OR DU SOCIALISME.....	163
CHAPITRE VI LA RÉVOLUTION DE 1848.....	221
Annexe V.....	267
Annexe VI.....	270
CHAPITRE VII L'INTERNATIONALE.....	273
CHAPITRE VIII LA REVOLUTION DE 1871.....	337
Annexe VII.....	367
CHAPITRE IX LA CARRIERE DE L'ANARCHIE.....	369
Annexe VIII.....	410
CHAPITRE X LE SYNDICALISME (ANARCHO-SYNDICALISME).....	417
Annexe IX.....	455
CHAPITRE XI LE SOCIALISME MARXIEN.....	457
Annexe X.....	466

CHAPITRE XII LE BOLCHEVISME & EXAMEN DES PROTOCOLES	469
Examen des Protocoles.....	500
Annexe XI.....	514
Annexe XII.....	518
CHAPITRE XIII LE SOUTIEN DE L'OR	523
CHAPITRE XIV LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE	543
CHAPITRE XV LA RÉVOLUTION CHINOISE	571
CHAPITRE XVI LA RÉVOLUTION AFRICAINE	603
CHAPITRE XVII LE CHAOS MONDIAL	619
BIBLIOGRAPHIE	633
INDEX ALPHABÉTIQUE	641
TABLE DES MATIÈRES	661

Nesta Webster (1876-1960), née Nesta Bevan, était la plus jeune fille de Robert Bevan, qui fut lui-même très ami du célèbre Cardinal Manning; sa mère était fille de l'évêque anglican Shuttelworth de Chichester; chose qui explique sans doute une vision historique protestantisante.

Comme beaucoup de personnes de la haute bourgeoisie anglaise de son temps, à l'époque de l'Empire, lorsqu'elle fut devenue majeure, sa famille lui permit de voyager et de parcourir les possessions anglaises, l'Inde, la Birmanie, Singapour, et aussi le Japon. Rentrée en Angleterre avec son mari Arthur Webster, superintendant de la police, rencontré en Inde, elle se mit à écrire d'abord un roman historique sur le XVIIIème siècle français : *Le Chevalier de Boufflers* qui mérita une longue recension dans *The Spectator*. L'histoire mondiale la fascinant, elle avait décelé les influences illuministes et juives sur la décadence de l'Occident (*Secret Societies and subversive Movements*). Tout aussitôt la presse des banquiers lui fit procès de fascisme, puis de nazisme selon la coutume totalitaire.

Or, c'est chose faite : le Communisme judéo-maçonnique, sous la forme d'un bolchevisme déguisé, tient aujourd'hui en esclavage mental ou physique, ou les deux à la fois, la quasi-totalité de la population mondiale. Il a su gagner des adeptes parmi les idéalistes et les enragés stipendiés (écologistes ou autres) qui voient en lui un modèle de société qui mettra fin à la pauvreté et apporterait une distribution équitable des richesses sans nuire à la planète.

Plus les preuves de la conjuration s'accroissent, plus elles sont authentifiées, ce qui est un comble, par d'orgueilleux aveux et des déclamations outrecuidantes des *filz de l'Homicide*, et plus les procès et les calomnies sont montés contre les témoins vivants ou morts qui dénoncent le mensonge, l'imposture, la perversité en marche et la tyrannie mondialiste. *Nuremberg* a servi de ballon d'essai; et l'essai, comme on dit, a été transformé sous nos yeux.

Couverture : portrait de Nesta Webster à 45 ans (1921).

